

dictionnaire des symboles

MYTHES, RÊVES, COUTUMES, GESTES, FORMES, FIGURES, COULEURS, NOMBRES



SEGHERS

Dictionnaire des Symboles

Mythes, Rêves, Coutumes, Gestes, Formes,
Figures, Couleurs, Nombres

Jean CHEVALIER - Alain GHEERBRANT

C à D

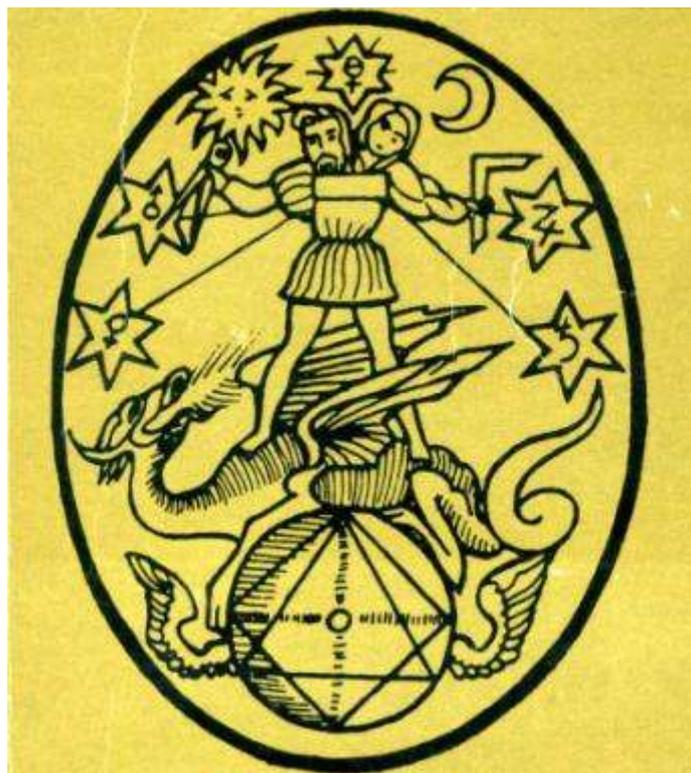


TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES	2
INDEX.....	2
AVERTISSEMENT.....	4
C	5
D	184

INDEX

C			
CABIRES	5	CHALEUR.....	53
CADUCEE.....	5	CHAMBRE (secrète).....	54
CAILLE	7	CHAMEAU.....	54
CAÏN.....	8	CHAMPIGNON	55
CALAME	9	CHAMPS.....	55
CALEBASSE	10	CHANDELIER	55
CALENDRIER.....	10	CHANT	56
CALUMET	11	CHAOS	57
CAMÉLÉON.....	11	CHAPE.....	58
CAMPBRE.....	13	CHAPEAU.....	58
CANARD	13	CHAPELET	58
CANCER.....	13	CHAR	58
CANDÉLABRE.....	14	CHARBON	61
CANNELLE-CANNELIER.....	15	CHARDON	61
CAPRICORNE	15	CHARIOT	61
CAPUCHON	16	CHARRUE	62
CARPE	16	CHASSE	63
CARRÉ	16	CHAT.....	65
CARREFOUR	24	CHATAIGNIER.....	66
CASCADE	27	CHATEAU	66
CASQUE.....	28	CHAUDRON.....	67
CASTE.....	29	CHAUSSURE	69
CATALPA	29	CHAUVE-SOURIS	69
CATASTROPHE.....	30	CHEMINÉE.....	71
CAURIS	30	CHEMISE.....	71
CAVALIER	30	CHÊNE.....	71
CAVERNE.....	31	CHENET.....	72
CÉDRAT, CÉDRATIER	35	CHENILLE.....	72
CÈDRE	35	CHÉRUBIN.....	72
CEINTURE	36	CHEVAL	73
CELLIER.....	38	CHEVALIER.....	82
CENDRE	38	CHEVEUX	83
CENT	39	CHEVILLE.....	86
CENTAURES	39	CHÈVRE.....	86
CENTRE	40	CHEVREAU	87
CERBÈRE.....	42	CHEVREUIL.....	87
CERCLE	42	CHIEN.....	87
CERF (Daim, Gazelle)	46	CHIENDENT	93
CERF-VOLANT.....	49	CHIMÈRE.....	93
CERISE	49	CHOIX	<i>Voir Carrefour</i>
CERISIER.....	49	CHOUETTE	94
CERVELLE.....	50	CHRISME.....	94
CHACAL	50	CHRIST	95
CHAINE.....	50	CHRYSALIDE	95
CHAIR.....	51	CHRYSANTÈME	95
		CHTHONIEN	96
		CIEL.....	96
		CIERGE.....	100
		CIGALE.....	100
		CIGOGNE (Héron)	100
		CILS	101
		CINABRE	101
		CINQ.....	102
		CIRCONCISION	105
		CIRCUMAMBULATION	106
		CISEAU	107
		CITHARE	108
		CLAVICULE.....	108
		CLEF.....	109
		CLITORIS.....	110
		CLOCHE	110
		CLOITRE.....	111
		CLOWN.....	111
		COBRA.....	111
		CŒUR	111
		COFFRE.....	114
		COIFFE.....	114
		COIFFURE	115
		COLIBRI	116
		COLLIER	<i>Voir cercle</i>
		COLLINE.....	116
		COLOMBE.....	116
		COLONNE	118
		COLOSSE.....	122
		COMBAT.....	<i>Voir cosmogonie, lutte</i>
		COMÈTES.....	122
		COMPAS	123
		CONDOR.....	124
		CÔNE.....	124
		CONFESSION.....	124
		CONFLIT.....	125
		CONFLUENT.....	126
		CONQUE	126
		CONSTELLATIONS	127
		CONSTRUCTION.....	129
		CONTINENT	129
		CONTRAIRE.....	130
		COQ.....	130
		COQUILLE	<i>Voir conque</i>
		CORAIL	133
		CORBEAU	133
		CORBEILLE.....	135
		CORDE.....	135
		CORDON OMBILICAL.....	137

CORNE.....	137
CORNE D'ABONDANCE	140
CORNEILLE.....	140
CORNOUILLER	140
COSMOGONIE	140
COU.....	141
COUCOU.....	142
COUDÉE.....	143
COUDRIER	143
COULEUR.....	143
COUPE.....	150
COURGE (Calebasse*).....	152
COURONNE	153
COUTEAU	156
COYOTE.....	156
CRABE	156
CRANE	157
CRAPAUD	158
CRÉATION	160
CRÉMATION	161
CRÉPUSCULE.....	161
CRETE.....	161
CREUX	162
CRI	162
CRIBLE.....	163
CRISTAL	164
CROCODILE.....	165
CROISSANT	167
CROIX.....	168
CRONOS	<i>Voir Ouranos, Saturne</i>

CROSSE	177
CRUENTATION	177
CUBE.....	177
CUIRASSE	<i>Voir Bouclier, casque</i>
CUISSE	177
CUIVRE.....	178
CULBUTÉ.....	178
CUVE (baptismale)	179
CYBÈLE.....	179
CYCLOPE	180
CYDIPPE	180
CYGNE.....	180
CYPRÈS.....	183

D

DA' WAH (appel, invocation)....	187
DAIS.....	184
DAME (Petite)	184
DAMIER	184
DANIEL.....	184
DANSE	184
DARUMA (Bodhidharma)	185
DATTIER	186
DAUPHIN	186
DÉCANS	187
DÉCAPITATION	193
DÉDALE.....	193
DEGRÈS.....	194

DÉGUISEMENT.....	<i>Voir masque</i>
DÉLUGE	194
DÉMÉTER.....	195
DÉMON	<i>Voir Diable</i>
DENTS	196
DÉSERT	197
DEUX	198
DIABLE.....	<i>Voir Démon</i>
DIAMANT	201
DIANE.....	<i>Voir Artémis</i>
DIEU	202
DIFFORMITÉ	203
DINDE.....	204
DIONYSOS (Bacchus).....	204
DISQUE.....	205
DIX	206
DIX MILLE	207
DIX-SEPT (et 72)	207
DODÉCAÈDRE	208
DOIGTS.....	209
DOLMEN.....	<i>Voir bétyles, dôme, menhir, pierres</i>
DOME	210
DOUZE.....	211
DRAGON.....	212
DROITE (gauche).....	214
DRUIDE.....	217
DURGA	217

AVERTISSEMENT

1. Les mots marqués d'un astérisque* font l'objet d'une notice spéciale à rechercher dans l'ordre alphabétique réparti sur les quatre volumes de la présente édition. Il est utile de s'y reporter pour une plus complète intelligence du texte où ils se trouvent occasionnellement employés. Nous n'avons pas hésité à multiplier ces corrélations internes, qui épargnent en outre de nombreuses redites.
2. Afin d'éviter une répétition de noms d'auteurs et de titres, des sigles ont été adoptés pour presque toutes les références. Les trois premières lettres des sigles correspondent au nom de l'auteur, la quatrième à l'un des mots principaux du titre. Les œuvres collectives et les revues sont indiquées par un sigle comprenant les initiales des mots principaux du titre. Il est aisé dès lors de retrouver les indications complètes dans la bibliographie qui, pour cette raison, a été intégralement insérée à la fin de chaque volume
3. Sauf indication contraire, les références aux auteurs classiques latins et grecs sont empruntées à la collection des Universités de France, aux Editions des Belles-Lettres.
4. Les citations de la Bible, sauf très rares exceptions dépendant de la volonté de certains auteurs, sont empruntées à la traduction française de la «Bible de Jérusalem», dans la «première édition œcuménique» des éditions Planète.
5. Les dieux et les héros de la mythologie classique sont mentionnés sous leur nom grec, avec l'indication entre parenthèses de leur homologue romain : Zeus (Jupiter), Ares (Mars), Héraclès (Hercule), Perséphone (Proserpine), etc. Cependant, quand un nom de dieu désigne une planète : Jupiter, Mars, Saturne, etc., c'est à ce nom de planète que le symbole est examiné. Cette distinction n'empêche pas de signaler les relations existant entre les symbolismes mythologique et planétaire.
6. Les notices et fragments de notices sont signés des initiales d leurs auteurs, sauf lorsque le texte est le résultat d'une synthèse, qui a porté sur le fond autant que sur la forme.

J.C.

C

CABIRES

Les cabires seraient des *démons phalliques*, objets d'un culte particulier à Lemnos (WECG, 266, n. 89). Selon P. Grimai (GRID, 70), ce seraient les *divinités mystérieuses, dont le principal sanctuaire se trouvait à Samothrace, mais qui étaient adorées partout, même en Egypte, à Memphis, au dire d'Hérodote*. Au nombre de trois, quatre, sept, tantôt ils descendent Héphestos, tantôt ils sont identifiés à Déméter, à Perséphone, à Hadès, à Hermès, ou, chez les Romains, à la Triade Capoline (Jupiter, Minerve, Mercure). Leur particularité, c'est qu'ils ne peuvent être nommés impunément Ils font partie du cortège de Rhéa, l'épouse de Cronos*, la mère de la troisième génération des dieux. Parce qu'ils sont ses serviteurs, ils sont confondus avec les Corybantes et les Curetés ; parce que, tardivement, ils sont censés protéger les navigateurs, on les rapproche des Dioscures, Mais leur mystère demeure toujours aussi impénétrable ; les Cabires, rarement évoqués d'ailleurs, se présentent comme d'énigmatiques démons, dans la mythologie. Sans doute correspondent-ils à l'aspect le plus secret, le plus caché de la divinité, au **mystère incommunicable de l'énergie divine**. C'est peut-être pourquoi on en fait le symbole des **pouvoirs Inconnus de l'esprit**, des énergies encloses dans les dieux et dans les hommes, comme une réserve de force ineffable et incalculable, qu'il serait dangereux de déclencher à la manière des apprentis sorciers.

CADUCEE

Symbole des plus anciens, dont l'image se trouve déjà gravée sur la coupe du roi Gudea de Lagash, 2600 ans avant J.C., et sur des tablettes de pierre, appelées en Inde **nâgakals**.

Les formes et ses interprétations du caducée sont beaucoup plus variées qu'on ne le croit généralement. L'une n'est pas plus juste et vraie que l'autre, et elles ne s'excluent pas nécessairement

1. Le caducée, emblème d'Hermès (Mercure) est une baguette autour de laquelle s'enroulent en sens inverse deux serpents. Le serpent* possède un double aspect symbolique : l'un, bénéfique, l'autre maléfique, dont le caducée présente, si l'on veut, l'antagonisme et l'équilibre ; cet équilibre et cette polarité sont surtout ceux des **courants cosmiques**, figurés d'une façon plus générale par la double spirale*. *Mercurus*, dit saint Martin, *maintient l'équilibre entre l'état et le feu ; c'est aussi celui*, dit Nicolas Flamel, *du Mercure et du Soufre alchimiques*. La légende du caducée se rapporte clairement au chaos primordial (deux serpents se battent) et à sa polarisation (séparation des serpents par Hermès), l'enroulement autour de la baguette réalisant l'équilibre des tendances contraires autour de l'axe du monde, ce qui fait parfois dire que le caducée est un symbole de *paix*. Hermès est le messenger des dieux et aussi le guide des êtres dans leurs changements d'état, ce qui correspond bien, remarque Guenon, aux deux sens *ascendant* et *descendant* des courants figurés par les deux serpents.

Le même symbolisme est exprimé par le double enroulement autour de bâton brahmanique, par celui des deux **nâdi** du Tantrisme autour de **sûshumna**, par la double circumambulation d'Izanagi et Izanami autour du pilier cosmique, avant la consommation de leur union ; mieux encore par Fou-hi et Niu-koua, unies par leurs queues de serpent, et échangeant leurs attributs du compas* et de l'équerre* (EURN, GUET, GUES, SAIR, SCM). P.G.

2. Une autre interprétation met l'accent sur le symbolisme de **fécondité**. Fait de deux serpents accouplés sur un phallus en érection, le caducée semble une des plus anciennes images indo-européennes. On le trouve dans l'Inde ancienne et moderne, associé à de nombreux rites ; dans la mythologie grecque où il est l'emblème d'Hermès ; puis chez les Latins, qui le transfèrent à Mercure. Spiritualisé, ce phallus d'Hermès le psychopompe pénètre, selon l'expression d'Henderson, disciple de Jung (JUNS, 156), du monde connu dans le monde inconnu, à *la recherche d'un message spirituel de délivrant et de guérison*. On sait que le caducée est aujourd'hui l'emblème universel de la science médicale.

Mais le caducée ne prend tout son sens qu'à l'époque grecque lorsque les ailes viennent surmonter les deux serpents : dès lors le symbole devient une synthèse chthono-ouranienne, transcendant ses origines, qui n'est pas sans évoquer les dragons ailés chinois et la représentation du dieu aztèque Quetzalcoatl qui, après son sacrifice volontaire, renaît par une ascension céleste sous la forme du serpent à plumes.

La baguette magique que représente le caducée et qui est généralement composée d'une verge autour de laquelle n'enroulent deux serpents évoque des cultes, très anciens dans le bassin égéen, de l'arbre et de la terre nourricière des serpents (SECG, 278).

3. En effet, le caducée hindou est immanquablement associé l'arbre sacré... Le caducée mésopotamien montre une baguette centrale. Elle semble bien être le souvenir de l'arbre... On est donc en droit de regarder la baguette du caducée d'Hermès (et aussi, d'ailleurs, le bâton du caducée d'Esculape) comme le symbole de l'arbre, associé, demeure ou substitut de la divinité. Que cette baguette ait pris par suite une autre signification, la puissance de divinisation ou le pouvoir guérisseur, il n'en reste pas moins qu'elle symbolise **l'efficacité de la divinité de l'arbre** (BOUA, 166),

Pour Court de Gébelin, qui cite Athénagore et Macrobe, le bâton symbolise l'équateur, les ailes symbolisent le temps, et les deux serpents, mâle et femelle, représentent *le soleil et la lune qui, dans le cours d'une année, parcourent l'écliptique sur laquelle ils sont tar tôt séparés, tantôt unis*. Cette interprétation convient surtout au rôle d'Hermès considéré comme le père de l'astronomie et de l'agriculture (BOUA, 168).

4. Les alchimistes n'ont pas manqué, de **leur** côté, de donner aussi une interprétation du caducée. Il est le sceptre d'Hermès, dieu de l'alchimie. Reçu d'Apollon en échange d'une lyre de son invention il comporte une baguette d'or entourée de deux serpents. Ceux-ci représentent pour l'alchimiste les deux principes contraires qui doivent s'unifier, que ce soient le soufre et le mercure, le fixe et le volatil, l'humide et le sec ou le chaud et le froid. Ils se concilient dans l'or unitaire de la tige du caducée qui apparaît donc comme l'expression du dualisme fondamental qui rythme toute la pensée hermétique et doit être résorbé dans l'unité de la pierre philosophale (VANA, 18-19).

5. Cette interprétation met sur la voie **d'une** conception qui fait du caducée un symbole **d'équilibre par l'intégration de forces contraires**. Il représenterait le combat entre deux serpents, qu'arbitrera Hermès. Ce combat peut symboliser la lutte intérieure entre des forces contraires, d'ordre biologique ou d'ordre moral, qui compromet la santé ou l'honnêteté d'un être. C'est ainsi que, pour les Romains, par exemple, le caducée représente l'équilibre moral et la bonne conduite : *le bâton représente le pouvoir, les deux serpents la prudence, les ailes la diligence, le casque les pensées élevées*. L'interprétation toutefois ne dépasse guère ici le niveau de l'emblématique.

Le caducée réunit aussi les quatre éléments de la nature et leur valeur symbolique : la baguette correspond à la terre, les ailes à l'air, les serpents au feu et à l'eau. Mais ce n'est pas seulement leur reptation qui les fait ressembler au mouvement ondulant des vagues et des flammes et assimiler à l'eau* et au feu* : c'est leur nature même, à la fois brûlante par leur morsure venimeuse, et quasi liquide par sa fluidité, qui les fait à la fois sources de vie et de mort.

Selon l'ésotérisme bouddhique, et en particulier l'enseignement tantrique, le bâton du caducée correspond à l'axe du monde et les serpents à la Kundalini, cette force qui dort lovée au bas du dos et qui s'élève à travers les chakras successifs jusqu'au-dessus de la fontanelle, symbole de l'énergie pure qui anime l'évolution intérieure de l'homme.

En fait, ce qui définit l'essence du caducée, c'est la composition même et la synthèse de ses éléments. Il évoque l'équilibre dynamique de forces opposées, qui s'harmonisent pour constituer une forme statique et une structure active, plus hautes et plus fortes. La dualité des serpents et des ailes montre ce suprême état de force et de maîtrise de soi qui peut être achevé tant sur le plan des instincts (serpents) qu'au niveau de l'esprit (ailes) (CIRD, 34-36).

6. Mais le caducée reste le symbole de l'énigmatique complexité humaine et des possibilités infinies de son développement. L'attribut d'Hermès* (Mercure*) est fait d'une baguette qui est la verge d'or, ou l'arbre de vie, et autour de laquelle s'enroulent symétriquement, en forme de 8, deux serpents*. Hermès, dit Homère, *saisit la baguette au moyen de laquelle il charme à son gré les yeux des mortels ou réveille ceux qui dorment* (Iliade, XXIV, 343-344).

La baguette* pourrait rappeler l'origine agraire du culte d'Hermès et les pouvoirs de magicien qu'il détient ; les deux serpents évoqueraient le caractère originellement chthonien de ce dieu, capable de descendre aux Enfers et d'y envoyer ses victimes, aussi bien que d'en revenir à son gré et d'en ramener à la lumière certains prisonniers. Pausanias signale un culte rendu à l'Hermès noir et à l'Hermès blanc, les deux aspects chthonien et ouranien, néfaste et favorable, du même dieu. Les serpents du caducée désignent cette ambivalence, qui est celle-là même de l'homme.

7. Enfin, suivant l'interprétation symbolique, inspirée de son éthique-biologique, et suivant l'interprétation mythologique qui attribue le caducée à Asclépios, père des médecins et futur dieu de la médecine, parce qu'il savait utiliser les poisons pour guérir les malades et ressusciter les morts, Paul Diel explique ainsi le caducée : *la massue* l'arme contre la banalité, s'est transformée en bâton sceptre*, symbole du règne spirituel sur la vie terrestre, symbole du règne de l'esprit sur le corps, et le serpent-vanité (la négation de l'esprit, l'exaltation Imaginative, principe essentiel de tout dérèglement malsain) verse son venin dans la coupe salutaire* (DIES, 230). C'est toute l'aventure de la médecine* qui se déroule dans le mythe d'Asclépios et se résume dans le caducée : la véritable guérison, véritable résurrection, sont celles de l'âme. Le serpent s'enroule autour du bâton, qui symbolise l'arbre de vie, pour signifier la vanité domptée et soumise : son venin se transforme en remède, la force vitale pervertie retrouve la voie droite. La santé, c'est : *la juste mesure, l'harmonisation des désirs (la symétrie des volutes des serpents) la mise en ordre de l'affectivité, l'exigence de spiritualisation-sublimation, (qui) président non seulement à la santé de l'an (mais) co-déterminent la santé du corps* (DIES, 233). Cette interprétation ferait du caducée le symbole privilégié de l'équilibre psycho-somatique.

CAILLE

Dans le langage figuré, la caille est symbole de chaleur, voire plus familièrement, d'ardeur amoureuse : *chaud comme une caille*. On notera qu'elle est, en Chine, l'oiseau du sud et du feu ; c'est l'*Oiseau rouge*, symbole de l'été. Elle donne son nom, dans l'astronomie chinoise, à l'étoile centrale du Palais de l'Été.

Toutefois, le symbolisme de la caille est surtout lié à ses mœurs d'oiseau migrateur et au caractère cyclique qu'elles supposent. Caractère quelque peu étrange, d'ailleurs, qui fera substituer, en Chine le phénix à la caille. Dans la Chine antique, la caille, comme l'hirondelle, réapparaît avec le printemps et signifie donc le retour de la belle saison ; elle est censée se transformer, pendant l'hiver, en m lot ou en grenouille*. Les joutes printanières figurent la quête amoureuse des cailles (ou des perdrix, ou des oies sauvages). Ce rythme saisonnier, ce va-et-vient des oiseaux migrateurs est une image de l'alternance du **yin** et du **yang**, l'oiseau du ciel se métamorphosant, qui plus est, en animal souterrain ou aquatique.

Le mythe védique de la *délivrance de la caille* par les **Ashvin** les dieux jumeaux à tête de cheval, est bien connu. Il semble posséder une signification du même ordre, même s'il se rattache à un cycle d'une amplitude différente. Les **Ashvin** sont liés, selon une interprétation courante, au Ciel et à la Terre, au jour et à la nuit. La caille (**vartikâ**), qu'ils libèrent *de la gueule du loup*, serait donc l'aurore, la lumière précédemment *avalée*, enfermée dans la *caverne*.* On notera que les nuages de l'aurore chinoise ont cinq couleurs *comme l'œuf de la caille*, et aussi que la caille vole toujours la nuit. **Vartikâ** signifie *celle qui revient* et dérive, note M. Christinger, de la même racine **qu'Ortyx**, le nom grec de l'oiseau. Ortygie, *l'île aux cailles*, l'île de Délos est la patrie d'Artémis et d'Apollon, dont l'alternance n'est pas sans rapport avec celle des **Ashvin**. Il va sans dire que cette lumière libérée de la nuit — ou des enfers - n'est pas seulement celle du soleil matinal, mais aussi celle du soleil spirituel, proprement la lumière intellectuelle ou initiatique (CHAT. CHRC. GRAR.).

On se souviendra encore que les caillles constituent, avec la manne, la nourriture miraculeuse des Hébreux au désert. P.G.

CAÏN

1. Quelles que soient les interprétations historiques de la Bible (*Genèse, 4, 1-24*), elles ne sont en rien affectées par les significations symboliques qui peuvent s'en dégager. Autrement dit, voir aussi des symboles dans le drame qui est décrit dans ce chapitre, n'exclut pas en principe l'existence de l'événement ; c'est seulement lui donner une dimension qui dépasse sa contingence. Et même si l'événement ne s'est pas produit exactement tel que la Bible le présente, son symbolisme demeure. Luc Estang a remarquablement discerné les valeurs symboliques de l'antique récit dans *Le jour de Caïn* (Paris, 1967).

D'après la Genèse elle-même, Caïn est le premier homme né de l'homme et de la femme ; il est le premier cultivateur ; il est le premier sacrificateur dont l'offrande n'est pas agréée par Dieu ; il est le premier meurtrier ; il est le révélateur de la mort : jamais, avant son fratricide, on n'avait vu le visage d'un homme mort. Caïn est le premier *errant* à la recherche d'une terre fertile et le premier constructeur de ville. Il est aussi l'homme *signé* de Dieu, afin que *le premier venu ne le frappe point*. Et il est le premier homme à se retirer *de la présence de Yahvé* et à marcher sans fin vers le soleil levant, vers de nouvelles aurores.

L'aventure est d'une grandeur sans égaie, c'est celle de l'homme livré à lui-même, assumant tous les risques de l'existence et toutes les conséquences de ses actes. Caïn est le symbole de la **responsabilité** humaine.

2. Son nom signifie *possession* : sa mère l'appela Caïn, parce qu'il était sa première acquisition d'un homme, la première naissance humaine. Mais la possession dont il rêva, lui, ce fut la possession de la terre et d'abord la possession de lui-même *afin de posséder le reste*. *Tu m'as eu selon le vouloir et avec l'assistance de Dieu*, dit-il à sa mère. *J'ai compris très tôt qu'il ne m'aiderait en rien et que je n'aurai à compter que sur ma seule volonté. Sachez-le, vous autres, tout ce dont vous me créditez, l'ardeur et la rudesse, la force et l'obstination, j'ai dû le conquérir* (Luc Estang, 88).

Il veut ajouter à la terre de Dieu le fruit du travail de l'homme, pour être vraiment le **maître de son œuvre** : *J'ai rêvé de réconcilier la terre avec Dieu* (84). Il veut construire une ville, qui manifestera mieux encore que la terre cultivée l'œuvre de l'homme. *Je voyais la cité comme un autre labour, un autre ensemencement, une autre moisson. Que dis-je ! C'était une levée de la terre hors d'elle-même, oui, son élévation verticale à l'image de l'homme, par l'homme qui établissait ainsi sa propre royauté... Ses murailles auraient circonscrit l'espace où je n'attendais rien de lui (Dieu)* (112-113). La ville, prolégomène à tout athéisme futur.

3. Mais le Dieu n'agréait pas les sacrifices du cultivateur et de ce rêveur de cités. Pourquoi ? Caïn ne pouvait accepter *d'être le mal-aimé du Dieu*. Il était prêt à tout renoncement, *s'il m'avait accepté d'abord. Si peu aimable que je fusse, c'est tel qu'il m'importait d'être aimé. Après, il ne m'eût rien coûté de lui complaire. Rejeté, je me suis endurci dans la provocation, quand un regard de lui m'eût attendri* (41).

De plus, Dieu ne récompensait pas son travail acharné. Qu'on m'entende bien, dit Caïn, je déplorais non qu'Abel eût tant d'avantages, mais que je n'en eusse aucun... Le Dieu resta insensible à ma fatigue, aveugle à mon sacrifice, sourd à ma plainte (82, 92). Alors, il s'est révolté, non pour lui seul, mais pour vous tous. Pour tous ceux qui n'acceptent pas ce **mystère de prédestination**, qui partage les hommes en réprouvés et en élus, tous ceux qui ne comprennent pas le mépris de Dieu pour les grandeurs terrestres et sa prédilection pour les humbles. C'est contre cet ordre de Dieu qu'il se révolte en ouvrant d'un coup de silex la gorge d'Abel, le favori du ciel. Mais le secret peut-être de cette attitude du Dieu, à son endroit, c'est que l'offrande de Caïn n'était pas totale, il s'attribuait une part de son travail, sans reconnaître que cette part même, il la devait à Dieu. Alors, jaloux de son frère, fier de son travail, révolté contre Dieu, il a tué, il a affirmé la valeur propre de son effort, il s'est passé de Dieu.

Désormais, il est condamné à l'errance, vers un avenir sans cesse à bâtir : Nous irons au désert des hommes que les hommes, innumérablement, peupleront. Nous nous guiderons sur la

toujours nouvelle aurore... C'eut en ne nous arrêtant nulle part, que nous serons toujours partout. Notre vagabondage mesurera la terre et, dans le même, temps, nous la bâtirons (125). Il va chercher le devenir de l'homme hors de la présence de Yahvé (126).

4. Mais il lui a fallu tuer son frère, autre aspect de lui-même, et précipiter l'heure de la mort. Pour se libérer, il est allé jusqu'au crime. La mort, *c'est être obligé de dormir sans pouvoir jamais se réveiller* (24). Il l'a imposée brutalement à la vue de la première des mères : *Vieille épouvante, châtement mystérieux, ô mort te voici donc révélée ! Tu as notre figure à tous, sous le masque d'Abel, et par toi nous ne différons pas des animaux* (25). Au goût d'Adam et d'Eve, la mort est le dernier fruit de l'arbre de la connaissance ; devant la dépouille d'Abel, Adam s'écriera : *ici, à présent, nous épuisons le goût du fruit de connaissance ; plus que jamais il est amer* (53). Mais dira-t-il à Eve : *C'est nous qui avons transmis le germe de mort au corps d'Abel - Vanité alors que de transmettre la vie !* répliquera Eve, en pleine révolte (55). *Ah ! C'est comme une brèche, qu'il a ouverte en moi : mes fils n'en finiront plus de se tuer* (74). Mais Temech, défendant Caïn son mari : *Que la vie gagne, fût-ce au prix de la mort* (57).

Il est vrai que la mort devait inéluctablement survenir, puisqu'elle était le châtement du premier péché. La faute propre de Caïn fut d'avoir *devancé le dessein de Yahvé. Il a ajouté dit mal au mal dont la mort est le châtement* (77). Il a été l'initiateur de la mort.

5. Désormais, sur le front de Caïn, de tout homme, chaque homme pourra lire : *Danger de mort !* Mais il devra percevoir aussi le signe protecteur, qui désigne la créature de Dieu, non pas un stigmaté infamant, mais la marque du fils d'Adam. *Le signe qui me réprouve me protège, dit Caïn. Oui, le Dieu met fait cette grâce que mon crime Intimide les vengeurs, parce que le leur contre moi serait expié sept fois ! Miséricorde à trop lourde peine* (50). Maintenant, l'homme selon Caïn n'affronte plus de Dieu que l'absence. Mais il lui reste sa propre présence d'homme à affronter, comme le rappelle Temech, l'impitoyable épouse : *Ta propre présence, Caïn ! Dans la succession des hommes désormais : Caïn présent dans chacun d'eux.* Dans le miroir de sa conscience, tout homme apercevra les traits d'un Caïn. Comme le dit Adam : *mon fils Caïn est cette seconde part de moi-même, qui n'en finissait pas de se projeter. Vous qui le suivez, sachez-le : vous êtes l'essaim de mes songes* (126).

Si l'on voulait à tout prix trouver une comparaison dans la tradition grecque, on penserait au mythe de Prométhée*, qui a voulu conquérir, pour l'humanité, un pouvoir divin ; la libérer d'une dépendance totale, en lui attribuant le feu, principe de toutes les mutations à venir, qu'il soit le feu de l'esprit ou qu'il soit **le feu de la matière**. Comme Prométhée, Caïn **est le symbole de l'homme qui revendique sa part dans l'œuvre de création.**

CALAME

Le symbolisme de la plume (Qalam) et du livre — ou de la plume et de la tablette — joue un rôle très important dans les traditions islamiques. Dans la doctrine des Soufis, la plume *suprême* est l'Intelligence universelle. La *Tablette bien gardée*, sur laquelle la plume grave les destinées du monde, correspond à la materia prima, la substance incréée ou non manifestée qui, sous les impulsions de l'*Intelligence* ou *Essence*, produit le contenu total de la création (BURA, 17).

TABARI, dans ses Annales, dit que Dieu créa le **Qalam** mille ans avant de créer autre chose.

Il est dit aussi que le **Qalam** fut créé de lumière.

Une tradition, sous le nom d'Obn'Abbâs, dit : La première chose créée par Dieu fut la Tablette conservée ou secrète (Coran, 85, 22). Il y inscrivit ce qui était et ce qui sera, jusqu'au jour de la Résurrection. Personne autre que. Dieu ne sait ce qu'elle contient. Elle est faite d'une perle* blanche. On en donne même les dimensions : Sa longueur est celle qui sépare le ciel de la (erre et sa largeur s'étend entre l'Orient et l'Occident. Elle est nouée au Trône, toujours prête à heurter le front d'Isrâfil, l'ange le plus proche du Trône. Quand Dieu veut réaliser quelque chose dans sa création, la Tablette cogne le front d'Isrâfil qui la regarde et y lit la volonté de Dieu. Allah, est-il dit, efface et confirme ce qu'il veut et auprès de Lui est l'Archétype de l'écriture. (Coran, 13, 39 ; 3, 7). Dieu regarde vers cette Tablette, trois cent soixante fois par jour. Chaque fois qu'il la regarde, Il fait vivre et mourir, Il élève et abaisse, Il honore et humilie, Il crée ce qu'il veut et décide ce qui Lui semble bon.

Pour écrire sur cette Tablette, Allah créa le Calame, ou la Plume (al-qalam) à partir d'une substance précieuse. Elle a le bout fendu et la lumière en coule comme l'encre de nos plumes. Dieu lui dit : *Ecris !* Le Calame tressaillit, par suite de cet ordre, au point que les éclats de ses louanges ressemblèrent aux éclats de la foudre. Il demanda : *Que dois-je écrire ? Le Destin, lui dit-il.* Il se mit à inscrire, sur la Tablette, tout ce qui devait arriver jusqu'au jour de la Résurrection. La Tablette se remplit, le Calame tarit et le bonheur des uns et le malheur des autres furent déterminés (SOUN, *TOUFY FAHD*). Le calame apparaît ainsi comme le symbole de la prédestination. E.M.

CALEBASSE

Symbole féminin et solaire chez les Dogon, dont le système symbolique est à prédominance lunaire. C'est un substitut du *vase de terre cuite*, matrice du soleil, autour duquel s'enroule la spirale de cuivre rouge à huit tours qui est le symbole de la lumière, du verbe, de l'eau, du sperme, des principes fécondants. Le bélier mythique, premier fils du soleil, porte entre ses cornes une calebasse, peinte de l'huile* rouge du **sa**, qui n'est autre que la matrice solaire. Ce bélier, représentation du principe eau-terre, féconde la calebasse matricielle par un sexe érigé sur son front (GRID). Le Nommo, *dieu d'eau*, grand demiurge de la cosmogonie des Dogon, se présente parfois sur la terre sous la forme d'une calebasse. La famille des plantes associées au calebassier est liée aux notions d'espace, d'étendue et de commerce ; *la calebasse est l'image du corps entier de l'homme, et du monde dans son ensemble* (DIED). A.G.

CALENDRIER

1. Nous ne ferons pas ici une histoire des calendriers égyptien, grec, aztèque, romain, maçonnique, révolutionnaire, chinois, musulman, grégorien ou positiviste, etc. Ceci nous entraînerait hors de notre propos. Ce qui compte pour nous, c'est la quête des hommes qui ont cherché, dans un temps toujours en fuite devant eux, à marquer des points de repère en liaison avec les phénomènes naturels, dont ils pouvaient observer l'évolution recommençant avec régularité.

Aussi les premiers calendriers ont-ils une base lunaire, puisque les lunaisons sont plus courtes et plus faciles à observer et à étudier que le cycle solaire. Etablir un calendrier, c'est se rassurer, organiser le temps, comme on construit des digues pour régulariser le cours d'un fleuve ; c'est se donner l'impression de dominer, en le réglementant, ce à quoi on ne peut échapper. C'est avoir un moyen de marquer les étapes de sa propre évolution, extérieure ou intérieure, et en même temps de célébrer, à date fixe, tout ce qui rappelle les rapports de l'homme avec les dieux ou le cosmos, ou avec les morts.

La contemplation d'un calendrier évoque le recommencement perpétuel. Il est le symbole de la mort et de la renaissance, ainsi que de l'ordre intelligible qui préside à l'écoulement du temps ; il est la mesure du mouvement.

2. Le calendrier égyptien *est assurément le seul calendrier intelligent qui ait jamais existé dans l'histoire humaine* : une année de 365 jours, divisée en 12 mois de 30 jours plus 5 additionnels ou épagomènes à la fin de l'année. Il convient parfaitement au pays, qui ne connaît pas de printemps. Les mois, groupés par quatre, forment trois saisons : *inondation, hiver, etc.* Ils sont subdivisés en trois décades : le premier jour était fêté en l'honneur des morts.

Mais il n'y avait pas d'année bissextile ; d'où un retard progressif sur l'année solaire.

Jours et nuits sont divisés en 24 heures, que l'astronomie hellénistique subdivisera en 60 minutes, selon le système sexagésimal qui est d'origine babylonienne (POSD, 40).

Le lever de Sothis (Sirius), consacrée à Isis, était le point de départ de l'année civile : Sothis était regardée comme la reine de trente-six constellations qui présidaient successivement aux Trente-six décades (MED, 520).

3. Chez les premiers Hébreux, le calendrier en usage est lunaire : le terme **Yerah** (mois) dérive de **Yarèah** (lune). Ce calendrier était imité de celui des Phéniciens. Le calendrier utilisé lors de la période biblique est solaire. Nous savons par le Livre des Rois (I *Rois*, 4, 7) que Salomon avait sous ses ordres douze officiers, chacun devant assurer un mois de service. Si le

calendrier solaire fut déjà utilisé avant l'exil, les Hébreux se familiarisèrent durant la captivité avec un calendrier chaldéen luni-solaire, ainsi les mois dépendaient des mouvements de la lune et l'année était réglée avec ses saisons par le soleil (ZEIJ). M.-M.D.

CALUMET

1. La pipe sacrée des Indiens de la Prairie — qu'elle soit calumet de la guerre ou de la paix - représente **l'Homme primordial**, dressé au Centre du Monde, donc sur l'Axe du Monde, et réalisant par la prière que matérialise la fumée du tabac — qui n'est autre que le souffle, c'est-à-dire l'âme — l'union des forces chthoniennes et du Dieu Suprême Ouranien vers lequel monte cette prière. Le calumet symbolise donc la force et la puissance de cet Homme primordial, microcosme, invulnérable et immortel dans son être, à l'image du Macrocosme qu'il représente. Tous les textes (Sioux, Osage, etc.) décrivent le calumet comme un être humain, chacune de ses parties recevant le nom d'une partie du corps (ALEC, 17 à 41) :

La signification essentielle du fait de fumer est celle d'une offrande rituelle ou d'une supplique.

Qu'on met sa vie en harmonie avec celle de la nature entière, c'est ce que signifie dans son essence la fumée sacrée qui monte de la pipe, dont le foyer est un autel et le tuyau le conduit du souffle vital.

Les Peaux rouges offrent leurs premières bouffées au grand Wah-Konda, ou Maître de la Vie, au Soleil et à la Terre et l'Eau ; puis ils dirigent une bouffée vers les quatre points cardinaux... Tirant trois bouffées l'une après l'autre, il rejetait la première vers le Zénith, la seconde vers le sol et la troisième vers le soleil.

2. Le calumet assure puissance et invulnérabilité : Il n'y a rien de plus mystérieux ni de plus recommandable, dit Marquette... On ne rend pas tant d'honneur aux couronnes et aux sceptres des Rois... Il semble être l'arbitre de la vie et de la mort. C'est assez de le porter sur soi et de le faire voir pour marcher en assurance au milieu des ennemis qui, dans le fort du combat, mettent bas les armes quand on le montre.

Selon le même auteur, le calumet de la guerre, peint en rouge, est regardé comme le calumet du soleil. Selon *Francis La Flèche (The Symbolic Man in the Osage Tribe)*, dans le rituel d'une déclaration de guerre, la pipe est offerte par celui qui a charge de sa garde aux hommes représentant les deux grandes divisions de la tribu, le Peuple du Ciel et le Peuple de la Terre. Dans le cantique, on parle des différentes parties de la pipe comme si elles étaient les différentes parties du corps d'un homme. Cet homme, symbolisé par la pipe, est pour chaque guerrier son propre corps, mais il est aussi l'ensemble social de la tribu.

3. *Le symbolisme du calumet complet est très clairement celui d'un emblème sacré ou médecine*, destiné à être utilisé chaque fois qu'il y a une affaire sérieuse ou d'importance vitale. La légende Dakota du don du maïs aux hommes précise : *Cette pipe est un lien avec le ciel... La pipe est en elle-même, en un sens qui reste profondément indéfinissable, un signe mystique de l'union de l'Homme et de la Nature*. Il nous semble qu'il conviendrait mieux de dire un signe de l'union de la nature et du Dieu suprême, à travers l'Homme, dressé sur le passage de la communication sacrée et réalisant celle-ci par l'ascension de la fumée, issue du tabac et du feu (hiérogamie de la végétation — Lune, et du Feu — Soleil) et montant vers le Ciel par la vertu du Souffle du prêtre. En ce sens la célébration du rituel est bien une prière et même *la pipe en elle-même peut constituer la prière d'un homme. Au centre de l'Univers, il y a l'homme : centrales en l'homme sont les pensées de son esprit et les aspirations de son cœur. Le calumet de la paix est l'emblème des deux* (ALEC, 17-41).

4. Selon l'alchimiste Geber, la fumée* symbolise l'âme séparée du corps (Geber, *De Alchemia*, Strasbourg, 1529). A.G.

CAMÉLÉON

1. Selon les traditions des Pygmées de l'Ilturi, le Dieu suprême ouranien Arebati a pour attributs le tonnerre, l'éclair et le caméléon. Celui-ci, démiurge, créateur des premiers hommes, est sacré. *Si les Pygmées le rencontrent sur leur chemin, ils l'enlèvent avec précaution par peur*

du tonnerre et de l'éclair. Il monte au sommet des plus grands arbres ; ainsi il est le plus proche de Dieu. Le caméléon joue un rôle démiurgique dans la création des hommes ; Un jour le caméléon entendit dans le tronc d'un arbre un murmure et un bruissement. Il fendit l'arbre et un large flot s'en écoula, qui ne répandit, en se partageant, sur toute la terre. C'était la première eau ici-bas. Avec l'eau sortit le premier couple humain, une femme nommée Otu (Sang) et un adolescent nommé Mupe... Leur premier enfant fut le père de la race pygmée, le second le père de la race noire... L'arbre (en question) est le père de tous les arbres. De son fruit, que fit pousser le caméléon, sortirent sans arrêt de nouvelles espèces auxquelles celui-ci donna leur nom. Il nomma aussi toutes les espèces animales, à partir d'une chèvre venue du ciel.

Ce rôle d'intermédiaire entre l'homme et les forces ouraniennes transcendantes semble avoir été reconnu au caméléon dans l'Antiquité européenne : *sa tête et son gosier brûlés avec du chêne permettaient de commander à la pluie et au tonnerre. C'est le caméléon qui permet au soleil d'entrer en communication avec les hommes.*

2. Pour les Dogon le caméléon ayant *reçu toutes les couleurs* est lié à l'arc en ciel, chemin du ciel et de la terre.

Pour les l'Ela de Haute-Volta, c'est un symbole de fécondité et ses cendres servent pour cette raison à la préparation de poudres magico-médicinales (NICO).

La fonction solaire du caméléon dans les civilisations africaines est illustrée par les représentations de la divinité supérieure Lisa (Fon) ou Orisha (Yoruba) du panthéon Vaudou, qui figure dans les sanctuaires dahoméens, sous la forme d'un caméléon tenant un soleil dans sa bouche (GRID, MAUG). Ce qui n'est pas sans rappeler le scarabée* égyptien. A.G.

Selon d'autres traditions, le caméléon serait un des premiers êtres vivants : // serait apparu alors que la Terre n'était pas complètement dégagée des Eaux primordiales et c'est parce qu'il aurait appris à marcher dans la boue qu'il aurait acquis cette démarche lente et apparemment paresseuse qui a été à l'origine de l'apparition de la Mort. En effet le Caméléon avait été chargé par Oucoulouncoulou (démiurge et premier homme) d'aller dire que les hommes ne meurent pas. Mais il s'attarda et, fâché, Oucoulouncoulou envoya le **lézard** avec la parole de mort et celui-ci arriva le premier (MYTF, 233). La mort est ainsi l'effet de la paresse et d'une étourderie du caméléon.

3. D'après la légende peule de Kaydara, le caméléon jouit de sept propriétés, qui sont autant de symboles révélés peu à peu aux initiés :

- il change de couleur à volonté : au sens diurne, c'est être sociable, plein de tact, capable d'entretenir un commerce agréable avec n'importe qui ; c'est être capable de s'adapter à toutes les circonstances, d'adopter les coutumes de tout milieu. Au sens nocturne, c'est être hypocrite, versatile, changeant au gré des intérêts sordides et des combinaisons invouables ; c'est aussi un manque d'originalité et de personnalité. C'est vivre en courtisan dans le vestibule des puissants ;

- il a le ventre bourré d'une langue visqueuse, ce qui lui permet de ne pas se précipiter sur sa proie, mais de la happer à distance ; s'il la manque, il lui reste la ressource de ramener sa langue à lui : avidité soigneusement dissimulée ; verbe persuasif qui ôte à l'interlocuteur tout moyen de résistance ; art de se tirer de toute impasse ; tromperie aux paroles mielleuses ; facultés de mentir et de se tapir longuement dans une embuscade pour mieux surprendre ;

- il ne pose ses pattes à terre que l'une après l'autre, sans jamais se presser : précautionneux, le sage ne fonce jamais tête baissée dans une affaire, il en pèse le poids et les risques sans esprit d'aventure, ni de générosité ; il explore les lieux et vérifie tout avant d'avancer un pas, un avis, une décision ;

- pour scruter les alentours, il ne se retourne pas ; il incline légèrement la tête et roule l'œil qu'il tourne en tout sens dans son orbite : observateur dissimulé et méfiant, ne se laissant pas influencer, mais recueillant toutes informations ;

- il a son corps comprimé latéralement : susceptible, mais évitant de gêner et d'encombrer ;

- il a le dos orné d'une crête dorsale : en diurne, souci de se garantir des surprises ; en nocturne, fatuité du vaniteux ;

- il possède une queue préhensile : hypocrite et lâche, il saisit le bien d'autrui sans en avoir l'air, par derrière ; piège tendu pour s'emparer d'un bien de façon imprévisible (HAMK, 56).

En Afrique même, on voit ainsi la signification symbolique du caméléon passer de l'ordre cosmique à l'ordre éthique, qui indiquerait un déplacement des centres d'intérêt et d'observation. Du démiurge qui manque son œuvre en laissant l'homme devenir mortel, à la bête dont les traits physiques et les mœurs servent d'images aux leçons de l'initiateur, on trouve chez le caméléon une frappante bipolarité, diurne et nocturne, qui réunit les pouvoirs et les échecs.

CAMPHRE

Le camphre est, dans la terminologie hindoue, la désignation du blanc pur : Çiva est blanc comme le camphre. Le pouvoir de sublimation du produit ajoute à cette notion celle de subtilité : un corps très noble, ayant la blancheur et la subtilité du camphre, lit-on dans le Risâlat d'Ibn al-Walîd (cort). P.G.

CANARD

Le canard, et plus précisément le couple de canards mandarins (japonais **oshidori**), est, dans tout l'Extrême-Orient, le symbole de l'union et de la félicité conjugale, auquel s'ajoute parfois la notion de puissance vitale. La raison en est que le mâle et la femelle nagent toujours de concert. Ce symbole est fréquemment utilisé dans l'iconographie (on citera l'estampe d'Hiroshige et la peinture de Li Yi-ho, XVe siècle), ainsi que dans l'imagerie populaire, destinée à l'expression des vœux. Diverses légendes confirment l'explication du symbole- L'image d'un couple de canards est placée dans la chambre nuptiale (OGRJ, DURV).

Pour les indiens de la Prairie, en Amérique ; *le canard est le guide infallible, aussi à l'aise dans l'eau que dans le ciel*. D'où l'emploi des plumes de canard dans certaines cérémonies rituelles.

Chez les Pawnees, il est considéré comme le plus sûr des guides, parce qu'il est seul à connaître également *tous les chemins de la terre, de l'air et de Veau* (FLEH).

Il n'est jamais fait mention du canard dans les textes, mythologiques ou épiques, irlandais et gallois, il a été confondu avec le cygne**, dont il diffère cependant ne fût-ce que par la taille et la couleur. Il serait malaisé de lui attribuer un symbolisme particulier. On trouve cependant des canards représentés sur des objets celtiques de l'époque de La Tène (CHAB, 553-555). On serait enclin à donner de ces images, dans le monde celtique, une interprétation analogue à celle du cygne.

CANCER

(22 juin-22 juillet)

1. Quatrième signe du zodiaque qui se situe aussitôt après le solstice d'été quand les jours commencent à diminuer. Son hiéroglyphe qui ressemble à deux spirales exprime le changement de sens du mouvement solaire, qui devient descendant, alors que jusqu'ici il était ascendant, et représente schématiquement **les vagues de la vie**. Signe lunaire, il signifie le retrait sur soi, la sensibilité, la timidité et la ténacité. A.V.



CANCER - Signe du zodiaque.

2. Avec le Cancer surgit tout un univers aquatique ; il se présente comme le symbole de **l'eau originelle** : des eaux-mères calmes et profondes à la source murmurante, en passant par le lait maternel et la sève végétale. L'écrevisse ou le crabe qui le représente est un animal d'eau vivant

sous une carapace protectrice. A l'esprit des eaux s'associent intimement une valeur d'interne, d'intime, ou d'intérieur, qui rappelle que les ébauches et préfigurations de la vie renaissante, germes, œufs, fœtus et bourgeons, sont entourés de coquilles, matrices, écorces et enveloppes, destinées à abriter le pouvoir de résurrection enfermé dans ces cuirasses. En fait, le quatrième signe s'identifie à **l'archétype maternel** dégagé par Jung : tout le monde des valeurs de contenu, soit tout ce qui est grand et enveloppe, abrite, conserve, nourrit, protège et réchauffe ce qui est petit. Principe matriciel et nourricier qui va de l'utérus à la terre maternelle : profondeur, abîme, puits, grotte, caverne, poche, vase, abri, maison, ville... qui aboutit au grand refuge de l'humanité, qu'était la Grande Mère. Au signe se trouve associée la Lune, à la figure blafarde et à la lumière cendrée, symbole planétaire de ce principe matriciel, du **psychisme inconscient**, de la lueur végétative crépusculaire, de la pulsion vitale non encore prise en charge par la raison. Dans le concert zodiacal, la partition cancérienne, quand il ne s'agit pas d'un silence, s'assimile à un murmure mélodique de pénombre ou à un chant rêveur en clair-obscur. Et la nature cancérienne procède du développement de la sensibilité de l'âme enfantine auprès de la mère, ainsi que de la montée de l'imaginaire avec son monde de subjectivité, de souvenir, de rêve, de romanesque, de fantaisie, de lyrisme... A.B.

3. Le rôle du Cancer est essentiellement celui de la médiation, de la médiumnité, du milieu. Il marque le milieu de l'année, il relie le monde formel et l'informel, il est le seuil de la réincarnation, le passage du zénith* vers le nadir*. Les être marqués de ce signe jouissent d'un grand pouvoir secret, propre à favoriser les renaissances futures.

CANDÉLABRE

On verra au mot chandelier* l'explication du symbole. Voici les deux textes principaux de la Bible :

Tu feras un candélabre d'or pur. Le candélabre, sa base et son fût seront travaillés au marteau. Ses calices - boutons et fleurs — feront corps avec lui. Six branches s'en détacheront sur les côtés, (rois d'un côté et trois de l'autre. La première branche portera trois calices en forme de fleur d'amandier, avec bouton et fleur, et la seconde branche portera aussi trois calices en forme de fleur d'amandier, avec bouton et fleur. Il en sera de même pour les six branches partant du candélabre... Puis tu fabriqueras au nombre de sept les lampes qui doivent garnir le candélabre et on les disposera de manière qu'elles projettent leur clarté en avant de lui. Ses mouchettes et ses cendriers seront d'or pur. Tu emploieras un talent d'or pur pour le candélabre et tous ses accessoires. Regarde, et fais-les suivant le modèle qui t'est montré sur la montagne. (Exode 25, 31-33 ; 37-40).

C'est à cette description que se référera la vision de Zacharie : *l'ange qui me parlait revint et me réveilla comme un homme qui est tiré de son sommeil. Et il me dit : Que vois-tu ? Je répondis : Je regarde et voici : il y a un lampadaire tout en or, avec un réservoir à son sommet ; sept lampes sont sur le lampadaire ainsi que sept becs pour les lampes qui sont dessus. Près de lui sont deux oliviers, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Prenant la parole je dis à l'ange qui me parlait : Que signifient ces choses, Monseigneur ? L'ange qui me parlait me répondit : Ne sais-tu pas ce que signifient ces choses ? Je dis, non, Monseigneur. Alors il me répondit en ces termes : Ces sept-là sont les yeux de Yahvé : ils vont par toute la terre. Je pris alors la parole et lui dis : Que signifient ces deux oliviers à droite du lampadaire et à sa gauche ? Je repris la parole et lui dis : Que signifient les deux branches d'olivier qui, par les deux tuyaux d'or, dispensent l'huile ? Il me répondit : Ne sais-tu pas ce que signifient ces choses ? Je dis : Non, Monseigneur. Il dit : Ce sont les deux Oints qui se tiennent devant le Seigneur de toute la terre. Zacharie, 4, 1-14). Le prophète a ajouté deux oliviers l'un à gauche l'autre à droite du candélabre. La vision du prophète commence déjà à expliciter les valeurs symboliques : les sept lampes sont les yeux de Yahvé, qui voient par toute la terre ; les deux branches d'olivier sont les deux tuyaux d'or qui dispensent l'huile, c'est-à-dire le pouvoir spirituel, représenté par Josué, et le pouvoir temporel incarné par Zorobabel, tous les deux Oints, ayant reçu l'un l'onction sacerdotale, l'autre l'onction royale, et tous les deux jouant un rôle dans l'économie du salut.*

CANNELLE-CANNELIER

Cette écorce de laurier, qui fut l'une des *épices* importées d'Orient, est un *fortifiant* traditionnel de la pharmacopée chinoise. C'est la raison pour laquelle elle est utilisée dans les méthodes taoïstes qui visent à la purification des corps par *Y abstention de céréales*.

En fait, c'est la nourriture habituelle des Immortels, en particulier de l'illustre P'ongtsou, qui vécut 888 ans. La cannelle, parce qu'elle est de nature **yang**, nourrit le **sing**, le *principe vital*. On prépare avec la cannelle un vin dont une seule goutte donne au corps la couleur de l'or, c'est-à-dire qu'elle le métamorphose **en pur yang**. Selon le *Pao-pou tseu*, la cannelle s'absorbe mêlée à de la cervelle de tortue, car la tortue *nourrit le yin* (elle est liée à l'élément Eau), tandis que la cannelle nourrit le **yang**. Cette conjonction, conforme à celle du rythme universel, permet de s'intégrer à lui, de *marcher sur les eaux* et finalement d'atteindre à l'immortalité.

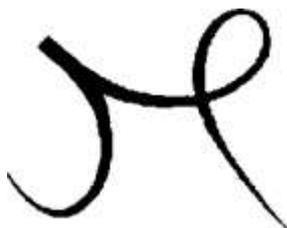
En relation avec la préparation des drogues d'immortalité, le cannelier (ou canéficier, ou laurier*) est parfois considéré comme l'arbre de la lune, celui au pied duquel le lièvre broie les simples.

En outre, le cannelier (**kouei**) est, par simple homophonie, symbole de noblesse et d'honneurs. (BELT, DURV, SOUL). P.G.

CAPRICORNE

(21 décembre-19 janvier)

1. Dixième signe du zodiaque, qui commence au solstice d'hiver, *la porte des dieux*, quand la mort apparente de la nature correspond à la plénitude spirituelle, à l'époque de la plus grande ingéniosité de l'homme, laissé libre par l'absence de labeur saisonnier. Symbole de la fin d'un cycle et, **surtout, du début d'un cycle** nouveau : c'est le signe qui inaugure le zodiaque d'Extrême Orient. **Il exprime** la patience, la persévérance, la prudence, l'industrie, la réalisation, le sens du devoir. Il est placé sous la maîtrise de Saturne. A.V.



CAPRICORNE. - Signe du zodiaque

2. Pour notre hémisphère, le Capricorne symbolise le dépouillement, la rétraction et la concentration de l'hiver dans sa sévère grandeur ; il s'assimile au minuit de Noël, sommet de froid et d'obscurité ; heure zéro pour la graine enfouie au sol en vue de la lointaine moisson. L'élément Terre amorce son processus : c'est la terre hivernale dans les profondeurs de laquelle s'élabore le lent et pénible œuvre de la végétation. Ce départ s'accouple dialectiquement avec une notion d'arrivée, de destination, de but, conçu comme un midi terrestre, un sommet. Le signe est représenté par un animal fabuleux mi-bouc, mi-dauphin, ou par une chèvre, quadrupède grimpeur attiré par les cimes. Il est régi par Saturne, associé lui-même à tout ce qui est dur, ingrat, sombre et obscur, impitoyable dieu du temps qui cristallise l'homme dans ses suprêmes ambitions, quand il ne le condamne pas au dépouillement et au renoncement. La nature capricornienne porte la marque de cet univers froid, silencieux, immobile. Elle s'édifie dans un mouvement premier de retrait sur soi et de concentration ; la vie déserte l'extérieur de ce personnage, qui a souvent la grisaille de la simplicité, de la sobriété, de l'effacement ; elle se réfugie dans ses profondeurs et c'est la lente montée de ces forces profondes, souvent longtemps ignorées de l'être lui-même, qui lui permet d'affirmer sa valeur en lui assurant le plein gouvernement de soi-même. Cet empire sur soi est le résultat d'un patient entraînement de la volonté, exercée pour affirmer sa maîtrise sur l'instinct et la sensibilité. D'où la prédominance des vertus froides ; du moins quand l'échec de cette autoréalisation ne fait pas déboucher l'être sur la taciturnité, le pessimisme ou la mélancolie... A.B.

3. Sa figure symbolique, corps de bouc*, queue de poisson*, révèle la nature ambivalente du capricornien, livré aux deux tendances de la vie, vers l'abîme et vers les hauteurs, vers l'eau et

vers la montagne. Il possède les possibilités inverses, évolutives et involutives, et ne trouve un équilibre difficile que dans une perpétuelle tension entre ses attirances opposées.

CAPUCHON

1. Le manteau à capuchon (lat. cucullus, mot d'origine celtique) est un vêtement courant en Gaule et il existe de très nombreuses représentations de personnages qui le portent y compris des personnages mythologiques (**Genius Cucullatus**). Le dieu irlandais Dagda possède un capuchon qui ressemble fort à la **Tarnkappe** de Siegfried dans le Nibelungenlied, autrement dit au **manteau d'invisibilité**. D'après le récit de *l'ivresse des Ulates*, le Dagda, que personne ne voit, porte sept capuchons l'un sur l'autre. Il s'en couvrait la tête, lors des combats.

La tradition est très répandue des dieux, héros, génies, démons, sorcières encapuchonnés. Parafai, armé de deux boucs, porte le bonnet pointu des Cabires*.

2. Pour C.G. Jung, le capuchon symbolise la sphère la plus élevée, le monde céleste, de même que la cloche, la voûte, le crâne. Se couvrir la tête signifie plus encore que devenir invisible, mais disparaître et mourir. Dans les cérémonies initiatiques, les mystes apparaissent souvent la tête couverte d'un voile ou d'un capuce. Parmi les Nandis de l'Afrique orientale, les nouveaux circoncis ont un long circuit à parcourir, durant les rites d'initiation, et ils sont affublés pour cette marche de grands chapeaux enveloppants, de forme conique et confectionnés avec des herbes hautes.

Certains interprètes font du capuchon, comme du bonnet pointu, un symbole **phallique**.

CARPE

La carpe signifie pour nous ignorance et... discrétion, les deux choses paraissant d'ailleurs liées.

En Extrême-Orient elle est, entre tous, un animal de bon augure : ainsi l'utilise-t-on fréquemment dans l'expression des souhaits. Sa longévité bien connue en fait, en outre, l'emblème d'un vœu du même ordre. La carpe est la monture et la messagère des Immortels : ils l'utilisent pour s'élever dans le Ciel et trouvent dans son ventre des messages ou des sceaux. Elle se transforme aisément en dragon ailé.

Placée en effigie sur les toits, elle les protège de l'incendie. Au Viêt-Nam, c'est elle qui conduit au ciel le génie du Foyer, dans les jours qui précèdent le renouvellement de l'année. Mais c'est elle aussi qui, à la fête de la mi-automne, protège les maisons contre les méfaits de la Carpe d'or, esprit démoniaque, connu des légendes populaires.

En Chine, et surtout au Japon, la carpe symbolise le courage et la persévérance, car elle remonte le courant des rivières et, dit-on, les rapides. Symbole de virilité audacieuse, elle est l'emblème des garçons. Aussi place-t-on, au jour de la fête qui leur est consacrée, des carpes de papier au sommet d'un mât ou sur les toits des maisons (CHOO, DURV, HERS, KALL, OGRJ)

La carpe est aussi chez les Chinois le symbole de la suprématie intellectuelle. Offrir une carpe à un étudiant est un présage de succès aux examens.

Au Japon, l'on dit qu'au contraire des autres poissons qui cherchent à échapper, la carpe, lorsqu'elle se trouve sur la planche à découper, demeure désormais immobile et c'est ainsi que l'homme idéal doit faire en face de la mort inévitable.

Elle est un symbole de la vulve chez les Bambara ; les jeunes filles excisées chantent Carpe, mère carpe ; la mère carpe est allée faire sa toilette ; une chose est apparue devant la mère carpe ; si on la regarde on dirait gué c'est un cordon rouge, c'est un pompon rouge, en faisant allusion au clitoris (ZAHB). La carpe est un présage de fécondité aux plans matériel et spirituel.

CARRÉ

Le carré est l'une des figures géométriques le plus fréquemment et le plus universellement employée dans le langage des symboles. Il est l'un des quatre symboles fondamentaux (selon CHAS, 28), avec le centre*, le cercle* et la croix*.

1. Il est le symbole de la terre, par opposition au ciel, mais aussi, à un autre niveau, il est le symbole de l'univers créé, terre et ciel, par opposition à l'incréd et au créateur ; il est l'antithèse du transcendant.

Le carré est une figure anti-dynamique, ancrée sur quatre côtés. Il symbolise l'arrêt, ou l'instant prélevé. Le carré implique une idée de stagnation, de solidification ; voire de stabilisation dans la perfection : ce sera le cas de la Jérusalem céleste. Tandis que le mouvement aisé est circulaire, arrondi, l'arrêt, la stabilité s'associent avec des figures anguleuses, des lignes heurtées et saccadées (CHAS, 30-31).

Beaucoup d'espaces sacrés épousent une forme quadrangulaire : autels, temples, villes, camps militaires. Souvent ce carré s'inscrit dans un cercle, sommet d'une colline ronde, comme des camps et des temples, ou au fond d'un cercle de collines, comme Rome.

Dans le dessin (p. 263) (chas 269) on voit *l'image pure de l'homme spiritualisé sans être désincarné*. Le cube central, avec ses carrés, ses damiers, ses équerres*, ses points, donne une idée de ce monde matériel et créé, limité et s'inscrivant dans le temps et dans l'espace ; l'ovale de la tête, les courbures des arcades sourcilières, le croissant des lèvres, l'amande des yeux, symbolisent l'incréd, la concentration, le spirituel. La superposition des deux volumes montre les relations entre le ciel et la terre, entre le transcendant et l'immanent, relations qui aboutissent à une union dans l'homme. On voit ici, comme il est dit ailleurs (chas, 131) d'une façon générale : *l'image dynamique d'une dialectique entre le céleste transcendant auquel l'homme aspire naturellement et le terrestre où il se situe actuellement*.

2. Platon considérait le carré — et le cercle — comme étant *absolument beaux en soi* - Abu Ya'qûb dit de la tétrade, nombre du carré, qu'elle est *le plus parfait des nombres* : celui de *l'Intelligence* et celui des lettres du Nom divin (ALLH). La symbolique du carré et celle du nombre quatre se rejoignent. Les Hébreux faisaient du Tétragramme le Nom — imprononçable — de la Divinité (JHVL). Les Pythagoriciens faisaient de la Tetraktys* (et aussi du *carré de quatre*, soit seize), la base de leur doctrine. Le nombre quatre est donc, d'une certaine manière, celui de la Perfection divine ; de façon plus générale, il est le nombre du développement complet de la manifestation, le symbole du monde stabilisé.

Ce développement s'effectue, à partir du centre immobile, selon la croix* des directions cardinales. La croix dans le carré c'est l'expression *dynamique* du quaternaire. La manifestation *solidifiée* s'exprime par le seul carré. Il en va de même de la civilisation sédentarisée : les camps et les tentes des peuples nomades sont ronds.

Les âges du monde, la vie humaine, le mois lunaire sont rythmés par le quaternaire ; mais les quatre phases du mouvement cyclique s'expriment par le cercle ; la division par la croix des deux diamètres perpendiculaires est la véritable *quadrature* de ce cercle. La terre, mesurée par ses quatre horizons, est carrée. Elle est divisée en ses quatre régions, occupées par les quatre castes, par les quatre bras ou les quatre faces de la Divinité : quatre bras de **Vishnu**, ou de **Çiva**, ou de **Ganesha** ; à Angkor, *quatre faces de Tumburu*, mais plus évidemment encore du **Lokeshvara** multiplié du Bayon. Les mandalas* tantriques ou architecturaux, images du cosmos, sont des carrés à quatre portes cardinales. Le carré est la figure de base de l'espace, le cercle, et particulièrement la spirale, celle du temps.

3. De même en Chine, l'espace est carré, chaque orient étant dominé par une montagne cardinale. Chez les Chinois, la forme carrée de la Terre est une idée très ancienne, inscrite dans la langue. L'espace est défini par les quatre directions yang, mais ce mot signifie aussi carré. C'est pourquoi le Dieu du sol est représenté par un tertre carré, la capitale est carrée, le domaine royal aussi, etc. L'espace est ainsi constitué de carrés emboîtés les uns dans les autres (par rapport au Centre du Monde) ou juxtaposés (autour de centres secondaires) (MYTF, 124).

L'empereur, au centre reçoit des quatre orientes des influences heureuses, y chasse les influences pernicieuses. L'espace carré se divise en provinces carrées, conformément au *carré magique* de Yu-le-Grand ; également, selon le **Tcheou-li**, en champs carrés. La ville, centre de l'espace, est carrée, à quatre portes cardinales ; les vassaux y sont reçus aux quatre portes et

s'y assemblent en carré, s'il s'agit de rétablir le bon ordre du monde ; l'autel du sol, la maison, sont carrés ; le **Ming-t'ang** (voir maison*) est carré et comporte quatre fois trois portes correspondant, comme celles de la Jérusalem nouvelle, aux douze mois de l'année. Les loges des sociétés secrètes sont carrées à quatre portes, auxquelles correspondent les quatre éléments. L'univers chinois ancien — ce devrait être aussi le plan idéal de la loge — est une série de carrés emboîtés ; ce qui ne peut manquer d'évoquer la *triple enceinte*, symbole à la fois celtique et chrétien des trois degrés d'initiation, ou des *trois mondes* sur lesquels s'étend la croix rédemptrice.

Le même symbolisme cosmique du carré orienté se retrouve bien sûr en Corée, au Vietnam, au Cambodge surtout, non seulement dans le plan des temples ou de la capitale angkoriennne, mais aussi dans la disposition du royaume, qui aurait été autrefois divisé en quatre régions administratives cardinales.

Le carré orienté comme forme du mandala des temples — en Inde, au Cambodge, à Java — ne sera évoqué ici que pour mémoire et à l'occasion du *renversement* possible du symbole du carré (voir n. 4).

Le cube est, plus encore que le carré, le symbole de la *solidification*, de la stabilité, de l'arrêt du développement cyclique, car il détermine et *fixe* l'espace en ses trois dimensions. Il correspond à l'élément minéral, au pôle *substantiel* de la manifestation (Guenon). La *Pierre cubique* du symbolisme maçonnique comporte la notion d'achèvement, de perfection. La notion de base, de *fondement*, de stabilité n'est pas étrangère non plus au symbolisme de la **Ka'ba** de La Mecque, qui est une pierre cubique. La **qubbah** musulmane est le cube terrestre supportant le dôme céleste — lequel est souvent supporté aussi par quatre piliers.

Nous signalons à la notice équerre* le symbole chrétien du **gammadion** : c'est pratiquement un carré enfermant une croix, donc la, synthèse des deux aspects du quaternaire. La croix figure le Christ entouré des quatre Évangélistes, ou des quatre animaux qui leur servent d'emblèmes.

4. Si le Ciel est généralement rond et la Terre carrée, le changement de perspective permet parfois d'inverser les correspondances symboliques. Si, par exemple, dans la construction du temple hindou, le carré est fixation, cristallisation des cycles célestes, il peut inversement signifier l'immutabilité principielle par rapport au mouvement circulaire de la manifestation. Mais l'on revient toutefois dans la construction de l'autel védique, qui est un cube cosmique, à la notion première. Granet a aussi remarqué que les *troncs célestes* des cycles chinois étaient dix, et disposés en carré, tandis que les *branches terrestres* étaient douze, et disposées en cercle : ce qui ne manque pas d'évoquer l'échange des attributs de **Fou-hi** et de **Niukoua**, dont nous traitons à propos du compas*. (BURA, BENA, BHAÏ CORT, DANA, CHAE, GUIP, GRAD, GRAP, GRAR, GK1R, GUEM, GUEC, GUEÏ GUET, GUES, KRAT, NGUC, SAIR, SCHU, SECA, SOUN). P.C

5. Dans les théories platoniciennes, le quaternaire se rapporte à la matérialisation de l'idée, le ternaire à l'idée elle-même. Celui-ci exprime les essences, celui-là les phénomènes ; l'un l'esprit, l'autre la matière. Tandis que le ternaire relève de la symbolique de la verticale*, le quaternaire appartient à celle de l'horizontale*. L'un unit les trois mondes, l'autre les sépare, en les considérant chacun à son niveau.

Suivant Plutarque (*Isis*, 106), les pythagoriciens affirmaient que le carré réunissait les puissances de Rhéa, d'Aphrodite, de Déméter d'Hestia et d'Héra. Commentant ce passage, Mario Meunier précise : *le carré signifiait que Rhéa, la mère des dieux, la source de la durée, se manifestait par les modifications des quatre éléments symbolisés par Aphrodite, qui était l'eau génératrice, par Hestia qui, était le feu, par Déméter qui était la terre et par Héra qui était l'air.* Le carré symbolisait la synthèse des éléments.

6. a) Dans la tradition chrétienne également, le carré, en raison de sa forme égale des quatre côtés, symbolise le cosmos ; ses quatre piliers d'angle désignent les quatre éléments. Denys le Chartreux demande que le carré soit examiné sous son aspect allégorique. Les corps carrés, dira-t-il, ne sont pas destinés à la rotation comme les corps sphériques. Par ailleurs, le carré présente un caractère stable. La forme quadrangulaire est adoptée pour délimiter de

nombreuses places, telle la place publique d'Athènes. Des villes carrées sont bâties au Moyen Age : Sainte-Foy, Montpazier, etc. Le temple lu Graal est carré.

b) Villard de Honnecourt, qui a groupé au XIII^e siècle des dessins stylisés, nous donne le plan d'une église cistercienne du XII^e siècle, tracée ad **quadratum**. Celle-ci offre des analogies avec les mesures du microcosme, c'est-à-dire de l'homme, selon sainte Hildegarde. L'homme* hildegardien, les pieds joints et les bras étendus, comporte cinq mesures égales dans le sens de la longueur et de la largeur ; les dimensions précisées dans le sens de la longueur et de la largeur sont présentées par des carrés. Une telle église, **ad quadratum**, s'inscrit dans un rectangle ; sa longueur comporte trois carrés d'égale mesure. Le plan de l'église cistercienne comporte 12 mesures égales dans le sens de la longueur et 8 dans le sens de la largeur, soit le rapport :

$$\frac{12}{8} \quad \text{ou} \quad \frac{3}{2}$$

Les églises carrées sont nombreuses en Grande-Bretagne, telles la cathédrale d'Oxford, l'église de Ramsey, Saint Cross (Hampshire). Il apparaît donc évident que les églises carrées d'Angleterre n'ont pas subi l'influence de Cîteaux, Toutefois, les églises cisterciennes en Grande-Bretagne sont toutes carrées. En Allemagne, la majorité des églises à abside carrée dérivent de l'église cistercienne de Morimond. En France, les églises carrées sont cisterciennes. Elles présentent des chevets plats, flanqués de quatre, six ou huit chapelles carrées. Les déambulatoires sont rectangulaires. Ainsi à Fontenay, seconde fille de Clairvaux, fondée par saint Bernard (1118), sur le transept s'ouvrent des chapelles carrées et rectangulaires. Il en est de même à Pontigny (1114), à Noirlac (1136), à Escale-Dieu (1142) qui copiera le plan de Fontenay. La cathédrale de Laon possède un chevet carré. Le chœur de l'église de Brinay est rectangulaire.

Dans toutes les églises primitives cisterciennes, le chevet est carré, mais dans les églises construites à la fin du XII^e et au XIII^e siècle, l'abside devient polygonale. Notons que l'église de Saint-Vincent et Anastase, près de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines à Rome, fut donnée à saint Bernard en 1140 et très probablement reconstruite alors avec un chevet carré. C'est toute une spiritualité qui s'inscrit en symbole dans ces formes carrées de la stabilité, d'une stabilité à intérioriser.

c) Dans le *Guide des Pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle* (attribué communément à Aimery-Picaud de Parthenay-le-Vieux), l'auteur compare l'église à un organisme humain, la grande nef semblable à un corps dont les transepts forment les bras ; c'est en fonction des mesures humaines que les dimensions sont calculées.

L'homme carré, les bras étendus et les pieds joints, désigne les quatre points cardinaux. Nous rejoignons ici le sens de la croix et des quatre dimensions qu'elle implique. Les auteurs du Moyen Age, amoureux de comparaisons, rapprochent de l'homme carré les quatre évangiles, les quatre fleuves du Paradis, et puisque le Christ assume l'humanité, lui aussi sera considéré comme l'homme carré par excellence. Thierry de Chartres dira que l'unité est à la base même du carré, car elle se trouve répétée quatre fois.

Il importe de retenir dans la composition architecturale la symétrie et la proportion. L'Eglise romane s'inspire du Temple, lequel, suivant la tradition, représente dans ses proportions le temple de l'homme. Ses dimensions peuvent s'inscrire dans un carré. Mais l'église romane n'est pas seulement *ad quadratum*, suivant le plan de l'église cistercienne publié dans *l'Album* de Villard de Honnecourt, elle est parfois ronde. Ici, nous accédons à un autre symbole : nous passons de l'espace-temps au ciel de l'éternité. L'église n'est plus le point de départ de l'évolution spirituelle, elle en symbolise le terme suprême.

d) La forme carrée n'est pas unique. Elle appartient au temps. Or l'éternité est représentée par le cercle*. Celui-ci, après avoir évalué l'année, a mesuré le temps puis l'éternité et signifié enfin l'infini. Le cercle et le carré symbolisent deux aspects fondamentaux de Dieu : l'unité et la manifestation divine. Le cercle exprime le céleste, le carré le terrestre, non pas en tant qu'opposé au céleste, mais en tant que créé. Dans les rapports du cercle et du carré, il existe une distinction et une conciliation. Le cercle sera donc au carré ce que le ciel est à la terre,

l'éternité au temps, mais le carré s'inscrit dans un cercle, c'est-à-dire que la terre est dépendante du ciel. Le quadrangulaire n'est pas autre chose que la perfection de la sphère sur un plan terrestre (DAVS, 185-190; voir *Album de Villard de Honnecourt*, architecte du XIII^e siècle, publié par J.-B. Lassus, Paris, 858 ; M. Aubert, avec la collaboration de la marquise de Maillé : *L'architecture cistercienne en France*, Paris, 3943 t. I, en particulier III, ch. I : *Les Plans*, pp. 151 à 195 ; Edgar de Bruyne, *Etudes d'esthétique médiévale*, t. II, Bruges, 1946 pp. 89-90). M.-M.D.

7. Le CARRÉ, la tétrade tient une place également très importante dans les traditions de l'Islam.

a) Si l'on représente l'Islam comme un édifice ; on peut dire que le toit est la reconnaissance de l'unicité de Dieu (**Shhâda**), les quatre piliers étant la prière rituelle (**calât**), l'impôt (**zakât**), le jeûne annuel (**cawn**) et le pèlerinage à la maison de Dieu (**hajj**) (SOUP, 101, 132).

Cette notion d'unité monolithique est symbolisée par la **Ka'ba**. A l'origine, le mot signifiait à la fois **être carré** (trabba'a) et **être rond** (istadâra). Il est significatif que la forme de la Ka'ba aussi se prête à ce double sens, une partie étant cubique et l'autre semi-circulaire... Le symbole suprême de l'Islam la **ka'ba**, est un bloc carré ; il exprime le nombre quatre, qui est celui de la stabilité. La maison arabe elle aussi est carrée, de même que le mausolée à coupole (Koubba), élevé sur la tombe des saints musulmans. Le mausolée cubique représente la terre ou le corps, avec ses quatre éléments, et la coupole le ciel ou l'esprit (SCHU, 119).

Le pèlerinage comporte essentiellement comme rites des tours **circulaires** autour du **quadrilatère** que constitue la *Maison de Dieu (Bcit ul'lah)*.

Nous trouvons donc à deux niveaux, architectural et rituel, la conjonction carré-cercle, qu'impliquait déjà l'étymologie. La **Ka'ba** a quatre murs ; quatre lignes allant du centre aux quatre coins (**arkau**) ; elle est orientée sur l'axe des quatre points cardinaux ; les quatre angles de la Ka'ba ont des noms distincts. Le mur en marbre blanc, en hémicycle, délimite un espace appelé **Hatim** ou **Hijr**. Il a pu y exister dans les temps très anciens un puits pour les offrandes.

Un manuscrit arabe montre la Pierre* Noire de la Ka'ba portée dans le sanctuaire par quatre chefs de tribu, aux quatre coins d'un tapis.

Par ailleurs, dès avant l'Islam, La Mecque s'appelait la **Mère des Cités (Umm al-Qurâ)** (*Coran*, 6, 92 ; 42, 5). Dans la littérature populaire, on la dénomme aussi **le nombril de la terre**, comme l'omphalos de Delphes.

b) Or, si nous nous reportons au récit de Plutarque sur la fondation de Rome, nous voyons que celle-ci fut enseignée par les Étrusques à Romulus *comme dans les mystères*. On creusa d'abord une fosse **ronde**, où l'on jeta des offrandes, et qui reçut le nom de **mundus** (signifiant aussi le cosmos). La cité avait une forme circulaire ; pourtant Rome est appelée par les anciens **urbs quadrata**, et Plutarque lui-même l'appelle **Roma quadrata**. Pour lui, Rome était à la fois un **cercle** et un **carré**... Une théorie veut que le mot **quadrata** signifie *quadripartite*, c'est-à-dire que la cité circulaire était divisée en quatre parties par deux artères. Le point d'intersection coïncidait avec le **mundus**... Selon une autre théorie, la contradiction ne doit s'entendre que comme un **symbole**, c'est-à-dire comme la représentation visuelle du problème mathématique insoluble de la **quadrature du cercle** (ILUNS, 210).

Le **mundus** était considéré comme le centre reliant la cité au monde des esprits de même que le cordon ombilical relie l'enfant à la mère.

c) Ibn-al'Arabi remarque que la **Ka'ba** constitue l'équivalent sur la terre du Trône* de Dieu, autour duquel tournent les anges (*Coran* 29, 75). Le cœur* de l'homme, dit-il, est la maison de Dieu, plus noble et plus importante que la Ka'ba même.

Les cœurs des hommes ordinaires sont **carrés**, car ils ont quatre possibilités d'inspirations : divines, angéliques, humaines et diaboliques ; les cœurs des prophètes n'ont que trois côtés, puisqu'ils sont hors de l'atteinte du démon. De même la **Ka'ba**, qui comporte apparemment quatre côtés, n'en a en réalité que trois, si l'on tient compte de la partie demi-circulaire qui fait face à un côté.

d) Par ailleurs, notons que dans l'Orient ancien, chez les Babyloniens, le **carré** était utilisé pour indiquer le total d'un compte. Il exprimait l'idée de : **rassembler dans une** limite. Ce signe correspond à une limite terrestre. Il n'apparaît pas aussi anciennement que le cercle et on a pu se demander s'il n'en est pas une dérivation.

De toute façon, cercle et carré expriment un total, mais le carré... utilisé pour les comptes où il est parfois même redoublé avec le sens de *total des totaux*... sert aussi à exprimer toute idée de limite... c'est un réceptacle (RUTE, 233).

e) L'association **cercle*-carré** évoque toujours le couple **ciel-terre** (voir **sphère***, **cube***). Pour Jung, la trinité-quadruple correspond à l'archétype fondamental de la plénitude. L'art de l'Islam est une parfaite illustration de ce symbole. E.M.

8. Il existe également une très riche tradition de carrés magiques. Car le carré évoque, dans ses strictes limites, le sens du secret et du pouvoir occulte. Le carré magique est un moyen de capter et de mobiliser virtuellement un pouvoir, en l'enfermant dans la représentation symbolique du nom ou du chiffre de celui qui détient naturellement ce pouvoir.

a) D'après les bibliographes arabes, Thâbit b. Kurra (826-890 après J.C.) aurait déjà écrit sur les carrés magiques. L'établissement d'un rapport entre ces carrés et les planètes remonterait aux Sabéens.

L'invention du carré magique daterait des origines de la science. Selon Lutfi'l Maqtûl (La duplication de l'autel), la science du carré magique est une science initiale que Dieu a créée. Il a initié lui-même Adam à cette science, puis ses prophètes, ses saints et ses sages se la sont transmise. Le nombre 100 étant celui des plus beaux Noms de Dieu, le traité déclare que quiconque comptera le nombre 100 aura compté l'ensemble des Noms divins, par degré, synthétiquement et analytiquement. Lorsqu'il aura multiplié le nombre par lui-même, c'est comme s'il avait énuméré de deux manières les Noms divins ; une première fois un à un, une seconde fois chacun respectivement avec le nombre de l'ensemble des Noms. D'autre part, le nombre 100 est le produit de la multiplication de 10 X 10. Or 10 est le nombre des Intelligences qui sont les principes de l'Etre ; dans la multiplication de 10 par 10, on considère donc respectivement chacune des Intelligences dans leur nombre total. Et ce carré en qui sont considérés les Noms divins de cette façon représente aussi la multiplicité, la composition et la division, qui sont les sources des manifestations descendantes de l'existence et des degrés de l'Etre (LUTD, 52).

b) Le carré **magique, Wafk**, sous sa forme la plus simple comporte neuf cases, le total de chaque côté étant égal à 15, et les neuf premiers chiffres y étant tous inscrits :

4	9	2
3	5	7
8	1	6

On trouve cette disposition dès le Xe siècle de notre ère dans le **Kitab-al-Mawazm** de Djâbir b. Hoyân ; et Al-Ghazâli, un siècle plus tard, décrit une amulette utilisée encore aujourd'hui et appelée *sceau de Ghazâli* : cette figure, attribuée à Balinas (Apollonius) de Tyane, doit être dessinée sur des morceaux de toile n'ayant jamais servi ; on les place sous les pieds d'une femme en train d'accoucher, et cela est censé faciliter l'enfantement (ENCI. Art. Wafk).

c) Il existe aussi une grande amulette à sept carrés de sept, reliés aux différents jours de la semaine et par là aux planètes.

Des **sceaux** planétaires sont établis de la façon suivante :

Saturne, avec carré magique de 9 en plomb.

Jupiter, avec carré magique de 16 en étain.

Mars, avec carré magique de 25 en fer.

Soleil, avec carré magique de 36 en or.

Vénus, avec carré magique de 49 en cuivre.

Mercure, avec carré magique de 64 en alliage d'argent.

Lune, avec carré magique de 81 en argent.

Cette conjugaison des carrés magiques avec les planètes et les métaux conduit en Occident jusqu'à *l'Occulta Philosophia* d'Agrippa van Nettesheim (1533) et à la *Practica Arithmetica* de Cardan. Répandus dans le monde islamique dès le XVIII^e siècle, ils ont été particulièrement en vogue aux XVII^e et XVIII^e siècles.

d) Le **djadwal**, signifiant tableau ou plan, est dérivé du carré magique. C'est une expression technique de la magie arabe, qui désigne des figures souvent **quadrangulaires**, divisées en cases dans lesquelles sont inscrits des chiffres correspondant à la valeur numérique des lettres de l'alphabet arabe et composant, par exemple, le nom de la personne désireuse d'une amulette. Les signes sont combinés selon le procédé de l'**abjad** (A = 1), etc. Généralement, le **djadwal** est entouré de paroles tirées du Coran.

De multiples combinaisons sont possibles. On peut écrire dans les cases, non plus des chiffres, mais des noms ou des mots magiques. Ainsi un **djadwal** très répandu comporte sept fois sept cases où sont inscrits : 1° le sceau de Salomon ; 2° les sept **sawakit**, c'est-à-dire les consonnes qui ne se trouvent pas dans la première sourate du Coran ; 3° sept noms de Dieu ; 4° les noms des sept esprits ; 5° les noms des sept rois des Génies ; 6° les noms des sept jours de la semaine ; 7° les noms des planètes. Ces charmes peuvent être écrits sur du papier, puis broyés ; ou bien, on en délaye l'écriture avec de l'eau qu'on boit. Ils sont utilisés dans de très nombreux cas.

e) Le **Budûh** est un mot magique formé des éléments du carré magique simple divisé en trois parties, en tenant compte de la valeur numérique des lettres*. Ainsi Ghazâli le désigne comme *une aide inexplicable mais sûre, pour résoudre les problèmes les plus difficiles*.

Dans la croyance populaire, **Budûh** est devenu un **Djinn** dont on recherche l'aide en écrivant son nom en lettres ou en chiffres (DOUM, 298).

On fait remonter cette formule à Adam, de qui Ghazâli l'aurait reçue par tradition. Lorsqu'il y a combinaison du **Budûh** avec une certaine planète, celle-ci est Saturne, et son métal le plomb. Le **Budûh** est employé comme talisman, comme protection et parfois associé à d'autres procédés, tels que le miroir d'encre (ENCI, Art. Budûh).

Les quatre lettres de **Budûh** peuvent aussi être disposées en carré magique ; la somme des chiffres correspondant à chacune de ces Lettres donne, pour chaque rangée, le chiffre 20.

8	6	4	2
4	2	8	6
2	4	6	8
6	8	2	4

Écrites sur un tableau placé sous l'aile d'une colombe blanche, elles ont la propriété, si on lâche celle-ci devant la maison d'une jeune fille qui a repoussé une demande en mariage, de forcer son consentement (DOUM, 193).

Par magie sympathique, la combinaison de nombres et de lettres contenues dans un des Noms de Dieu, par exemple **el-Moucavwir**, *Celui qui façonne*, sera censée guérir la stérilité (Celui qui façonne l'enfant) etc. Il existe d'innombrables exemples de ces carrés.

E.M.

Sur le carré magique chrétien, voir l'article de Jean Orcibal, *Dei agricultura : Le carré magique Sator Arepo*, sa valeur et son origine, dans *Revue de l'Histoire des religions*, T. 26, N. 1, 1954, pp. 51-66.

g) Le carré magique, attesté chez Pline (28, 20) et dont on possède de nombreux exemplaires en Gaule (on en connaît de plus récents en caractères hébreux), est constitué par cinq lettres disposées en cinq lignes de telle façon qu'elles peuvent être lues de gauche à droite ou de droite à gauche et, verticalement, de haut en bas ou de bas en haut sans que l'ordre, la nature des mots et le sens en soient modifiés :

S	A	T	O	R
A	R	E	P	O
T	E	N	E	T
O	P	E	R	A
R	O	T	A	S

Il est possible, vraisemblable même, que ce carré magique soit d'origine celtique, car le mot **arepo** s'explique très bien par le celtique (adverbe gaulois **arepo** *en avant, au bout, à l'extrémité* apparenté au gaulois **arepennis** *tête, bout du champ* ; français arpent ; cf. irlandais **airchenn**). Le symbolisme numérique et ésotérique n'est pas spécial au monde celtique ; cependant, l'existence d'un mot gaulois peut faire penser à une interférence druidique. L'hypothèse n'est pas vérifiable en l'état actuel des recherches. Il se peut que la formule soit une allusion générale à la roue cosmique. Ce serait en ce cas une chance supplémentaire de celticité. (AIBL, 1953, 198-208 ; ETUC, n, 321, 1955, 28—27).

Cette phrase latine, SATOR AREPO TENET OPERA ROTAS (Le laboureur à sa charrue dirige les travaux), inscrite dans un carré magique de 5, a été interprétée de mille manières par les alchimistes et les ésotéristes. Les interprétations combinent à la fois la symbolique de la lettre même, celle du chiffre attribué traditionnellement à chaque lettre, celle de la couleur suivant le fond noir ou blanc sur lequel se détache une lettre. Dans ce carré magique qui enferme *les tourbillons créateurs* (ROTAS), certains traditionalistes voient les *noces cosmogoniques du Feu et de l'Eau, génératrices de la création*.

9. Dans toutes les traditions astrologiques, également, le carré représente la terre, la matière, la limitation ; et le cercle ou la sphère : le ciel, l'infini, l'universel. En astrologie, le carré est incarné à la fois par un **aspect*** de 90° qui représente l'obstacle, la divergence, la difficulté, l'empêchement, le frein, la nécessité d'un effort, et par les **quadruplicités** qui divisent les signes du zodiaque en trois séries selon leur position par rapport aux points cardinaux : la série cardinale, qui comprend les signes du Bélier, du Cancer, de la Balance et du Capricorne ; la **fixe** qui se compose du Taureau, du Lion, du Scorpion, et du Verseau ; et la **mutable** qui réunit les Gémeaux, la Vierge, le Sagittaire et les Poissons.

La particularité de cette division zodiacale (il y en a bien d'autres) est que chaque série contient les signes d'éléments différents et souvent de tendances opposées : de **Feu** (Bélier, Lion, Sagittaire), de **Terre** (Taureau, Vierge, Capricorne), d'**Air** (Gémeaux, Balance, Verseau), d'**Eau** (Cancer, Scorpion, Poissons). Ainsi le carré qui comporte en astrologie l'idée de heurt, de tension, de choc, d'incompatibilité essentielle, est associé dans le zodiaque à la notion d'activité, d'impulsion (signification principale de la quadruplicité cardinale), d'adaptation, de diffusion (quadruplicité mutable), de stabilité, d'assise, de fondement (quadruplicité fixe). Il s'agit donc avant tout de l'idée de matérialisation, par opposition à celle de spiritualité, attachée au cercle et à la sphère.

Rappelons que la représentation graphique de l'horoscope, le thème astrologique (c'est-à-dire d'une carte du ciel) était jusqu'au XIXe siècle en Europe (et est encore en Inde) carrée ; ce qui comporte des développements symboliques évidents. La fameuse *quadrature du cercle* comprenait chez les astrologues du Moyen Age et de la Renaissance le problème de

l'introduction de l'individu matériel dans la spiritualité du Cosmos ou en Dieu, c'est-à-dire que ce problème mathématique et astrologique était tout à fait analogue et comparable à l'interprétation intérieure et initiatique du *grand œuvre* des alchimistes. L'astrologie — comme l'alchimie — se présente comme une science à deux faces, sa base *matérielle* et mathématique servant de support et de guide au travail sur soi. Inventée par les astrologues anglais du XVIII^e siècle et propagée et réadaptée à l'aube du XX^e siècle par Paul Choissnard en France, la forme *ronde* de l'horoscope — beaucoup plus commode pour le travail pratique, donc plus *rationnelle* et *scientifique* — a évidemment perdu tout le contexte symbolique d'autrefois. A.V.

CARREFOUR

1. L'importance symbolique du carrefour est universelle. Elle est liée à cette situation de croisée des chemins, qui fait du carrefour comme un centre du monde, véritable centre du monde pour celui qui s'y trouve placé. Lieux épiphaniques (lieux des apparitions et des révélations) par excellence, les carrefours sont hantés par les génies, généralement redoutables, que l'homme a intérêt à se concilier. Dans toutes les traditions, on a dressé aux carrefours des obélisques, des autels, des pierres, des chapelles, des inscriptions : c'est le lieu qui provoque à l'arrêt et à la réflexion. Il est aussi lieu de passage d'un monde à un autre, d'une vie à une autre, de la vie à la mort.

Dans les Andes péruviennes, de véritables pyramides s'y sont édifiées, des pierres* votives y sont déposées rituellement par les voyageurs ; la tradition subsiste encore. Une tradition analogue se vérifie en Sibérie. C'est encore aux carrefours, et bien entendu au crépuscule, que sont censées pour les Aztèques apparaître les femmes mortes en couche, devenues de dangereux génies, qui *effraient, frappent d'épilepsie ou de paralysie ceux qu'elles rencontrent*.

En Afrique, et surtout dans les régions de forêts et de savanes, le carrefour revêt l'importance d'une chose sacrée. Chaque fois que des pasteurs peuls se rencontrent dans une clairière, à la croisée des chemins, ils la baptisent : carrefour de la rencontre ou de la résidence, et le lieu devient sacré à la suite d'un rite précis. Le maître de la route, l'initié, entre en rapport avec les esprits de l'endroit, soit par un rêve, soit par le moyen de plantes spécifiques ; selon la densité occulte du lieu, ce dernier deviendra campement ou carrefour de rencontre durant plusieurs jours. On y sacrifiera des animaux, chèvre tachetée, bœuf ou mouton ; on y interprétera les cris et les mouvements des oiseaux, de la tourterelle en particulier, car elle est messagère des dieux et son cœur est sans agressivité.

Chez les Bambara du Mali, on dépose aux carrefours des offrandes, outils, coton brut, tissus, etc., aux génies Soba, qui interviennent constamment dans la destinée humaine. Il en va de même chez les Baluba, Lulua et autres Bantou du Kasai.

2. Mais le carrefour, lieu de passage par excellence, est aussi l'endroit où l'on peut, préservé par l'anonymat, se débarrasser des forces résiduelles, négatives, inutilisables, dangereuses pour la communauté : les Bambara y déposent les ordures du village, chargées d'une force impure, que les génies seuls peuvent neutraliser, ou transmuter en force positive. Pour cette même raison, les Bambara déposent aux carrefours les objets ayant appartenu aux morts. Les génies des carrefours sont censés absorber les forces dont on se défait ainsi, et qui constituent pour eux *une sorte de nourriture qui sera rendue aux hommes sous forme de dons débarrassés de toute souillure*. On invoque particulièrement la protection de ces génies dans les moments importants de la vie collective, notamment à l'époque des semailles. Toujours chez les Bambara, les vieillards — c'est-à-dire ceux qui ont le moins à redouter des génies invisibles — vont déposer aux carrefours les nouveau-nés dont la légitimité est douteuse ; on y enterre les anormaux, notamment les hydrocéphales ; on y dépose les objets *contaminés* par les circoncis pendant leur retraite, période de passage où, n'étant plus des enfants et pas encore des hommes, ils rendaient *impur* ce qu'ils touchaient. En Afrique centrale, J.P. Lebeuf a noté une croyance analogue chez les Likouba et Likouala du Congo, qui se débarrassent des ordures chargées d'une force dangereuse aux carrefours.

Les carrefours de l'Autre Monde sont non moins importants, et redoutables. Pour les Bantou du Kasai", c'est au carrefour de la voie lactée que le tribunal divin départage les âmes, entre

l'Est et l'Ouest, directions du paradis ou de l'enfer, à mi-chemin entre le monde terrestre et le monde ouranien transcendant.

Les applications pratiques de ce symbole sont nombreuses : ainsi la terre des carrefours est entrée dans la préparation des ingrédients qui sont utilisés dans les ordales et les opérations divinatoires. C'est également aux carrefours que les femmes Lulua et Baluba — auxquelles incombe le soin des plantations — dépose les prémices des récoltes, en offrande aux mânes des premières cultivatrices. Si le village est menacé de disette, c'est la population tout entière qui se rend processionnellement aux carrefours les plus proches, pour y déposer des offrandes de vivres et de vieux ustensiles de ménage destinés aux âmes des ancêtres. Aux carrefours encore, les femmes, qui viennent de sevrer leur enfant et relèvent de l'interdit sexuel accompagnant la période d'allaitement, vont sacrifier une poule blanche aux âmes des enfants morts.

Les Sénoufo aussi considèrent les tas d'immondices déposés aux carrefours comme des lieux sacrés *fréquentés la nuit par les génies protecteurs de la famille*. Ils y déposent des offrandes votives telles que des coquilles d'œufs, des os d'animaux sacrifiés aux génies, des plumes de volailles mêlées de sang. Ce choix d'ex-voto montre clairement que les Sénoufo attribuent au complexe carrefour-immondice un pouvoir régénérateur.

Au Cameroun, selon *J. Jtmann*, cité par *Holas*, dans la zone forestière, les carrefours sont en rapport avec les génies engagés dans les cultes de fécondité. En Guinée, des offrandes aux carrefours sont attestées chez de nombreux peuples dont les Yacouba, les Toma, les Guère, les Kissi, etc.

R.E. Dennet fait état de l'existence au Nigeria (Yoruba) de la représentation, sous forme d'un corps humain à quatre télés, de la divinité Olirimeri, appelée à Abomey *celui qui regarde les quatre points cardinaux*.

Pour les Bambara, le carrefour incarne le point central, premier état de la divinité avant la création ; il est la transposition du croisement originel des chemins que le créateur traça au début de toute chose, avec sa propre essence pour déterminer l'espace et ordonner la création.

Ces traditions ont été transportées en Amérique, où elles ont subi toutes sortes de contaminations, par les Noirs emmenés en esclavage. La première divinité invoquée dans les cérémonies Vaudou (Legba ou Atibon Legba pour les Fon du Dahomey ; en Haïti, Esu Elegbara; ou simplement Esu, chez les Yorouba du Nigeria ou du Brésil) est considérée comme le messager intermédiaire entre les hommes et les autres divinités. Elle est appelée *l'homme des carrefours* au Brésil, parce que *là où se croisent deux rues, là se trouve Exu ; on dit qu'Exu a révélé l'art de la divination aux hommes*. A Cuba, sous le nom d'*Eleggua* (Lydia Cabrera), en Haïti, comme en Afrique, il apparaît aux portes, car *il ouvre et ferme les chemins*. Il est en Haïti le maître des carrefours et des routes, le gardien de toutes les entrées ; aux carrefours il reçoit l'hommage des sorciers et préside à leurs incantations et à leurs envoûtements. Comme toute figure symbolique, Legba a un aspect faste et un aspect néfaste ; ce dernier est illustré par la statuette dite de *Legba-aoivi* ou *Legba-Malhcure*, dressée à certains carrefours de la forêt, en pays Fon (Dahomey) ; sa rencontre peut rendre orphelin.

3. Le carrefour est la rencontre avec le destin. C'est à un carrefour qu'Œdipe* rencontre et tue son père, Laïos, et que sa tragédie commence. C'est au terme d'un long voyage qu'il n'avait entrepris que pour fuir son destin que précisément, à un carrefour, ce destin s'impose à lui.

Chaque être est en lui-même un carrefour, où se croisent et se combattent les divers aspects de sa personne. On connaît le triple aspect d'Aphrodite*, déesse ouranienne, océanienne, chthonienne. Elle peut être la déesse pudique, la déesse féconde, la déesse lubrique. C'est aux carrefours qu'elle devient la déesse des amours vulgaires et impures. N'est-il pas curieux d'observer ici que le latin **trivium** signifie carrefour et a donné trivial ? La déesse qui s'y attarde, l'Aphrodite des carrefours, symbolise les amours de passage. Elle s'identifie au bouc qu'elle chevauche, dans une sculpture de Scopas.

Les Romains rendaient un culte aux Lares des carrefours, précisément pour ne point y rencontrer un destin néfaste. Ils venaient aux carrefours se concilier par des offrandes la

protection des divinités locales, protection pour les foyers groupés autour des routes qui se croisent, protection pour les champs ensemencés du voisinage, protection pour les villages et les cités. On y élevait des chapelles, ou tout au moins des autels. Près de l'édifice, des bancs étaient disposés pour le repos et la méditation.

Les fêtes de ces Lares compitales, célébrées en janvier (mois de Janus, le dieu des portes) prirent une telle importance pour le peuple qu'Auguste les annexa à son propre culte, ajoutant sa statue à celles des Lares aux carrefours, pour y être reconnu le Protecteur du destin de tous.

En Inde, également, des rituels d'invocation étaient prévus pour favoriser la traversée des carrefours. Selon le rituel védique du mariage, si le char à bœufs des jeunes époux, qui les transporte de la maison de la jeune fille à leur nouveau foyer, passe par un croisement de chemins, tout le cortège s'écrie :

*Les démons qui rôdent, qui guettent,
puissent-ils ne pas trouver les époux. !
Que par de bons chemins Us se tirent de là,
Que les démons s'enfuient en courant.
Les deux roues de ton char, ô Sûryâ,
les prêtres les connaissent bien.
Pourtant, l'Unique Roue, cachée dans le secret,
les inspirés savent seuls ce quelle eut.
(Rig Veda, Grhyasutra, 1, 6, dans VEDV, 310)*

4. Dans la mythologie grecque, une divinité assez mal définie, d'origine incertaine, d'une sphère d'action illimitée, identifiée à Artémis, à Déméter, à Apollon, ou encore à d'autres dieux et déesses, a été appelée *la déesse des carrefours* ; c'était Hécate.



CARREFOUR. - La triple Hécate. Art grec. IV^e siècle.

Ce nom *fonctionnel* lui venait sans doute de ce qu'on s'accordait à en faire la maîtresse des trois mondes : le Ciel, la Terre et les Enfers. Elle avait un triple corps, un triple visage, un triple rôle selon qu'elle était considérée comme la dispensatrice de tous les dons aux mortels, la source de toute gloire et la plus savante dans l'art magique des enchantements. On lui dressait une statue, sous forme d'une femme à trois têtes ou à trois corps, aux carrefours des clairières et des routes, et les voyageurs y déposaient leurs offrandes. Elle favorisait la naissance, conservait les jours et leur assignait une fin. Dans le culte mazdéen, on retrouve aussi la déesse triple, aux trois visages, aux trois fonctions. A Syracuse, ses fêtes duraient trois jours. Les offrandes d'aliments étaient déposées dans les carrefours ; on les exposait dans de petits cratères ornés de son image. Des pauvres les mangeaient en son nom. Le reste était jeté avec des rameaux de thym. De là ce nom d'oxythymia donné aux carrefours. Déesse des nuits et des ombres, puisqu'elle régnait aussi sur les Enfers, son culte était aussi célébré dans des antres. On lui offrait particulièrement des chiens en sacrifice expiatoire. Il lui arrive d'apparaître aux magiciens et aux sorciers sous la forme d'une jument, d'une louve, d'une chienne. Les Grecs lui attribuent une action particulière sur l'imagination, créatrice de spectres, de fantômes, d'hallucinations. On appelle Hécateés les fantômes gigantesques qui surgissaient durant les fêtes. Bien entendu, des sorciers, ou des prêtres d'Hécate excellaient à évoquer ces chimères.

Bienfaisante et terrifiante, la déesse aux trois visages condense tout l'inconnu, que symbolise le carrefour, image de la destinée, qu'un choix scellera inexorablement. C'est aux carrefours également que l'on dresse la statue d'Hermès, le psychopompe, symbolisant, selon Jung, la fonction médiatrice du dieu entre les univers différents ; il lui appartenait de guider les âmes à travers les routes souterraines du monde obscur des Enfers ; Jung voit aussi dans le carrefour un symbole de la mère : l'union des opposés, un résumé de toute union ; de là son caractère ambivalent d'apparition bénéfique ou maléfique.

Dans toute l'Europe, c'est aux carrefours, aussi bien qu'au sommet des monts maudits, que se retrouvent, pour célébrer leurs sabbats, diables et sorciers.

N'est-ce pas dans un dessein de conjuration, de sacrifice expiatoire, d'imploration, que le monde chrétien a multiplié aux carrefours les croix, les calvaires, les statues de la Vierge et des saints, les oratoires et les chapelles, où, dans certains pays, des cierges brûlent sans cesse ? Le carrefour peut avoir en effet un aspect bénéfique : c'est le Heu où l'on retrouve la lumière, où apparaissent aussi les bons génies, les fées bienfaisantes, la Vierge ou les saints.

5. Bref, quelles que soient les civilisations, le carrefour c'est l'arrivée devant l'inconnu et comme, en face de l'inconnu, la réaction humaine la plus fondamentale est la peur, le premier aspect du symbole est l'inquiétude. Dans les rêves, il trahit le souhait d'une rencontre importante, solennelle, en quelque sorte sacrée ; il peut aussi révéler le sentiment qu'on se trouve à la *croisée des chemins* et qu'une orientation nouvelle, décisive, est à prendre. D'après l'enseignement symbolique de toutes les traditions, un arrêt au carrefour semble de rigueur, comme si une pause de réflexion, de recueillement sacré, voire de sacrifice, était nécessaire avant la poursuite du chemin choisi,

Le carrefour est aussi le lieu où l'on trouve *les autres*, aussi bien extérieurs qu'intérieurs. Il est l'endroit privilégié des embuscades : il exige attention et vigilance. Si c'est aux carrefours que se tiennent la triple Hécate et Hermès psychopompe, c'est parce que nous devons y choisir, pour nous et en nous, entre le ciel, la terre et les enfers. Dans la véritable aventure humaine, l'aventure intérieure, au carrefour, on ne retrouve jamais que soi : on a espéré une réponse définitive, il n'y a que de nouvelles routes, de nouvelles épreuves, de nouvelles marches qui s'ouvrent. Le carrefour n'est pas une fin, c'est une halte, une invitation à aller au-delà. On ne s'y arrête que si l'on veut agir sur les autres, en bien ou en mal, ou si, pour soi-même, on se découvre incapable de choisir : c'est alors le Heu de la méditation, de l'attente, non de l'action. Mais il est aussi le lieu de l'espérance : la route suivie jusqu'ici n'était pas bouchée ; un nouveau carrefour offre une nouvelle chance de choisir la bonne voie. Seulement, les choix sont irréversibles. Pour nous montrer toute la force de ce symbole, il y a des contes dans lesquels le carrefour lui-même s'efface, après le passage du héros : les problèmes du choix sont résolus. (SOM, ALEC, DIEB, FOUA, Foug, LEBM, HOLS, DENY, ZABH, MARV, METV, MAUG).

CASCADE

La cascade est le motif essentiel de la peinture chinoise de paysage, dès les T'ang (Wou Tao-tseu, Wang Wei), mais surtout sous les Song. Elle s'oppose au rocher dans le couple fondamental : montagne* et eau*, comme le **yin*** au **yang***. Son mouvement *descendant* alterne avec le mouvement *ascendant* de la montagne, son dynamisme avec l'impassibilité du rocher. C'est, et nous rejoignons ici les formulations du Bouddhisme **tch'an**, le symbole de l'impermanence opposé à celui de l'immutabilité. Si l'entité cascade demeure, elle n'est jamais la même. Le philosophe grec Héraclite l'avait déjà observé : dans un même fleuve, ce n'est jamais la même eau qui coule ; observation qu'il mettait à la base de sa théorie sur l'évolution perpétuelle des êtres et sur le paradoxe de la pensée qui prétend immobiliser les choses mouvantes dans des définitions fixes. Les gouttes d'eau qui composent la cascade sont renouvelées à chaque seconde : ainsi de la *manifestation*, composé purement illusoire, selon le Bouddhisme.

Le mouvement *descendant* de la cascade signifie également celui de l'activité céleste, issue du *moteur immobile*, donc de l'Immuable, et manifestant ses possibilités infimes : l'eau stagnante serait l'image du manifestant immobile, de qui partent toutes les manifestations et en qui elles finissent toutes par se résorber. Ainsi, la cascade de Wang Wei joint-elle le nuage à

l'écume ; le nuage qui plane et d'où vient l'eau ; l'écume, étincelle liquide, qui passe et se perd. Ainsi, au Japon, l'admirable cascade Kegon de Nikko, issue du lac Chûzen-ghi, rejoint-elle l'Océan par l'intermédiaire de la rivière Daiya.

La chute d'eau, c'est encore le mouvement élémentaire, indompté, des *courants de force*, qu'il importe de dominer et d'aménager, en vue d'un profit spirituel, et l'on rejoint ici les soucis du tantrisme. Dans d'autres aires culturelles, ce sont le fleuve*, la rivière* qui portent de telles significations (BURA, GOVM, GRIV, GROA). P.G.

D'autre part, la cascade symbolise la permanence de la forme, en dépit du changement de la matière. Par une sorte de vision intérieure, *au-delà de l'apparence naturelle de la cascade*, observe Mme Liliane Brion-Guerry, *on retrouve sa signification symbolique d'emblème du mouvement continu, d'emblème du monde où les éléments changent sans cesse, tandis que la forme reste inchangée.*

CASQUE

Le casque est un symbole d'invisibilité, d'invulnérabilité, de puissance.



CASQUE - Art argien. Fin du VIII^e siècle avant J.C. (Argos, Musée).

1. Le casque d'Hadès, souvent représenté comme un bonnet phrygien, rendait invisible, même aux dieux, qui s'en trouvait coiffé. (*Illiade*, 5, 841 ; *République* 10, 612 b). Selon l'ancienne interprétation grecque, Hadès signifie *l'invisible*. Ce sont les Cyclopes qui lui donnèrent ce casque, pour participer à la lutte victorieuse contre les Titans. D'autres dieux et héros en furent également coiffés, lors de leurs combats. Athéna, par exemple, quand elle vient aider Diomède à combattre Arcs, porte, selon *l'Illiade*, ce casque précieux. Comme le bonnet pointu des nains* ou le capuchon* des magiciens, le casque **protège en rendant invisible**.

2. Même quand il ne confère pas ce privilège extrême, du moins manifeste-t-il la **puissance**. Tel, par exemple, le casque d'Agamemnon décrit dans *l'Illiade* (11, 42-43) : *Sur son front, il pose un casque à deux cimiers, à quatre bossettes, à crins de cheval, dont le panache en l'air oscille, effrayant*. Tel n'est-il pas encore le casque des cuirassiers avec sa longue queue de cheval, qui se soulève en nuages noirs menaçants quand ils galopent ?

3. Le symbolisme du casque est à rapprocher de celui de la tête, qu'il recouvre directement. On peut dire à cet égard qu'il protège les pensées, mais aussi qu'il les cache : symbole d'élévation, qui peut se pervertir en dissimulation, surtout quand la visière est baissée. Son cimier, plus ou moins hautement décoré, trahit l'imagination créatrice et les ambitions du chef qui le porte.

4. Mais le fait que le casque soit un attribut particulier d'Hadès, roi des Enfers qui veille jalousement sur les morts, peut suggérer beaucoup d'autres interprétations. Le désir d'échapper aux regards d'autrui, si profond chez l'homme, à l'exception des exhibitionnistes, ne pourrait-il se satisfaire que dans la mort ? Ou bien le casque d'Hadès ne signifie-t-il pas la mort invisible qui rôde sans cesse autour de nous ? Ou bien, comme pour Gygès avec son anneau*, le désir et le rêve du casque ne décèleraient-ils pas l'ambition du pouvoir suprême ou de la situation des dieux qui voient tout sans être vus ? Ou bien encore, selon Paul Diel (DIES, 147) — et aucune de ces hypothèses ne s'exclut — ce casque qui rend invisible, qui coiffe le dieu des tourments

infernaux, n'est-il pas un symbole du subconscient ? il pourrait indiquer que nous cherchons à nous cacher quelque chose à nous-mêmes, à nous cacher nous-mêmes, et le signe de ce symbole de la puissance se retournerait pour ne plus exprimer que l'impuissance d'un être à s'exprimer intégralement lui-même. L'invisibilité ne servirait plus qu'à fuir le combat spirituel avec soi-même.

CASTE

Les castes hindoues ne sont pas seulement, comme il est admis en général, un phénomène d'organisation sociale de type aryen et l'instrument d'un ordre hiérarchique ou d'une ségrégation. Elles expriment une répartition des fonctions propre, symboliquement, tant aux activités divines qu'à l'existence d'une société et à celle d'un individu. Car la complexité de l'être humain fait de celui-ci une société en miniature. De ces points de vue, le principe des castes prend une valeur universelle. A la fonction sacerdotale correspondent les activités spirituelles ou intellectuelles ; aux fonctions royales, les activités de commandement, de justice, de force ; aux fonctions économiques, commerciales et agricoles, les activités de production et d'échange ; aux fonctions inférieures de service, les activités les plus modestes. Autorité spirituelle, pouvoir temporel, production des richesses, main-d'œuvre servile. Ces fonctions nécessaires comprennent des activités qui se vérifient aussi bien dans la vie collective que dans la vie individuelle. Si le monde social est à l'image du monde divin, le monde intérieur de l'homme est à l'image de la société. Ces conceptions ont donné lieu à toute une floraison de symboles.

De **Purasha** (le Principe descendant et se manifestant), enseigne le Rig-Veda, le **brahmane** (fonction sacrée) fut la bouche (organe de la parole) ; le **Kshatriya** (fonction royale et guerrière) fut les bras (organe de la force) ; le **Vaishya** (fonction économique) fut les hanches (organe de l'effort) ; le Shûdra (fonctions servîtes) naquit sous ses pieds.

Cette distinction sociale quadripartite a commandé un certain urbanisme ; à chaque classe était réservée une des régions cardinales* de la cité : aux brahmanes le Nord, aux guerriers l'Est, aux négociants le Sud, aux serviteurs l'Ouest. A chaque caste également était réservée une saison privilégiée ; aux brahmanes l'hiver, qui évalue du solstice à l'équinoxe vers une lumière grandissante ; aux guerriers, le printemps, *la saison où les rois vont en guerre* ; aux négociants, l'été, la saison active des mûrissements et des voyages ; aux serviteurs l'automne, saison des récoltes et des engrangements, qui va de la lumière déclinante de l'équinoxe vers l'obscurité du solstice d'hiver.

Cette division quadripartite des castes s'exprime également par les quatre bras de **Ganesha**, en tant qu'il est le maître de l'univers et de toutes les fonctions qui s'y accomplissent. Certains la retrouvent dans les quatre **Véda**, ou les quatre voies de la connaissance, chacune d'elles convenant plus particulièrement aux aptitudes générales d'une caste déterminée. Elle a été mise en rapport également avec les quatre couleurs (en Inde : blanc, rouge, jaune, noir) ; avec les quatre éléments ; avec les quatre hypostases de **Sadâshiva** ou de **Vishnu** ; avec les quatre âges du monde, l'âge d'or (primauté du brahmane, ou des activités spirituelles), l'âge d'argent (suprématie du guerrier), l'âge de bronze (prédominance des activités économiques), l'âge de fer (règne de la servilité).

Aux yeux des analystes, il n'est pas exclu que ces divisions sociales, cosmiques et historiques correspondent à des tendances, à des niveaux de structure, à des phases d'évolution, qui se rencontrent dans la vie intérieure de tout être humain. Elles symbolisent ainsi des fonctions psychiques. La caste, en tant que symbole — même si les conditions sociales changent historiquement — reste d'une permanente actualité (DANA, GUES, MALA, SCHC).

CATALPA

Dans la Chine ancienne, le catalpa était l'arbre qui correspondait à l'été et au sud (ceux des autres orientes étant l'acacia, le châtaignier et le thuya). Ainsi l'autel du sol méridional devait-il être planté d'un catalpa.

En outre, le nom du catalpa (TSEU) est homophone du caractère qui désigne le fils ; cet arbre est en conséquence le symbole du foyer paternel et de l'obéissance filiale, ainsi que l'indique le Che-king, L'Empereur Wou, rêvant que des catalpas poussent dans la cour de sa

concubine Wei Tseu-fou, en conclut que le ciel désire le voir assurer avec elle sa descendance mâle. (GRAR, LECC). P.G.

CATASTROPHE

Dans les œuvres d'art comme dans les rêves, la catastrophe est le symbole d'une mutation violente, subie ou recherchée. Par son aspect négatif, qui apparaît avec le plus d'évidence, c'est la destruction, la perte, la séparation, la rupture, l'échec, la mort d'une partie de soi-même ou de son milieu, qui se révèlent. Mais l'éclat de la catastrophe cache un aspect positif, qui est le plus important, celui d'une vie nouvelle et différente, d'une résurrection, d'une transformation psychique, d'un changement social, souhaités par la conscience, issus de l'inconscient, ou en voie d'accomplissement. La catastrophe engendre son contraire, ou en révèle le désir, la manifestation d'un autre ordre.

Le sens de la mutation catastrophique n'est pas indifférent, symboliquement, à l'élément prédominant qui est représenté en imagination : l'air*, s'il s'agit de catastrophe aérienne ; l'eau*, s'il s'agit d'inondations ; le feu*, d'incendies ; la terre*, de séismes. L'élément déterminant est lui-même un symbole, qui peut aider à spécifier le sens du symbole générique de catastrophe, c'est-à-dire le domaine où peuvent se produire la catastrophe et le réveil.

CAURIS

Appelé Mbum, en Afrique, il est le signe par excellence de la richesse. Ce coquillage, originaire d'Asie, a longtemps servi de monnaie d'échange. *Son usage dans l'an ne connaît pas de limites ; masques, parures de danses, colliers, coiffures sont ornés de eau-ris... Symbole de la richesse, il est aussi le symbole de la fécondité. Comme l'argent, il réveille toutes les passions* (MVEA, 63).

CAVALIER

Les statues ou portraits équestres magnifient un chef victorieux ; ils sont un symbole de son triomphe et de sa gloire : comme il domine sa monture, il a maîtrisé des forces adverses. Ils montrent son ascension au paradis des dieux, des héros ou des élus, comme la célèbre image du Prophète sur sa jument Boraq, conduite par Gabriel, au milieu d'un cortège d'anges, jusqu'au pied du trône de Dieu. Ils peuvent alors revêtir une signification spirituelle, comme la réalisation de la parole sacrée et l'accès à la perfection. Des signes particuliers affectent parfois la monture, son harnachement et son caparaçon, ainsi que le cavalier, ses habits, ses emblèmes, son armure. On y découvre toute une philosophie. Prenons un exemple très peu connu et d'une étrange richesse.

Les Dogons ont sculpté des figures équestres, dont l'une des plus étonnantes est le cavalier-pilote d'Orosongo. Marcel Griaule y voit l'image d'un épisode, appartenant au mythe de la descente de l'arche* : *le cavalier-pilote se campe en vicaire du Créateur, chargé de rénovations*. Jean Laude, qui cite cette opinion, donne de la figure une interprétation moins mythique, et semble-t-il, plus approfondie : *... l'initié y verrait un groupe de signes, une ligne en chevrons dont le sens nu serait vibration. Or les développements de ce sens seraient plus riches et, pour les yeux avertis plus essentiels qu'une séquence du mythe ; ils toucheraient à une conception de la matière, à une cosmogonie, à une sagesse, à une réglementation des comportements sociaux. Cette vibration évoquerait la ligne hélicoïdale qu'a suivie le forgeron en descendant. A un niveau plus élevé de l'initiation, elle représente la vibration de la matière, de la lumière, de l'eau. L'œuvre, d'art concrétise ici une philosophie, au sens présocratique du terme.*



CAVALIER - Terre cuite de Chypre. Débuts du 1^{er} millénaire avant J.C. (Paris Musée du Louvre).

Il est vrai que la conception du cosmos comme une vibration est assez répandue dans les cultures primitives, sans qu'on ne puisse rien en inférer quant aux théories de la physique moderne.

L'interprétation symbolique du cavalier, comme de toute image chargée de significations cachées, doit aussi tenir compte de tous les détails de la représentation. De l'expression du triomphe, militaire ou spirituel, l'image du cavalier est passée à la signification d'une parfaite maîtrise de soi et des forces naturelles. Jung observe au contraire que l'image du cavalier, dans l'art moderne, a exprimé, non plus la tranquillité, mais une *peur torturante* et un certain désespoir, comme une panique devant des forces dont l'homme, ou la conscience, auraient perdu le contrôle. L'interprétation des symboles ne saurait exclure aucun de ces sens différents, dès lors qu'ils correspondent à des perceptions effectivement vécues.

Les cavaliers de l'Apocalypse témoignent de cette polyvalence du symbole (6, 1-8), Leur description est inspirée des visions d'Ezéchiel et de Zacharie ; les quatre cavaliers signifient les quatre terreurs d'Israël qui vont fondre à présent sur l'Empire romain : les bêtes fauves (les Parthes), la guerre, la famine, la peste. Le cavalier au cheval* blanc* *s'en alla vainqueur, et pour vaincre encore* ; il désigne, par l'arc dont il est armé, les Parthes qui semèrent la panique chez les Romains au premier siècle de notre ère ; la tradition chrétienne a aussi reconnu le Christ dans ce cavalier vainqueur ; une interprétation mystique y voit même le triomphe de la Parole de Dieu, qui se répand à travers le monde, comme une victoire continue et irrésistible, à partir du caveau de la Résurrection jusqu'aux extrémités de la terre et à la fin des temps. Le second cavalier monte un cheval *rouge feu** et a mission *de bannir la paix hors de la terre et de faire en sorte que Von s'égorge les uns les autres* ; il porte une grande épée ; c'est la guerre. Le troisième apparaît sur un cheval noir ; il tient à la main une balance et proclame : *un litre de blé pour un denier ; trois litres d'orge pour un denier ; ménagez l'huile et le vin* ; c'est la famine. Le quatrième cavalier galope sur un cheval verdâtre* ; c'est la peste ; Hadès le suit pour engloutir les morts. Ces calamités classiques, dans les littératures orientales, ont pris valeur de symboles : elles signifient les pires châtements qui menacent les destinées du monde, au *grand jour* de Dieu, si les hommes continuent de mépriser sa Parole.

CAVERNE

Archétype de la matrice maternelle, la caverne figure dans les mythes d'origine, de renaissance et d'initiation de nombreux peuples.

Sous le terme générique de caverne, nous comprenons également les grottes et les antres, bien qu'il n'y ait pas synonymie parfaite entre ces mots. Nous entendons par là un lieu souterrain ou rupestre, au sommet voûté, plus ou moins enfoncé dans la terre ou la montagne, plus ou moins obscur ; l'ancre serait comme une caverne plus sombre et plus profonde, tout à l'arrière d'une anfractuosité, sans ouverture directe sur le jour ; mais nous excluons la tanière, repaire de bêtes fauves ou de brigands, dont la signification n'est plus qu'une corruption du symbole.

1. Dans les traditions initiatiques grecques, l'ancre représente le monde. La caverne par laquelle Cérès était descendue aux Enfers cherchant sa fille a  t e appelée le monde. (Servius, Sur les Bucoliques, 111, 105). Pour Platon, ce monde est un lieu d'ignorance, de souffrance et de punition, où les âmes humaines sont enfermées et enchaînées par les dieux comme dans une caverne. Représente-toi donc des hommes, dit Platon, dans la République (livre VII, 514, ab) en décrivant son fameux mythe, qui vivent dans une sorte de demeure souterraine en forme

de caverne possédant, tout le long de la façade, une entrée qui s'ouvre largement du côté du jour ; à l'intérieur de cette demeure ils sont, depuis leur enfance, enchaînés par les jambes et par le cou, en sorte Qu'ils restent à la même place, ne voient que ce qui est en avant d'eux incapables d'autre part, en raison de la chaîne qui tient leur tête, de tourner celle-ci circulairement. Quant à la lumière, elle leur vient d'un feu qui brûle en arrière d'eux, vers le haut et loin. Telle est la situation des hommes ici-bas, pour Platon. La caverne est l'image de ce monde. La lumière indirecte qui éclaire ses parois vient d'un soleil invisible ; mais elle indique la route que l'âme doit suivre pour trouver le bien et le vrai : la montée vers le haut et la contemplation de ce qu'il y a en haut représentent la route de l'âme pour monter vers le lieu intelligible. Le symbolisme de la caverne, dans Platon, comporte donc une signification, non seulement cosmique, mais également éthique ou morale. La caverne et ses spectacles d'ombres ou de marionnettes représentent ce monde d'apparences agitées, d'où l'âme doit sortir pour contempler le vrai monde des réalités, celui des Idées.

2. De nombreuses cérémonies d'initiation commencent par le passage de l'impétrant dans une caverne ou une fosse : c'est la matérialisation du *régressas ad uterum* défini par Mircea Eliade. C'était notamment le cas dans le rituel éleusinien (MAGE, 286) où, la logique symbolique étant rigoureusement transcrite dans les faits, les initiés étaient enchaînés dans la grotte ; ils devaient s'en échapper pour gagner la lumière. Déjà, dans les cérémonies religieuses instituées par Zoroastre, un antre représentait le monde (MAGE, 287) : *Zoroastre le premier consacra en l'honneur de Mithra un antre naturel, arrosé par les sources, couvert de fleurs et de feuillages. Cet antre représentait la forme du monde créé par Mithra... S'inspirant de ces croyances, les Pythagoriciens, et après eux Platon, appelaient le monde un antre et une caverne. En effet, chez Empédocle, les forces qui conduisent les âmes disent : Nous sommes venues sous cet antre couvert d'un toit* (Porphyre, De l'antre des Nymphes, 6-9). Plotin commente ce symbolisme en ces termes : *La caverne, chez Platon, comme l'antre chez Empédocle, signifie, me semble-t-il, notre monde, où la marche vers l'intelligence est pour l'âme la délivrance de ses liens et l'ascension hors de la caverne* (Plotin, Ennéades, IV, 8, 1). Selon une opinion plus mystique, c'est Dionysos qui est à la fois le gardien de l'antre et celui qui en libère le prisonnier en brisant ses chaînes : *Comme l'initié est un Dionysos, c'est en réalité lui-même qui se maintient en prison d'abord, et lui-même qui se libère enfin ; c'est-à-dire, comme l'ont vu Platon et Pythagore, l'âme est tenue prisonnière par ses passions et libérée par le Nous, c'est-à-dire par la pensée* (mage, 290-291).

On le voit, toute la tradition grecque relie étroitement le symbolisme métaphysique et le symbolisme moral : la construction d'un moi harmonieux se fait à l'image d'un cosmos harmonieux.

3. Mais, face à cette interprétation, se dresse l'autre aspect symbolique de la caverne, l'aspect le plus tragique. L'antre, cavité sombre, région souterraine aux limites invisibles, abîme redoutable, qu'habitent et d'où surgissent les monstres*, est un symbole de l'inconscient et de ses dangers, souvent inattendus. L'antre de Trophonius, très célèbre chez les Anciens, peut être considéré en effet comme l'un des plus parfaits symboles de l'inconscient. Trophonius, roi d'une petite province et illustre architecte, construisit avec son frère, Agamède, le temple d'Apollon à Delphes. Le roi Hyrieus les ayant ensuite chargés de construire un édifice pour ses trésors, ils ouvrirent un passage secret pour voler ces richesses ; s'en étant aperçu, Hyrieus tendit un piège et Agamède fut pris. Ne pouvant le dégager et ne voulant pas être reconnu par les traits du visage de son frère, Trophonius lui trancha la tête pour l'emporter avec lui. Mais il fut aussitôt englouti dans les entrailles de la terre. Des années plus tard, la Pythie, consultée pour mettre fin à une terrible sécheresse, recommande de s'adresser à Trophonius, dont elle indique le séjour dans un antre au fond d'un bois. La réponse du roi-architecte fut favorable et, dès lors, le lieu de l'oracle fut des plus fréquentés. Mais on ne pouvait le consulter qu'à travers d'effrayantes épreuves. Une suite de vestibules souterrains et de grottes conduisait à l'entrée d'une caverne, qui s'ouvrait comme un trou froid, béant et noir. Le consultant y descendait par une échelle, qui aboutissait à un autre trou, d'une ouverture très étroite. Il y introduisait les pieds, le corps y passait à grand peine ; ensuite, c'était la chute rapide et précipitée au fond de l'antre. Il en revenait la tête en bas, les pieds en l'air, remonté très rapidement aussi par une machine invisible. Pendant toute la course, il tenait en main des gâteaux de miel, qui l'empêchaient de

toucher à la machine et lui permettaient d'apaiser les serpents infestant ces lieux. Le séjour dans l'ancre pouvait durer un jour et une nuit. Les incrédules ne revoyaient plus le jour. Les croyants entendaient parfois l'oracle ; revenus à la surface, ils étaient assis sur un siège nommé Mnémosyne (déesse de la mémoire), ils évoquaient les terribles impressions ressenties, dont ils resteraient frappés toute leur vie. On disait couramment des personnes graves et tristes : *elle a consulté l'oracle de Trophonius*.

Le complexe de Trophonius, qui tua son frère pour ne pas être reconnu coupable, est celui des personnes qui renient les réalités de leur passé, pour étouffer en elles un sentiment de culpabilité ; mais le passé inscrit au fond de leur être ne disparaît pas pour autant ; il continue de les tourmenter, sous toutes sortes de métamorphoses (serpents, etc.) jusqu'au moment où elles acceptent de le ramener à la lumière du jour, de le sortir de l'ancre et de le reconnaître comme leur appartenant. La caverne symbolise l'exploration du moi intérieur, et plus particulièrement du moi primitif, refoulé dans les profondeurs de l'inconscient. Malgré les différences évidentes qui les séparent, on peut rapprocher du fratricide de Trophonius celui de Caïn tuant Abel. La trace immémoriale du meurtre hante l'inconscient et s'illustre par l'image d'une caverne.

4. La caverne est aussi considérée comme un *gigantesque réceptacle d'énergie*, mais d'une énergie tellurique et non point céleste. Aussi a-t-elle joué, et joue-t-elle, un rôle dans les opérations magiques. Temple souterrain, elle garde *les souvenirs de la période glaciaire, véritable deuxième naissance de l'humanité*. Elle est propice aux initiations, à l'ensevelissement simulé, aux cérémonies qui entourent l'imposition de l'être magique. Elle symbolise la vie latente qui sépare la naissance obstétricale des rites de la puberté. Elle fait communiquer le primitif avec les puissances chthoniennes (divinités résidant à l'intérieur de la terre) de la mort et de la germination (AMAG, 150).

Des historiens de la magie ajoutent : la disposition quasi circulaire de la grotte, sa pénétration souterraine, l'enroulement de ses couloirs qui évoque celui des entrailles humaines, en a toujours fait un lieu de choix pour les pratiques de la sorcellerie (on peut en citer de nombreux exemples). La caverne remplit à cet égard une fonction analogue à celle de la tour* et du temple*, en tant que condensateur de force magique ou extranaturelle, mais il s'agit en elle d'effluves telluriques, de forces émanant des étoiles d'en-bas, (AMAG, 151) et dirigées vers ces autres étoiles d'en-bas, qui brûlent le cœur de l'homme.

Dans le Proche-Orient, la grotte, comme une matrice, symbolise les origines, les renaissances. En Turquie, il existe une légende particulièrement frappante, du XIV^e siècle, traduite par P. Boratav et citée par J.P. Roux (ROUF, 286) : *Aux confins de la Chine, sur la Montagne Noire, les eaux inondent une grotte et y entraînent de la glaise, qui remplit une fosse de forme humaine. La grotte sert de moule et, au bout de neuf mois, sous l'effet de la chaleur solaire, le modèle acquiert la vie* : c'est le premier homme, nommé Ay-Atam, *mon Père-Lune*. Durant quarante ans, cet homme vit seul ; alors une nouvelle inondation donne naissance à un deuxième être humain. Cette fois la cuisson n'est pas complète ; l'être imparfait est une femme. De leur union naissent quarante enfants qui se marient entre eux et engendrent... Ay-Atam et sa femme meurent. Leur fils aîné les enterre dans la fosse de la grotte, espérant ainsi leur rendre vie.

5. Dans les traditions d'Extrême-Orient, outre certaines interprétations d'intérêt secondaire, la caverne est le symbole du monde, le lieu de la naissance et de l'initiation, l'image du centre et du cœur.

Elle est une image du cosmos : son sol plat correspond à la Terre, sa voûte au Ciel. Les Taï, entre autres, considèrent effectivement le ciel comme le plafond d'une grotte. L'ancienne *maison des hommes* chinoise, qui était une grotte, comportait un mât central, substitut de l'Axe* du monde et de la Voie Royale*. Le souverain devait y monter pour *téter le Ciel* (les stalactites de la voûte) : ainsi faisait-il la preuve de sa filiation céleste et de son identification à la Voie. La caverne — qu'elle soit habitation des troglodytes ou symbole — comporte un trou central dans la voûte, destiné au passage de la fumée du foyer, de la lumière, de l'âme des morts ou des chamans : c'est la *porte du soleil*, ou *l'œil cosmique* (examiné dans le symbolisme analogue du dôme*), par où s'effectue la *sortie du cosmos*. On notera incidemment que le creuset des

alchimistes ce que le crâne humain comportent la même *ouverture* au sommet, l'un et l'autre pouvant être assimilés à la caverne. L'anthropologie symbolique du Taoïsme est d'ailleurs fort explicite à cet égard, en identifiant le crâne au mont K'ouen-Louen, centre du monde, qui contient une grotte secrète par où s'effectue le retour à l'état primordial avant la sortie du cosmos.

En fait, tout l'essentiel du symbolisme de la caverne est suggéré là, et d'abord sa conjonction avec la montagne. On a remarqué (SECKEL) que l'architecture traditionnelle de l'Inde se trouvait résumée en elle : le temple rupestre, creusé sous la montagne, contient à son tour un stupa*. Le stupa-montagne est percé d'une grotte contenant les reliques. La **cella** du temple-montagne est expressément considérée comme une caverne. Selon une légende des Taï du Nord Vietnam, les eaux du monde pénètrent dans une caverne, au pied de la montagne cosmique et ressortent par son sommet pour constituer la rivière céleste. L'Immortel Han-Tseu, pénétrant un jour dans une caverne de montagne, ressortit par le sommet au milieu d'une résidence céleste. Ces faits indiquent que la caverne se situe sur l'axe même qui traverse la montagne et qui s'identifie avec l'axe du monde.

Dans le cas du temple-montagne indo-khmer, la **cella** est littéralement traversée par cet axe qui se prolonge à la fois dans le ciel et par un puits étroit sous la terre. Lorsqu'elle contient un **linga**, celui-ci coïncide de manière explicite avec la trace de l'axe. Il est curieux d'observer que l'Omphalos* de Delphes se dressait sur le tombeau du serpent Python et sur la crevasse où s'étaient englouties les eaux du déluge de Deucalion.

Guenon a noté que, si la montagne était normalement figurée par un triangle droit, la caverne devait l'être par un triangle plus petit, situé à l'intérieur du premier, la pointe en bas : ce serait à la fois l'expression du renversement de perspective consécutif à la décadence cyclique, qui fait de la vérité manifestée une vérité cachée, et le symbole du cœur. Car la caverne figure tout à la fois le centre spirituel du macrocosme, progressivement *obscurci* (ce qui peut avoir été vrai, dès l'époque des cavernes paléolithiques), et le centre spirituel du microcosme, celui du monde et celui de l'homme. La *caverne du cœur* des **Upanishad** contient l'éther, l'âme individuelle et même **Atmâ**, l'Esprit universel.

6. Le caractère *central* de la caverne en fait le lieu de la naissance et de la régénération ; de l'initiation aussi, qui est une *nouvelle naissance*, à laquelle conduisent les épreuves du labyrinthe*, qui précède généralement la caverne. C'est une *matrice* analogue au creuset des alchimistes. Chez divers peuples — Indiens d'Amérique notamment — les hommes sont supposés nés d'embryons mûris dans les cavernes terrestres. En Asie, on les fait naître de courges*, car les courges sont aussi des cavernes et elles poussent dans des cavernes, où les recueillent les Immortels. **K'iao** est matrice et caverne : les hommes en naissent et y font retour. Les empereurs de la Chine antique étaient enfermés dans une grotte souterraine, avant de pouvoir s'élever vers le ciel, à l'orée de l'année nouvelle.

Entrer dans la caverne, c'est donc faire retour à l'origine et, de là, *monter au ciel, sortir du cosmos*. C'est pourquoi les Immortels chinois hantent les cavernes, pourquoi Lao-Tseu y serait né, pourquoi l'Immortel Liu T'ong-pin est *l'hôte de la caverne*. Jésus, lui aussi, n'est-il pas né dans une grotte ? Le même caractère **t'ong** signifie caverne et aussi pénétrer, comprendre (les choses cachées). Encore est-il enseigné que la caverne des Immortels — et l'on voit ici s'intérioriser le sens des légendes — ne doit pas être recherchée seulement au sommet des montagnes, mais dans le corps lui-même, sous ce mont K'ouen-louen qu'est le sommet de la tête. La **cella** du temple hindou est appelée **garbhagrîna** ou *maison-matrice*. Luz, le séjour d'immortalité de la tradition juive, est une cité souterraine. Il est assez caractéristique que Jésus soit né dans une grotte, d'où rayonne la lumière du Verbe et de la Rédemption ; que l'éblouissant rayonnement **d'Amaterasu** émane d'une caverne de rocher entrouverte, comme d'ailleurs celui des *vaches*, des *go* védiques ; que le culte de **Mithra**, dieu solaire, ait souvent été célébré sous terre ; que le soleil levant sorte, en Chine, de **K'ong-sang**, qui est un *mûrier creux* ; la lumière enfermée dans la caverne s'exprime d'autres manières encore. Les *cavernes de pierre* de saint Jean de la Croix sont les mystères divins, qui ne peuvent être atteints que dans l'union mystique. La *caverne* d'Abu Ya'qûb est la caverne primordiale, l'occultation cyclique, et encore le **tawîl** qui, selon la doctrine ésotérique musulmane, est *retour* à la substance *centrale*.

Nous avons noté que la caverne est, de diverses manières, lieu de passage de la terre vers le ciel. Il faudrait ajouter que Jésus, s'il est né dans une caverne, y fut aussi enseveli, pendant la descente aux Enfers, avant de s'élever vers le Ciel. La grotte est aussi, d'ailleurs, un passage du ciel vers la terre car, en Chine, les cires célestes y descendent. Ce rôle intermédiaire explique sans doute que le Purgatoire ait été, notamment dans les traditions celtiques, localisé dans des grottes, et que la caverne de Platon ne soit elle-même qu'une sorte de Purgatoire, où la lumière n'est perçue que par reflet et les êtres que par leurs ombres, en attendant la conversion et l'ascension de l'âme vers la contemplation directe des Idées.

Enfin, le caractère souterrain de la caverne est l'objet de plusieurs interprétations secondaires ; elle abrite les mineurs, les *nains* les gardiens des *trésors cachés*, qui sont de dangereuses entités psychiques, souvent en rapport avec l'aspect néfaste de la métallurgie. Les **Dactyles** de la Grèce antique étaient des forgerons" et aussi les prêtres de Cybèle, divinité des cavernes. Les cavernes abritent fréquemment des monstres, des brigands et, plus nettement encore, les portes mêmes de l'enfer, comme on le relevé notamment en Chine. Encore faut-il observer que, si la caverne conduit aux enfers, si on a pu y enterrer des morts qui y commençaient ainsi leur voyage outre-tombe, la *descente aux enfers* n'est universellement qu'un préalable à la nouvelle naissance. On retrouve ici les deux aspects, positif et négatif, de tout grand symbole.

L'image de la caverne apparaît dans les rêves, généralement liée à d'autres images de même vecteur. Ce groupe de symboles (caverne, femme, mammifère, univers subjectif) se retrouve dans l'univers onirique de l'homme d'aujourd'hui. C'est ainsi que la psychanalyse a révélé l'équivalence symbolique de l'image de la femme et des images d'intérieur, telles que maison*, caverne, etc. équivalence confirmée par la psychothérapie du rêve éveillé. Dans de nombreux contes, la vierge à conquérir habite une caverne. Et la vierge chrétienne fut, en plus d'un lieu, associée à la grotte ou à la crypte (VIRI, 167). La caverne symbolise le lieu de l'identification, c'est-à-dire le processus d'intériorisation psychologique, suivant lequel l'individu devient lui-même et parvient à la maturité. Il lui faut pour cela assimiler tout le monde collectif qui s'imprime en lui, au risque de le perturber, et intégrer ces apports à ses forces propres, de manière à constituer sa propre personnalité et une personnalité adaptée au monde ambiant en voie d'organisation. L'organisation du moi intérieur et de sa relation avec le monde extérieur est concomitante. La caverne symbolise, de ce point de vue, la subjectivité aux prises avec les problèmes de sa différenciation.

CÉDRAT, CÉDRATIER

Ce fruit, servant à préparer l'essence de bergamote et dont l'écorce confite est appréciée, est appelé en Extrême-Orient *main de Bouddha*. C'est un symbole de longévité. Par homophonie entre le caractère **fo**, **fou** et le caractère **fou** (bonheur), il est aussi un symbole du bonheur.

C'est également, comme la plupart des fruits à nombreux pépins (voir *courge**, *grenade**, *orange**) un symbole de fécondité. Dans l'iconographie indienne, c'est un attribut spécifique de **Sadâ-shiva**, dont il indiquerait la puissance *créatrice*.

Moïse ordonna de tresser ensemble des rameaux de cédratier, des palmes et des branches de saule* pour faire les thyrses consacrés à la fête des Tabernacles. Le cédratier était pour les Juifs un arbre sacré, dont le fruit n'était pas soumis à la dîme : on le portait en main en entrant dans le Temple.

Au Moyen Age, le cédrat était utilisé dans les opérations magiques (DURV, MALA).

CÈDRE

En raison de la taille considérable de sa variété la plus connue, le cèdre du Liban, on en a fait un emblème de la grandeur, de la noblesse, de la force et de la pérennité. Mais il est plus encore, de par ses propriétés naturelles, un symbole d'incorruptibilité. C'est ce qu'exprimé Grigène, le théologien philosophe du II^e siècle, commentant le *Cantique des Cantiques* 1, 17 : *Le cèdre ne pourrit pas ; faire de cèdre les poutres de nos demeures, c'est préserver l'âme de la corruption.*

Le cèdre, comme tous les conifères (voir arbre*), est en conséquence un symbole d'immortalité (ORIC, VARG).

Les Égyptiens en faisaient des vaisseaux, des cercueils et des statues ; les Hébreux, sous Salomon, en construisirent la charpente du Temple de Jérusalem. Des statues grecques et romaines étaient en bois de cèdre. De son bois résineux, les Romains firent aussi des torches odorantes ; ils sculptaient les images de leurs dieux et de leurs ancêtres dans ce bois, considéré comme sacré. Les Celtes embaumaient à la résine de cèdre les têtes les plus nobles parmi leurs ennemis. Cette résine est, dans certains cas, remplacée par de l'or qui a, de toute évidence, la même signification. Le Christ est parfois représenté au cœur d'un cèdre.

CEINTURE

1. La ceinture signifie attachement et fidélité. Elle est devenue le symbole des fonctions qui exigent dévouement et fidélité. Si la ceinture est elle-même un emblème (un drapeau, par exemple), ou si elle porte une image (un écusson), elle symbolise le lien de celui qui la revêt avec l'être qu'elle représente. Ainsi du ceinturon, de la boucle. Son rôle utilitaire, resserrer ou soutenir un vêtement autour de la taille, porter des armes ou des outils, hache, poignard, épée, baïonnette, revolver, cartouches, bourse, clefs, s'accorde avec sa valeur symbolique d'union fidèle, d'appartenance, voire d'identification, à une personne, à un ensemble, à une fonction privilégiés.

Au contraire, dépouiller quelqu'un de sa ceinture, comme on le fait avec les prisonniers, tant militaires que civils, c'est briser un lien, c'est rompre l'attachement à un milieu, c'est l'isoler. En revanche, dénouer spontanément sa ceinture, c'est s'abandonner, se livrer. Détacher sa ceinture signifiait, chez les Grecs et les Romains, se donner en mariage. *La nouvelle mariée était ceinte d'une ceinture que l'époux détachait au lit. Cette ceinture était faite de laine de brebis et signifiait que, de même que cette laine levée en flocons était unie à elle-même, de même la mari était attaché comme par une ceinture et un lien étroit à sa femme. Le mari détache cette ceinture, nouée par le nœud* d'Hercule, comme présage qu'il sera aussi heureux par le nombre de ses enfants que le fut Hercule, qui en laissa soixante et dix* (Festus). Couper sa ceinture, dans le langage des musulmans, c'est se convertir du christianisme à l'islam, tous les chrétiens étant censés porter, à leurs yeux, une ceinture de cuir. Déposer sa ceinture, pour un magistrat ou un officier, c'est abandonner les insignes de sa fonction et cesser par là même l'exercice de sa charge.

Dans la Bible, elle est aussi symbole d'union étroite, d'attache constante, dans le double sens de l'union dans la bénédiction (Ps. 76, 11) et de la ténacité dans la malédiction (Ps., 109, 19) :

*Il revêtait la malédiction comme un manteau : qu'elle entre au fond de lui comme de l'eau, comme de l'huile dans ses os !
Qu'elle lui soit un vêtement qui l'enveloppe, une ceinture qui l'enserme constamment !*

Les Juifs célébraient la Pâque, selon l'ordre de Yahvé, une ceinture autour des reins.

Le symbolisme de la ceinture est aussi lié à celui de la fécondité. Beaucoup d'auteurs contemporains protestent contre la tendance, qu'ils attribuent à la psychanalyse, à retrouver partout le symbole de la fécondité. Dans ce cas, c'est au Pseudo-Denys l'Aréopagite, théologien et philosophe du V^e siècle, que nous empruntons un témoignage ; les intelligences célestes, écrit-il, sont revêtues d'une robe et d'une ceinture, qu'il faut entendre symboliquement : *Les ceintures signifient Je soin avec lequel elles conservent leurs puissances génésiques ; le pouvoir qu'elles ont de se recueillir, d'unifier leurs puissances mentales en rentrant en elles-mêmes, en se repliant harmonieusement sur soi dans le cercle indéfectible de leur propre identité* (PSEO, 240). La ceinture symbolise ici, et l'art chrétien s'inspirera de cette idée, la fécondité spirituelle obtenue par la concentration mentale, en même temps que la permanence de l'identité personnelle, qui est un des aspects les plus importants de la fidélité. Être infidèle, c'est changer d'identité ; être fécond, c'est multiplier son identité.

La ceinture est aussi un symbole de la source de toutes les grâces. La ceinture de Vénus était censée contenir toutes sortes de charmes ; Hésiode et Homère la décrivent comme un

talisman divin, qui confère à la femme une puissance irrésistible. La ceinture d'Iris, nom donné à l'arc-en-ciel*, est aussi une promesse de bonheur, car elle annonce le beau temps.

Certaines ceintures merveilleuses, condamnées comme magiques par des conciles, étaient supposées faciliter les accouchements.

2. Dans la tradition chrétienne, la ceinture est aussi un signe de **protection, de continence, de chasteté**, utilisé principalement par les ermites et les reclus, sous la forme de chaînes plus ou moins lourdes. Le cordon porté par le prêtre pour célébrer la messe ou la ceinture de cuir ou de corde dont les moines s'entourent les reins possèdent un sens identique. Certaines règles monastiques, telle celle de saint Basile, prescrivent aux moines de dormir vêtus, les reins entourés d'une ceinture. Notons que les reins sont considérés dans la Bible comme symbolisant la justice (*Isaïe*, 11, 5), la puissance et la force (*Psaumes*, 17, 28, 40).

La première ceinture dont parle la Bible, qui doit être considérée comme le premier vêtement, désigne les feuilles de figuier assemblées par Adam et Eve après le péché (*Genèse*, 3, 7). Dans l'écriture, il est parlé de ceintures de lin, de poils de chèvres ou de chameaux, de cuir, d'étoffes brodées d'argent.

Le voyageur porte une ceinture : ce qui signifie qu'il est prêt à affronter **le danger**. La composition de cette ceinture symbolise la vocation de celui qui la porte, elle indique l'humilité ou la puissance, elle désigne toujours un choix et un exercice concret de ce choix. C'est pourquoi quand le Christ dit à Pierre que, jeune il se ceignait lui-même, mais qu'il viendra un temps où un autre le ceindra (*Jean*, 21, 18), cela signifie que Pierre choisissait d'abord son destin et qu'ensuite il entendra l'appel d'une vocation.

La ceinture protège contre les mauvais esprits, de la même manière que les ceintures de protection autour des villes les protègent des ennemis.

... Se ceindre les reins pour la marche ou pour toute action vive et spontanée passait chez les Anciens pour une preuve d'énergie et par conséquent de mépris de toute mollesse ; c'était en même temps la marque de la chasteté des habitudes et de la pureté de cœur... c'est encore, d'après saint Grégoire, le symbole de la chasteté (AUBS, 2, 150 s).

Au Moyen Age — et la coutume s'est conservée de nos jours dans certains domaines — être dépouillé de sa ceinture était un signe de dégradation, d'incapacité à remplir certaines obligations, de renonciation à certains droits. C'est ainsi que les débiteurs insolvables étaient obligés de quitter leur ceinture, et que les veuves déposaient la leur sur le tombeau de leur mari, quand elles renonçaient à sa succession (boum, 298).

3. Mais la ceinture peut avoir un autre rôle : elle est à la fois ce qui soutient et ce qui enferme. Si elle maintient ou protège la vie (ceinture de sauvetage, de sécurité...), elle peut être aussi ce qui étouffe. Laisser à un prisonnier sa ceinture, c'est lui permettre de s'étrangler ou de se pendre. Mettre à une femme une ceinture de chasteté, c'était lui interdire toute possibilité matérielle d'infidélité, quels que soient ses sentiments, et la réduire à une sorte d'esclavage. Par rapport à autrui, la ceinture n'a de sens que si on la met soi-même, ou si on lui permet spontanément de la dénouer. Elle est le symbole d'une ligne de démarcation.

Cependant, dans la mesure même où elle retient, où elle sépare, où elle resserre et trace en quelque sorte un cercle autour de quelqu'un, elle l'isole et lui permet de concentrer ses forces. Au Japon, c'est la couleur de la ceinture des judokas qui témoigne de leur valeur réelle.

En ce sens on pourrait sans doute la rapprocher de la couronne, du diadème, pour lesquels on emploie le verbe ceindre, qui a la même étymologie. La ceinture est ici symbole de la pleine possession de soi ou d'une dépendance ne procédant que de la volonté personnelle de celui qui porte la ceinture.

En Inde, selon le rituel d'initiation, l'enroulement de la ceinture revêt une haute signification.

Après avoir offert ses oblations, le maître va se placer au nord du foyer, le visage tourné vers l'Orient ; le garçon, pour sa part, se place à l'est du foyer, le visage tourné vers l'Occident.

Le maître prend alors la ceinture et l'enroule autour de la taille du garçon, de gauche à droite, de façon à faire trois tours. A chaque tour, il prononce la formule suivante :

Elle est venue, nous protégeant des maléfices, purifiant notre peau, se vêtant elle-même de force, grâce à la puissance de ses souffles, la ceinture sacrée, la Déesse amicale !

Il noue ensuite la ceinture d'un nœud, ou, s'il veut, de trois, voire de cinq, puis investit le garçon du cordon sacrificiel. (Asvatayana Grhyasûtra 1,19, dans VEDV, 303-304).

La ceinture est ici initiatique par elle-même, symbole de protection, de purification et de force.

Sa puissance, elle la tient des souffles*, dont nous indiquons ailleurs le sens spirituel et divin. La ceinture est d'ailleurs qualifiée ici de *déesse amicale*. Ses nœuds peuvent faire penser au *nœud d'Isis* de l'Egypte ancienne, qui était lui-même signe de vie, symbole lui¹ aussi de protection, de pureté, de force et d'immortalité.

CELLIER

Le cellier est le lieu fermé, où l'on cache le vin ou les provisions. Les maisons des Hébreux terminées par des terrasses ne comportaient pas de grenier ; des chambres à l'abri de la chaleur et de la lumière, creusées parfois dans la terre, servaient de cellier pour le vin et les provisions. Le cellier peut aussi désigner *la chambre du trésor* ; ainsi dans le premier Temple, une chambre servait à recueillir le produit des dîmes. Il est parlé des celliers du second temple (2 *Esdras*, 13, 12-13 ; *Malachie* 3, 10) dans lequel les Israélites doivent apporter leurs offrandes.

Sur le plan spirituel, le mot cellier possède un sens mystique précis. Bernard de Clairvaux dira que l'Esprit-Saint entraîne l'âme dans le cellier, afin de lui faire prendre conscience de ses richesses, Le cellier correspond ainsi à **la connaissance de soi**, l'âme qui se connaît parvient à exercer la charité à l'égard d'autrui, elle donne ce qu'elle possède et refuse de conserver pour elle seule, les bienfaits reçus. Le Christ a dirigé l'âme à l'intérieur d'elle-même, l'Esprit-Saint l'encourage à partager ses biens spirituels. Le cellier est comparé par Bernard au second ciel. Dans l'ordre mystique, le cellier désigne encore la chambre du trésor, à laquelle nous avons fait précédemment allusion ; mais ici, le mot cellier désigne la chambre secrète, dans laquelle l'âme doit pénétrer afin de se recueillir en prenant conscience des grâces reçues. Elle savoure le vin contenu dans le cellier et elle goûte les nourritures spirituelles. Cellier prend ici le sens d'intériorité, de chambre du secret. M.-M.D.

CENDRE

La cendre tire son symbolisme du fait qu'elle est le résidu de la combustion, ce qui reste après l'extinction du feu. C'est pourquoi elle signifie la mort et la pénitence. La formule liturgique du mercredi des Cendres est explicite : *Pulvis es et in pulverem reverteris*. Par extension, c'est donc la conscience du rien, de la nullité de la créature, relativement au Créateur, selon la parole d'Abraham : *Je suis bien hardi de parler à mon Seigneur, moi qui ne suis que poussière et cendre* (*Genèse*, 18, 27).

Les cendres, comme signe de renoncement, revêtent également, dans l'Inde, le corps du **Çiva** ascète et, à son exemple, les yogis et les saddous *au corps frotté de cendre* : ces cendres sont soit celles du feu rituel, soit celles d'un bûcher funèbre. Toutefois, la cendre indique aussi le *retour* et la *combustion* interne de l'énergie séminale, qui sont l'un des éléments essentiels des pratiques tantriques.

Dans la Chine ancienne, la vision de cendres humides était un présage de mort (Lie-tseu, ch. 2). Toutefois, la cendre de roseaux utilisée par Niu-koua, pour arrêter les eaux du déluge, semble marquer la conjonction des deux éléments, plutôt que la destruction de l'un par l'autre, ou le résultat de la purification des éléments par le feu. Lit *cendre éteinte* à laquelle Tchouang-tseu (ch. 22 et 23) compare le cœur du sage signifie l'extinction de l'activité mentale. La même expression est utilisée de nouveau dans le commentaire du *T'ay-yi kin-houa îsong tche*. (GRAD, DANA). P.G.

Il convient de distinguer la cendre sacrée de la cendre évoquant la poussière du sol. La cendre sacrée provient des holocaustes, elle est dite *grasse*, en raison de la graisse des

victimes. Elle est le résultat d'une purification opérée par le feu. La cendre de la Vache rousse immolée, mélangée à de l'eau, était utilisée dans les rites de purification.

La cendre évoquant par sa légèreté la poussière du sol rappelait à l'homme son origine, d'où son signe de pénitence, de **douleur**, de repentir.

Dans l'Ancien Testament, la cendre symbolise la souffrance, le deuil, le repentir. Dans *Job* (42, 6), elle est explicitement signe de la douleur et de la pénitence. Les chrétiens donneront à la cendre un sens identique. D'où l'usage, longtemps conservé dans les monastères, d'étendre les moribonds sur le sol recouvert d'une cendre, disposée en forme de croix. La cendre était parfois mêlée aux aliments absorbés par les ascètes. Notons que la cendre bénite est utilisée dans certains rites : la consécration d'une église, l'imposition des cendres, etc. M.-M.D,

Chez les Maya Quiche, la cendre paraît avoir une fonction magique, liée à la germination et au retour cyclique de la vie manifestée : les héros Jumeaux du Popol-Vuh se transforment en cendre *avant de ressusciter comme l'oiseau Phoenix*. De nos jours, les Chortis descendants des Maya font une croix de cendre pour défendre le champ de maïs contre les esprits malins, et mêlent la cendre avec la semence de maïs pour l'immuniser contre la putréfaction, la rouille ou n'importe quel danger qui guette le grain pendant son séjour dans le sein de la terre. Symboliquement, la cendre, liée au feu et à la sécheresse, serait donc associée au principe **yang***, au jade*, à l'or* et au soleil*. Girard précise que le rôle cultuel de la cendre n'intervient chez les Maya qu'à la Quatrième Époque ; il est à remarquer que cette époque est celle d'un renouveau des cultes solaires et de l'installation d'une société patriarcale (GIRP, 191 s.).

La sacralisation des cendres est d'autre part à relier aux rites de passage et de purification par le feu.

Chez les Muisca (Chibcha de Colombie) les prêtres appelaient la pluie, en répandant de la cendre au sommet d'une montagne. A.G.

CENT

1. Ce nombre individualise la partie d'un tout, qui n'est lui-même que la partie d'un plus grand ensemble. Par exemple, la poésie galante persane dira d'une femme, qui est à la fois belle et douée de toutes les qualités, qu'elle a cent cheveux. Le Chinois dira d'une doctrine qu'elle a *cent fleurs*, beaucoup plus pour signifier qu'elle a toutes les qualités que pour lui attribuer cent apparences diverses. Un grand chef demandera *cent hommes*, pour réunir une force douée de toutes les capacités qui lui permettront d'atteindre son objectif.

Cent est une **partie** qui forme un tout dans **le tout**, un microcosme dans le macrocosme, qui distingue et individualise une personne, un groupe, une réalité quelconque dans un ensemble. Et cette entité ainsi individualisée possédera ses propriétés distinctives, qui la rendront d'une efficacité particulière dans un plus vaste ensemble,

2. Les multiples de cent ajoutent à ce **principe d'individuation** les caractéristiques du multiplicateur. Par exemple, chez les Incas, lors de la fête de la Lune (Coya Raïmi, 22 septembre au 22 octobre) 400 guerriers sont disposés sur la place carrée du Temple de Coricancha, à raison de 100 par côté. Chaque groupe de 100 part dans la direction marquée par son côté — c'est à dire vers les quatre points cardinaux — chasser les maladies (MEAA). Quatre symbolise la terre ; cent symbolise chacun des groupes individualisés, qui doit parcourir l'un des quatre secteurs définis.

CENTAURES

Êtres monstrueux de la mythologie grecque, dont la tête, les bras et le buste sont d'un homme, le reste du corps et les jambes d'un cheval. Les Centaures habitent avec leurs femelles, les Centaures, dans les forêts et les montagnes, se nourrissent de chair crue ; ils ne peuvent boire de vin sans s'enivrer ; ils sont très portés à enlever et à violer les femmes. Ils apparaissent généralement en troupes : c'est la **bête en l'homme**, innommable (DIES, 134).

Ils se répartissent, selon les légendes, en deux grandes familles. Les fils d'Ixion et d'une nuée symbolisent la force brutale, insensée et aveugle ; les fils de Philyra et de Cronos, dont Chiron

est le plus célèbre, représentent au contraire la force débonnaire, au service des bons combats. Chiron, atteint d'une blessure incurable au genou, désire la mort et lègue à Prométhée son immortalité.

Dans les œuvres d'art, le visage des Centaures est généralement empreint de tristesse. Ils symbolisent la concupiscence charnelle, avec toutes ses violences brutales, qui rend l'homme semblable aux bêtes, quand elle n'est pas équilibrée par la puissance spirituelle. Ils sont l'image frappante de la double nature de l'homme, l'une bestiale, l'autre divine (TERS, 64). Ils sont l'antithèse du chevalier*, qui dompte et maîtrise les forces élémentaires, alors que les Centaures, un Chiron et ses frères exceptés, sont dominés par les instincts sauvages incontrôlés. On en a fait aussi l'image de l'inconscient, d'un inconscient qui devient maître de la personne, la livre à ses impulsions et abolit la lutte intérieure.

CENTRE

L'un des quatre symboles fondamentaux, (selon CHAS, 22), avec le cercle*, la croix* et le carré*.

1. Le Centre est avant tout **le Principe** (23), le Réel absolu (166) ; le centre des centres ne peut être que Dieu. Les pôles des sphères, affirme Nicolas de Cuse, coïncident avec le centre qui est Dieu, Il est circonférence et centre, lui qui est partout et nulle part. Comment ne pas rappeler ici Pascal citant Hermès Trismégiste : Dieu est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Ce qui signifie que sa présence est universelle et illimitée, qu'elle est donc au centre invisible de l'être, indépendamment du temps et de l'espace.

Si le centre est l'image de la coïncidence des opposés selon Nicolas de Cuse, il est à concevoir comme un foyer d'intensité dynamique. *Il est le lieu de condensation et de coexistence des forces opposées, le lieu de l'énergie la plus concentrée.* C'est tout le contraire de la centralisation des opposés ou de l'équilibre des complémentaires.

Le centre n'est donc point à concevoir, dans la symbolique, comme une position simplement statique. Il est le foyer d'où partent le mouvement de l'un vers le multiple, de l'intérieur vers l'extérieur, du non-manifeste au manifesté, de l'éternel au temporel, tous les processus d'émanation et de divergence, et où se rejoignent, comme en leur principe, tous les processus de retour et de convergence dans leur recherche de l'unité.

2. Mircea Eliade (ELIT, 316) discerne ce symbole, d'une façon générale, dans trois ensembles solidaires et complémentaires : 1) au centre du monde se trouve la **Montagne*** sacrée, c'est là que se rencontrent le ciel et la terre ; 2) tout temple ou palais et, par extension, toute ville sacrée ou résidence royale sont assimilés à une montagne sacrée et sont ainsi promus chacun **centre** ; 3) à leur tour, le temple ou la cité sacrée, étant le lieu par où passe l'Axis mundi, sont regardés comme le point de jonction entre Ciel, Terre et Enfer. C'est également au centre du monde que s'élève l'arbre de vie. Observons que les images de centre et d'axe*, dans la dynamique des symboles, sont corrélatives et ne se distinguent que par le point de vue : une colonne vue de son sommet est un point central : vue de l'horizon, à la perpendiculaire, elle est un axe. Ainsi, le même lieu sacré, qui recherche toujours la hauteur, est-il à la fois centre et axe du monde ; aussi, sera-t-il l'endroit privilégié des théophanies.

3. Le centre du monde est souvent figuré par une élévation : montagne*, colline*, arbre*, omphalos*, pierre*. Mais il est à observer que ce centre, s'il est unique au ciel, n'est pas unique sur terre, Chaque peuple — on pourrait dire chaque homme — a son centre du monde ; son *point de vue*, son point aimanté. On le conçoit comme le point de jonction entre ce désir, collectif ou individuel, de l'homme et le pouvoir surhumain capable de satisfaire ce désir, que ce soit un désir de savoir ou que ce soit un désir d'aimer et d'agir. Là où se rejoignent ce désir et ce pouvoir, là est le centre du monde. Il n'est pas de peuple qui n'ait son mont sacré, considéré par chacun d'eux comme son centre du monde.

4. Cette notion de centre est liée également à celle de canal de communication. Le centre est en effet appelé le nombril de la terre. Dans les statuettes africaines, il est frappant de voir la dimension donnée au nombril, comme à un long tuyau, bien plus important souvent que le membre viril. C'est du centre que vient la vie. Pour les Grecs, le centre du monde était marqué

par l'omphalos* de Delphes. Le mont Garizim, sacré pour les Samaritains, était le nombril de la terre ; le nom du mont Thabor viendrait de tabur, qui signifie nombril. Le centre a une signification spirituelle, aussi bien que matérielle. La nourriture mystique découle du centre, aussi bien que la nourriture biologique du sang maternel.

5. Le centre est aussi le symbole de la loi organisatrice. A cet égard, on parlera du pouvoir central. Il organise l'Etat ; en un sens supérieur, il organise l'univers, l'évolution biologique, l'ascension spirituelle. Dans ce symbole, *on perçoit, sous-jacente, l'opposition dynamique* entre le tohu-bohu* chaotique inorganisé dans lequel sombrent les formes vieilles ou vaincues et d'où surgissent les formes nouvelles, et le cosmos organisé, qui est montée, vers la lumière, organisation vivante et finalement genèse spirituelle (CHAS, 166).

6. Le centre peut être considéré, dans son rayonnement pour ainsi dire horizontal*, comme une image du monde, un microcosme contenant en lui-même toutes les virtualités de l'univers ; et dans son rayonnement vertical, comme un lieu de passage, le cénacle des initiations, la voie entre les niveaux céleste, terrestre, infernal du monde, le seuil de franchissement et, en conséquence, de la rupture. Le centre critique est le point de la plus grande intensité, le lieu de la décision, la ligne de partage.

7. La notion de centre est inscrite en Gaule dans le toponyme **Mediolanum** (d'où vient, entre autres, le nom de la ville de Milan, en Gaule cisalpine). On en connaît une cinquantaine d'exemplaires. Ce nom signifie vraisemblablement *centre de perfection*, en même temps que *plaine centrale*. L'un des Mediolanum de France, Châteaumeillant (Cher), était un oppidum des **Bituriges rois du monde**, qui ont donné leur nom à Bourges et à la province du Berry. César parle aussi dans le *de Bello Gallico* du *lieu consacré* où se réunissaient les druides dans la forêt carnute pour élire leur chef. En Irlande, la province de Midhe *centre* (angl. Meath) a été constituée par prélèvements d'une parcelle de chacune des quatre autres provinces primitives. C'est là que se tenaient toutes les fêtes religieuses et officielles et c'est à Tara, capitale de cette province centrale, que le roi suprême d'Irlande avait sa capitale. Le Centre était le lien qui assurait l'unité des différentes parties (CELT, 1, 159 sq.).

8. Dans les civilisations méso-américaines, le Centre de la croix des points cardinaux correspond au *cinquième soleil* et donc au monde actuel. Dans le Codex Borgia, il est représenté entouré des quatre dieux correspondant aux quatre premiers soleils, peints des quatre couleurs fondamentales : rouge, noir, blanc, bleu, rattachées par des traits rouge sang. La figure centrale est Quetzalcóatl, dieu du soleil naissant. Dans d'autres illustrations du même Codex, croît au centre l'arbre de vie, multicolore, surmonté de l'oiseau Quetzal. Chez, les Aztèques, cinq est le chiffre du centre.

9. Certaines personnes se trouvent investies de la fonction de centre ; le Christ, par exemple, ainsi qu'il ressort d'innombrables œuvres d'art, qui manifestent, par la situation même donnée au Messie, le sens de sa mission salvifique.

Une signature ou un cachet en forme de croix, avec un centre en forme de cercle ou de losange, symbolisent la souveraineté sur l'univers. *Le Monde des Symboles* rapporte l'exemple du nom de Charlemagne, qui est loin d'être unique : *Quatre des lettres de son prénom Karolus — les quatre consonnes — s'étendaient en direction des quatre points cardinaux, tandis qu'en un losange intérieur se groupaient les voyelles*. Cette disposition d'un centre qui commande et des points cardinaux qui, à la fois, coordonnent et obéissent, s'est retrouvée dans toutes les signatures des Carolingiens (chas, 443). Un nom, une lettre, un signe, un point au centre d'une figure révèle le rôle de pivot, sur quoi tout repose et dont tout dépend, de la personnalité ainsi symbolisée.

10. En psychothérapie, trois fonctions essentielles sont reconnues au **centre**, qu'il soit archétype, totem, symbole, mythe, concept, ou plus simplement pulsion bien définie, mais mal conceptualisée : la première est de systématiser progressivement le contenu représentatif ou psychique de l'Imaginaire ; la deuxième est d'aggraver l'intensité des ambivalences internes et, en conséquence, de dynamisme des idées motrices et des inhibitions ; la troisième sera de tendre vers la projection externe par la création ou par l'action (VIRI, 179),

CERBÈRE

Fils d'Echidna*, la vipère, et de Typhon*, Cerbère est le chien monstrueux, aux têtes multiples (trois, cinquante, cent), à queue de dragon, le dos hérissé de têtes de serpent. Il interdit l'entrée de l'enfer aux vivants et la sortie aux défunts. Seuls réussirent l'exploit, Héraclès de le maîtriser par ses propres forces et Orphée de le charmer de sa lyre ; mais sa nature terrifiante reprenait l'avantage ; dès qu'il revenait de la terre aux enfers.

Chien d'Hadès, il symbolise la terreur de la mort, chez ceux qui redoutent les Enfers. Plus encore, il symbolise les Enfers eux-mêmes, et l'enfer intérieur à chaque être humain. Il faut remarquer en effet que c'est sans autre arme que ses seules forces qu'Héraclès en vint à bout un moment ; que c'est par une action spirituelle, le chant de sa lyre, qu'Orphée l'apaise un instant. Deux indices qui militent en faveur de l'interprétation néo-platonicienne qui voyait en Cerbère le génie même du démon intérieur, *l'esprit dit mal*. Il ne peut être dompté que sur terre, c'est-à-dire par un violent changement de milieu (ascension), et que par des forces personnelles de nature spirituelle. Pour le vaincre, on ne peut compter que sur soi.

CERCLE

Deuxième symbole fondamental (selon Chas, 24) avec le centre*, la croix* et le carré*.

1. Le cercle est d'abord un point* étendu ; il participe de sa perfection. Aussi le point et le cercle ont-ils des propriétés symboliques communes : perfection, homogénéité, **absence de distinction ou de division.**» Le cercle peut encore symboliser, non plus les perfections cachées du point primordial, mais les effets créés ; autrement dit, le monde en tant qu'il se distingue de son principe. Les cercles concentriques représentent des degrés d'être, **les hiérarchies** créées. A eux tous, ils constituent la manifestation universelle de l'Être unique et non-manifeste. En tout ceci, le cercle est considéré dans sa totalité indivise... Le mouvement circulaire est parfait, immuable, sans commencement ni fin, ni variations ; ce qui l'habilité à symboliser **le temps**. Le temps se définit comme une succession continue et invariable d'instant tous identiques les uns aux autres... Le cercle symbolisera aussi **le ciel**, au mouvement circulaire et inaltérable...

A un autre niveau d'interprétation, le ciel lui-même devient symbole, le symbole du monde spirituel, invisible et transcendant. Mais, plus directement, le cercle symbolise le ciel cosmique, et particulièrement dans ses relations avec la terre. Dans ce contexte, *le cercle symbolise l'activité du ciel, son insertion dynamique dans le cosmos, sa causalité, son exemplarité, son rôle provident. Par là, il rejoint des symboles de la divinité penchée sur la création, dont elle produit, règle et ordonne la vie* (CHAS, 28),

D'après des textes de philosophes et de théologiens, le cercle peut symboliser la divinité considérée non seulement en son immutabilité, mais aussi en sa bonté diffuse comme origine, subsistance et consommation de toutes choses ; la tradition chrétienne dira : comme alpha* et oméga* (CHAS, 29).

2. Le Pseudo-Denys l'Aréopagite a pu décrire, en termes de philosophe et de mystique, les rapports de l'être créé avec sa cause, grâce au symbolisme du centre* et des cercles concentriques : en s'éloignant de l'unité centrale, tout se divise et se multiplie, A l'inverse *au centre du cercle tous les rayons coexistent dans une unique unité et un seul point contient en soi toutes les lignes droites, unitairement unifiées les unes par rapport aux autres et toutes ensemble par rapport au principe unique duquel elles procèdent toutes. Au centre même, leur unité est parfaite ; si elles s'en écartent un peu, elles se distinguent peu ; si elles s'en séparent davantage, elles se distinguent davantage. Bref, dans la mesure où elles sont plus proches du centre, par là même leur union mutuelle est plus intime ; dans la mesure où elles sont plus éloignées de lui, la différence augmente entre elles* (PSEO, 132, 133).

Dans le bouddhisme Zen, on trouve souvent des dessins de cercles concentriques. Ces cercles symbolisent l'étape ultime du perfectionnement intérieur, l'harmonie acquise de l'esprit.

3. Le cercle est le signe de l'Unité principielle et celui du Ciel : comme tel, il en indique l'activité, les mouvements cycliques. Il est le développement du point* central*, sa

manifestation : *Tous les points de la circonférence se retrouvent au centre du cercle, qui est leur principe et leur fin*, écrit Proclus. Selon Plotin, *le centre est le père du cercle*, et selon Angélus Silelius, *le point a contenu le cercle*. De nombreux auteurs, dont *Henri Suso*, appliquent la même comparaison du centre et du cercle à Dieu et à la création.

Le cercle est la figure des cycles célestes, notamment des révolutions planétaires, du cycle annuel figuré par le zodiaque. Il caractérise la tendance *expansive* (rajas). C'est en conséquence le signe de l'harmonie, et c'est pourquoi les normes architecturales s'établissent fréquemment sur la division du cercle. *Pourquoi le ciel se meut-il d'un mouvement circulaire ?* interroge Plotin. *Parce qu'il imite l'Intelligence*. Le symbolisme du zodiaque se retrouve en d'autres rayonnements semblables autour du Centre *solaire* : les douze **Aditya** de l'Inde, les Chevaliers de la Table Ronde, le Conseil *circulaire* du **Dalai-lama**.

La forme primordiale est en fait moins le cercle que la sphère, figure de *l'Œuf du Monde**. Mais le cercle est la coupe*, ou la projection de la sphère*. Ainsi, le Paradis terrestre était-il circulaire. Le passage du carré au cercle, par exemple dans le **mandala**, est celui de la cristallisation spatiale au nirvana, à l'indétermination principielle ; passage de la Terre au Ciel, selon la terminologie chinoise.

Le symbolisme n'est cependant pas toujours aussi simple, car l'immutabilité céleste trouve aussi son expression dans le carré, et les *mutations* terrestres dans le cercle. Les deux aspects sont utilisés dans l'architecture hindoue traditionnelle, dont on put dire qu'elle consistait en la transformation du cercle en carré, et du carré en cercle. Le cercle, symbole de l'animation, est d'autre part la forme habituelle des sanctuaires chez les peuples nomades, le carré celle des temples chez les sédentaires (BUBA, BENA, DANA, GUEM, GUEC, GUER, GUES, KRAT, SECA). **P.G.**

4. Combinée avec celle du carré, la forme du cercle évoque une idée de mouvement, de changement d'ordre ou de niveau. La figure circulaire adjointe à la figure carrée* est spontanément interprétée par le psychisme humain comme l'image dynamique d'une dialectique entre le céleste transcendant auquel l'homme aspire naturellement, et le terrestre où il se situe actuellement, où il s'appréhende comme sujet d'un passage à réaliser dès maintenant grâce au concours des signes (CHAS, 131).

Le schéma du carré, surmonté d'un arc (fragment du cercle) ou prolongé par un arc à l'horizontale, la structure cube-coupoles, si fréquents dans l'art musulman comme dans l'art roman, matérialisent cette dialectique du terrestre et du céleste, de l'imparfait et du parfait. Cette forme complexe provoque une rupture de rythme de ligne, de niveau, qui invite à la recherche du mouvement, du changement, d'un nouvel équilibre ; elle symboliserait l'aspiration à un monde supérieur ou à un niveau de vie supérieur. Elle est devenue l'image classique de l'arc de triomphe, réservé au passage du héros victorieux ; dans l'ordre intellectuel, le héros est le génie qui a percé une énigme ; dans l'ordre spirituel, le héros est le saint, qui a triomphé des tendances inférieures de sa nature. Chacun d'eux accède, dans son ordre, à un autre monde de vie participant de plus près à celui de la divinité, considérée dans sa puissance, sa sagesse ou sa sainteté.

Le cercle inscrit dans un carré est *un symbole bien connu des Kabbalistes*. Il représente l'étincelle du feu divin cachée dans la matière et animant celle-ci du feu de la vie (GRIA, 234).

5. Le cercle est aussi symbole du temps ; la roue* tourne. Dès la plus haute antiquité, le cercle a servi à indiquer la totalité, la perfection, à englober le temps pour mieux le mesurer. Les Babyloniens l'ont utilisé pour mesurer le temps : ils l'ont divisé en 360°, décomposé en six segments de 60° ; son nom **shar** désignait l'univers, le cosmos. La spéculation religieuse babylonienne en a tiré ensuite la notion du temps infini, cyclique, universel, qui s'est transmise dans l'Antiquité, à l'époque grecque par exemple, sous l'image du *serpent* qui se mord la queue*. Dans l'iconographie chrétienne, le motif du cercle symbolise l'éternité ; trois cercles soudés évoquent la Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Chez les Indiens d'Amérique du Nord, aussi, le cercle est le symbole du temps, car le temps diurne, le temps nocturne et les phases de la lune sont des cercles au-dessus du monde, et le

temps de l'année est un cercle autour du bord du monde. (Récit du Chef Epée, Shaman Dakota, dans ALEC, 22).

Dans le monde celtique, le cercle a une fonction et une valeur magiques. Cùchulainn grave une inscription en lettres ogamiques sur un cercle de bois (fait d'une branche de chêne recourbée) pour arrêter l'armée d'Irlande qui envahit l'Ulster. Le cercle est fixé à un pilier et l'inscription enjoint à quiconque la lira de ne pas passer outre sans accepter le combat singulier. Le cercle symbolise donc une **limite magique infranchissable**. (Sur le symbolisme du cercle en général, cf. Louis Hauteœur, *Mystique et architecture : Symbolisme du cercle et de la coupole*, Paris, 1954). Le cercle a des applications religieuses immédiates : la grande idole d'Irlande (pierre de Fàl ou Cromm Cruaich), d'après les textes hagiographiques, est entourée de douze autres pierres de moins grande taille disposées en cercle. Des temples gallo-romains circulaires sont inscrits dans un carré à Périgueux (Dordogne) et Allonne (Sarthe) ce qui est une image des interrelations du ciel (cercle) et de la terre (carré). Vercingétorix, au moment de sa reddition, décrit à cheval un grand cercle autour de César. Le symbolisme du cercle est double, à la fois magique et céleste (voir enclos* et enceinte*) (WINI, 5, 69 ; CELT, 1, 159-184).
L.G.

Traditions juives et chrétiennes. Le cercle ne se trouve pas dans les constructions bibliques ; il est byzantin d'origine. Sur le plan architectural, il a précédé la coupole. Des églises romanes reproduisant le Saint-Sépulcre de Jérusalem prennent une forme arrondie, telles les églises construites par les Templiers ou les abbayes de Charroux et de Fontevrault. L'abside des églises romanes offre une demi-coupole.

Les architectes pouvaient encore imiter les monuments antiques et les formes byzantines. Le Saint-Sépulcre de Jérusalem tentait de rappeler la grande voûte de l'univers que l'homme symbolise par sa calotte crânienne, Honorius d'Autun reprend cette double division en parlant de l'église en croix (carré*) et de l'église ronde ; il utilise la terminologie usuelle et le sens symbolique qu'elle comporte.

b) Le cercle exprime le souffle de la divinité sans commencement ni fin. Ce souffle se poursuit continuellement et dans tous les sens. Si le souffle s'arrêtait, il y aurait aussitôt une résorption du monde. Le soleil et l'or, images du soleil, sont désignés par un cercle. Dans l'Antiquité, le plan circulaire est associé au culte du feu, des héros, de la divinité. Le rond possède un sens universel (orbs-orbite) que le globe symbolise. La sphéricité de l'univers et de la tête de l'homme sont autant d'indices de perfection.

c) L'église romane présente l'image de l'homme, mais elle offre avant tout le symbole de l'homme parfait, c'est-à-dire du Christ-Jésus. Notons d'ailleurs que le mot Jésus, en lettres hébraïques, signifie l'homme. Le Verbe, se faisant homme et assumant l'humanité, prend des proportions humaines. Par l'Incarnation, il unit sa divinité à l'humanité, lie le ciel à la terre, et jette dans le cercle une forme de carré qui correspond à la forme de l'homme, ou mieux **il inscrit le carré dans le cercle** de la divinité. Mais il y a plus encore, car le carré indique la puissance. Une telle évidence s'impose, par exemple, dans la vision de *Daniel* (7, 1-28) avec les quatre bêtes et les quatre rois. Or par la Rédemption, le Christ fait éclater le carré et le brise, car il est un roi dépossédé. Il ne reste plus du carré que la croix*. Ainsi le Christ situe sa nature humaine au sein de la nature divine et l'homme carré, par le fait de l'Incarnation et de la Rédemption, s'insère lui-même dans le cercle. En d'autres termes, l'humanité est reliée à la divinité, tels le temps à l'éternité, le visible à l'invisible, le terrestre au céleste.

Les auteurs modernes parlent volontiers de l'église construite à l'imitation du Christ crucifié. Oui et non. Toute nature humaine est crucifiée, puisque l'effigie de l'homme symbolise la croix et signifie les axes cardinaux.

Ainsi le temple* est toujours construit à l'image de l'homme. Le temple chrétien résulte de la *quadrature* selon les axes cardinaux introduits dans un cercle. Le plan du temple hindou présenté dans le Vâstu Parusha-mandala est aussi une figure carrée exprimant la division quaternaire d'un grand cercle qui symbolise le cycle solaire (DAVS, 190-192 ; HAUM, 3-4 ; BURH, 364).
M.-M.D.

8. a) Dans la tradition islamique, la forme circulaire est considérée comme la plus parfaite de toutes. C'est ainsi que les poètes disent que le cercle formé par la bouche est la plus belle des formes, parce qu'elle est complètement ronde.

Rassemblé sur lui-même, sans commencement ni fin, accompli, parfait, le cercle est le signe de l'absolu. Pour l'architecture islamique, le problème était de passer du carré au cercle, étant donné que le lieu de réunion des fidèles est une salle carrée, mais que seule une coupole est digne de représenter l'incommensurable grandeur divine. À La Mecque, le cube noir de la Ka'ba se dresse dans un espace circulaire blanc, et la procession des pèlerins *inscrit, autour du cube noir, un cercle de prière ininterrompu*. (BAMC, 120). La coutume est de faire le tour des mausolées des saints, des mosquées, de l'endroit où un animal a été sacrifié au moment où l'enfant a reçu son nom, etc. (voir *circumambulation**) (WESR, 441, 462-464).

b) Les rosettes, ou rosaces à plusieurs pétales, très fréquentes comme motifs de broderie, décoration, amulettes, architecture, dans le Moyen-Orient, se trouvent déjà dans les civilisations préislamiques. Si on peut les considérer comme ayant plus spécifiquement une signification prophylactique contre le mauvais œil, on peut aussi à bon droit, semble-t-il, y voir la suggestion d'une image de la roue, sous l'apparence d'une fleur, et un symbole de la vie, de la durée de la vie terrestre. En Basse Mésopotamie, le 0 est le nombre parfait, exprimant le tout, donc l'univers. Divisé en degrés, il représente le temps. *Du cercle et de l'idée du temps est née la représentation de la roue, qui en dérive et qui suggère l'image du cycle correspondant à l'idée d'une période de temps (étymologiquement, l'hébreu rattache la roue, qui est circulaire, à la racine tourner, de même la génération humaine à la racine se mouvoir en rond)*. *Le symbolisme du cercle recouvre celui de l'éternité ou des perpétuels recommencements*. (RUTE, 333)

c) La voûte tournoyante des cieux, la Roue du ciel, sont des expressions courantes dans la littérature persane. Elles impliquent l'idée de destin. C'est ainsi qu'Omar Khayyâm écrit :

*Puisque la Roue du ciel n'a jamais tourné au gré d'un sage,
Qu'importe que l'on compte sept ou huit cieux.*

La danse circulaire des derviches mawlavis, dits derviches tourneurs, est inspirée par un symbolisme cosmique ; ils imitent la ronde des planètes autour du soleil, le tourbillon de tout ce qui se meut, mais aussi la quête de Dieu, symbolisé par le soleil. Leur fondateur, le plus grand poète du Soufisme, a célébré cette *circumambulation** de l'âme : *J'ai tourné, dit-il, avec les neuf pères (planètes) dans chaque ciel. Pendant des années, j'ai tourné avec les étoiles...*

La comparaison néo-platonicienne de Dieu à un cercle, dont le centre est partout, est un thème qu'on retrouve chez les Soufis, notamment dans le *Matmavi* de Jalad-od-Dîn-Rûmî, dans le *Glol-shan-î-Raz (Roseaie des Secrets)*, de Mahmûd Shabestari, etc. Rûmî oppose la circonférence matérielle du monde phénoménal au Cercle de l'Être absolu. Rûmî dit aussi que si l'on ouvrait un grain de poussière, on y trouverait un soleil et des planètes tournant alentour. Un physicien de l'atome n'en dirait-il pas autant ?

d) Par ailleurs le Trône de Dieu est représenté comme ayant pour base un cercle : c'est là l'*horizon suprême, Khatt al istimâ*, dont Mohammad a fait le tour lors du *Mi'raj* (voir *échelle**) en deux jets d'arc. *L'extase mohamadienne a donc consisté à faire le tour de l'inaccessibilité de Dieu* (MASH, 849-850).

e) La figure du cercle symbolise également les diverses significations de la parole : un premier cercle symbolise le sens littéral ; un second cercle, le sens allégorique ; un troisième le sens mystique.

Le **Tawhîd**, science de l'attestation que Dieu est Un, est représenté par al-Hallâj par une figure composée de trois cercles concentriques : le premier cercle comprend les actions (de Dieu, ad extra) ; le second et le troisième leurs traces et conséquences : ce sont les deux cercles concentriques du créé. Le point central signifie le **Tawhîd**, la science. Mais c'est, au fond, la science de la nescience (MASH, 850).

f) D'une manière universelle, le cercle est le symbole de ce qui est céleste (le ciel, Dieu, l'âme, Platon représente la psyché par une sphère). Déjà chez les Babyloniens, on trouve ce complexe **ciel-terre** exprimé par le cercle et le carré. Le carré rassemble dans une limite ; le cercle exprime l'illimité.

Jung a montré que le symbole du cercle est une image archétypale de la totalité de la psyché, le symbole du Soi, alors que le carré est le symbole de la matière terrestre, du corps, et de la réalité (JUNS, 240-249). E.M.



CERCLE MAGIQUE - Cercle de la Table sacrée de l'Archange Michaël servant aux évocations magiques. In Francis Barret. The Magus, London, 1901

9. En tant que forme enveloppante, tel un circuit fermé, le cercle est un symbole de **protection**, d'une protection assurée dans ses limites. De là l'usage magique du cercle, comme le cordon de défense autour des villes, autour des temples, autour des tombes, pour empêcher les ennemis, les âmes errantes, les démons d'y pénétrer. Des lutteurs tracent un cercle autour de leur corps avant d'engager le combat.

Le cercle protecteur prend la forme, pour l'individu, de la bague, du bracelet, du collier, de la ceinture, de la couronne. La bague talismanique, Vanneau-amulette, le cercle magique pentaculaire que l'on porte au doigt ont été utilisés de toute antiquité et par tous les peuples ; ils se rattachent en effet à la protection immédiate de l'opérateur, aux points les plus sensibles : les doigts de la main, instruments naturels d'émission et de réception du fluide magique, donc fort vulnérables (MARA, 342).

Ces cercles jouaient le rôle, non pas seulement de parure, mais de stabilisateurs, maintenant la cohésion entre l'âme et le corps... Ce symbolisme explique probablement pourquoi les guerriers antiques portaient un si grand nombre de bracelets. Peut-être en recevaient-ils de toutes les personnes qui souhaitaient les voir rentrer en bon état, l'âme dûment rivée au corps (LOEC, 164).

La même valeur du symbole explique que bagues et bracelets soient êtes ou interdits à ceux dont l'âme doit pouvoir s'évader, comme les morts, ou s'élever vers la divinité, comme les mystiques. Mais, dans ce dernier cas, une autre valeur symbolique peut l'emporter, l'anneau signifiant aussi un attachement et un don volontaires irrévocables ; c'est pourquoi des religieuses portent l'alliance. Quand plusieurs valeurs symboliques sont en conflit, celle qui est choisie révèle l'importance privilégiée qui lui est attribuée ; mais la valeur éclipsée dans ce cas particulier n'en existe pas moins.

CERF (Daim, Gazelle)

1. Par sa haute ramure, qui se renouvelle périodiquement, le cerf est souvent comparé à l'arbre* de vie. Il symbolise la fécondité, les rythmes de croissance, les renaissances. On retrouve ces valeurs aussi bien dans les ornements de baptistères chrétiens que dans les traditions musulmanes, altaïques, Maya, Pueblo etc. *il est une image archaïque de la rénovation cyclique* (ELII, 216).

Les Indiens d'Amérique manifestent dans des danses et dans leurs cosmogonies ce lien du cerf et de l'arbre de vie : L'association qui unit étroitement le pin à l'espèce des cervidés (danses du Cerf autour d'un conifère érigé sur la Plaza) peut n'être en partie que simple imagerie forestière; mais il n'est pas improbable que, beaucoup plus profondément, elle contienne le

symbolisme qui associe le cerf non seulement à l'est et à l'aube, mais aussi aux débuts de la vie apparue à la création du monde. ... Dans plus d'une cosmogonie amérindienne c'est l'élan ou le daim qui fait surgir à l'existence, par ses abois, la vie créée, et parfois, dans l'art indien l'arbre est représenté comme sortant des cornes fourchues de l'animal, comme dans la tradition européenne de la vision de saint Hubert (ALEC, 55).

L'effigie sacrée du Dieu Soleil des Hopis (Pueblos de l'Arizona) est taillée dans une peau de daim (TALS, 429). Au XVII^e siècle, chez les Indiens de Floride, lors de la célébration de la fête du Soleil, au printemps, un poteau était érigé au sommet duquel *on élevait la peau d'un cerf arrachée à un animal capturé en cérémonie ; auparavant on l'emplissait de végétaux pour lui donner forme et on la décorait de fruits et de plantes suspendus. Cette image était orientée vers le Soleil levant et la danse se tenait autour d'elle accompagnée de prières pour une saison d'abondance* (ALEC, 172). Une coutume analogue pour la fête du printemps est signalée chez les Timucua par W. Krickeberg (KRIE, 129).

2. Le cerf est l'annonciateur de la **lumière**, il guide vers la clarté du jour. Voici un extrait d'un chant des Indiens Pawnees en l'honneur de la lumière du jour : *Nous appelons les enfants. Nous leur disons de s'éveiller... Nous disons aux enfants que tous les animaux, sont éveillés. Ils sortent des gîtes où ils ont dormi. Le Cerf les conduit. Il vient du sous-bois où il demeure, menant ses petits vers la Lumière du Jour. Nos cœurs sont joyeux* (ALEC, 145)

Dans d'autres traditions, cette valeur prendra toute son ampleur cosmique et spirituelle. Le cerf apparaîtra comme le médiateur entre le ciel et la terre, comme le symbole du **soleil levant** et qui monte vers son zénith. Un jour, une croix apparaîtra entre ses bois et il sera devenu l'image du Christ, le symbole du don mystique, de la révélation salvifique. Messenger du divin, il appartient alors à cette chaîne de symboles que nous verrons maintes fois soudés ensemble : l'arbre* de vie, les cornes*, la croix*. A.G.

3. Le cerf est un symbole de **vélocité**, mais aussi de crainte. Animal consacré dans l'Antiquité classique, à Diane (Artémis), la vierge chasserresse, il évoque de façon presque similaire les Jâtuka bouddhiques. Le cerf d'or n'y est autre que le **Bodhisattva** lui-même, sauvant les hommes du désespoir, apaisant leurs passions. Les gazelles de Bénarès (symboles du premier Sermon) sont aussi des cerfs : *la force du cerf sauvage* (Wang-tchou), c'est la **puissance de l'Enseignement** et de l'Ascèse du Maître, qui se répand avec la rapidité d'un coursier et n'est pas sans inspirer par ses difficultés une certaine crainte.



CERF - Détail de mors. Art altaïque ancien (Leningrad Musée de l'Ermitage).

4. Le cerf d'or se retrouve dans les légendes cambodgiennes mais le caractère *solaire* de l'animal y apparaît sous un aspect maléfique. Comme c'est souvent le cas, l'animal solaire est mis en rapport avec la sécheresse ; il faut, pour obtenir la pluie, *tuer le cerf*, et c'est le but de la danse du **trot**, si populaire au Cambodge, dans la région d'Angkor notamment. On ajoute, en d'autres contrées, que la pénétration du cerf dans un village annonce l'incendie et oblige à quitter les lieux. La même idée du cerf néfaste et porteur de sécheresse est connue de la Chine antique. On notera avec intérêt qu'Origène fait du cerf *l'ennemi et le pourchasseur de serpents* (c'est-à-dire l'ennemi du mal, expressément le symbole du Christ) ; mais le serpent est l'animal de la terre et de Peau, à quoi s'oppose l'animal du ciel et du feu. Le cerf est comme l'aigle*, dévoreur de serpents, signe éminemment favorable, mais bipolaire, car il détruit par le t'eu, la sécheresse asphyxiant tout ce qui vit de l'eau.

5. Saint Jean de la Croix attribue aux cerfs et aux daims *deux effets différents de l'appétit concupiscible*, l'un de timidité, l'autre de hardiesse, fonction de l'attitude supposée de ces animaux en face de leurs désirs.

Les innombrables cerfs et biches en liberté, à Nara, au contraire, par leur totale absence de crainte, évoquent une sorte de retour à la **pureté primordiale**, qui comporte la familiarité avec les animaux. Leur présence se fonde sur un épisode mythologique apparemment dépourvu d'intérêt (du moins sous la forme où il est rapporté). Mais on ajoute que le daim a la particularité de poser ses sabots de derrière dans l'empreinte des sabots de devant : ce qui symboliserait la manière dont on doit suivre la voie des Ancêtres ; on touche ici au symbolisme de la chasse*.

6. Il existe encore d'autres significations, d'intérêt moindre, comme l'attribution par les Chinois au bois de cerf d'une vertu aphrodisiaque. Ce qui n'est pourtant pas indifférent, dans la mesure où cette drogue est censée *nourrir le yang* : nous nous approchons des techniques **d'immortalité**. On trouve aussi mention d'un symbole de longévité, mais surtout de prospérité, fondé sur les habituels calembours populaires, car **lou** signifie à la fois *cerf et émoluments*. Quand il est ainsi l'image de *rémunération*, il est généralement accompagné d'un pin (longévité) et d'une chauve-souris (bonheur) (BELT, DURV, GRAD, HERS, KALL, ORIC, PORA, VARG).
P.G.

7. Dans l'iconographie mythologique gréco-romaine, les cerfs sont attelés au char de la déesse Artémis (Diane), qui les dirige avec des rênes d'or. Sans doute doivent-ils ce privilège à leur agilité. Diane de Poitiers, souvent représentée en compagnie d'un cerf, avait une devise, qui pourrait être celle de la déesse chasserresse : *quodcumque petit consequitur* (elle obtient tout ce qu'elle désire).

8. Un signe net de l'importance du cerf dans la symbolique celtique est la fréquence relative de son apparition dans l'iconographie ou la légende. Une divinité gauloise porte le nom de Cernunnos, *celui qui a le sommet du crâne comme un cerf*. Elle est représentée sur le chaudron d'argent de Gundestrup, assise dans la posture bouddhique, tenant d'une main un torse et de l'autre un serpent, entourée d'animaux les plus divers, et notamment d'un cerf et d'un serpent : peut-être faut-il voir dans ces bois de cerf surmontant la tête du dieu un rayonnement de **lumière céleste** (voir corne*).

Un autre monument remarquable est celui de Reims où Cernunnos est représenté en dieu de l'abondance. On en connaît plusieurs autres. Cependant, il semble bien que le dieu doit être compris comme le *maître des animaux*. En Irlande, le fils du grand héros du cycle ossianique, Find, s'appelle Oisín (*faon*), tandis que saint Patrick se métamorphose et métamorphose ses compagnons en cerfs (ou en daims) pour échapper aux embûches du roi païen Lœgair : il agit ainsi en vertu de l'incantation ou procédé magique appelé **feth fiada**, lequel procurait normalement l'invisibilité. Au retour de sa première expédition sur la frontière d'Ulster Cùchulainn enfant capture plusieurs cerfs et il les contraint à courir à côté de son char. Il faut citer encore l'histoire de Tuan Mac Cairill, transformé successivement, entre la première invasion de l'Irlande et l'arrivée de saint Patrick, en cerf, en sanglier, en faucon et en saumon. Le symbolisme du cerf dans le monde celtique est donc très vaste et il a trait certainement aux états *primordiaux*. Faute d'une étude d'ensemble, on doit provisoirement se borner à relever le symbolisme de longévité et d'abondance. Les Gaulois employaient de nombreux talismans, en bois de cerf, et on a noté, en Suisse, dans des tombes alémanes des ensevelissements de cerfs à côté de chevaux et d'hommes. On a rapproché le fait des masques de cerf dont étaient munis des chevaux sacrifiés dans des kourganes de l'Altaï aux V^e et VI^e siècles avant notre ère. En Bretagne armoricaine, saint Edern est représenté chevauchant un cerf (CHAB, 240-257 ; ZEIP 24,10 sq. et 155 sq. ; OGAC, 5, 324—329, 8, 3 sq., 9, 5 sq.).

Comme le renne*, le chevreuil*, le cerf semble avoir joué un rôle de **psychopompe** dans certaines traditions européennes, notamment chez les Celtes : le Morholt d'Irlande, oncle d'Yseult, occis par Tristan en un combat singulier, est dépeint gisant mort *cousu dans une peau de cerf* (BEDT, 20).
L.-G.

9. Le cerf est souvent associé à la gazelle dans l'Écriture Sainte. A propos de leur relation, Origène remarque que la gazelle possède un œil perçant et que le cerf est tueur de serpents et les fait sortir de leurs trous grâce au souffle de ses narines. Origène compare le Christ à une gazelle selon la *theoria* et à un cerf selon ses œuvres, la *praxis* (*Homélie III sur le Cantique des Cantiques*).

Chez les anciens Hébreux, le mot cerf, '**ayyâl**, dérive du terme '**ayîl** signifiant bélier* ; le cerf est souvent considéré comme une sorte de grand bélier ou plutôt de bouc* sauvage, d'où les diverses traductions de la Vulgate.

Le cerf symbolise la **rapidité**, les bonds. Quand il a soif et quand il cherche une compagne son appel rauque et sauvage apparaît irrésistible ; d'où sa comparaison avec le Christ appelant l'âme, et l'âme-épouse recherchant son époux. Le cerf symbolise aussi bien **l'Epoux divin**, prompt et infatigable à la poursuite des âmes, ses épouses, que **l'âme elle-même** recherchant la source divine où se désaltérer. M.-M.D.

10. Certaines œuvres d'art ont fait du cerf le symbole du tempérament mélancolique, en raison sans doute de son goût pour la solitude. *On trouve parfois un cerf atteint d'une flèche, avec dans la bouche une herbe dont il attend la guérison. La légende nous laisse entendre que son mal est incurable, malum immedicabile. Il s'agit évidemment d'un mal d'amant et la source est Ovide qui, dans ses Métamorphoses (1, 523), fait dire à Apollon, quand Daphné lui échappe : Malheur à moi, dont l'amour ne saurait être guéri par aucune herbe (TERS, 67, 416).*

11. Des écrivains et des artistes ont fait du cerf un symbole de prudence, parce qu'il fuit dans le sens du vent qui emporte avec lui son odeur, et qu'il reconnaît d'instinct les plantes médicinales. Symbole aussi d'ardeur sexuelle : il figure près du couple d'Aphrodite et d'Adonis, près de Suzanne au bain, épiée par les vieillards, etc. ; de l'ouïe parce que, les oreilles dressées, on ne peut l'approcher sans qu'il entende le bruit ; de la poésie lyrique, parce qu'il se trouve auprès de la muse Erato qu'il aime ; de la musique au point de se coucher pour l'écouter et parce que ses bois sont en forme de lyre (TERS, 65-68).

12. Le cerf ailé peut signifier la promptitude dans l'action. Mais si l'on interprète l'image en fonction de la symbolique de l'aile*, c'est toute la symbolique du cerf qui se trouve alors élevée au **niveau de la spiritualité** : la prudence du saint, l'ardeur à s'unir à Dieu, l'attention à la parole et au souffle de l'Esprit, la sensibilité à la présence de Dieu répondront aux interprétations simplement emblématiques que nous venons de rapporter sous les numéros 10 et 11.

CERF-VOLANT

L'usage du cerf-volant est une distraction courante en Asie orientale. Au Viêt-Nam, le cerf-volant à sifflet joue, au cours des épidémies, un **rôle de protection en éloignant les esprits malins**. Pour rendre cette thérapeutique plus efficace, on charge le sifflet de disperser dans l'air... du sulfure d'arsenic en poudre (HUAV). P.G.

CERISE

La cerise est le symbole de la vocation guerrière du Samouraï japonais et du **destin** auquel il doit se préparer : *rompre la pulpe rouge de la cerise pour atteindre le dur noyau ou, en d'autres termes, faire le sacrifice du sang et de la chair, pour arriver à la pierre angulaire de la personne humaine. (Les Samouraïs) avaient pris pour emblème la fleur de cerisier* tournée vers le soleil levant, symbole de la dévotion de leurs rires. La garde, des sabres était ornée de cerises, un autre symbole de la recherche de l'Invisible par la voie intérieure, le Vitriol* des initiations occidentales (SERH, 161).*

CERISIER

La floraison des cerisiers qui est l'un des spectacles naturels les plus prisés au Japon — et qui représente effectivement l'une des manifestations les plus attachantes qui soient de la beauté à l'état pur — ne relève pas seulement d'un esthétisme gratuit, comme pourrait le laisser supposer le fait que les cerisiers à fleurs du Japon sont des arbres stériles.

La fleur de **sakura** est un symbole de pureté, et c'est la raison pour laquelle elle est l'emblème du bushi, de l'idéal chevaleresque. Aux cérémonies de mariage, le thé est remplacé par une infusion de fleurs de cerisier qui sont, dans ce cas, un symbole de bonheur.

Il faut aussi remarquer que la floraison de la variété la plus connue du **sakura** coïncide avec l'équinoxe de printemps : c'est l'occasion de réjouissances et de cérémonies religieuses, dont le but est de favoriser et de protéger les récoltes. La floraison des cerisiers préfigurerait en effet

celle du riz et donnerait donc, par les dimensions de sa générosité et par sa durée, une indication sur la richesse des récoltes à venir. Elle est en tout cas, on le voit, l'image de la prospérité et de la félicité de l'existence terrestre, qui sont en fait, même lorsqu'on ne l'aperçoit pas immédiatement, des préfigurations de la béatitude intemporelle (HERS). P.G.

La fleur de cerisier, éphémère et fragile, bientôt emportée par le vent, symbolise aussi au Japon une mort idéale, détachée des biens de ce monde, et la précarité de l'existence.

*Si l'on me demande
De définir l'esprit du Japon,
Je dirai Fleur du Cerisier montagnard
Embaumant sous le soleil du matin (Motoori Norinaga † 1801). M.S.*

CERVELLE

La cervelle est un **substitut de la tête complète** dans un texte moyen-irlandais : C'était la coutume des *Ultâtes* en ce temps-là, pour chaque guerrier qu'ils tuaient en combat singulier, d'enlever les cervelles des têtes et de les mélanger à de la chaux jusqu'à ce qu'elles devinssent des balles dures (OGAC, 10, 130). C'est la cervelle du roi Leinster Mesgegra qui, traitée ainsi, sen à un guerrier du Connaught à blesser mortellement à ta tête le roi Conchobar (OGAC, 10,129-138).

CHACAL

1. Parce qu'il hurle à la mort, rôde autour des cimetières et se nourrit de cadavres, le chacal est un animal de mauvais augure, au même titre que le loup. Dans l'iconographie hindoue, il sert de monture à **Dévi** sous son aspect sinistre.

Certains textes de même origine en font, comme le chien*, un symbole **du désir, de l'avidité, de la colère, de la sensualité**, en somme des sentiments et des sensations exacerbés, échappant au contrôle de la spiritualité. P.G.



CHACAL. - dieu égyptien Anubis à tête de chacal. Bois polychrome. Fragment d'une statue. Art égyptien. XX^e dynastie (Paris Musée du Louvre).

2. Le chacal a été considéré comme le symbole du dieu égyptien, Anubis, qui était censé s'incarner dans un chien sauvage et qui est représenté d'habitude avec une tête de chacal. En réalité, le vrai chacal n'existait pas en Egypte ; il s'agit ici de *chiens errants, bêtes aux faux airs de loup, aux grandes oreilles pointues et au museau effilé, aux membres grêles, à la queue longue, touffue* (POSD, 44 a). Ils étaient réputés pour leur **vélocité agressive** et rôdaient dans les montagnes et les cimetières. Ils étaient, en effet, l'image du dieu Anubis, fréquemment figuré sous leurs traits que l'archéologie traditionnelle a baptisés comme étant ceux d'un chacal. Anubis, dieu destiné aux soins des morts, veillant sur les rites funéraires et sur le voyage vers l'autre monde, *seigneur de la nécropole*. Son sanctuaire le plus célèbre se trouvait à *Cynopolis, la cité des chiens* (POSD, 16 bc). Ce chien-chacal-psychopompe symbolise la mort et les **errances du défunt**, tant qu'il n'est pas arrivé jusqu'à la vallée de l'immortalité. Il ne serait pas exact, malgré des analogies superficielles, de le confondre avec le Cerbère* des Enfers grecs.

CHAINE

1. Symbole des liens et relations entre le ciel et la terre, et d'une façon générale entre deux extrêmes ou deux êtres. Platon fait allusion à la corde* lumineuse enchaînant **l'univers**. Cette chaîne d'or aurait pour but de relier le Ciel à la Terre. Selon Homère, la chaîne d'or suspendue à la voûte du ciel descend jusqu'à la terre. Zeus tonnant, ayant assemblé les dieux sur le plus haut sommet de l'Olympe, requit leur soumission totale à son pouvoir suprême et, pour prouver sa toute-puissance, il leur tint ce langage ; *Tenez, dieux, faites l'épreuve, et vous saurez, tous. Suspendez donc au ciel un câble d'or ; puis, accrochez-vous y, tous, dieux et déesses : vous n'amèneriez pas du ciel à la terre Zeus, le maître suprême, quelque peine que vous preniez. Mais si je voulais, moi, franchement tirer, c'est la terre et la mer à la fois que je tirerais avec vous. Après quoi, j'attacherais la corde à un pic de l'Olympe, et le tout, pour votre peine, flotterait au gré des airs. Tant il est vrai que je l'emporte sur les dieux comme sur les hommes !* (HOMI, 8,18-28).

A ce jeu de la corde, la chaîne d'or (*catena aurei*), auquel Zeus convie tous les dieux, ceux-ci et tout l'univers, avec la terre et les océans, face à Zeus seul, n'arriveraient pas à l'emporter.

2. Ce même thème, repris par le Pseudo-Denys l'Aréopagite, est appliqué à la **prière** (PSEO, 90). La chaîne d'or infiniment lumineuse est présente en haut et en bas. Pour se faire mieux comprendre le Pseudo-Denys prend l'exemple d'un bateau relié par une corde à un rocher. Si l'on tire sur la corde, le rocher ne bouge pas, mais le bateau s'avance peu à peu vers lui. En réalité *Vaurea catena Homeri* sera constamment reprise et commentée.

3. Le *cordón astral* se rattache bien entendu à la chaîne d'or. Ce cordon astral ou encore corde astrale a pour fonction de relier l'esprit à la psyché, c'est-à-dire le **nous** (ou raison) à l'âme (animus-anima). Plutarque, dans son traité sur le **Daimon de Socrate**, y fait allusion. A ce propos, Mircea Eliade observe qu'un tel sujet a été développé *par les néo-platoniciens à partir du texte de Platon sur les hommes marionnettes des Dieux et la corde d'or de la raison. (Mythes et Symboles de la Corde, dans Eranos Jahrbuch 1960, 29, 0. 132)*. Poursuivant son investigation, Mircea Eliade dira encore qu'une telle image peut se rattacher à la parapsychologie, certaines personnes étant capables, d'après les études de parapsychologues, de visualiser et de sentir cette corde ou fil reliant le corps physique au corps subtil. M.-M.D.

4. Il est question, dans quelques textes irlandais, de guerriers qui combattent enchaînés les uns aux autres. Le symbolisme est celui du *dieu aux liens*, Ogmios (Ogme en irlandais) qui est, par définition, le *champion* et le dieu de la guerre (ogac, 12, 224-225).

Une chaîne reliait la langue d'Ogmios aux oreilles de ceux qui l'écoutaient : cela symbolise le dieu de la parole, qui enchaînait ses auditeurs par son éloquence. D'une façon générale, la chaîne est le symbole des liens **de communication**, de coordination d'union, et, en conséquence, du mariage, de la famille, de la cité, de la nation, de toute collectivité, de toute action commune. *On fait la chaîne avec les mains*. Dans un sens socio-psychologique, la chaîne symbolise la nécessité d'une adaptation à la vie collective et la capacité d'intégration au groupe. Elle marque une phase de l'évolution ou de l'involution personnelles, et rien n'est plus difficile peut-être, du point de vue psychique, que de sentir l'indispensable lien social, non plus comme une chaîne lourde et imposée de l'extérieur, mais comme une adhésion spontanée.

CHAIR

Les significations du mot **chair** ont évolué au cours des âges dans le sens d'une intériorisation croissante. La chair est souvent représentée par les images d'un saint Jérôme se déchirant la peau avec une pierre ou par la tentation de saint Antoine : elle apparaît comme une puissance diabolique habitant dans le corps de l'homme, *le diable au corps*.

Dans l'Ancien Testament, par opposition à l'esprit, la chair est représentée dans **sa fragilité avec son caractère transitoire** ; l'humanité est chair et le divin esprit (**pneuma**). Dans le Nouveau Testament, la chair est associée au sang pour désigner la nature humaine du Christ et de l'homme ; l'antagonisme entre la chair et l'esprit exprime l'abîme entre la nature et la grâce (*Jean 6, 23*). Non seulement, la chair est incapable de s'ouvrir aux valeurs spirituelles, mais elle est inclinée vers le péché. Saint Paul montre le charnel asservi au péché ; s'abandonner à la chair signifie non seulement devenir passif, mais ensemer en soi-même un **germe de**

corruption. L'homme se trouve écartelé entre la chair et l'esprit, déchiré par la double tendance qui l'anime, il veut le bien et sa volonté est inefficace (*Romains*, 7, 14 ; 8, 8 ; *Gâlates* 5, 13 ; 6, 8). Avec saint Paul, nous nous éloignons de la tradition juive, la terminologie s'étant modifiée, les termes n'ont plus le même contenu, la chair possède désormais un sens moral qu'elle ne comportait point auparavant ; il ne s'agit plus seulement du corps ou de l'humanité, mais de **la nature humaine qui a perdu sa rectitude par la faute originelle**. La chair entraîne vers le bas, d'où la nécessité constante de lutter contre les désordres qu'elle ne cesse de produire.

La doctrine de saint Paul devait retenir l'attention des Pères de l'Église qui, suivant la violence ou la modération de leur caractère, amplifieront la pensée de l'apôtre ou la commenteront avec mesure ; au premier groupe appartiennent Jérôme et Tertullien, au second Ambroise et Augustin. La chair est-elle considérée comme **l'adversaire de l'esprit**, elle sera jugée une ennemie, une bête **indomptée et indomptable** constamment révoltée. Voulant exprimer le poids de la chair, Grégoire de Nazianze la compare à une masse de plomb ; selon Ambroise, Dieu n'habite pas dans les charnels, ceux qui se détachent de la chair deviennent comparables à des anges ignorant les tribulations et la servitude de la chair ; préservés des pensées mondaines, ils appartiennent entièrement aux réalités divines.

Le gnosticisme, le montanisme et les manichéens avaient exagéré les oppositions entre la chair et l'esprit ; certains Pères tout en combattant ces divers mouvements n'échapperont pas aux tendances qu'ils veulent cependant combattre. Les doctrines stoïciennes, notamment, exerceront une profonde influence sur les oppositions dénoncées entre la chair et l'esprit.

Les moines du XII^e siècle puiseront dans cet héritage leurs épithètes les plus acerbes ; lecteurs assidus de Cassien, ils retrouveront à travers lui des éléments issus du stoïcisme et du néoplatonisme et pourront méditer la puissance et les méfaits de la chair livrée à sa propre pesanteur. Les récits des Pères du Désert, les **consuetudines monasticae**, les œuvres des grands réformateurs seront pour eux autant de documents leur montrant des exemples à suivre, des performances à imiter dans l'ordre ascétique. Leur ascèse aura pour but de conquérir la liberté qui provient de la grâce et de l'esprit ordonné à Dieu, entraînant un affaiblissement de la chair et de ses exigences. D'où l'importance donnée à la virginité* qui, dès les premiers siècles chrétiens, avait acquis un rang d'excellence, se plaçant immédiatement après le martyr, et considérée d'ailleurs comme une suppléance de celui-ci.

De la chair découlent de nombreux vices, au sens où saint Jean a parlé de *la concupiscence de la chair, des yeux et de l'orgueil de la vie* (1 Jean 2, 16) ; c'est pourquoi lui sont associés le démon et le siècle.

Selon Guillaume de Saint-Thierry, la chair doit être traitée avec sobriété, ses convoitises sont opposées aux intentions de l'esprit. Toutefois la chair *refleurit*, quand l'esprit se reforme à l'image de Dieu ; parfois, elle devance l'esprit qui la guide, elle prend sa délectation dans ce qui nourrit l'esprit et sa soumission devient naturelle. L'homme qui est spirituel, et qui use de son corps d'une façon spirituelle, mérite de voir la soumission de sa chair devenir comme naturelle et spontanée (DAVS, 44, 82, 264).

Pour Bernard de Clairvaux, la chair est le premier ennemi de l'âme ; corrompue dès sa naissance, elle apparaît viciée par ses mauvaises habitudes et obscurcit l'œil intérieur. Il demande à ses novices de laisser le corps à la porte du monastère, seul l'esprit est admis à l'intérieur des cloîtres. *Jusques à quand la chair misérable, insensée, aveugle, démente et absolument folle recherchera-t-elle des consolations passagères et caduques ?* Lisons-nous dans son 6^e sermon sur l'Avent (BERA, 2, 172). Cependant la chair peut devenir une fidèle compagne pour l'esprit. Mais, dans la pensée chrétienne, elle ne cesse d'exciter la méfiance. L'humanisme n'atténuera cette méfiance qu'en tendant à abaisser les barrières qui séparent la chair de l'esprit et en insistant sur l'unité indissociable de la nature humaine.

Si pour Hildebert de Lavardin la chair est *une fange gluante*, il est évident que s'en détacher exige un dynamisme dont peu d'hommes s'avéreraient capables ; la prière, l'humilité, la componction, la nostalgie du royaume de Dieu sont autant d'adjuvants, dans l'acquisition de la paix du cœur résultant d'une parfaite maîtrise de la chair. Peu à peu celle-ci se sacralise et

participe à la lumière de l'esprit. L'âme possède ainsi un avant-goût de la béatitude céleste tout en poursuivant son pèlerinage terrestre. M.-M.D.

CHALEUR

1. La chaleur s'associe physiquement à la lumière, comme l'amour à la connaissance intuitive, la vie organique à l'activité de l'esprit. Selon Plutarque, la chaleur et la lumière sont mises en mouvement par le soleil, comme le sang et le souffle, principes vital et intellectuel, par le cœur. Ce qui n'est pas sans rapport analogique avec les conceptions tantriques. Dans les représentations du soleil, les ondes de chaleur qui en émanent sont figurées par des vagues, et les rayons de soleil par des lignes droites.

2. La chaleur est une puissance cosmique, celle qui, d'après le **Rig-Veda**, permet à l'Un de naître du chaos primordial. Cette incubation de l'Œuf du **monde** n'a pas manqué d'être comparée à l'œuf couvé par la poule et dans lequel la vie naît également, dit le **Traité de la Fleur d'Or**, par le pouvoir de la chaleur. Ce qui n'est d'ailleurs que le symbole de la concentration de l'esprit dans le cœur, en vue de la naissance de l'*embryon d'immortalité*. La chaleur est à cet égard principe de renaissance et de régénération, ainsi que de communication. Elle joue son rôle dans les banquets sacrificiels et dans tous les repas ou réunions. Aussi Jung en fait-il une image de la libido. La chaleur fait mûrir, biologiquement et spirituellement. Son action est d'autant plus rapide et plus efficace que l'être qui la reçoit se montre mieux disposé, par une certaine connaturalité : *De même, la chaleur du feu se transmet mieux dans les corps qui sont plus aptes à la recevoir et qui, par leur mouvement interne d'ascension, approchent davantage de sa ressemblance. Mais lorsqu'il se heurte à des substances réfractaires, son activité brûlante demeure sans effet, ou du moins ne laisse parfois qu'une trace légère. Disons mieux encore: le feu n'agit sur les substances qui ont de l'affinité avec lui que par l'entremise de corps déjà familiarisés avec lui, de façon, si c'est possible, à mettre d'abord le feu à des objets facilement inflammables, et ensuite seulement, par l'intermédiaire de ces objets, à chauffer, selon leur capacité, l'eau ou telle autre substance rebelle à l'ignition* (PSEO, 228-229).

3. La chaleur, dans le **Yoga**, c'est **tapas**, qui est en même temps l'ascèse. Cette obtention du *feu intérieur* est parfois comprise littéralement : dans le Chamanisme, par exemple, et aussi dans le **g'Tummo** tibétain, où elle se traduit par une résistance extraordinaire au froid extérieur. Mais il ne s'agit là que d'applications secondaires. **Tapas**, c'est l'ardeur intérieure, le flamboiement spirituel, la destruction par le *feu* des perceptions sensibles, des limitations de l'existence individuelle. L'élément *feu* correspond d'ailleurs dans le Tantrisme à l'**Anahâta-chakra**, qui est le *centre* du cœur. Certaines écoles bouddhiques pratiquent la méditation sur l'élément *chaleur* (tejobhâtu). Mais surtout la sensation de chaleur est étroitement liée à l'ascension de la **Kundalini**, qu'on n'hésite pas à comparer à un incendie. Selon certains textes, cette chaleur est la conséquence de la *remontée* et de la transformation de l'énergie séminale ; c'est ce que le **Traité de la Fleur d'Or** appelle la *puissance attisante* du souffle du *Ciel antérieur*. Le Canon bouddhique **pâli** lui-même lie l'obtention de la chaleur au contrôle de la respiration.

4. La chaleur s'identifie sur un autre plan à la *colère* des initiations guerrières, liée à l'obtention d'une certaine *puissance* psycho-physique. Comme c'est souvent le cas, une telle obtention n'est pas sans danger. D'ailleurs la *colère* et la *chaleur* peuvent aussi dériver d'influences sataniques qu'il convient d'exorciser : **shanti** (paix) est littéralement l'extinction du *feu*.

5. Il faut encore noter que, dans la Chine ancienne, le feu et la chaleur étaient associés au thème de la sécheresse et de l'obtention de la pluie, ainsi que, comme c'est partout le cas, à la couleur rouge. Le caractère **tch'e** (rouge) exprime aussi la sécheresse ; c'est littéralement le *feu de l'homme*, ce qui le relie à l'expression de la colère. (AVAS, CORM, ELIC, ELIY, ELIF, GOVM, GRIF, GUES, KALL, WIEC). P. G.

6. En monde celtique, la chaleur est le plus souvent mise en relation avec la valeur guerrière d'un héros ou d'un personnage quelconque. L'épopée irlandaise dit de quelques guerriers, et en particulier de Cùchulainn, qu'ils faisaient fondre la neige à trente pas. C'est probablement pour cette raison, chaleur et fureur guerrière allant de pair, que les anciens Celtes combattaient nus,

ainsi qu'en témoignent fréquemment les écrivains de l'Antiquité. (*Carinthia, Mitteilungen des Geschichtsvereins für Kärnten*, T. 151, Klagenfurt, 1961. p. 436-438). L.G.

CHAMBRE (secrète)

1. Dans tout rituel d'initiation se présente une épreuve, qui est le passage par une chambre secrète : caveau, souterrain, pièce fermée, trou creusé dans le sol, clairière dans la forêt, etc. C'est un lieu éloigné de tout curieux. L'initié y est aspergé d'eau lustrale ou du sang d'une victime sacrifiée. Souvent, il y passe la nuit ; il y est censé recevoir, dans le sommeil ou à l'état de veille, les révélations de la divinité. Le papyrus magique Sait de l'Egypte ancienne évoque une chambre secrète, où passe le *signe des souffles* et où les défunts sont régénérés et préparés à leur vie nouvelle. Apulée décrit une de ces chambres dans **l'Ane d'or** (11, 25), au cours d'une séance d'initiation aux mystères de la déesse Isis. *J'ai approché les limites de la mort, fait-il dire à Lucien, j'ai fouillé le seuil de Proserpine... J'ai approché les dieux d'en haut et ceux d'en bas...* Cette : chambre secrète symbolise le **lieu de la mort du vieil homme** et **de la naissance** de *l'homme nouveau*. Elle peut être comparée au baptistère chrétien. Toute initiation, fût-elle la plus naturelle, comporte une part de secret et de retraite, et la vie nouvelle qu'elle inaugure se fonde sur une certaine mort, sur une part d'abandon.

2. Etudiant *Le symbolisme des contes de fées*, M. Loeffler-De-lachaux (LOEC, 98-100) distingue trois chambres secrètes, correspondant à trois degrés d'initiation et possédant chacune ses serrures et ses clés d'argent, d'or et de diamant. Ce sont des lieux successifs d'initiation, où le myste d'abord est purifié (clé d'argent), puis instruit en vue de maîtriser les forces de la nature (clé d'or), enfin illuminé par la connaissance suprême et l'acquisition du pouvoir (clé de diamant). Ces trois chambres correspondent à une progression vers un sacré, de plus en plus intériorisé, comme une marche spirituelle allant du parvis à l'intérieur du temple, et jusqu'au tabernacle où réside le divin.

CHAMEAU

1. Le chameau est communément pris comme symbole de sobriété et... de caractère difficile. Il est l'attribut de la tempérance. A cause des longues caravanes qui la sillonnent, l'Asie a été souvent figurée par un chameau.

Le *Lévitique* (9, 4) le considérait comme un animal impur. Etaient réputés impurs les animaux que les païens consacraient à leurs faux dieux ou qui, paraissant répugnants à l'homme, ne pouvaient qu'être censés déplaire à Dieu.

Le chameau est présenté — très exceptionnellement il est vrai — dans l'iconographie hindoue comme l'emblème de **yoginî** sinistres, en relation avec la mort.



CHAMEAU - Poterie chinoise. Période des Six Dynasties.

2. Le chameau est cependant, et avant tout, la monture qui aide à traverser le désert* ; grâce à laquelle on peut donc atteindre le centre caché. L'Essence divine. Compagnon du désert, il est le **véhicule** qui conduit d'oasis en oasis. Les Rois-Mages sont figurés arrivant à la crèche montés sur des chameaux. C'est pourquoi divers textes anciens — notamment ceux d'Honorius d'Autun — établissent une équivoque phonétique entre les chameaux et les **camilles**, qui sont

les *serviteurs* des rois, et aussi des autels, en même temps que les transmetteurs de la *philosophie* hermétique (DEVA, MALA).

3. Le Zohar parle de *chameaux volants*, semblables aux dragons et aux serpents ailés, qui auraient été les **gardiens du Paradis** terrestre et dont il serait question dans **l'Avesta**, le livre sacré de la Perse antique. Le serpent de la tentation, au Paradis, était un *chameau volant*, d'après le Zohar ; il est souvent rapproché du dragon et du serpent à plumes.

4. En Asie centrale, symbole, non de mauvais caractère, mais de prétention. *Parce que le chameau se jugea grand, il perdit l'année* (proverbe bouriate cité dans HARA, 145).

CHAMPIGNON

Le champignon, et plus particulièrement en Chine l'agaric (ou amadouvier), est un symbole de longévité. La raison en est peut-être que, après séchage, il se conserve très longtemps. Il figure dans les attributs du dieu de longévité. Les Immortels le consomment, associé à la cannelle*, à l'or* ou au jade*. Ils en obtiennent, écrit Wang Tch'ong, la légèreté du corps.

Par ailleurs, l'agaric (**ling-tche**) est censé ne prospérer que dans la paix et le bon ordre de l'Empire. Sa végétation est donc le signe d'un bon usage du mandat céleste.

Certains textes anciens le considèrent en outre comme un philtre d'amour.

Sur un tout autre plan, la cosmologie taie fait du champignon, en raison de la forme en dôme de son chapeau, une image du Ciel primordial.

Tchouang-tseu (ch. 2) considère en outre la multiplicité des champignons nés *d'une même humidité* comme l'image des modalités impermanentes de l'être, apparitions fugitives d'une seule et même essence (DURV, KALL, ROUN). P.G.

Chez les Dogon, les champignons sont symboliquement associés à la paroi de l'abdomen et aux instruments de musique. On frotte la membrane des tambours avec une poudre de champignons carbonisés pour leur faire *donner de la voix* (DIED.).

Pour les Orotch, peuple Toungouse de Sibérie, les âmes des morts sont réincarnées dans la lune sous forme de champignons et rejetées sur terre sous cette forme (ELIF).

Pour certains peuples, bantou du Congo central, le champignon serait également un symbole de l'âme. On parle chez les Lulua du champignon de la cour et du champignon de la brousse pour évoquer le monde des vivants et celui des morts (FOUC). Un sage ajoute : un champignon dans la cour et un champignon dans la savane sont un même champignon. Toutes ces croyances ont un point commun, elles font du champignon le symbole de la vie régénérée par la fermentation, la décomposition organique, c'est-à-dire la mort (voir **ordure***). A.G.

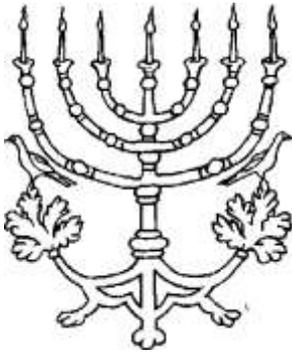
CHAMPS

Aux champs Elisées de la mythologie gréco-romaine, correspondent chez les Egyptiens les champs de lalou, appelés aussi champs de roseaux*, champs des aliments ou champs des offrandes. C'est là que se rendent les défunts, quand l'issue de la psychostasie* a été favorable, pour goûter aux joies divines de l'éternité. Ils y contempleront *l'œuf cosmique*, ou le dieu-Soleil Rê dans son œuf, conservant *la vibration originale qui fut à l'origine de celle de la lumière et de celle de la parole* (CHAS, 49). Antithèse des enfers, les champs sont le symbole du Paradis, auquel les justes accèdent après la mort.

CHANDELIER

Symbole de lumière spirituelle, de semence de vie et de salut.

1. Son symbolisme religieux s'appuie sur son symbolisme cosmique : *On lui a donné autant de branches*, dit Josèphe, parlant du chandelier à sept branches, *qu'on compte de planètes avec le soleil ; imitation terrestre*, selon Philon, *de la sphère céleste archétype*



CHANDELIER 0 SEPT BRANCHES. - Miniature. XII^e siècle. Art alsacien.

Le chandelier des Hébreux est l'équivalent de l'arbre babylonien de la lumière. D'après le texte de l'*Exode* (25, 31-33), il est composé d'or pur. Il comprend sept brandies — trois de chaque côté de l'axe principal. Les deux séries de trois figurent la dualité : *les calices seront en forme de fleur d'amandier*. Le chandelier représente l'amandier*, c'est-à-dire la *noix d'or*, qui se retrouve dans plusieurs civilisations.

Le chandelier à sept branches, ou *Menorah*, apparaît aussi d'une manière certaine dans le temple de Zorobabel. Zacharie (4, 1-14) en donne une description mythique qui laisse soupçonner un symbolisme d'origine astrale : il correspondrait aux sept planètes, aux sept cieux. Les sept lampes qu'il porte sont, pour Zacharie, les yeux de Dieu, sept, nombre parfait, ils vont par toute la terre. Or des écrivains juifs ultérieurs, tels Philon, Flavius Josèphe et même quelques témoins de l'ancien rabbinisme, dégagent explicitement ce symbolisme. Pour Philon (*Vie de Moïse* 2, 105), le chandelier, c'est le ciel avec le système planétaire au centre duquel brille le soleil. La tige central symbolise le soleil, entouré de chaque côté de trois planètes. C'est donc aussi un symbole du **Logos, lumière du monde**.

Selon le même texte de Zacharie, le chandelier est flanqué de deux arbres : des oliviers qui fournissent directement l'huile nécessaire aux lampes. On peut donc se demander si le chandelier à sept branches ne dérive pas directement d'un **arbre** sacré. Les parallèles des religions gréco-romaines, ainsi que plusieurs figurations, à vrai dire plus tardives, où les branches du chandelier portent des feuilles, inviteraient à conclure dans ce sens.

Symbole de la divinité et de la lumière qu'elle dispense aux hommes, la Menorah fut très souvent utilisée comme motif ornemental, mais riche de signification, sur les murs des synagogues ou sur les monuments funéraires.

2. Dans l'Apocalypse il y a bien sept chandeliers, mais il n'est pas dit qu'ils aient sept branches. Ils symbolisent les sept églises (1, 20).

Dans les premiers siècles chrétiens le chandelier désignait le soleil sur son quadrigé, nimbé des sept rayons, entouré des douze signes du Zodiaque et flanqué aux anges des figures des saisons (voir Jean Daniélou, *Symbolisme cosmique et mouvements religieux*, Musée Guimet, Paris, 1953, p. 63).

Pour Clément d'Alexandrie le chandelier d'or à sept branches signifie *les mouvements des sept astres lumineux qui accomplissent leurs parcours dans le ciel* (STROM, 5, 6, 34, 8). Un second symbole — précisé aussi par le même auteur — se rapporte à la croix du Christ, non seulement en raison de sa forme, mais parce que le chandelier rappelle la croix-source de lumière. Enfin le chandelier évoque les sept archanges supérieurs. (Voir Jean Daniélou, *Aux sources de l'ésotérisme judéo-chrétien*, dans *Umanesimo e esoterismo*. Padova 1960, p. 40.)

3. Dans les traditions celtiques, *chandelier de la valeur* est une expression usuelle (ou encore *chandelier de la Bodb*) pour désigner avec honneur un guerrier valeureux. La métaphore a évidemment pour base figurée l'éclat, le brillant du guerrier célèbre. De même, la lance d'un grand guerrier est quelquefois comparée à un *chandelier* royal WINI, 5, 373) (voir *candélabre**).

CHANT

Le chant est la forme normale d'expression du file, poète-devin, agissant es fonctions. On possède le nom de l'hymne religieux, en gaulois cantalon (OGAC, 11, 288-293) et ce mot est apparenté au nom de l'*incantation* en irlandais : **cetal**, de la *leçon* en breton, et du *chant* dans le domaine italique (latin **canere**). Un poète mythique irlandais s'appelle **Amorgen naissance du chant** (OGAC, 12, 448-449). Les enfants de Lir transformés en cygnes par leur marâtre, et qui endorment les Tuatha Dé Dànnann par le *mode de sommeil*, pratiquent le chant vocal, sans accompagnement de harpe. Par rapport à la musique — et ceci montre l'ancienneté de la tradition — le chant est **primordial** : la musique, même sacrée, n'est qu'une technique ; les harpistes avaient le rang **d'hommes libres**, possesseurs de bétail (**bo aire**,) et non de membres de la classe sacerdotale comme les poètes (**filid**) (OGAC, 18, 326-329). Le chant est le symbole de la parole qui relie la puissance créatrice à sa création, en tant que celle-ci reconnaît sa dépendance de créature et l'exprime dans la joie, l'adoration ou l'imploration. C'est le souffle de la créature répondant au souffle créateur. L.G.

CHAOS

1. Dans l'Antiquité gréco-romaine, le chaos est la personnification du vide primordial, antérieur à la création, au temps où l'ordre n'avait pas été imposé aux éléments du monde (GRID, 88). Cette **notion** correspond au *tohu-bohu** de la Genèse, 1, 2 : la terre était vague et vide, les ténèbres couvraient l'abîme, l'esprit de Dieu planait sur les eaux. Tohu et bohu traduisent le désert et le vide ; les ténèbres sur l'abîme ont également une valeur négative ; autant de symboles de **l'indifférenciation**, de l'inexistant, ainsi que de toutes les **possibilités**, même les plus opposées. Les exégètes juifs et chrétiens y verront la révélation de la création à partir du néant,

2. Dans la cosmogonie égyptienne, le chaos est *une puissance du monde informe et non-ordonné... qui entoure la création ordonnée comme l'océan entoure la terre*. Il existait avant la création et coexiste avec le monde formel, dont il paraît être l'enveloppe et comme une immense et immortelle réserve de forces (MORR, 48-49), dans laquelle les formes se dissoudront à la fin des temps. Il semble que Noun soit le nom donné au chaos primitif, père des dieux, du soleil, des hommes et de toute chose, conçu comme l'eau originelle, d'où sortira Rê lui-même, *dieu qui est plus grand et plus puissant que son créateur* (IBID. 225, 229).

3. Dans la tradition chinoise, le chaos est l'espace homogène, antérieur à *la division en quatre horizons*, qui équivaut à la fondation du monde. Cette division marque le passage au différencié et la possibilité de l'orientation*. C'est la base de toute organisation du cosmos. Être désorienté, c'est rentrer dans le chaos. On n'en sort que par l'intervention d'une pensée active, qui tranche et découpe dans l'élément primordial (SOUN).



CHAOS. - Le chaos des éléments. Roberto Fludd, *Utriusque Cosmi Historia*, Oppenheim, 1619.

4. Le chaos initial du monde celtique est représenté symboliquement par les Fomires*, créatures maléfiques et noires, mais qui, contrairement à toutes les autres races du pays, sont à demeure en Irlande, où ils ne furent jamais des immigrants : ce sont les vrais autochtones. Cependant, la vie et la science sont issues du chaos et Delbaeth *forme* est le père, à la fois des dieux et des Fomires. Les dieux sont donc tous frères et sœurs, tandis que Dana (ou Ana), *art*, est la mère des dieux. Elle est toutefois vierge (Brigide, qui équivaut à la Minerve classique, est la fille du Dagda, tout en étant la mère virgine des trois dieux primordiaux). Elatha *science* s'unit à Eri (l'Irlande) pour concevoir le roi usurpateur Eres. Il faut la grande bataille de Mag Tured (qui est une description de la genèse du monde) pour que les dieux des Tuatha Dé

Dànann (*Tribus de la déesse Dana*) parviennent à maîtriser le chaos sous la direction de Lug le polytechnicien (OGAC 17, 399-400 ; 18, 365-399). Ces combats rappellent les gigantomachies de la mythologie grecque. L.G.

5. Pour l'analyse moderne, le chaos n'est *qu'une dénomination symbolique... Le chaos symbolise la déroute de l'esprit humain devant le mystère de l'existence* (dies, 110). Le chaos précède la formation même de l'inconscient. Il équivaut à la proto-matière, à l'indifférencié, à l'informel, à la totale passivité, à quoi font allusion les traditions platoniciennes et pythagoriciennes.

CHAPE

La chape, la cape, la pèlerine, le capuce, la chasuble, tout vêtement circulaire percé d'un trou à son sommet évoque la coupole*, la tente, la chaumière ou la case rondes, avec une ouverture servant de cheminée. On peut y voir un *symbolisme ascensionnel et céleste* ; le prêtre, qui revêt une telle chape ou chasuble, *se trouve rituellement au centre de l'univers, identifié à l'axe du monde, la chape étant la lente céleste, la tête dans l'au-delà où se trouve Dieu dont il est sur terre le représentant* (CHAS, 380).

CHAPEAU

Le Maître, dans l'assemblée maçonnique, conserve son chapeau : il siège le **chef couvert**, *signe de ses prérogatives et de sa supériorité* (BOUM 278). Que la coutume soit ou non maintenue pour des raisons pratiques, le symbolisme du chapeau n'en est pas affecté. Le rôle du chapeau paraît correspondre à celui de la couronne*, signe du pouvoir, de la souveraineté, et ce d'autant qu'il s'agissait autrefois d'un tricorne (voir corne*).

On a prétendu que le port du chapeau pouvait signifier la fin du rôle des cheveux comme instrument récepteur de l'influence céleste, et par là même qu'était atteint le but ultime de la quête initiatique. Mais cette atteinte n'interrompt pas — bien au contraire — la fonction *médiatrice* ; les cornes du chapeau ou les pointes de la couronne sont conçues, comme les cheveux, à l'image des *rayons de lumière* (BOUM). P.G.

3. Le chapeau, en tant que couvre-chef, symbolise aussi la tête et la pensée. Il est encore un symbole **d'identification** ; à ce titre, il prend tout son relief dans le roman de Meyrink, le Golem* : le héros a les pensées et entreprend les projets de la personne dont il porte le chapeau. Changer de chapeau, c'est changer d'idées, avoir une autre vue du monde (JUNG).

CHAPELET

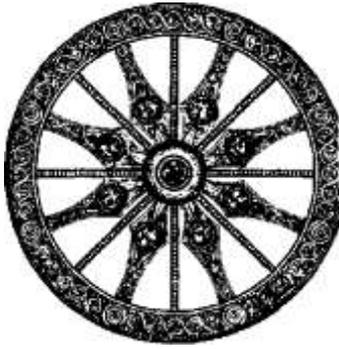
Collier de fleurs, rosaires de pierres, de bois, de noyaux d'arbre, le chapelet est offert en Extrême-Orient, et en d'autres régions, aux hôtes que l'on désire honorer. Il sert aussi dans les offices rituels. Chez les Tibétains, il compte 108 grains, 108 étant le nombre sacré, et les dizaines sont parfois séparées par des anneaux d'argent, La matière et la couleur varient selon les personnages : *chapelet jaune pour les Bouddhas ; grains blancs en coquillage, pour les Bodhisattva ; grains de corail pour celui qui convertit le Tibet ; pour le redoutable Yamantaka, Dompteur de la mort, des rondelles crâniennes de différents ermites ; pour les divinités du Yoga, des baies d'un arbuste appelé tulosi... Pour les simples mortels, il est en bois ordinaire* (TONT, 5). Dans la mesure où des formules, toujours semblables, sont récitées sur chaque grain de chapelet, on peut rapprocher son symbolisme de celui du moulin*. En Afrique, on connaît aussi des chapelets de dents humaines.

CHAR

Il faut distinguer, dans le symbolisme du char, le véhicule lui-même de sa conduite et de son attelage.

1. Le char est en Chine un symbole du monde : le plancher carré (**tavu**) figure la Terre ; le dais rond (**kai**) figure le Ciel ; entre les deux, le mât est l'axe du monde. Le mât a la même mesure que le chef, qui s'identifie à lui, et figure donc le *médiateur* entre le Ciel et la Terre. Symbolisme voisin dans l'Inde où la caisse (**kosha**) du char cosmique correspond à l'espace intermédiaire (**antariksha**) entre le Ciel et la Terre. Mais c'est l'essieu (**aksha**) qui représente ici

l'Axe du monde, et les deux roues, qui sont le Ciel et la Terre tout à la fois réunis et séparés par l'axe.



CHAR. - Roue solaire. Temple du Dieu-Soleil. Konarak (inde).

Le char est souvent associé au soleil, notamment dans l'Inde, dans le culte de **Mithra**, dans celui de **Cybèle** et **d'Attis**, comme symbole de sa course dans le ciel. La course du char de **Mithra** possède en outre un rôle démiurgique, ainsi que celle **d'Attis**. Mais le char — le chariot — ce sont aussi la Grande et la Petite Ourse, constellations *polaires*, donc *centrales* et *immobiles*. Le *timon du Grand Chariot*, qui est aussi le *manche du Boisseau**, désigne successivement les quatre orientes et détermine ainsi les quatre saisons : *il se meut au centre*, écrit Sseu-ma-Ts'ien, et le **Traité de la Fleur d'Or** précise qu'il fait *tourner la manifestation tout entière*.

2. Un autre symbole hindou et platonicien du char est celui de l'ego : le char n'existe que par l'assemblage de ses composants ; les parties sont-elles considérées séparément, le char n'existe plus, le char n'est donc, comme l'ego, qu'une désignation conventionnelle. Symbole largement utilisé par le Bouddhisme, on s'en doute, et notamment dans les **Milindapanha**.

Aussi le Bouddhisme attache-t-il plus d'importance à la conduite qu'au char lui-même. Dans le **Rig-Veda**, le *maître du char* était Agni ou **prâna** (le souffle), ou Atmâ (le Soi), ou encore la Buddhi (l'Intellect). Dans le Bouddhisme, c'est le **Bouddha**, ou **l'atta** (le soi) ou le **Dharma** (la loi). L'attelage est constitué par les sens, le cocher est l'esprit : il importe que le cocher contrôle l'attelage, par référence à sa connaissance du *maître*.

Dans le Bouddhisme **zen**, le *char du Bœuf blanc* désigne le *véhicule* spirituel du Bouddha, par opposition aux chars attelés de chèvres, de daims, de bœufs, véhicules des **Shravaka**, des **Pratye-kabouddha** et des **Bodhisattva**, qui ne permettent pas d'atteindre à la connaissance suprême.

Il faut aussi noter que, dans la Chine ancienne, la conduite des chars était, avec le tir à l'arc, le moyen pour les princes de manifester à la fois leur habileté et leur vertu. Savoir conduire un char c'était, dirions-nous aujourd'hui, être cd mesure de mener celui de l'Etat (AVAS, COOH, ELIF, GRAD).
P.G.

3. Dans toute l'épopée irlandaise, demeurée archaïque, le char est le véhicule normal du guerrier ou du **héros**. Il l'a été en Bretagne à l'époque de César, et aussi en Gaule antérieurement à la conquête romaine. Le nom du char est, en celtique, le thème qui a fourni au français le nom de la *charpente* : gaulois **carpentum**, moyen irlandais **carpat**. On le trouve dans un toponyme du sud de la Gaule, **Carpentorate Carpentras** et il existe en anthroponymie sous la forme de **Carpantus**. La romanisation et la christianisation ont effacé à peu près toute trace de symbolisme, mais une inscription récemment découverte dans la Haute-Garonne, à Péguilhan, est dédiée à **Carpento Deo au dieu Carpentus** (Wuilleumier, **Inscriptions latines des trois Gaules**, p. 16). Une autre trace de symbolisme est, dans la légende irlandaise de la Conception de **Cùchulainn**, le fait que Deichtire (**dextera**, droite*), la propre sœur du roi Conchobar, lui sert exceptionnellement de cocher. Le cocher ne faisait pas partie de la classe guerrière, mais celui de Cùchulainn Loeg, est dit *roi des cochers d'Irlande*. Quant au char, c'est un objet précieux, **d'une solidité à toute épreuve**, orné de plaques de bronze et de tissus rares. Lors de sa prise d'armes, le héros Cùchulainn a d'ailleurs brisé tous ceux qu'on lui offrait, n'épargnant que le propre char du roi d'Ulster.

4. Commentant les Ecritures, et tout particulièrement Ezéchiël, le Pseudo-Denys l'Aréopagite, aux premiers siècles de notre ère, écrit : *Les chars figurent l'égalité harmonique qui unit les esprits d'un même ordre* (PSEO, 68).

5. Le char du soleil symbolise, dès les temps préhistoriques, le **déplacement du soleil** le long d'une courbe qui relie, en passant par le ciel, les deux lignes opposées de l'horizon, du levant au couchant. Ce char deviendra celui d'Apollon, de Mithra, d'Attis, quand ces divinités seront identifiées au Dieu-Soleil. Tout ce qui rappelait les vieux cultes solaires devait être détruit chez les Hébreux : *Josias fit disparaître les chevaux que les rois de Juda avaient dédiés au soleil à l'entrée du temple de Yahvé... et il brûla au feu le char du soleil* (11, Rois, 23, 11).

6. Toutes les religions du monde antique connaissent un char qui roule en produisant un énorme fracas (char de Zeus ou du soleil), un Conducteur **tout-puissant** menant ce char à travers l'immensité du ciel... Plusieurs attributs devaient par la suite compléter l'image que l'on se faisait de cet attelage surnaturel dispensant aux hommes tout le bien et tout le mal, toutes les prospérités et toutes les dévastations. L'éclair fut représenté par un fouet* entre les mains de Zeus et par un fléau dans celles des Dioscures Spartiates... Dans certaines contrées, on modifia le mythe initial du char du tonnerre, en remplaçant celui-ci par un traîneau ou un coursier rapide (LOEF, 27-28). Le char céleste des nuages et du tonnerre ne connaît pas d'obstacles, il roule vite, librement, partout. Il se distingue à cet égard du char solaire, qui suit une courbe régulière. Il évoque plus le caprice de la puissance divine que sa majesté régulatrice : il indique plutôt la phase ouranienne que la phase jupitérienne de l'évolution cosmique et spirituelle.

7. Les contes de fées ont repris ces images, en les enjolivant et en les affadissant par leur joliesse même, mais en gardant cette idée du symbole que **bonheur et malheur descendent également du ciel** ; *Les fées de ce conte (La Biche au Bois) possédaient deux équipages, nous dit Perrault, l'un pour leurs œuvres bénéfiques, l'autre pour leurs œuvres néfastes. Chacune avait son chariot de différente matière ; l'un était d'ébène tiré par des pigeons blancs, d'autres d'ivoire que de petits corbeaux traînaient, d'autres encore de cèdre et de carambou. C'était là leur équipage d'alliance et de paix. Lorsqu'elles étaient fâchées, ce n'était que dragons volants, couleuvres qui jetaient du feu par la gueule et par les yeux, sur lesquelles elles se transportaient d'un bout du monde à l'autre en moins de temps qu'il n'en faut pour dire bonsoir ou bonjour* (LOEF, 31).

8. Dans ces images traditionnelles du char, il y a presque toujours lieu de distinguer le char et son conducteur : l'aurige de Delphes, le compagnon d'Arjuna, l'âme humaine du *Phèdre* (246). Le char, qui s'identifie parfois à un second personnage (tel le cas d'Arjuna, l'archer), représente l'ensemble des forces **cosmiques et psychiques** à conduire ; le conducteur, c'est l'esprit qui les dirige. Appliquée à l'être humain, comme dans le dialogue de Platon, l'image revient à ceci : le char, ou son double personnifié, *représente la nature physique de l'homme, ses appétits, son double instinct de conservation* et de destruction, ses passions inférieures, ses pouvoirs d'ordre matériel sur ce qui est matériel. On pourrait ajouter toutes les puissances de l'inconscient. Le **Conducteur du char** représente, lui, la nature spirituelle de l'homme... Il veille à l'orientation de l'attelage (LOEF, 58).

Ajoutons qu'il symbolise la conscience. Le char et ses personnages ne forment donc qu'un seul être humain, vu sous ses divers aspects, et dans une situation conflictuelle ou tout au moins dynamique. Le char apparaît, selon une tradition védique, très largement répandue, comme *le véhicule d'une âme en expérience ; il porte cette âme pour la durée d'une incarnation* (LOEF, 60). L'analyse moderne corrigerait le dualisme *substantialiste* ou tout au moins *séparatiste* de cette interprétation par la conception d'un centre d'énergies en tension qu'il importe d'harmoniser. Ce qui rejoindrait le sens profond des chars mythiques, mais en identifiant véhicule et véhiculé : *véhicules de forces cosmiques déterminées*. Ces forces cosmiques, d'origine planétaire, agissent sur la terre et ses habitants, suivant certaines différences : les chars de Cybèle influent et rayonnent sur les moissons ; ceux d'Aphrodite sur l'amour, et ceux de Mars sur la guerre (LOEF, 61).

9. Le char de feu est un symbole aussi universel que le char solaire ou le char psychique, *le char ailé de l'âme*. Elie, enlevé au ciel dans un tourbillon, sera généralement représenté dans un

char. (*Malachie 2*). *Toute représentation d'un personnage s'élançant dans un char de feu vers le domaine de l'immortalité est le symbole de l'homme spirituel détruisant en chemin son corps physique au bénéfice d'une ascension exceptionnellement rapide* (LOEF, 63).

10. Les animaux qui tirent les chars ajoutent des nuances à ce symbolisme général ; mais si l'accessoire accentue le principal, il finit parfois par l'éclipser. Des aigles* emportent le char de Zeus ; des paons* celui de Junon ; des chevaux* celui d'Apollon ; des licornes* celui d'Athéna ; des boucs* celui de Dionysos ; des cygnes* ou des colombes* celui d'Aphrodite ; des cigognes* celui d'Hermès ; des cerfs* celui d'Artémis ; des chiens* celui d'Héphaïstos ; des loups* celui d'Ares (Mars) ; des dragons* celui de Cérès ; des lions* celui de Cybèle.

Mais le symbole tombe dans l'allégorie, quand l'âne* tire le char de la paresse ou celui des pourparlers de paix ; des coqs* celui de la vigilance ; des bœufs noirs celui de la mort ; des chauves-souris* celui de la nuit ; des chevaux ailés le char de l'aurore ; des éléphants le char de la renommée ; des mules celui de la pauvreté ; des rapaces celui de la cupidité ; et des veaux le char du printemps (TERS, 71-89).

CHARBON

Symbole du feu caché, de l'énergie **occulte** ; la force du soleil dérobée par la terre est enfouie en son sein ; réserve de chaleur*.

Un charbon ardent représente une force matérielle ou spirituelle contenue, qui chauffe et éclaire, sans flamme et sans explosion ; parfaite image de la maîtrise de soi chez un être de feu. Le charbon noir et froid ne représente que des virtualités : il a besoin d'une étincelle, d'un contact avec le feu, pour révéler sa vraie nature. Il réalise alors la transmutation alchimique du noir au rouge. Il est une vie éteinte, qui ne peut plus se rallumer par elle-même, s'il reste noir.

CHARDON

Le chardon est généralement considéré comme d'un abord revêche, désagréable ; et aussi comme la nourriture des ânes*. Il est, comme toutes les plantes à piquants, un symbole de défense périphérique, de protection du cœur, contre les assauts pernicioeux du dehors. *Qui s'y frotte s'y pique* : c'est la devise de la Lorraine, dont l'emblème est un chardon. A ce titre, il est devenu l'emblème de l'austérité, d'une certaine misanthropie et de l'esprit vindicatif.

Il est toutefois probable que l'aspect *rayonnant* de la tête est susceptible de lui conférer une tout autre valeur, en rapport avec le rayonnement de la lumière.

Dans la Chine ancienne, le chardon était considéré comme un *fortifiant*, capable de procurer la longévité, sans doute en raison de la survie illimitée de la plante après séchage (KALL).
P.G.

CHARIOT

Outre la symbolique générale du char*, à laquelle se rattache celle du chariot, celle-ci se nuance de significations particulières suivant le contenu du chariot.



CHARIOT ; - Céramique peinte. Art chinois. Époque Han. 206 avant J.C. - 220 après J.C. (Kansas City, Nelson Gallery of Art).

1. Le chariot de foin, par exemple, est ambivalent. Il symbolise dans certains cas des occupations futiles et vaines : d'après un proverbe flamand, *mener un chariot de foin* signifiait *s'occuper de bagatelles, se livrer à des jeux enfantins*. En d'autres cas, illustrés en particulier par une peinture satirique de Jérôme Bosch, qui se trouve au Prado, montrant des personnages ecclésiastiques qui s'agitent autour du chariot, pour s'emparer d'un peu de foin, l'image ferait allusion à la chasse aux prébendes et aux bénéfices. Elle rejoindrait une autre image de la

cupidité : *mettre du foin dans ses bottes*, qui signifie que quelqu'un *s'est fort enrichi* et qui s'applique notamment à *ceux qui sont venus de bas lieu, qui ont fait de grandes fortunes par des voyes illicites* (dans TERS, 89-90).

2. Nous retrouvons dans le Chariot, septième arcane majeur du Tarot*, l'Amoureux* de la sixième lame, un peu vieilli, couronné d'or pour attester *qu'il a dominé ses ambivalences et, par là, conquis l'unité propice à tout homme qui a résolu ses conflits. Sur ses épaules, deux côtés de visage (projection dédoublée) témoignent des oppositions qu'il a dépassées. C'est parce qu'il les a dépassées, qu'il est sur le Chariot, c'est-à-dire qu'il avance* (VIRI, 77). Il tient un sceptre* et il est sous un baldaquin couleur chair, soutenu par quatre colonnes, deux bleues et deux rouges, qui s'élèvent des quatre angles du chariot. Il porte une jupe rouge, séparée par une ceinture jaune d'une cuirasse bleue, qui a une manche jaune et l'autre rouge et sur laquelle une triple équerre souligne le travail de construction qui doit être accompli dans les trois mondes : naturel, humain, divin. Les chevaux qui traînent son char n'ont pas de rênes visibles ; ils regardent dans la même direction, mais l'un est bleu, l'autre rouge et ils paraissent tirer à hue et à dia, chacun ayant la jambe extérieure levée. Entre eux les initiales S.M. signifient soit : *Sa Majesté*, soit, selon l'interprétation alchimique : Soufre et Mercure, éléments de base du Grand Œuvre, Les commentateurs ont pensé ici à la légende d'Alexandre, voulant vérifier, debout sur un char tiré dans les airs par deux oiseaux géants ou deux griffons, si les cieux et la terre se touchent, ou bien au char de feu du prophète Elie. Certains ont vu dans cette lame *le succès, le triomphe, la supériorité, la diplomatie appliquée* (O. Wirth) ; *les expertises, le besoin d'être éclairé* (Th Tereschenko) ; *ou les concessions nuisibles, les scandales* (J.R. BOST). *Il correspond en astrologie à la VII^e maison horoscopique, celle de la vie sociale* (a.v.).

Sur le plan psychologique, la septième lame est celle de l'homme qui a dominé les oppositions et unifié les tendances contraires par l'effet de sa volonté. Nous sommes ici dans le domaine de l'action personnelle, située dans l'espace et dans le temps. La fatalité est dépassée ; l'homme a choisi, il s'est pris en main et il est le maître victorieux qui va de l'avant, oubliant peut-être que, s'il dérive du Pape (4), il risque d'aboutir à la Roue de Fortune (10), dont les roues profilées du char peuvent être une préfiguration. M.C.

CHARRUE

1. Symbole de fertilisation : le soc est comme le membre viril qui pénètre le sillon, lequel est l'analogie de l'organe féminin. Passer la charrue sur la terre, c'est unir l'homme et la femme, le ciel et la terre : la naissance est comme une moisson. Au commencement de son règne, en Chine, l'empereur traçait un sillon dans le sol, en signe de prise de possession et de fécondation de son empire. Rama épouse Sita, dans l'épopée indienne.

La charrue — et la bêche — symbolisent, comme la plupart des outils tranchants, **l'action du principe mâle** sur la matière passive, donc femelle. Nous examinerons ailleurs la signification générale du labourage*. L'identification de la charrue à l'organe générateur est illustrée, a noté Mircéa Eliade, par la parenté linguistique entre le mot **lângala** (charrue) et le mot **linga**, tous deux dérivés d'une racine qui désigne tout à la fois la bêche et le phallus. Cette identification se retrouve dans diverses langues austro-asiatiques.

La charrue est essentiellement dans l'Inde l'attribut de **Bala-Rama (Rama-le-fort) avatar de Vishnu** et frère de **Krishna**, symbole des vertus royales, mais sans doute surtout de **la maîtrise de la terre**. La tradition upanishadique l'identifie au *sens du Veda*, c'est-à-dire à la *pénétration* dans la connaissance. Lorsque la charrue est attribuée aux **nâga*** (mais **Bala-Rama** est aussi le **nâga Ananta**), le rapport avec la domination de la terre est évident (BURA, MALA). P.G.

2. Un des trois rois époux des déesses éponymes de l'Irlande porte le nom de Mac Cent., *fils de la charrue*. C'est un des seuls, sinon l'unique témoignage mythologique, concernant cet instrument aratoire. Les légendes celtiques ne s'occupent pour ainsi dire pas des techniques ou des pratiques agricoles. Il n'est à nouveau question de charrue que dans le Mabinogi de Culhwch et Olwen, quand le géant Yspaddaden Penkawr exige de Culhwch, parmi les innombrables conditions à remplir pour épouser sa fille, qu'il défriche en un jour une certaine pièce de lande. Seul Amaethon (cf. gaulois **ambactus serviteur**), le cultivateur, est capable de tenir la charrue à cet effet et il ne viendra pas de bon gré. Il faudra en outre l'aide de Govannon,

le forgeron, pour nettoyer le soc de la charrue. Or, partout dans les pays celtiques le forgeron est un magicien. En Bretagne, la croyance populaire attribuait au **skarzh-prenn**, le bâton de coudrier qui servait à nettoyer le soc, des vertus magiques. Des fouilles archéologiques ont livré en Gaule des socs de charrue en métal (LOTM, 1, 300-301, OGAC, 4, p. 16).

Bien que la société celtique, sacerdotale et militaire, ne comporte pas de classe agricole (fécondité), la charrue participe ainsi au symbolisme du commencement du monde. L.G.

3. Parlant de la conversion des nations, Isaïe (2, 4) écrit : *ils forgeront leurs épées en socs de charrue, et leurs lances en faucilles. Une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et l'on n'apprendra plus la guerre.* Ce passage d'Isaïe est souvent repris et interprété par les Pères de l'Eglise, et en particulier par Irénée, qui mentionne par ces versets l'esprit pacifique des chrétiens dans son traité Contre les hérétiques (4, 34). Il précise de façon plus nette le sens de ce texte, en disant : Car Notre Seigneur lui-même est celui qui a fait la charrue et a apporté la faucille : ceci désigne **la première semaille de l'homme**, qui fut son modelage en Adam, et la récolte de la moisson par le Verbe dans les derniers temps. Et à cause de cela, celui qui unissait le commencement à la fin et est le Seigneur de l'un et de l'autre, a manifesté à la fin la charrue, le bois uni au fer, et a ainsi sarclé sa terre : en effet le Verbe, solide, uni à la chair et fixé de cette manière, a nettoyé la terre inculte.

Dans les traditions juives et chrétiennes, la charrue est un symbole de la création et de la croix. Le bois et le fer de la charrue symbolisent l'union dans le Christ des deux natures.

La charrue est aussi un symbole phallique. On a montré le symbolisme de la charrue qui, dans la pensée primitive, signifie à la fois labourer et féconder ; le **carus novalis** (carnaval) des fêtes de printemps était parfois représenté au Moyen Age sous la forme d'une charrue (JUNM, 265).

La charrue et le stylet symbolisent aussi **l'effort de l'écrivain**. Isidore de Séville compare le stylet à la charrue. Il fait allusion aux anciens traçant leurs lignes tel le laboureur ses sillons. La page blanche est comparée à un champ qui n'a pas encore subi le soc de la charrue. Les écrivains du Moyen Age utilisent souvent ce sens symbolique. M.-M.D.

CHASSE

1. Le symbolisme de la chasse se présente assez naturellement sous deux aspects : la mise à mort de ranimai, qui est la destruction de l'ignorance, des tendances néfastes ; d'autre part, la recherche du gibier, la poursuite à la trace signifiant la *quête* spirituelle. Le Soufi, écrit Jallal-oddin Rûmî, *poursuit le gibier comme un chasseur ; il voit la trace du daim musqué et suit ses empreintes.* Et semblablement Maître Eckhart parle de *l'âme en chasse ardente de sa proie, le Christ.* Le symbolisme n'est pas différent chez les Indiens d'Amérique du Nord, pour lesquels la chasse est une occupation de première importance : suivre la piste de l'animal, c'est suivre la voie qui mène au Grand Esprit.

2. Dans la Chine ancienne, la chasse était répréhensible en tant qu'occupation profane (Lao-Tseu la juge néfaste et cause de trouble) ; mais sous son aspect rituel, le seul légitime, elle permettait de capturer les animaux servant aux sacrifices et aux repas communiels, ainsi que les animaux servant d'emblèmes (= **wou**, essence). La consommation des animaux emblématiques enrichissait la Vertu du roi ; leur conquête et leur distribution étaient en même temps le signe de cette Vertu. Aussi, la maîtrise des animaux divins était-elle une contribution au bon ordre de l'empire par appropriation et répartition des symboles — et donc des influences célestes — qu'ils manifestaient. Elle déroutait aussi les mauvaises influences démoniaques P.G.

3. Chez les Égyptiens de l'Antiquité, la chasse est une extension de la création divine : elle consiste à reculer les limites du chaos* qui, sous forme de bêtes sauvages, subsiste toujours aux confins du monde organisé (DAUE, 640).

La chasse à l'hippopotame dans les marécages du Delta revêtait en particulier une signification magico - religieuse. Cet animal, lourd et goinfre, incarnait le dieu méchant Seth et était considéré *comme une manifestation des forces négatives qui sont en ce monde.* Les

harponner, c'était agir à l'imitation d'Horus, le dieu bon, et détruire des forces malfaisantes. Souvent, le Pharaon procédait lui-même à la mise à mort. Dans la ville d'Edfou, consacrée à Horus, les harponneurs étaient des personnages sacrés, voués au culte du dieu (POSD, 134-135).

Sans doute la chasse, en Egypte, est-elle aussi un sport, un jeu d'adresse ; mais elle demeure un acte religieux, d'une grande portée sociale. *Elle est aussi une magie. De plume, de poil ou d'écaillé, tout gibier est le support consacré des forces malveillantes : barbares, démons, sorciers, assassins des âmes trépassées, ennemis publics et privés, déclarés ou virtuels, que le geste du chasseur envoûte par prétention... De plus la chasse est, pour le roi, un test de valeur, une affirmation perpétuelle de jeunesse. Par privilège rituel, le souverain affronte le lion terrible* (POSD, 49). Dans l'empire romain, la chasse au lion était également le privilège de l'empereur.

4. En Afrique du Nord, comme en beaucoup d'autres régions, la chasse est un privilège seigneurial. *Le Seigneur seul a droit de chasse ; or, explique Jean Servier (SERH, 326), la chasse est une désacralisation rituelle des champs, avant les labours : il s'agit, en effet, d'écarter de la terre en friche les animaux sauvages, manifestations de l'Invisible.* Selon le rituel de la chasse à courre, en Occident, la fanfare *Royale* accompagnait la mise à mort du cerf de dix cors (IBID. 270).

5. Le Coran interdit de chasser à l'homme qui se trouve en état de sacralisation, c'est-à-dire qui est temporairement consacré, parce qu'il va en pèlerinage et qu'il porte le vêtement 'ihram distinctif. Cet interdit est l'épreuve du croyant et de la crainte réelle qu'il éprouve à l'égard de son Dieu. Il révèle par le fait même le devoir de pureté légale, qui incombe particulièrement aux pèlerins, et la propension des Arabes à se livrer à la chasse, pour qu'il serve d'épreuve caractéristique :

*O vous qui croyez !
Dieu va vous éprouver à propos du gibier
que vos mains et vos lances vous ont procuré.
Dieu connaîtra ainsi celui qui le craint en secret.
Un châtiment douloureux est réservé
à quiconque par la suite sera transgresseur.
O vous qui croyez !
Ne tuez pas le gibier
lorsque vous êtes en état de sacralisation.
... Dieu tirera vengeance de celui qui récidive.
(Coran, 5, 94-95, traduction D. Masson. NRF, 1967).*

Le pèlerin d'Allah doit éliminer la tentation de tuer, pour arriver à la Ka'ba pur de tout autre désir que celui d'honorer son Dieu et de se soumettre à sa loi.

6. Les danses de chasse remontent à la plus haute antiquité. Jean-Paul Roux décrit celles des chamans de l'Asie centrale (SOUND 308-310). En mimant ses gestes et son allure par la danse, le chasseur *devient le gibier qu'il chasse et c'est en le devenant qu'il peut le chasser ;* ou bien encore, l'homme imite le comportement d'un autre animal pour faire croire à l'animal qu'il chasse que ce n'est pas lui, homme, qui le poursuit. Ces pratiques semblent obéir à deux idées : que l'homme s'identifie à l'animal par la danse et par la chasse (nous avons vu, en d'autres notices, que le fauve semble couvrir sa proie, avant de la déchirer et de la dévorer : deux modes d'identification) ; la seconde idée proche d'une inconsciente écologie : le chasseur perturbe la vie animale, mais il a intérêt à ce que les animaux qu'il poursuit ne fuient pas tous le territoire de la tribu ; il faut sauvegarder un équilibre biologique ; aussi les retient-il, en les imitant, en s'identifiant à leur comportement. On peut voir là les deux processus de la séduction et de la possession.

7. Suivant l'interprétation biologico-éthique de Paul Diel, à l'inverse de la chasse spirituelle qui est une *quête* du divin, la chasse est le vice d'un Dionysos* Zagreus, *le grand chasseur*, et révèle son désir insatiable de jouissances sensibles. La chasse ne symbolise plus dès lors que la poursuite de satisfactions passagères et une sorte d'asservissement à la répétition indéfinie

des mêmes gestes et des mêmes plaisirs. La chasse d'Artémis, la vierge-sagittaire à l'arc d'argent, est au contraire dirigée, symboliquement, contre les animaux et les hommes qui se livrent à leurs instincts sauvages, contre les monstres, contre les géants. La *Dame aux fauves* symbolisera la lutte intérieure contre les instincts, la violence, la brutalité, la sauvagerie. Elle chasse moins la bête que la bestialité. C'est elle qui sauve Iphigénie du sacrifice, en lui substituant une biche*.

CHAT

1. Le symbolisme du chat est très hétérogène, oscillant entre les tendances bénéfiques et maléfiques ; ce qui peut s'expliquer simplement par l'attitude à la fois douce et sournoise de l'animal. C'est, au Japon, un animal de mauvais augure, capable, dit-on, de tuer les femmes et d'en revêtir la forme. Le célèbre et paisible chat de Jingorô, à Nikko, paraît n'avoir de valeur autre que décorative. Dans le monde bouddhique, on lui reproche d'avoir été le seul, avec le serpent, à ne s'être pas ému de la mort du Bouddha, ce qui pourrait toutefois, d'un autre point de vue, être considéré comme un signe de sagesse supérieure.

On trouve, en Inde, des statues de chats ascètes qui représentent la *béatitude du monde animal* (Kramrisch) ; mais le chat est aussi, à l'inverse, la monture et l'aspect de la **yoginî Vidâli**. Dans la Chine ancienne, le chat était plutôt considéré comme un animal bienfaisant, et on mimait son attitude, en même temps que celle du léopard, dans les danses agraires (Granet).

De nos jours encore, au Cambodge, un chat en cage est transporté de maison en maison, au cours d'une procession chantante, dans l'intention d'obtenir la pluie : chaque villageois arrose le chat dont les cris, dit-on, émeuvent **Indra**, dispensateur de l'ondée fécondante. Ce qui peut s'entendre de diverses manières, compte tenu du symbolisme de la pluie. Le chat est donc lié à la sécheresse, laquelle évoque la notion de chaos* primordial, de **materia prima** non fécondée par les *eaux supérieures*.

Il est au moins curieux de noter que, dans la Kabbale comme dans le Bouddhisme, le chat est associé au serpent : il indique *le péché, l'abus des biens de ce monde* (Devoucoux). Il est parfois figuré, dans ce sens, aux pieds du Christ.

L'imagerie populaire satirique vietnamienne fait du chat l'emblème du mandarin, somme toute l'exact équivalent de notre *chat fourré* (DEVA, GRAR, OGRJ, DURV, KRAA, PORA). P.G



CHAT. - Statuette en bronze. Art égyptien, vers 640 (Paris, Musée du Louvre).

2. L'Égypte ancienne vénérât, sous les traits du Chat divin, la déesse Bastet, comme une bienfaitrice et une protectrice de l'homme. De nombreuses œuvres d'art le représentent, un couteau dans une patte, tranchant la tête du serpent Apophis, *le Dragon des Ténèbres*, qui personnifie les ennemis du Soleil et qui s'efforce de faire chavirer la barque* sacrée au cours de sa traversée du monde souterrain. Le chat symbolise ici la **force et l'agilité** du félin, qu'une déesse tutélaire met au service de l'homme, pour l'aider à triompher de ses ennemis cachés.

3. Dans la tradition celtique, le symbolisme du chat est beaucoup moins favorable que celui du chien* ou du lynx. Il semble que l'animal ait été considéré avec quelque **méfiance**. Cenn Chaitt *tête de chat* est le surnom de l'usurpateur Cairpre qui, occupant la royauté suprême,

cause la ruine de l'Irlande. Un chat mythique punit, dans la *Navigation de Mael-Duin*, un des frères de lait de ce dernier qui avait voulu, dans un château désert où la troupe avait festoyé, s'emparer d'un cercle d'or. Le voleur est réduit en cendres par une flamme jaillie des yeux du petit chat, lequel retourne ensuite à ses jeux. Le portier du roi Nuada à Tara avait également un œil de chat, ce qui le gênait quand il voulait dormir, car l'œil s'ouvrait la nuit au cri des souris ou des oiseaux. Au Pays de Galles enfin, un des trois fléaux de l'île d'Anglesey est, d'après les Triades de l'île de Bretagne, un chat mis bas par la truie mythique Henwen (*Vieille-Blanche*) ; jeté à la mer par le porcher, il fut malencontreusement sauvé et élevé par des imprudents. On peut se demander cependant si, dans tout cela, il ne s'agit pas quelquefois plutôt du chat sauvage que du chat domestique (MEDI, 10, 35-36 ; OGAC, 16, 233-234 ; BROT, 46-48).
L.G.

4. Dans la tradition musulmane, le chat (qatt) est au contraire plutôt favorable, sauf s'il est noir. D'après la légende, comme les rats incommodaient les passagers de l'Arche, Noé passa la main sur le front du lion qui éternua, projetant un couple de chais ; c'est pourquoi cet animal ressemble au lion. Le chat est doué de **baraka**. Un chat parfaitement noir possède des qualités magiques. On donne sa chair à manger pour être délivré de la magie ; la rate d'un chat noir, accrochée à une femme qui a ses menstrues, les arrête. On se sert de son sang pour écrire des charmes puissants. Il possède sept vies. Les **Jnûn** apparaissent souvent sous la forme de chats. En Perse (MASP, 359), quand on tourmente un chat noir, on risque d'avoir affaire, sous cette apparence, à son propre **hemzâd** (génie né en même temps que l'homme pour lui tenir compagnie) et de se nuire ainsi à soi-même. Suivant d'autres, un chat noir est un **jînn** malfaisant qu'il faut saluer, quand il entre de nuit dans une chambre (WERR, 308-309).

Dans beaucoup de traditions, le chat noir symbolise l'obscurité et la mort. E.M.

5. Le chat est parfois conçu comme un serviteur des Enfers. Les Nias (Sumatra) connaissent l'arbre cosmique qui a donné naissance à toutes choses. Les morts, pour monter au ciel, prennent un pont : sous le pont, c'est le gouffre de l'enfer. Un gardien est posté à l'entrée du ciel avec un bouclier et une lance ; un chat lui sert à jeter les âmes coupables dans les eaux infernales (ELIC, 260).

6. Chez les Indiens Pawnees d'Amérique du Nord (FLEH), le chat sauvage est un symbole d'adresse, de réflexion, d'ingéniosité, *il est observateur, malin et pondéré, et il arrive toujours à ses fins*. De ce fait, c'était un animal sacré, qui ne pouvait être tué que pour des fins religieuses, et en observant certains rites.

De l'adresse et de l'ingéniosité, on passe au don de clairvoyance ; ce qui fait que nombre de sacs à médecine sont faits de peau de chat sauvage, en Afrique centrale (FOUC).

CHATAIGNIER

Dans la Chine ancienne, le châtaignier correspondait à l'ouest et à l'automne. Il était planté sur l'autel du Sol disposé à cet orient (catalpa*). La tradition en a fait le symbole de la prévoyance, son fruit servant de nourriture pour l'hiver (GRAR). P.G.

CHATEAU

Dans les faits, comme dans les contes et les rêves, le château est généralement situé sur les hauteurs ou dans la clairière d'une forêt : c'est une demeure solide et d'accès difficile. Il donne une impression de sécurité, comme la maison en général, mais une sécurité affectée d'un quotient élevé. Il est un symbole de protection.

Mais sa situation même l'isole quelque peu au milieu des champs, des bois, des collines. Ce qu'il enferme est séparé du reste du monde, prend un aspect lointain, aussi inaccessible que désirable. Aussi figure-t-il parmi les symboles de la transcendance : la Jérusalem céleste prend la forme, dans les œuvres d'art, d'un château fort hérissé de tours et de flèches, au sommet d'une montagne.

Les temples funéraires que font construire les pharaons, au sommet ou à côté de leurs tombes, sont appelés *châteaux de millions d'années* et sont destinés, éternels comme les

tombes royales, à associer la destinée surhumaine des grands de ce monde à celle des dieux (POSD, 283c).

Ce que protège le château, c'est la transcendance du spirituel. Il est censé abriter un pouvoir mystérieux et insaisissable. Les châteaux apparaissent dans les forêts et les montagnes magiques, déjà lourdes par elles-mêmes d'une force sacrée, et disparaissent comme des enchantements, quand s'approchent les chevaliers au terme du mirage. Ou bien, c'est dans les châteaux que sont endormies les belles jeunes filles ou que languissent les princes charmants, en attendant les unes d'être réveillées par le visiteur énamouré et les autres d'accueillir la voyageuse éblouissante. Le château symbolise **la conjonction des désirs**.

Le *château noir* est le château définitivement perdu, le désir condamné à rester à jamais inassouvi : c'est l'image de *l'enfer*, du destin fixé sans espoir de retour, ni de changement. C'est le château sans pont et vide éternellement, à l'exception de l'âme solitaire qui erre sans fin entre ses murs sombres.

Le *château blanc* est au contraire un symbole **d'accomplissement**, d'une destinée parfaitement remplie, d'une perfection spirituelle. Entre les deux, le noir et le blanc, s'étagent les divers châteaux de l'âme, décrits par les mystiques, comme autant de demeures successives sur la voie de la sanctification. Le château de l'illumination à la cime des monts, qui se confond avec le ciel, sera le lieu où l'âme et son Dieu seront éternellement unis et jouiront en plénitude de leur réciproque et immarcescible présence.

Le *château éteint*, qui n'est pas nécessairement le château noir, symbolise **l'inconscient**, la mémoire confuse, le désir indéterminé ; le château éclairé, qui n'est pas davantage le château de blancheur ou de lumière, symbolise la **conscience**, le désir allumé, le projet mis en œuvre.

CHAUDRON

1. Le chaudron est un *vaisseau de métal dans lequel on fait chauffer, bouillir ou cuire*. Ce qu'on y fait, c'est avant tout le bouillon*, mais aussi les cuisines magiques et démoniaques : d'où les *chaudières du diable* et les *chaudrons de sorcières* de nos légendes. Le chaudron, c'est aussi, chez les Celtes, l'équivalent de la corne*, du vase* ou de la jarre* en d'autres lieux : c'est le *chaudron d'abondance* dispensant une nourriture inépuisable, symbole d'une connaissance sans limites.

La littérature celtique décrit trois types de chaudrons : l'un est le chaudron du Dagda, le dieu-druide. C'est un chaudron **d'abondance** que personne ne quitte sans être rassasié. L'autre est le chaudron de **résurrection** dans lequel, selon le récit gallois du Mabinogi de Branwen, on jette les morts afin qu'ils ressuscitent le lendemain. Un troisième type de chaudron est **sacrificiel**. Le roi déchu s'y noie dans le vin ou la bière, en même temps qu'on incendie son palais, lors de la dernière fête de Samain de son règne. On a affaire à trois variantes du même talisman divin, ancêtre et prototype du saint Graal. En Gaule, les témoignages tardifs des *Scholies Bernoises* (IX^e siècle), recopiant presque certainement des sources antérieures perdues, mentionnent un semicupium dans lequel on noyait rituellement un homme, en hommage à Teutatès (OGAC, 10, 381 sq. 12, 349 sq.).
LG.

Précisons que le chaudron *d'abondance* de Dagda, le *Dieu Efficace-Seigneur de la science*, contient non seulement la nourriture matérielle de tous les hommes de la terre, mais toutes les connaissances de tout ordre. On peut ajouter également que Kerridwen, la déesse des poètes, des forgerons et des médecins, possédait aussi son chaudron, qui était un centre d'inspiration et de pouvoirs magiques.

La majorité des chaudrons mythiques et magiques des traditions celtiques (leur rôle est analogue dans les autres mythologies indo-européennes) ont été trouvés au fond de l'Océan ou des lacs. Le chaudron miraculeux de la tradition irlandaise, Murios, dérive son nom de muir, la mer. La force magique réside dans l'eau ; les chaudrons, les marmites, les calices sont des récipients de cette force magique, souvent symbolisée par une liqueur divine, ambrosie ou eau vive ; ils confèrent l'immortalité ou la jeunesse éternelle, transforment celui qui les possède (ou qui s'y plonge) en héros ou en dieu (ELIT, 179).



CHAUDRON. - Li-Ting; Bronze. Dynastie Chang.

2. Le chaudron, c'est le vase **ting** des Chinois, vase rituel où faire bouillir les offrandes, mais aussi les coupables — à titre de condamnation — et même les accusés — à titre d'ordalie. Le caractère **ting** et l'hexagramme du Yi-King qu'il désigne figurent expressément la chaudière. Elle est, dit le **Yi-King**, symbole de **bonheur ce de prospérité** : nous retrouvons la notion de chaudron d'abondance. Suivent des interprétations partielles, en forme de proverbes, qui traitent de la discrimination du bien et du mal (par renversement de la chaudière), de l'échec ou de la réussite de la cuisson, laquelle apparaît comme une image du Grand Œuvre alchimique : *Quand la chaudière a un pied cassé, le bouillon du Seigneur se renverse*. Or ce bouillon est la quintessence même de sa Vertu. Le premier chaudron tripode fut fondu par Jouang-ti, qui en obtint le pouvoir de divination, de fixation des cycles, et finalement l'immortalité. Les tripodes apparaissent en même temps que les sages ; ils disparaissent, si la vertu s'altère. Yu-le-Grand, organisateur de l'empire, fonde neuf chaudrons avec le métal apporté des neuf régions : ils symbolisaient l'union de ces neuf régions en leur centre* (cinq étaient yang et quatre **yin**), donc la totalité du monde ; ils se déplaçaient seuls et bouillaient spontanément ; ils recevaient par le haut l'influence du Ciel. Lors de la décadence des Tchcou, les tripodes s'enfoncèrent dans l'eau, les vertus, les connaissances s'étant perdues. Le premier empereur, Ts'inche houangti, tenta d'en retirer un de la rivière Sseu : il en fut empêché par un dragon. Sa vertu n'était pas de celles qui permettent d'obtenir les chaudrons.

L'alchimie interne (**nei-tan**) fait du corps humain le chaudron tripode, où s'élabore l'élixir de l'immortalité. Plus précisément, le chaudron correspond au trigramme **k'ouen**, la Terre, le principe passif, le réceptacle : à la fois le *champ de cinabre inférieur (hia tant'ien)* et la base du symbolisme alchimique (ELIF. GRAD, GRAP, KALL, KALT, LECC, LIOT). P. G.

3. Le chaudron magique, dont le symbolisme s'apparente à celui du mortier*, joue un grand rôle dans les mythes et les épopées des peuples ouralo-altaïques, et de toute l'Asie chamanique. Kazan (Chaudron) est le nom de nombreux héros, les uns historiques, les autres légendaires, des peuples turcs ; ce fut aussi, à plusieurs reprises, un nom de ville : Kazan, capitale de la Horde d'Or, Kazan des Tatares de la Volga, etc. Le géant **Samir-Kazan**, ou **Salir-Kazan**, des Turcs Baraba et Tara, semble être le maître des eaux profondes et lutte, dans certaines versions, avec le héros **Ak-Köböök**, *Ecume-Blanche*. Dans l'épopée khirgize de **Er Töshtük**, le héros est obligé par le *Géant Bleu*, maître du monde souterrain, de partir à la recherche du *chaudron magique à quarante anses, chaudron vivant, doué d'une âme, si assoiffé de sang qu'il dévore tous ceux qui osent l'approcher*. D'après les traditions des savants, si l'on se réfère à l'avis des sages, une des anses de ce chaudron est un Dragon suceur de sang — une autre renferme les sept fléaux de Dieu qui embrasent le monde entier ; une autre anse se redresse et, à la furie qu'elle manifeste, ceux qui sont venus l'affronter ont penné voir la mort en personne (BORA, 200). C'est en définitive **Tchal-Kouyrouk**, le cheval magique du héros qui sauvera son maître de cette épreuve, en plongeant pour attaquer et vaincre le Chaudron magique au fond du lac du Pays-sans-retour.

4. Le chaudron se retrouve dans maintes légendes helléniques : la cuisson dans un chaudron est une opération magique dessinée à conférer à celui qui subit cette épreuve des vertus diverses, à commencer par l'immortalité. Dans tout cela, nous sommes en présence d'un mythe à caractère nettement initiatique, explicatif et interprétatif des périls qui menacent les enfants ou les adolescents, donc solidaire de pratiques très archaïques (H. Jeanmaire, dans SECG, 295). D'autres légendes grecques, toutefois, présentent le passage dans le chaudron comme une

sorte d'ordalie qui décidera de la nature divine du sujet : *Quant à Thétis... désireuse de savoir si les rejetons qu'elle a eus de Pelée sont mortels, comme lui, elle les plonge dans une bassine ou un chaudron plein d'eau où ils périssent par noyade, ou, selon d'autres, dans un chaudron d'eau bouillante, dont, naturellement, ils ne se ressentaient pas mieux. Quant à Médée, enfin, elle faisait cuire le vieux Pélios dans un chaudron, sous le fallacieux prétexte de lui rendre la jeunesse* (IBID. 308). Le chaudron symbolise le lieu et le moyen de la revigoration, de la régénérescence, voire de la résurrection, bref, des profondes transmutations biologiques.

CHAUSSURE

1. Symbole d'affirmation sociale et **d'autorité** (voir **pied***, **soulier***).

Une ancienne coutume russe voulait qu'au repas de noces la serviette de la mariée fût pliée en forme de cygne et celle du marié en forme de soulier. A l'église, la mariée essayait de poser la première le pied sur le tapis de satin rosé où s'accomplit le serment dans la cérémonie orthodoxe, afin de dominer son époux ; au soir de ses noces, elle devait déchausser son mari, l'une des bottes contenait une cravache, l'autre de l'argent. Chez les Samoyèdes, la coutume veut que le fiancé éprouve sa promesse en lui demandant de lui coudre des bottes de fourrure (AFAN). Chez les paysans russes, il était interdit de sortir nu-pieds le jour où l'on menait pour la première fois les bêtes au pâturage, sans quoi il y aurait beaucoup de serpents et de loups (DALP).

2. La chaussure était pour les anciens un signe de liberté. A Rome les esclaves allaient pieds nus.

La chaussure est le signe qu'un homme s'appartient à lui-même, qu'il se suffit et qu'il est responsable de ses actes.

Elle participe du triple symbolisme du pied* : *phallique pour les freudiens ; symbole de l'âme pour Diel et, à notre avis, rapport aussi bien que point de contact entre le corps et la terre* (CIRD, 106).

CHAUVE-SOURIS

1. Selon la loi mosaïque, animal impur, devenu le symbole l'idolâtrie et de la frayeur.

2. La chauve-souris est, en Extrême-Orient, le symbole du bonheur parce que le caractère **fou** qui la désigne est l'homophone du caractère qui signifie *bonheur*. Il ne viendrait pas à l'idée d'un Chinois de la clouer sur la porte de sa grange. Son image accompagne parfois le caractère *longévité* dans l'expression des souhaits. Sur les gravures chinoises, un cerf se trouve souvent à son voisinage. Elle figure sur le vêtement du génie du Bonheur. Cinq chauves-souris disposées en quinconce figurent les *Cinq Bonheurs (wou fou)* : richesse, longévité, tranquillité, culte de la vertu (ou santé), bonne mort.

Elle est en particulier un symbole de longévité, car on suppose qu'elle la possède elle-même, du fait qu'elle vit dans les cavernes* — qui sont un passage vers le domaine des immortels — et s'y nourrit de concrétions vivifiantes. La *fortification du cerveau*, pratiquée par les Taoïstes et figurée par l'hypertrophie crânienne, est une imitation de la chauve-souris : elle est censée la pratiquer et c'est pourquoi le poids de son cerveau l'oblige à percher... la tête en bas. Rien d'étonnant qu'elle constitue elle-même une nourriture d'immortalité. En outre les *fortifications* dont il s'agit et l'obtention consécutive de la longévité sont souvent liées à des pratiques érotiques : la chauve-souris sert à la préparation des drogues aphrodisiaques, vertu que Pline reconnaissait, quant à lui, au sang de l'animal (BELT, CADV, KALL).

L'iconographie illustre ces interprétations.

3. Chez les Maya, la chauve-souris est l'une des divinités incarnant les forces souterraines. Dans le Popol Vuh, la *maison de la chauve-souris* est l'une des régions souterraines qu'il faut traverser pour atteindre le pays de la mort. La chauve-souris est le maître du feu. Elle est destructrice de vie, dévoreuse de lumière, et apparaît donc comme un substitut des grandes divinités chthoniennes, le Jaguar* et le Crocodile*. Elle est également divinité de la mort chez les Mexicains, qui l'associent au point cardinal Nord et la représentent souvent combinée avec

une mâchoire ouverte, parfois remplacée par un couteau sacrificiel (SELB, 233). Même fonction, semble-t-il, chez les Indiens Tupi-Guarani du Brésil : pour les Tupinambas la fin du monde sera précédée de la disparition du soleil dévoré par une chauve-souris (Claude d'Abbeville, cité par Mett), Les Maya en font un emblème de la mort et la nomment *celui qui arrache les têtes* ; ils la représentent avec des yeux de mort.

Pour les Indiens Zuni (Pueblo), les chauve-souris sont les annonciatrices de la pluie. Dans un mythe des indiens Chami, apparentés au groupe Choko (versant Pacifique de la cordillère des Andes colombiennes), le héros mythique Aribada tue la chauve-souris Inka (le vampire), pour s'emparer de son pouvoir d'endormir ses victimes, On dit en effet que le vampire*, lorsqu'il veut mordre un homme endormi, généralement entre les orteils, pour lui sucer le sang sans l'éveiller bat constamment des ailes. Aribada, s'étant emparé de ce pouvoir, s'introduit la nuit auprès des femmes endormies et agite deux mouchoirs l'un blanc, l'autre rouge, pour abuser d'elles à leur insu. Ceci est à rapprocher des **pouvoirs érotico-libidineux** déjà reconnus à la chauve-souris par Plin (Milciades Chaves, Mitos, tradiciones y cuentos de los indios Chami, in Boletín de Arqueología. Vol. I, T. II, Marzo-Abril de 1945, Bogotá).

En Afrique, d'après une tradition peule d'initiation, la chauve-souris revêt une double signification. Au sens positif, elle est l'image de la perspicacité : être qui voit même dans l'obscurité, quand tout le monde est plongé dans la nuit. Au sens négatif, elle est la figure de l'ennemi de la lumière, de l'extravagant qui fait tout à rebours et qui voit tout à l'envers comme un homme pendu par les pieds. Ses grandes oreilles, en diurne : emblème d'une ouïe développée pour tout capter ; en nocturne : excroissances hideuses. Souris volante, en nocturne : aveuglement aux vérités les plus lumineuses et entassement par grappes des panteurs et laideurs morales ; en diurne : image d'une certaine unité des êtres, leurs limites s'effaçant dans l'hybride* grâce à des alliances (HAMK 59).

4. Dans l'iconographie de la Renaissance, illustrant de vieilles légendes, la chauve-souris, seul être volant qui possède des mamelles, symbolisait la **femme féconde**. On la voyait auprès d'Artémis, la déesse aux nombreuses mamelles qui, bien qu'elle fût vierge ou plutôt en raison de cette qualité, protégeait la naissance et la croissance.



CHAUVE-SOURIS. -Démon chauve-souris chevauchant un dragon. Leber Floridus de Lambertus. XV^e siècle (Chantilly, Musée Condé).

5. Dans les traditions alchimistes l'ambiguïté de cette nature hybride, la souris-oiseau, explique l'ambivalence de ses symboles : la chauve-souris représente l'androgynie, le dragon ailé, les démons. Ses ailes seraient celles des habitants de l'enfer. Une riche iconographie illustre ces interprétations.

Elle est également, dans certaines œuvres d'art d'inspiration germanique, l'attribut de **l'envie**, car comme la chauve-souris ne vole qu'à la nuit tombante, l'envie travaille dans l'ombre et ne se montre pas en plein jour ; ou encore : la propriété de la chauve-souris, c'est que la lumière l'aveugle, comme les gens envieux et haineux ne peuvent supporter le regard des autres personnages (TERS, 90).

6. La chauve-souris symbolise encore l'être définitivement **arrêté** à **une** phase de **son évolution** ascendante : il n'est plus le degré inférieur, pas encore le degré supérieur ; oiseau manqué, il est bien, comme disait Buffon, *un être monstre*. A l'inverse de l'oiseau bleu qui, même la nuit, reste un animal céleste, *quelque chose de sombre et de lourd*, note G. Bachelard, *s'accumulera autour des oiseaux de la nuit*. Ainsi, pour beaucoup d'imagination, la chauve-

souris est la réalisation d'un mauvais vol (une espèce de voltigement incertain, dit Buffon), d'un vol muet, d'un vol noir, d'un vol bas, anti-trilogie de la trilogie shelleyenne du sonore, du diaphane, et du léger. Condamnée à battre des ailes, elle ne connaît pas le repos dynamique du vol plané. En elle, dit Jules Michelet (L'oiseau, p. 39) on voit que la nature cherche l'aile et ne trouve encore qu'une membrane velue, hideuse, qui toutefois en fait déjà la fonction Mais l'aile ne fait pas l'oiseau. La chauve-souris est, dans la cosmologie ailée de Victor Hugo, l'être maudit qui personnifie l'athéisme (BACS, 89). La chauve-souris symboliserait à cet égard un être dont l'évolution spirituelle aurait été entravée, un raté de l'esprit.

CHEMINÉE

1. Symbole des **voies de communication** mystérieuses avec les êtres d'en-haut*. C'est la voie qu'empruntent les sorcières pour se rendre au Sabbat (GRIA, 54) ; le Père Noël pour apporter ses jouets. Elle est à rapprocher du trou central de la tente des nomades et de la case des sédentaires, de la coupole des temples, de la fontanelle au sommet du crâne. Son symbolisme s'apparente à celui de l'axe* du monde, le long duquel descendent les influx célestes et s'élèvent les âmes de la terre. Elle relie les deux mondes : la fumée qui s'en échappe témoigne de l'existence d'une respiration et donc d'une vie dans la maison ; et, quand celle-ci est entièrement close, le vent d'en haut s'engouffre en chantant par la cheminée.

2. La cheminée est aussi le canal par où passe le *souffle* qui anime le foyer, aspire la flamme, excite le feu, bref entretient la vie de la famille ou du groupe. Elle participe en ce sens du symbolisme biologique et tutélaire du feu* et de la chaleur*. Elle est aussi le symbole du **lien social**. C'est autour d'elle que se tiennent les veillées, où s'évoquent les coutumes des anciens et les esprits des contes.

CHEMISE

Dans la tradition celtique, des hommes du grand monde de l'Est disent à Dagda : Toute peau qui porte la chemise autour d'elle, aucune maladie ne peut l'atteindre. Symbole de protection.

Etre dépourvu de chemise est le signe, non seulement du plus extrême dénuement matériel, mais d'une complète solitude morale et de l'abandon de la société : plus de protection, ni celle d'un lieu matériel, ni celle d'un groupe, ni celle d'un amour. Donner jusqu'à sa chemise, au contraire, est le geste d'une générosité sans limite. Dans la mesure où la chemise est une seconde peau, c'est se donner soi-même, c'est partager son intimité.

La matière même de la chemise, qui est au contact direct du corps, nuance son symbolisme : chanvre rude du paysan ou de l'ascète, lin fin des gens du monde, soie précieuse des riches, chemise brodée des cérémonies, etc., chacune d'elles signe un personnage.

CHÊNE

1. Arbre sacré dans de nombreuses traditions, le chêne est investi des privilèges de la **divinité** suprême du ciel, sans doute parce qu'il attire la foudre et qu'il symbolise la majesté : chêne de Zeus à Dodone, de Jupiter Capitolin à Rome, de Ramowe en Prusse, de Perun chez les Slaves. La massue d'Hercule est de chêne. Il indique particulièrement solidité, puissance, longévité, hauteur, au sens spirituel autant que matériel.

2. Le chêne est, en tout temps et en tout lieu, synonyme de **force** : c'est, de toute évidence, l'impression que donne l'arbre à l'âge adulte. D'ailleurs, chêne et force s'expriment en latin par le même mot : **robur**, Il symbolise aussi bien la force morale que la force physique.

Le chêne est la figure par excellence de *l'arbre** ou de *l'axe du monde*, tant chez les Celtes qu'en Grèce, à Dodone. C'est encore le cas chez les Yakoutes sibériens.

On note en outre que, tant à Sichem qu'à Hébron, c'est auprès de chênes qu'Abraham reçut les révélations de Yahvé : le chêne jouait donc, là encore, son **rôle axial**, qui en faisait l'instrument d'une communication entre le Ciel et la Terre (GUEM). Dans l'Odyssée, Ulysse vient consulter deux fois, sur son retour, *le feuillage divin du grand chêne de Zeus* (14, 327 ; 19, 296). La Toison d'or, gardée par le dragon, était suspendue à un chêne : celui-ci avait valeur de temple.

3. D'après un passage de Pline l'Ancien, qui s'appuie sur l'analogie du grec (drus), le nom des druides est en relation étymologique avec le nom du chêne ; d'où la traduction *hommes de chêne*, qui a souvent réussi à s'introduire jusque dans l'érudition moderne. Mais le nom du chêne est différent dans toutes les langues celtiques, y compris le gaulois (dervo). Le rapprochement est symboliquement valable cependant, en ce sens que les druides, étant donné leur qualité sacerdotale, ont droit à la fois à la sagesse **et à la force**. Le chêne symbolise en effet ces deux valeurs (OGAC, 12, 48-50 ; 18, 111-114). Adoré par les Celtes, il était aussi pour eux, par son tronc, par ses larges branches, par son feuillage touffu et par son propre symbolisme, l'emblème de l'hospitalité.

CHENET

La Gaule a livré un assez grand nombre de chenets (plusieurs centaines) dans les fouilles archéologiques. Ils sont en argile ou en pierre (quelquefois en fer) et figurent, soit une tête de bélier, soit une tête de cheval (très rare). Ces animaux (bélier et cheval) figurent sur les autels domestiques. Les fouilles de l'oppidum de La Roque (Hérault) ont permis de constater que, dans une habitation, *un autel-foyer* fait d'argile cuite décorée occupe le centre d'une pièce) ; des chenets et des vases, dont le fond a été percé avant la cuisson, l'accompagnent. On a découvert également un autel domestique dans une sépulture de Bohême (Lovosice) de l'époque de La Tène. Les chenets y sont en forme de cornes (*croissant*) et correspondent à de nombreuses trouvailles d'Allemagne et d'Europe occidentale qu'elles permettent ainsi d'expliquer. Le symbolisme des chenets rejoint celui du feu* (OGAC, 12, 296 sqq., 571 sqq. ; CELT, 12, 224). Les ornements, dont ils s'accompagnent souvent, relèvent tous en outre d'un symbolisme solaire : le feu fertilisant. I.G.

CHENILLE

La chenille a contre elle le double préjugé défavorable qui s'attache à la larve — laquelle est primitivement un génie malfaisant — et à l'animal rampant. Elle est, dans notre langage figuré, l'image de la tendance à un mal avilissant et de la laideur.

Cependant, la *Bhradarahyaka Upanishad* en fait le symbole de la **transmigration**, en fonction de la manière dont elle passe d'une feuille à une autre, d'un état de larve à ceux de chrysalide et de papillon, comme la vie passe d'une manifestation corporelle à une autre. Toutefois, a noté Coomaraswamy après Shankarâchârya, la chenille ne figure pas une essence individuelle transmigrante, car cette essence n'est pas distincte du *sol* universel (**Atma**), mais une *part pour ainsi dire* de ce Soi — avec tout ce qu'une telle formulation comporte d'inadéquat — *enveloppée dans les activités qui occasionnent la prolongation du devenir*. Le symbole de la chenille met en cause toute la doctrine de la transmigration sans l'explicitement clairement en elle-même (COOH). P.G.

CHÉRUBIN

1. Dans la hiérarchie céleste, (PSEO, 206-207), les chérubins appartiennent à l'ordre supérieur, entre les trônes* et les séraphins*, *qui siègent immédiatement auprès de Dieu dans une proximité supérieure à celle de tous les autres... (Recevant) les illuminations primordiales de la Théarchie... les apparitions de Dieu et les plus hautes perfections*. Les chérubins se caractérisent, dans leur conformité à Dieu, par la *masse de connaissance*, c'est-à-dire par **l'effusion de sagesse** : *l'appellation de chérubin enseigne d'autre part l'aptitude à connaître et à contempler Dieu, à recevoir les plus hauts dons de sa lumière, à contempler dans sa puissance primordiale la splendeur théarchique, à accueillir en soi la plénitude des dons qui rendent sage et à les communiquer ensuite aux essences inférieures grâce à l'effusion de cette sagesse même qui l'a comblé de ses bienfaits* (PSEO, 207).

2. Dans la Perse antique et chez les Assyro-Babyloniens, s'était développée toute une angéologie. Le nom hébreu de chérubin correspond au nom babylonien de Kâribu, qui désignait des génies à forme mi-humaine, mi-animale destinés à veiller à la porte des temples et des palais, comme des **gardiens du trésor**, à l'instar des dragons aux portes de palais chinois. Au moment de la construction de l'Arche d'alliance, Yahvé prescrivit à Moïse : *Tu façonneras au marteau deux chérubins d'or pur, aux deux extrémités du propitiatoire. Façonne-le, premier*

chérubin à l'une des extrémités ci le second à l'autre, et fixe-les aux deux extrémités du propitiatoire pour qu'ils fassent corps avec lui. Ces chérubins auront les ailes déployées vers le haut et en protégeront le propitiatoire. Ils se feront face, le visage tourné vers le propitiatoire. Tu placeras le propitiatoire sur la partie supérieure de l'arche, ci lu déposeras dans l'arche le Témoignage que je te donnerai (Exode 25, 18-21).

Le commentateur de la Bible de Jérusalem ajoute, en citant de nombreuses références : à cause de leur place sur l'arche, on dira gué Yahvé siège sur les chérubins. Ils encadrent l'arche dans le temple de Salomon. Ils tirent le char de Dieu dans l'Ezéchiel et sont la monture de Dieu dans le **Psaume 18**.- *Il chevaucha un chérubin et vola, il plana sur les ailes du vent.*

Comment ces statues d'or, au bout de deux millénaires, en viendront à manifester *une effusion de sagesse* ? Il semble que, dès la destruction du Temple, les chérubins symbolisèrent des êtres célestes. On verra plus tard, comme en Egypte, des anges couverts d'ailes et d'yeux, symboles d'omniprésence et d'omniscience. Observons que ce rôle symbolique ne préjuge en rien de la nature même du chérubin, statue d'or ou pur esprit.

CHEVAL

Une croyance, qui paraît ancrée dans la mémoire de tous les peuples, associe originellement le cheval aux ténèbres du monde chthonien, qu'il surgisse, galopant comme le sang dans les veines, des entrailles de la terre* ou des abysses de la mer*. Fils de la nuit* et du mystère, ce cheval archétypal est porteur à la fois de mort et de vie, lié au feu*, destructeur et triomphateur, et à l'eau*, nourricière et asphyxiante. La multiplicité de ses acceptions symboliques découle de cette signification complexe des grandes figures *lunaires*, où l'imagination associe par analogie la terre dans son rôle de Mère, son luminaire la lune, les eaux et la sexualité, le rêve et la divination, la végétation* et son renouvellement périodique.

Aussi les psychanalystes ont-ils fait du cheval le symbole du *psychisme inconscient* ou de *la psyché non-humaine* (JUNA, 312), archétype voisin de celui de *la Mère, mémoire du monde*, ou bien de celui du temps, puisqu'il est relié *aux grandes horloges naturelles* (DURS, 72) ou encore de celui de *l'impétuosité du désir* (DIES, 305), Mais la nuit conduit au jour et il arrive que le cheval, suivant ce processus, quitte ses sombres origines pour s'élever jusqu'aux cieux, en pleine lumière*. Vêtu d'une blanche robe de majesté, il cesse alors d'être lunaire ci chthonien et devient ouranien ou solaire, au pays des dieux bons et des héros : ce qui élargit encore l'éventail de ses acceptions symboliques. Ce blanc cheval céleste représente l'instinct contrôlé, maîtrisé, sublimé, il est, selon l'éthique nouvelle, *la plus noble conquête de l'homme*. Mais il n'y a pas de conquête éternelle et, en dépit de cette claire image, le cheval ténébreux poursuit toujours au fond de nous sa course infernale : il est tantôt bénéfique, tantôt maléfique. Car le cheval n'est pas un animal comme les autres. Il est la monture, le véhicule, le vaisseau, et son destin est donc inséparable de celui de l'homme. Entre eux deux intervient une dialectique particulière, source de paix ou de conflit, qui est celle du psychique et du mental. En plein midi, entraîné par la puissance de sa course, le cheval galope à l'aveugle, et le cavalier*, les yeux grands ouverts, provient ses paniques, et le dirige vers le but qu'il s'est assigné ; mais la nuit, quand le cavalier à son tour devient aveugle, le cheval peut se faire voyant et guide ; c'est lui alors qui commande, car lui seul peut franchir impunément les portes du mystère inaccessible à la raison. Qu'il y ait entre eux conflit et la course entreprise peut mener à la folie et à la mort ; qu'il y ait accord, et elle se fait triomphale. Les traditions, les rites, les mythes, contes et poèmes qui évoquent le cheval ne font qu'exprimer les mille et une possibilités de ce jeu subtil.

L'animal des ténèbres et des pouvoirs magiques.

1. La steppe d'Asie centrale, pays de cavaliers et de chamans, a conservé dans ses traditions et sa littérature l'image du cheval chthonien, dont les pouvoirs mystérieux suppléent à ceux de l'homme, là où s'arrêtent ceux-ci, au seuil de la mort. Clairvoyant, familier des ténèbres, il exerce des fonctions de guide et d'intercesseur, en un mot de psychopompe. L'épopée kirghiz **d'Er-Töshtük** est à cet égard significative (bora). Pour retrouver son âme* ravie par un magicien, **Töshtük**, tout héros qu'il soit, doit en quelque sorte abdiquer sa propre personnalité pour se fier aux pouvoirs *supernormaux* du cheval magique **Tchal-Kouirouk**, qui lui permettra d'accéder *au monde du dessous* et d'en déjouer les embûches. **Tchal-Kouirouk**, ce *Bayard* asiatique, entend

et parle, lui aussi, comme un homme ; dès le début de cette chevauchée fantastique, il avertit son maître du renversement de pouvoirs qui doit s'opérer :

Ta poitrine est large, mais ton esprit est étroit ; lu ne réfléchis à rien. Tu ne vois pas ce que le vois, tu ne sais pas ce que le sais... Tu as le courage, mais tu n'as pas l'intelligence (BORA, 136, 106). Et d'ajouter enfin, ce qui résume admirablement ses pouvoirs : Je puis marcher dans les eaux profondes.

Mais **Tchal-Kourouk**, qui participe à la fois des deux mondes, ne peut passer de l'un à l'autre qu'au prix des plus cruels supplices, et lui-même, chaque fois que la situation l'exige, demande à son cavalier de lui arracher à coups de fouet des morceaux de chair *gros comme des moutons* pour rendre ses vertus opérantes ; l'image est significative : à chaque fois s'opère un processus initiatique.

Il n'est que de lire cette épopée pour pénétrer le sens profond de certaines traditions chamaniques. Ainsi, chez la plupart des Altaïques, la selle et le cheval du mort sont-ils déposés près du cadavre, afin d'assurer au défunt son dernier voyage (HARA). Chez, les Bouriates, le cheval d'un malade — censé avoir momentanément perdu son âme — est attaché près de la couche de son maître pour qu'il signale le retour de l'âme, *qu'il manifeste en se menant à trembler* (ELIC, 199). Si un chaman vient à mourir, on le dépose sur son lapis de selle, la selle elle-même servant d'oreiller, on lui met en mains les rênes, un arc et des flèches (HARA, 212).

Chez les Beltir, le cheval du mort est sacrifié, afin que son âme guide celle de l'homme, et il est significatif que sa chair soit ensuite partagée entre les chiens* et les oiseaux*, eux aussi psychopompes, habitués des deux mondes transcendants du dessous et du dessus. Ce sacrifice du cheval au maître défunt est si courant qu'on l'a même considéré comme un des éléments constitutifs auxquels on reconnaît les civilisations primitives de l'Asie (DELIC, 241). 11 est attesté chez de nombreux peuples indo-européens et jusque chez les anciens méditerranéens : dans l'Illiade, Achille sacrifie quatre cavales sur le bûcher funéraire de Patrocle, son *ami sans reproches* ; elles conduiront le défunt au royaume **d'Hadès**. Le cheval, de par son pouvoir de clairvoyance, et sa connaissance de l'autre monde, joue également un très grand rôle dans les cérémonies chamaniques. L'esprit bénéfique du chaman altaïque, qui accompagne celui-ci dans ses voyages divinatoires, possède *des yeux de cheval qui lui permettent de voir à trente jours de voyage ; il veille, sur la vie dès-hommes et en informe le Dieu suprême* (HARA, 112). La plupart des accessoires de la transe chamanique sont en rapport avec le cheval. Ainsi le tambour* rituel, dont le battement rythmique provoque et entretient la crise, est-il tendu le plus **souvent** de peau de cheval ou de cerf* ; les Yakoutes et d'autres peuples le nomment expressément **le cheval du chaman** (HARA, 351). Enfin, pour *se rendre dans l'autre monde*, les chamans utilisent souvent une canne coudée en tête de cheval, dite *canne-chevaline* dont ils usent *comme un cheval vivant* (IBID. p. 333) ce qui n'est pas sans rappeler le manche à balai de nos sorcières.

L'homme métamorphosé en cheval : le possédé et l'initie.

2. La place éminente occupée par le cheval dans les rites extatiques des chamans nous amène à considérer le rôle de cet animal dans les pratiques dionysiaques et, plus généralement, dans les rites de possession et d'initiation. Et, d'emblée, une constatation s'impose : dans le **Vaudou** haïtien et africain, dans le **Zar** abyssin comme dans les anciens **mystères** d'Asie Mineure, le *renversement* ' des rôles **entre** cheval et cavalier, ci-dessus esquissé, se poursuit pour atteindre ses plus extrêmes conséquences. Dans toutes ces traditions, l'homme, c'est-à-dire le possédé, devient lui-même cheval, pour être **monté** par un esprit. Les possédés du Vaudou sont nommés expressément, en Haïti comme au Brésil et en Afrique, les **chevaux** de leurs Loa ; même chose en Abyssinie où, *au moment de la Wadadja* (danse *collective des possédés*), *le possédé s'identifie à son Zar, n'étant plus que son cheval, qui obéit comme un cadavre aux caprices que l'esprit lui commande* (LEIA, 337). Le même rituel, avec les mêmes termes, était encore pratiqué en Egypte au début de ce siècle, selon Jeanmaire (JEAD).

Les pratiques dionysiaques d'Asie Mineure ne font pas exception à ce qui apparaît là comme une règle. On disait des adeptes des mystères qu'ils étaient **chevauchés** par les dieux. Les figures hippomorphes abondent dans l'entourage de Dionysos, le Grand-Maître des pratiques

extatiques : ainsi les Silènes et les Satyres, compagnons des Ménades dans le cortège dionysiaque, sont des hommes-chevaux, tout comme les Centaures, que ce dieu enivra, provoquant ainsi leur lutte avec Héraclès (JEAD, GRID). Les héroïnes des traditions légendaires relatives à l'orgiasme bachique, précise Jean MAIRE, *parlent des noms dans la composition duquel entre avec une fréquence remarquable le composant nippé... ou des épithètes qui éveillent également l'idée de qualités chevalines* (JEAD, 285). Sans doute peut-on comprendre par là pourquoi, dans les anciennes traditions chinoises, les néophytes étaient appelés *jeunes chevaux*, lors de leur initiation. Les initiateurs, eux, ou les propagateurs de nouvelles doctrines, étaient appelés *marchands de chevaux*. Tenir une réunion initiatique, plus ou moins secrète, se traduisait par *lâcher les chevaux*. Si le cheval symbolise les composantes animales de l'homme, c'est surtout à la qualité de son instinct qu'il le doit et qui le fait apparaître comme doué de clairvoyance. Coursier et cavalier sont intimement unis. Le cheval instruit l'homme, c'est-à-dire que l'intuition éclaire la raison. Le cheval enseigne les secrets, il se dirige d'une façon juste. Dans la mesure où la main du cavalier le conduit dans une fausse voie, il découvre les ombres, les fantômes ; mais il risque de devenir un allié du démon.

L'initiation chevaleresque de l'Occident médiéval n'est pas sans analogie avec la symbolique du cheval, monture privilégiée de la quête spirituelle. Son prototype est en quelque sorte le combat contre la chimère mené par Bellérophon chevauchant Pégase.

Ainsi donc, après avoir été considéré comme psychopompe et voyant, le cheval devient le Possédé, adepte des divins mystères, qui abdique sa propre personnalité pour que celle d'un Esprit supérieur se manifeste à travers lui, fonction passive qui est indiquée dans le double sens du mot *chevaucher* et *être chevauché*. Il est alors à remarquer que les habitants du Panthéon vaudou — les **Loa** — qui viennent chevaucher leurs possédés ne sont pas tous des esprits infernaux ; nombre de Loa, parmi les plus importants, sont des **Loa blancs**, des esprits célestes, ouraniens. Le cheval, symbole chthonien, accède donc ainsi à sa plus extrême valorisation positive, où les deux plans du *dessus* et du *dessous* se manifestent indifféremment par son truchement ; c'est-à-dire que sa signification devient cosmique. On rejoint par là le symbolisme du sacrifice védique du cheval, l'**Açvamedha**, rituel d'un caractère essentiellement cosmogonique, comme le souligne M. Eliade : *Le cheval est (alors) identifié au Cosmos et son sacrifice symbolise — c'est-à-dire reproduit — l'acte de la création* (ELIT).

Certaines figures de la mythologie grecque, dont celle de Pégase, représentent, elles, non la fusion des deux plans du dessus et du dessous, mais le passage, la sublimation de l'un à l'autre : Pégase* porte la foudre à Zeus ; il est donc un cheval céleste ; son origine est pourtant chthonienne puisqu'il est né, soit des amours de Poséidon et de la Gorgone, soit de la Terre fécondée par le sang de la Gorgone. On peut donc dire qu'il représente la sublimation de l'instinct, et non plus le magicien ou le possédé, mais le Sage initié.

Les chevaux de la mort.

3. La valorisation négative du symbole chthonien fait, elle, du cheval, une kratophanie infernale, une manifestation de la mort, analogue à la *faucheuse* de notre folklore. En Irlande, le héros Conal I Cernach possède un cheval à tête de chien, le *Rouge de Rosée*, qui déchire le flanc de ses ennemis. Les chevaux de Cùchulainn, le Gris de Mâcha (c'est le *roi des chevaux d'Irlande*) et le Sabot Noir, ont une intelligence humaine : le Gris refuse de se laisser atteler au char du héros qui se prépare pour son dernier combat, et il verse des larmes de sang ; un peu plus tard, il guidera le vengeur Conal I Cernach, vers le corps de son maître ; le Noir, lui, va se noyer de désespoir.

Les chevaux de la mort, ou présages de mort, abondent, de l'Antiquité grecque au Moyen Age, et s'étendent à tout le folklore européen. *Chez les Hellènes déjà, dans l'antique version de la clef des songes qu'est l'ouvrage d'Artémidore, rêver d'un cheval est signe de mort pour un malade* (JEAD, 284). Démêler d'Arcadie, souvent représentée avec une tête de cheval, est identifiée à l'une des Erinyes, ces terribles exécutrices de la justice infernale. Elle enfante, également de Poséidon, un autre cheval, Aréion, monture d'Héraclès. Les Harpies, *démons de la tempête, de la dévastation et -de la mort* (JEAD), sont représentées comme des figures ambiguës, à la fois femmes-oiseaux et juments ; l'une d'elles est la mère des chevaux d'Achille,

une autre celle des coursiers qu'offre Hermès aux Dioscures. Ahriman, le diable du Zoroastrisme, se présente souvent sous la forme d'un cheval, pour tuer ou enlever ses victimes. La plupart des chevaux de la mort sont noirs, tel Charos, dieu de la mort des Grecs modernes. Noirs sont aussi le plus souvent ces coursiers de la mort, dont la chevauchée infernale poursuit long-temps les voyageurs égarés, en France comme dans toute la chrétienté :

*Un soir vers la mi-nuit...
 Tout seul outre le Loir et passant un détour
 Joignant une Grand Croix, dedans un carrefour*
 J'ouis, ce me semble, une aboyante chasse
 De chiens qui me suivait pas à pas à la trace.
 Je vis auprès de moi sur un grand cheval noir
 Un homme qui n'avait que les os, à le voir,
 Me tendant une main pour me monter en croupe
 ...Une tremblante peur me courut par les os...*

(Ronsard. Hymne aux démons),

Mais il en est aussi de pâles, de *blêmes*, que l'on confond souvent avec le cheval blanc ouranien, dont la signification est exactement contraire. Si ces chevaux blêmes sont parfois dits blancs*, il faut entendre par là la blancheur nocturne, lunaire, froide, faite de vide, d'absence de couleurs, tandis que la blancheur diurne, solaire, chaude, est, elle, pleine, faite de la somme des couleurs. Le cheval blême est blanc comme un suaire ou un fantôme. Sa blancheur est voisine de l'acception la plus courante du noir : c'est la blancheur du deuil, telle que l'entend le langage commun, lorsqu'on parle de *nuits blanches* ou de blancheur *cadavérique*. C'est le cheval pâle de l'Apocalypse, le cheval *blanc*, présage de mort dans les croyances allemandes et anglaises. Ce sont tous les chevaux néfastes, complices des eaux tourbillonnantes, que l'on rencontre dans le folklore franco-allemand, depuis le **Schimmel Reiter** qui détruit les digues pendant la tempête, la **Blanque Jument** du Pas-de-Calais et le **Bian Cheval** de Celles-sur-Plaine, jusqu'au **Drac**, beau cheval blanc qui saisit les voyageurs pour les noyer dans le Doubs (DOND, DONM). Au Moyen Age, la civière s'appelait *cheval de Saint-Michel* ; le cheval symbolisait *l'arbre de mort*. Ces derniers exemples illustrent la valorisation négative du cheval lunaire, associé à l'élément eau ; nous examinerons plus loin sa valorisation positive. C'est, pour finir, le lourd et inquiétant cheval au regard fixe, qui hante l'imagination d'Albrecht Diirer. Sémantiquement, Krappe voit ce cheval sinistre, qu'il soit noir ou blême, à l'origine même du français **cauchemar** ou de l'anglais **nightmare** : la **mahrt** allemande (jument) est un démon chthonien, comme le mot l'indique (comparer vieux slavon **mora** sorcière ; russe **mora** spectre ; pol. **mora** ; tchèque **mura** *cauchemar* ; latin **mors, moriis** ; vieil irl. **marah** mort, épidémie ; lit. **inaras** mort, peste ; let. **meris** peste ; et la sinistre **Mor (r) igain** irlandaise) (kram, 229). Les chevaux de mort ou de cauchemar hantent le folklore celtique : le **March-Malaen (Maiaen, lat. Malignes)** est un des *trois fléaux de l'île de Bretagne* : les **Kelpies** d'Ecosse sont des chevaux-démons et le folklore breton est rempli d'anecdotes ou de contes relatifs à des chevaux diaboliques, qui égarent les voyageurs ou les précipitent dans des fondrières ou des marais. Les chevaux noirs, dans ce folklore, sont le plus souvent soit le diable, soit un démon, soit un damné, ou une âme en peine ; ou bien ils sont la monture d'un héros de ces *chasses maudites*, tout à l'heure évoquées par Ronsard, et dont le plus célèbre est sans doute le roi Arthur, condamné à poursuivre dans une course sans fin un **gibier** inaccessible. Il est significatif, au passage, de remarquer que dans ses plus anciennes versions, la *chasse Arthur* est accompagnée d'une meute **de chiens blancs*** et poursuit un lièvre*, animal typiquement lunaire (DOND).

Dontenville voit dans ce roi Arthur un homologue celtique du Wotan germanique. Une légende voisine, celle de la Dame Blanche, est à examiner, car elle renverse la polarisation du symbole en lui donnant une signification sexuelle, en même temps que le coursier de cette nouvelle chevauchée fantastique devient *d'une blancheur éclatante : dans le Jura comme dans le Périgord, la Dame à la robe blanche passe par-dessus les bois agités et l'on entend ses chevaux, ses lévriers, les piqueurs et sa trompe aux sons harmonieux. Cette musique, d'abord guerrière, puis apaisée, doit ouvrir les portes embrasées de la volupté* (DOND, 35). Coursier d'une blancheur éclatante, musique guerrière puis voluptueuse, voilà que s'amorce l'ascension du symbole cheval, du domaine chthonien à l'ouranien. Nous y reviendrons.

Le sacrifice du cheval.

4. L'enchaînement symbolique Terre-Mère, Lune-Eau, Sexualité-Fertilité, Végétation-Renouveau périodique permet de découvrir d'autres aspects de ce symbole. Bien des auteurs ont expliqué le processus par lequel les divinités chthoniennes deviennent, dans les civilisations de cultivateurs, des divinités agraires. Le cheval, dans ses métamorphoses symboliques, ne fait point exception à cette règle. Frazer en donne de multiples exemples. A Rome, les chevaux destinés à la cavalerie sont consacrés à Mars (du 27 février au 14 mars, les Equinies) : c'est le début des expéditions militaires. Quand elles prennent fin, six mois plus tard, on sacrifie, une fois l'an, le 15 octobre, au lendemain des récoltes, un chenal dédié à Mars. Sa tête est garnie de grains en remerciement de la moisson engrangée ; car Mars défend la collectivité, aussi bien contre les fléaux des cultures que contre les ennemis des hommes. La queue* de l'animal *était portée à la maison du roi avec une grande célérité, afin que le sang coulât sur le foyer de sa maison... Il semble en outre que l'on recueillait le sang du cheval et qu'on le gardait jusqu'au vingt et un avril ; les vestales le mêlaient alors au sang des veaux non encore nés que l'on avait sacrifiés six jours auparavant ; on distribuait le mélange aux bergers qui, avec d'autres ingrédients, le brûlaient et s'en servaient pour fumer leurs troupeaux* (FRAG, 8, 40 sq.). Ce sacrifice du cheval constituerait, suivant une expression de G. Dumézil, *une sorte de capitalisation royale de la victoire. L'usage de couper la queue du cheval, remarque Frazer, ressemble à la coutume africaine (Guinée, Grand Bassam) qui consiste à couper la queue des bœufs et à l'offrir en sacrifice pour avoir une bonne récolte. Dans la coutume romaine comme dans l'africaine, l'animal représente apparemment l'esprit du blé, et son pouvoir fertilisant passe pour résider en particulier dans sa queue* (ibid.). Par la rapidité de sa course, qui l'associe au temps, comme nous l'avons vu, et donc à la continuité de celui-ci, le cheval, qui, d'autre part, traverse indemne les pays de la mort, et du froid, donc l'hiver, le cheval, porteur de *l'esprit du blé*, de l'automne au printemps, comble la faille hivernale et assure l'indispensable renouveau. Ce même rôle *d'esprit du blé* — ou de toute autre céréale — lui est attesté dans de nombreuses autres traditions. Ainsi était-il coutumier, en France et en Allemagne, qu'à l'époque des moissons le plus jeune cheval du village soit fêté et entouré de soins particuliers, car c'était à travers lui que devait être assurée la nouvelle germination ; jusqu'aux prochaines semailles on disait qu'il portait en lui l'esprit du blé (FRAG, 7, 292).

En Irlande, selon le récit d'un témoin oculaire, également rapporté par Frazer (IBID, 10, 203), au cours d'une cérémonie des feux de la Saint-Jean, après que tous les paysans eurent sauté par-dessus les braises, on vit apparaître une grande construction en bois d'environ huit pieds de longueur, munie à l'une de ses extrémités d'une tête de cheval, et recouverte d'un grand drap blanc qui cachait l'homme qui la portait. On l'accueillit par de grands cris : *Le Cheval Blanc ! Le Cheval Blanc !* Le masque sauta par-dessus le feu, puis se lança à la poursuite des spectateurs. Quand je demandai ce que représentait le cheval, conclut le narrateur, on me répondit : **tout le bétail**. D'esprit du blé, le cheval est donc devenu le symbole de toute abondance, ce qu'expliquent son dynamisme et sa force impulsive et généreuse. Le détail d'autres cérémonies agraires souligne cette interprétation. Ainsi, en Assam, chez les Garo, pour célébrer la fin des moissons, un cheval en effigie, de couleur blanche, et assez semblable à celui de la Saint-Jean d'Irlande, est jeté à la rivière après une danse au cours de laquelle on le bombarde avec des œufs*. On sait que les esprits des eaux font partie du cycle lunaire et qu'ils régissent la germination et la croissance des plantes. L'association cheval-œufs renforce les pouvoirs de cet esprit du riz. La tête du masque, note Frazer, est conservée jusqu'à l'année suivante, de même qu'à Rome la tête du cheval sacrifié était conservée clouée sur la porte d'une citadelle.

L'affinité du cheval et des eaux courantes est clairement soulignée par cette ancienne tradition des pêcheurs du fleuve Oka (affluent de la Volga) qui voulait qu'au début du printemps, le 15 avril, date à laquelle fondaient les dernières glaces, les pêcheurs volent un cheval pour l'offrir (en le noyant) au Grand-Père des eaux, qui s'éveillait ce jour-là — *Tiens, Grand-Père, disaient les pêcheurs, accepte ce cadeau et protège notre famille* (c'est-à-dire notre tribu) (dalp 878). Ce sacrifice du cheval par immersion dans les eaux d'un fleuve semble avoir été pratiqué par d'autres peuples indo-européens, dont les premiers Grecs, si l'on en croit cette imprécation d'Achille aux meurtriers de Patrocle (*Iliade*, 21, 130 s). *Le beau fleuve aux tourbillons d'argent ne*

vous défendra pas. Vous aurez beau lui immoler force taureaux et jeter tous vivants dans ses tourbillons des chevaux aux sabots massifs ; vous n'en périrez pas moins d'une mort cruelle,

Une divinité des eaux.

5. Participant du *secret* des eaux fertilisantes, le cheval connaît leur cheminement souterrain ; c'est ce qui explique que, depuis l'Europe jusqu'en Extrême-Orient, il passe pour avoir le don de faire jaillir des sources* du choc de son sabot. Ce sont, en France, les sources ou fontaines Bayard, qui jalonnent, dans le Massif central, le périple des quatre fils Aymon, portés par le célèbre cheval magique. Pégase* lui-même inaugure cette tradition en créant la source Hippocrène — Source du cheval — non loin du bois sacré des Muses ; les Muses s'y réunissaient pour chanter et danser, *son eau passait pour favoriser l'inspiration poétique* (GRID, 211). Le cheval, ici, *éveille* l'Imaginaire, comme il *éveillait* précédemment la nature, au moment du renouveau.

On comprendra, dès lors, que le cheval puisse également être considéré comme un avatar, ou un auxiliaire, des divinités de la pluie*. En Afrique, chez les **Ewe**, le dieu de la pluie sillonne le ciel sur une étoile filante, qui est son cheval. Chez les Bambara du Mali, les initiés de la société **Kwore**, dans leurs rites pour appeler la pluie, enfourchent des chevaux de bois, qui représentent les chevaux ailés, sur lesquels les génies qu'ils évoquent mènent leurs batailles célestes contre ceux qui veulent empêcher la chute des eaux fécondantes (DIEB). Plus généralement parlant, le symbole du cheval chez les Bambara, selon Zahan (ZAHV), englobe les notions de vitesse, d'imagination, d'immortalité : il est donc très voisin de Pégase. Analogiquement, ce cheval des Bambara correspond à l'enfant et à la parole, ce qui explique que la même plante (le Koro) qui évoque *l'énergie du discours et l'abondance des paroles soit utilisée indifféremment pour fortifier les enfants débiles et pour rendre fécondables les juments stériles* (IBID, 161-162). Cet exemple ajoute aux images déjà mentionnées celle de l'entant qui, comme la source, manifeste l'éveil des forces impulsives et imaginatives.

L'impétuosité du désir.

6. Mais, que l'on passe le seuil de la puberté et c'est alors que le cheval devient pleinement, selon le mot de Paul Diel déjà cité, le symbole de *l'impétuosité du désir*, de la **Jeunesse** de l'homme, avec tout ce qu'elle contient d'ardeur, de fécondité, de générosité. Le Rig-Véda révoque en ces termes, dans l'Hymne à Agni :

*Comme une abondance agréable, comme une riche demeure,
Comme une montagne avec ses puissances, comme un flot salutaire.
Comme un cheval qui se précipite d'un élan sur la route,
Comme une rivière avec ses flots, qui pourrait t'arrêter !*

(Rig-Véda, 1, 65).

Il est significatif que dans ces vers les notions d'eau courante et de feu (Agni) soient associées. Symbole de force, de puissance créatrice, de jeunesse, prenant une valorisation sexuelle autant que spirituelle, le cheval participe des lors symboliquement des deux plans chthonien et ouranien. Cela nous conduit à évoquer le cheval blanc, dans son acception solaire, lumineuse. Il est intéressant, au passage, de noter qu'il y a aussi deux acceptions symboliques du cheval noir* ; dans la poésie populaire russe, en effet, celui que nous avons jusqu'alors exclusivement considéré comme le coursier de la mort devient le symbole de la jeunesse et de la vitalité triomphante.

Le cheval noir court, la terre tremble, et de ses naseaux la flamme sort, de ses oreilles la fumée, sous ses sabots jaillissent des étincelles.

(AFAN, 1, 203).

Ce sont ces chevaux noirs que l'on attelle, dans les contes de fées, au carrosse du mariage ; ce sont donc bien les chevaux du désir libéré ; ce sont eux encore qu'évoqué avec nostalgie une chanson populaire toute récente :

*Ohé mes jeunes années !
Ohé mes chevaux noirs !*

Et la même image est reprise, en 1964, dans *la Desna enchantée* par le cinéaste soviétique Alexandre Dovjenko :

*Mes années ont passé, mon jour décline, je ne vole plus ; je regrette le passé et j'ai tant envie de seller mes chevaux noirs...
Où êtes-vous, où êtes-vous !*

A l'extrême, les mots de cheval et de poulain, ou de jument et de pouliche, prennent une signification érotique revêtant la même ambiguïté que le mot, chevaucher. Plus d'un poète s'en est inspiré ; F.G. Lorca, par exemple, dans la célèbre *Romance à la femme infidèle* :

Cette nuit-là j'ai couru la plus belle de mes roues monté sur une pouliche de nacre sans bride et sans étriers.

(Trad. F. Gattegno. in *Romancero Gitan*. Chariot, Alger, 1942).

Cette métaphore d'un poète moderne puise aux sources du symbolisme indo-européen. De même que le cheval a représenté la force fécondante, l'instinct et par sublimation l'esprit, il est arrivé que la jument incarne le rôle de la Terre-Mère dans la hiérogamie fondamentale Terre-Ciel, qui préside aux croyances des peuples d'agriculteurs. Nous avons cité la Démêler à tête de cheval, déesse de la fertilité. Il est dit qu'elle s'unit à un mortel — le beau Jason — dans les sillons d'un champ fraîchement labouré. Ce théâtre dionysiaque ne fut pas seulement mythique. Dans les rites d'intronisation des rois d'Irlande, au XII^e siècle, tels qu'ils sont rapportés par Schröder (KOPP), le futur roi, au cours d'une cérémonie solennelle, devait s'unir à une jument blanche. Celle-ci était ensuite sacrifiée et sa chair, bouillie, partagée dans un festin rituel, auquel le roi seul ne prenait point part. Mais il lui fallait ensuite se baigner dans le chaudron* contenant le bouillon* de l'animal. L'analyse de ce rite est éloquent. Il apparaît en effet que, par leur accouplement, l'homme et la jument reproduisent le mariage ourano-chthonien ; le futur roi se substitue à la divinité céleste pour féconder la Terre représentée par la bête. Mais, dans la dernière épreuve de ce rituel, celle du bain de bouillon, il opère un véritable régressus ad uterum : le chaudron représente le ventre de la Terre-Mère et le bouillon, les eaux placentaires. De ce bain, au caractère typiquement initiatique, le futur roi renaît, ayant reçu, comme au cours d'une seconde gestation, communication des pouvoirs les plus subtils, les plus secrets, de la Terre-Mère qu'il avait éveillée sous la forme de la jument. Il quitte par cette double opération la condition humaine pour se hisser au niveau du sacré, inséparable de la condition royale.

Le coursier solaire.

7. Chthonien à l'origine le cheval devient peu à peu solaire et ouranien. Il est frappant, après l'exemple précédent, de constater que les Ouralo-Altaïques représentent, eux, la hiérogamie Terre-Ciel par le couple Cheval Blanc-Bœuf Cendré (rouf, 343-344). Le cheval — mâle bien entendu — est ici une épiphanie céleste.

Les chevaux tirent le char du soleil et lui sont consacrés. Le cheval est l'attribut d'Apollon, en sa qualité de conducteur du char solaire. N'oublions pas que, dans le folklore, tes chevaux voient et entendent. Dans une miniature de *'Hortus déliciarum* d'Herrade de Landsberg. Le char du soleil est tiré par deux ou quatre chevaux, et celui de la lune par des bœufs. Il s'agit de la reprise d'un thème antique. Dès les temps préhistoriques, le soleil est représenté sur un char pour signifier son déplacement. Ce char deviendra celui d'Apollon. Elie, tel Mithra remontant au ciel dans le char du soleil, s'élève sur un char de feu traîné par des chevaux. Dans la Bible (*II Rois*, 23, 11), il est fait allusion au char du soleil. On voit aussi le char du Pharaon englouti par la mer Rouge, sur une fresque de Saint-Savin.

Tel est aussi le cheval indien **asha**, qui signifie littéralement le **pénétrant** ; sa pénétration est celle de la **lumière**. Les **Ashvins** à [clé de cheval, qui sont en rapport avec le cycle quotidien du jour et de la nuit, sont fils d'un cheval et d'une jument, — tous deux symboles solaires — qui incarnent le **Dharma** (la loi) et la Connaissance.

L'isomorphisme des Ashvins et des Dioscures a été souligné par M. Eliade (ELIT). Emblème tantrique du **Bodhisattva Avalokiteshvara**, le cheval symbolise la puissance de sa grâce, diffusée aux quatre orientes. Dans le **Bardo Thôdol**, **Ratnasambhava**, Bouddha du Sud et

symbole solaire, est assis sur un trône fait de chevaux. C'est aussi, assure-t-on, un symbole de sagacité et de beauté formelle. Paul Valéry l'a décrit sous les traits d'une aérienne danseuse :

Le réalisme et le style, l'élégance et la rigueur s'accordent dans l'être luxueusement pur de la bête de race. Le cheval marche sur les pointes. Quatre ongles le portent. Nul animal ne tient de la première danseuse, de l'étoile du corps de ballet comme un pur-sang en parfait équilibre, que la main de celui qui le monte semble tenir suspendu et qui s'avance au petit pas en plein soleil.

Dans les textes bouddhiques aussi bien que dans ceux de l'Inde et même de la Grèce platonisante, les chevaux sont surtout les symboles des sens attelés au char de l'esprit, l'entraînant ici et là, s'ils ne sont guidés par le Soi, qui est le *maître du char*. D'une manière analogue, l'enseignement du **Bardo** est dit être semblable au *contrôle de la bouche du cheval par les brides*. Tout cela n'est pas sans rappeler le symbolisme de Pégase. Ici apparaissent, non seulement tous les chevaux ailés, mais aussi les associations cheval-oiseau, dont mythologies et traditions nous offrent d'innombrables exemples, toujours associés à un contexte ourano-solaire : ainsi, dans le **Rig-Véda**, le soleil est-il étalon ou oiseau (ELIT, 133). Poussant plus loin cet enchaînement d'analogies, la vivacité du cheval en fait souvent, dans son acception ouranienne, une épiphanie du vent : quatre chevaux, dans les contes arabes, représentent les quatre vents, et, en Chine, il est la monture de **Vâyû**, divinité du vent. Borée, son homologue de la mythologie grecque, se fait cheval pour séduire les cavales d'Erichthonios, qui engendreront ainsi *douze poulains si légers que, lorsqu'ils couraient sur un champ de blé, ils ne courbaient pas les épis sous leur poids, et quand ils couraient sur la surface de la mer, Us ne la ridaient pas* (GRID, 66-67). Mais le même Borée engendre également des chevaux d'une Erinye, puis d'une Harpie : cette fois le cheval naît donc d'un mariage chthono-ouranien, porteur de violence. Dans ce mécanisme ascensionnel qui — comme on le voit par cet exemple — ne le coupe pas de ses origines, le cheval devient peu à peu un symbole guerrier, et même l'animal de guerre, par excellence.

On a vu que le cheval sacrifié annuellement à Rome était consacré à Mars. Le Guerrier, en effet, participe des deux plans ouranien et chthonien ; semeur de mort, infernal dans sa lutte, il s'élève aux cieux, par son triomphe ou par son sacrifice. Ce cheval-guerrier est omniprésent dans les épopées celtiques. Il est souvent caractérisé par sa robe alezane, couleur de feu. On a retrouvé dans un trésor celtique, à Neuvy-en-Sullias (Loiret) un cheval votif accompagné d'une inscription à **Rudiobus** (Le Rouge) : c'est le cheval roux de l'Apocalypse, annonciateur de guerre et d'effusion de sang.

Dans la tradition védique, le cheval sacrifié symbolise le Cosmos. Le char du Soleil*, dans le Rig-Véda, est tiré par un ou par sept chevaux. Le cheval participe du double symbolisme solaire et de sa double valence : force féconde quand il brille, force meurtrière quand il sombre dans la nuit. Les chevaux sont attelés aussi aux chars funéraires.

Le cheval de majesté.

8. Solaire, attelé au char de l'astre, le cheval blanc devient l'image de la beauté accomplie, par le règne de l'esprit (le Maître du Char) sur les sens.

Blanc, mais d'une blancheur éclatante, le cheval est le symbole de la majesté. Il est le plus souvent monté par celui qui est nommé *Fidèle et Véritable* (*Apocalypse*, 19, 11), c'est-à-dire par le Christ. Suivant le texte de *l'Apocalypse*, les armées célestes qui l'accompagnent chevauchent des coursiers blancs. C'est pourquoi Ton verra dans les miniatures des anges sur des chevaux. Dans la cathédrale d'Auxerre, une fresque partagée par une croix grecque présente dans son centre le Christ sur un cheval blanc. De la main droite, il tient un bâton noir qui figure le sceptre royal signifiant son pouvoir sur les nations. Dans les quatre angles, des anges, les ailes déployées et montés à cheval, lui font escorte. Un cheval blanc porte un nimbe croisé et remplace l'agneau à l'autel souterrain de Notre-Dame de Montmorillon.

Au terme de cette ascension, domine la figure symbolique du blanc cheval de majesté, monture des Héros, des Saints et des conquérants spirituels. Toutes les grandes figures messianiques montent de tels coursiers. Ainsi en Inde **Kalki**, l'avatar futur, cheval lui-même, reviendra cheval blanc. C'est encore sur un cheval blanc qu'est attendu le prophète Mohammed,

à son nouvel avènement. Monture du Bouddha pour le Grand Départ, le cheval blanc est enfin, sans cavalier, la représentation du Bouddha lui-même.

En conclusion, il apparaît que le Cheval constitue un des archétypes fondamentaux que l'humanité ait inscrits dans sa mémoire. Son symbolisme s'étend aux deux pôles — haut et bas — du Cosmos, et par là est réellement universel. Dans le monde du *dessous*, le Chthonien, nous avons vu en effet que le cheval apparaît comme un avatar ou un *ami* des trois éléments constituants, feu, terre, eau, et de son luminaire, la lune. Mais nous l'avons vu aussi dans le monde du *dessus*, l'Ouranien, associé à ses trois éléments constituants, air, feu et eau — ces deux derniers entendus cette fois dans leur acception céleste — et à son luminaire, le Soleil. Des chevaux mènent le char du Soleil, des chevaux mènent le char de la Lune, au fronton du Parthénon. Le cheval passe avec une égale aisance de la nuit au jour, de la mort à la vie, de la passion à l'action. Il relie donc les opposés dans une manifestation continue. Il est essentiellement **manifestation** ; il est **Vie** et **Continuité**, pardessus la discontinuité de notre vie et de notre mort. Ses pouvoirs dépassent l'entendement ; il est donc Merveille et il ne faut pas s'étonner que l'homme l'ait si souvent sacralisé, de la préhistoire à l'histoire. Un seul animal le dépasse peut-être en subtilité dans le bestiaire symbolique de tous les peuples : le serpent*, plus également réparti sur tous les continents, et qui, comme lui, à l'image du temps, *coule* incessamment, de bas en haut et de haut en bas, entre les enfers et les cieux. Dans ce perpétuel va-et-vient, les chemins secrets du cheval et du serpent sont ceux de l'eau : tous deux hantent les sources et les fleuves. Aussi chevaux et serpents sont-ils souvent les héros interchangeables de maintes histoires merveilleuses ; ou bien ils s'unissent, donnant naissance à un monstre étrange, hippo-ophidien. C'est le *cheval-dragon Long-Ma* qui, en Chine, apporte le **Ho-t'ou** — diagramme du fleuve, appelé aussi **Ma-t'ou**, diagramme du cheval — à **Yu-le grand** : évidente relation avec le symbolisme du Verbe, qui appelle à nouveau le parallèle avec Garuda. Le cheval se substitue au dragon dans d'innombrables légendes chinoises, du **Li-sao** de Kiu-yuan au **Si-yeou ki**. Dans l'un et l'autre de ces deux cas, ils contribuent à la quête de la Connaissance ou de l'Immortalité. Ce n'est sans doute pas un hasard non plus si les ancêtres des sociétés secrètes, les colporteurs de la science taoïste, les propagateurs de l'Amidisme au Japon, prirent l'aspect de *marchands de chevaux*. Ni si le propagateur du **Zen** en Chine, Ma-tso, par suite d'un jeu de mots sur son nom, est dit être *un jeune poulain s'élançant et foulant tous les peuples du monde*.

La monture des dieux.

9. Force, rapidité : ce sont les qualités que le **Yi-King** attribue au cheval. Le cheval est parfois la monture de **Vâyu**, divinité du vent, de l'élément air. Les huit chevaux du roi Mou correspondent-ils aux huit vents comme le suggère Granet ? Ce n'est pas impossible. Le cheval est en tout cas, en Chine, un animal typiquement **yang**. On sacrifiait anciennement au *Premier Cheval*, qui était une constellation, mais qui évoquait une tradition d'éleveurs. La fréquente présence de chevaux (vivants ou figurés) dans les temples shintoïstes du Japon n'est plus guère expliquée de façon satisfaisante. Il semble qu'ils soient la monture des **kamis**. Le cheval est aussi lié, au Japon, aux notions de protection de la longévité (c'est aussi le cas du cheval-dragon chinois).

C'est encore, sur un chapiteau de l'église de Tavant (XII^e siècle) le même monstre, chevauché par un cavalier nu, à la poursuite d'une sorcière, également nue, qui s'enfuit à quatre pattes (DONM, 155).

Dans sa valorisation négative c'est la monture infernale du *Sieur de Gallery*, Chasseur maudit, dont la geste est comparable à celle du roi Arthur :

*Entendez-vous la sarabande ?
O l'é la Chusse-Gallery
Ici, au long, va passer pré bande
Et la garache (garou ?) et l'alouby (vampire ?)
Gallery va-t-en-tête,
Monté sus un cheveau
Qu'a le cou d'une bête*

(la queue d'un serpent) Et la péa d'un crapaud (DOND, 32-33).

Au lieu de s'unifier en une seule figure mythique, le binôme cheval-dragon peut aussi se scinder en ses deux composants qui, prenant alors une valeur contraire, s'affrontent en une lutte à mort, qui devient celle du bien et du mal. C'est évidemment le cheval qui est alors valorisé positivement, car il représente la face humanisée du symbole, le dragon figurant, lui, la *Bête-en-nous*, qu'il faut tuer, c'est-à-dire rejeter. Le mythe de saint Georges en est un exemple. A.G.

CHEVALIER

1. L'institution de la chevalerie a pu disparaître, bien avant même la fin de l'Ancien Régime, Le chevalier subsiste, non seulement dans la littérature occidentale du Moyen Age, mais dans toutes les littératures modernes. L'idée du chevalier, en dehors même de son histoire, est un élément de la culture universelle et un type supérieur d'humanité. Si elle ne correspond plus à des réalités existant dans des institutions, elle exprime cependant, sous la forme de symboles, un certain nombre de valeurs.

L'idéal de la chevalerie se résumerait en un accord de loyauté absolue envers des croyances et des engagements auxquels toute la vie est soumise. Il exprime un refus de la corruption ambiante, et surtout sous son aspect de félonie, dont ses adeptes ne sont cependant pas parfaitement indemnes. Violents, brutaux, sensuels, grossiers, impatientes, les chevaliers ne sont pas des modèles sans défaut ; quelques-uns d'entre eux témoignent cependant d'un grand raffinement par rapport aux mœurs de leur temps, qu'ils contribuent à adoucir. Mais ici, ce n'est pas leur histoire qui nous intéresse, c'est la signification de leur type. Si le symbole du chevalier est entièrement intériorisé, c'est-à-dire s'il ne concerne que la lutte spirituelle — comme certains auteurs le prétendent — il tend donc à se confondre avec celui du saint et l'on citera dans ce sens les exemples de saint Louis et de saint Ignace de Loyola. Il perd également toute signification spécifique, s'il est identifié à celui du roi. Il conviendrait plutôt de le caractériser comme *le maître de sa monture*, celle-ci pouvant être, certes, son cheval, son propre moi, ou le service du roi, ou le dévouement à la dame élue, ou l'exercice d'une fonction, ou la conduite de la guerre, etc. Cette maîtrise, qui consiste en une exacte possession des moyens nécessaires aux buts poursuivis, s'accompagne d'une sorte de don mystique à un être supérieur : Dieu, le roi, la patrie, la dame, le service, etc. Le chevalier n'est pas un souverain, il est *servant*. Il se réalise dans l'action pour une grande cause.

L'idéal de la chevalerie peut se pervertir dans les directions de la puissance (les Chevaliers teutoniques), de la richesse (les Templiers), de l'irréalisme (Don Quichotte). Les chevaliers s'érigent alors en souverains, c'est-à-dire en défenseurs de leur propre territoire, de leur propre trésor, de leurs propres visions. En s'appropriant des biens, ils s'aliènent eux-mêmes.

Le chevalier appartient à une classe de guerriers. Le terme de *chevaliers* (équités) a été choisi par César pour désigner l'ensemble de la classe guerrière chez les Celtes, par opposition à la classe sacerdotale (druides), et, en connexion avec cette dernière, par opposition à la plèbe qui n'a aucune existence politique, sociale ou religieuse reconnue. Le choix du terme symbolise exactement la nature et la fonction, l'essence même de la partie *militaire* de la société celtique. Ils correspondent aux Kshatriyas de l'Inde (voir **cavalier*** et **caste***).

2. Le symbole du chevalier s'inscrit donc dans un complexe de combat et dans une intention de spiritualiser le combat. Cette spiritualisation s'accomplit soit par le choix d'une cause supérieure, soit par le choix de moyens nobles, soit par l'admission dans une société d'élite, soit par la recherche d'un chef extraordinaire, auquel on souhaite faire acte d'allégeance. Le rêve du chevalier révèle le désir de participer à une grande entreprise, qui se distingue par un caractère moralement très élevé et en quelque sorte sacré.

La chevalerie donne un style à la guerre, comme à l'amour et à la mort. L'amour se vit comme un combat et la guerre comme un amour ; à l'un et à l'autre, le chevalier se sacrifie jusqu'à la mort. Il lutte contre toutes les forces du mal, y compris les institutions de la société, quand elles lui paraissent violer ses exigences intérieures.

Le patron des chevaliers est l'archange saint Michel, qui s'est illustré dans son combat avec le démon, qu'il terrasse, et avec l'armée du mal qu'il met en déroute. C'est son image de héros casqué et cuirassé, une lance à la main, qui hante les cerveaux exaltés ou simplement les cœurs généreux, avides de se dépenser pour améliorer le monde. L'idéal chevaleresque paraît inséparable d'une certaine ferveur religieuse. *La prouesse de l'archange saint Michel*, écrit J. Huizinga (huid, 78), **était la première milicie et prouesse chevaleureuse qui oncques fut mise en exploit** ; c'est de là que procède la chevalerie qui... est une imitation des chœurs des anges autour du trône de Dieu. Le poète espagnol Juan Manuel l'appelle une espèce de sacrement, qu'il compare au baptême et au mariage.

3. Mais le chevalier n'est pas seulement l'image de ce qu'un homme peut devenir. Il est aussi celui que l'on désire, celui sur le cœur duquel, tendre et courageux, on souhaite se reposer. Le vieux roi Merdrain en est un exemple, quand il se serre dans les bras de Galaad, en disant : *Galaad, sergent de Dieu, vrai chevalier de qui j'ai tant attendu la venue, embrasse-moi et laisse-moi reposer sur ton sein, afin que je puisse mourir entre tes bras ; car tu es vierge et plus pur que tout autre chevalier, autant que la fleur de lys, signe de virginité, est plus blanche qu'aucune autre fleur. Tu es un lys de virginité, tu es une rosé droite, une fleur de bonne vertu et couleur de feu, car le feu du Saint-Esprit eut si bien allumé en toi que ma chair, qui était vieille et morte, est déjà toute renouvelée.* (BEGG, 227).

Le vrai chevalier est celui qui participe à la *quête, du saint Graal* et dont l'univers attend *le haut manger et la céleste nourriture* ; c'est celui qui, à travers toutes les aventures de la vie, introduit au cœur 'du *Palais spirituel*. Se nourrissant lui-même de l'hostie, il devient pour les autres une incarnation de l'hostie.

CHEVEUX

1. Comme les ongles ou les membres d'un être humain, les cheveux sont censés conserver des **rapports intimes** avec celui-ci après leur séparation. Ils en symbolisent les propriétés, en concentrant spirituellement leurs vertus : ils lui sont unis par un lien de *sympathie*. De là le culte des reliques des saints — et notamment d'une mèche de cheveux — culte qui comprend non seulement un acte de vénération, mais un désir de participation à leurs vertus propres. De là, dans beaucoup de familles, l'habitude de conserver des boucles de cheveux et les premières dents de lait. Ces pratiques signifient plus que la perpétuation d'un souvenir, elles révèlent comme une volonté de faire survivre l'état de la personne qui portait ces cheveux.

2. Les cheveux représentent le plus souvent certaines vertus ou certains **pouvoirs** de l'homme : la force, la virilité, par exemple, dans le mythe biblique de Samson. Ils se substituent même complètement à lui : T'ang-le-Victorieux s'offrant personnellement en victime pour le bonheur de son peuple, se coupe les cheveux (et les ongles qui leur sont, même biologiquement, équivalents). Pour réussir le Grand Œuvre de la fonte des épées, Kant-tsiang et sa femme Mo-ye s'offrent en sacrifice au fourneau : ils y jettent leurs cheveux et leurs ongles, coupés ; le même fait est rapporté dans l'alchimie occidentale. Au Viêt-Nam, les cheveux coupés ou arrachés par le peigne ne sont pas abandonnés, car ils peuvent servir à influencer magiquement sur le destin de leur propriétaire.



CHEVEUX. Tête de femme. Bois peint. Art égyptien. XII^e dynastie (Le Caire, Musée).

3. L'âge de la virilité est celui où l'on laisse pousser ses cheveux. Le fait d'avoir les cheveux coupés ras était, en Chine, une mutilation, qui interdisait l'accès à certaines fonctions, somme toute une émasculatation véritable. La coupe des cheveux correspondait non seulement à un

sacrifice, mais à une reddition : c'était la renonciation — volontaire ou imposée — aux vertus, aux prérogatives, finalement à sa propre **personnalité**. On trouve trace de ceci non seulement dans le terrible scalp des Indiens d'Amérique, mais aussi dans le fait qu'un peu partout l'entrée dans l'état monastique implique la coupe des cheveux (on se souvient de celle de Sakyamuni). Les Vietnamiens tirent toutes sortes de conclusions, relatives à la destinée et au caractère d'un individu, de la disposition de ses centres pilaires : ils ont créé une sorte de mantique capillaire.

4. La coupe et la disposition de la chevelure ont toujours été un élément déterminant non seulement de la personnalité, mais aussi d'une fonction sociale ou spirituelle, individuelle ou collective. La coiffure revêtait une extrême importance dans la caste guerrière nippone. En France même, lorsqu'on commença à se couper les cheveux, seuls les rois et les princes conservèrent le privilège des cheveux longs, qui étaient un insigne de puissance. En Asie, la coupe ou la modification de la chevelure fut souvent un instrument de domination collective, ainsi de la natte imposée aux Chinois par leurs envahisseurs mandchous.

5. Il existe, en Chine, tout un symbolisme des cheveux *défaits* ou *épars*, en tant qu'attitude rituelle. C'est aujourd'hui encore un signe de **deuil** ; ce fut autrefois — mais la signification était la même — un signe de **soumission**. Certains immortels portaient les cheveux épars, de même que les participants à la méthode de concentration taoïste pour *garder l'Un*. On participait à certaines danses rituelles antiques *les cheveux épars* ; c'était aussi l'attitude des sorciers dans leur office et celle des aspirants à l'entrée dans les loges des sociétés secrètes. Il paraît s'agir, de façon générale, d'une **renonciation aux limitations** et aux conventions de la destinée individuelle, de la vie ordinaire, de l'ordre social. Ne peut-on songer ici aux Beatniks modernes ?

6. Dans l'iconographie hindoue, les cheveux défaits sont le plus souvent une caractéristique des **divinités terribles**. De même, chez les Gorgones* de la mythologie grecque et chez Typhon*. Mais ils sont aussi une caractéristique de **Çiva**. Ils sont en rapport avec **Vâyû**, le vent, et aussi avec **Ganga**, le Gange, *manifestation* du premier, qui coule de la couronne de cheveux en broussaille. La trame, le *tissage* de l'Univers est constitué par les *cheveux de Çiva*, qui s'identifient aux directions de l'espace.

Les cheveux disposés autour de la tête sont aussi une image des **rayons solaires**. Ils participent, plus généralement, aux relations avec le Ciel : en Chine, se couper les cheveux ou, ce qui revient au même, couper les arbres d'une montagne, faisait cesser la pluie. On notera, sur un autre plan, le rôle de la mèche de cheveux des musulmans, et aussi celui de la *houppé* (**sikhâ**) des divinités hindoues, qui apparaissent comme le signe des rapports effectifs ou potentiels avec le domaine suprahumain, le signe du dépassement de l'individualité et de la *sortie du cosmos*.

P.G.

7. S'il n'est spécifié nul part, dans la tradition celtique, que la chevelure soit un symbole ou un signe de virilité, toutefois, d'après les textes insulaires, le port des cheveux longs marque la **qualité aristocratique ou royale**. Ce sont les serviteurs ou les inférieurs qui ont les cheveux courts et, dans une description de personnage important, la mention de la chevelure, blonde ou brune, est rarement omise. A l'époque antique, la chevelure a été le signe distinctif des Gaulois indépendants. Par opposition à la Narbonnaise, la Gaule encore libre s'appelle **Gallia Comata** : *Gaule Chevelue* (ou **Gallia braccata** *Gaule des braies*) : *Toi aussi, Trévire, joyeux de retourner au combat, et toi le Ligure tondu, qui autrefois étais si beau avec tes cheveux épars sur les épaules, devant toute la Gaule chevelue* (Lucaïn, *Pharsale* I, 441-443). L'écrivain latin symbolise par le Trévire le Gaulois **indépendant et libre**, et par le Ligure celui qui, ayant perdu ses cheveux avec sa liberté, a abandonné aussi sa sauvagerie native. De toute façon, les Celtes prenaient grand soin de leur chevelure qu'ils peignaient, tressaient et, selon quelques écrivains anciens, décoloraient. Silius Italicus, *Punica*, 4, 200, cite le cas d'un Gaulois qui avait voué sa chevelure à Mars. Au début de la christianisation de l'Irlande la tonsure ecclésiastique a été une marque de grande humilité. La tonsure du christianisme celtique a correspondu pendant longtemps à celle que tous les textes attribuent au dieu Lug (WINI, 5, 733 sqq. ; ZWIC, 1, 47-48 et 60).

L.G.

8. Le cheveu est un lien qui fait de lui un des symboles magiques de l'appropriation, voire de l'**identification**. Un faiseur de pluie du bas Zambèze était possédé par deux esprits, celui d'un

lion et celui d'un léopard. Afin d'empêcher ces esprits de le quitter, il ne coupait jamais ses cheveux et ne buvait jamais d'alcool (FRAG, 3, p. 259-260). Fréquemment, souligne Frazer, les cheveux des rois, des prêtres et d'autres personnes sont objet d'un tabou et ne peuvent être coupés.

9. Ailleurs la coupe des cheveux est suspendue pendant la durée d'une guerre, d'un voyage, ou en conséquence d'un vœu. Les Egyptiens faisaient croître leurs cheveux pendant qu'ils voyageaient. Se laisser pousser les cheveux (de même que barbe et moustache), sans les tailler ni les peigner, est signe de deuil pour de nombreux peuples (Papous de Nouvelle-Guinée) et souvent la conséquence d'un vœu. L'histoire contemporaine en présente un remarquable exemple avec les *Barbudos* de Fidel Castro qui avaient fait vœu de ne se raser ni se couper les cheveux, tant qu'ils n'auraient pas libéré Cuba de la tyrannie.

10. Les cheveux sont considérés comme le siège de l'âme, ou **d'une des âmes**. Aux Célèbes et à Sumatra, on laisse pousser les cheveux des enfants pour qu'ils ne risquent pas de perdre l'âme qui y réside. Dans une certaine partie de l'Allemagne, on pensait qu'il ne fallait pas couper les cheveux d'un enfant avant qu'il ait une année révolue sous peine de le rendre malchanceux (id. pp. 258 sq.).

D'innombrables peuples font de la première coupe de cheveux d'un enfant l'occasion d'une importante cérémonie, marquée par un luxe d'opérations propitiatoires destinées à écarter les esprits maléfiques. On considère, en effet, que l'enfant est alors particulièrement vulnérable aux forces mauvaises, du fait qu'on le dépouille, avec ses premiers cheveux, d'une partie de sa force vitale. C'est notamment le cas chez les Indiens Hopis de l'Arizona (voir TALS), qui ne procèdent à cette opération que collectivement, et seulement une fois l'an, lors de la fête du solstice d'hiver. La première coupe de cheveux du prince héritier, chez les Incas, coïncidait avec son sevrage, lorsqu'il avait atteint l'âge de deux ans. 11 recevait alors son nom, *c'était l'occasion, selon l'Inca Garcilaso de la Vega* (GARC, p. 65), *d'une grande fête pour laquelle tous les parents du roi se réunissaient à la cour*.

Cette association manifeste clairement le lien établi entre le cheveu et la **force** vitale : le futur roi reçoit un nom et donc devient une personne, en même temps qu'il perd ses premiers cheveux, liés à sa vie prénatale ; ce qui revient à dire que dans cette opération sa force vitale propre prend le relais de celle qu'il avait jusqu'alors reçue de sa mère. Le fait qu'il soit au même moment sevré confirme cette interprétation.

11. Le concept de force vitale entraîne ceux d'âme et de **destinée**. Or, Don Talayesva, décrivant les rites de mariage des Hopi, précise que des femmes parentes des jeunes accordés, après avoir lavé les cheveux de ceux-ci, les *mettent ensemble dans une même cuvette de mousse de yuca (purificatrice et fertilisante) puis les mêlent ensemble en une seule torsade, parce que nous croyons que cela les liera l'un à l'autre, comme la chair adhère au noyau d'une alberge* (TALS, p. 227).

12. Dans la pensée symbolique, les cheveux sont également liés à **l'herbe**, chevelure de la terre, et donc à la végétation. Leur croissance, pour les peuples agraires, est à l'image de celle des plantes nourricières : d'où son importance, et le soin que tous les peuples dits *primitifs* accordent aux cheveux. L'idée de croissance est liée à celle d'ascension : le ciel verse les pluies fécondantes qui font monter vers lui les plantes de la terre ; et ainsi les cheveux se trouvent fréquemment associés dans des rites propitiatoires aux plumes*, messagères des hommes vers les dieux ouraniens.

13. La chevelure étant une des principales armes de la femme, le fait que celle-ci soit montrée ou cachée, nouée ou dénouée est fréquemment signe de la disponibilité, du don ou de la réserve d'une femme. Marie-Madeleine, dans l'iconographie chrétienne, est toujours représentée les cheveux longs et dénoués, signe d'abandon à Dieu, plus encore que rappel de son ancienne condition de pécheresse. En Russie, la femme mariée cachait ses cheveux, et un dicton affirme qu'une fille peut s'amuser, tant que sa tête n'est pas couverte. La notion de provocation charnelle, liée à la chevelure féminine, est également à l'origine de la tradition chrétienne, selon laquelle une femme ne peut entrer dans une église la tête découverte : ce serait prétendre à une liberté non seulement de droit, mais de mœurs. En Russie, la natte

unique n'est portée que par les jeunes filles : elle est signe de virginité ; mariée, la femme porte deux nattes.

14. Peigner les cheveux de quelqu'un est une marque d'attention, de bon accueil, de même que les épouiller pour de nombreux peuples (Russie, Dravidiens de l'Inde). En revanche, se laisser peigner par quelqu'un est signe **d'amour**, de confiance, d'intimité. Peigner longuement quelqu'un, c'est le bercer, l'endormir, le caresser, d'où les peignes* magiques des contes de nombreux pays (voir Andersen, le peigne d'or de la vieille aux fleurs, dans *La reine des neiges*) ; de là sans doute une coutume des écolières russes qui évitent de se peigner la veille des examens, pour ne pas risquer d'oublier leurs leçons.

15. Dans un mythe des Evenques, il faut tresser une bourse avec les cheveux de tous les hommes — un cheveu par homme — pour ramener le *soleil perdu* (Folklore Evenque, *Contes des Pays du Nord*, Moscou-Leningrad, 1959). A.G.

16. Dans la pratique de l'Eglise chrétienne, tout ce qui concerne la chevelure présente des symboles variés. Ainsi les ermites laissaient pousser leurs cheveux. Suivant l'exemple donné par les Nazaréens, les solitaires ne devaient jamais faire usage du rasoir ou des ciseaux ; leur chevelure est abondante et hirsute. Au Moyen Age, les ermites se faisaient parfois couper les cheveux une fois l'an. Les cheveux n'étaient pas considérés comme un signe d'ornement. En revanche, ceux qui entraient en religion, hommes ou femmes, étaient tondus, c'était là un signe de pénitence.

Se faire couper les cheveux par un homme âgé pouvait avoir une signification de dépendance, une sorte de mise en tutelle. La force étant considérée dans le port des cheveux longs, les couper revêtait la valeur d'une perte de puissance.

Quant aux laïcs, les femmes n'avaient pas le droit de porter des cheveux courts, sauf toutefois durant des périodes de pénitence. Les pénitents des deux sexes étaient encouragés à couper leurs cheveux. Clément d'Alexandrie, Tertullien refusaient aux femmes la liberté de se teindre les cheveux ou de porter des perruques. Ces prohibitions provenaient d'un esprit de *pénitence*, interdisant les artifices de la séduction. (Pour les clercs, se reporter au mot tonsure*.)

Notons que l'importance donnée aux cheveux était si grande qu'une désobéissance dans cet ordre pouvait priver le récalcitrant d'entrer dans l'église et de recevoir la sépulture religieuse.

La coupe des cheveux des adolescents était accompagnée de prières. Les sacramentaires anciens et médiévaux contiennent des oraisons à cet égard.

(Voir M. Andrieu ; *Les ordines romani du Haut Moyen Age*, Louvain, 1931 ; voir article Dict. de spiritualité, FASC 4, pp. 833—834.) M.-M.D.

Saint Jean de la Croix, reprenant l'expression paulinienne *la charité en laquelle se noué la perfection* (*Colossiens*, 3, 14), considère que le cheveu de l'épouse, *liant le bouquet des vertus de l'âme, est la volonté et l'amour*.

CHEVILLE

La finesse de la cheville d'une femme est, pour les Chinois, un rappel de certaines parties plus intimes de son corps. Par sa délicatesse, la cheville dénote chez une femme des possibilités de raffinement et d'habileté dans les rapports sexuels.

Chez les Bambara, la cheville, *nœud du pied*, évoque les notions de départ et d'arrivée.

Chez les Grecs et les Romains» elle est un point d'attache des ailes*, par exemple pour le dieu Hermès (Mercure). Elle symbolise alors l'élévation, la sublimation de sa propre signification.

CHÈVRE

1. On ne connaît guère chez nous de la chèvre que son agilité ou, selon La Fontaine, son goût de la liberté, d'une liberté primesautière, qui fait que le nom de la chèvre (capris) a été donné au caprice.

Dans l'Inde, parce que le mot qui la désigne signifie également *non-né*, elle est le symbole de la substance primordiale non manifestée. Elle est la Mère du monde, **Prakriti**. Les trois couleurs

qui lui sont attribuées, le rouge, le blanc et le noir, correspondent aux trois **guna**, ou qualités primordiales : respectivement **sattva**, **rajas** et **tamas** (DANA),

Certaines peuplades de la Chine mettent la chèvre en rapport avec le dieu de la foudre : la tête de la chèvre sacrifiée lui sert d'enclume. La même relation entre la foudre et la chèvre est attestée au Tibet. Elle figure en somme un instrument de l'exercice et de l'activité céleste au bénéfice de la terre, et même plus précisément de l'agriculture et de l'élevage.

Chez les Germains, la chèvre Heidrun paît dans le feuillage du frêne* Yggdrasil et son lait sert à nourrir les guerriers du dieu Odin.

2. Chez les Grecs, elle symbolise l'éclair. L'étoile de la Chèvre, dans la constellation du **cocher**, annonce l'orage et la pluie, ainsi que la chèvre Amalthée, nourrice de Zeus.

L'idée d'associer la chèvre à la manifestation du dieu est très ancienne. D'après Diodore de Sicile, des chèvres auraient guidé l'attention des hommes de Delphes vers le lieu où des fumées sortaient des entrailles de la terre. Prises de vertige, elles dansaient. Intrigués par ces danses, des hommes comprirent le sens des vapeurs émanant de la terre : il leur fallait interpréter cette théophanie ; ils instituèrent un oracle.

3. Un vêtement nommé **cilicium**, tissé de poils de chèvre, était porté par certains Romains, d'après Varron.

Yahvé s'était manifesté à Moïse au Sinaï au milieu des éclairs et du tonnerre. En souvenir de cette manifestation, la couverture couvrant le tabernacle était composée de poils de chèvre.

CHEVREAU

Dans les *Tablettes orphiques*, le chevreau est le symbole de **l'initié**, du myste, qui, au terme de sa course terrestre, s'identifie à son dieu : *Quand ton âme aura quitté la lumière du soleil, prends à droite, en veillant à tous les détails. Sois heureux d'éprouver ce que tu éprouves ! Tu as éprouvé ce que tu n'avais jamais éprouvé auparavant ! Tu es devenu Dieu ! Chevreau, tu es tombé dans le lait*! Adieu, sois heureux ! Prends le chemin de droite vers les saintes prairies et les bois de Perséphone !* (FRAG. 32 f, traduction de Jean Defradas, BEAG).

Dans les *orgies dionysiaques*, explique Jean Defradas, *le chevreau était déchiré par les Bacchantes et la peau du chevreau, la nébride, était leur parure habituelle. Dans certains textes, le chevreau désigne Dionysos : en se nommant le chevreau, le myste s'assimile donc à son Dieu.*

CHEVREUIL

Chez les Indiens Panche (Colombie), le chevreuil (venado) était tabou, les Indiens croyant que **l'âme humaine après la mort** passe dans le corps de ces animaux (Fray Pedro Simon *Noticias historiales de las Conquistas de Tierra Firme en las Indias occidentales*, Bogota, 1882, cité in Boletín de Arqueología **2**,1, Bogota).

Chez les Aztèques, la première femme divinisée, également appelée *femme-serpent*, mère de deux Héros-Jumeaux, est parfois représentée sous la forme d'un chevreuil à deux têtes, tombé du ciel, et qui servit de fétiche de guerre (SOUM).

Dans la glyptique maya, le chevreuil mourant est un symbole de sécheresse (THOH) (voir Cerf*),

Dans plusieurs Codex de l'ancien Mexique, dont le Codex Borgia, le chevreuil est représenté comme le porteur du soleil lui-même (BEYM).

Le chevreuil est **psychopompe** pour la plupart des peuples de la steppe asiatique. Les costumes chamaniques sont souvent taillés dans une peau de chevreuil, et certains chamans portent sur la tête ou dans le dos des imitations de ramure de chevreuil ou de cerf* en fer (HARA).

CHIEN

Il n'est sans doute pas une mythologie qui n'ait associé le chien, Anubis, T'ien-k'uan, Cerbère, Xolotl, Garni, etc., à la mort, aux enfers*, au monde du dessous, aux empires invisibles que régissent les divinités chthoniennes ou séléniques. Le symbole très complexe du chien est donc, à première vue, lié à la trilogie des éléments terre* — eau* — lune* dont on connaît la signification occulte, femelle, tout à la fois végétative, sexuelle, divinatoire, fondamentale, tout aussi bien pour le concept d'inconscient que pour celui de subconscient.

1. La première fonction mythique du chien, universellement attestée, est celle de psychopompe, guide de l'homme dans la nuit de la mort, après avoir été son compagnon dans le jour de la vie. D'Anubis à Cerbère, par Thot, Hécate, Hermès, il a prêté son visage à tous les grands guides des âmes, à tous les jalons de notre histoire culturelle occidentale. Mais il y a des chiens dans l'univers entier, et dans toutes les cultures il reparaît avec des variantes qui ne font qu'enrichir ce symbolisme premier.

Les cynocéphales, si nombreux dans l'iconographie égyptienne, ont pour mission *d'emprisonner ou de détruire les ennemis de la lumière* et de garder les Portes des lieux sacrés.

Chez les Germains, un chien terrible, nommé Garm, garde l'entrée du Niflheim, royaume des morts, pays de glaces et de ténèbres.

Les anciens Mexicains élevaient des chiens spécialement destinés à accompagner et à guider les morts dans l'au-delà. On enterrait avec le cadavre *un chien couleur de lion — c'est-à-dire de soleil — qui accompagnait le défunt comme Xolotl, le dieu-chien, avait accompagné le Soleil pendant son voyage sous la terre* (GIRP, 161, SOUA). Ou bien le chien était sacrifié sur la tombe de son maître pour l'aider, au terme de son long voyage, à franchir les neuf fleuves (SOUA) qui défendaient l'accès de *la demeure éternelle des morts, Chocomemictlan, le neuvième ciel* (ALEC, 246).

Aujourd'hui encore, au Guatemala, les Indiens Lacandon déposent aux quatre coins de leurs tombes quatre figurines de chien, faites de feuilles de palme (THOH).

La treizième et dernière constellation de l'ancien Zodiaque mexicain est la constellation du chien ; elle introduit aux idées de mort, de fin, de monde souterrain (BEYM), mais aussi d'initiation, de renouvellement, car, selon le vers de Nerval :

La treizième revient... c'est encore la première. A l'antipode de la Mezzo-Amérique, cet exemple permet de mieux comprendre certains détails des rites funéraires des peuples chamaniques de Sibérie. Ainsi, chez les Gold, le mort est toujours enseveli avec son chien. Ailleurs, chez un peuple de cavaliers, le cheval* du mort est sacrifié, et sa chair distribuée aux chiens et aux oiseaux qui guideront le défunt vers les empires du ciel et des enfers (HARA).

En Perse et en Bactriane, on jetait aux chiens les morts, les vieillards et les malades. A Bombay, les Parsi installent un chien près du moribond, de façon que l'homme et l'animal se regardent dans les yeux. A la mort d'une femme en couches, on présente non pas un, mais deux chiens, car il faut assurer le voyage de deux âmes. Au pont mythique de **Tschinavat**, où les dieux purs et les dieux impurs se disputent les âmes, les justes sont guidés au paradis par les chiens qui gardent le pont au côté des dieux purs (MANG, 52 n.).

2. Mais le chien, auquel l'invisible est si familier, ne se contente pas de guider les morts. Il sert aussi d'intercesseur entre ce monde et l'autre, de truchement aux vivants pour interroger les morts et les divinités souveraines de leur pays.

Ainsi, chez les Bantous du Kasai (cuvette congolaise), a-t-on observé une méthode de divination par hypnotisme dans laquelle le *client* du devin, relié à celui-ci par un fil, est descendu dans une fosse, où il entrera en communication avec les esprits, grâce à la présence à ses côtés, pendant qu'il tombe en hypnose, d'un chien et d'une poule* (FOUC). Dans la même région, l'apparition d'un chien dans un songe avertit qu'une opération de sorcellerie est en cours quelque part. Enfin, et cet exemple est sans doute le plus frappant, les mêmes observateurs ont relevé la coutume suivante, pratiquée par les Bantous pour résoudre l'énigme posée par la mort mystérieuse d'un habitant du village : le chef pend à un arbre le chien du mort revêtu d'une peau de léopard*, destinée sans doute à développer ses dons dans un sens agressif. Le corps de

l'animal ainsi sacrifié est ensuite partagé entre tous les habitants du village, qui sont tenus de le consommer, à l'exception de sa tête. Le chef garde celle-ci, qu'il interroge en ces termes, après l'avoir enduite de kaolin (voir Blanc*) :

*Toi, chien, et toi, léopard, regardez bien !
Toi, chien, flaire de quel côté est venue la mort de cet homme.
Tu vois les âmes, tu vois les sorciers,
Ne te trompe pas quant au fauteur de la mort de cet homme !*

Quelque temps après, un des villageois qui avait participé au partage tombe malade : le chien a désigné le coupable.

Les coutumes sibériennes recoupent ici également les coutumes africaines : dans leurs banquets funéraires les Teleoutes offrent aux chiens la part du mort, après avoir prononcé ces paroles :

*Quand tu vivais, tu mangeais toi-même ;
Maintenant que tu es mort, c'est ton âme qui mange !*

(HARA, 227).

Banyowski a d'autre part décrit un habit de chaman fait de peaux de chien tannées (ROUF, 242), ce qui montre le pouvoir divinatoire accordé à cet animal. On le retrouve en Afrique occidentale, sur l'ancienne Côte des Esclaves. Bernard Maupoil (MAUG, 199) rapporte comment un de ses informateurs, à Porto-Novo, lui confia que, pour renforcer le pouvoir de son chapelet* divinatoire, il l'avait enfoui sous terre pendant quelques jours, dans le ventre d'un chien expressément sacrifié.

Chez les Iroquois, le chien est également un messager intercesseur : chaque année, lors des fêtes du Nouvel an, leur tradition voulait que l'on sacrifiât un chien blanc : *ce sacrifice formait le centre de la fête. Le chien était en effet un messager qui se hâtait d'aller au ciel porter les prières des hommes* (KRIR, 267).

3. Si le chien visite les enfers, bien souvent aussi il en est le gardien, ou il prête son visage à leurs maîtres ; outre ceux que nous avons déjà cités, on en pourrait donner d'innombrables exemples. Dans la mythologie grecque Hécate, divinité des ténèbres, pouvait prendre la forme, soit d'une jument, soit d'un chien ; elle hantait les carrefours* suivie d'une meute infernale (ROYR). De même les chamans de l'Altaï, lorsqu'ils content leurs voyages orphiques, précisent-ils qu'ils se sont heurtés à des chiens aux portes de la demeure du maître des enfers (ELIC, 187). Le dixième jour du calendrier divinatoire des Aztèques est le jour du chien ; son patron est le dieu des enfers, et c'est au dixième ciel que résident les divinités nocturnes,

L'association du chien, des divinités chthoniennes et du sacrifice humain ressort clairement d'un mythe péruvien pré-incaïque rapporté dans sa chronique — qui date des premiers temps de la conquête espagnole — par le père de Avila (AVIH). Selon ce mythe, l'installation des *temps nouveaux* (correspondant probablement aux débuts mythiques du cycle agraire) est marquée par le triomphe de la divinité ouranienne, maîtresse des eaux et du feu du ciel, sur la divinité chthonienne, maîtresse du feu intérieur de la terre. Ayant acculé son rival dans une haute vallée andine, et l'ayant ainsi réduit à l'impuissance, le dieu céleste décide que *pour s'être nourri de chair humaine, il se nourrirait dès lors de viande de chien* ; c'est la raison pour laquelle, conclut le père de Avila, les Yuncas, adorateurs de la divinité déchue, mangent aujourd'hui encore la chair du chien.

4. Psychopompe comme Hermès, le chien possède à l'occasion des vertus médicinales ; il figure, dans la mythologie grecque, parmi les attributs d'Asclépios, l'Esculape des Latins, héros et dieu de la médecine (GRID).

Enfin sa connaissance de l'au-delà comme de L'en-deçà de la vie humaine fait que le chien est souvent présenté comme un héros civilisateur, le plus souvent maître ou conquérant du feu*, et également comme ancêtre mythique, ce qui enrichit son symbolisme d'une signification sexuelle.

Ainsi les Bambara le comparent à la verge ; par euphémisme, ils emploient même le mot *chien* pour la désigner. Selon Zahan (ZAHB), cette association proviendrait de l'analogie qu'ils établissent entre la *colère* de la verge — l'érection — devant la vulve, et l'aboiement du chien devant l'étranger ; elle proviendrait aussi de *la gloutonnerie sexuelle de l'homme, dont l'avidité dans ce domaine n'a d'équivalent que la faim canine* (IBID. 70).

Des mythes turco-mongols font état de femmes fécondées par la lumière* ; ils précisent souvent que celle-ci, après avoir visité la femme, la quitte sous la forme d'un *chien jaune* ; ce qui n'est pas sans rappeler le chien *couleur de lion*, éminemment solaire, des Aztèques, précédemment cité.

Chiens et loups sont d'autre part à l'origine de plusieurs dynasties turques et mongoles, ce qui va dans le même sens que les mythes amérindiens et les confirme. Ainsi les Dené, d'Amérique septentrionale, attribuent l'origine de l'homme aux relations secrètes d'une femme et d'un chien (KRIE, 62). Xolotl, le dieu-chien a, dit la tradition aztèque, volé aux enfers les ossements* dont les dieux devaient tirer la nouvelle race humaine (METB).

Ancêtre mythique, le chien se distingue souvent dans les taches de la lune, ce qui fait qu'à l'instar des autres animaux lunaires, tels que le lapin*, le renard*, etc., il est souvent considéré comme un ancêtre et un héros quelque peu libidineux. En Mélanésie, il est l'ancêtre d'une des quatre classes de la société étudiées par Malinowski (MALM). La louve romaine est à rapprocher des innombrables autres canidés, héros civilisateurs, toujours liés à l'instauration du cycle agraire.

5. Mais c'est le plus souvent sous les traits du héros pyrogène que le chien apparaît dans ces traditions, l'étincelle de feu précédant l'étincelle de vie, ou se confondant bien souvent avec elle. Ainsi, pour les Chilouk du Nil Blanc et toute la région du Haut-Nil, le chien a-t-il volé le feu au serpent, à l'arc-en-ciel, aux divinités célestes ou au Grand Esprit pour le rapporter au bout de sa queue (FRAF). En courant vers le foyer, il aurait enflammé sa queue et, hurlant de douleur, il aurait communiqué le feu à la brousse, où les hommes n'eurent plus qu'à le saisir. Chez les Fali du Nord-Cameroun, il est associé au singe* noir, avatar du forgeron voleur de feu (LEBF) et, pour leurs voisins les Prodovko, il a apporté aux hommes leurs deux richesses les plus précieuses : le feu et le mil. C'est encore le chien, pour les Ibo, Ijo et autres populations du Biafra, qui a volé le feu du ciel pour le donner aux hommes (TEGH, 88). En Amérique du Sud, **Canis vetulus** n'est pas le conquérant du feu, mais son premier propriétaire ; les héros jumeaux*, sous forme d'escargot* et de poisson*, le lui dérobent (FRAF). En Amérique du Nord, l'analogie symbolique feu-acte sexuel se précise en d'autres mythes présentant le chien comme héros pyrogène : ainsi pour les Sia et les Navaho du Nouveau Mexique, pour les Karok, les Gallinomero, les Achomawi, les Maidu de Californie, le coyote, grand héros de la prairie, invente le feu par friction, ou bien le vole et l'apporte dans ses oreilles*, ou encore organise la course de relais, grâce à laquelle les hommes le ravissent aux dieux (FRAF).

Des mythes océaniens vont nous préciser davantage sa signification sexuelle, toujours liée à la conquête du feu. En Nouvelle-Guinée, plusieurs peuplades pensent que le chien a volé le feu à son premier possesseur le rat* — il s'agit donc du feu chthonien. Pour les Motu-Motu et les Ozokaiva de Papouasie, il est bien certain que le chien est le maître du feu, puisqu'il dort toujours auprès de lui et gronde si l'on veut l'en chasser. Mais c'est un mythe de Nouvelle-Bretagne, également rapporté par Frazer, qui illustre de la façon la plus frappante l'association chien-feu-sexualité. En ce temps-là, nous dit-il, les membres d'une société secrète masculine étaient seuls à connaître le secret du feu par frottement. Un chien les observa et rapporta sa découverte aux femmes de la façon suivante : il peignit sa queue* aux couleurs de cette société d'hommes et vint en frotter un morceau de bois, sur lequel était assise une femme jusqu'à ce que le feu en jaillisse ; alors la femme se mit à pleurer et dit au chien : *Tu m'as déshonorée, maintenant tu dois m'épouser*.

Pour les Murut du Nord de Bornéo, le chien est à la fois ancêtre mythique et héros civilisateur : premier enfant des amours incestueuses d'un homme et de sa sœur, uniques rescapés du déluge*, il enseigne à la nouvelle humanité toutes les techniques nouvelles dont celle du feu. C'est, encore une fois, l'origine du cycle agraire qui est ainsi expliquée. Pour leurs

voisins les Dayak, au lendemain du déluge, le chien révèle à une femme le secret du feu en frottant une liane de sa queue. Enfin, dans un mythe des îles Carolines, le feu est remis à une femme par le dieu du Tonnerre*, qui lui apparaît sous forme de chien. Ce dernier exemple montre clairement l'oscillation du symbole entre les domaines chthonien et ouranien, ce qui nous ramène aux Mezzo-Américains. Pour les Maya, le chien guide le soleil dans sa course souterraine, comme nous l'avons vu, et représente donc le soleil noir* ; pour les Aztèques, il est la synthèse, le symbole même du feu.

6. Dans le domaine celtique, le chien est associé au monde des guerriers. Contrairement à ce qui se passe chez les Gréco-romains, le chien est, chez les Celtes, l'objet de comparaisons ou de métaphores flatteuses. Le plus grand héros, Cùchulainn, est le *chien de Culann* et nous savons que tous les Celtes, aussi bien insulaires que continentaux, ont eu des chiens dressés pour le combat et la chasse. Comparer un héros à un chien était faire honneur, rendre hommage à sa valeur guerrière. Toute idée péjorative est absente. Il n'y a pas, semble-t-il, de chien infernal analogue à Cerbère. Le chien maléfique n'existe que dans le folklore, probablement sous l'influence du christianisme : en Bretagne le **chien** noir des monts d'Arrée représentent **les damnés**. Le héros irlandais Cùchulainn avait pour principal interdit alimentaire la viande de chien ; et, pour le condamner à mourir, les sorcières, qu'il rencontre en allant au combat, lui en offrent et l'obligent à en manger (OGAC, 11, 213-215 ; CELT, 7, passim ; CHAH, 293-294).

7. Les aspects de la symbolique du chien que nous venons de décrire : héros civilisateur, ancêtre mythique, symbole de puissance sexuelle et donc de pérennité, séducteur, incontinent — débordant de vitalité comme la nature à son renouveau, ou fruit d'une liaison interdite, font apparaître le chien comme la face diurne d'un symbole. Il convient d'en observer également la face nocturne. La plus probante illustration en est l'interdit implacable dont souffre cet animal dans les sociétés musulmanes. A.G.

L'Islam fait du chien l'image de ce que la création comporte de plus vil. Selon Shabestarî, s'attacher au monde, c'est s'identifier au chien mangeur de cadavres ; le chien est le symbole de l'avidité, de la glotonnerie ; la coexistence du chien et de l'ange est impossible. Selon les traditions de l'Islam, cependant, le chien possède cinquante-deux caractéristiques, dont la moitié sont saintes, et l'autre moitié sataniques. Ainsi, il veille, est patient, ne mord pas son maître. Par ailleurs, il aboie contre les scribes, etc. Sa **fidélité** est louée : *Si un homme n'a pas de frères, les chiens sont ses frères. Le cœur d'un chien ressemble au cœur de son maître.*

Les chiens sont aussi considérés comme **impurs**. Les **Jnûn** apparaissent souvent sous la forme de chiens noirs. L'abolement des chiens près d'une maison est un présage de mort. La chair est utilisée comme remède (contre la stérilité, contre les mauvais sorts, etc.). A Tanger, la chair d'un chiot ou d'un chaton est mangée comme antidote contre la sorcellerie. A la différence des autres chiens, Le greyhound est considéré non comme impur, mais comme doué de **baraka**. Il protège contre le mauvais œil. Les Musulmans de Syrie croient que les anges n'entrent jamais dans une maison où se trouve un chien (WESR, 2, 303). Selon une tradition du Prophète, celui-ci a déclaré qu'un récipient dans lequel un chien a bu doit être lavé sept fois, la première fois avec de la terre. On dit qu'il défendait de tuer des chiens, sauf les chiens noirs ayant deux taches blanches au-dessus des yeux, cette sorte de chien étant le diable. Tuer un chien rend impur ; on dit que c'est aussi mal que de tuer sept hommes ; on croit que le chien a sept vies. Le chien qui gardait les Sept Dormants dans leur caverne (*Coran* 18) est mentionné sur les amulettes. E.M.

8. Le symbolisme du chien, en Extrême-Orient est essentiellement ambivalent : bénéfique, car le chien est le proche compagnon de l'homme et le gardien vigilant de sa demeure ; maléfique car, apparenté au loup et au chacal, il apparaît comme un animal impur et méprisable. Ces aspects ne correspondent à aucune limitation géographique, mais sont également répandus.

Un sens très voisin se révèle au Tibet, où le chien est le signe de l'appétit sensuel, de la sexualité, en même temps que de la jalousie. Celui qui vit comme un chien, enseigne le

Bouddha, à la dissolution du corps, après la mort, il ira avec les chiens (*Majjhima-nikâya*, 1, 387).

Cependant les Musulmans établissent une distinction entre le chien vulgaire et le lévrier, dont la noblesse d'allure fait un animal pur. "L'envoyé de Dante, le **veltro**, est un lévrier, animal qu'on retrouve chez Durer, et qu'on a pu identifier au Précurseur du second avènement christique. Le chien crachant le feu est l'emblème de saint Dominique, dont les moines étaient nommés **Domini-canés** (*chiens du Seigneur*), ceux qui protègent la Maison par la voix.

Au Japon, le chien jouit très généralement d'une considération favorable : compagnon fidèle, son effigie protège les enfants et facilite le travail des femmes en couches. En Chine, il accompagne non moins fidèlement les Immortels, jusque dans leur apothéose : le *Grand Vénérable*, apparu au mont T'ai-che sous l'empereur Wou des

Han, tenait en laisse un chien jaune ; le chien de Han-tseu devint rouge comme le chien céleste, il lui poussa des ailes et il obtint l'immortalité ; l'alchimiste Wei-Po-yang s'éleva au ciel en compagnie de son chien. Le chien est l'ancêtre et l'emblème de certaines peuplades, peut-être des Chinois eux-mêmes, puisque P'an-kou pourrait avoir été un chien.

Le Chien céleste (**T'ien-k'uan**) est orage et météore : il fait le bruit du tonnerre et la lueur de l'éclair ; il est rouge comme le feu. Certes, il est l'adversaire du hibou démoniaque, mais aussi l'annonciateur de la guerre. Pour se protéger du hibou, on fait toutefois aboyer les chiens en leur tirant l'oreille. Selon certaines traditions anciennes, les Chinois se représentent aussi le chaos sous les traits d'un énorme chien à longs poils. Il a des yeux, mais ne voit pas ; des oreilles, mais n'entend pas ; il n'a pas les cinq viscères, mais il vit.

Autre symbole typiquement chinois, celui des *chiens de paille* (cf. *Tao-te King*, ch. 5), L'usage rituel de ces figurines, suggère M. Kaltenmark, peut être d'origine chamanique ; ce sont, écrit Wieger, des *filtres à maléfices* qu'on détruit après usage. Le symbole utilisé par Tchouang-tseu repose précisément sur l'existence passagère de l'objet qu'on jette, piétine et brûle lorsqu'il a fait son office (ch. 14). Doit être rejeté ce qui a cessé d'être utile, en conclut-il, sous peine de devenir néfaste. Lao-Tseu en fait le symbole du caractère éphémère des choses de ce monde, auxquelles le sage renonce à s'attacher (CORT, GRAD, KAU, LECC, OGRJ, SCHC, WIET). D'après Tchouang-tseu, dans **Le destin du ciel** : *les chiens de paille étaient avant l'offrande gardés dans des coffres enveloppés de belle toile. Après l'offrande au mort, ils étaient brûlés, car si on les avait fait resservir une autre fois, chaque membre de la famille du défunt aurait été tourmenté de cauchemars,* P.G.

9. L'Asie centrale, elle, présente des mythes que l'on pourrait qualifier d'intermédiaires, les *missing links* par lesquels on peut comprendre comment le chien deviendra peu à peu l'impur, le maudit, marqué d'une tache originelle, ineffaçable.

Pour certains Tatars, Dieu, à la création, confia l'homme à la garde du chien, pour qu'il le préservât des approches du diable. Mais le chien se laissa soudoyer par *l'ennemi* et devint de ce fait Le responsable de la chute de l'homme. Pour les Yakoutes, ce sont ses *images* que Dieu avait laissées à la garde du chien ; et celui-ci laissa le démon les souiller ; en punition, Dieu lui donna sa forme actuelle. Plusieurs variantes reprennent ce même thème chez les riverains de la Volga apparentés aux Finnois (HARA). Toutes ont cet important détail en commun : le chien, primitivement *nu*, reçoit sa toison du diable en paiement de sa trahison. Ainsi sa trahison est matérialisée par son poil ; elle en fait par ce truchement, peu à peu, l'animal impur, l'intouchable ; plus encore, elle entraîne l'arrivée chez les hommes des maladies, des *saletés internes*, qui sont, comme le poil du chien, issues de la salive du diable ; et c'est ainsi que le chien devient responsable de la mort, conséquence finalement de ces calamités, de ces *salissures*. Les Bouriates, eux, disent que Dieu a maudit le chien parjure en ces termes :

Tu souffriras toujours de la faim, tu rongeras des os, et tu mangeras les restes de la nourriture des hommes, qui te roueront de coups (HARA, 35).

A ce point extrême de son aspect néfaste, le symbole du chien rejoint ici celui du bouc émissaire*.

10. Uno Harva voit dans ces mythes asiatiques une trace du dualisme iranien et rappelle à ce propos qu'un chien, l'animal d'Ahura Mazda, a joué un rôle prépondérant dans l'ancienne religion persane, en chassant les mauvais esprits : c'est à nouveau le basculement du symbole dans le mythe. Selon l'expression de Jean-Paul Roux, on peut dire que cette dualité propre au symbole du chien, dans la pensée des peuples d'Asie, pour lesquels il est à la fois esprit protecteur et bénéfique, et support de la malédiction divine, fait de lui par excellence *l'ange déchu* (ROUF, 83).

En résumé, le chien recouvre un symbole aux aspects antagonistes, entre lesquels toutes les cultures n'ont pas tranché. Mais il est frappant, à cet égard, de rappeler que, pour les alchimistes et *philosophes*, le chien dévoré par le loup représente la purification de l'or* par l'antimoine*, avant-dernière étape du *grand-œuvre*. Or, que sont ici le chien et le loup, sinon les deux aspects du symbole en question, qui trouve sans doute, dans cette image ésotérique, sa résolution en même temps que sa plus haute signification : chien et loup à la fois, le sage — ou le saint — se purifie en se dévorant, c'est-à-dire en se sacrifiant en lui-même, pour accéder enfin à l'étape ultime de sa conquête spirituelle. A.G.

CHIENDENT

Le chiendent, est, pour nous, synonyme de **difficulté**, de difficulté toujours renaissante, en raison de la peine qu'il faut prendre pour arracher du sol les longues racines de cette plante vivace.

Dans la Chine ancienne, où de tels soucis n'existaient apparemment pas, les racines de chiendent, blanches, avaient leur place dans les rites, en raison de la vertu **purificatrice** qui leur était reconnue. Selon **Li-Ki**, elles servaient à filtrer le vin du sacrifice. Mais leur couleur blanche les faisait surtout associer aux rites funèbres ou, ce qui est peu différent, aux rites de reddition. Le chiendent servait aussi de litière aux victimes sacrificielles (GRAD). P.G.

CHIMÈRE

1. Monstre hybride* à tête de lion*, à corps de chèvre*, à queue de dragon*, et crachant des flammes. La chimère est née de Typhon et d'Echidna ; sa mère est elle-même sœur des Gorgones* et un monstre né des entrailles de la terre. La chimère fut terrassée par Bellérophon, héros assimilé à l'éclair monté sur le cheval Pégase : le combat figure sur beaucoup d'œuvres d'art et de monnaies, surtout de Corinthe.



CHIMERE - Bas-relief. Art Hittite.

Tous ces éléments font pressentir un symbole très complexe de créations imaginaires, issues des profondeurs de l'inconscient et représentant peut-être des désirs que la frustration exaspère et change en source de douleurs. La chimère séduit et perd celui qui se livre à elle, on ne peut la combattre de front, il faut la pourchasser et la surprendre jusque dans ses repaires les plus profonds. A l'origine, des sociologues et des poètes ont vu en elle seulement l'image des torrents, capricieux comme des chèvres, dévastateurs comme des lions, sinueux comme des serpents et que l'on n'arrête pas par des digues, qu'il faut assécher par la ruse, en tarissant les sources, en détournant leur cours.

2. Selon l'interprétation de Paul Diel (DIES, 83), la chimère est une déformation psychique, caractérisée par une imagination fertile et incontrôlée ; elle *exprime le danger de l'exaltation Imaginative*. Sa queue de serpent ou de dragon correspond à la perversion spirituelle de la vanité ; son corps de chèvre à une sexualité perverse et capricieuse ; sa tête de lion à une tendance dominatrice qui corrompt toute relation sociale. Ce symbole complexe s'incarnerait

aussi bien dans un monstre dévastant un pays que dans le *règne néfaste d'un souverain perversi, tyrannique ou faible*.

CHOIX

(Voir carrefour)

CHOUETTE

1. La chouette, que nous poursuivons d'une fâcheuse réputation de voleuse et dont nous faisons un symbole de laideur — apparemment contre l'avis de Rabelais — était l'emblème **d'Athéna**. Oiseau nocturne, en relation avec la lune, elle ne peut supporter la lumière du soleil, et s'oppose donc en ceci à l'aigle, qui la reçoit les yeux ouverts. Guenon a noté qu'on pouvait voir là, ainsi que dans le rapport avec **Athéna-Minerve**, le symbole de la connaissance rationnelle — perception de la lumière (lunaire) par reflet — s'opposant à la connaissance intuitive — perception directe de la lumière (solaire) (GUES), c'est peut-être aussi pourquoi elle est traditionnellement un attribut des devins : elle symbolise leur don de clairvoyance, mais à travers les signes qu'ils interprètent.

Dans la mythologie grecque la chouette est représentée par Ascalaphos, fils d'Acheron et de la nymphe de l'obscurité : c'est elle qui *voit* Perséphone goûter à un fruit de l'enfer (un grain de grenade) et la dénonce, lui interdisant ainsi tout espoir de remonter définitivement au jour (GRID).

La chouette, oiseau d'Athéna, symbolise la réflexion qui domine les ténèbres (MAGE, 108).



CHOUETTE. - Fragment d'une peinture d'une amphore panathénaïque (Londres, British Muséum).

2. Chez les Aztèques, elle est l'animal symbolique du dieu des enfers*, avec l'araignée*. Dans plusieurs Codex, elle est représentée comme *la gardienne de la maison obscure de la terre*. Associée aux forces chthoniennes, elle est aussi un avatar de la nuit, de la pluie, des tempêtes. Ce symbolisme l'associe à la fois à la mort et aux forces de l'inconscient luni-terrestre, qui commandent les eaux, la végétation et la croissance en général.

Dans le matériel funéraire des tombes de la civilisation pré-incaïque Chimu (Pérou), se rencontre fréquemment la représentation d'un couteau sacrificiel en forme de demi-lune, surmonté de l'image d'une divinité mi-humaine mi-animale en forme d'oiseau de nuit, chouette ou hibou. Ce symbole, qui est manifestement lié à l'idée de mort ou de sacrifice, est orné de colliers de perles* et de coquilles* marines, la poitrine est peinte en rouge, et la divinité ainsi représentée est souvent flanquée de deux chiens*, dont on connaît la signification de psychopompe. Ce hibou, ou cette chouette, tient souvent un couteau de sacrifice dans une main et dans l'autre le vase destiné à recueillir le sang de la victime (GRID). A.G.

CHRISME

Le chrisme est un important symbole de l'Eglise primitive, qui se présente sous deux formes : la première constituée par les lettres I et X (initiales grecques de Jésus Xristos) ; la seconde, dite *chrisme constantinien*, et encore usitée de nos jours, par les lettres X et P qui sont, en grec, les deux premières de Xristos (voir croix*).



CHRISME - Initiales grecques du nom du Christ disposées en forme de symbole.

La première figure, pour peu qu'elle soit inscrite dans un cercle, comme il est fréquent, est une roue à six rayons (quelquefois à huit par adjonction d'un diamètre horizontal). C'est (voir **roue***) un symbole cosmique et un symbole solaire : rappelons que, selon la liturgie, le Christ est **sol invictus** (le soleil invaincu).

La seconde ne se distingue que par l'adjonction de la boucle du P, dont Guenon a remarqué qu'elle figurait le soleil élevé au sommet de l'axe du monde, ou encore le *trou de l'aiguille*, la *porte étroite*, finalement encore la *porte du soleil* par où s'effectue la *sortie du cosmos*, fruit de la Rédemption par le Christ.

De ce symbole doit être rapprochée l'ancienne marque corporative du *quatre de chiffre*, dans laquelle le P est simplement remplacé par un 4, d'ailleurs apparenté à la croix. P, G.

CHRIST

Sans porter atteinte à la réalité historique du Christ, non plus qu'à la dogmatique du Verbe incarné, mais au contraire en se fondant sur elles, plusieurs auteurs ont vu dans le Christ la synthèse des symboles fondamentaux de l'univers : le ciel et la terre par ses deux natures divine et humaine ; l'air et le feu par son ascension et sa descente aux enfers ; le tombeau et la résurrection ; la Croix, le Livre du message évangélique, l'axe et le centre du monde, l'Agneau du sacrifice, le Roi pantocrator maître de l'univers, la montagne du monde au Golgotha, l'Echelle du salut ; tous les symboles de la verticalité, de la lumière, du centre, de l'axe, etc., (CHAS, 444 s.). L'architecture des églises, l'église étant l'image et le *lieu* du Christ, ainsi que du monde religieux, reproduit également une synthèse de symboles. *Je suis la voie, la vérité et la vie*. Le Christ jouit de ce privilège unique d'identifier le médiateur et les deux termes à unir. En donnant au symbole toute sa force historique, toute sa réalité à la fois ontologique et signifiante, on peut dire que le Christ est aussi le roi des symboles.

CHRYSSALIDE

Symbole du lieu des **métamorphoses**, à rapprocher de la chambre* secrète des initiations, de la matrice des transformations, des tunnels, etc. Plus encore qu'une enveloppe protectrice, elle représente un état éminemment transitoire entre deux étapes du devenir, la durée d'une **maturation**. Elle implique le renoncement à un certain passé et l'acceptation d'un nouvel état, condition de l'accomplissement. Fragile et mystérieuse, comme une jeunesse riche de promesses, mais dont on ne sait exactement ce qui en sortira, la chrysalide inspire respect, soin et protection. C'est l'avenir imprévisible qui se forme.

CHRYSSANTÈME (Kiku)

1. Emblème de la maison impériale du Japon. En Chine et au Japon, le chrysanthème a toujours passé pour avoir des propriétés favorisant la longévité. La forme de sa fleur est régulière et ses pétales sont disposés à la façon des rayons du soleil. C'est pourquoi les Japonais lui donnèrent le nom de *Matérialisation du soleil*. L'empereur descendant directement de la déesse solaire Amaterasu a pris tout naturellement le chrysanthème pour emblème.
M.S.

2. Le chrysanthème, en raison de son aspect de fleur *rayonnante*, est avant tout un symbole solaire. C'est ce qui justifie l'importance qui lui est donnée au Japon. L'un de ses noms chinois, **je-tsing**, signifie *essence solaire*. Le Taoïsme ancien en fait, en conséquence, une drogue d'immortalité.

Le chrysanthème héraldique nippon comporte seize pétales. Il se trouve donc figurer une rosé des vents, au centre de laquelle l'empereur régit et résume les directions de l'espace. En outre, le chrysanthème (**kiku**) évoquerait par homophonie le mot **kiku-ri** (*audition de la vérité*), et par là **Kukuri**, qui est le nom d'un **kami** primordial. Il symboliserait en conséquence le rôle du Tennô, comme *médiateur* entre le Ciel et la Terre, comme agent de la volonté céleste,

3. D'autres homophonies sino-vietnamiennes font associer le chrysanthème aux notions de durée, de permanence, de stabilité, et aussi de totalité. Il est en outre, dans la même région, un symbole de joie, de beauté, de perfection. En Asie comme en Europe, il est par excellence la fleur automnale ; et l'automne est la saison de la vie paisible après l'achèvement des travaux des champs : c'est pourquoi le philosophe Tcheou T'ouen-yi y voit *parmi les fleurs, celle qui se cache et fuit le monde*. Le poète So-kong Tou des T'ang en a fait l'emblème de la simplicité, de la spontanéité naturelle et discrète des Taoïstes, ce qui n'est pas, en définitive, très différent (DURV, KALL). P.G.

CHTHONIEN

Chthonos était le nom donné à la Terre, mère des Titans, et séjour des morts et des vivants. C'est le bas, par opposition au haut, la terre sous son aspect sombre et primitif,

L'épithète chthonien est donnée à des êtres fabuleux (dragons), ou réels (serpents), d'origine souterraine, de nature souvent redoutable, liés aux idées et aux forces de la germination et de la mort. Ils symbolisent le côté menaçant, que le danger soit intérieur ou qu'il soit extérieur, dans la lutte que se livrent la vie et la mort, toujours étroitement enlacées. Ils apparaissent dans des situations limites, préludes à des événements décisifs, sous la forme de difficultés imprévues, de châtement, de terreurs, comme le pôle opposé à celui des sentiments de sécurité, de force, d'optimisme. L'aspect chthonien de l'inconscient recouvre tout ce que celui-ci peut faire craindre par son caractère caché, imprévu, soudain, violent, quasi irrésistible, aspect qui ne s'identifie pas, insistons sur ce point, à la totalité de l'inconscient. Le chthonien, c'est l'aspect nocturne de l'épouse et de la mère.

CIEL

1. Symbole quasi universel par lequel s'exprime la croyance *en un Etre divin céleste, créateur de l'univers et garant de la fécondité de la terre (grâce aux pluies qu'il déverse)*. De tels Etres sont doués d'une prescience et d'une sagesse Infinies ; les lois morales et souvent les rituels du clan ont été instaurés par eux pendant leur bref séjour sur la terre ; ils veillent à l'observance des lois et l'éclair foudroie celui qui les enfreint (ELIT, 46).

Le ciel est une manifestation directe de la transcendance, de la puissance, de la pérennité, de la sacralité : ce que nul vivant de la terre ne peut atteindre. Le seul fait d'être élevé, de se trouver en haut, équivaut à être puissant (au sens religieux du mot) et à être comme tel saturé de sacralité... La transcendance divine se révèle directement dans l'inaccessibilité, l'infinité, l'éternité et la force créatrice du ciel (la pluie). Le mode d'être céleste est une hiérophante inépuisable. Par suite, tout ce qui se passe dans les espaces sidéraux et dans les régions supérieures de l'atmosphère — la révolution rythmique des astres, la poursuite des nuages*, les tempêtes, la foudre*, les météores, l'arc-en-ciel* — sont des moments de cette même hiérophante (ELIT, 47-48).

2. En tant que **régulateur de l'ordre** cosmique, le ciel allait être considéré comme le père des rois et des maîtres de la terre. En Chine, l'empereur sera *fil du ciel*. Le passage de la transcendance à la souveraineté forme un ensemble classique, ciel — dieu créateur — souverain, qui a pour correspondant l'ensemble non moins classique : empire — fils de Dieu — bienfaiteur — roi. La hiérarchie terrestre s'organise sur le modèle de la hiérarchie céleste : le haut devient le maître ; le dispensateur de biens s'arroge le droit de dominer. Servir devient asservir. On connaît l'inscription du sceau de Genghis Khan : *Un Dieu au ciel et le Khan sur la terre. Le sceau du Maître de la terre*. Le schéma se renversera dans l'histoire, suivant un processus de perversion qu'ont connu tous les symboles : le maître sera appelé bienfaiteur, même s'il ruine les autres ; père, même s'il tue ; céleste, même s'il rampe dans le vice. Mais cette corruption du symbole n'ôte rien à sa force originelle.

Le ciel est le symbole complexe de **l'ordre sacré de l'univers**, qu'il révèle par le mouvement circulaire et régulier des astres* et qu'il cache en suggérant seulement l'idée d'ordres supérieurs au monde physique et invisibles, l'ordre transcendant du divin et l'ordre immanent de l'humain.

Le ciel est souvent figuré par une cloche, une coupe* renversée, une coupole*, un dais, un parasol*, une ombrelle, une colombe, un parapluie pivotant sur son axe, ou par le cœur de l'homme.

3. Le ciel est universellement le symbole des puissances supérieures à l'homme, bienveillantes ou redoutables : le caractère chinois **t'ien** (ciel) représente ce que l'homme a au-dessus de sa tête. C'est l'insondable immensité, la sphère des rythmes universels, celle des grands Luminaires, l'origine donc de la lumière, le gardien peut-être aussi des secrets de la destinée. Le ciel est le séjour des Divinités ; il désigne parfois la Puissance divine elle-même. Il est aussi le séjour des Bienheureux. On considère souvent sept (ou neuf) cieus : ainsi du Bouddhisme à l'Islam et de Dante à la Chine. Il s'agit manifestement alors d'une hiérarchie d'états spirituels qui seront gravés un par un.

4. Sous un autre aspect, le Ciel est, avec la Terre, le résultat de la polarisation première, la moitié supérieure de l'Œuf* du Monde. Tel il apparaît, en particulier, dans la Chândogya Upanishad et dans l'architecture hindoue. Même lorsque ce symbolisme n'est pas exprimé avec précision, la notion d'un lien primitif entre le ciel et la terre, qui fut ultérieurement rompu, est presque universelle. La polarité s'exprime avec une netteté particulière en Chine ; le Ciel est le principe actif, masculin, s'opposant à la Terre, passive et féminine. *Ciel en action, puissance suprême*, dit le *Yi-King* à propos de l'hexagramme céleste **k'ien**. Le Ciel n'est donc pas le principe suprême, mais le pôle *positif* de sa manifestation : *le Ciel est l'instrument du Principe*, écrit Tchouang-Tseu ; le Principe est le *Faite du Ciel (Tien-ki)*.

5. Par l'action du Ciel sur la Terre, *tous les êtres se produisent*. La *pénétration de la Terre par le Ciel* est donc envisagée comme une union sexuelle. Le produit en est, soit l'homme, **fiils du Ciel et de la Terre**, soit, dans le symbolisme particulier à l'alchimie interne, l'embryon de l'Immortel. Le mythe du mariage du Ciel et de la Terre s'étend de l'Asie à l'Amérique en passant par la Grèce, l'Égypte et l'Afrique noire. L'expression *fiils du Ciel et de la Terre* appartient aux mystères orphiques, ainsi qu'aux livres chinois. Le véritable fiils du Ciel et la Terre, celui dont le *Yi-King* dit qu'il est leur égal et que, *par suite il n'est pas en opposition avec eux, c'est l'homme véritable* et, positivement, l'empereur : le caractère **wang** qui le désigne (voir **roi***, **jade***) exprime exactement cette médiation, dont on trouve aussi mention dans la **Table d'Emeraude** hermétique (*Il monte de la Terre au Ciel et redescend du Ciel en Terre...*).

L'alchimie chinoise, avons-nous noté, transfère le Ciel à l'intérieur du microcosme humain. Bien que d'une manière différente, il arrive à l'ésotérisme islamique d'en faire autant : le Ciel, écrit Abu Ya'qûb, est à l'intérieur de Pâme, et non l'inverse. C'est la raison pour laquelle l'homme */// les choses utiles dans le Ciel*. Nous avons ici une motivation spirituelle de l'astrologie digne d'intérêt (CORT, ELIM, GRIF, GUED, LIOT, MAST). P.G

6. Contrairement à la tradition chinoise, le ciel en Égypte est un principe féminin, source de toute manifestation. En Égypte ancienne, en effet, c'est la déesse Nout, courbée en forme de voûte, qui figure le ciel. Un relief d'un sarcophage de la XXX^e dynastie la représente inclinée en forme de portique roman, les mains touchant le sol à l'Orient, les pieds à l'Occident. A l'intérieur du portique se dessine une mappemonde, avec divers pays de la terre, le séjour souterrain des dieux inférieurs et un soleil irradiant. Cette déesse enveloppe dans sa courbe semi-circulaire, parcourue par le soleil, le cosmos tout entier avec ses trois niveaux. Personnifiant l'espace céleste qui englobe l'univers, Nout est appelée *la mère des dieux et des hommes*. Son image est gravée sur maints sarcophages ; un papyrus du Louvre la décrit, s'exprimant pour un défunt, comme une mère pleine de tendresse : *Ta mère Nout t'a reçu en paix. Elle place ses deux bras derrière ta tête chaque jour ; elle te protège dans le cercueil ; elle te sauvegarde dans la montagne funéraire ; elle fait ses protections sur tes chairs excellemment ; elle se fait toute protection pour la vie et toute intégrité de santé. On la représente aussi dans un sycomore* versant aux âmes l'eau céleste qui les renouvelle* (PSED, 376)... Elle est censée avoir épousé la

terre, le dieu Geb, et, supérieure aux étoiles et aux planètes, avoir donné naissance au soleil, le dieu Rê : le ciel a épousé la terre et le soleil est né.

7. Dans la tradition biblique, le ciel est identifié à la divinité, chroniqueurs et prophètes évitant systématiquement l'emploi du nom divin. Ainsi le Ciel remplace l'expression **Dieu du ciel**, qui était une désignation courante à l'époque perse. On lit par exemple, dans I *Macchabées*. 2, 21 ; *Le Ciel nous garde d'abandonner Loi et observances*. Plus loin, dans II *Macchabées* 2, 21, l'écrivain sacré attribue également au ciel les attentions particulières de Yahvé : *les manifestations célestes produites en faveur des braves qui luttèrent généreusement pour le Judaïsme, de telle sorte que, malgré leur petit nombre, ils ravagèrent toute la contrée et mirent en fuite les hordes barbares*.

Dans le Nouveau Testament, l'expression *royaume des deux*, propre à l'Évangile le plus judaïsant, celui de Matthieu, répondra à la préoccupation juive de remplacer le Nom redoutable par une métaphore (Note BJ. sur Matth. 3, 2 : le Royaume des deux est tout proche. L'expression est répétée plus loin, 4, 17, manifestant que : la Royauté de Dieu sur le peuple élu, et par lui sur le monde, est au centre de la prédication de Jésus (BIBJ)



CIEL. - D'après Roberto Fludd, *Utriusque Cosmi historia*, Oppenheim, 1619.

Dans l'Apocalypse, le ciel est la *demeure* de Dieu, mode symbolique pour désigner la distinction du Créateur et de sa création. Le ciel entre alors dans un système de relations entre Dieu et les hommes. Que ces relations changent, après l'Incarnation rédemptrice par exemple, le système change complètement et l'on peut parler d'un ciel nouveau. C'est ainsi que l'auteur de l'Apocalypse peut s'écrier : ... *Je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle — le premier ciel, en effet, et la première terre ont disparu... Et je vis la Cité Sainte, Jérusalem* nouvelle, qui descendait du ciel, de chez Dieu... Voici que je fais l'univers nouveau*. Le nouveau ciel symbolise ici le renouvellement universel, qui inaugure l'ère messianique. Les rapports de la création avec son Dieu sont entièrement transformés,

8. Le ciel ne joue pas de rôle déterminant dans la symbolique celtique, qui n'y place pas le siège ou la résidence des dieux. Les langues modernes distinguent bien le ciel religieux du ciel atmosphérique, mais on n'a aucune preuve de telle distinction pour l'époque celtique préchrétienne où, à vrai dire, elle n'était pas nécessaire. Le ciel atmosphérique semble avoir été compris en général comme une *voûte* : c'est ainsi qu'on peut expliquer la crainte des Gaulois que le ciel ne leur tombât sur la tête, ou encore le serment irlandais par les éléments (OGAC, 12, 185*197). L.G.

9. A l'époque historique (environ 1000 ans après J.C.) les **Mexicains** croient à neuf cieux, symbolisés dans l'architecture sacrée par les neuf étages de leurs pyramides. Ils croient également à neuf mondes inférieurs. *Les Aztèques remplacèrent cette cosmologie à étages par un système de couches et distinguèrent treize cieux et neuf mondes inférieurs* (KRIR, 60).

Douze cieux chez les **Algonquins**, chacun d'eux étant habité par un Manitou, et le douzième par le *Créateur*, puissance suprême, Grand Manitou (MURL, 237).

Les treize cieux des Aztèques, selon *l'Historia de los Mexicanos por sus pinturas* cité par Soustelle (SOUJ) avaient les caractéristiques suivantes :

1. Pays des Etoiles ;

2. Pays des **Tzitzimime**, monstres à l'aspect squelettique, qui se déchaîneront sur le monde lorsque le soleil périra ;
3. Pays des 400 gardiens des cieux ;
4. Pays des *oiseaux qui descendent sur terre* (sans doute les âmes des élus) ;
5. Pays des *serpents de feu*, météores et comètes ;
6. Pays des quatre vents ;
7. Pays de la poussière (?) ;
8. Pays des dieux.

Les cieux 9 à 13 sont habités par les Grands Dieux, le soleil résidant dans le 12^e, les puissances nocturnes dans le 10^e ; le couple divin primordial réside au 13^e et dernier. Le 13^e est également le pays d'où viennent les enfants et où retournent les enfants mort-nés. Il y existe un *arbre de lait* (SOUM).

10. Sept cieux s'étagent chez les Bambara :

le premier ciel est impur ;

le deuxième, frais, partiellement purifié, est le pays des âmes des hommes et des animaux ;

le troisième, ciel noir, est le lieu de repos des génies, intermédiaires entre les dieux et les hommes ;

le quatrième ciel est le *miroir* des trois premiers. Le démiurge Faro, maître de l'eau et du verbe, responsable de l'organisation du monde dans sa forme actuelle, y tient sa *comptabilité* ; il suit dans son miroir les faits et gestes de sa création. ;

le cinquième ciel est rouge. C'est le ciel de la justice divine, où Faro édicté ses sentences à l'égard des hommes qui ont enfreint des interdits. C'est aussi le ciel de la guerre et des combats. Il est le pays du sang, du feu, des vents chauds et nuisibles. Les Bambara lui offraient des sacrifices propitiatoires avant d'entreprendre une guerre. Le 5^e ciel — pays de la sécheresse — est habité par des génies qui tentent d'arrêter la chute de ses eaux ; ils sont combattus par les génies Kwore, cavaliers montant des coursiers ailes, qui habitent le 3^e ciel (voir **Cheval***) (DIEB). L'éclair, le tonnerre, la foudre résultent de ces combats ;

le sixième ciel est celui du sommeil. Les secrets du monde y sont conservés. Les âmes des hommes *et* des génies vont s'y purifier, pour recevoir, en songe, les instructions du dieu Faro ;

le septième ciel est le royaume du dieu Faro, et le réservoir des eaux qu'il dispense à la terre, sous forme de pluies fécondantes et purificatrices.

11. Il y a tantôt sept, tantôt neuf cieux dans l'image du monde des peuples ouralo-altaïques. Ces différentes couches célestes sont figurées par autant d'encoches sur le pieu, ou le bouleau sacré par lequel le chaman matérialise les étapes successives de son ascension. Selon Uno Harva, le ciel à neuf couches serait probablement d'origine plus récente que le ciel à sept couches chez les Altaïens. Dans le même territoire, ajoute cet auteur, *on parle parfois en maints endroits de ciel à douze, seize, voire dix-sept couches* (JEAD, 41, d'après Katanov et Radloff). L'Etoile polaire joue un rôle particulier dans cette organisation céleste. Selon Anokhin, elle constitue le cinquième obstacle de l'ascension chamanique et correspond en conséquence au cinquième ciel (ibid. p. 39) ; selon Bogoraz, les Tchoukche se figurent que *l'ouverture du ciel par laquelle on peut passer d'un monde à l'autre se trouve près de l'Étoile polaire* (ibid. p. 41). *Tous les mondes, ajoute Bogoraz, sont reliés entre eux par des ouvertures situées près de l'Étoile polaire. Les chaînes et les Esprits les utilisent dans leurs courses d'un monde à l'autre. Les héros de diverses légendes, à cheval sur un aigle ou un oiseau des tempêtes, peuvent également les traverser.*

Les Tatars de l'Altaï et les Teleoutes placent la lune dans le sixième ciel et le soleil dans le septième.

Les mêmes populations situent dans le troisième ciel le Paradis des Bienheureux, demeure de Jajyk-Khan, le *Prince du Déluge*, divinité protectrice des hommes et médiatrice entre ceux-ci et le Dieu suprême. Du troisième ciel également proviennent les âmes des enfants à naître, que Jajyk envoie sur la terre (HARA, 96).

Le livre ouïgour *Koudatkou Bilik*, écrit vers 1069, place les sept astres dans l'ordre suivant en commençant par le ciel supérieur : Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure et Lune (HARA, 116). Cette disposition est celle qui a toujours été adoptée par les astrologues et occultistes européens.

12. Selon Uno Harva la disposition du ciel en neuf couches serait incontestablement une idée plus récente que sa disposition en sept couches, *non seulement chez les peuples de la famille turque, mais aussi chez les autres peuples asiatiques où l'on rencontre cette représentation* (HARA, 43). Cet auteur poursuit ainsi : les derniers adorateurs de Mithra commencèrent à parler de neuf ciels à l'époque de Julien l'Apostat. C'est d'après neuf cercles stellaires que les Sabéens, ainsi qu'il appert des sources du X^e s, avaient organisé leur clergé du temple. Les *neuf planètes*, qui correspondent chacune à un métal et qui sont mentionnées dans le recueil juridique hindou *Yaajnavalkya*, sont expliquées par Bousset comme étant d'origine persane tardive.

Dans le Paradis dantesque on compte, outre les sept cercles planétaires, au-dessus d'eux : huitièmement, le ciel des étoiles fixes et, neuvièmement, le **primum mobile**. *L'idée des neuf ciels s'est répandue au Moyen Age jusque dans les pays nordiques et elle a laissé des traces dans les formules magiques finnoises.* A.G.

13. Le ciel est aussi un symbole de la conscience.

Le mot est fréquemment employé pour signifier *l'absolu des aspirations de l'homme, comme la plénitude de la quête, comme le lieu possible d'une perfection de son esprit, comme si le ciel était l'esprit du monde... On comprend que la foudre, — déchirure éclatante du ciel — ait été propre à symboliser cette ouverture de l'esprit qu'est la prise de conscience* (VIRI, 108).

CIERGE

Le cierge symbolise la lumière. La mèche fait fondre la cire, ainsi la cire participe au feu : d'où le rapport avec l'esprit et la matière.

Dans les anciennes coutumes, la vierge devait porter dans chaque main un cierge allumé ; *le Pontifical romain du Moyen Age* précise cet usage. Guillaume Durand (XIII^e siècle) l'expliquera en disant que les vierges portaient des cierges pour montrer qu'à l'instar des vierges sages de l'Evangile elles demeuraient prêtes à recevoir l'Epoux (*Matth.* 25, 1-13). Ce même auteur dégage un autre symbole, selon lequel ce port du cierge voulait signifier que les vierges souhaitaient être semblables à la lumière qui illumine les hommes. Le symbolisme de la lumière a toujours joué un rôle important dans la pensée chrétienne (METC, 198).

Ce rite a pu être emprunté au cérémonial nuptial de l'Antiquité observé chez les Grecs et les Romains. La fiancée était conduite en cortège solennel, à la lumière des torches*, de sa maison à, celle de son futur mari. Les époux portaient aussi des torches. L'usage s'est conservé en Grèce et dans la plupart des communautés orthodoxes.

Dans la Grèce archaïque, on offrait des cierges aux divinités du monde souterrain, tout comme aux divinités de la fertilité (ELIT). M.-M.D.

CIGALE

Symbole du **couple complémentaire lumière* — obscurité**, par l'alternance de son silence dans la nuit et de ses stridulations dans la chaleur du soleil. En Grèce, elle était consacrée à Apollon.

Elle est devenue l'attribut des mauvais poètes, dont l'inspiration est intermittente. Elle est prise aussi pour l'image de la négligence et de l'imprévoyance (La Fontaine).

CIGOGNE (Héron)

1. Bien que le *Lévitique* (11, 18-19) la qualifie d'*immonde* (voir **interdit***), la cigogne est très généralement un oiseau de bon **augure**. Elle est un symbole de **piété filiale**, car on prétend qu'elle nourrit son père vieillissant. On assure, en certaines régions, qu'elle apporte les enfants ; ce qui pourrait n'être pas sans rapport avec ses mœurs d'oiseau migrateur, son retour correspondant au réveil de la nature. Mais, dans la même perspective et pour la même raison, on lui prête le pouvoir, par son seul regard, d'être cause de la conception, On le dit semblablement, en Chine, du héron.

2. Le héron blanc est l'hiéroglyphe tchèque **d'Atzlan**, l'*Atlantide*, l'île primordiale. Le héron, la cigogne, l'ibis sont des oiseaux destructeurs de serpents. Ils sont donc les *adversaires du mal*, des animaux *anti-sataniques*, et en conséquence des symboles du Christ. Dans l'Egypte ancienne, l'ibis était un aspect de **Thoth**, personnification de la Sagesse, et le *phénix**, symbole du cycle solaire et de la résurrection, pourrait bien avoir été le *héron pourpré*. L'attitude de ces oiseaux, dressés immobiles et solitaires sur un seul pied, évoque naturellement **la contemplation**.

3. En Extrême-Orient, et notamment au Japon, la cigogne se confond aisément avec la grue*, et apparaît comme un symbole **d'immortalité**.

Elle est tout au moins le symbole le plus courant de la longévité, On lui prête le pouvoir d'atteindre un âge fabuleux. Mais alors qu'elle arrive à six cents ans, elle ne mange plus, se contentant pour vivre de boire ; après deux mille ans, elle devient toute noire. Elle est, avec le lièvre et le corbeau, un animal cher aux alchimistes taoïstes.

4. L'opposition du héron au serpent comme le feu à l'eau se retrouve dans les croyances populaires du Cambodge : le héron amène la sécheresse ; perché sur la maison, il en présage l'incendie (BELT, CORM, GUEM, PORA, SOUM). P.G,

CILS

Dans la poésie arabe et persane, les cils sont considérés comme **les armes de l'amour**, lui-même installé dans les yeux. On les compare à des lances, à des épées, à des flèches* : *tes cils sont des flèches dans l'arc formé par tes sourcils, et qui toutes atteignent leur but*.

Ils sont non seulement les armes, mais l'armée de l'amour :

tes cils sont deux rangées de cavaliers rangés pacifiquement en face les uns des autres ; mais le sang coule chaque fois qu'ils en viennent aux mains, c'est-à-dire lorsqu'ils se rapprochent pour lancer une œillade (huas, 33-34). A.G.

CINABRE

Le cinabre est le sulfure rouge de mercure, composé dans lequel on reconnaît les deux éléments de base de l'alchimie universelle : le soufre et le mercure. La forme ancienne du caractère tan, qui le désigne en chinois, figure d'ailleurs le cinabre à l'intérieur du fourneau de l'alchimiste ; une autre forme archaïque évoque la transformation de l'homme par l'usage du cinabre. C'est par excellence la drogue d'immortalité, d'autant qu'il est rouge (couleur faste et couleur du sang), et qu'il rend le corps rouge, c'est-à-dire à la fois qu'il en rajeunit le teint et qu'il lui donne la luminosité du soleil. On notera par ailleurs que la consommation du cinabre n'est pas spéciale à la Chine ; elle est aussi connue de l'Inde, et même de l'Europe, où elle fut recommandée par Paracelse.

Il faut remarquer que le symbolisme du cinabre ne résulte pas de sa qualité de *sel*, combinant le yin et le yang et en neutralisant les effets réciproques (l'alchimie chinoise ne fait pas cas du soufre). Ce que l'on cherche à obtenir, c'est le yang à l'état pur, or ou cinabre. Ce résultat s'acquiert par des calcinations successives, qui ont pour effet de libérer le mercure. L'alternance cinabre-mercure est le symbole de la mort et de la renaissance, de la régénération perpétuelle, à la manière du phénix* renaissant après combustion.

Le symbolisme du cinabre s'établit donc sur deux plans :

- l'opération alchimique, qui réalise symboliquement la régénération ;

- la consommation du produit, qui est censée conférer l'immortalité physique. Il existe manifestement une hiérarchie entre ces deux conceptions, et les textes chinois ne s'y trompent pas, qui donnent la primauté à la première ; la longévité corporelle n'est elle-même qu'une résultante (ELIF, GRIF, KALL, VIEC). P.G.

CINQ

1. Le nombre 5 tire son symbolisme de ce qu'il est, d'une part, la somme du premier nombre pair et du premier nombre impair (2-1-3), d'autre part, le *milieu* des neuf premiers nombres. Il est signe **d'union**, nombre *nuptial* disent les Pythagoriciens ; nombre aussi du **centre**, de l'harmonie et de l'équilibre. Il sera donc le chiffre des hiérogamies, le mariage du principe céleste (3) et du principe terrestre de la mère (2).

Il est encore symbole de l'homme (bras écartés, celui-ci paraît disposé en cinq parties en forme de croix : les deux bras, le buste, le centre — abri du cœur — la tête, les deux jambes). Symbole également de l'univers : deux axes, l'un vertical et l'autre horizontal, passant par un même centre ; symbole de l'ordre et de la perfection ; finalement, symbole de la volonté divine qui ne peut désirer que l'ordre et la perfection (CHAS, 243-244).

Il représente aussi les cinq sens et les cinq formes sensibles de la matière : la totalité du monde sensible.

L'harmonie pentagonale des Pythagoriciens laisse sa marque dans l'architecture des cathédrales gothiques. L'étoile à cinq branches, la fleur à cinq pétales est placée, dans le symbolisme hermétique, au centre de la croix des quatre éléments : c'est la *quintessence*, ou l'éther. Le 5 par rapport au 6 est le microcosme par rapport au macrocosme, l'homme individuel par rapport à l'Homme universel.

2. En Chine également, 5 est le nombre du *Centre*. On le trouve dans la case centrale de **Lo-chou**. Le caractère **wou** (cinq) primitif est précisément la croix des quatre éléments, auxquels s'ajoute le centre. Dans une phase ultérieure, deux traits parallèles s'y adjoignent : le Ciel et la Terre, entre lesquels le **yin** et le **yang** produisent les cinq agents. Aussi les anciens auteurs assurent-ils que *sous le ciel, les lois universelles sont au nombre de cinq* : il y a cinq couleurs, cinq saveurs, cinq tons, cinq métaux, cinq viscères, cinq planètes, cinq orientes, cinq régions de l'espace, bien entendu aussi cinq sens. Cinq est le nombre de la Terre : il est, somme des quatre régions cardinales et du centre, **l'univers manifesté**. Mais il est aussi la somme de deux et de trois, qui sont la Terre et le Ciel **dans leur nature propre** : conjonction, **mariage** du **yin** et du **yang**, de **T'ien** et de **Ti**. Aussi est-ce le nombre fondamental des sociétés secrètes. C'est cette union que symbolisent les cinq couleurs de l'arc-en-ciel. Cinq est aussi le nombre du cœur.

3. Dans le symbolisme hindou, cinq est encore conjonction de deux (nombre *femelle*) et de trois (nombre *mâle*). Il est principe de vie, nombre de **Çiva transformateur**. Le pentagone étoilé, également symbole çivaïte, est considéré comme étant un pentagone simple entouré de cinq triangles de feu rayonnants qui sont des **linga***. **Çiva** qui, en tant que Seigneur de l'Univers, domine aussi les cinq régions, est parfois représenté à cinq faces et vénéré, notamment au Cambodge, sous la forme de cinq linga. Toutefois, la cinquième face, celle qui regarde vers le haut, s'identifie à l'axe et n'est généralement pas figurée (BENA, BHAB, DANA, GRAP, GUEC, GUET, LIOT, WIEC, XRAA). P.G.

4. Dans le bouddhisme japonais de la secte Shingon, on distingue également cinq orientes (les quatre points cardinaux, plus le centre) ; cinq éléments (terre, eau, feu, vent, espace) ; cinq couleurs ; cinq qualités de connaissances, celles que possédait le Bouddha suprême et que l'adepte de l'ésotérisme Shingon doit s'efforcer d'acquérir progressivement pour accéder au niveau de l'éveil. Cinq se révèle ici comme le nombre de la **perfection intégrée**.

5. Cinq est le nombre des provinces d'Irlande réparties en quatre provinces traditionnelles : Ulad (Ulster), Connacht (Connaught), Munster Mumu) et Leinster (Lagin), et une province centrale, Midhe (Meath), constituée par le prélèvement d'une parcelle des quatre autres provinces. Le nom de la *province* est en irlandais moyen **coiced**, littéralement *cinquième*. Cinq

est encore le nombre des dieux fondamentaux du panthéon celtique, soit un dieu suprême, polytechnicien, Lug (*lumineux*) assimilé à Mercure en **Interpretatio romana**, et quatre dieux, dont il transcende tous les aspects : Dadge (*dieu bon*), **Jupiter** ; Ogme (le champion) et Nuada (le roi), **Mars** ; Diancecht (médecin) et Mac Oc (le jeune homme), **Apollon** ; Brigit (mère des dieux, brillante, mère des arts et des techniques) et Goibnîu (le forgeron), **Minerve**. Le schéma est confirmé par César qui, dans le *de Bello Gallico* énumère Mercure, Jupiter, Mars, Apollon, Minerve. Toutefois, chez l'auteur latin les théonymes romains désignent, non des divinités, mais des fonctions ; ce qui explique que certaines correspondances celtiques soient doubles. Cinq serait ainsi un symbole de la **totalité** : totalité du pays d'Irlande, totalité du panthéon celtique ; mais une totalité obtenue par un centre qui rassemble et qui intègre quatre.

Dans la plupart des textes irlandais médiévaux cinquante, ou son multiple triple **cent cinquante (tri coicait, littéralement : trois cinquantaines)** est un nombre conventionnel indiquant ou symbolisant **l'infini**. On compte rarement au-delà. Mais le système de numération celtique est, encore actuellement dans les langues modernes, archaïque et d'emploi malaisé. L.G.

6. En Amérique centrale, cinq est un chiffre sacré. Dans la période agraire, c'est le symbole numéral du dieu du maïs. Dans les manuscrits comme dans la sculpture Maya, il est fréquemment représenté par une* main ouverte. Selon Girard (GIRP, 198), la sacralisation du chiffre cinq serait liée au processus de germination du maïs, dont la première feuille sort de terre cinq jours après les semences. Les Jumeaux Dieux du Maïs, après leur mort initiatique, ressuscitent des eaux de la rivière cinq jours après que leurs cendres y ont été jetées (Popol-Vuh). Le mythe précise qu'ils apparaissent d'abord sous forme de poissons, puis d'hommes-poissons (sirènes), avant de devenir des *adolescents radieux* (solaires). Aussi le glyphe maya du nombre cinq, couramment constitué par une main, se rencontre-t-il aussi sous les traits d'un poisson. De nos jours encore les Chorti, descendants des Maya, associent le nombre cinq au maïs et au poisson. Dans la suite de leur histoire, les Jumeaux se différencient en Dieu Soleil et Dieu Lune. C'est le Dieu Lune qui conserve le cinq comme symbole numérique (d'où l'analogie avec le poisson*, symbole lunaire).

Chez les Chorti également, le cycle de l'enfance, pour les mêmes raisons (analogie homme-maïs) est de cinq ans, le dieu du maïs est le patron des enfants qui n'ont pas atteint l'âge de raison, c'est-à-dire âges de moins de cinq ans (GIRP, 201).

7. Selon les croyances des Maya, Dieu haie le mort par la *corde**, qui est son âme, le cinquième jour, de même que le maïs termine sa période de gestation et sort de terre *haie* par Dieu après cinq jours. La tige du maïs est également appelée *corde* ou *âme*.

Dans la tradition mexicaine, Quetzalcóatl reste quatre jours en enfer avant de renaître le cinquième jour (GIRP, 200-201). Le glyphe solaire des Maya se compose de cinq cercles, le Dieu du Maïs étant également dieu solaire.

Cinq est aussi symbole de perfection chez les Maya (THOH) pour qui le cinquième jour est celui des divinités terrestres. Selon ce même auteur, il est donc, sans discussion, le jour du serpent qui envoie la pluie.

8. Les quatre* soleils successifs de la tradition aztèque représentent l'accomplissement d'un monde qui se trouve, avec le quatrième soleil, réalisé, mais pas encore manifesté. C'est avec le cinquième soleil, signe de notre ère, que s'accomplit la manifestation. Nous avons vu que chacun de ces soleils — et de ces âges — correspondait à l'un des points cardinaux. Le cinquième soleil correspond au centre ou milieu de la croix ainsi dessinée. Il est l'éveil de ce centre, le temps de la conscience. Cinq est donc le chiffre symbolique de l'homme-conscience du monde. Les Aztèques assignent au *Soleil du Centre* la divinité Xiuhtecutli, maître du Feu, représenté quelquefois par un papillon* (SOUM).

Chez les Aztèques le dieu cinq (jeune maïs) est maître de la danse et de la musique. Cette fonction apollinienne l'associe à l'amour, au printemps, à l'aurore, et à tous les jeux. Le même dieu, appelé *le chanteur* est, chez les Huichol, l'Etoile du matin.

9. Reprenant l'interprétation du nombre cinq chez les anciens Mexicains, J. Sous telle (SOUC) met clairement en lumière l'ambivalence propre à ce symbole. Cinq, dit-il, est tout

d'abord le nombre du monde **présent** (qui a été précédé de quatre premières ébauches de création) et du *centre* de la croix* des points cardinaux. Par là, il symbolise le feu, mais sous sa double acception, d'une part, solaire, donc liée au jour, à la lumière, à la vie triomphante ; d'autre part, sous sa forme interne, terrestre, chthonienne, liée à la nuit, et à la course nocturne du *soleil noir* dans les enfers. Le héros Quetzalcóatl, dans ses successives métamorphoses, incarne par deux fois l'idée de sacrifice et de renaissance, assimilé d'une part au soleil, d'autre part à Vénus, qui tous deux disparaissent à l'Ouest dans le domaine des ténèbres, pour reparaître — renaître — à l'Est, avec le jour. En tant que *Seigneur de la maison de l'aurore*, Quetzalcóatl, renaissant sous la forme de Vénus étoile du matin, est représenté sur les manuscrits mexicains comme un personnage portant sur le visage le chiffre *cinq*, sous forme de cinq gros points, en quinconce. De ce fait le nombre cinq a pour signification ésotérique, précise J. Soustelle, *dans le symbolisme de la classe sacerdotale et guerrière, le- sacrifice, ou plutôt l'autosacrifice et la résurrection*. Glyphe solaire, il incarne l'idée du triomphe solaire et de la vie ; mais il sous-tend aussi ces sacrifices des guerriers dont le sang versé, nourriture du soleil, conditionne le retour cyclique de l'astre, qui conditionne à son tour la vie. De même le Centre du monde, représenté par le 5, est aussi le glyphe du tremblement de terre, du châtement final, de la fin du monde, où des esprits maléfiques se précipiteront des quatre directions cardinales sur le centre pour anéantir la race humaine. Le Centre du monde est ici le carrefour central, et, comme tous les carrefours*, il est un lieu où se produisent des apparitions redoutables.

Rappelons que c'est aux carrefours qu'apparaissent, cinq fois par an, la nuit, les femmes mortes en couches, et qui, divinisées comme les guerriers morts en combat ou sacrifiés, accompagnent le soleil dans sa course diurne — ce qui rappelle analogiquement la pensée des Dogon quant à ce nombre. Enfin, toujours pour préciser le côté néfaste de ce symbole, il faut rappeler que 5, en tant que milieu de la série nocturne (9) est l'opposé de 7, milieu de la série diurne (13). Le cinquième Seigneur de la nuit, Mitlantecutli, Seigneur de la mort, s'oppose à l'heureuse déesse Chicomcoatl, 7^e des 13 divinités diurnes ; il porte sur son dos un signe solaire : c'est le soleil des morts — le soleil noir — qui passe sous la terre pendant la nuit. Ainsi, conclut J. Soustelle, le nombre 5 symbolise, pour les Mexicains, *le passage d'une vie à l'autre par la mort, et la liaison indissoluble* du côté lumineux et du côté **sombre de** l'univers.

10. Le précieux récit du père Francisco de Avila, *De Priscorum Huarachiriensum* (AVIH) montre le rôle capital que jouait le nombre CINQ dans les croyances des anciens Péruviens : *tout ce qui servait de nourriture mûrissait cinq jours après avoir été semé*, et les morts ressuscitaient après cinq jours, raison pour laquelle ils n'étaient pas enterrés, mais exposés : *le cinquième jour on voyait réapparaître leur esprit, sous la forme d'une petite mouche*. Dans les mythes relatifs à la fin des premiers âges, apparaissent un déluge, qui dura cinq jours, et une éclipse de soleil, qui plongea le monde dans les ténèbres également pendant cinq jours : *alors, les dînes des montagnes s'entrechoquèrent, les mortiers et les pierres à moudre se mirent à écraser les hommes*. Le dieu Paryacaca, maître des eaux et de la foudre, naît de cinq œufs, sous la forme de cinq milans ; il est un en cinq ; il fait tomber la pluie simultanément de cinq endroits différents et il lance l'éclair *des cinq régions du ciel*.

11. Cette conception de cinq humanités successives — la nôtre étant la cinquième — se retrouve dans *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode. Pour le poète de la cosmogonie, la terre fut successivement habitée par les hommes d'or, les hommes d'argent, les hommes de bronze et les demi-dieux — qui périrent au cours de la guerre de Troie — avant que survienne notre génération, celle des hommes de fer. Les hommes d'or sont devenus *les bons génies de la terre, gardiens de la terre, dispensateurs des richesses* (HEST, 121-125) ; leurs successeurs, les hommes d'argent, coupables d'une *folle démesure* ayant refusé de rendre le culte dû aux Immortels, furent *ensevelis* par Zeus ; ils devinrent *ceux que les mortels appellent les Bienheureux des Enfers, génies inférieurs, mais que quelque bonheur accompagne encore* (ibid. 140-144) ; les hommes de bronze, coupables, eux, non de l'orgueil luciférien de leurs prédécesseurs, mais de l'excès de *leur force terrifiante*, succombèrent *sous leurs propres bras, et partirent pour le séjour de l'Hadès frissonnant sans laisser de nom sur la terre* (IBID. 150-155) ; quant à la race divine des demi-dieux, elle habite, *le cœur libre de soucis, dans les Iles des Bienheureux, au bord des tourbillons profonds de l'Océan* (IBID. 170-175), c'est-à-dire à l'extrême Occident, près du jardin des dieux, gardé par les Hespérides. Il y a là aussi un curieux

rapprochement à faire entre la tradition grecque et celle des cinq soleils ou cinq ères des Aztèques.

12 Pour les Dogon et les Bambara du Mali, l'unique est exceptionnel, non comme un synonyme d'achèvement, de perfection, mais comme un synonyme d'erreur de la nature : c'est le nombre du chaos initial, deux étant celui du cosmos organisé. De ce fait, cinq, fait de l'association de quatre, symbole féminin, et de un, est lui-même un symbole d'incomplétude, d'impureté, d'inharmonie, d'instabilité, de **création** inachevée. C'est, de ce fait, un nombre considéré le plus communément comme néfaste : il est associé aux plus graves échecs — dont les fausses couches, — et à la mort. Cependant, il peut être considéré comme un heureux symbole : les Bambara parlent en effet d'un cinquième monde — à venir — qui serait le monde parfait, né de l'association non plus de quatre et de un, comme le monde actuel, mais de trois et de deux (DIEB). A.G.

13. Sainte Hildegarde de Bingen a développé toute une théorie du chiffre cinq comme symbole de l'homme. L'homme se divise, dans la longueur, du sommet de la tête aux pieds, en cinq parties égales ; dans la largeur, formée par les bras étendus d'une extrémité d'une main à l'autre, en cinq parties égales. En tenant compte de ces mesures égales dans sa longueur et de ces cinq mesures égales dans sa largeur, l'homme peut inscrire dans un carré parfait (DAVS, 170). Cinq carrés dans la longueur et cinq carrés dans la largeur, la poitrine étant le lieu de l'intersection, forment une croix dans un carré. Si le carré est le symbole de la terre, l'homme est comme une **croix en ce monde**, ou ce monde est pour lui comme une croix.

Outre ces cinq parties égales dans sa longueur et les cinq parties égales dans sa largeur, l'homme possède *cinq sens, cinq extrémités (tête, mains, pieds)*. Plutarque utilise ce nombre pour désigner la succession des espèces. Une telle idée peut se trouver dans la Genèse où il est dit que les poissons et les volatiles furent créés le cinquième jour de la création... Le nombre pair signifiant la matrice, car il est féminin, le nombre impair étant mâle, l'association de l'un et de l'autre est androgyne... Ainsi le pentagramme est l'emblème du microcosme* et de l'androgyne. Dans les miniatures médiévales, l'homme microcosme est souvent représenté, bras et jambes écartées, afin de mieux indiquer les cinq pointes du pentagramme. Le nombre cinq régit donc bien la structure de l'homme (DAVS, 171). M.-M.D.

14. Cinq est chiffre faste pour l'Islam, qui lui voue une prédilection : le pentagramme des cinq sens et du mariage. *Cinq* est le nombre des heures, de la prière, des biens pour la dîme, des éléments du **hajj** (et des jours à Arafat), des genres de jeûne, des motifs d'ablution, des dispenses pour le vendredi ; c'est le quint des trésors et du butin ; les cinq générations pour la vengeance tribale, les cinq chameaux pour la diya, les cinq **takbîr** ou formules de prière : Dieu est grand ! Ce sont les cinq témoins de la Mubâhala (pacte), les cinq clés coraniques du mystère (Coran 6, 59 ; 31, 34). Ce sont aussi les cinq doigts de la *main de Fatirna* (MASA, 163).

Contre le mauvais œil, on étend les cinq doigts de la main droite, en disant : *Cinq dans ton œil* ou *Cinq sur ton œil*, A Fez, pour éviter le danger produit par l'admiration pour quelque chose ou quelqu'un, on dit : *Cinq et quinze*. Le chiffre cinq est devenu ainsi un charme en lui-même. Le cinquième jour de la semaine, jeudi, est sous le signe d'une protection efficace. E.M.

15. Cinq, dit Allendy (ALLN, 121) est le nombre de l'existence matérielle et objective. Le psychanalyste et la tradition maya se rencontrent ici, ainsi que les traditions orientales, pour faire de cinq le signe de la vie manifestée. Etant un nombre impair, il exprime non un état, mais un acte. Le Quinaire est le nombre de la créature et de l'individualité (IBID.) Il est remarquable, en ce sens, que l'Homme* s'inscrive dans un pentagramme, qui a pour centre son sexe. C'est ce pentagramme qui est à l'origine du signe idéographique chinois **Jen**, représentant l'Homme. Si un homme est étendu, bras et jambes allongés, le sexe servant de centre, sa partie supérieure est égale à sa partie inférieure ; et une circonférence peut être tracée par un compas, chacune de ces parties ayant la longueur d'un rayon. Une fois de plus, le cinq symbolise la manifestation de l'homme, au terme de l'évolution biologique et spirituelle.

CIRCONCISION

Symbole de l'accession à une nouvelle étape de la vie, à un nouveau degré d'indépendance, elle tranche comme une sorte de second cordon. Dans la mesure où elle est pratiquée par ordre, elle devient un signe d'obéissance et de fidélité. Dans la mesure où elle en vient à distinguer des autres les peuples qui la pratiquent, elle devient le symbole d'une communauté.

Dans les régions polynésiennes, comme chez les Juifs, elle répète la section du cordon ombilical pratiquée à la naissance de l'enfant et symbolise une nouvelle naissance, c'est-à-dire l'accès à une nouvelle phase de la vie.

Il est très probable que la circoncision a existé de temps immémorial chez les Israélites comme chez les peuples apparentés. Au temps de Jérémie, d'autres peuples descendants d'Abraham la pratiquaient (Jérémie, 9, 24-25), les Egyptiens également, ou du moins certains d'entre eux. On sait qu'elle était courante chez les Arabes, bien antérieurement à l'Islam et qu'elle est encore en usage chez un grand nombre de peuples.

Tous ces peuples circoncisaient et circoncisent encore les garçons qui arrivent à l'âge d'homme; la Bible a soin de noter qu'Ismaël, l'ancêtre des Arabes, fut circoncis à l'âge de treize ans (Genèse, 17, 25).

Il semble que ce rite n'était pas en usage chez les Phéniciens ni chez les Assyriens et les Babyloniens. A mesure qu'Israël entra en relations de plus en plus étroites avec tous ces peuples, la circoncision devenait donc un signe de nationalité qui se chargeait de plus en plus de valeur religieuse. A plus forte raison, quand les Israélites furent exilés à Babylone. C'est à ce moment-là, probablement, que la loi fut établie de circoncire les garçons à l'âge de huit jours (Lévitique, 12, 3 ; Genèse, 17, 12; 21, 4). L'usage devint alors le signe, nous dirions le sacrement de l'alliance entre Dieu et son peuple. C'est aussi le signe de la fidélité du peuple à son Dieu ; sous-la domination grecque, la circoncision devint l'occasion de persécutions et de résistance.

Dans les premiers temps de l'Eglise chrétienne, la question fut âprement débattue de savoir s'il fallait que les frères venus du paganisme soient circoncis. Dieu lui-même donna la réponse, en montrant par des signes sans équivoque qu'il acceptait les incirconcis dans la communion de la Nouvelle Alliance. On est agrégé à celle-ci, non par la circoncision, mais par le baptême (Actes des Apôtres, 10, 4, 48 ; 11, 1-18 ; 15, 5-12) (BIBM).

CIRCUMAMBULATION

1. Il est peu de rites aussi universellement attestés que la circumambulation : les Hébreux la pratiquaient autour de l'autel (*Psaumes*, 26, cité de nos jours dans la liturgie eucharistique). Les Arabes la pratiquent autour de la **Ka'ba** de La Mecque, reprenant en cela un rite préislamique ; les Bouddhistes autour des stupas (le Bouddha l'avait fait autour de l'arbre de Bogh-Gaya) ; les Tibétains (**Bön-po** et Lamaïstes) autour des temples, autour des **chorten**. Les Cambodgiens tournent autour d'une maison neuve, autour d'un autel ; le roi autour de la capitale, dont il prend possession. L'évêque catholique n'en fait-il pas autant autour de l'église qu'il consacre ? Le prêtre autour de l'autel qu'il encense ? La circumambulation est pratiquée largement dans l'Inde. En Chine, elle l'était par l'empereur dans son **Ming-t'ang**. Elle est connue des populations central-asiatiques et sibériennes. C'est après une circumambulation autour du pilier céleste que s'unit le couple primordial, selon la mythologie nipponne. On remarque que, si Izanami et Izanagi tournent en sens inverse avant de se rencontrer, l'ambulation a le **plus** souvent lieu en gardant le centre à sa droite*, c'est-à-dire dans le sens du mouvement apparent du soleil, vu de l'hémisphère boréal : c'est le cas de l'Inde, du Tibet, du Cambodge. En d'autres circonstances pourtant, on utilise le sens *polaire* (celui dans lequel on voit les étoiles tourner autour du pôle). C'est le cas dans l'Islam, dans le **Bon-po**, et très exceptionnellement, dans le monde hindou, à Angkor-Vat.

2. On voit que, si la circumambulation est parfois un simple rite d'hommage (mais ce rite peut-il n'avoir pas lui-même, originellement, un sens **symbolique** ?), elle a **surtout une valeur cosmique**. La **pradakshinâ** (solaire) s'effectue parfois au soleil levant : c'est le cycle de la lumière. L'empereur chinois, processionnant dans le **Ming-fang** s'arrête aux douze portes, qui correspondent aux douze soleils (**aditya**) et aux douze signes zodiacaux. L'ambulation est accomplie **sept** fois à La Mecque : c'est le nombre des sphères célestes ; accomplie trois, sept,

neuf fois en Sibérie : c'est le nombre des mondes, ou des planètes, ou des étages du ciel. On note par ailleurs que le mythe japonais fait tourner le **kami** mâle dans un sens, le **kami** femelle dans l'autre, ce qui serait plus significatif encore, si les textes fondamentaux n'étaient pas en contradiction sur le **sens** utilisé par l'un et par l'autre.

L'imitation des cycles astraux a certes pour but d'assurer l'harmonie du monde, en adaptant les rythmes du microcosme à ceux du macrocosme. Elle résume et rassemble l'univers dans le temple ou dans le monument qui en figure le *centre*. Tourner autour du monument c'est réintégrer la circonférence en son centre.

Le temple*, c'est aussi l'axe du monde autour duquel évolue le tournoiement samsârique, jusqu'à ce que l'Illumination en arrête la rotation : c'est alors que la circonférence se confond avec le centre. A Borobudur (Java), où les terrasses circulaires s'élèvent et se réduisent vers l'invisible Bouddha du sommet, le symbole est plus parlant encore d'un mouvement concentrique et progressif, dans la recherche du Soi ou de la *nature propre*.

3. Angkor propose les deux sens : **pradakshinâ** ou **prasavya**, voie céleste ou voie terrestre, voie de la vie ou voie de la mort, **kalpa** ou **pralaya**. Dans le Tantrisme, la *voie de droite* correspond à **l'est** ou au printemps ; la *voie de gauche* à l'ouest ou à l'automne : ce sont les deux courants contraires de l'énergie **cosmique**. Or Angkor-Vat est le seul temple qui s'ouvre au soleil couchant ; c'est, admet-on, un temple funéraire : c'est aussi l'un des rares temples du groupe consacré à **Vishnu** : **prasavya** peut être le **rythme** vishnouiste, car l'involution ne ramène pas au néant, mais au Principe. **Vishnu** — le *Conservateur* — réintègre le rythme et absorbe les formes. **Pradakshinâ** est par contre le rythme çivaïte : évolutif et centrifuge, c'est celui de la manifestation présente, organisée par le roi régnant qui est bien au centre de l'espace et du temps, le substitut de **Çiva** (BURA, GRIS, GUET, HERJ, SOUP, SOUD).P.G.

4. Dans les traditions celtiques, la circumambulation dans le sens de la marche du soleil est utilisée couramment comme marque d'intention favorable. Dans le sens contraire, elle indique l'hostilité ou l'inimitié, ou encore la fureur guerrière. Au retour de sa première expérience sur la frontière d'Ulster, le héros Cùchulainn (qui a sept ans) fait en sorte que son char présente le côté gauche vers l'enceinte de la capitale de la province, Emain Mâcha. Le roi Conchobar fait aussitôt prendre les mesures de précaution nécessaires. L.G.

5. Dans le **sama** des derviches tourneurs, la danse circumambulatoire prend une signification à la fois cosmique et mystique. Elle tend à évoquer l'évolution des astres et à provoquer l'extase de l'âme, par l'union d'un double tourbillonnement et de la stridulation des flûtes. L'ordonnateur de ces danses sacrées, qui fut aussi un grand poète religieux, Jalal-od-Din-Rumi, a écrit : *O Jour, lève toi, les atomes dansent, les âmes éperdues d'extase dansent, la voûte céleste, à cause de cet Etre, danse ; à l'oreille je te dirai où l'entraîne sa danse; tous les atomes qui se trouvent dans l'air et le désert, sache bien qu'ils sont épris comme nous, et que chaque atome heureux ou malheureux est étourdi par le soleil de l'âme inconditionnée. Chacun des mouvements de cette danse, explique Eva Meyerovitch, comporte un sens symbolique. Le shaikh, immobile au centre de la ronde, représente le pôle, le point d'intersection, entre l'intemporel et le temporel, par où passe et se répand la grâce sur les danseurs. Le cercle est divisé, par le milieu en deux demi-cercles dont l'un représente l'arc de descente, ou d'involution, des âmes dans la matière, et le second l'arc de remontée vers la lumière* (PLANETE, n. 18, p. 26).

CISEAU

Comme tous les outils tranchants (voir **charrue***, hache*), le ciseau figure le principe **cosmique actif** (mâle), pénètre, *modifiant* le principe passif (femelle). Ainsi le ciseau du sculpteur modifie-t-il la pierre. Ce symbolisme a été utilisé dans les initiations de métier et sa trace subsiste dans la maçonnerie. Le ciseau est l'éclair, agent de la Volonté céleste pénétrant la matière ; il est le *rayon intellectuel* pénétrant l'individualité. Il est la force qui tranche, découpe, sépare, distingue, première opération de l'esprit, qui ne juge qu'après avoir opposé.

Toutefois, en tant qu'agent, il est lui-même *agi*. Aussi est-il actif vis-à-vis de la matière, mais passif vis-à-vis du maillet* ou de la main* qui figurent eux-mêmes la Volonté agissante. Ce qui

constitue d'ailleurs, comme il est fréquent, un renversement, sur le plan de la manifestation, de la hiérarchie principielle, au niveau de laquelle la volonté ne peut être *antérieure* à la connaissance (Burckhardt).

La modification de la matière brute par le ciseau (et le maillet) est cependant considérée par Tchouang-Tseu (ch. 11) comme le symbole des atteintes illégitimes à la spontanéité, des interventions abusives de l'homme dans les lois naturelles de la vie.

Le ciseau (**tanka**), qui se distingue malaisément de la hache, a manifestement le même sens, lorsqu'il est figuré comme attribut des divinités hindoues (BURA, MALA, KOMM). P.G.

Les ciseaux étaient un attribut d'Atropos, l'une des Parques chargées de couper le fil des jours : symbole de la possibilité d'une fin soudaine et du fait que la vie dépend des dieux.

CITHARE

Dans la tradition ouralienne. Elle est construite par l'enchanteur avec des éléments hétéroclites où figurent souvent des arêtes de poisson, des os d'animaux, une peau, des cheveux ou des poils. Quand Orphée en joue, toute la nature tombe dans le ravissement.

L'expression *jeu de cithares* est employée pour évoquer le chant des oiseaux. Alain de Lille (XI^e siècle) dira que les oiseaux sont **cytharistae veri** et que le cygne entonne son chant funèbre **mellitae cytharizationis organo**. Gongora compare les oiseaux colorés à des cithares de plume. Les Espagnols du XVI^e siècle reprendront aux poètes latins du XVI^e leurs métaphores (Ernst Robert Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris, 1956).

La cithare est un attribut de Terpsichore, Muse de la danse, qui traduit en gestes les sons de l'instrument, pour exprimer les mêmes émotions.



CITHARE. - Chantre citharède. Vase grec, détail. V^e siècle (Boston, Musée)

Elle est aussi un des attributs de la tempérance, cette vertu fondée sur le sens de la mesure, comme la musique (TERS, 99) (voir lyre*).

Elle est aussi par sa propre structure un symbole de l'univers : ses cordes correspondent aux niveaux du monde ; sa boîte fermée d'un côté et ouverte de l'autre, comme la carapace de la tortue, représente une relation entre la terre et le ciel, comme le vol de l'oiseau ou le ravissement de la musique (DAVR). La cithare symbolise le chant de l'univers. Elle correspondrait à la cosmologie pythagoricienne.

CLAVICULE

1. Symbole du siège des nourritures humaines, pour les Dogon du Mali. Chaque clavicule est un grenier contenant huit graines, associées aux quatre éléments et aux quatre points cardinaux, ainsi qu'aux huit ancêtres mythiques, dont procèdent les Dogon. Considérées comme le soutien du squelette, les clavicules sont, avec le crâne — toujours pour les Dogon — les premiers os formés dans le fœtus. L'importance accordée aux clavicules par les Dogon est telle qu'ils les rangent au nombre des cinq éléments constitutifs de la personne humaine (les quatre autres étant le corps, les deux âmes jumelles, mâle et femelle, les reflets de ces âmes dans l'ombre, et la force vitale, considérée comme un fluide associé au sang). On rencontre des croyances analogues chez d'autres peuples riverains du Niger. Ainsi, pour les Bozo, peuple de pêcheurs voisins des Dogon, les clavicules contiennent les symboles des huit familles de poissons. La vertu fertilisatrice de cet os fait que les Dogon conservent des clavicules d'animaux, qu'ils broient et mélangent aux semences, afin d'augmenter la récolte (DIED, GRID).



CLAVICULE. - Le cercle magique. La clavicule de Salomon. XVIIIe (Paris, Bibliothèque de l'Arsenal).

La clavicule, os, ne doit pas être confondue avec la clavicule, littéralement **petite clé**, des alchimistes, au sens où elle apparaît dans *la clavicule de Salomon*.

2. Ce roi dont la Bible énumère les fastueuses richesses a frappé l'imagination des Orientaux qui n'ont cessé d'énumérer les détails de sa gloire. Ils lui ont conféré, puisque Dieu lui avait donné la sagesse, une toute-puissance sur le monde et en particulier sur les Démons. *Selon le Coran, les génies travaillaient sous ses yeux, exécutaient des palais, des statues, des jardins, des bassins, des tapis précieux. Lorsqu'il voulait visiter les contrées lointaines, il voyageait emporté sur leur dos* (GRIA, 88). De même certains écrits rabbiniques rapportent que, sentant ses forces faiblir, il supplia Dieu de cacher sa mort tant que les ouvrages qu'il avait entrepris à l'aide des démons ne seraient pas terminés. Il resta donc à genoux, en prière, appuyé sur son bâton, et les démons, le croyant en vie, continuèrent leur travail.

Le Coran ajoute que ce fut un reptile de la terre qui connut le premier la nouvelle de sa mort ; il rongea le bâton qui soutenait le cadavre de Salomon, et celui-ci s'écroula ; les génies cessèrent alors leur travail (gria, 91). Aussi lui a-t-on attribué la rédaction de cette fameuse *Clavicule* de Salomon* que tout sorcier devait avoir sur lui, écrite de sa main, et sans laquelle il ne pouvait invoquer les Démons. La clavicule de Salomon est la clef des magiciens. A.G.

CLEF

1. Le symbolisme de la clef est de toute évidence en relation avec son double rôle *Couverture* et de *fermeture*. C'est à la fois un rôle d'initiation et de discrimination, ce qu'indiqué avec précision l'attribution des *clefs du Royaume des deux* à saint Pierre. Le *pouvoir des clefs* est celui qui permet de *lier* et de *délier*, pouvoir effectivement conféré à saint Pierre par le Christ. (Selon la terminologie alchimique, c'est le pouvoir de *coaguler* et de *dissoudre*.) Ce pouvoir est figuré dans les armoiries papales par deux clefs, l'une d'or, l'autre d'argent, qui furent précédemment les emblèmes du dieu romain Janus. Ce double aspect du pouvoir correspond à l'autorité spirituelle et aux fonctions royales, dont le but respectif est, selon Dante, l'accession au *Paradis céleste* et au *Paradis terrestre* ou, selon la terminologie hermétique, aux *Grands Mystères* et aux *Petits Mystères*. Les clefs de Janus ouvrent aussi les portes solsticiales, c'est-à-dire l'accès aux phases ascendante et descendante du cycle annuel, aux dominations respectives du **yin** et du **yang**, qui trouvent leur équilibre aux équinoxes. Janus était aussi considéré comme le guide des âmes : d'où son double visage, l'un tourné vers la terre et l'autre vers le ciel. Un bâton dans la main droite, une clef dans la main gauche, il garde toutes les portes et gouverne toutes les routes.

Le symbolisme de la clef ouvrant la voie initiatique s'exprime aussi dans le *Coran*, où il est dit que la **Shahâdah** (*Il n'y a point de dieu, si ce n'est Dieu*) est la *clef du Paradis*. Les interprétations ésotériques font de chacun des quatre mots de la **Shahâdah** une des quatre *dents* de la clef qui, à la condition d'être entière, ouvre *toutes les portes de la Parole de Dieu*, et donc celles du Paradis.

2. Plus communément, la clef est, au Japon, un symbole de prospérité, parce qu'elle ouvre le grenier à riz. Mais qui ne voit que le *grenier à riz* pourrait renfermer une nourriture spirituelle et que, dans ce cas, la clef qui y donne accès n'aurait pas une signification différente de celles que nous venons de rappeler ? (BENA, CORT, GUET, GUES). P.G.

3. Symbole du pouvoir et du commandement : la clef commande — ouvre et ferme — la porte*. *Tout ce qui se dit, tout ce qui se fait, dans l'homme, dans le royaume, dans le monde est*

porte pour les Bambara (ZABH, 82). Le Chef, le Soleil, Dieu sont tous trois des clefs : Dieu, clef de la création et du monde ; le Soleil, clef du jour qu'il ouvre à son lever et ferme à son coucher. L'escabeau (trône*), le pied* de l'homme sont des clefs. La clef symbolise le chef, le maître, l'initiateur, celui qui détient le pouvoir de décision et la responsabilité.

4. Au plan ésotérique, posséder la clef signifie avoir été initié. Elle indique, non seulement l'entrée dans un lieu, ville ou maison, mais l'accès à un état, à une demeure spirituelle, à un degré initiatique.

Dans les contes et légendes, très souvent ce sont trois clefs qui sont mentionnées : elles introduisent successivement dans trois enceintes ou trois chambres* secrètes, qui sont autant d'approches du mystère. D'argent, d'or ou de diamant, elles marquent les étapes de la purification et de l'initiation (LOEF, 98). La clef est ici le symbole du mystère à percer, de l'énigme à résoudre, de l'action difficile à entreprendre : elle est l'éclair de l'illumination et de la découverte.

CLITORIS

Symbole de l'élément masculin de la femme. Chaque être, pour les Dogon et les Bambara du Mali, naît avec deux âmes de sexe opposé.

Le clitoris contient l'âme mâle de la femme, d'où l'origine de l'excision qui, supprimant l'ambivalence naturelle, confirme la femme dans son sexe. Le clitoris excisé se transforme en scorpion* (GRIH). Chez l'homme, c'est le prépuce qui contient son âme féminine. La circoncision chez lui correspondrait alors à l'excision, précisant et confirmant son caractère viril.

CLOCHE

1. Le symbolisme de la cloche est surtout en rapport avec la perception du son. Dans l'Inde, par exemple, elle symbolise l'ouïe, et ce qu'elle perçoit, le son (**shabda**), qui est reflet de la vibration primordiale. Ainsi la plupart des sons perçus, lors des expériences yogiques, sont-ils des *sons de cloche*. Dans l'Islam, le *retentissement de la cloche* est le son subtil de la révélation coranique, la répercussion de la Puissance divine dans l'existence : la perception du *bruit de la cloche* dissout les limitations de la condition temporelle. Assez semblablement, le Canon bouddhique pâli assimile les *voix* divines au *son d'une cloche d'or*.

En Chine, le bruit de la cloche est en rapport avec le tonnerre et s'associe, comme il est fréquent, à celui du tambour*. Mais la musique des cloches est musique princière et critère de l'harmonie universelle.

Les clochettes suspendues aux toits des pagodes ont pour but de faire percevoir le *son* de la loi bouddhique. Mais le bruit des cloches (ou des clochettes) a universellement un pouvoir d'exorcisme et de purification : il éloigne les influences mauvaises, ou du moins avertit de leur approche. C'est en particulier le cas des cloches attribuées à Ghantâkarma, qui protège ainsi du mal et des maladies.

2. Un symbolisme très particulier est celui de la clochette tibétaine (**tilpu**) (sanskrit **ghantâ**). Opposée au vajra (foudre), la clochette signifie le monde phénoménal en regard du monde *adamantin*, le monde des apparences, symbolise par l'extinction rapide du son. Elle est aussi la Sagesse associée, et opposée, à la Méthode, l'élément *passif* et féminin, alors que le vajra est *actif* et masculin ; ce qui se traduit encore par un symbolisme sexuel et par le port, pour les initiés, d'un anneau d'or figurant le vajra à la main droite, d'un anneau d'argent figurant la cloche à la main gauche (DAVN, ELIY, MALL). P.O.

La clochette, par opposition au foudre*, *symbolise les vertus féminines, la Doctrine... Le manche est d'habitude un foudre à huit branches amputé d'une moitié. Virilisée en religion et en magie, souvent y figure la salutation sanscrite au Joyau dans le lotus, (om mane padme aum) parfois réduite à (om aum) ; ou bien une formule magique. Elle est fréquemment ornée de la roue de la loi, d'un cercle de pétales de lotus, de lions, de divinités, etc.* (TONT, 3). Sans doute symbolise-t-elle l'appel divin à l'étude de la loi, l'obéissance à la parole divine, en tout cas une communication entre le ciel et la terre.

3. Par la position de son battant, elle évoque la position de tout ce qui est suspendu entre terre et ciel et qui, par le fait même, établit entre les deux une communication. Mais elle possède aussi le pouvoir d'entrer en relation avec le monde souterrain.

Une clochette magique sert à évoquer les morts ; elle est composée d'un alliage de plomb, d'étain, de fer, d'or, de cuivre, de vif argent — en bas est écrit le nom *Tétragrammaton* — au-dessus, les noms des sept esprits des planètes, puis le mot Adonaï et sur l'anneau Jésus. Pour qu'elle soit efficace, il faut, selon Girardius Pervilues, *l'envelopper dans un morceau de taffetas vert et la conserver en cet état jusqu'à ce que la personne qui entreprend le grand mystère ait la liberté et la facilité de pouvoir mettre ladite clochette dans un cimetière au milieu d'une fosse et la laisser en cet état l'espace de sept jours. Pendant que la clochette subsiste dans le vêtement de la terre du cimetière, l'émanation et la sympathie qui l'accompagnent ne la quittent plus ; elles la conduisent à la perpétuelle qualité et vertu reprises, lorsque vous la sonnez à cet effet* (GRIA, 177).

CLOITRE

De Champeaux compare le cloître à une Jérusalem* céleste : à la croisée des quatre avenues de l'espace, le puits, un arbre, une colonne, marquent l'omphalos, le centre du monde. Par là, passe l'axe du monde, cette échelle* spirituelle dont le pied plonge dans les ténèbres inférieures (CHAS, 152). C'est également un centre cosmique, en relation avec les trois niveaux de l'univers : le monde souterrain par le puits, la surface du sol, le monde céleste avec l'arbre, le rosier, la colonne ou la croix. De plus, sa forme carrée ou rectangulaire, ouverte sous la coupole du ciel, figure l'union de la terre et du ciel. Le cloître est le symbole de l'intimité avec le divin.

CLOWN

Le clown est traditionnellement la figure du roi assassiné. Il symbolise l'inversion des propriétés royales, dans ses accoutrements, ses paroles, ses attitudes. A la majesté se substituent la drôlerie et l'irrévérence ; à la souveraineté l'absence de toute autorité : à la crainte le rire ; à la victoire la défaite ; aux coups donnés les coups reçus. Il est comme l'envers de la médaille, le contraire de la royauté ; **la parodie incarnée** (voir **bouffon***, **nain**).

COBRA

(Voir naja*, serpent*, uraeus*)

CŒUR

1. Le cœur, organe *central* de l'individu, correspond de façon, très générale à la notion de *centre**. Si l'Occident en fait le siège des sentiments, toutes les civilisations traditionnelles y localisent au contraire l'intelligence et l'intuition : c'est peut-être que le *centre* de la personnalité s'est déplacé, de l'intellectualité à l'affectivité. Mais Pascal ne dit-il pas que *les grandes pensées viennent du cœur* ? On peut dire aussi que, dans les cultures traditionnelles, la connaissance s'entend en un sens très large, qui n'exclut pas les valeurs affectives.

Le cœur est effectivement le centre vital de l'être humain, en tant qu'il assure la circulation du sang. C'est pourquoi il est pris comme symbole — et non bien sûr comme siège effectif — des **fonctions intellectuelles**. On trouve cette *localisation* en Grèce. Elle est importante en Inde où le cœur (**hridaya**) est considéré comme **Brahmapura**, la demeure de **Brahma**. Le cœur du croyant, dit-on en Islam, est le *Trône de Dieu*. Si, dans le vocabulaire chrétien également, le cœur est dit contenir le *Royaume de Dieu*, c'est que ce centre de l'individualité, vers lequel la personne fait retour dans la démarche spirituelle, figure l'état primordial, et partant le *lieu* de l'activité divine. Le cœur, dit Angéus Silesius, est le temple, l'autel de Dieu ; il peut le *contenir entièrement*. Le cœur, lit-on encore dans le *Houang-ti nei king*, est un organe royal ; il représente le roi ; en lui réside l'Esprit. Si l'église cruciforme s'identifie au corps du Christ, l'emplacement du cœur est occupé par l'autel. Le Saint des Saints est dit être le cœur du Temple de Jérusalem, lui-même *cœur* de Sion, qui est, comme tout centre spirituel, un *cœur du monde*.

2. Le double mouvement (systole et diastole) du cœur en fait aussi le symbole du double mouvement **d'expansion** et **de résorption de l'univers**. C'est pourquoi le cœur est **Prajâpati** ;

il est **Brahma** dans sa fonction productrice, il est l'origine des cycles du temps. Selon saint Clément d'Alexandrie, Dieu, *cœur du monde*, le manifeste selon les six directions de l'espace. Allah est semblablement *Cœur des cœurs et Esprit des esprits*.

3. Parce qu'il est au centre, les Chinois font correspondre au cœur l'élément **terre** et le nombre cinq. Mais en raison de sa nature — car il est le soleil — ils lui attribuent aussi l'élément **feu**. *Il n'élève jusqu'au principe de la lumière*, commente le *Sou-wen*. La lumière de l'esprit, celle de l'intuition intellectuelle, de la révélation, brille dans la *caverne du cœur*. L'organe d'une telle perception est, selon le Soufisme, *l'Œil du Cœur (Ayd el-Qalb)*, expression qu'on retrouve dans nombre de textes chrétiens, et notamment chez saint Augustin.

4. Le cœur est le Roi, disait le *Nei-king*. *La fonction du cœur eut de gouverner* confirme un texte ismaélien. Le cœur, enseigne le maître taoïste Liu-tsou, est le **maître du souille** ; ceci pourrait s'expliquer par la seule analogie entre le rythme cardiaque et la respiration, identifiés dans leurs fonctions de symboles cosmiques. Mais Plutarque utilise la même image : le soleil diffuse la lumière comme le cœur diffuse le souffle. Or, dans le Taoïsme aussi, le souffle (**k'i**) est la lumière ; il est l'esprit. Liu-tsou concentre l'esprit entre les sourcils, là où le **Yoga** situe **l'Ajnâ-chakra** ; il y transfère en quelque sorte la fonction du cœur : c'est pourquoi cet *espace d'un pouce* est appelé *cœur céleste (t'iensin)*.

5. L'écriture hiéroglyphique égyptienne représente le cœur par un vase. Or le cœur est aussi mis en relation avec le saint Graal, **coupe*** qui recueille le sang du Christ. Il est d'ailleurs remarquable que le **triangle*** renversé, qui est une figuration de la coupe, est aussi le symbole du cœur. Outre que la coupe contenant le breuvage d'immortalité s'atteint nécessairement au *cœur du monde* (BENA, CHAT, CORT, DANA, GRIF, GUEV, GUEM, GUEI, GUES, JILH, LIOT, SAIR, SCHC).
P.G.

6. Dans la religion égyptienne, le cœur joue un rôle fondamental : selon la cosmogonie memphite, le dieu Ptah a pensé l'univers avec son cœur avant de le matérialiser par la force du verbe créateur (POSD, 61). Mais surtout, il est en chaque homme **le centre de la vie, de la volonté, de l'intelligence**. Lors de la psychostasie*, c'est le cœur du défunt — seul viscère laissé à sa place dans la momie — qui est posé sur l'un des plateaux de la balance et le scarabée du cœur, amulette essentielle, porte gravée la formule magique qui empêche le cœur de témoigner contre le mort au tribunal d'Osiris. Le cœur d'un homme est son propre dieu et mon cœur était satisfait de mes actes, est-il inscrit dans la biographie d'un disciple des sages. De même, sur une stèle du Louvre, le cœur est assimilé à la conscience : quant à mon cœur il m'a fait accomplir ces actions, tandis qu'il guidait mes affaires. Il fut pour moi un témoin excellent... J'excellais, parce qu'il faisait que j'agisse... C'est un jugement du dieu qui est en tout corps. Le souhait suprême de chacun est celui que formule Paheri d'El-Kab : *Puisses-tu traverser l'éternité en douceur de cœur, dans les faveurs du dieu qui est en toi* (dans DAFE, 331). Ainsi le cœur est en nous le symbole même de la présence divine et de la conscience de cette présence.

7. Dans l'Antiquité gréco-romaine, le cœur n'a pas de signification symbolique bien précise. Une tradition rapporte que Zeus ayant avalé le cœur encore palpitant de Zagreus, que les Titans déchaînés avaient taillé en morceaux, régénéra son fils en engendrant Dionysos avec Sémélé (GRID, 221 b, 477 a). Il semble que ce soit la seule légende où le cœur joue un rôle ; et ce rôle est celui d'un principe de vie et de personnalité : le cœur de Zagreus régénéré donnera Dionysos*.

8. Dans le monde celtique, il existe une remarquable interférence sémantique entre le nom du *centre* (en breton **kreiz**, gall. **craidd**, et l'irlandais **cridhe**) et celui du *cœur*. Ces trois mots se rattachent à la racine indo-européenne **krd cœur, centre, milieu dont** sont issus les noms latin, grec, arménien, germaniques et slaves du *cœur*. Pour désigner le *cœur*, les trois langues brittoniques ont un emprunt roman (bret. **kalon**, corn. et gall. **calon**). Les textes irlandais disent quelquefois, pour évoquer la mort d'un personnage accablé de tristesse, que *son cœur se brisa dans- sa poitrine* (OGAC, 5, 339). Le cœur symbolise manifestement le centre de la vie.

9. Dans la tradition biblique, le cœur symbolise **l'homme intérieur**, sa vie affective, le siège de l'intelligence et de la sagesse. Le cœur est à l'homme intérieur ce qu'est le corps à l'homme

extérieur. C'est dans le cœur que se trouve le principe du mal, l'homme risque toujours de suivre son cœur mauvais : **sherirut léb**. La perversion du cœur provient de la chair et du sang. Babua ben Asher (fin XVIII^e siècle) commentant le texte : *aimer de tout ton cœur* dira que le cœur est le premier organe qui se forme et le dernier à mourir, d'où l'expression *de tout ton cœur* signifie jusqu'à ton dernier soupir (VAJA, 237).

Le cœur tient une très grande place dans la tradition hébraïque, même dans des cas où faire appel au cœur peut sembler imprévu et hors de propos. Ainsi faire attention se dit : **sim lev**, c'est-à-dire *meure son cœur*, et la méditation signifie : *parler à son cœur*.

Selon un Midrash, le *cœur de pierre* de l'homme doit devenir un *cœur de chair*. Les *nages de cœur* ont l'esprit de sagesse (BAHR).

André Lefèvre (**cor** et **cordis affectus**, dans *Dictionnaire de spiritualité*, T. 24-25, col. 2279) remarque que dans la Bible le mot cœur est employé une dizaine de fois pour désigner l'organe corporel alors qu'on retrouve plus de mille exemples dans lesquels son interprétation est métaphorique. La mémoire et l'imagination relèvent du cœur, ainsi que la vigilance, d'où cette phrase : *Je dors, mais mon cœur veille*. Le cœur tient un rôle central dans la vie spirituelle : il pense, il décide, il ébauche des projets, il affirme ses responsabilités. Prendre le cœur de quelqu'un, c'est lui faire perdre le contrôle de soi (*Cantique des Cantiques* 4, 9-10).

Le cœur est associé à l'esprit et parfois les ternies se mélangent en raison de leurs significations identiques. D'où les expressions : esprit nouveau ci *cœur nouveau* (*Ezéchiel* 36, 26) ; *cœur contrit et esprit contrit* (Ps. 51, 19). Le cœur est toujours plus lié à l'esprit qu'à l'âme.
M.-M.D.

10. Dans la tradition islamique, le cœur (**qalb**) représente, non pas l'organe de l'affectivité, mais celui de la contemplation et de la vie spirituelle. *Point d'insertion de l'esprit dans la matière, c'est l'essentiel de l'homme, cette oscillation régulatrice pincée au-dedans d'un morceau de chair. C'est le lieu caché et secret* (SIRR de la conscience (MASH, 477).

Il est représenté comme constitué d'enveloppes successives ('Alà al Dawlah en distingue sept), dont les couleurs sont visibles dans l'extase. Au dedans de la **nafs**, l'âme charnelle, le **sirr** constitue *la personnalité latente, conscience implicite, subconscient profond, cellule secrète murée à toute créature, vierge inviolée* (MASH, 486. Rapprocher l'étincelle, le fondement de l'âme de Maître Eckhart).

Cet organe spirituel que les Soufis appellent le cœur (qalb) se distingue à peine de l'esprit (ruh) : J'ilî dit que lorsque le Coran parle de l'esprit divin insufflé en Adam, c'est du cœur qu'il s'agit (NICM, 113). Ce même mystique décrit le cœur comme *la lumière éternelle et la conscience sublime (SIRR) révélée dans la quintessence des êtres créés, afin que Dieu puisse contempler l'Homme par ce moyen. C'est le Trône de Dieu (al-'Arsh) et son temple dans l'homme... le centre de la conscience divine et la circonférence du cercle de tout ce qui existe.*

Le Coran dit que le cœur du croyant se trouve entre deux doigts du Miséricordieux ; et une tradition sacrée (**hadith qudsi**) fait dire à Dieu : *Le ciel, la terre ne me contiennent pas, mais je suis contenu dans le cœur de mon serviteur*. Les Noms et les Attributs divins constituent la véritable nature du cœur : *Le cœur représente la présence de l'Esprit sous son double aspect (Connaissance et Etre), car il est à la fois l'organe de l'intuition (al-kashf — dévoilement (voir : voile*) et le point d'identification (wajd.) avec l'Etre (al-wujûd). Le point le plus intime du cœur est appelé le mystère (as-sirr) et c'est le point insaisissable où la créature rencontre Dieu,* (BURD, 118).

Pour tbn al-'Arabî, le cœur du mystique est absolument réceptif et plastique. C'est pourquoi il revêt toute forme en laquelle Dieu se révèle, comme la cire reçoit l'empreinte du sceau {il existe une analogie entre la racine du mot **qalb** (cœur) QLB, et la racine de **qâbil** (QBL) qui signifie *recevoir, être en face de (être passif, réceptif)* (BURD, 152).

Tirmidhî (IX^e siècle) expose, en psychologie mystique, la théorie de la *science des cœurs* et note explicitement que **qalb** (cœur) désigne à la fois l'organe régulateur de la pensée et le viscère de la chair (MASL, 293).

En psychologie musulmane, le cœur *suggère les pensées les plus cachées, les plus secrètes, les plus authentiques, la base même de la nature intellectuelle de l'homme.*

La notion de naissance spirituelle se rattache au symbole du cœur : *Les cœurs en leur secret sont une seule Vierge*, dit al-Hallâj. Les mystiques s'appellent, chez les Soufis, les *hommes du cœur*. La vision spirituelle est comparée à l'œil du cœur : *J'ai vu mon Seigneur avec l'œil du cœur*, dit encore al-Hallâj.

Le Coran lui-même fait allusion à la connaissance par le cœur : *Le cœur ne dément pas ce qu'il a vu* (à propos de la vision du Prophète, 53, 11) et *ce ne sont pas leurs yeux qui sont aveugles, ce sont leurs cœurs, dans leurs poitrines, qui sont aveugles* (22, 45). E.M.

11. Un seul mot désigne l'âme et le cœur chez les Caraïbes du Venezuela et des Guyanes ; chez les Tucano (Bassin de l'Amazonie) un seul mot pour cœur, âme et pouls ; pour les Wuitoto (Sud-Colombiens), cœur, poitrine, mémoire et pensée (METB) sont même chose.

Pour les Indiens Pueblo de l'Arizona les enfants sont le produit *de la semence sortie de la moelle épinière de l'homme et du sang du cœur de la femme* (TALS, 282).

12. Dans les traditions modernes, le cœur est devenu un symbole de l'amour profane, de la charité en tant qu'amour divin, de l'amitié et de la droiture (TERS, 102-103).

Guenon (GUES, 224) a observé que le cœur avait la forme d'un triangle inversé. Comme les symboles qui revêtent cette forme, le cœur se référerait *au principe passif ou féminin de la manifestation universelle... tandis que ceux (les symboles) qui sont schématisés par le triangle droit se rapportent au principe actif ou masculin*. On rappellera que, dans l'Egypte ancienne, le vase était l'hiéroglyphe du cœur et que, dans l'Inde, le triangle inversé est l'un des principaux symboles de la Shakti*, l'élément féminin de l'être, en même temps que celui des Eaux primordiales.

COFFRE

Le symbolisme du coffre s'appuie sur deux éléments : le fait qu'on y **dépose** un **trésor** matériel ou spirituel ; le fait que l'ouverture du coffre soit l'équivalent d'une **révélation**.

Le *dépôt* dans le coffre, c'est celui des Tables de la Loi dans l'Arche d'Alliance des Hébreux ; celui du Miroir **d'Amaferasu** dans le coffre d'ise ; celui des *Trésors* de **Kuvera** dans ses jarres ; celui du destin dans la boîte de Pandore* ; celui aussi du *ri?*, d'immortalité et des divers objets symboliques dans le Boisseau* (**teou**) des sociétés secrètes chinoises. Ce qu'on dépose dans le coffre, c'est le Trésor de la Tradition, l'instrument de sa révélation et de sa communication avec le Ciel. Est-ce la raison pour laquelle les empereurs de Chine scellaient dans des coffres, au sommet du T'ai-chan, leurs supplications à l'adresse du Souverain céleste ? C'est en fait **le support même de la Présence divine**.

En Extrême-Orient encore, on dépose dans des coffres les tablettes des Ancêtres, dont le culte n'est plus célébré. Simultanément, la région des Neuf Obscurités, ou des neuf Sources, où séjournent les esprits des Ancêtres, est comparée à un *coffre de fade* où ils seraient *déposés*, en l'attente d'une *renaissance* ou d'une *libération*. En Egypte, l'*enterrement* cyclique d'Osiris était marqué par la confection de coffres en forme de croissant lunaire.

Le même mot **tâbût** désigne en arabe le coffre, l'Arche d'Alliance et la nacelle dans laquelle Moïse fut déposé sur le Nil. On notera que **Hiruko**, le premier être issu de l'union **d'Izanagi** et **Izanami**, fut semblablement livré au courant des eaux dans une nacelle de roseaux. L'ouverture de la nacelle contenant l'enfant Moïse est en fait une manifestation divine, l'annonce d'une nouvelle époque traditionnelle, d'un nouvel *avènement*. Mais l'ouverture illégitime du coffre est pleine de dangers : lorsque les Genji rebelles s'emparèrent du coffret impérial et prétendirent l'ouvrir, ils furent aveuglés et rendus fous par l'éclat du Miroir. La Révélation divine ne peut être inconsidérément dévoilée. Le coffre ne peut être ouvert qu'à l'heure providentiellement voulue, et par celui-là seul qui en possède légitimement la clef (GRAR, HERS, HERJ, MAST, SOUL, VALH). P.G.

COIFFE (de mariée : Tsunokakushi)

Tsunokakushi signifie littéralement : cacher (kakushi) les cornes (tsuno). Au Japon, l'on pense que les femmes sont sujettes à être jalouses et dans ces cas-là des cornes poussent sur leur front. Cette coiffe de mariage est une sorte de bandeau blanc qui doit **empêcher la croissance des cornes de la jalousie**. Ainsi le vêtement de la mariée doit avoir un sens moral pour sa nouvelle vie. M.S.

COIFFURE

Mot ambigu qui désigne aussi bien ce qu'on se met sur la tête que la façon d'arranger ses cheveux. A ce titre, nous retrouvons dans la coiffure toute la symbolique des cheveux*.

1. Cheveux courts ou longs, bouclés, tressés ou tombant naturellement, cachés ou découverts selon les cérémonies ou les périodes de la vie, perruques, tous les modes de coiffure ont été adoptés. Si l'homme et la femme y ont attaché une telle importance, c'est que les coiffures sont une façon de capter, de maîtriser ou d'utiliser la force vitale qui est contenue dans les cheveux. C'est un moyen de s'approcher de l'axe ou du centre de vie, en épousant sa forme, allongée en rayon ou élargie en disque solaire. Ainsi la coiffure peut devenir un signe distinctif de la profession, de la caste, de l'état, de l'âge, ou même de l'idéal, voire de tendances inconscientes.

La longue mèche bouclée que portaient les enfants égyptiens, sur la tempe droite a fini par devenir le hiéroglyphe même du mot enfant (POSD, 62), et la crâne rasé des prêtres égyptiens, en réaction contre les fantaisies excessives des coiffures de l'époque impériale, est un signe d'obéissance et de fidélité à la tradition. Porter une coiffure particulière, c'est affirmer une différence, revêtir telle ou telle dignité, choisir une voie. Une coiffure de cérémonie se distinguera des autres et tendra à prêter à celle ou à celui qui la porte un pouvoir magique, en quelque sorte comme celui de la couronne* ou du diadème. Selon sa forme, carrée, en pointe, arrondie, relevée, aplatie, la coiffure symbolise l'accord avec la terre, l'élan vers le ciel ou l'accumulation sur une personne des pouvoirs célestes. Elle est une des **images de la personnalité profonde**.

2. Dans une région particulière d'Algérie, une coiffure sacrée, la *barrita*, est liée au rituel des premiers labours. Tenue tout à fait cachée, elle n'apparaît qu'une fois par an et seul le *vieillard chargé de l'ouverture du premier sillon* peut la voir, il la met *sur la corne de droite* pour se rendre à son champ avant l'aube, et *arrivé au point où il va tracer le premier sillon, face à l'Est, il place la coiffure sacrée sur sa tête et prononce une bénédiction* (SERP, 126-127).

Cette coiffure, dont le nom est celui de la couronne* ou du diadème, est sans doute une *sorte de mitre ou de bonnet, métallique ou brodé, en tout cas fermé* (SERP, 128). Elle est ici associée aux symboles de la **fécondité**.

3. La coiffure symbolise aussi, parfois, une fonction, une situation ou une **vocation**.

Diane d'Ephèse, par exemple, protectrice de la cité, divinité poliade, portait une coiffure en forme d'édicule circulaire ceinturé de tours. Les cheveux de Cybèle également, déesse de la terre, étaient disposés en couronne murale, comme les créneaux d'une forteresse, car elle aurait, la première, selon Ovide, *donné des tours* aux villes de Phrygie* (Fastes, 4, 220). Virgile la présente dans *l'Enéide* (6, 785) : *couronnée de tours, elle parcourut sur son char les villes de Phrygie* (in TERS, 130).

En signe de deuil, les Grecs de l'époque archaïque se coupaient les cheveux et les Romains au contraire les laissaient pousser.

Les fidèles d'Isis et de Sérapis avaient la tête rasée. Les prêtres catholiques étaient marqués naguère par la tonsure ; les moines, par la rasure. Peut-être rapprochera-t-on la tonsure au sommet de la tête de l'ouverture de la coupole (la boîte crânienne* est une coupole*), qui est censée ouvrir le temple (ou le sujet) à l'influx des clartés et des pouvoirs célestes ; la rasure monastique, à l'exception d'une couronne de cheveux plus ou moins large, vouerait son sujet à la perfection et au rayonnement solaires, transposés au plan spirituel, dont la couronne* est le symbole.

COLIBRI

Chez les Aztèques les âmes des guerriers morts redescendent sur terre sous forme de colibris ou de papillons*. On considère également le colibri comme l'auteur de la chaleur solaire (KRIR, 65).

Dans un mythe des Indiens Hopi de l'Arizona — Indiens apparentés au moins linguistiquement aux Aztèques — le colibri apparaît comme un héros **intercesseur** qui sauve l'humanité de la famine en intervenant auprès du dieu de la germination et de la croissance (Léo W. Simmons, in TALS, appendices 441-442).

COLLIER (voir cercle)

Parures en métal, en perles et en pierres, plus ou moins somptueuses, portées par les hommes et par les femmes, par les vivants et par les morts, que l'on retrouve dans toutes les civilisations et qui ont souvent une valeur d'amulette et des propriétés magiques. Outre son rôle de parure, le collier peut signifier une fonction, une dignité, une récompense militaire ou civile, une attache (esclave, prisonnier, animal domestique).



COLLIER. - Or et pierres blanches. Art protohistoriques d'Azerbaïdjan, IX^e-VIII^e siècle avant J.C. (Téhéran, Musée archéologique).

D'une façon générale, il symbolise un **lien** entre celui ou celle qui le porte et celui ou celle qui l'a offert ou imposé. A ce titre, il revêt parfois une signification érotique.

Dans un sens cosmique et psychique, il symbolise la réduction du multiple à l'un, une tendance à mettre en place et en ordre une diversité plus ou moins chaotique. En sens inverse, défaire un collier équivaut à une désintégration de l'ordre établi ou des éléments rassemblés.

La mythologie celtique ne connaît qu'un collier : c'est celui du juge mythique Morann qui avait pour particularité de se resserrer autour du cou de son propriétaire, quand ce dernier rendait un jugement inique et au contraire de s'élargir quand il rendait un jugement juste. (OGAC, 14, 338).

COLLINE

1. Ce monticule de terre est pour les Egyptiens le symbole de ce qui émergea en premier du chaos, lorsque l'air souffla en tempête au-dessus des eaux primordiales. *Après avoir plané, calme et immobile, au-dessus du Noun inerte, invisible comme un rien, il put à un moment donné se mouvoir apparemment de lui-même, et troubler le Noun en profondeur, en sorte que la vase qui y reposait ne contracta pour former la terre ferme, émergeant tout d'abord sous l'aspect de la haute colline ou de l'île de feu à l'emplacement d'Hermopolis. Alors les dieux prennent pied sur la colline originelle et créent la lumière* (SETHE, in MORR, 230-231).

Ainsi la colline est la **première manifestation de la** création du monde : suffisamment en saillie pour se différencier du chaos initial, elle n'a pas la majestueuse immensité de la montagne*. Elle marque le **début d'une émergence** et de la différenciation. Ses lignes douces l'accordent à un aspect du sacré, qui est à la mesure de l'homme.

2. Dans beaucoup de légendes irlandaises, le **sid** ou **Autre Momie** est localisé dans des **terres** (ou des lacs), d'où le sens de *colline* que le mot prend souvent en irlandais moyen et moderne. 11 s'agit d'une adaptation lexicale récente, due à l'obscurcissement de la notion de **sid** (OGAC, 14, 329-340). En mode celtique, au lieu de signifier la création de ce monde, la colline symbolise **l'autre** monde.

COLOMBE

1. Il est à peine besoin de rappeler que la colombe est le symbole du Saint-Esprit : c'est elle qui le personnifie dans les figurations de la Trinité. C'est l'Esprit de Dieu planant sur les *Eaux* de la substance primordiale indifférenciée. La blanche colombe est encore symbole de pureté et, selon la lettre même de l'Évangile, de simplicité.



COLOMBE. - Fonts baptismaux. Art roman XII^e siècle (Freckenhorst, Allemagne)

La colombe est aussi — depuis l'épisode de l'arche de Noé — porteuse du rameau d'olivier, donc de **paix** et **d'harmonie**. Devoucoux rappelle qu'en Grèce la colombe était associée à l'harmonie, et au nombre huit qui en est le symbole. Elle servait à la détermination des présages favorables et prophétisait dans la forêt de Dodone. Elle était un symbole de l'Eros **sublimé** (durs, 135). *Le chêne de Dodone était consacré à Zeus ; mais, près de lui, se trouvaient les colombes sacrées, symboles de la grande Mère Tellurique, ce qui indique une ancienne hiérogamie du Dieu céleste de l'orage avec la grande Déesse de la Fécondité* (ELIT, 81). Il y aurait donc une analogie entre le rôle du Taureau auprès du Dieu suprême ouranien et celui de la colombe auprès de la grande Déesse Tellurique. Elle symbolise, comme les animaux ailés*, la sublimation des instincts et la prédominance de l'esprit. Selon le Talmud, elle enseigne la chasteté. En Grèce, elle était l'oiseau sacré d'Aphrodite ; elle était offerte en cadeau par les amants. *Dans les bas-reliefs funéraires, on voit souvent une colombe, symbole de l'âme, buvant à un vase qui symbolise la source de mémoire* (LAVD, 258).

Le fait qu'elle soit aussi, iconographiquement, mise en rapport avec le *double-poisson* rappelle la fécondation des Eaux primordiales par l'Esprit, et aussi la régénération par les sacrements chrétiens du Baptême et de la Confirmation (voir **pigeon***) (DEVA). P.G.

2. La colombe représente **l'âme du juste**. Parmi les textes les plus anciens relatifs à la colombe-âme, signalons le récit du martyr de Saint Polycarpe, d'après lequel une colombe sortit du corps du martyr au moment de sa mort. Prudence rapporte qu'à la mort de la martyre Eulalie, on vit une colombe plus blanche que la neige prendre son vol vers le ciel. Il en fut de même pour sainte Scholastique, dont saint Benoît vit l'âme sous la forme d'une colombe, selon le récit de Grégoire Premier, Un chapiteau de Brescia illustre le martyr de Justa et l'on voit une colombe sortir de sa bouche. La pureté est toujours comparée à la colombe et ses ailes au dégagement du terrestre. Grégoire de Nysse a développé le rapport entre les ailes de la colombe et la grâce de l'Esprit-Saint. Les ailes de la colombe indiquent donc une participation à **la nature divine**. Par sa croissance spirituelle, l'âme va de beauté en beauté, c'est-à-dire de colombe en colombe.

Sa beauté est l'objet de louanges. Quand l'épouse est louée dans le *Cantique des Cantiques* pour ses yeux de colombe, c'est parce que son regard spirituel est orienté vers Dieu. L'âme pourvue du regard de la colombe est animée par l'Esprit-Saint : elle participe de cet Esprit qui symbolise l'oiseau sacré. Dans la mesure où l'âme s'approche de la lumière — dira Grégoire de Nysse — elle devient belle et prend dans la lumière la forme d'une colombe (Voir Jean Daniélou, *La colombe et la ténèbre dans la mystique byzantine ancienne*, dans *Eranos Jahrbuch*, 1954, p. 416).

Pour Origène, l'expression *yeux de colombe* signifie un regard pur (*Homélie 2, sur le Cantique des Cantiques*). Les yeux de l'homme illuminé sont comparables aux yeux de la colombe.

La colombe recherche la société. Le sacrifice de la colombe a pour but d'expier l'ignorance et la négligence.

M.-M.D.

COLONNE

1. Élément essentiel de l'architecture, la colonne est support : elle représente l'axe* de la construction et relie ses différents niveaux. Les colonnes en garantissent la solidité. Les ébranler, c'est menacer l'édifice tout entier. C'est pourquoi elles sont souvent prises pour le tout. Elles symbolisent la solidité d'un édifice, qu'il soit architectural ou qu'il soit social ou personnel, C'est en écartant les colonnes de leur temple que Samson, prisonnier des Philistins, écrasa ses ennemis et, en mourant avec eux, donna la victoire à son peuple : *Et Samson tâta les deux colonnes du milieu sur lesquelles reposait l'édifice, il s'arc-bouta contre elles, contre l'une avec son bras droit, contre l'autre avec son bras gauche, et il s'écria : Que je périsse avec les Philistins ! Il poussa de toutes ses forces et l'édifice s'écroura sur les princes et sur tout le peuple qui se trouvait là. Ceux qu'il fit périr en mourant furent plus nombreux que ceux qu'il avait fait périr pendant sa vie (Juges 16, 25-30).*

2. La colonne, avec la base et le chapiteau qui généralement l'accompagnent, symbolise **l'arbre* de vie**, la base marquant l'enracinement, le fût le tronc, et le chapiteau le feuillage. C'est elle qui donne vie à l'édifice qu'elle soutient et à tout ce qu'il signifie.

C'est à l'arbre, d'ailleurs, qu'est empruntée la forme de la colonne. *L'immense majorité des colonnes égyptiennes, par exemple, est une transposition dans la pierre des supports végétaux, troncs ou faisceaux de tiges qui suffisaient, jadis, à soutenir les plafonds des édifices de bois... Elles s'achèvent au sommet par un chapiteau, qui figure, au sortir des cinq liens horizontaux qui retiennent théoriquement le faisceau des tiges composant la colonne, l'épanouissement floral des plantes jaillies du sol (POSD, 63).*

Les colonnes égyptiennes empruntent généralement leurs formes à celles du palmier ou du papyrus, avec leur élancement et leurs nervures. Ces *thèmes symboliques* de la colonne expriment la vie infusée à l'édifice ou son épanouissement. Les dimensions relatives de la colonne varient selon les besoins de l'expression symbolique ; par exemple, un chapiteau prendra une taille démesurée, pour représenter les têtes de la déesse Hathor ; ou bien ce seront les abaqes à forme végétale, qui seront disproportionnées, pour évoquer un dieu dansant ; etc., (DAUE, 588). Le rôle architectonique de la colonne semble ici subordonné à sa fonction expressive. Mais elle garde, dans les deux cas, toute sa valeur symbolique.

3. a) Dans les traditions celtiques, la colonne, ou le pilier, est aussi un symbole de l'axe du monde et cette notion, assez proche de celle de l'arbre **de vie**, se retrouve jusque dans les métaphores courantes, qui comparent les héros ou les guerriers à des piliers de combat. Le premier récit mythologique irlandais, à la fois Genèse et annonce de l'Apocalypse, a pour titre **Cath Maighe Tuireadh**, en traduction littérale complète *Bataille de la Plaine des Piliers*, ce qui peut se comprendre par référence, soit à des monuments mégalithiques, soit à des héros guerriers. Un poème gallois très ancien compare les quatre évangélistes aux colonnes qui soutiennent le monde. C'est probablement à cette conception qu'il convient de rattacher aussi les colonnes du cavalier géant anguipède dont les représentations sont nombreuses en Gaule (REVC, 12, 52-103 ; MYVA, 29 a ; Friedrich Hertlein, *Die Jupitergigantensäulen*, Stuttgart, 1910).
L.G.

b) Mais la colonne pourrait être aussi le symbole des supports de la connaissance, en tant qu'elle contiendrait l'alphabet.

« Du point de vue de la mystique celto-ibérique, les colonnes sont des lettres d'un **alphabet abstrait** *Marwnad Ercwlf*, un ancien poème gallois qui se trouve dans le **Livre rouge d'Hergest**, traite de l'Héraclès celtique — que les Irlandais appelaient *Ogmios* — et raconte comment Ercwlf érigea *quatre colonnes d'égale hauteur couronnées d'or rouge*, apparemment les quatre colonnes de cinq lettres chacune, qui constituaient l'alphabet de vingt lettres des bardes, connu sous le nom de Boibel-Loth (*la Déesse Blanche*). Il semble qu'aux environs de l'année 400 avant J.C., ce nouvel alphabet, dont le nom des lettres, en grec, se rapportait au voyage céleste d'Héraclès dans la coupe solaire, à sa mort sur le mont Œta et à ses pouvoirs en tant que fondateur de ville et juge, remplaça l'alphabet d'arbres Beth-Luis-Niou, dont les lettres se rapportaient au meurtre sacrificiel de Cronos par les femmes sauvages » (GRAM, 396, note 3).

4. L'art gréco-romain ne limite pas non plus la colonne à un rôle purement architectonique. Il connaît aussi les colonnes votives et triomphales, aux formes et aux dimensions les plus variées, ceinturées de reliefs de bronze ou de marbre ou d'inscriptions gravées et dorées, qui retraçaient les exploits glorieux des héros. Elles sont destinées à commémorer des offrandes solennelles, faites après des événements importants, comme de grandes victoires, des bienfaits insignes, et comportent en général une dédicace. Les Romains ont élevé *des colonnes triomphales en l'honneur d'un homme ou d'un exploit*. La colonne de Trajan, érigée à la gloire de l'empereur, déroule en une spirale de bas-reliefs, montant de la base au sommet, 115 scènes rappelant les épisodes les plus marquants de ses nombreuses expéditions (lavd, 265J). Ces colonnes symbolisaient les **relations entre le ciel et la terre**, évoquant à la fois la reconnaissance de l'homme envers la divinité et la divinisation de certains hommes illustres. Elles manifestaient la puissance de Dieu en l'homme et la puissance de l'homme sous l'influence de Dieu. La colonne symbolise la **puissance** qui assure la victoire et l'immortalité de ses effets.

5. Les *colonnes d'Héraclès (Hercule)* auraient été élevées par le héros à la fin de son voyage en Afrique du Nord (Libye dans l'Antiquité), où il avait massacré nombre de monstres, lorsqu'il fut arrivé à Tarters (aujourd'hui Tanger). L'une d'elles se trouvait en Afrique, le rocher de Ceuta ; l'autre en Europe, le rocher de Gibraltar. Elles étaient destinées, à vrai dire, moins à marquer des limites géographiques et à séparer les deux continents qu'à réduire le passage entre eux, afin de mieux séparer le bassin méditerranéen de l'océan Atlantique et d'empêcher ainsi les requins et les monstres de l'Océan de franchir le détroit de Gibraltar, C'est la frontière de protection à ne pas dépasser. On signale des colonnes également dites *colonnes d'Hercule* sur les côtes de l'Allemagne, en mer Noire, sur les côtes bretonnes et le long des côtes indiennes. La colonne symboliserait dans ce cas, la limite protectrice à ne pas franchir, celle au-delà de laquelle l'homme ne doit pas s'aventurer, le Dieu n'y exerçant plus ses pouvoirs.

Les colonnes indiquent des limites et généralement encadrent des portes*. Elles marquent le passage d'un monde à un autre.

Franchir ces limites, pourtant, c'est l'ambition des princes. Telle était celle de Charles-Quint, qui prit pour devise les deux mots : plus ultra. 11 signifiait qu'il avait dépassé, par son empire, les limites du monde ancien et étendu son pouvoir *bien au-delà du détroit de Gibraltar* (TERS, 108).

6. Dans une autre scène mythologique, rapportée par l'auteur des *Hymnes homériques*, la colonne paraît bien encore symboliser la puissance de dieu. Lorsque l'archer Apollon entre dans l'assemblée des dieux, il fait trembler les Immortels : *tous se lèvent de leur siège à son approche, lorsqu'il tend son arc illustre. Seule, Létô (sa mère) reste auprès de Zeus qui aime la foudre ; elle débande la corde et ferme les carquois; puis, le prenant de ses mains sur la robuste épaule du dieu, elle va suspendre l'arc à un clou d'or, contre la colonne où siège son Père; et elle mène Apollon prendre place sur un trône* (Hymne à Apollon, 2-9). L'ordre de l'Olympe dépend de cette colonne, qui le supporte et qui est le siège du dieu suprême : le support matériel est ici identifié, symboliquement, au pouvoir personnel. Ce passage d'un sens à l'autre éclaire le symbolisme et en montre le caractère profondément homogène, malgré la diversité des situations.

7. *Dans les traditions juives et chrétiennes, la colonne a un symbolisme cosmique et spirituel.* La colonne soutient le haut et par là même a pour fonction de relier le bas avec le haut. Elle est comparée à l'arbre* cosmique, à l'arbre de vie, à l'arbre des mondes. Suivant le Bahir, la *colonne* relie la dernière sefira, c'est-à-dire la terre, à la sixième appelée ciel. A ce propos, G.G. Scholem évoque l'image du hieros gamos (mariage) du ciel avec la terre et le symbolisme gothique de la colonne (SCHO, 166) (voir temple*).

Dans la symbolique romane, *les motifs cosmiques les plus importants, dont l'explication suffirait pour déterminer le sens de tous les symboles, se réduisent à deux : le soleil et l'arbre, qui s'identifie avec l'arbre de vie et la croix ; c'est à lui que se rattache le symbolisme de la colonne, support du sacré, support de la vie, support du monde, suivant l'édifice où elle est*

située (DAVS, 217). *Job* (9, 6) évoque la puissance de Yahvé, capable de secouer les colonnes du monde : *Il ébranle la terre de son site et fait vaciller les colonnes.*

Ces images rappellent les traditions cosmologiques courantes : *La terre repose sur des colonnes que Dieu ébranle lors des tremblements de terre ;* ainsi que les traditions eschatologiques : le monde finira quand ses colonnes seront renversées.

La colonne prend parfois le sens d'une **théophanie** : *A propos du thème de la lumière, la liturgie pascale évoque le symbole de la colonne de feu, qui conduisit les Israélites dans le désert. La colonne de lumière désigne toujours les âmes qui aiment Dieu et qui, par transparence, laissent filtrer à travers elles la lumière divine* (DAVS, 237).

8. Les visions de l'Apocalypse décrivent le **vainqueur des batailles spirituelles, revêtu de blanc** (symbole de pureté, de victoire et de joie), dont *le nom ne s'effacera pas du livre de vie et dont je répondrai, dit le Christ, en présence de mon Père et de ses Anges, comme une colonne : Mon retour est proche, dit le Saint, le Vrai ; transforme ce que tu as, pour que nul ne ravisse ta couronne. Le vainqueur, je le ferai colonne dans le temple de mon Dieu ; il n'en sortira plus jamais et je graverai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la Cité de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem* qui descend du de], de chez mon Dieu, et le nom nouveau que je porte* (3, 5-13).

9. Les colonnes du Palais et du Temple* de Salomon ont donné lieu à d'innombrables interprétations. Distinguons d'abord deux séries de colonnes.

Les colonnes de la grande pièce hypostyle du Palais, qui servait de passage pour les entrées royales et de salle des gardes, comme un large vestibule conduisant aux appartements du roi et à la salle du trône, étaient en cèdre*. On se rappellera que le cèdre est symbole **d'incorruptibilité et d'immortalité**. *Il construisit la Galerie de la Forêt du Liban, cent coudées de long, cinquante coudées de large et trente coudées de haut sur quatre rangées de colonnes de cèdre, et il y avait des chapiteaux de cèdre sur les colonnes. Elle était lambrissée de cèdre à la partie supérieure jusqu'aux planches qui étaient sur les colonnes. Il y avait trois rangées d'architraves, quarante-cinq en tout, soit quinze par rangée, se faisant vis-à-vis trois fois. Toutes les portes et les montants étaient à cadre rectangulaire, se faisant vis-à-vis de face trois fois. Il fit le vestibule des colonnes, cinquante coudées de long et trente coudées de large... avec un porche par devant.* (1 Rois, 7, 2-6).

Les autres colonnes, au nombre de deux — les plus célèbres — étaient en bronze et se dressaient devant le Vestibule du Temple de Salomon, de chaque côté de l'entrée. *Hiram coula les deux colonnes de bronze ; la hauteur d'une colonne était de dix-huit coudées et un fil de douze coudées en mesurait le tour,- de même la seconde colonne. Il fit deux chapiteaux coulés en bronze destinés au sommet des colonnes ; la hauteur d'un chapiteau était de cinq coudées et la hauteur de l'autre chapiteau était de cinq coudées. Il fit deux treillis pour couvrir les deux tores des chapiteaux qui étaient au sommet des colonnes, un treillis pour un chapiteau et un treillis pour l'autre chapiteau. Il fit les grenades : il y en avait deux rangées autour de chaque treillis, en tout quatre cents, appliquées contre le noyau qui était derrière le treillis ; il y avait deux cents grenades autour d'un chapiteau, et de même l'autre chapiteau. Les chapiteaux qui étaient au sommet des colonnes étaient en forme de fleur. Il dressa les colonnes devant le vestibule du sanctuaire ; il dressa la colonne de droite et lui donna pour nom : Yakin ; il dressa la colonne de gauche et lui donna pour nom : Boaz. Ainsi fut achevée l'œuvre des colonnes* (1 Rois, 7, 15-22). On connaît le symbolisme de l'airain*, métal sacré, signe de **l'alliance indissoluble du ciel et de la terre**, garantie de l'éternelle stabilité de cette alliance. Le nom donné à la colonne de droite évoque justement en hébreu l'idée de solidité et de stabilité (Yakin), tandis que celui de la colonne de gauche suggère celle de force (BOAZ). *Les deux mots réunis signifient donc, écrit Crampon, que Dieu établit dans la force, solidement, le temple et la religion dont il est le centre.*

D'autres auteurs, comme Oswald Wirth, ont aperçu dans les noms de ces colonnes des significations sexuelles, celle de droite exprimant le principe actif ou la masculinité, celle de gauche, le principe passif ou la féminité ; de là, un symbole de fécondité, tout au moins spirituelle, les deux colonnes marquant l'entrée et la sortie du sanctuaire, qui est réceptacle, centre et véhicule des forces divines. Cette interprétation, qui les assimile aux organes de la

fécondation, serait renforcée par le symbolisme sexuel des grenades* : *deux cents grenades* autour de chaque chapiteau.

Les colonnes de bronze marquant aussi les limites entre le monde profane et le monde sacré, la **fécondité** qu'elles évoquent sera de l'ordre sacré, celle de la justice et de la sagesse divines.

10. Des colonnes de feu, la nuit, de nuée, le jour, guidaient les Hébreux, à travers le désert qui bordait la mer des Roseaux : *Yahvé les précédait, le jour nous la forme d'une colonne de nuée pour leur indiquer la route, et la nuit en la forme d'une colonne de feu pour les éclairer : ils pouvaient ainsi poursuivre leur marche jour et nuit. La colonne de nuée ne manquait jamais de précéder le peuple pendant le jour, ni la colonne de feu pendant la nuit (Exode 13, 21-22).*

Les colonnes symbolisent la **présence de Dieu**, une présence active qui, au sens historique, guide le peuple élu à travers les embûches de la route et, au sens mystique, dirige l'âme sur les chemins de la perfection. Dieu se révèle présent dans la nuit obscure, autant que dans les illuminations et les visions du jour. Ces deux colonnes de feu et de nuée ont servi de symboles mystiques à une abondante littérature religieuse. Que l'âme soit dans l'obscurité de la nuit des sens et de l'esprit ou dans la clarté du jour de la connaissance, la foi est pour elle cette colonne de feu et cette colonne de nuée alternant pour attester à leur manière contrastée que la bonté de Dieu ne l'abandonne jamais.

11. La colonne est, en certains cas, la *Pierre sacrificielle*. Elle relie le ciel et la terre. C'est à son sommet, dans sa partie céleste, que l'animal est sacrifié. Après les rites de consécration, des rites de purification sont accomplis tout autour de la colonne. Les lois sont inscrites sur la colonne et sur elle les serments sont prononcés. Elle est l'axe du sacré. Un texte de Platon décrivant les coutumes des Atlantes met admirablement en relief ce rôle sacré de la colonne : *Les dix rois, restés seuls, après avoir prié Dieu de leur faire capturer la victime qui lui était agréable, se mettaient en chasse, sans armes de fer, avec seulement des épieux de bois et des filets. Celui des taureaux qu'ils prenaient, ils le menaient à la colonne et regorgeaient à son sommet, comme il était prescrit. Sur la colonne, outre les lois, il y avait, gravé, le texte d'un serment qui proférait les anathèmes les plus terribles contre qui le violerait. Après donc qu'ils avaient effectué le sacrifice conformément à leurs lois et consacré toutes les parties du taureau, ils remplissaient de sang un cratère et aspergeaient d'un caillot de ce sang chacun d'eux. Le reste, ils le mettaient au feu, après avoir fait des purifications tout autour de la colonne. Ensuite, puisant du sang avec des coupes d'or dans le cratère, et le versant dans le feu, ils faisaient le serment de juger en conformité avec les lois inscrites sur la colonne (Critias, 119 d - 120 b, traduction de Albert Rivaud, Belles Lettres, 1925, p. 272-273).* Cette colonne apparaît bien ici comme l'axe sacré de la société.

12. Chez les Ouraliens, des colonnes ou une seule colonne supportent le ciel. Le culte a lieu dans les bois sacrés où s'élevait l'arbre de vie, qui a pu être le symbole de la colonne supportant le firmament. Elle est le pivot du mouvement circulaire céleste.

La colonne de soutien de l'univers était conçue, semble-t-il, comme le pivot autour duquel tournait la terre, ce qui rendait compte du changement de la position des astres aux diverses heures de la journée et de la nuit. Un forgeron d'un art prodigieux l'avait construite et il importait de la conserver en bon état car sans cela l'univers risquait de s'écrouler et le firmament de venir écraser la surface de la terre. L'Étoile polaire était supposée être le sommet de la colonne sacrée. C'est autour d'elle que tournait le ciel (MYTF, 109).

La perche centrale de la tente des Samoyèdes Youraks est l'emblème de cette colonne qui supporte l'univers et les chamans en font l'objet de certains rites, surtout après la mort d'un des habitants de la tente. C'est au long de cette colonne que peut s'effectuer l'ascension vers les régions célestes et l'orifice supérieur de la tente figure alors le trou au firmament, par lequel l'enchanteur peut s'introduire dans le ciel, afin d'aller y retrouver les esprits qui y séjournent (MYTF, 109).

13. Chez les Chinois existent les colonnes du Ciel, sur le pourtour de la Terre, mais leur nombre n'est pas fixe : 8, 4 ou 1 ; leur emplacement non plus (MYTF, 126).

14. On sait que le Temple de Salomon sert de base à la symbolique des Francs-Maçons. Chaque Loge figure un Temple, où deux colonnes tiennent une place essentielle, de chaque côté de la porte, face au Delta lumineux (voir **triangle***). Elles sont marquées l'une de la lettre J (de Yakin), l'autre de la lettre B (BOAZ). Selon Ragon, les Apprentis s'alignent le long de la colonne J, les Compagnons de long de la colonne B, les Maîtres se trouvant dans la chambre du milieu. Suivant d'autres interprètes, *la colonne J.- est masculine, active, ignée ; la colonne B.- est passive, féminine, aérienne. La première, est généralement peinte en rouge, la seconde en blanc ou en noir.* Elles sont placées l'une à droite, l'autre à gauche, différemment selon les rites. *Le Soleil correspond à la colonne J.- la Lune à la colonne B.- ce qui accentue leur symbolisme : on retrouve la vieille opposition complémentaire du phallus et du ctéis, du lingam et du Yoni, dont l'union a engendré tout ce qui existe* (HUTF, 41, 55, 158,166).

15. Par sa verticalité même, la colonne est un symbole ascensionnel : dans l'évolution de la personnalité, elle marque l'étape de **l'affirmation** de soi. Elle correspond dans le corps humain à la colonne vertébrale, qui est chez l'homme le support de la verticalité. Et Von peut observer ici le geste des personnes qui s'affirment elles-mêmes en se redressant, ou qui rendent hommage à une autre en se courbant.

La colonne s'est vu donner également une signification phallique : tel serait le sens de l'attribution à Déméter (Cérès), déesse de la fécondité, sur certaines œuvres d'art, d'une colonne et d'un dauphin*, symboles du principe de la fécondité et de la mer.

16. L'ensemble du symbolisme de la colonne pourrait se résumer dans le poème de Paul Valéry (*Cantique des Colonnes*) :

*Nous chantons à la fois
Que nous portons les deux !...
Filles des nombres d'or,
Portes des lois du ciel...
Nous marchons dans le temps
Et nos corps éclatants
Ont des pas ineffables.*

COLOSSE

Des statues colossales de dieux et de rois se trouvent notamment en Egypte, en Amérique, dans l'île de Pâques, etc., Les plus célèbres sont celles d'Aménophis III à Thèbes, de Ramsès II à Memphis, de Ramsès III à Abou-Simbel. Géants de pierre ou figures rupestres taillées à même les falaises, ces colosses sont aussi précis dans leurs traits que des figurines ou des statues de grandeur naturelle. Ils ont requis le concours d'architectes, d'ingénieurs, autant que de sculpteurs. Ces dimensions anormales données aux portraits des Pharaons symbolisaient les **pouvoirs sur-normaux** dont ils étaient investis : elles indiquaient la voie de l'absolu et de l'infini, au terme de laquelle la grandeur du pouvoir royal prenait sa source, se détachant sur l'immensité du désert, de la montagne, du ciel. Elles affirmaient aussi *l'essence immuable et surhumaine* des princes. *Les colosses incarnaient les génies qui habitaient Pharaon ; véritables hypostases visibles du Roi-dieu, ils en portaient les noms Aménophis-Soleil-des-Souverains, Ramsès-Montou-dans-les-Deux-Terres, etc. Le peuple, les guerriers notamment, vouaient une vénération particulière à ces divinités dynastiques dont la face couronnée voulait bien émerger au-dessus des enceintes sacrées* (POSD, 65a).

COMBAT (voir cosmogonie, lutte)

COMÈTES

Dans l'ancien Mexique comme dans l'ancien Pérou, le passage des Comètes était observé par les prêtres et les devins. Elles constituaient un mauvais présage, annonciateur d'une **catastrophe nationale**, telle que la famine, une guerre malheureuse, la mort prochaine d'un roi. La tradition aztèque comme la tradition inca fait mention d'une comète ayant annoncé à Montezuma et à rinça Huaina Capac l'arrivée des Espagnols et la chute de l'Empire (*Soustelle et Garcilaso de la Vega*).

Au Mexique, on appelait les comètes des *serpents de feu* ou *étoiles qui fument*.

Une croyance analogue existe chez les Bantou du Kasaï (cuvette congolaise), pour lesquels l'apparition d'une comète signale de grands malheurs ou des événements graves menaçant la communauté (FOUG). Une comète annonça la mort de César. A.G.

COMPAS

Dans un langage imagé — et passablement conventionnel — le compas a été considéré chez nous comme l'emblème des sciences *exactes*, de la rigueur mathématique, en regard de la fantaisie Imaginative, de la poésie. La notion de règle, de rectitude, est d'ailleurs aussi à la base du **kouei** chinois.

1. Cependant, tant dans l'ésotérisme occidental que dans la Chine antique, le compas — généralement associé à l'équerre* — est un important **symbole cosmologique**, en tant qu'il sert à *mesurer* et à tracer le **cercle**, tandis que l'équerre sert à tracer le carré. C'est, disent les Légistes, *dans l'équerre et le compas qu'est la perfection du carré et du rond*.

Un beau dessin de William Blake, intitulé *l'Ancien des Jours mesure le temps*, représente celui-ci dans le disque du soleil et tendant vers le monde un immense compas. Coomaraswamy et Guenon ont rapproché ce symbole de la mesure — ou détermination — des *bornes du Ciel et de la Terre*, dont parle le **Veda**, et ont évoqué le rôle de l'architecte céleste **Vishvakarma** ainsi que du *Grand Architecte de l'univers* maçonnique.

Dante a chanté le Dieu Architecte : *Celui qui de son Compas marqua les limites du monde et régla au-dedans tout ce qui se volt et tout ce qui est caché (Paradis, 19, 40-42)*.

Le compas a été interprété comme l'image de la pensée dessinant ou parcourant les cercles du monde. Traçant les images du mouvement et mobile lui-même., le compas est devenu le symbole du **dynamisme constructeur**, l'attribut des activités créatrices.

2. En Occident comme en Chine, le compas et l'équerre évoquent respectivement le Ciel et la Terre. Le Maître maçon *entre l'équerre et le compas* est dans le rôle du *médiateur* qui est aussi celui du **jen** taoïste. En Occident, le compas et l'équerre sont attribués respectivement aux deux moitiés masculine et féminine de l'Androgyne hermétique (Rebis), qui correspondent au Soleil et à la Lune, en Chine à **Fou-hi** et **Niu-koua**, qui sont les principes masculin et féminin de la manifestation. Cependant, lorsque Fou-hi et **Niu-koua** sont unis, leurs attributs sont inversés, ou plus exactement échangés. C'est la figuration de la *hiérogamie*, la synthèse reconstituée du **yin** et du **yang** dans laquelle la figure **yang** porte l'attribut **yin** et inversement, de même que, dans la représentation du **T*ai-ki**, la moitié yang comporte un point yin, et la moitié yin un point yang.

3. Plus prosaïquement, l'expression *compas et équerre (kouei-kin)* indique les **bonnes mœurs**, le bon ordre, en fait l'harmonie complémentaire des influences célestes et terrestres.

On notera encore que, conformément d'ailleurs au symbolisme du cercle et du carré, le compas est plus spécialement en rapport avec la détermination du **temps**, l'équerre avec celle de l'espace ; ce qu'indiqué en Chine le caractère **km**, équerre antique servant aux mesures spatiales.

Le compas — et l'équerre — ont été, au Moyen Age, les emblèmes de la plupart des corporations : le Compagnonnage, a noté Guenon, n'interdisait le port du compas qu'aux cordonniers et aux boulangers (BLAM, GRAD, GRAP, GUER, GUET, GUEO, WIEC). P.G.



COMPAS. - Tombe d'un architecte. Pierre funéraire. Sculpture romaine des premiers siècles après J.C.

4. Les degrés de l'ouverture du compas symbolisent, dans la tradition maçonnique, les possibilités et les degrés de la connaissance : *45° se rapporte au 8°, 60° au 6e, et 90° au quart. La Maçonnerie, limitant l'ouverture du compas à 90° maximum, indique par là les bornes que l'homme ne saurait dépasser. L'angle de 90° reproduit l'Equerre. Or l'Equerre, nous le savons, est le symbole de la Matière ; le Compas est le symbole de l'Esprit et de son pouvoir sur la matière. Le Compas, ouvert à 45° indique que la matière n'eut pas complètement dominée ;*

tandis que l'ouverture à 90° réalise Intégralement l'équilibre entre les deux forces ; le compas devient **équerre juste** (BOUM, 7). Les positions relatives du compas et de l'équerre symbolisent aussi les divers états dans lesquels se trouve le compagnon par rapport aux forces matérielles et spirituelles : si l'équerre est posée sur le compas, la matière domine l'esprit ; si les deux instruments sont entrecroisés, les deux forces s'équilibrent; si le compas est posé sur l'équerre, c'est l'indice d'une maîtrise spirituelle ; si enfin l'ouverture du compas coïncide avec celle de l'équerre, c'est l'harmonisation suprême des deux plans matériel et spirituel (BOUM, 6).

5. On a fait aussi du compas, dans l'iconographie traditionnelle, un symbole de la prudence, de la justice, de la tempérance, de la véracité, toutes vertus fondées sur **l'esprit de mesure**. Il est devenu également l'emblème de la géométrie, de l'astronomie (et de la Muse Uranie qui la personnifie), de l'architecture et de la géographie, toujours pour cette raison qu'il est l'instrument de la mesure et particulièrement des rapports. Comme Saturne, primitivement divinité agraire, comptait parmi ses attributions le mesurage des terres, le compas est aussi attribut de Saturne ; et comme Saturne est aussi le dieu du temps, boiteux, triste et taciturne, un méditatif à la recherche de l'inconnu, à la quête de la pierre philosophais et de l'extraction de la quintessence, le compas est devenu un symbole de la mélancolie (TERS, 109-112).

CONDOR

Dans toutes les mythologies de la cordillère des Andes, le Condor intervient comme un **avatar du Soleil***. Il est ainsi représenté aussi bien à Tiahuanaco qu'à Chavin de Huantar, ou sur les céramiques de Paracas, Nasca, Huaylas, etc., (MEJP).

CÔNE

Figure géométrique participant du symbolisme du cercle* et du triangle*, mais dont on ne connaît guère de signification traditionnelle autorisée et précise. Le cône serait un symbole d'Astarté, divinité cananéenne de l'amour et de la fécondité, correspondant à l'Ishtar assyrienne et à l'Aphrodite grecque. Peut-être représenterait-il le vagin, l'image de la **féminité**. Il relève aussi du culte lunaire.

Son symbolisme a été rapproché également par Frazer de celui de la pyramide*. On pourrait aussi bien évoquer celui de la tour* et de la ziggurat*. Image ascensionnelle de l'évolution de la matière vers l'esprit, de la spiritualisation progressive du monde, du retour à l'unité, de la personnalisation.

CONFESSION

1. Chez les Egyptiens, le Livre des Morts et d'autres textes présentent de nombreux exemples de *confessions*. Elles prennent le plus généralement une forme négative, exposant toutes les fautes que le défunt n'a pas commises. L'interrogatoire du prévenu, lors de la psychostasie*, n'a pas pour dessein de provoquer des aveux et le remords. *Loin de là, il contient surtout des déclarations par lesquelles le mort affirme n'avoir pas commis certaines infractions à la morale courante, aux lois rituelles et même certains crimes ; viennent ensuite d'autres déclarations par lesquelles il affirme avoir accompli certains devoirs moraux*. Le mort a plutôt l'air de demander à ses juges : *Puissiez-vous ne pas faire monter ce qu'il y a de mauvais en moi vers ce dieu que vous servez*. Une pensée très profonde et très juste se révèle ici : le mort ne veut retenir de ses actes que ce que ratine sa conscience. Ce qu'elle rejette n'appartient pas entièrement à sa personne ; cela relève d'une autre partie de lui-même pour laquelle il ne sollicite pas la survie.

Mais la pensée égyptienne n'exclut pas la magie : si l'affirmation ne porte que sur le bien, c'est le bien qu'elle réalise ; la négation du mal détruit le mal. *Les déclarations du mon sont faites dans le même esprit magique : ne parlant que d'innocence et de bonne conduite, elles ont un effet salutaire par la vertu de la formule. La même chose est vraie du dessin (la scène de la psychostasie) : par le seul fait qu'il représente le cœur et le Maat en équilibre, il opère cette équivalence que l'on souhaite entre l'un et l'autre* (MORR, 177). La confession symbolise la volonté définitive du défunt, la **figure éternelle** qu'il veut laisser de lui-même aux hommes et aux dieux ; elle est son testament moral.

2. Dans la tradition biblique, au contraire, c'est l'aveu des fautes commises qui libérera le pécheur, et non le rappel de ses actes bons :

*Qui masque ses fautes point ne réussira ;
qui, les avouant, y renonce, obtiendra merci.
(Proverbes, 28, 13).*

Le rappel de la fidélité à la loi de Yahvé n'est cependant pas totalement absent :

*En vérité, Yahvé, ne t'ai-je pas servi de mon mieux,
intercéder auprès de toi pour mon ennemi,
au temps de son malheur et de sa détresse ?
(Jérémie, 15.11).*

Mais, en général, la faute doit être reconnue, publiquement confessée et expiée par un sacrifice :

*Si un homme est responsable (d'un serment inconsidéré),
il aura à confesser le péché commis,
il amènera à Yahvé à titre de sacrifice de réparation
pour le péché commis une femelle de petit bétail en sacrifice
pour le péché ;
et le prêtre fera sur lui le rite d'expiation
qui le délivrera de son péché.
(Lévitique, 5, 5).*

Les Nombres, 5, 7 ajoutent à la confession, à l'expiation par le sacrifice, le devoir de restitution, quand il s'est agi de frustrer Yahvé. Dès lors, le pardon divin est assuré :

*Ma faute, je te l'ai fait connaître,
Je n'ai point caché mon tort ;
j'ai dit : j'irai à Yahvé confesser mon péché.
Et toi, tu as absous mon tort,
pardonné ma faute.
(Psaumes, 32, 5).*

La confession chrétienne a retenu ces divers éléments issus du judaïsme : aveu, réparation, sacrifice, pardon de Dieu, ajoutant de façon peut-être plus explicite le ferme propos de ne pas recommencer, comme une condition même du pardon. Le péché est un lien, un nœud spirituel ; la confession, ainsi entendue en son sens plénier, dénoue le lien : c'est le sens propre d'absoudre, délier. Le Christ a donné à saint Pierre le pouvoir de lier et de délier, c'est-à-dire de maintenir le lien du péché ou de le rompre. La confession symbolise ici **la volonté de se dénouer** du mal de la faute.

3. Les Aztèques avaient le droit, une fois dans leur vie, de confesser leurs péchés ; ce qui les *lavait* de leurs fautes, aussi bien ici-bas que dans leur vie post-mortem, devant les dieux comme devant les hommes. Cette confession était adressée à la déesse de la luxure, Tlazolteotl, appelée également, et pour cette raison, *celle qui mange les ordures* (SOUA, 230). C'était donc la même déesse qui inspirait les désirs les plus pervers, et qui les pardonnait. Où l'on retrouve l'association des contraires, caractéristique de la pensée symbolique (voir **Ordure***, **silex***, **bleu***, **rouge***, etc.).
A.G.

CONFLIT

Résultat de tensions opposées, intérieures ou extérieures, pouvant atteindre un degré critique, le conflit symbolise la possibilité de passage d'un contraire à l'autre, d'un renversement de tendance, en bien ou en mal : indépendance-servitude, douleur-joie, maladie-santé, guerre-paix, préjugés-sagesse, vengeance-pardon, division-réconciliation, dépression-enthousiasme, culpabilité-innocence, etc. Le carrefour* en est l'image. Le conflit est le symbole et la réalité, en

même temps, de l'instabilité morale due aux circonstances ou à la personne, ainsi que de l'incohérence psychique.

CONFLUENT

Un assez grand nombre de villes celtiques portent ou ont porté le nom de confluent, bien attesté sous diverses formes : gaulois Coud are (et toponymie actuelle : **Coudé, Candes, Condes, Cosnes, Condat, Condal, Condres**, etc.) dont on connaît plus d'une trentaine d'exemplaires dans toutes les régions de Gaule. Le sens est évident, mais l'étymologie est inconnue ; peut-être le mot est-il formé du préfixe gaulois con- et d'un verbe* **do-ti-s mettre, placer** (cf. irl. **dal réunion**). Le confluent a dû jouer un rôle dans le symbolisme religieux, car la capitale de la Gaule, Lugdunum (Lyon), était située au confluent de la Saône et du Rhône. En néo-celtique, le nom du *confluent* est rare (cf. cependant le breton **Keinper** (Quimper) dont l'équivalent serait plutôt celui de *l'embouchure*). Le symbolisme exact est difficile à déterminer faute de documents précis. Sans doute participe-t-il à la fois de celui du *chemin* et de la *réunion* ou du *centre* (HOLA, 1, 1092-1095). L.G.

La symbolique du confluent se rattache à celle de la conjonction et de la coïncidence des opposés, qui apparaît dans beaucoup de mythes et d'images : elle signifie le retour à l'unité après la séparation, la synthèse après la distinction, la jonction du ciel et de la terre, le dépassement d'un complexe inhibiteur.

Le confluent avait, dans l'ancienne Chine, un rôle particulièrement important. Celui du Fleuve et de la rivière Lo, celui de la Ts'in et de la Wei étaient des lieux de cérémonies. L'idée de conjonction, de mélange des eaux évoque, selon Granet, les joutes et les rites sexuels. C'est plus précisément un symbole d'union exogamique. Les rites printaniers rapportés par le **Che-king** ont pour but de chasser les mauvaises influences, dont la principale, est la stérilité : le mélange des eaux est un exemple de fécondation naturelle. Le Tao-te-king (ch. 61) associe la notion de confluent à celle de *femelle de l'Empire*, de réceptivité, de passivité efficace, si l'on ose dire : se tenir en contrebas, c'est s'établir en un point d'irrésistible convergence, donc, en définitive, au *Centre*.

La notion de confluence est également sensible dans l'Inde où, par exemple, l'union du Gange et de la Yamunâ est célébrée tant par les textes que par les pèlerinages à Allahabad. Il faut dire que **Gangâ** et **Yamunâ** (voir **fleuve***) ne sont pas seulement les deux compagnes symétriques de Varuna, mais que la première est claire et la seconde sombre, que la première se rapporte à **Çiva**, la seconde à **Vishnu** ; qu'au roi des fleuves sacrés enfin s'unit la *fillette du soleil*.

L'embouchure des fleuves est également un lieu particulièrement sacré : elle évoque de toute évidence le retour à l'indistinction primordiale (voir **océan***). C'est d'ailleurs aussi le sens de la *confluence* des contraires selon Tchouang-Tseu, équivalent à leur retour au Principe.

Coomaraswamy traduit enfin par *confluence* le **samsara** bouddhique, le *flux* illusoire des phénomènes qui nous emporte inéluctablement dans le mouvement continu de l'enchaînement causal des actes (COOH, GRAF, GRAD, SOUP). P. G.

CONQUE

1. La conque est une coquille marine dont la mythologie grecque fait naître **Aphrodite***, et dont elle fait l'attribut des Tritons.

Nous apercevons ici deux aspects de son symbolisme : son rapport avec les eaux primordiales et son usage comme instrument de musique, ou plutôt comme producteur de son. Le son qu'elle émet, perceptible de loin, inspire la terreur ; c'est pourquoi elle était autrefois utilisée à la guerre. Le chapitre initial de la **Bhagavad Gîta** est plein des échos de ce tintamarre effrayant : *Ebranlant le Ciel et la Terre, ce bruit formidable déchira le cœur des amis de Dhritra âshtra*. Dans un tel contexte, aux limites de l'ébranlement cosmique, le déchirement de l'esprit a certainement un rôle préparatoire à l'expérience spirituelle *militante* (karmique) qui s'exprime dans l'ouvrage. Soit dans un rôle identique, soit dans celui de l'évocation du son primordial (voir **Aum***), auquel nous allons revenir, la conque est encore utilisée par les brahmanes et les lamas

tibétains, voire par les Maoris, au cours de leurs cérémonies. La conque tibétaine, mêlée à d'autres instruments, est expressément utilisée pour l'ébranlement et l'anéantissement du mental, préparatoires à la perception intérieure du *son naturel de la Vérité*. Le son de la conque est d'ailleurs intérieurement perçu dans certaines expériences yogiques. Dans les cérémonies funéraires, la conque est figurée auprès de l'effigie du mort pour indiquer la fonction du son et de l'ouïe, importante dans le **Bardo**.

Issue de la mer, la conque est en rapport avec l'élément Eau, d'où son attribution à **Varuna**, seigneur des Eaux*. Dans ce cas, comme dans celui où elle figure parmi les huit **nidhi** (*trésors*) du roi **Chakravartî** ou de **Shrî**, elle est associée au lotus*. Cette attribution participe sans doute de la domination de l'univers par le son que produit la conque. Elle entretient aussi des relations avec l'eau et la lune (le lotus étant, lui, de nature solaire) : la conque est blanche, couleur de *pleine lune*. En Chine, une grande coquille était utilisée pour *tirer l'eau de la lune*, c'est-à-dire la *rosée céleste*, mais aussi l'élément **yin** ; le **yang**, le feu, était tiré du soleil, à l'aide d'un miroir métallique.

2. La conque évoque encore l'huître perlière et la perle qu'on en tire : la conque signifie alors l'oreille, à laquelle elle ressemble à tel point que l'oreille externe a pris le nom de *conque* ; organe de la perception, auditive, instrument de la perception intellectuelle ; la perle est alors la parole, le Verbe. C'est, selon Burckhardt, le sens de la conque figurée sur certaines niches à prières de l'art musulman. Notons encore, dans la *Roseraie du Mystère* de Shabestarî : *La coquille, c'est le mot proféré ; la perle c'est la science du cœur*. Dans ces perspectives, la coquille symbolise l'attention à la Parole.

La conque est essentiellement dans l'Inde un attribut de **Vishnu**, principe *conservateur* de la manifestation ; le son, la perle sont *conservés* dans la coquille. Aussi la conque est-elle **Lakshmi** elle-même, fortune et beauté, la **shakti de Vishnu**. On pourrait sans doute expliquer ainsi la figuration par la conque — attestée au Cambodge — du **sâlagrâma**, contrepartie du **linga** çivaïte. En outre, la conque est parfois considérée dans l'Inde comme complémentaire du **vajra** (foudre), complémentarisme assumé au Tibet par la cloche*. Elle est donc l'aspect relativement *passif, réceptif*, d'un principe, dont le **vajra** figure l'aspect *actif*. Ce sont, en mode bouddhique, la Sagesse et la Méthode.

3. Un texte des **Upanishad** fait de la conque vishnouïte l'emblème des cinq Eléments ; elle est à la fois *née des cinq* et origine des Eléments, qui sont la spécification de la *notion du moi*, de la conscience individuelle (**ahmkâra**). Elle signifie donc l'origine de la manifestation, ce que confirment son rapport avec les eaux primordiales et son développement spiraloïde à partir d'un point central. Il est dit en outre que la conque renferme les **vedas** pendant les périodes de **pralâya**, qui séparent deux cycles de manifestation. Elle contient donc le germe, les possibilités de développement du cycle futur. Le germe est aussi le son primordial, le monosyllabe **aum***. Certaines traditions ramènent les trois éléments du monosyllabe à un élément spiraloïde* (la conque), un point* (le germe qu'elle contient) et une ligne droite fie développement des possibilités contenues dans l'enveloppe de la conque). Elle symbolise les grands voyages, les grandes évolutions, intérieures et extérieures (BURA, CORT, BHAB).

4. La conque marine, comme tous les coquillages, relève de l'archétype : lune-eau, gestation-fertilité. Chez les Maya, elle porte la terre naissante sur le dos du crocodile monstrueux émergeant des eaux cosmiques, au début des temps. Elle se retrouve associée aux divinités chthoniennes et notamment au Jaguar* ; grand dieu de l'intérieur de la terre, qui, comme le grand crocodile*, la porte sur son dos. Par extension, elle symbolise le monde souterrain et ses divinités (THOH).

CONSTELLATIONS

1. Avant d'être un objet idéal de mathématique sphérique, la voûte étoilée fut une source de mythologie astrale. Celle-ci n'eut probablement jamais la prétention à l'objectivité astronomique ; c'était moins l'objet céleste qui était perçu pour lui-même que la vision de **soi-même** à travers lui. On sait aujourd'hui que les mythes n'ont pas été *lus* dans le ciel pour en descendre, mais qu'ils sont partis du cœur de l'homme pour aller peupler cette voûte céleste, suivant un processus inconscient de *projection* qui fit dire à Bachelard : *Le zodiaque est le test de*

Rorschach de l'humanité enfant. Sur cette tapisserie du firmament brodée des mille et un secrets de la nature humaine, l'âme des peuples a déposé tout un univers hétéroclite — objets : triangle, chevalet, sextant, coupe, compas, balance, lyre, flèche... ; sujets particuliers : chevelure, mât, voile de navire... ; animaux : abeille, chien, corbeau, caméléon, girafe, lion, serpent— ; personnages mythiques : licorne, dragon, hydre, centaure, cheval ailé... Les hermétistes assurent que ces représentations divinisées sont des témoignages de notre réalité intérieure ; elles sont les images primitives de **puissances psychiques** autrefois projetées au ciel, mais toujours vivantes dans le cœur de l'homme et présentes dans ses projections mythologiques modernes. A.B.

2. Elles portaient, aussi loin que le XII^e s. avant notre ère, les mêmes noms qu'aujourd'hui ; elles n'ont pas été dessinées arbitrairement dans le ciel. Robert Fludd dans son *Etude du Macrocosome* (la traduction française du tome I a été publiée par Pierre Piobb, à Paris, en 1907) insiste — à la suite de bien d'autres — sur le symbolisme des figures célestes. Bédé le Vénérable, premier encyclopédiste anglais (précurseur lointain de la réforme du calendrier julien et astrologue) — se rendant vraisemblablement compte que l'astrologie est une expression vivante et fascinante du paganisme gréco-latin et que son enseignement est un *cheval de Troie* introduit dans les monastères — en tentant de *christianiser* l'Astrologie, n'a jamais pensé à modifier les contours des constellations. Sa tentative infructueuse du remplacement des noms païens des constellations (et des signes) par ceux tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament semble avoir rencontré l'opposition même de ses amis et disciples. Il préconisait de baptiser le Zodiaque par les noms des 12 apôtres (le Bélier s'appelant saint Pierre, le Taureau saint André, etc.) et de donner à la constellation de la Lyre l'appellation de la **Crèche de Jésus-Christ**, à Andromède celle du **Sépulcre**, au Grand Chien le nom de David, à Hercule celui des **Mages**, etc.

3. Plus tard, en s'inspirant de cette tentative de Bédé, bien d'autres ont essayé ce *baptême* du ciel étoilé, non seulement sur le plan astrologique, mais même sur le plan purement astronomique. La différence profonde entre ces deux points de vue est la suivante : un astrologue croit que le nom de Mars, par exemple, a été donné à la planète qui s'appelle ainsi, non au hasard, mais parce que son influence correspond exactement au caractère du dieu, l'histoire de Mars mythologique étant, pour certains, une transposition poétique de données astrologiques, facilement vérifiables par le travail horoscopique ; tandis que, pour un astronome, ce nom pouvait être appliqué à n'importe quelle planète de notre système solaire et ne dépend nullement de considérations de ce genre. La tentative de Bédé a été cependant plus astrologique qu'astronomique, car il ne distribuait pas les noms chrétiens au hasard ; il se souciait de mettre l'influence astrale de chaque facteur sidéral en accord avec le caractère du personnage ou de l'épisode bibliques. Certaines de ces équivalences *chrétiennes* des noms païens sont d'ailleurs traditionnels et ne sont pas l'invention personnelle de Bédé. Ainsi, par exemple, la constellation d'Orion a été toujours associée par les Hébreux à Nemrod, *puissant chasseur* qu'on identifie généralement avec Marduk babylonien.

4. De l'Antiquité jusqu'au XVIII^e s, les astrologues occidentaux (et encore de nos jours les orientaux) utilisaient les constellations et les étoiles fixes simultanément et obligatoirement avec les signes du Zodiaque. L'astrologie hindoue d'aujourd'hui est un système basé sur les constellations zodiacales égalisées. Les astrologues occidentaux du XX^e s., sauf quelques rares exceptions, négligent dans leurs examens horoscopiques de prendre en considération l'influence des constellations. A.V.

5. Dans la symbolique chinoise, la constellation est un élément fondamental : elle constitue le troisième élément de l'interprétation. Elle concerne les relations des deux premiers éléments. Le premier est le principe actif ou la force lumineuse, nommée **yang*** ; le second le principe passif ou la force ténébreuse, nommée **yin**. On remarquera dans ce livre le rôle effectivement primordial de ces deux principes dans l'interprétation des symboles. La constellation représente l'ensemble des rapports et des liens qui peuvent exister entre toutes les différences et entre les mondes. On ne s'étonne pas dès lors qu'elle soit devenue un emblème impérial.

6. A la notice réservée à chacune des douze constellations du Zodiaque, on verra le symbolisme propre à chacune d'elles :

Bélier	Taureau	Gémeaux	Cancer
Lion	Vierge	Balance	Scorpion
Sagittaire	Capricorne	Verseau	Poissons

CONSTRUCTION

La tradition hindoue attribue à **Brahmâ** un traité d'architecture. En fait, c'est sous son aspect de **Vishvakarma** qu'il apparaît comme architecte, portant la hachette et la *baguette à mesurer* (**mânadanda**), le *roseau d'or* de *l'Apocalypse*. La construction apparaît en ce sens comme le symbole même **de la** manifestation **universelle**. Elle l'est aussi en sens inverse : toute construction renouvelle l'œuvre de la création. Un édifice s'établit toujours, d'une certaine façon, au *centre du monde*, et se prête au double symbolisme du retour au centre et du passage de la terre au ciel : nous le constatons à propos de différents types de constructions. C'est un symbolisme de cet ordre qui sert de support à la Maçonnerie : née effectivement parmi les confréries de constructeurs médiévaux, elle en a conservé le vocabulaire et les emblèmes (compas, équerre, fil à plomb, maillet, truelle). La volonté divine, connue sous le nom de *Grand Architecte de l'Univers*, évoque de façon précise le symbole de **Vishvakarma**. Le *plan du Grand Architecte* est l'extension aux dimensions universelles de la réalisation spirituelle de l'individu.

Si les métiers de la construction — entre autres — ont pu servir de support à une telle réalisation, c'est en fonction du symbolisme traditionnel qui en faisait les applications contingentes de principes spirituels : la construction, la taille de la pierre sont l'ordonnance du chaos, l'harmonisation, selon les lois divines, de la matière brute ; simultanément, l'âme se trouve modelée selon le modèle divin, édifice comme la maison* de Dieu. *L'art de la géométrie* devient une *géométrie sacrée*.

Il est assez remarquable qu'en toutes les régions du monde la construction s'accompagne de pratiques rituelles, et notamment sacrificielles : il s'agit d'incorporer à l'édifice l'essence ou la vie de la victime sacrificielle (qui est, en Inde, **Purusha**, l'Essence universelle, mais qui fut ailleurs une victime humaine). Accessoirement, il s'agit, comme au Japon, de purifier le site, d'apaiser un **kami** local irrité, de se protéger des accidents ; comme au Viêt-Nam, d'assurer la pérennité de l'édifice ou de le protéger de l'incendie. Il apparaît évident qu'en aucun cas le sens profond de P imitation cosmogonique n'est oublié.

Citons, dans un ordre tout à fait différent, deux applications particulières du symbolisme constructif.

Il est, pour Bouddha, l'image des *constructions* mentales qui doivent être éliminées en vue de la libération : *Maintenant je t'ai vu bâtisseur de la maison ; tu ne bâtiras plus jamais pour moi!... Mon cœur eut libéré de toutes les constructions, la disparition de la soif est atteinte... (Dhammapâda, 154)*. Au cours de la libération elle-même, de la *sortie du cosmos*, le *toit de la maison* vole en éclats.

Le *Traité de la Fleur d'Or* - ce en quoi il est curieusement rejoint par saint Siméon - le Nouveau-Théologien - fait de la construction le symbole de la rigueur et de la méthode, avec lesquelles doit être menée l'expérience spirituelle (BURA, DANA, GUES, HERS, SCHP).

CONTINENT

Les continents ont une signification symbolique, qui est liée tant à des stéréotypes culturels qu'à des expériences vécues. L'Europe n'a pas le même sens pour un Européen qui y vit que pour un Américain, qui en vient ; pour un Africain, qui s'en émancipe ; que pour un Océanien, etc. Mais les stéréotypes continentaux ne sont pas restés de purs produits culturels, issus de la connaissance, plus ou moins vraie, d'une émotivité, plus ou moins vive, d'une conscience, plus ou moins nette. Ils ont pénétré jusque dans l'inconscient, avec une énorme charge d'affectivité, et ils en sortent dans les rêves ou dans des réactions spontanées, souvent apparentées à un racisme qui s'ignore. Alors, le continent ne représente plus en réalité une des cinq parties du globe ; il symbolise un monde de représentations, de passions et de désirs. Le docteur Verne a

bien montré par exemple, en analysant le rêve d'une de ses patientes, que l'Asie n'était pas pour elle le souvenir, le but ou le désir d'un voyage intercontinental ; mais ce rêve de l'Asie symbolisait *le retour au sacré, le monde de l'absolu, le mystère du dépassement, la voie de l'unicité porteuse du message du vrai et du réel*, L'Asie devenait un continent intérieur, comme l'Afrique, l'Océanie, l'Europe. Ces continents et leur interprétation symbolique varieront pour chaque sujet. Cette dimension intérieure peut s'attacher à n'importe quel lieu : ville, pays, etc. L'important est de savoir ce qu'il signifie pour chacun, les images, les sensations, les sentiments, les préjugés, dont il est porteur et qui font toute la vérité subjective du symbole.

CONTRAIRE

Marcher quand tout le monde dort, formule initiatique signifiant : faire systématiquement le contraire de l'usage, afin de se démarquer du reste du groupe, parce qu'on est à la recherche de l'autre face, de l'envers des choses (HAMK, 23). On retrouve des attitudes analogues chez les disciples du Zen.

Sur la *coïncidence des contraires*, qui est un des principes fondamentaux de la symbolique, on trouvera des exemples dans l'analyse de nombreux symboles.

COQ

1. Le coq est connu comme emblème de fierté — ce que justifie l'allure de l'animal — et comme emblème de la France. Mais c'est une notion récente, et sans valeur symbolique, fondée sur le double sens du mot **gallus** = coq et Gaule. L'animal apparaît, à côté de Mercure, sur quelques représentations figurées gallo-romaines. On le trouve aussi sur des monnaies gauloises. Mais les Romains ont fait un jeu de mots entre **gallus coq** et **Gallus Gaulois**. C'est l'origine du *coq gaulois* dont la valeur symbolique traditionnelle est quasi nulle (CHAB, 628-651).

2. Le coq est universellement un symbole solaire, parce que son chant annonce le lever du soleil. A ce titre, il est, en Inde, l'attribut de **Skanda**, qui personnifie l'**énergie solaire**. Au Japon, son rôle est important, car son chant, associé à celui des dieux, fit sortir Amaterasu, déesse du Soleil, de la caverne où elle se cachait : ce qui correspond au lever du soleil, à la manifestation de la lumière, C'est pourquoi, dans l'enceinte des grands temples shintoïstes, des coqs magnifiques circulent en liberté : des coqs sacrés sont entretenus au temple d'Ise. Une homophonie douteuse fait parfois considérer les **torii** des temples shintoïstes, comme étant originellement des perchoirs pour ces coqs.

La vertu de courage que les Japonais attribuent au coq se retrouve dans les autres pays de l'Extrême-Orient, où le coq a un rôle spécialement bénéfique : d'abord, parce que le caractère qui le désigne en chinois (**ki**) est homophone de celui qui signifie *de bon augure, favorable* ; ensuite, parce que son allure générale et son comportement le rendent apte à symboliser les *cinq vertus* : les vertus civiles, le port de la crête lui conférant un aspect mandarinal ; les vertus militaires, par le port des ergots ; le courage, en raison de son comportement au combat (en des pays où les combats de coqs sont spécialement prisés) ; la bonté, car il partage sa nourriture avec les poules ; la confiance, en raison de la sûreté avec laquelle il annonce le lever du jour.

Parce qu'il annonce l'avènement du soleil, il est en outre efficace contre les mauvaises influences de la nuit ; et il les éloigne des maisons, si l'on a soin de le placer en effigie sur la porte. Au Viêt-nam encore, la patte de coq bouillie est une image du microcosme et sert à la divination.

Dans le Bouddhisme tibétain, le coq est toutefois un symbole exceptionnellement néfaste : il figure au centre de la Roue de l'Existence, associé au porc et au serpent, comme l'un des *trois poisons*. Sa signification est le désir, l'attachement, la convoitise, la *soif*. On se souviendra toutefois qu'il est occasionnellement pris en Europe comme une image de la colère, explosion d'un désir démesuré et contrarié. (DURV, GOVM, HUAV, TALL). P.G.

3. Selon les traditions helléniques, *le dieu au coq des Crétois, Velchanos, s'est assimilé à Zeus* (SECG, 10). Le coq se trouvait auprès de Léto, enceinte de Zeus, lorsqu'elle accoucha d'Apollon et d'Artémis. Aussi, est-il consacré à la fois à Zeus, à Léto, à Apollon et à Artémis, c'est-à-dire aux dieux solaires et aux déesses lunaires. Les **Vers d'or** de Pythagore

recommandent en conséquence : *nourrissez le coq et ne l'immolez pas, car il est consacré au soleil et à la lune.*

Symbole de la **lumière naissante**, il est cependant un attribut particulier d'Apollon, le héros du jour qui naît.

Malgré le conseil attribué à Pythagore, un coq était rituellement sacrifié à Asclépios, fils d'Apollon et dieu de la médecine. Socrate rappelle à Criton, avant de mourir, de sacrifier un coq à Asclépios (Esculape). Sans doute faut-il voir là un rôle de psychopompe attribué au coq ; il allait annoncer dans l'autre monde et y conduire l'âme du défunt ; elle ouvrirait les yeux à une nouvelle lumière, ce qui équivalait à une nouvelle naissance. Or le fils d'Apollon était précisément ce dieu qui, par ses médecines, avait opéré des résurrections sur (erre, préfiguration des renaissances célestes. Pour la même raison, le coq était l'emblème d'Attis, le dieu solaire, mort et ressuscité, parmi les divinités orientales. Ce rôle de psychopompe explique aussi que le coq soit attribué à Hermès (Mercure), le messager qui parcourt les trois niveaux du cosmos, des Enfers au Ciel. Asclépios étant aussi un héros guérisseur, avant de devenir un dieu, le coq est censé guérir les maladies.

Le coq figure, avec le chien et le cheval, parmi les animaux psychopompes sacrifiés (offerts) aux morts, dans les rites funéraires des anciens Germains (KOPP, 287).

Lors des cérémonies de purification et d'expulsion des esprits, suivant un décès, chez certains peuples altaïques, le mort est figuré par un coq attaché au lit mortuaire, et que le chaman expulse (HARA, 229),

4. Dans les traditions nordiques le coq est encore un symbole de **vigilance guerrière**. Il surveille l'horizon sur les plus hautes branches du frêne Yggdrasil pour prévenir les dieux, quand les géants, leurs éternels ennemis, se prépareront à les attaquer. (MYTF, 12, 44). Mais le frêne*, arbre cosmique, est l'origine de la vie. Le coq, qui veille à son faite, comme sur la flèche d'une église, apparaît ainsi comme le protecteur et **le gardien de la vie**.

5. Le coq est associé au soleil pour les Indiens Pueblo, comme dans la tradition chrétienne. Le grand-père disait que les poulets étaient créatures du dieu Soleil : c'est important, disait-il, le chant des coqs au petit jour ; le soleil les a mis ici pour nous réveiller ; il avertit les coqs avec une clochette pour qu'ils chantent quatre fois avant le jour (autobiographie du chef hopi Don C. Talayesva, TALS, 47). Cet exemple souligne d'autre part la fonction symbolique du quinaire : le coq chante quatre fois, puis le jour se lève, au cinquième temps, qui est celui du centre et de la manifestation (voir cinq*).

6. En Afrique, selon une légende des Peulhs, le coq est lié au **secret** ; les attitudes, les actes et les métamorphoses du coq correspondent aux différents sorts que subissent les secrets : un coq dans une case signifie le secret gardé dans le silence ; un coq dans la cour (métamorphosé en bélier) = secret divulgué aux proches et aux intimes ; un coq dans les rues (métamorphosé en taureau) = secret répandu dans le peuple ; un coq dans les prés (métamorphosé en incendie) = secret parvenu à l'ennemi, cause de ruine et de désolation (HAMK, 68).

7. Le coq est un emblème du Christ, comme l'aigle* et l'agneau*. Mais il met en un particulier relief son symbolisme solaire : lumière et résurrection.

Dans *Job*, déjà (39, 36), le coq est le symbole de **l'intelligence venue de Dieu** : *qui a mis dans l'ibis la sagesse de Yahvé, donné au coq l'intelligence*. Aux deux oiseaux une faculté de prévision était accordée : l'ibis annonce infailliblement les crues du Nil, le coq la naissance du jour. Comme le Messie, il annonce le jour qui succède à la nuit. Aussi, figure-t-il sur les flèches des églises et les tours des cathédrales. Cette position à la cime des temples peut évoquer la suprématie du spirituel dans la vie humaine, l'origine céleste de l'illumination salvifique, la vigilance de l'âme attentive à percevoir dans les ténèbres finissantes de la nuit les premières clartés de l'esprit qui se lève. Le coq du clocher proviendrait, selon Durand, (durs, 155) de l'assimilation mazdéenne du soleil au coq qui annonce le lever du jour. Le Talmud fait du coq un maître de politesse, sans doute parce qu'il introduit son Seigneur le Soleil, en l'annonçant de son chant.

8. *Le coq jouit en Islam d'une vénération sans égale par rapport aux autres animaux. Le Prophète lui-même disait : Le coq blanc est mon ami ; il est l'ennemi de l'ennemi de Dieu... Son chant signale la présence de l'ange.*

On attribue également au Prophète la défense de maudire le coq qui **appelle à la prière** ; il lui aurait donné une dimension cosmique. *Parmi les créatures de Dieu, aurait-il dit, il y a un coq dont la crête est sous le Trône, les griffes sur la terre inférieure et les ailes dans l'air. Lorsque les deux tiers de la nuit ont passé et qu'il n'en reste qu'un tiers, il frappe de ses ailes, puis il dit : Louez le roi très saint, digne de louange et de sainteté, c'est-à-dire qu'il n'a point d'associé. A ce moment-là, tous les animaux battent des ailes et tous les coqs chantent* (FAHN, 505).

9. Le coq est souvent rapproché du serpent : c'est le cas, notamment, pour Hermès et Asclépios. Dans l'analyse des rêves, le serpent et le coq sont tous deux interprétés comme des symboles du temps ; *ils appartiennent au dieu guérisseur Esculape (Asclépios), qui était probablement une incarnation de la vie intérieure et psychique, car c'est lui qui envoyait les songes* (TEIR, 160).

Ils marquent une phase de révolution intérieure : l'intégration des forces chthoniennes au niveau d'une vie personnelle, où l'esprit et la matière tendent à s'équilibrer dans une unité harmonieuse.

10. Le coq comme symbole maçonnique est à la fois le signe de la vigilance et celui de l'avènement de la lumière initiatique. Il correspond au mercure alchimique.

COQUILLE (voir Conque)

1. La coquille, évoquant les eaux où elle se forme, participe du symbolisme de la **fécondité** propre à l'eau. Son dessin et sa profondeur de conque rappellent l'organe sexuel féminin. Son contenu occasionnel, la perle, a peut-être suscité la légende de la naissance d'Aphrodite, sortie d'une coquille. Ce qui confirmerait le sens érotique du symbole. Innombrables, les œuvres d'art, les *Vénus émergeant des flots*, comme les tableaux de Botticelli ou de Titien, qui représentent la déesse de l'amour tenant en main une coquille ou voyageant *assise dans un char en forme de conque marine* (TERS, 114). En Chine, la coquille est l'un des symboles de la chance et de la prospérité. Aussi accompagne-t-elle souvent l'effigie des empereurs, pour attirer sur eux la chance et surtout pour manifester qu'ils sont la chance de l'Empire du Milieu.

2. Chez les Aztèques (SOUM), Teccaciztecatl, celui *du coquillage*, est le dieu de la Lune. Son symbole, le coquillage marin, représente la **matrice** de la femme et signifie *naissance, génération*, la lune présidant à la naissance de la végétation et de la vie en général.

Mais la lune est liée à la terre dans son essence même : c'est-à-dire à l'intérieur de la terre, aux forces chthoniennes qui se présentent fréquemment sous la forme d'une vieille divinité 1 uni-terrestre. C'est le cas chez les Maya, pour lesquels le coquillage symbolise le monde souterrain et le royaume des morts. La forme d'un coquillage ajouté au glyphe solaire signifie le Soleil Noir, c'est-à-dire le soleil dans sa fonction nocturne, quand il visite les mondes d'au-dessous (THOH).

3. La coquille est ainsi liée à l'idée de mort, en ce sens que la prospérité qu'elle symbolise, pour une personne ou pour une génération, procède de la mort de l'occupant primitif de la coquille, de la mort de la génération précédente. A l'âge du renne, les coquilles marines, qui figurent dans les parures mortuaires, *solidarisent le mort avec le principe cosmologique, Lune, Eau, Femme, le régénèrent, l'insèrent dans le cosmique et présupposent, à l'image des phases de la lune, naissance, mort, renaissance* (Breuil, in SERH, 37-38).

4. Dans les îles du Pacifique occidental, B. Malinowski a découvert un singulier commerce (Kula) de coquillages, qui sont ouvragés en forme de brassards (**mwali**), ou enfilés en colliers (**sulava**). Ce commerce, en marge des autres échanges, ressemble plus à une cérémonie rituelle qu'à une transaction lucrative. Kula signifie cercle, *le même mot s'applique au voyage de l'âme des morts qui, d'après les traditions, vont dans l'île de Tuma, au nord-ouest de Boyuna : la paire... des mwali*. Les **mwali**, *larges brassards taillés dans la partie supérieure d'un grand coquillage conique*, sont réputés mâles ; ils voyagent dans la direction de l'ouest et symbolisent

l'aventure humaine dont le terme est la mort. Les **sulava**, les longs colliers de coquillages rouges (réputés femelles) vont d'ouest en est ; ils représentent l'impureté de la chair et le sang cataménial, l'incarnation, la descente de l'âme dans la matière, la fécondité venue des morts. Ces talismans de la mer provoquent l'échange des biens, l'alliance des hommes, leur union sous toutes ses formes (SEKH, 285-291).

5. La coquille apparaît assez souvent dans les rêves, comme une des formes de la **libido**. Le coquillage, qui donna jadis naissance à Vénus, est un symbole typiquement féminin ; d'un point de vue réaliste, il indique la forme de l'organe sexuel féminin et ce qui peut naître de lui. Le rêve, et aussi les associations, n'oublie pas de faire allusion au fait que la coquille renferme quelque chose de délicat, qui peut à son tour contenir un objet encore plus précieux, la perle. Le rêve où il s'agit d'un coquillage a presque toujours une valeur positive (AEPR, 275-276).

CORAIL

Arbre* des eaux*, le corail participe du symbolisme de l'arbre (axe du monde) et de celui des eaux profondes (origine du monde). Sa couleur rouge l'apparente au sang. Il a des formes tourmentées. Tous ces signes en font un symbole des **viscères**.

Il serait né, selon une légende grecque, des gouttes de sang versées par la Méduse, l'une des Gorgones* : ce serait la tête de Méduse, tranchée par Persée, qui se serait transformée en corail, tandis que du sang jaillissant naissait Pégase. Et ceci paraît cohérent, selon la dialectique interne des symboles, si l'on se rappelle que la tête de Méduse avait la propriété de pétrifier ceux qui la regardaient.

Le symbolisme du corail tient autant à sa couleur qu'au fait qu'il présente la rare particularité de faire coïncider en sa nature les trois règnes animal, végétal et minéral.

Chez les Anciens, le corail était utilisé comme amulette, pour préserver du mauvais œil. Il était également censé arrêter les hémorragies, comme un coagulant, et écarter la foudre.

Sous le nom de **partaing**, dont l'étymologie est obscure (parthicus?), le rouge corail a servi, dans les textes moyen-irlandais, à des comparaisons touchant la beauté féminine (les lèvres principalement). Il ne participe pas, selon toute apparence, en milieu celtique, au symbolisme guerrier de la couleur rouge. Mais les documents archéologiques établissent l'usage du corail dans les décors celtiques au deuxième âge du Fer (casques, boucliers, etc.). Puis, le corail ayant fait défaut, les Celtes l'ont remplacé par l'émail rouge qu'ils inventèrent.

CORBEAU

1. La couleur de l'oiseau, son cri lugubre, le fait aussi qu'il se nourrit d'animaux morts en font pour nous un *oiseau de mauvais augure*. Ce symbolisme est également connu en Chine et au Japon, où il ne joue cependant pas le rôle essentiel. Le corbeau y est pourtant symbole de gratitude filiale : le fait qu'il *nourrisse père et mère* est considéré par une chanson des Han comme le signe d'un prodigieux rétablissement de l'ordre social. Dans l'Inde, le *Mahâbhârata* compare à des corbeaux les **messagers de la mort**. Pour confirmer leur aspect néfaste, on notera que l'eau souillée par les corbeaux est, au Laos, impropre aux aspersion rituelles : l'eau doit donc être puisée *avant que les corbeaux n'aillent boire* (FRAL, GRAD, GRAC, HERJ).
P.G.

2. Pourtant les Japonais pensent que le corbeau (Karasu) est un symbole **d'amour familial**. Les enfants japonais chantent dans les écoles primaires :

*Pourquoi le corbeau chante-t-il ?
Parce que dans la montagne
Il a un enfant chéri de sept ans.
Le corbeau chante
Mon chéri ! Mon chéri !
Il chante
Mon chéri ! Mon chéri !*

(Le croassement du corbeau se dit au Japon : Kâ kâ, et chéri : kawaii).

Le corbeau est simultanément au Japon un messager divin et il fut pour les Tcheou l'oiseau de bon augure, annonciateur de leurs triomphes et signe de leur vertu. C'était, il est vrai, un corbeau rouge, couleur du soleil. Le corbeau est en Chine un oiseau solaire. Ce sont dix corbeaux qui s'envolèrent du mûrier du Levant pour apporter la **lumière au monde**, symbole qui semble avoir passé dans le **Shintô**. Mais Yi-le Bon Archer en abattit neuf à coup de flèches : sans quoi, le monde eût été brûlé.

Un corbeau à trois pattes figure au sein du soleil, d'après des pierres sculptées du temps des Han. Il serait le principe animateur du soleil et peut-être une représentation du yang, impair (MYTF, 126). Ces trois pattes, emblème des empereurs de Chine, correspondent comme le trépied à un symbolisme solaire : lever, zénith, crépuscule.

3. Le corbeau est un symbole de perspicacité. Dans la *Genèse* 8, 7), c'est lui qui va vérifier si la terre commence, après le déluge, à reparaître au-dessus des eaux : *Au bout de quarante jours, Noé ouvrit la fenêtre qu'il avait faite à l'arche et il lâcha le corbeau, qui alla et vint jusqu'à ce que les eaux aient séché sur la terre.*

4. En Grèce, le corbeau était consacré à Apollon, la corneille à Athéna. Ce sont des corbeaux qui déterminèrent l'emplacement de l'omphalos de Delphes, selon Strabon ; des aigles, selon Pindare ; des cygnes, selon Plutarque. Ces trois oiseaux ont au moins ceci de commun qu'ils jouent le rôle de messager des dieux et remplissent des **fonctions prophétiques**. Les corbeaux étaient également des attributs de Mithra. Ils passaient pour doués du pouvoir de conjurer les mauvais sorts.

5. Le corbeau apparaît très souvent dans les légendes celtiques où il joue un rôle prophétique. Le nom de Lyon, **Lugdunum**, a été ainsi interprété par le Pseudo-Plutarque, se fondant certainement sur des traditions gauloises, en *colline du corbeau*, et non plus en *colline de Lug* parce qu'un vol de corbeaux aurait indiqué aux fondateurs l'emplacement où devait se bâtir la ville. En Irlande, la déesse de la guerre, Bodb, porte le nom de la corneille. Le corbeau joue par ailleurs un rôle fondamental dans le récit gallois intitulé **Breudwyt Ronabwy**, *le songe de Ronabwy* : les corbeaux d'Owein, après avoir été massacrés par les soldats d'Arthur, réagissent violemment et taillent à leur tour en pièces les soldats. Le corbeau est encore très pris en considération par le folklore (LERD, 58). Il était un animal sacré chez les Gaulois. La mythologie germanique en faisait les oiseaux et les compagnons de Wotan.

Dans la mythologie Scandinave, deux corbeaux sont perchés sur le siège d'Odin, l'un est Hugin, l'esprit, l'autre, Munnin, la mémoire ; deux loups se trouvent aussi près du dieu : les deux corbeaux représenteraient le principe **de création**, les deux loups le principe de destruction (MYTF, 148).

6. *Chez les Indiens Tlingit (côte N.O. du Pacifique), la figure divine centrale est le Corbeau, héros et démiurge primordial, qui fait le monde, ou plus précisément l'organise, répand partout la civilisation et la culture, crée et libère le soleil, etc.* (ELIT, 59). Il lui ajoute l'élément dynamique et organisateur.

Dans l'Amérique du Nord, l'Etre suprême céleste tend en général à fusionner avec la personnification mythique du tonnerre et du vent, représenté comme un grand oiseau (le corbeau, etc.) : d'un battement d'aile il fait surgir le vent, sa langue est l'éclair (ibidem).

Lors de la fête de printemps des Mandan, le *premier homme*, héraut du **renouveau**, commémorant le *retrait des eaux*, est nu, peint de blanc, une cape faite de quatre peaux de loup blanc sur les épaules, et deux dépouilles de corbeau sur la tête (LEVC).

Le corbeau messager du dieu du tonnerre et de la foudre se retrouve chez, les Maya (Popol-Vuh).

Le rôle de guide et d'esprit **protecteur** assigné au corbeau se retrouve en Afrique Noire. Les Likouba et les Likouala du Congo le considèrent comme *un oiseau qui prévient les hommes des dangers qui les menacent* (LEBM).

7. Dans les rêves, le corbeau est plutôt de mauvais augure, symbole négatif lié à la crainte du malheur. Il est proche des ténèbres. Il survole les terribles champs de bataille, accompagné par

de sombres nuages. Il devient ainsi un **oiseau funèbre**. Comme ce qui est ténébreux, ce qui touche à la mort, peut annoncer le malheur, le corbeau est aussi un messenger du malheur... Le héros de la légende de Frithjof écoute tour à tour les conseils contradictoires de deux grands oiseaux, l'un blanc, l'autre noir. En lui le crée alors une lutte symbolisant le psychique entre les pensées claires et les pensées sombres (AEPR, 270).

8. Il serait aussi un symbole de la solitude, ou plutôt de **l'isolement volontaire** de celui qui a décidé de vivre à un plan supérieur. Il serait également un attribut de l'espérance, le corbeau répétant toujours, selon le mot de Suétone : cras, cras, c'est-à-dire demain, demain (TERS, 111).

9. Le symbolisme du corbeau, on l'a vu, est plein de contradictions. Demiurge et héros civilisateur, clairvoyant et prophète, oiseau solaire et ténébreux, il annonce le malheur et la mort et parfois il protège. Cette ambivalence tient à ses propriétés physiques variées, chacune d'elles pouvant servir de support à une interprétation symbolique. *L'explication rationnelle (sociologique) serait la suivante : les peuples agricoles attiraient les oiseaux lorsqu'ils ensemençaient, et la présence de ces oiseaux était un signe de civilisation et de prospérité. Mais plus tard, le corbeau mangeant les semences (et les grains de la moisson) le paysan commença à éprouver vis-à-vis de cet animal un sentiment de répulsion et de crainte* (TEIR, 168). On peut dire que c'est ce sentiment qui a prévalu de nos jours. Mais il est une autre explication fondée sur la symbolique même : le noir étant la couleur du commencement (le noir de l'œuvre alchimique, la nuit du sein maternel et du sillon recouvert de la terre, etc.), la couleur noire du corbeau l'associait aux opérations de germination et de fertilisation ; vivant en l'air, il est associé aux opérations démiurgiques et à la puissance spirituelle du ciel ; comme il vole, il est naturellement un messenger du ciel et il est doué de magie divinatoire (CIRD, 68-69) ; ses ailes lui confèrent aussi une valeur ascensionnelle,

CORBEILLE

Symbole du corps maternel. Moïse, Œdipe, etc., ont été trouvés au fil des eaux dans des corbeilles.

Contenant des laines ou des fruits, elle symbolise le gynécée et les travaux domestiques, ainsi que la fertilité. De là vient qu'elle serve d'attribut à de nombreuses déesses, telle Artémis d'Ephèse, dont les prêtresses portaient une coiffure en forme de corbeille.

CORDE

1. La corde relève, de façon générale, de la symbolique de l'ascension, comme l'arbre*, l'échelle*, le fil d'araignée. La corde représente le moyen, aussi bien que le désir, de **l'ascension** (ELIT, 95). Nouée, elle symbolise toute forme de **lien** et possède des vertus secrètes ou magiques.

2. La corde de l'arc symbolise dans la tradition védique la force qui confère à l'arc son efficacité. Mais cette force est invisible et de nature quasi immatérielle : elle ne vient ni du poids, ni de la dureté, ni d'une pointe acérée ; elle est comme **féminine** ; elle vient d'une tension :

*La voici qui s'approche tout contre l'oreille
comme si elle allait parler, embrassant son amant chéri,
c'est la Corde : tendue sur l'arc elle vibre,
telle une jeune femme, salvatrice, dans la mêlée.*

(Rig Véda, 6, 75).

La corde d'argent désigne la voie sacrée, immanente en la conscience de l'homme, qui relie son esprit à l'essence universelle, le *palais d'argent*. C'est la voie de la **concentration** par la méditation. Varuna est généralement représenté une corde à la main, symbole de son pouvoir de lier et de délier (liens*).

3. Dans les hiéroglyphes égyptiens, la corde nouée désigne le nom d'un homme ou l'existence distincte de l'individu : c'est le symbole d'un courant de vie réfléchi sur lui-même et se constituant en tant que **personne**.

4. La légende grecque parle d'un cordier, Ocnos, personnage symbolique, que l'on représentait aux Enfers, en train de tresser une corde qu'une ânesse* dévorait à mesure. On interprétait couramment ce symbole en disant qu'Ocnos était un homme très travailleur, mais qui avait épousé une femme dépensière (GRID, 322 a). Comme d'autre part, la corde symbolise le **châtiment** de Némésis, on peut se demander si la corde d'Ocnos, indéfiniment tressée par lui et dévorée par sa femme, ne symbolise pas le châtiment perpétuel infligé à un couple pervers. La corde est souvent représentée aussi entre les mains de la Fortune, qui peut mettre un terme à une vie, couper le fil de l'existence, au gré de ses caprices.

5. En Afrique les sorciers l'utilisent comme un instrument de magie : elle est censée devenir serpent, bâton, source de lait, etc. (HOLK).

6. La corde est un symbole divin dans les civilisations d'Amérique centrale. Des cordes pendant du ciel symbolisent dans les arts maya et mexicain la **semence divine** tombant du ciel pour féconder la terre. Ce symbolisme se retrouve dans le nom du mois marquant le début de la saison des pluies et qui, dans l'ancien calendrier mexicain, se nomme Toxcatl, qui signifie corde ou lasso (GIRP, 99).

Dans les costumes locaux comme dans les manuscrits Maya, la pluie est également symbolisée par des cordes. Ne dit-on pas familièrement, devant une grosse averse : *il tombe des cordes*.

Dans l'architecture maya ces cordes deviennent de petites colonnes.

Chez les Chorti, le défunt est enterré avec une corde : elle doit lui servir à combattre les animaux féroces qu'il rencontrera sur le chemin du monde d'au-dessous.

7. La corde sacrée shintoïste, Shimenawa, (corde en paille de riz : shime = serré ; nawa = corde) portait à l'origine le nom de shirikumenawa dont le nom actuel est une abréviation, ce qui signifiait *une corde de paille préparée de telle façon que les racines de la paille sont visibles à son extrémité*. Elle est placée dans les endroits sacrés pour barrer l'accès aux influences mauvaises, aux mauvais esprits ; pour empêcher aussi les accidents, les sinistres, les malheurs d'atteindre cet endroit. Symbole **protecteur**, les Japonais la placent sur les torri, dans les temples shintoïstes, sur les nouvelles constructions, sur les rings où vont se dérouler des matchs de *sumo* (lutte traditionnelle japonaise), la semaine du Nouvel An, à la porte de toutes les maisons. Les anciens Shimenawa sont brûlés, car ils sont sacrés.



CORDE. - Sorcier vendant à des navigateurs les vents contenus dans les trois nœuds d'une corde. Détail. In Olaüs Magnus, *Historica de gentibus septentrionalibus*, 1555, Rome.

8. C'est avec une corde que les sorciers des régions nordiques nouaient les vents sur lesquels ils avaient pouvoir. Dans une illustration de *l'Historia de gentibus septentrionalibus* (par Olaüs Magnus, Rome 1555) on voit deux navigateurs discuter avec un sorcier, debout sur un rocher isolé dans la mer, pour savoir à quel prix il vendra *la corde à trois nœuds qu'il tient dans sa main et qui renferme les vents enchaînés*. *En défaisant le premier nœud, ils obtiendront un bon petit vent d'ouest-sud-ouest ; en dénouant le second, ils le changeront pour un vent du nord assez rude ; le troisième une fois délié, la plus horrible tempête surviendra* (GRIA, 105).

9. Dans le Coran, la corde est également un symbole ascensionnel, rappelant la corde du chaman ou de l'hindou qui sert à gravir les échelons du ciel.

*Que celui qui pense que Dieu ne le secourra
ni en cette vie, ni dans l'autre,
tende une corde jusqu'au ciel,
puis qu'il la tranche ;
il verra si sa ruse anéantit ce qui l'irrite (22, 15),
Possèdent-ils
la royauté des deux, de la terre
et de ce qui se trouve entre les deux ?
Qu'ils montent donc au ciel avec des cordes ! (38, 10)*

Mais quelle dérision de vouloir jeter soi-même sa corde dans les airs ! Il y a dans les paroles du Prophète sur la corde comme un défi plein d'ironie. Les cordes célestes ne peuvent venir que du ciel et non monter d'elles-mêmes de la terre, malgré tous les efforts des hommes :

Pharaon dit :

*— O H aman f
Construis-moi une tour
pour que j'atteigne les cordes,
les cordes célestes
et je monterai vers le dieu de Moïse.
Je pense que celui-ci est menteur ! (40, 36-37).*

L'ascension n'est possible que si la corde descend du ciel où l'une de ses extrémités est fixée, autrement dit, que par la grâce.

10. La corde à nœuds est un symbole dont les temples maçonniques décorent habituellement leurs murs : *elle symbolise la chaîne d'union qui unit tous les Maçons* et qu'ils figurent eux-mêmes, en formant un cercle et en se tenant la main. *Dans une Loge mixte, on s'efforce, autant que possible, de former une chaîne où Frères et Sœurs sont alternés.* F. Gineste déclare à ce propos : *la chaîne d'union nous apparaît essentiellement comme le symbole d'une solidarité humaine ; mieux, encore, comme celui d'une réconciliation universelle* (HUTF, 158,174).

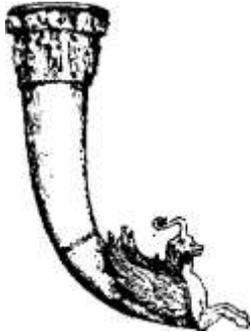
CORDON OMBILICAL

1. Les Bambara l'appellent *la corde de la gourde* de l'enfant. Ils le considèrent comme la **racine** par laquelle l'être humain en gestation est relié à la terre-mère. Aussi, tant qu'il n'est pas tombé — ce qui, selon leur croyance, doit se faire le septième jour (sept* = le nombre de l'homme complet) — la naissance n'est pas totalement accomplie. Ce n'est donc que ce jour-là que l'accouchée sera visitée et félicitée. Et ce n'est que le lendemain — soit le huitième jour (huit = nombre de la parole) — qu'aura lieu la cérémonie de l'imposition du nom. De cette conception symbolique des vertus du cordon ombilical résulte sa valeur médicinale fertilisante. Il est ensuite conservé dans un sachet que l'enfant porte autour du cou, comme un talisman. Un fragment de cordon, macéré dans de l'eau avec les cheveux provenant du premier rasage de tête de l'enfant, constitue un remède qu'on lui donne s'il vient à tomber malade ; mélangé aux semences que l'on va mettre en terre, il assurera la germination de celles-ci.

2. Pour les Indiens Hopis (Pueblos), il est la *maison de l'âme* de l'enfant. Don C. Talayesva, chef Hopi, dans sa célèbre autobiographie (TALS, 7), l'explique en ces termes : *Lorsque mon cordon ombilical est tombé, on l'a attaché à une flèche et on l'a accroché à une poutre un plafond de la pièce, pour faire de moi un bon chasseur et donner une maison à mon âme d'enfant si je mourais : car mon âme pourrait rester à côté de la flèche et vite revenir dans la matrice de ma mère pour renaître de bonne heure.* A.G.

CORNE

1. La corne a le sens primitif d'éminence, d'élévation. Son symbolisme est celui de la **puissance**. C'est d'ailleurs, d'une façon générale, celui des animaux qui la portent. Ce symbolisme est lié à Apollon-Karneios, à Dionysos ; il fut utilisé par Alexandre le Grand qui prit l'emblème d'Amon, le bélier, que le **Livre des Morts** égyptien nomme *Seigneur des deux cornes*. On le retrouve aussi dans le mythe chinois du terrible Tch'e yeou à la tête cornue, et que Houang-ti ne put vaincre qu'en soufflant dans une corne. Houang-ti utilisa le drapeau de son rival, portant son effigie cornue et détenant sa vertu, pour imposer son propre pouvoir. Les guerriers de divers pays (et notamment les Gaulois) ont porté des casques à cornes. La puissance des cornes n'est d'ailleurs pas seulement d'ordre temporel : Moïse porte des cornes, qui sont des rayons lumineux (ainsi dans la célèbre statue de Michel-Ange). Elles symbolisent la puissance spirituelle qui émane de sa personne, en raison de ses relations particulières avec Yahvé,



CORNE. - Rhyton en ivoire, avec figure de griffon. II^e siècle avant J.C. (Turkmenistan).

Les cornes de bélier, note Guenon, sont de caractère *solaire*, les cornes de taureau de caractère *lunaire*. Il est de fait que l'association de la lune et du taureau est bien connue des Sumériens et aussi des Hindous. Une inscription du Cambodge désigne la lune comme une *corne parfaite* (voir croissant*) et insiste sur l'aspect *cornu* du taureau de Çiva. Le **Mahâbhârata** parle de la *corne de Çiva*, car Çiva s'identifie à sa monture, **Nandin** (BHAB, CRAC, GUES).
P.G.

2. Les cornes des bovidés... qui caractérisent les grandes divinités de la **fécondité**, sont l'emblème de la Magna Mater divine. Partout où elles apparaissent, dans les cultures néolithiques, soit dans l'iconographie, soit sur des idoles de forme bovidé, elles marquent la présence de la Grande Déesse de la fertilité (O. Menghin, dans ELIT, 146). Elles évoquent les prestiges de la force vitale, de la création périodique, de la vie inépuisable et caractérisent les grandes divinités de la fécondité. De là, elles sont venues à symboliser la majesté et les bienfaits du pouvoir royal. A l'instar de Dionysos, Alexandre le Grand fut représenté avec ses cornes, pour symboliser sa puissance et son génie, qui l'apparentaient à la nature divine et qui devaient assurer la prospérité de son empire.

3. La corne est l'image de la **nouvelle lune** : il est certain que la corne de bovidé est devenue symbole lunaire parce qu'elle rappelle un croissant ; il va de soi que les doubles cornes doivent représenter deux croissants, c'est-à-dire l'évolution astrale totale (HENL). D'un autre côté, la coexistence des symboles lunaires avec ceux de la fertilité est fréquente dans l'iconographie des cultures chinoises préhistoriques de Kansou et de Yang-Chao où des cornes stylisées sont encadrées dans un ensemble d'éclairs (pluie-lune) et de losanges (symbole féminin) (ELIT, 149-150).

4. La corne est particulièrement un **symbole de la puissance virile**. M. Bonaparte note qu'en hébreu **queren** signifie à la fois corne et puissance, force ; de même en sanscrit **srnga** et en latin cornu. La corne non seulement par sa force est suggestive de puissance, mais par sa fonction naturelle est image de l'arme puissante (en argot italien, le pénis s'appelle **cornio**).

C'est à ce point précis que la Toute-Puissance vient s'unir à l'agressivité : Agni possède des cornes impérissables, aiguës par .Brahma lui-même, et toute corne finit par signifier puissance agressive du bien comme du mal... Dans celle conjonction des cornes animales et du chef politique ou religieux (chefs iroquois, Alexandre, chamans sibériens, etc. nous découvrons

un procédé d'annexion de la puissance par appropriation magique des objets symboliques... La corne, le trophée... est exaltation et appropriation de la force. Le soldat romain victorieux ajoute un corniculum à son casque... (DURS, 146-147).

5. On rencontre chez les Dogons, dont les croyances et la symbolique sont essentiellement lunaires, le mythe d'un bélier céleste, portant entre ses cornes une calebasse (voir courge*), qui n'est autre que la matrice solaire. Ses cornes, qui sont des testicules, servent à maintenir cette calebasse, qu'il féconde au moyen d'un pénis dressé sur son front, tandis qu'il urine les pluies et les brouillards qui descendent féconder la terre (GRIE, 36). Ce bélier se déplace sur la voûte céleste avant les orages, pendant la saison des pluies. C'est le bélier d'or, mais sa toison est faite de cuivre rouge, symbole de Peau fécondante (voir cuivre*/ Dans une variante du mythe, elle est faite de feuilles vertes — où l'on retrouve l'analogie symbolique des couleurs vert* et rouge*.

Suivant une légende peule, l'envergure des cornes noueuses du bouc mesure sa virilité (HAMK, 17).

6. Certains costumes chamaniques sibériens sont ornés de ramures, généralement de fer, imitant les ramures de cervidés. Ces attributs semblent jouer un rôle équivalent à celui des ailes du grand-duc qui ornent les costumes chamaniques altaïens et notamment chez les Toungouses, les Samoyèdes et les Lénisséens (HARA 345).

7. Dans les traditions juives et chrétiennes aussi, la corne symbolise la force et possède le sens de rayon de **lumière**, d'éclair. D'où le passage d'*Habakuk* (3, 4-5) parlant de la main de Dieu d'où jaillissent des éclairs (des cornes) :

Son éclat est pareil au jour, des rayons jaillissent de ses mains, c'est là que se cache sa force.

Devant lui s'avance la peste, la fièvre marche sur ses pas...

Quand Moïse descendit du Sinaï, son visage lançait des rayons (*Exode*, 34, 29, 35) : *Lorsque Moïse redescendit de la montagne du Sinaï, — Moïse avait en mains les deux Tables du témoignage à sa descente de la montagne — Il ne savait pas que la peau de son visage rayonnait, à la suite de son entretien avec Yahvé... et les enfants d'Israël voyaient le visage de Moïse rayonner. Puis Moïse mettait le voile sur son visage, jusqu'à ce qu'il rentrât pour s'entretenir avec Yahvé.* Les termes *rayons* sont traduits au sens propre par *cornes* dans la Vulgate. C'est pourquoi les artistes du Moyen Age représentèrent Moïse avec des cornes au sommet du visage. Ces deux cornes ont l'aspect du croissant lunaire. Les quatre cornes de l'autel des holocaustes placées dans le temple désignent les quatre directions de l'espace : c'est-à-dire retendue illimitée de la puissance de Dieu.

Dans les Psaumes, la corne symbolise la force de Dieu qui est la plus puissante défense de ceux qui l'invoquent :

*Je m'abrite en lui mon rocher, mon bouclier et ma corne de salut.
ma citadelle et mon refuge très louable ;
j'invoque Yahvé et je suis sauvé de mes ennemis.*

(*Psaumes*, 18, 4).

Elle peut symboliser aussi la force altière et agressive des arrogants, dont Yahvé rabat la prétention :

*... Ne levez pas la corne,
ne levez pas si haut votre corne,
ne parlez pas en raidissant l'échiné.*

(*Psaumes*, 75, 6).

Aux justes, au contraire, Dieu conférera la force :

Je ferai germer une corne pour David.

(*Psaumes*, 132,17).

Le mot *cornes* est parfois employé pour désigner les branches transversales de la croix.

8. Dans les traditions celtiques, à deux ou trois reprises, les textes mythologiques ou épiques mentionnent un personnage, Conganchnes à *peau de corne*, totalement invulnérable, sauf par la plante des pieds. Mais ce personnage, à la différence d'Achille, n'est pas de premier plan. (OGAC, 10, 375-376). La corne symboliserait ici, par sa dureté propre, une **force défensive** comme le bouclier*.

9. Les cornes, dans l'analyse contemporaine, sont considérées aussi comme une image de divergence pouvant, à l'égal de la fourche*, symboliser l'ambivalence et, à ce titre, des **forces régressives** : le diable est représenté avec des cornes et des sabots fourchus. Mais, en revanche, elles peuvent aussi être un symbole d'ouverture et d'initiation, par exemple dans le mythe du bélier* à toison d'or (VIRI). C.G. Jung perçoit une autre ambivalence dans le symbolisme des cornes : elles représentent un **principe actif** et masculin par leur forme et par leur force de pénétration ; un principe passif et féminin, par leur ouverture en forme de lyre et de réceptacle. En réunissant ces deux principes dans la formation de sa personnalité, l'être humain, s'assumant intégralement, parvient à la maturité, à l'équilibre, à l'harmonie intérieure.

CORNE D'ABONDANCE

1. Dans les traditions gréco-romaines, elle est un *symbole de la fécondité et du bonheur, que l'on rattache soit au mythe de Jupiter et d'Amalthée (la chèvre ou la nymphe qui nourrit de son lait le dieu enfant), soit à celui d'Hercule et d'Achéloos. Remplie de grains et de fruits, l'ouverture en haut et non en bas comme dans l'art moderne, elle est l'emblème de nombreuses divinités : Bacchus, Cérès, les Fleuves, l'Abondance, la Constance, la Fortune, etc.* (LAVD, 206). C'est Jupiter (Zeus) qui, ayant brisé en jouant la corne de la chèvre qui allaitait, l'offrit à sa nourrice Amalthée, en lui promettant que cette corne se remplirait à l'avenir de tous les fruits qu'elle désirerait. La corne d'abondance symbolise la **profusion gratuite des dons divins**.

2. Suivant une autre légende, mais la valeur symbolique reste la même, la corne d'abondance serait une corne du fleuve Achéloos. C'était le plus grand fleuve de Grèce, fils d'Océan et de Téthys, la divinité de la mer ; lui-même était l'aîné de plus de 3000 fleuves et le père d'innombrables sources. Comme tous les fleuves, il avait le pouvoir de se métamorphoser dans les formes qu'il désirait. Lors d'un combat qui l'opposa à Héraclès (Hercule), pour la possession de la belle Déjanire, il se transforma en taureau ; mais Héraclès lui ayant brisé une corne, il se déclara vaincu. En échange de cette corne qu'il réclama à Héraclès, il lui offrit une corne de la chèvre Amalthée qu'il détenait. La corne d'abondance serait ou celle d'Achéloos, le dieu-fleuve, qu'une nymphe aurait ramassée et remplie des fruits les plus délicieux, ou celle de la chèvre qui allaita Zeus. Selon la version adoptée, l'abondance viendrait de l'eau ou du ciel. Mais n'est-ce pas le ciel, par ses pluies, qui alimente les fleuves ?

3. Dans la suite des temps, la corne d'abondance est devenue l'attribut, plutôt que le symbole, de la libéralité, de la félicité publique, de l'occasion fortunée, de la diligence et de la prudence qui sont aux sources de l'abondance, de l'espérance et de la charité, de l'automne-saison des fruits, de l'équité et de l'hospitalité (TERS, 116-121).

CORNEILLE

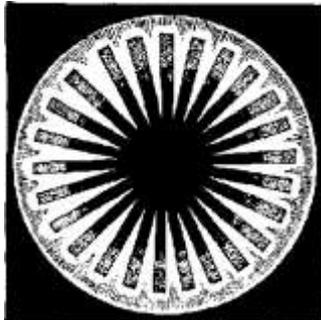
La corneille ou *Bodb* est, en Irlande, l'un des noms de la déesse de la guerre qui, du reste, apparaît souvent sous cette forme. Elle peut, à son gré, se transformer en de nombreux animaux et c'est ce qu'elle fait pour combattre Cùchulainn qui a repoussé ses avances. On en retrouve le nom en Gaule dans le théonyme **Cathubodua la corneille du combat** (REVC, 1, 32-37 ; OGAC, 17, 394 sqq.). L.G.

CORNOUILLER

Le rituel des Féciaux (*Tite-Live*, 1, 32) prévoit que le prêtre romain, chargé de la *déclaration de guerre* à l'ennemi, se rendait à la frontière, *portant une javeline armée de fer ou en cornouiller à la pointe durcie*, pour interpeller l'adversaire. Ce rite répond à une ancienne prescription magique, antérieure à l'introduction du fer. Comme le jet d'une arme sur le territoire étranger, le choix du cornouiller sanguin symbolisait **la mort sanglante** qui allait fondre sur les ennemis.

COSMOGONIE

1. Récit de la création* du monde. Chaque religion, chaque aire culturelle possède ses théories et ses mythes sur l'origine de l'univers ou la naissance du monde. Sur les cosmogonies orientales, on peut se reporter utilement à soum, et d'une façon plus générale à VIRI. (Voir références en bibliographie). L'irruption de l'être hors du néant, ou l'apparition soudaine du cosmos, ne peut faire l'objet d'une histoire, puisqu'elle est par définition, sans témoin. La seule réalité perceptible est le fruit de la création, la créature, non la création elle-même. Toute origine est sacrée, a fortiori l'origine absolue. Sa description ne peut que prendre la forme d'un mythe*, imaginé par l'homme ou révélé par le Créateur lui-même. Mais ces mythes *temporalisent*, par la nécessité même de l'expression, ce qui échappe au temps par la nécessité même de l'existence. Ils humanisent obligatoirement ce qui est surhumain. Ils ne peuvent qu'être trompeurs et cependant ils ne sont pas dénués de sens, ni de vérité. Ils renseignent sur l'homme et sur ses façons de concevoir l'irruption de l'être et de la vie. Les cosmogonies traduisent un sentiment universel de **transcendance**, c'est-à-dire l'attribution des origines du cosmos à un ou à des êtres extra-cosmiques. Ce n'est d'ailleurs qu'une manière de transformer le problème des origines en un autre problème, celui de la transcendance. Certaines cosmogonies partent d'ailleurs, non pas du néant, mais du chaos. Les eaux, la terre, les ténèbres préexistent de toute éternité. Mais une énergie intervient, d'où jaillissent l'ordre et la lumière. Le problème est alors, moins celui des origines que celui du principe organisateur. Ce principe est le plus souvent identifié au souffle, à l'esprit, à la parole. Mais on ne peut entrer ici dans l'analyse de toutes les cosmogonies. Du point de vue général de leur symbolisme, disons seulement qu'elles correspondent à un schéma humain de **l'action** ;



COSMOGONIE. - Le point primordial d'où se développe l'univers.
Roberto Fludd Utriusque Cosmi Hitoria, Oppenheim, 1619.

elles constituent un modèle suivant lequel les hommes conçoivent le déploiement de l'énergie et suivant lequel ils s'efforcent d'accomplir leurs propres projets : *La cosmogonie*, écrit Mircea Eliade, *est le modèle exemplaire de toute espèce de faire : non seulement parce que le Cosmos est l'archétype idéal à la fois de toute situation créatrice et de toute création — mais aussi parce que le Cosmos e.\t une œuvre divine ; il est donc sanctifié dans sa structure même. Par extension, tout ce qui est parfait, plein, harmonieux, fertile, en un mot : tout ce qui est cosmisé tout ce qui ressemble à un Cosmos, est sacré. Faire bien quelque chose, œuvrer, construire, créer, structurer, donner forme, in-former, former, tout ceci revient à dire qu'on amène quelque chose à l'existence, qu'on lui donne vie, et, en dernière instance, qu'on le fait ressembler à l'organisme harmonieux par excellence, le cosmos. Or, le cosmos, pour le répéter, est l'œuvre exemplaire des dieux, c'est leur chef-d'œuvre* (SOUND, 474-475J).

2. C.G. Jung observe, d'autre part, que toute cosmogonie implique une certaine notion de sacrifice : donner forme à une matière, c'est participer à **l'énergie primordiale** pour la modifier. Ce qui ne va pas sans lutte : les cosmogonies s'accompagnent toujours de théomachies (combats de dieux), de gigantomachies, de bouleversements gigantesques, où dieux et héros se démembrent, s'assomment et s'entre-tuent, soulèvent des chaînes de montagnes et roulent les océans entre les abîmes. L'ordre et la vie ne naissent que du chaos et de la mort : ces contraires sont des couples jumeaux*, ou les deux faces, diurne et nocturne, de l'être contingent. Tout progrès s'appuie sur une destruction. Changer, c'est à la fois naître et mourir. C'est un autre aspect des cosmogonies, cette loi générale que le sacrifice régénère. Sous une forme souvent cruelle, barbare et monstrueuse, elles illustrent et symbolisent cette loi.

COU

Pour les Likouba et les Likouala du Congo, le cou est le siège de la première des articulations* du corps humain, par le jeu desquelles circule l'énergie génératrice. Celle articulation est la première par laquelle se manifeste la vie, chez le nouveau-né ; en elle s'opère inversement la dernière manifestation vitale de l'agonisant (l'énergie génératrice *remontant* alors la chaîne des articulations) (LEBM).

Les Indiens Guarani Apapocuva du Brésil situent dans le cou l'âme animale de l'homme, qui conditionne son tempérament ; ainsi un homme aura un tempérament doux, parce qu'il possède une âme de papillon, ou un tempérament cruel, parce qu'il possède une âme de jaguar (MKTB).

Le cou symbolise la communication de l'âme avec le corps.

La poésie galante arabe-persane donne au cou les cinq qualificatifs suivants : arbre à camphre (pour son parfum et son tronc élancé), bougie, peigne d'ivoire, branche fleurie et lingot d'argent comme dans ce vers :

Quiconque pose la main sur le cou de ma beauté turque, est pris du vif désir de posséder ce lingot d'argent (HUAH, 75).

Dans ces trois exemples issus de cultures totalement indépendantes, le cou tient donc une place électorale dans le corps humain, qu'il soit siège de la vie, de l'âme, ou de la beauté.
A.G.

COUCOU

1. Le coucou est pour nous symbole de **jalousie**, sentiment dont il est l'aiguillon, et plus encore de parasitisme, en raison du fait qu'il pond ses œufs dans le nid d'autres oiseaux ; signe de paresse aussi, car on le suppose incapable de bâtir lui-même son propre nid.

2. On le retrouve parfois comme emblème d'Héra (Junon). Zeus a séduit Héra *en voletant vers elle, et se blottissant sur son sein sous la forme d'un coucou, l'oiseau annonciateur du printemps* (SECG, 176). A partir de cette légende, on a voulu faire du coucou *un symbole de l'esprit de Dieu véhiculé par la foudre dans les eaux aériennes* (LANS, 3, 98), eaux que représenterait la déesse.

3. Au Japon, son apparition à l'aube en fait un messager du royaume de la nuit : son vol matinal accompagne la fuite des ombres.

4. Chez les peuples sibériens, le soleil et la lune sont parfois figurés par deux coucous. L'oiseau, en rapport avec le printemps et **l'éveil de la nature**, assiste le chaman et ressuscite les morts. Chez d'autres peuples de la même région, il préside à la distribution de la justice (SOUL, OGRJ).

Dans la poésie anglaise il a été chanté comme *un symbole de la voix éparse du printemps* par William Wordsworth :

*Sois bienvenu, favori du Printemps.
Encore ici tu es pour moi
Non pas oiseau, mais un être invisible.
Une simple voix, un mystère...
Oiseau bienheureux. Ce monde solide
De nouveau devient à mes yeux
Un heu de rêve et d'émerveillement
Le séjour qui est fait pour toi.*

(CAZA, 199-201).

5. En Afrique, son chant est censé rendre fou le bétail qui l'entend pendant les heures chaudes de la journée (SERF, 157). Sans doute excite-t-il à l'extrême leur instinct et attise-t-il le feu sexuel.

6. Dans les traditions védiques, le coucou symboliserait l'âme humaine, avant et après l'incarnation. Le corps serait comme un nid étranger, dans lequel l'âme viendrait se poser (LANS, 3, 99).

7. D'après une légende populaire, le premier criant du coucou au printemps peut être promesse de richesse, si l'on a une pièce de monnaie sur soi quand on l'entend.

COUDÉE

En tant que mesure, utilisée principalement en Egypte, elle symbolise l'ordre, la justice et la vérité. Le dieu Thot, dieu humain à forme d'Ibis, est représenté une coudée dans les mains ; il est l'inventeur des lois, le patron des scribes (voir Bras*).

COUDRIER

Cet arbre, et son fruit — la noisette — ont joué un rôle important dans la symbolique des peuples germaniques et nordiques. Iduna, déesse de la vie et de la fertilité, chez les Germains du Nord, est libérée par Loki, transformé en faucon, qui l'emporte sous la forme d'une noisette (MANG, 25). Dans un conte islandais, une duchesse stérile se promène dans un bois de coudriers pour consulter les dieux qui la rendront féconde (MANG, 184). La noisette a souvent sa place dans les rites de mariage : au Hanovre, la tradition voulait que la foule criât *noisettes, noisettes* aux jeunes époux ; la mariée distribuait des noisettes au troisième jour de ses noces, pour signifier que le mariage avait été consommé (IBID). Chez les Petits Russiens de Volhynie, au cours des repas de noce, la belle-mère jetait sur la tête de son gendre des noisettes et de l'avoine ; enfin l'expression : *casser des noisettes* était employée en Allemagne comme un euphémisme amoureux.

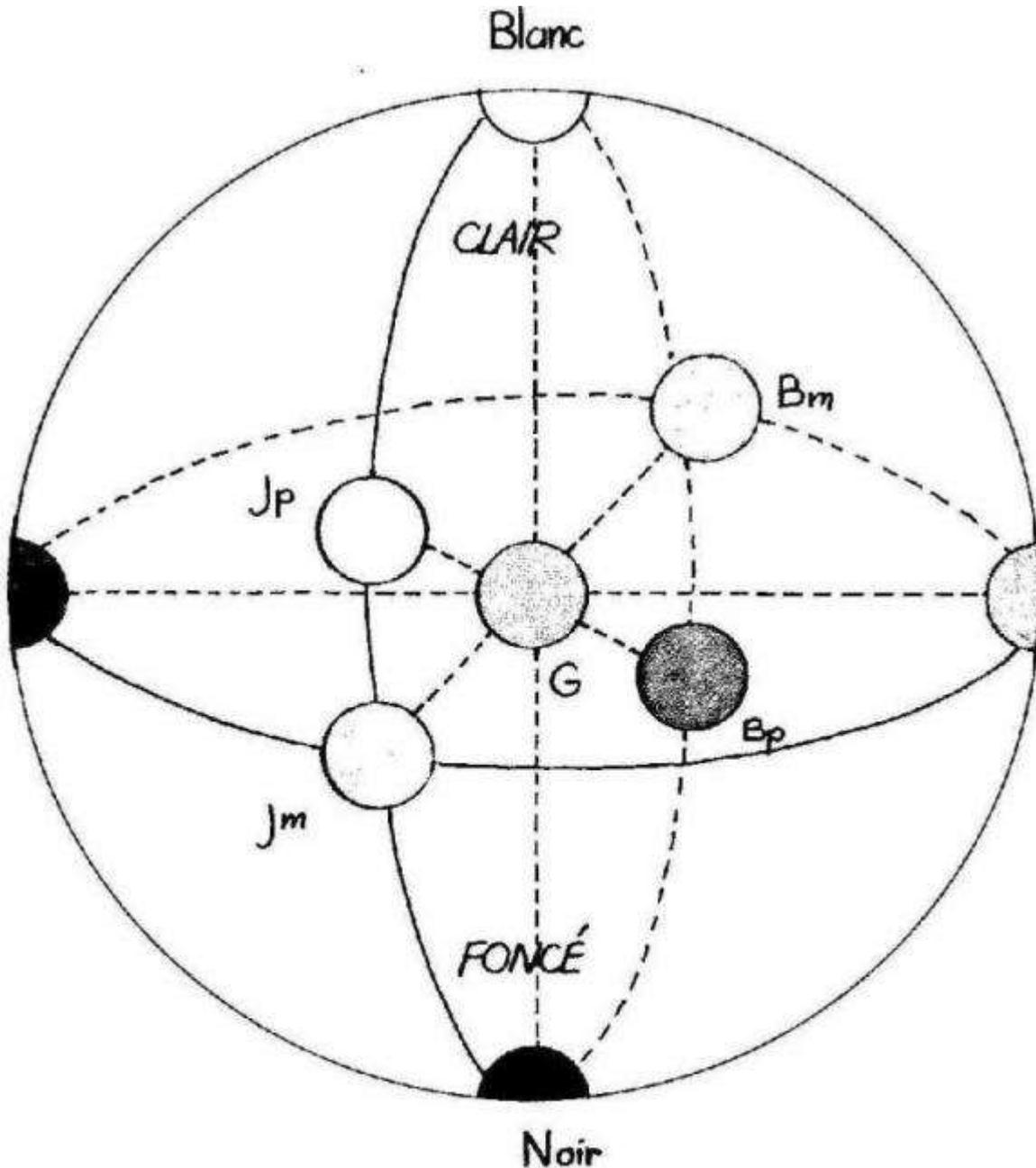
Il semble donc bien que cet arbre de la fertilité soit souvent devenu l'arbre de la débauche : A *Pont-l'Evêque*, en 1393, cite Mannhardt (MAND 166) *des jeunes gens, trouvant une branche de coudrier devant la maison d'une jeune fille, en guise d'arbre de mai, pensèrent «qu'il n'estoit pas bien honneste pour le mestre devant l'ostel d'une bonne fille, lequel May ils estèrent»* ; le même auteur précise qu'en certaines régions d'Allemagne des chants folkloriques opposent au coudrier le sapin, comme arbre de la constance.

Ainsi, à la lumière des pratiques du Moyen Age, s'explique le choix de la baguette* de coudrier par les sourciers et chercheurs d'or : les métaux *mûris* dans le ventre de la Terre-Mère, de même que l'eau de source, expriment son inépuisable fertilité que provoque, par homéopathie, la baguette de ce bois. Mannhardt signale qu'en Normandie *on frappait trois fois la vache d'une baguette de coudrier pour qu'elle donne du lait* ; des minutes d'un procès de sorcellerie, daté de 1596, en Hesse, il extrait la citation suivante : *si dans la nuit de Walpurgis ladite sorcière avait battu la vache avec la baguette du diable, cette vache donnait du lait toute l'année*. Ainsi le coudrier, arbre de fertilité, devient peu à peu l'arbre de l'incontinence, de la luxure, et enfin du diable. Le noisetier*, dans les coutumes celtiques, sera souvent lié aux pratiques magiques.

A.G.

COULEUR

1. Si la chromatologie a beaucoup évolué ces dernières années en particulier sous l'influence des Kandinsky, Herbin et Henri Pfeiffer, la symbolique de la couleur garde toute sa valeur traditionnelle. Le tableau ci-dessous, aimablement communiqué par Henri Pfeiffer, orientera quelque peu l'interprétation générale que donne cette note : chacune des couleurs principales fera l'objet d'une notice particulière à sa place alphabétique : blanc*, bleu*, brun*, gris*, jaune*, noir*, orange*, rouge*, vert*, violet*.



COULEUR: Schéma d'une sphère idéale de la couleur

Rm : rouge	Jp : jaune	Blanc
Jm : jaune	Bp : bleu	Gris
Vm : vert		Noir
Bm : bleu		
<hr/>		
tons nets de valeur moyenne	tons purs	valeurs pures

2. Le premier caractère du symbolisme des couleurs est son universalité, non seulement géographique, mais à tous les niveaux de l'être et de la connaissance, cosmologique, psychologique, mystique, etc. Les interprétations peuvent varier et le rouge, par exemple, recevoir diverses significations selon les aires culturelles ; les couleurs restent, cependant, toujours et partout des supports de la pensée symbolique. Les sept couleurs de l'arc-en-ciel (dans lesquelles l'œil pourrait distinguer plus de 700 teintes), par exemple, ont été mises en

correspondance avec les sept notes musicales, les sept cieux, les sept planètes, les sept jours de la semaine, etc. Certaines couleurs symbolisent les éléments : le rouge et l'orange : le feu ; le jaune ou le blanc : l'air ; le vert : l'eau ; noir ou le brun : la terre. Elles symbolisent aussi l'espace : le bleu, la dimension verticale, bleu clair au sommet (le ciel) bleu sombre à la base ; le rouge, la dimension horizontale, plus clair à l'orient, plus sombre à l'occident. Elles symbolisent aussi : le noir, le temps ; le blanc, l'intemporel ; et tout ce qui accompagne le temps, l'alternance de l'obscurité et de la lumière, de la faiblesse et de la force, du sommeil et de réveil. Enfin, les couleurs opposées, comme le blanc et le noir, symbolisent le dualisme intrinsèque de l'être. Un vêtement en deux couleurs ; deux animaux affrontés ou adossés, l'un blanc, l'autre noir ; deux danseurs, l'un blanc, l'autre noir, etc. ; toutes ces images colorées traduisent des conflits de forces qui se manifestent à tous les niveaux d'existence, du monde cosmique au monde le plus intime, le noir représentant les forces nocturnes, négatives et involutives, le blanc les forces diurnes, positives et évolutives.

Il faut cependant retenir que l'obscur est le milieu du germe et que le noir, comme l'a fortement souligné C.G. Jung, est le lieu des germinations : c'est la couleur des origines, des commencements, des imprégnations, des occultations, à leur phase germinative, avant l'explosion lumineuse de la naissance. Peut-être est-ce le sens des Vierges noires, déesses des germinations et des cavernes*, comme l'Artémis d'Ephèse à la face sombre et brillante.

3. Les couleurs présentent un symbolisme **cosmique** et interviennent comme des divinités dans plusieurs cosmogonies. Elles jouent un rôle important par exemple dans le récit de la création du Soleil chez les Navaho (ALEC, 29-31) : *Les Navaho avaient déjà partiellement séparé la lumière en ses couleurs diverses. Près du sol était le blanc, indiquant l'aube ; sur le blanc était épandu le bleu, pour le matin ; au-dessus du bleu était le jaune, symbole du couchant du soleil ; et sur ceci était le noir, image de la nuit.* Plus avant dans le mythe, le blanc est mis en œuvre sous la forme de **perles**, tandis que l'on recourt au bleu sous forme de **turquoise**.

Selon le même auteur (ALEC, 114 et MULR, 278) le symbolisme cosmique des couleurs chez les Indiens Pueblo est le suivant : Jaune-Maïs = Nord ; Bleu = Ouest ; Rouge = Sud ; Blanc = Est ; Moucheté = Au-dessus ; Noir = Au-dessous ; lieu du foyer allumé, Centre du Monde = Multicolore. Chez les Indiens de la Prairie : Rouge = Ouest ; Bleu = Nord ; Vert = Est ; Jaune = Sud. (ALEC, 181). Chez les Andaman, l'homme possède une âme, **rouge**, et un esprit, **noir**. De l'âme vient le mal et de l'esprit le bien (SCHP, 165). Selon Hérodote, la ville d'Ecbatane avait sept murailles peintes aux couleurs des sept planètes : elle était conçue comme un **microcosme**.

Dans certaines traditions agraires d'Europe, on fait à la dernière gerbe de la moisson **une tête noire avec des lèvres rouges** : originaires les couleurs magico-symboliques de l'organe féminin (ELIT, 306). Lors de la fête indienne de la végétation, le **Loli**, se déchaîne une orgie collective. Des groupes d'hommes et d'enfants parcourent les rues, en s'aspergeant avec de la poudre de holi et avec de l'eau rougie, le rouge étant la couleur vitale et gènesique par excellence (IBID.).

Les Aztèques, comme la plupart des amérindiens, n'ont qu'un mot pour désigner indifféremment le bleu et le vert. Le symbolisme des pierres bleu ou bleu-vert est chez eux double : — d'une part un symbolisme solaire, associé à la turquoise, pierre du feu et du soleil, signe de sécheresse et de famine ; le bleu, ou le vert, est ici un succédané du rouge ; — d'autre part, le bleu-vert des pierres *chalchuitl*, que l'on introduisait, en guise de cœur, dans le corps des morts est un symbole lunaire de fertilité, d'humidité et un gage de renaissance. C'est la couleur même du serpent à plumes (les plumes bleu-vert de l'oiseau Quetzal, symbole du printemps) et du poisson-chalchuitl.

Pour beaucoup d'Indiens d'Amérique du Nord, à chacun des six secteurs cosmiques est associée une couleur sacrée : le Nord est jaune ; l'Ouest bleu ; le Sud rouge ; l'Est blanc ; le Zénith* (le haut) est multicolore ; le Nadir* (le bas) noir (MYTF, 177-179).

Pour les Alakaluf de la Terre de Feu, l'homme occupe le centre d'une sphère idéale dont les quatre vents sont figurés par quatre couleurs symboliques : bleu : ciel, Nord ; vert : terre, Sud ; rouge : soleil levant, Est ; jaune : rocher, c'est-à-dire les montagnes rocheuses où le soleil se

couche, séjour occidental du Tonnerre et des morts (H.B. Alexander, cité par A. Breton, in AMAG).

4. Les couleurs ont aussi un symbolisme d'ordre **biologique** et **éthique**. Chez les Egyptiens par exemple, la valeur symbolique des couleurs intervient très fréquemment dans les œuvres d'art. Le noir est *signe de renaissance posthume et de préservation éternelle* ; c'est la couleur du bitume qui imprègne la momie, la couleur des dieux Anubis et Min, le premier introduisant les morts dans l'autre monde, le second présidant à la génération et aux moissons. Le vert teinte parfois le noir Osiris, parce qu'il est couleur *de vie végétale, de jeunesse et de santé*. La peau d'Amon, dieu d'air, se teinte de bleu pur. Le jaune, c'était l'or, la chair des immortels. Le blanc aussi était faste et joyeux... Le rouge est, au mieux, violence redoutable ; au pire, méchanceté perverse. Le rouge est la couleur maudite, celle de Seth et de tout ce qui est nuisible. Les scribes trempent leur plume dans l'encre rouge *pour noter les mots de mauvais augure*, comme les noms d'Apopis, le démon-serpent de l'adversité, ou de Seth, le dieu du mal, le Typhon du Nil (POSD).

5. Le symbolisme de la couleur peut prendre aussi une valeur éminemment religieuse. Dans la tradition chrétienne, la couleur est une participation de la lumière créée et incréée. Les Ecritures et les Pères ne savent qu'exalter la grandeur et la beauté de la Lumière. Le Verbe de Dieu est appelé *lumière procédant de la lumière*. Les artistes chrétiens, en conséquence, sont des plus sensibles à ce reflet de la divinité qu'est *la structure lumineuse de l'univers*. *La beauté des couleurs est extraordinaire dans les miniatures et les vitraux... L'interprétation des couleurs se rattache aux normes de l'Antiquité, die évoque les peintures égyptiennes archaïques. La couleur symbolise une force ascensionnelle dans ce jeu d'ombre et de lumière si prenant dans les églises romanes, où l'ombre n'est pas l'envers de la lumière, mais l'accompagne pour mieux la mettre en valeur et collaborer à son épanouissement... Il y a une présence solaire magnifiée, non seulement dans l'église, mais dans la liturgie qui célèbre l'enchantement du jour* (DAVS, 159-160).

Toutefois, pour lutter contre la séduction trop sensible de la nature chez ceux qui ne rapportent pas directement à Dieu ses beautés, saint Bernard recommande la grisaille dans l'architecture cistercienne ; un chapitre de son Ordre exige que les lettrines ne soient plus que d'une couleur et sans fioritures. Cependant, Suger broie des saphirs pour obtenir le bleu de ses verreries. Mais il ne faut pas se contenter d'admirer la beauté des couleurs, il faut en saisir la signification et s'élever par elles jusqu'à la lumière du Créateur (IBID. 174, 211). L'art chrétien en est venu peu à peu, sans en faire une règle absolue, à attribuer le blanc au Père, le bleu au Fils, le rouge au Saint-Esprit ; le vert à l'espérance, le blanc à la foi, le rouge à l'amour et à la charité, le noir à la pénitence, le blanc à la chasteté.

Pour Philon d'Alexandrie, quatre couleurs récapitulent l'univers, en symbolisant les quatre éléments constitutifs : le blanc, la terre ; le vert, l'eau ; le violet, l'air ; le rouge, le feu. Les habits liturgiques ou les vêtements de cérémonie qui complètent ces quatre couleurs symbolisent l'ensemble des éléments constitutifs du monde et associent ainsi la totalité de l'univers aux actions rituelles.

6. En Afrique noire, la couleur est un symbole également religieux, chargé de sens et de puissance. Les différentes couleurs sont autant de moyens d'accéder à la connaissance de l'autre et d'agir sur lui. Elles s'investissent d'une valeur magique : *le blanc est la couleur des morts. Sa signification rituelle va plus loin encore : couleur des morts, il sert à éloigner la mort. On lui attribue une puissance curative immense. Souvent, dans les rites d'initiation, le blanc est la couleur de la première phase, celle de la lutte contre la mort...*

L'ocre jaune est la couleur neutre, intermédiaire, celle qui sert à garnir les fonds, car elle est couleur de terre et couleur de feuilles mortes... **Le rouge** est couleur de sang, couleur de la vie... *Jeunes mamans, jeunes initiés, hommes mûrs dans les rites saisonniers, tous sont parés de rouge, couverts de Nkula et ruisselants d'onguents. Le noir, couleur de nuit, est couleur de l'épreuve, de la souffrance, du mystère. Il peut être l'abri de l'adversaire aux aguets... Le vert est rare comme couleur employée seule, les feuillages verts sont parures d'initiés, à la phase de la victoire de la vie* (MVEA, 32).
A.G.

7. Dans les traditions de l'Islam, le symbolisme des couleurs est très riche et imprégné lui aussi de croyances magiques.

A) Les animaux noirs sont considérés comme néfastes. Un chien noir cause la mort dans la famille. Les poules noires sont employées en sorcellerie. **Le noir** est utilisé comme charme contre le mauvais œil, comme moyen d'influer sur le temps, selon le principe de la magie homéopathique.

Le blanc, couleur de la lumière et de l'éclat, est au contraire de bon augure. Une vertu magique est attribuée au lait, partiellement pour sa couleur. A Fez, aux fêtes de fiançailles, on fait boire du lait pour rendre la vie *blanche*. Dans les mariages à la campagne, on éclabousse la mariée de lait. Farine, laine, œufs blancs sont favorables. La blancheur de l'argent aussi. Quand une personne est malade et qu'on lit sur elle une incantation ou qu'on lui donne un charme, il faut qu'elle donne au médecin ou scribe de l'argent ou quelque chose de blanc.

Le vert aussi est de bon augure ; il est symbole de la végétation. Offrir à quelqu'un un objet vert, surtout le matin, lui porte chance. On jette de l'herbe dans la direction de la nouvelle lune pour rendre le mois *vert* ou **béni**. La verdure qui pousse grâce à l'eau, source de vie, est censée produire un effet sur le mort, **en lui** transmettant l'énergie vitale (WESR 11, 532). **Dans** certaines parties du Maroc, on place aussi des rameaux de myrte ou des feuilles de palmier dans le fond de la tombe.

Le jaune, couleur de l'or et du soleil, possède une vertu magique. Le safran doit ses propriétés prophylactiques à sa couleur.

B) Mais les couleurs nous transportent en outre à un autre niveau du symbole. Pour les mystiques, une échelle de couleurs représente les manifestations de la Lumière absolue dans l'extase. Ainsi, chez Jalal-od-Dîn Rûmî, l'une va du **bleu, rouge, jaune en passant par le blanc, le vert, le bleu pâle**, jusqu'à la lumière **sans couleur**. Une autre échelle va du **blanc** (couleur de l'Islam), **jaune** (couleur du croyant), **bleu foncé** (couleur du bienfait), **vert** (couleur de la paix), **azur** (couleur de la certitude intuitive), **rouge** (couleur de la Gnose), au **noir** (couleur de l'Existence divine, c'est-à-dire la couleur au sens propre dans laquelle sont comprises toutes les couleurs et où l'on ne peut plus reconnaître d'autres couleurs). (NICM, 265).

Pour Rûmî également, le **rouge** et le **vert** symbolisent la grâce divine, apportant à l'âme le message de l'espoir, alors qu'elle était dans l'obscurité. Le rouge provient du soleil et est à ce titre la meilleure des couleurs.

Selon la méthode du **dhikr** (invocation du Nom divin) chez les maîtres naqchabendites, on envisage les centres subtils de l'être humain en leur associant des *lumières* correspondantes. Ainsi, la *lumière* du cœur est *jaune* ; la *lumière* de l'esprit *rouge* ; la *lumière* du centre subtil, appelé *le secret*, *blanche*. Le centre appelé *le caché* est *noir*. *Le plus-cache* a une *lumière verte*. (*Petite Philocalie de la prière du cœur*, Cahiers du sud, 1953, p. 323 s.).

Jîlî, dans son traité de l'Homme Parfait (**Insân-ul-kâmil**) déclare que les mystiques ont vu les *sept deux* qui s'élèvent au-dessus des sphères de la terre, de l'eau, de l'air et du feu et qu'ils peuvent les interpréter pour les hommes sublunaires ;

a) Le Ciel de la Lune, invisible en raison de sa subtilité, créé de la nature de l'Esprit, demeure d'Adam ; sa couleur est plus **blanche** que l'argent ;

b) Le Ciel de Mercure, demeure de certains anges, créé de la nature de la pensée ; sa couleur est **grise** ;

c) Le Ciel de Vénus, créé de la nature de l'imagination, demeure du Monde des Similitudes ; sa couleur est **jaune** ;

d) Le Ciel du Soleil, créé de la lumière du cœur ;

e) Le Ciel de Mars, gouverné par Azraël, ange de la mort ; ce ciel créé de la lumière du jugement est de couleur **rouge sang** ;

f) Le Ciel de Jupiter, créé de la lumière de la méditation, habité par les anges dont Michel est le chef, est de couleur **bleue** ;

g) Le Ciel de Saturne, créé de la lumière de la Première Intelligence ; sa couleur est le *noir*. (NICM, 12 s.).

C) Le même auteur décrit les **sept limbes de la terre**, auxquels correspondent aussi des couleurs :

a) La Terre des Ames, créée plus blanche que le lait, mais devenue couleur de poussière, après qu'Adam eut marché sur elle après la Chute, à l'exception d'une région vers le Nord, habitée par les hommes du Monde invisible ;

b) La Terre des Dévotions habitée par les Jinns qui croient en Dieu. Sa couleur est celle de **l'émeraude** ;

c) La Terre de la Nature, couleur jaune **safran**, est habitée par les Jinns incroyants ;

d) La Terre de la Concupiscence, habitée par des démons, est couleur **rouge sang** ;

e) La Terre de l'Exorbitance **arzu'l-tughyân**), habitée par les démons, est couleur **bleu indigo**.

f) La Terre de l'Impiété (**arzu'l-ilhâd**), couleur noire comme la nuit ;

g) La Terre de la Misère (**arzu'l-shaqawâ**) ; sol de l'Enfer (NICM, 124-125).

D) Des sept cieus, des sept terres, nous passons à l'homme intérieur et aux **sept couleurs des organes de la physiologie subtile**. Selon Alâoddwala Semanani (XIV^e s.) *la coloration caractéristique des lumières, qui sont les voiles ténus enveloppant chacun de ses centres subtils, décèle au pèlerin l'étape de sa croissance ou de l'itinéraire spirituel où il se trouve.*

La lumière du corps (l'Adam de ton être) est de couleur gris fumée, virant au noir ; celle de l'âme vitale (le Noé de ton être) est de couleur bleue; celle du cœur (Abraham) est de couleur rouge; celle du for intime (Moïse) est blanche ; celle de l'esprit (David) est de couleur jaune ; celle de l'arcane (Jésus) est d'un noir lumineux ; celle du centre divin (Mohammad) est d'une couleur verte éclatante, car la couleur verte, est plus appropriée au secret du mystère des Mystères (h. corbin, l'intériorisation du sens en herméneutique soufie iranienne, dans Eranos-Jahrbuch, 26, 1958).

E) Les couleurs ont revêtu également une signification politique en Islam. La couleur noire est entrée avec les Abbassides dans les emblèmes du Califat et de l'État en général. Les étendards **noirs** sont devenus le symbole de la révolte abbasside.

Suivant Bûkhari et Muslim, le Prophète portait un turban noir le jour de son entrée à La Mecque ; on dit aussi que son drapeau personnel, appelé **Al-'ikab**, était noir. Selon d'autres traditions, il était de couleur verte.

Un dicton rapporte que les Arabes ne portaient le turban noir que lorsqu'ils avaient une vengeance à exercer.

Le noir était la couleur du deuil en Iran. L'usage a persisté en Islam. L'historien maghrébin Makkari dit que, chez les anciens musulmans d'Espagne, le **blanc** était signe de deuil, alors que chez les *Orientaux* c'était le noir.

On trouve ainsi conjointes les notions de deuil, de vengeance et de révolte.

Le Calife portait un manteau noir, une haute coiffure de même couleur ; on ne devait se rendre au palais que vêtu de noir ; c'est avec des vêtements noirs que les notables allaient à la mosquée. Les vêtements d'honneur étaient noirs. De *noir* était la garde-robe d'un grand personnage, les étoffes, les rideaux de sa salle d'audience. Le voile de la Ka'ba est noir. Le port de vêtements blancs est ordonné en guise de punition.

Comme la couleur noire était l'emblème des Abbassides, les Alides, par opposition, adoptèrent le vert. Au début de son règne, le calife Ma'mun, sympathisant avec les Alides, abolit l'usage du noir.

Le **blanc** devint l'emblème de la cause des Umayyades. *Les chroniqueurs désignent les mouvements de révolte ummayyade par l'expression de blanchir. Peu à peu, le blanc deviendra*

l'insigne de toute opposition. Les Carmates marchent sous des drapeaux blancs. Par extension, on donne le qualificatif de blanche à une religion qui s'oppose à l'Islam. On appelle la religion des rebelles la religion blanche.

L'expression *le Noir et le Blanc* signifie l'ensemble des sujets de l'empire, loyaux et rebelles.

Les rebelles de Perse sont parfois appelés *les Rouges*. Mais cela procède d'un autre ordre d'idées. Dès les temps pré islamiques, les Persans et les étrangers en général sont appelés les Rouges par opposition aux Arabes, les Noirs : d'où l'expression *le Rouge et le Noir*, qui signifie chez eux tout le monde. E.M.

8. Les psychologues ont distingué les couleurs chaudes et les couleurs froides ; les premières favorisent les processus d'adaptation et d'entrain (rouge, orange, jaune) ; elles ont un pouvoir stimulant, excitant ; les secondes favorisent les processus d'opposition, de chute (bleu, indigo, violet) ; elles ont un pouvoir sédatif, apaisant. De nombreuses applications de ces valeurs ont été faites dans les appartements, les bureaux et les ateliers. Elles suscitent ce qu'elles symbolisent.

Il y a lieu de tenir compte également de leur tonalité, de leur éclat, de leur *brillance*. Claires et lumineuses, elles produisent un effet plus positif, mais qui peut être démesuré jusqu'à l'excitation ; mates éteintes, leur effet est plus intériorisé, mais peut devenir assez négatif,

9. Les rêves colorés sont des expressions significatives de l'inconscient. Ils représentent certains états d'âme du rêveur et traduisent les diverses tendances de pulsations psychiques. Dans la conception analytique (selon C.G. Jung), les couleurs expriment les principales fonctions psychiques de l'homme : pensée, sentiment, intuition, sensation.

Le **bleu** est la couleur du ciel, de l'esprit : sur le plan psychique, c'est la couleur de la pensée.

Le **rouge** est la couleur du sang, de la passion, du sentiment.

Le **jaune** est la couleur de la lumière, de l'or, de l'intuition.

Le **vert** est la couleur de la nature, de la croissance : au point de vue psychologique, il indique la fonction de sensation (fonction du réel), la relation entre le rêveur et la réalité (TEIR, 64).

Parfois, observe J. de la Rocheterie, *un objet ou une zone onirique attire l'attention par la vivacité de ses couleurs, comme pour souligner l'importance du message que l'inconscient adresse au conscient. Rarement, tout le rêve resplendit de couleurs éclatantes. Si c'est le cas, les contenus de l'inconscient sont alors vécus avec une grande intensité d'émotion. Mais ces émotions peuvent être extrêmement diverses car, de même que les couleurs naissent de la variété des ondulations de la lumière, de même la qualité de l'émotion varie avec le ton de la couleur.*

10. D'après la symbolique maçonnique, *la couleur blanche correspond à la Sagesse, à la Grâce et à la Victoire ; la couleur rouge à l'Intelligence, la Rigueur et la Gloire ; tandis que le bleu s'accorde avec la Couronne, la Beauté, le Fondement ; le noir enfin correspond à Malkuth, le Royaume.* Le bleu est aussi la couleur du Ciel, du Temple, de la Voûte étoilée.

Les compagnons portent des rubans fixés au chapeau, à la canne ou à la boutonnière : les Tailleurs de pierre du *Devoir de liberté* portaient des rubans verts et bleus à la boutonnière du côté droit ; les Menuisiers du même *Devoir* des rubans verts, bleus et blancs à la boutonnière du côté gauche.

L'écharpe est bleue suivant le Rite Français ; bleue aussi dans le Rite Ecossais, mais en outre bordée de rouge : *la dualité des couleurs du cordon*, dit Henri Jullien, *peut être considérée comme la traduction des deux formes, positive et négative, de l'énergie tellurique et du magnétisme universel... Le rouge et le bleu, selon Frédéric Portai, figuraient l'identification de l'amour et de la sagesse. Le rouge... dit Jules Boucher, rend sensible une irradiation, une extension du sens spirituel* (dans BOUM, 140, 206, 304-306).

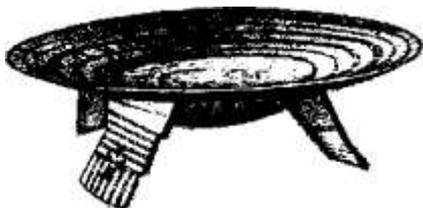
11. L'alchimie connaît aussi son échelle des couleurs. Suivant un ordre ascendant, elle attribue le noir à la matière, à l'occulte, au péché, à la pénitence ; le gris à la terre, ; le blanc au

mercure, à l'innocence, à l'illumination, au bonheur ; le rouge au soufre, au sang, à la passion, à la sublimation : le bleu au ciel ; l'or au Grand Œuvre.

COUPE

1. Le symbolisme très étendu de la coupe se présente sous deux aspects essentiels : celui du vase d'abondance ; celui du vase contenant le *brevage d'immortalité*.

Dans le premier cas, elle est souvent comparée au sein maternel produisant le lait. Une inscription gallo-romaine d'Autun, vouée à Flore, assimile la *coupe d'où coule la grâce* à la mamelle *d'où sort le lait nourricier de la cité* (Devoucoux). Même symbolisme et même assimilation dans le cas de la Maha-Lakshmi hindoue : toutefois le *lait* est ici le *soma**, ce qui nous ramène à la notion du breuvage d'immortalité (voir *sève**). La coupe d'oblation du **soma** est aussi assimilée au croissant lunaire, dont la lumière se compare traditionnellement à la couleur du lait.



COUPE. - Coupe tripode. Terre cuite. Art précolombien (Paris, Musée de l'Homme).

2. Le symbolisme le plus général de la coupe s'applique au Graal médiéval, vase qui recueille le sang du Christ et qui contient à la fois — mais les deux choses s'identifient au fond — la tradition momentanément perdue et le breuvage d'immortalité. La coupe contient le sang — principe de vie — ; elle est donc l'homologue du cœur et, en conséquence, du *centre*. Or l'hieroglyphe égyptien du cœur est un vase. Le **graal** est étymologiquement à la fois un vase et un *livre*, ce qui confirme la double signification de son contenu : révélation et vie. Une tradition veut qu'il ait été taillé dans une émeraude* tombée du front de Lucifer : cette pierre rappelle l'**urnâ** çivaïte et bouddhique, le *troisième œil* associé au *sens de l'éternité* (Guenon), Or, quand on polît une gemme, écrit le maître **zen** Dôgen, elle devient un vase : le contenu de ce vase est l'éclat de la lumière révélé par le polissage, comme l'illumination s'établit dans le cœur de l'homme par la concentration de l'esprit.

Le **Graal** était encore désigné comme le **Vaisseau** : symbole du navire, de l'arche contenant les germes de la renaissance cyclique, de la tradition perdue. A noter que le croissant de lune, équivalent de la coupe, est aussi une barque.

Du symbolisme du **Graal** se rapproche celui de la calotte crânienne tantrique contenant du sang (parfois du thé ou de l'alcool) : c'est encore l'expression de l'**immortalité** ou de la **connaissance** obtenue au prix de la *mort* à l'état présent, donc de la *renaissance* initiatique ou suprahumaine.

Certains ouvrages hermétiques occidentaux recommandent l'usage d'une calotte crânienne pour la réalisation du Grand Œuvre alchimique, ce qui relève évidemment d'un symbolisme analogue. Les alchimistes chinois, eux, à défaut de réussir la préparation directe de l'Elixir de vie, faisaient de l'or obtenu dans le creuset la vaisselle et les coupes, qui étaient manifestement destinées à recevoir nourritures et breuvages d'immortalité.

3. Les coupes eucharistiques, contenant le Corps et le Sang du Christ, expriment un symbolisme analogue à celui du **Graal**. Car *si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie éternelle*, dit Jésus. Le rite communial auquel elles sont destinées, et qui réalise la participation virtuelle au sacrifice et à l'union béatifique se retrouve en diverses traditions, notamment dans la Chine ancienne. (Nous ne considérons ici que les apparences extérieures des rites, non leurs significations dogmatiques.) Il y est surtout rite d'agrégation, d'union consanguine (ainsi dans le serment* du sang des sociétés secrètes), mais aussi symbole d'immortalité. Boire à la même coupe est un rite de mariage toujours usité en Extrême-Orient. En Chine, on buvait autrefois dans les deux moitiés d'une mêmealebasse (voir **courge***).

4. La coupe est encore un symbole cosmique : l'œuf du monde séparé en deux formes, deux coupes opposées, dont l'une, celle du Ciel, est l'image du dôme. C'est de ces deux moitiés que sont coiffés les Dioscures.

Le sacrifice védique de la *division de la coupe unique de Tvashtri* par les trois **Ribhu** en quatre, coupes brillantes comme les fours désigne de toute évidence l'œuvre cosmique de l'extension du centre de la manifestation vers les quatre directions cardinales. Inversement, lorsque le Bouddha fait un seul bol des quatre bols à aumône apportés des quatre points cardinaux par les quatre **Maharaja**, il ramène le quaternaire cosmique à l'unité primordiale (DANA, DAVL, DEVA ELIF, GOVM, GRAD, GUEM, GUES, MALA, SILI). P.G.

5. Au Japon, l'échange de coupes (Sakazuki o Kawasu) symbolise la **fidélité**. On le fait dans la cérémonie du mariage. Les gangsters également échangent des coupes en buvant avec le nouvel engagé, et par extension un patron avec son nouveau subordonné. M.S.

6. Dans le monde celtique, la coupe remplie de vin ou d'une boisson enivrante (bière ou hydromel) qu'une jeune fille tend ou remet au candidat-roi est un **symbole de souveraineté**, et c'est bien ce qui se présente dans la fameuse histoire du Baile an Scail *ville du héros*, Le roi d'Irlande, Conn, s'y voit remettre la coupe par une jeune fille d'une beauté merveilleuse, en présence du dieu Lug, qui lui prédit que sa race régnera pendant de nombreuses générations. La coupe, dans la tradition chrétienne, s'est confondue avec le chaudron* du Dagda, si bien que le saint Graal est à la fois le continuateur de la coupe de souveraineté et l'héritier du chaudron du Dagda (OGAC, 14, 365-366). L.G.

7. La coupe, utilisée pour les libations rituelles comme dans les repas profanes, a servi de support à un symbolisme assez développé dans les traditions juives et chrétiennes.

La coupe du salut (ou des délivrances) que le Psalmiste élève à Dieu (*Psaumes 116*, 13) est évidemment à la fois une réalité cultuelle et un symbole de l'action de grâces. Ainsi encore, la coupe eucharistique (ce qui signifie : coupe d'action de grâces) ou coupe de bénédiction (*I Corinthiens*, 10, 16).

Mais le principal accent du symbolisme de la coupe porte, dans la Bible, sur la **destinée humaine** : l'homme reçoit de la main de Dieu son destin comme une coupe, ou comme contenu dans une coupe. Il peut alors s'agir d'une coupe débordante de bénédictions (*Psaumes 25*, 5) ou d'une coupe pleine du feu du châtement (*Psaumes 11*, 6) ; c'est la coupe de la colère de Dieu (*Apocalypse 16*, 19). C'est pourquoi l'instrument dont Dieu se sert pour châtier (un homme, un peuple, une ville...) peut être comparé à une coupe (*Jérémie 51*, 7 ; *Zacharie 12*, 2). Quand Jésus parle de la coupe qu'il doit boire (*Matthieu 20*, 22 s) et qu'il demande à son Père de la lui épargner (*Matthieu 26*, 39 et parallèles), ce n'est pas sa mort seulement qu'il désigne ainsi, mais plus généralement la destinée que Dieu lui propose et qu'il accepte en connaissance de cause. P.P.

8. a) Dans la littérature mystique de l'Islam, la coupe symbolise généralement le cœur*, entendu au sens d'intuition, de fine pointe de l'âme.

Le cœur de l'initié (ârif), qui est aussi un microcosme, est souvent comparé à la coupe de Djmachîd ; ce roi de Perse légendaire possédait, dit-on, une coupe dans laquelle il pouvait voir l'univers.

b) Dans *Les secrets de Hamza*, il est dit qu'un des compagnons de l'Emir Hamza, l'oncle de Mahomet, s'étant rendu au tombeau d'Adam dans l'île de Serendib ou Ceylan, avait reçu d'Adam en personne une coupe magique qui devait lui permettre de revêtir telle forme qu'il lui plairait. N'est-ce pas le symbole du pouvoir de devenir ce que l'on connaît, au **sens** le plus fort de co-naître ?

c) La coupe d'amour ou le vin de la joie sont octroyés aux saints privilégiés, au Paradis, dans le symbole du **monastère (dayr)**. qui combine la mise en scène coranique avec le décor poétique, du couvent chrétien, où les poètes arabes préislamiques et leurs caravaniers bédouins venaient boire le vin... Les saints, venus de loin, déposent leurs bâtons à la porte et sont admis à entrer, pour boire le vin, versé dans la coupe par des échansons (les Anges) ; puis ils

reçoivent, à la lueur des cierges, la salutation d'un être mystérieux, apparu soudain, sous les traits d'un jeune homme d'une beauté solennelle : et ils se prosternent devant cette Idole qui recèle l'Essence divine (MASL, 109-110). La coupe, symbole de la **préparation à la communion** dans l'adoration et dans l'amour.

d) La coupe symbolise non seulement le contenant, mais l'essence d'une **révélation**. On rapporte que lorsque le Prophète parvint à Jérusalem, lors de son voyage nocturne, il entra dans la Mosquée. *Quand l'en suis sorti, dit-il, Gabriel vint à moi avec une coupe contenant du vin et un autre contenant du lait caillé. J'ai choisi ce dernier. Gabriel nie dit : Tu as choisi la Fitra, c'est-à-dire la nature humaine, dans sa conception originelle, en dehors de toute référence au baptême chrétien et à la loi mosaïque. La tradition ajoute : On me dit (après qu'il eut bu le lait) : Si tu avais pris le vin, ta communauté aurait suivi l'erreur* (HAYI, 286).

Selon une autre version, lors de l'arrivée de Mohammad à Jérusalem, tous les prophètes l'accueillirent ; on lui présenta trois coupes, l'une contenant du lait, l'autre du vin et la troisième de l'eau. C'est le lait qu'il choisit ; *car le choix de l'eau aurait présagé, pour lui et sa nation, le naufrage (gariqa) et celui du vin l'égaré (gawiya), alors que celui du lait leur présage l'entrée dans la bonne voie (hudiya).*

Cette allégorie peut avoir deux significations : l'une, préislamique, fait du lait le symbole des pasteurs et du vin celui des agriculteurs, Veau leur étant un symbole commun ; l'autre, islamique, représente les trois religions monothéistes : celle des Hébreux dans laquelle l'eau joue un rôle à la fois destructeur (le déluge) et salvateur (le passage de la Mer Rouge) ; celle des Chrétiens où le vin joue un rôle transcendantal ; celle de l'Islam, qui fait triompher les valeurs du nomadisme par un retour aux vraies sources abrahamiques. Car le lait représente, dans la symbolique des rêves, la religion naturelle et la science* (FAHN, 206-207). E.M.

COURGE (Calebasse*)

Bel exemple d'ambivalence des symboles : si ces cucurbitacées familières sont plutôt liées pour nous à la stupidité, leurs graines sont, dans certaines sociétés africaines, consommées en tant que symboles de l'intelligence : il est vrai que la gourde est ce qui reste, lorsque les graines ont été retirées... Si nous avons aussi tendance à faire des Calebasses des ornements inutiles, c'est un point de vue qui n'échappe pas non plus au Chinois : *Suis-je une Calebasse qui doit rester pendue sans qu'on la mange ?* lit-on dans le **Louen-yu**. L'Extrême-Orient nous offre pourtant sur ce thème une gamme de symboles très riche.

La courge, en raison de ses nombreux pépins, est, au même titre et pour la même raison que le cédrat, l'orange, la pastèque, un symbole **d'abondance et de fécondité**. La plupart des populations du Nord-Laos et les Laotiens eux-mêmes sont nés de courges que portait la liane axiale du monde. Mais véritables *cornes d'abondance*, les courges célestes des Taï contenaient, non seulement toutes les espèces humaines, mais encore toutes les variétés de riz, ainsi que les manuels des sciences secrètes. Source de la vie, la courge est aussi le symbole de la régénération, et c'est pourquoi les Taoïstes en ont fait un symbole et une **nourriture d'immortalité**. C'est grâce à une gourde que l'ancêtre mythique des Chinois, P'ankou (ou Fou-hi et Niu-koua) fut sauvé du déluge. Il se pourrait d'ailleurs que P'an-kou lui-même ait été une courge. Les courges poussent dans les îles des Immortels, mais elles permettent aussi de les atteindre, ou de monter au ciel. On saisit en outre pourquoi les graines de courge, eu tant que nourriture d'immortalité, se consomment à l'équinoxe de printemps, qui est l'époque du renouveau, du début de la prééminence du **yang**. Et pourquoi les Calebasses sont placées sur les pavillons d'entrée des loges de sociétés secrètes : signe de **régénération spirituelle**, d'accès au séjour de l'immortalité.

Les courges merveilleuses se trouvent aussi dans les grottes, mais elles sont elles-mêmes des grottes, et participent en conséquence à leur symbolique cosmique : le *Ciel en forme de gourde*, spontanément découvert par le Sage à l'intérieur de lui-même, c'est la *caverne* du cœur*. Le microcosme en forme de gourde, c'est aussi la double sphère, ou les deux cônes opposés par le sommet, formes du creuset des alchimistes et du mont K'ouen-louen : l'un et l'autre sont, en somme, des Calebasses, d'autant que le creuset, comme la Calebasse, est le récipient qui contient l'Elixir de Vie.

On notera encore que, dans la Chine ancienne, le rite de la boisson communie s'effectuait, lors des festins de noces, à l'aide de deux moitiés dealebasse, figurant de toute évidence les deux moitiés différenciées de l'unité première. En langue vietnamienne, laalebasse sert à désigner la forme de la terre. On s'y donne, en revanche, beaucoup de peine pour justifier l'idée de longévité attachée à la gourde, alors que, outre les raisons invoquées plus haut, la pérennité de laalebasse séchée paraît être une explication suffisante (CADV, FRAL, KALL). P. G.

COURONNE

1. Le symbolisme de la couronne tient à trois facteurs principaux. Sa **place** au sommet de la tête lui confère une signification suréminente : elle partage non seulement les valeurs de la tête, cime du corps humain, mais les valeurs de ce qui surmonte la tête elle-même, un don venu d'en haut : elle marque le caractère transcendant d'un accomplissement. Sa **forme** circulaire indique la perfection et la participation à la nature céleste, dont le cercle est le symbole ; elle unit dans le *couronné* ce qui est au-dessous de lui et ce qui est au-dessus, mais en marquant les limites qui, en tout autre que lui, séparent le terrestre du céleste, l'humain du divin : récompense d'une épreuve, la couronne est une promesse de vie immortelle, à l'instar de celle des dieux. Enfin, la **matière** même de la couronne, végétale ou minérale, précise, par sa consécration à tel dieu ou à telle déesse, la nature de l'acte héroïque accompli et celle de la récompense divine attribuée, l'assimilation à Ares, (Mars), à Apollon, à Dionysos, etc. Elle révèle en même temps quelles forces supraterrrestres ont été captées et utilisées pour réussir l'exploit récompensé. On conçoit dès lors que la couronne symbolise une dignité, un pouvoir, une royauté, l'accès à un rang et à des forces supérieures. Quand elle culmine en forme de dôme, elle affirme une souveraineté absolue.

On a observé que le mot couronne est originellement très proche du mot corne* et exprime la même idée : celle d'élévation, de puissance, d'illumination. L'une et l'autre sont *élevées* au-dessus de la tête et sont l'insigne du *pouvoir* et de la *lumière*. La couronne fut anciennement ornée de pointes qui figuraient — comme les cornes — des rayons de lumière. Ce peut être aussi le sens symbolique de la couronne christique ; c'est celui des têtes de cobra qui ceignent le front des divinités et des pharaons d'Egypte. Dans le symbolisme kabbalistique, la *couronne* (**Kether**), qui exprime l'Absolu, le Non-être (**Ayn Soph**), est au sommet de l'Arbre des **Sephiroth**. L'iconographie alchimiste montre les esprits des planètes recevant leur lumière, sous forme de couronne, des mains de leur roi, le soleil. Toute couronne participe de l'éclat et du symbolisme de la couronne solaire.

2. En Egypte, seuls les rois et les dieux portent des couronnes. Souverains de Haute et Basse Egypte, les rois ont la double couronne (pschent) composée de la mitre blanche de Haute Egypte encadrée dans la couronne rouge du Delta. L'atew est la coiffure sacrée d'Osiris ; elle est *composée de la mitre blanche, de deux plumes* d'autruche, de cornes* de bélier*, d'uraeus* et parfois compliquée de quelques autres ornements. Chacun de ces éléments est un hiéroglyphe, car tout est symbole en Egypte : la mitre blanche exprime une idée de lumière ; la plume d'autruche est l'emblème de la vérité ; les cornes de bélier rappellent l'ardeur génératrice*, etc. (PIED, 75).

Ces couronnes divines ou royales étaient l'objet d'un culte, car *grandes par leurs sortilèges* et maniées par les seuls initiés au *mystère des deux uraeus* elles étaient *considérées comme des êtres chargés de puissance* (POSD, 170).

3. Pendant la préparation de l'eau sacrée et pendant le sacrifice aux *Huit Dieux Terribles* destiné à écarter les esprits funestes, le prêtre tibétain porte une couronne à cinq effigies ; on connaît des couronnes analogues en Mongolie, au Népal, à Bail.

Chaque panneau représente un certain réseau de concordances autour des figures des cinq Dhyâni-Bouddhas, ou Bouddhas de méditation :

- ... vert, Nord, absence de crainte ;
- ... rouge, Ouest, méditation ;
- ... bleu, Est, témoignage ;
- ... blanc, Centre, enseignement ;

... *jaune, Sud, charité (TONT, 6).*

Cette couronne symbolise et concentre à la fois les forces extérieures et intérieures qui garantissent au sacrifice sa valeur cosmique, et éthique, en associant à sa célébration l'ensemble des cinq Bouddhas et l'univers matériel : les cinq points cardinaux avec leur centre et les cinq couleurs.

Dans le Yoga — et aussi dans l'Islam — la *couronne de la tête* est le point par où l'âme s'échappe des limitations corporelles pour s'élever aux états supra-humains. C'est, en mode hindou, le **Sahasrâra padma** (lotus aux mille pétales) (GUEV, GUES, WARK).

4. Dès la plus haute Antiquité, *une valeur prophylactique* a été attribuée à la couronne. Elle tenait cette valeur de la matière dont elle était faite, fleurs, feuillage, métaux et pierres précieuses, et de sa forme circulaire, qui l'apparentait au symbolisme du ciel.

En Grèce et à Rome, elle est *un signe de consécration aux dieux*. Dans le sacrifice, sacrificateur et victime sont couronnés. *Les dieux se détournent de ceux qui se présentent à eux sans couronne*, dit un poète grec archaïque. Les statues des dieux sont couronnées, et généralement avec les feuilles des arbres ou les fruits des plantes qui leur sont consacrés, le chêne à Zeus, le laurier à Apollon, le myrte à Aphrodite, la vigne à Dionysos, les épis à Cérès... Les morts sont parés d'une couronne, comme les vivants dans les grandes circonstances de la vie, pour attirer la protection divine. Les couronnes tendent à assimiler qui les porte à la divinité : elles sont un symbole **d'identification**. Elles captent les vertus du ciel, à quoi elles ressemblent par leur forme, et du dieu, à qui leur matière les assimile (LAVD, 302-303). Ceinturée de tours ou *bastillée*, la couronne orne les dieux, les déesses, les héros, **polyades**, ainsi que Cybèle, la déesse de la terre et des moissons.

La couronne figurera le séjour des Bienheureux ou des Morts (les cercles dantesques de la Divine Comédie) ou l'état spirituel des initiés. Des tablettes orphiques prêtent ces paroles à l'âme, d'un défunt qui s'adresse à Perséphone : *Je me suis envolée hors du cycle endeuillé des douleurs et, de nies pieds rapides, j'ai abordé à la couronne désirée* : ou encore, selon Plutarque, l'initié, *devenu libre et se promenant sans contrainte, célèbre les mystères, une couronne sur la tête* (dans SECG, 120, 169). C'est une couronne de lumière, suivant une version de la légende d'Ariane et de Thésée*, qui guida Thésée au sein du labyrinthe, sur le chemin du retour, après qu'il eut tué le Minotaure ; et cette couronne de lumière lui vint d'Ariane, qui l'avait reçue de Dionysos en cadeau de fiançailles. Symbole de la lumière intérieure, qui éclaire l'âme de celui qui a triomphé dans un combat spirituel. C.G. Jung verra dans la couronne *Irradiante* le symbole par excellence du degré le plus élevé de l'évolution spirituelle.

5. Elle n'apparaît qu'avec les dieux agraires, dans l'iconographie d'Amérique centrale (GIRP, 80).

La couronne de plumes des Indiens, la couronne d'or et l'auréole* *représentent une tentative d'identification à la divinité solaire et, par suite, une exceptionnelle prise de pouvoir* (LOEC, 50-51).

Cette couronne de plumes est devenue, le sens du symbole s'étant dégradé, un décor de folklore et de foire, où elle sert *d'attribut de l'Amérique dans la représentation allégorique des parties du monde* (TERS, 131).

6. L'image de la couronne se rattache, dans les écrits juifs et chrétiens, à des modes de représentation très divers.

a) La couronne royale ou sacerdotale. Dans toutes les civilisations, l'attribut du roi est la couronne. Toutefois la religion juive a parfois assimilé le diadème d'or porté par le grand prêtre (*Exode 28, 36-38*) à une couronne (voir *Sirach, 45, 12*).

Dieu étant le souverain suprême peut couronner les hommes et les peuples de ses bénédictions (*Ezéchiel, 16, 12 ; Isaïe, 62, 3*). Les prophètes vont jusqu'à dire qu'Israël est la couronne de son Dieu, c'est-à-dire le signe de son action toute-puissante en faveur des hommes. Le contenu du symbole s'élargit et la couronne note tout naturellement l'honneur, la grandeur, la joie, la victoire. De là on passe aisément à l'idée de victoire eschatologique,

transcendante. C'est ainsi que, à Qoumran, *le Livre de la Règle* (4, 7 s.) promet aux fidèles la couronne de gloire de la victoire ultime. C'est dans cette perspective qu'il faut lire et comprendre les textes de *l'Apocalypse* (4, 4-10) : les 24 Anciens qui, au ciel, représentent l'Eglise de Dieu portent des couronnes qu'ils déposent devant le Trône de Dieu. Le Christ apparaît en souverain, couronné comme Dieu, lui-même (*Apocalypse*, 14, 14).

b) La couronne de l'athlète victorieux dans les jeux et combats du stade. C'est cette réalité concrète que le christianisme primitif transpose dans un registre spirituel et religieux. La vie du chrétien implique, dans sa fidélité, un effort soutenu. Elle est une course vers un but et toutes les forces vives de l'individu doivent être tendues pour y concourir (*I Corinthiens* 9, 24-27). La victoire et la couronne qui en est le prix ne sont cependant pas assimilées à une récompense méritée par une vie morale exemplaire, mais bien au **salut éternel** accordé à celui qui, prenant au sérieux la signification de l'Evangile, a vécu pour le seul but d'y répondre. D'où l'accent eschatologique si souvent présent dans l'image de la couronne (*Jacques* I, 12 ; *I Pierre*, 4, 5). C'est pourquoi on peut parler de couronne de vie (*Apocalypse* 2, 10), de couronne d'immortalité. Martyr dans l'arène, Polycarpe a vraiment obtenu le prix : l'immortalité.

Cette utilisation du symbole entraîne une généralisation dans laquelle le lien primitif avec les jeux sportifs est complètement perdu de vue. Ainsi l'ascension d'Isaïe (9, 7) parle-t-elle des couronnes réservées dans le septième ciel à ceux qui aiment le Bien-Aimé (le Messie).

c) Ce sens dérivé permet de rapprocher de la couronne la guirlande que reçoivent les initiés des cultes à mystères. Le myste de Mithra qui passe au grade de *miles* se voit conférer une couronne et s'écrie : Mithra est ma couronne ! De même dans les mystères d'Isis (voir *Apulée, L'âne d'or*).

On peut se demander s'il ne convient pas d'évoquer ici l'image de la couronne symbolisant **l'initiation** chrétienne : le baptême. Les *Odes de Salomon*, dont le caractère baptismal est reconnu par la majorité des spécialistes, contiennent plusieurs allusions susceptibles d'être ainsi comprises ; *Ode I. On m'a tressé une couronne de Vérité* ; 20, 7-8 : *Revêts abondamment la grâce du Seigneur, reviens au paradis, tresse-toi une couronne de son arbre et pose-la sur ta tête*. On notera que, dans ces textes, l'image de la couronne est indissolublement liée à celle du paradis*, puisque c'est l'arbre* de vie qui fournit les matériaux mêmes dont la couronne est faite. De même, le *Pro-catéchisme de Cyrille de Jérusalem* : *Vous, les catéchumènes, vous tressez des fleurs spirituelles en couronnes célestes...*

Les liturgies mandéennes attestent un rite de couronnement effectif du nouveau baptisé.

Pour expliquer les textes des *Odes de Salomon*, on peut encore faire appel à un dernier aspect du thème de la couronne. On sait que le don de la couronne nuptiale est un rite essentiel des mariages orientaux (*Cantique*, 3, 11). Comme les *Odes* ne répugnent pas à parler d'épousailles spirituelles entre l'âme et le Christ, il est permis de se demander si le symbole de la couronne ne peut être entendu dans ce sens. P.P.

d) C'est effectivement ce sens qui se confirme dans les rites médiévaux de la consécration des vierges : ils empruntent leur cérémonial à la célébration du sacrement de mariage. *Les symboles principaux en sont le voile, l'anneau et la couronne*. Le voile symbolise la volonté et la prière de la vierge d'être préservée de toute souillure par l'amour des seuls biens éternels ; l'anneau symbolise l'attachement à la foi : le *signe de l'Esprit-Saint, afin que tu sois appelée l'épouse du Christ*. Ensuite, l'évêque pose une couronne sur la tête de la vierge, en disant :

*Reçois un signe du Christ sur la tête
Afin que tu deviennes son épouse,
Et si tu demeures dans cet état
Tu seras couronnée pour l'éternité.
Ces symboles sont clairs et traditionnels.
En raison de son origine*

Ces symboles sont clairs et traditionnels. *En raison de son origine solaire, la couronne symbolise le pouvoir royal, ou mieux encore le pouvoir divin. Ce symbole de la couronne est*

d'ailleurs très ancien. Les prêtres juifs portaient des couronnes de fleurs lors de la procession de la fête des tabernacles. Plus tard, la couronne symbolisera, la présence du Christ, car il est comme une couronne sur la tête des élus (voir citations, DAVS, 24 s.)- Cet usage que l'on retrouve dans le rite du baptême indique une nouvelle naissance dans le Christ ; c'est par et dans le Christ que la vierge, lors de sa consécration, possède un nom nouveau (DAVS, 239-240).

7. La couronne a servi dans la suite à désigner toute supériorité, si éphémère et superficielle fût-elle, et à récompenser un exploit ou des mérites exceptionnels. L'image ne gardait qu'en pâle filigrane le souvenir de sa valeur symbolique. Elle n'était plus que le signe de la manifestation d'un succès ou d'une dignité. Elle a figuré avec des matériaux divers au front ou à la main des généraux vainqueurs, des génies, des savants, des poètes, des allégories de la victoire, de la guerre, de la paix, de la science, de la rhétorique, de la philosophie, de la théologie, de l'astrologie, de la fortune, de la vertu, de la sagesse, de l'honneur. Elfe a orné le front des vices à condition qu'ils fussent supérieurs comme l'orgueil ou, selon les goûts, comme la gourmandise et la luxure. On a vu qu'elle représentait l'Amérique, avec des plumes ; elle a été aussi l'attribut d'Europe et de l'Europe, car la nymphe qui porta ce nom était au-dessus des autres et le continent du même nom *supérieur au reste du monde et comme sa reine* ; elle fut aussi l'attribut de l'Afrique, ce continent qui *a toute la tête ceinte de rayons flamboyants* (voir pour tous ces attributs et emblèmes dans TERS, 125-133).

COUTEAU

1. On a vu, à propos du ciseau*, le symbolisme général des instruments tranchants, qui s'applique pleinement ici : c'est le principe actif modifiant la matière passive. L'importance de ce symbolisme varie, suivant les populations qui utilisent l'instrument ; chez les montagnards du Sud-Vietnam où couteau et coupe-coupe servent à tous les usages, l'ensemble de ces deux mots désigne le travail de l'homme, de façon globale.

Dans l'iconographie hindoue, le couteau n'est attribué qu'à des divinités terribles, entre les mains desquelles il apparaît surtout comme une arme cruelle. Il en va de même dans la glyptique mexicaine et maya.

En Chine, le couteau était un emblème de la lune, d'abord parce qu'il était courbe, ensuite parce qu'il était lié au thème de *l'ébrèchement* de la lune.

Dans les régions les plus diverses, le couteau a le pouvoir d'éloigner les influences maléfiques, ce qui paraît lié à l'un des aspects du symbolisme du fer* (UAMS, ELIF).

2. Le symbole du couteau est fréquemment associé à l'idée d'exécution judiciaire, de mort, de vengeance, de sacrifice (la main armée d'Abraham, lors du sacrifice d'Isaac). Le couteau est l'instrument essentiel des sacrifices. Un couteau à lame courte suggérerait plutôt les pulsions instinctives de l'homme, tandis que la lame longue évoquerait la noblesse et la hauteur spirituelle de qui porte l'épée. Il existe des couteaux néolithiques en os, en silex, en obsidienne, dont l'usage a survécu chez certains peuples pour les cérémonies et sacrifices rituels, bien après qu'ils eurent été remplacés par des couteaux de fer pour les usages profanes.

COYOTE

Animal néfaste et astucieux qui, dans les légendes cosmogoniques des Indiens de Californie, entrave l'action des héros créateurs et est responsable de tout ce qu'il y a de **mauvais** dans la création (KRIE, 73). Il est au héros créateur (le renard argenté) ce qu'est le *mauvais* au *bon jumeau** de la cosmogonie iroquoise. Il est notamment responsable de l'invention de l'hiver et de la mort (KRIR, 314-316).
A.G.

CRABE

1. Le crabe, comme de nombreux autres animaux aquatiques, est lié aux mythes de la sécheresse et de la lune. En Chine, il est associé au mythe de **Niu-tch'eou**, qui fut brûlée par le soleil. Les crabes sont la nourriture des **génies de la sécheresse**. Leur croissance est liée aux phases de la lune. Ils sont associés, au Siam, avec d'autres animaux aquatiques, aux rites

d'obtention de la pluie, ils assistent, chez les Tai, le gardien du *Bout des Eaux*, à l'entrée de la caverne cosmique.

Le crabe est, en Inde le signe zodiacal du Cancer, qui correspond au solstice d'été, début du mouvement descendant du soleil. Il est aussi, en certaines régions de la Chine, dit le **Pao-p'ou tseu**, le signe de la cinquième heure du jour : le rapport s'établit, de part et d'autre, avec les cycles solaires. Chez les Cambodgiens, le crabe est un symbole bénéfique : obtenir un crabe en rêve, c'est voir tous ses désirs comblés.

En Chine, on donnait parfois au crabe, selon un texte des T'ang, le nom de koei (malin, rusé), sans doute en raison de ses déplacements latéraux. Nous ne citerons que pour mémoire le symbolisme trivial du *panier de crabes* (BELT, GRAD, GUES, MASR, POKA). P.G.



CRABE. - Fragment. D'après une étude de Léonard de Vinci.

2. Dans la tradition des Munda du Bengale, après la tortue, premier démiurge, le crabe est dépêché par le -Soleil, Dieu suprême, époux de la lune, pour ramener la terre du fond de l'océan (ELIT, 122).

Selon un mythe des Andaman, le premier Homme se noie en chassant dans une crique ; il se transforme en animal aquatique et fait chavirer la barque de sa Femme partie à sa recherche : elle se noie aussi et descend le rejoindre, transformée en crabe. (SCHP, 162).

Le crabe est un avatar des **forces vitales** transcendantes, le plus souvent d'origine chthonienne, mais quelquefois ouranienne ; le crabe rouge de Mélanésie qui révéla la magie aux hommes en est un exemple.

Le crabe est un symbole lunaire ; dès l'Antiquité classique, son image était associée à celle de la lune, de même que celle de l'écrevisse, figurant sur la lame *lune* du Tarot, *parce que ces animaux, tout comme la lune, marchent soit en avant, soit en arrière* (RIJT, 180).

Un crabe figure sur certaines statues de l'art machica en Afrique, et symbolise le mal, ou le démon du mal. A.G.

CRANE

1. Le crâne, siège de la pensée, et donc du commandement suprême, est le chef des quatre *centres*, par lesquels les Bambara résument leur représentation macrocosmique de l'Homme ; les trois autres centres étant situés à la base du sternum, au nombril et au sexe. Sur les autels de la société initiatique Koré, quatre poteries, pleines d'eau céleste, recueillie à la première et à la dernière pluie de l'année, figurent ces quatre points ; la poterie centrale, représentant le crâne, contient *quatre pierres* de tonnerre* qui matérialisent le feu céleste, expression de l'esprit et de l'intelligence de Dieu, et son avatar microcosmique, le cerveau humain, forme de l'œuf cosmique et comme lui matrice de la connaissance (ZAHB).

2. Dans de nombreuses légendes européennes et asiatiques, le crâne humain est considéré comme un homologue de la voûte céleste, Ainsi dans le **Grimnismâl** islandais, le crâne du géant Ymir devient à sa mort la voûte du ciel ; de même, selon le **Rig-Véda**, la voûte céleste est-elle formée du crâne de l'être primordial (HARA, 81-82). Gilbert Durand (durs, 143 s) établit justement un parallèle entre la valorisation de la verticalité sur les plans du macrocosme social (les archétypes monarchiques), du macrocosme naturel (sacralisation des montagnes et du ciel), et du macrocosme humain ; ce qui explique aussi bien les innombrables formes de cultes des crânes (crânes des ancêtres ou crânes-trophées) que les analogies cosmo-génétiques, ci-dessus mentionnées. De la même loi d'analogie entre le microcosme humain et le macrocosme naturel procèdent les assimilations des yeux aux luminaires célestes et du cerveau aux nuages du ciel.

3. Le culte du crâne n'est pas limité à l'espèce humaine. Parmi les peuples de chasseurs, les trophées animaux jouent un rôle rituel important, qui est lié à la fois à l'affirmation de la supériorité humaine, attestée par la présence au village d'un crâne de grand gibier, et au souci

de préservation de la vie : le crâne est en effet le *sommet* du squelette, lequel constitue ce qu'il y a d'impérissable dans le corps, donc une *âme*. On s'approprie ainsi son énergie vitale.

4. *Tite-Live* 23, 24, raconte que les Gaulois cisalpins qui, en 216 av. J.C., avaient surpris et détruits dans une embuscade l'armée du consul romain Postumus, emportèrent les dépouilles et la tête coupée de ce magistrat en grande pompe. Son crâne, *orné d'un cercle d'or, leur servit de vase sacré pour offrir des libations dans les jetés. Ce fut aussi la coupe des pontifes et des prêtres du temple et, aux yeux des Gaulois, la proie ne fut pas moindre que la victoire. Le symbolisme du crâne rejoint celui de la tête**, considérée comme trophée guerrier. Il faut mentionner aussi les crânes des sanctuaires celtiques du sud de la Gaule : Entremont, la Roquepertuse et Glanum (Saint-Rémy-de-Provence), qui étaient accrochés à des entailles céphaliformes. Une salle des crânes existait à Entremont (OGAC 11, 4, 10, 139 s ; BENR).

5. Avec sa situation au sommet de la tête, sa forme de coupole, sa fonction de centre spirituel, le crâne est souvent comparé au ciel du corps humain. Il est considéré comme le *siège de la force vitale du corps et de l'esprit... En tranchant la tête du cadavre... en conservant le crâne par devers lui... le Primitif a atteint plusieurs buts ; d'abord celui de posséder le souvenir le plus direct, le plus personnel du défunt ; puis celui de s'approprier sa force vitale et ses effets bienfaisants pour le survivant. En accumulant les crânes, ce soutien spirituel prend de l'ampleur...* De là, ces monticules de crânes découverts par certaines fouilles (GORH).

6. Symbole de la mortalité humaine, mais aussi de ce qui survit après la mort : posséder le crâne de l'ennemi, c'est pins qu'un trophée, c'est la conquête de ce qu'il y a en lui de plus haut et de tout germe d'existence. Réceptacle de la vie à son haut niveau, le crâne est utilisé par les alchimistes dans leurs opérations de transmutation.

7. Dans la franc-maçonnerie, il symbolise le cycle initiatique : la mort corporelle prélude de la renaissance à un niveau de vie supérieur et condition du règne de l'esprit. Le symbole de la mort physique, le crâne, est l'analogie de la putréfaction alchimique, comme le tombeau est celui de l'athanor : l'homme nouveau sort du creuset où le vieil homme s'anéantit pour se transformer. Le crâne est souvent représenté entre deux tibias croisés en X, formant une croix de *saint André*, symbole de l'écartèlement de la nature sous l'influence prédominante de l'esprit et, en conséquence, symbole de perfection spirituelle.

CRAPAUD

1. Le crapaud est pour nous synonyme de laideur et de maladresse. Il a de toutes autres significations en Asie. Les Chinois ont vu, de toute antiquité, un crapaud dans la lune : la femme de Yi-le- Bon-Archer, qui s'était enfuie après lui avoir dérobé la drogue de l'immortalité qu'il avait reçue de la Reine Mère de l'Occident, parvint dans la **lune** et y fut transformée en crapaud. Elle en est demeurée la divinité. Ce qu'on pourrait, au moins à titre de curiosité rapproché de l'antique proverbe rapporté par Littré : *Ki crapaud aime, lunette (petite lune) li semble*. C'est aussi un crapaud qui *dévore* la lune au moment des éclipses*. Si la tradition chinoise semble parfois hésiter entre un aspect **yin** et un aspect **yang** du crapaud, c'est le premier qui prédomine, ce qui s'explique par la prédilection de l'animal pour les retraites sombres et humides. Le crapaud ne se distingue d'ailleurs pas toujours parfaitement ainsi de la grenouille, et le vieux crapaud, à condition d'être séché, permet comme elle d'obtenir la pluie. En outre, le crapaud protège des armes et les renvoie au tireur.

2. Les Vietnamiens, qui l'apprécient fort et connaissent aussi son rôle annonciateur de la pluie, disent qu'il est *l'oncle du Dieu du ciel, à qui il commande l'ondée bienfaisante ; quiconque le bat sera foudroyé par le Ciel*. Il est encore symbole de **succès** et, s'il est *écarlate*, symbole de force (on le donne comme fortifiant aux enfants), de courage et de richesse : *Que le garçon de talent porte dans ses bras le crapaud écarlate*, dit une légende d'image populaire vietnamienne. *Crapaud écarlate* est synonyme d'homme riche : faut-il expliquer cela par l'extrême rareté de l'animal ou par sa couleur faste ? Chavannes a admis la thèse d'un contresens sur le nom d'un personnage illustre parvenu à l'immortalité, et dont la dernière partie du nom, **tch'an**, signifierait *crapaud*. C'est une explication érudite qui ne satisfait guère le sens symbolique. Tenons- nous en à la valeur insigne de la couleur rouge.

3. En Occident, il semble bien que le crapaud ait été un symbole royal et solaire, antérieurement à la fleur de lis ; il figure à ce titre sur l'étendard de Clovis. Mais n'y a-t-il pas, ici encore, interroge Guenon, confusion avec la grenouille, symbole de résurrection ? Le crapaud est en effet le plus souvent considéré comme l'inverse de la grenouille, dont il serait la face infernale et ténébreuse : il intercepterait la lumière des astres par un processus d'absorption. Son regard fixe dénoterait une insensibilité, ou une indifférence à la lumière (DURV, GRAD, GUES, NGUC, SOUL), P.C.

4. Le crapaud est aussi l'attribut des morts. *Dans l'ancienne Egypte, le crapaud — comme la grenouille — était associé aux morts et l'on en a découverts momifiés dans les tombeaux... Le crapaud est, avec le serpent, l'attribut naturel du squelette au Moyen Age* (TERS, 135).



CRAPAUD. - Extraction du talisman de la tête du crapaud. Johannes de Cuba, Horus sanitatis, Paris, 1498.

5. En Grèce, il était le nom d'une courtisane célèbre, Phryné, qui se jeta toute nue dans les flots pour jouer à l'*Anadyomène*, après avoir pris part, avec d'autres courtisanes, aux *libres réjouissances, dont Aphrodite était le prétexte, et qui terminaient la fête des Poseidonia* (SECG, 379). Elle était saluée du titre d'interprète et prêtresse d'Aphrodite. Le crapaud semble avoir symbolisé en elle la **luxure**.

6. Chez les Maya Quiche il est un Dieu de la **pluie**. On dit encore en pays Maya que les crapauds *prient mieux que nous* pour obtenir la pluie (GIRP, 151). Dans l'iconographie aztèque il représente la terre (KRIR, 41).

Dans les mythes concernant l'origine du feu, chez certaines tribus indiennes d'Amérique du Sud (Tupinamba, Chiriguano), le crapaud se fait le complice de l'homme pour dérober le feu à son premier possesseur, le vautour (METT).

7. Les traditions africaines relatives au crapaud sont très diverses.

a) Pour les Bambara, il est censé se transformer en souris pendant la saison sèche (ZHAB). D'autre part, un lien existe entre l'homme et le crapaud du fait que **l'embryon humain**, à une certaine étape de la gestation, est censé se transformer en crapaud, s'il s'agit d'un embryon femelle — ou en margouillat, (petit lézard), s'il s'agit d'un embryon mâle. Lié à l'eau, à la terre, à la femme et à l'humidité, il passe pour guérir les brûlures, et on le dit invulnérable à la morsure du serpent, avatar du feu ; il serait capable de provoquer l'inertie du serpent M" le déglutit ; il est *en affinité avec le sexe de la femme amenant, lors du coït, la flaccidité post-éjaculatoire de la verge* (ZAHB, 58J. En fonction de ce même symbolisme, les Bambara *le comparent à la terre à laquelle le Soleil — cet autre serpent — ne peut nuire en la mordant, Enfin, comme tous les symboles associés du complexe terre-eau-lune, il exprime ésotériquement le concept de mort et de renouvellement, d'où son utilisation pour désigner une classe de société initiatique. L'instrument de musique qui le représente à cette occasion est le tambour à frottement, dont le symbolisme sexuel est évident* (ZAHB).

b) Chez les tribus Bamoun, son nom est Tito. *Il est la synthèse des horizontales et des verticales. Il évoque la silhouette d'un personnage assis ou d'un porteur. Il joue un rôle très important dans les légendes des origines... sur les bords du lac Tchad, c'est au crapaud que les célèbres femmes à plateau doivent une mode toute fondée sur les liens mystiques qui nouent à la vie du crapaud la vie de ces tribus* (MVEA, 61).

c) Cependant, pour les pygmées Bambuti, le crapaud serait un *esprit maléfique*, responsable par sa maladresse (voulu ?) de l'installation de la mort sur la terre (SCHP, 76).

d) Selon la tradition peule de Kaydara, l'huile de crapaud pénètre la pierre (voir pierre* plate, symbole de la double connaissance). Au disciple qui lui demande comment passer de l'ignorance au savoir, le maître de l'initiation répond : *Transforme-toi en huile de crapaud*. C'est dire que l'homme, sans déplacer les choses, peut les pénétrer jusque dans leur profondeur par la fluide finesse de son esprit (HAMK, 6). A.G.

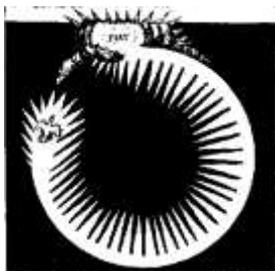
8. Dans les traditions de la magie et de la sorcellerie, le crapaud joue aussi son rôle. Quand il se tient sur l'épaule gauche d'une sorcière, il est une des formes du démon ; ce qui est censé très bien marqué par les deux cornes minuscules qu'il porte sur le front. *Les sorcières en prenaient un soin infini ; elles baptisaient leurs crapauds, les habillaient de velours noir, leur mettaient des sonnettes aux pattes et les faisaient danser* (GRIA, 134). La pierre qui existe, dit-on, dans la tête des crapauds était un talisman précieux pour obtenir le bonheur sur la terre (GRIA, 386).

CRÉATION

1. L'illustration ci-contre représente la création du monde par la Trinité. *D'un nuage figurant le Père, première personne de la Divinité dont l'essence demeure cachée, s'échappe le Verbe par excellence, représenté par le mot **Fiat**, expression de la volonté créatrice, Et la Colombe de l'Esprit-Saint, procédant de ces deux, hypostases, prend son vol comme un souffle, celui du Ruah Elohim, et fait le tour du cosmos, qu'elle ceint ainsi d'un trait lumineux composé d'une multitude- de rayons et au moyen duquel elle délimite l'espace infini des ténèbres* (Roberto Fludd., Utriusque cosmi Historia, Oppenheim 1619 ; in GRIA, 225).

2. La création symbolise la fin du chaos par l'entrée dans l'univers d'une certaine **forme**, d'un ordre, d'une hiérarchie. *L'ordre suffit à caractériser l'invention* (Pascal).

L'invention est la perception d'un ordre nouveau, de nouvelles relations entre termes différents ; la création, la mise en place de cet ordre par une énergie. Selon les différentes cosmogonies, qu'il ne nous appartient pas de résumer ici, (on peut voir à ce sujet l'excellent livre SOUN) l'œuvre du créateur précède ou suit le chaos. Celui-ci n'est qu'une première phase : une masse élémentaire et indifférenciée (voir tohu-bohu*), que l'esprit pénètre ensuite en lui donnant forme. La création au sens strict, *di te a nihilo*, est l'acte qui fait exister ce chaos. Celui-ci évoluant, le temps commence : mais cet acte créateur est extratemporel. L'acte de création au sens large est l'énergie, qui organise les données premières informes ;



CREATION. - La création du monde d'après l'enseignement ésotérique. In Roberto Fludd, Utriusque Cosmi Historia, Oppenheim, 1619.

la création est l'effet de cette énergie. Dans certaines cosmogonies, ce monde précède la création, celle-ci n'étant conçue que comme un premier principe de distinction ou comme l'énergie qui éveille les formes encloses dans le magma originel.

Dans la hiéroglyphique traditionnelle, attribuée aux Egyptiens, les aspects principaux de la création sont figurés par quatre dessins géométriques : la spirale, qui indique l'énergie cosmique insufflée par l'esprit créateur ; la spirale carrée, qui signifie cette énergie à l'œuvre au sein de l'univers; une masse aussi informe que possible, comme un vague nuage, image du chaos primitif ; le carré, qui représente la terre et le monde organisé, établi sur la base des quatre points cardinaux.

Après l'acte créateur, deux forces sont généralement distinguées, l'une immanente dans la matière, qui est la matière elle-même participant de l'énergie créatrice et tendant spontanément

à des formes toujours différenciées ; l'autre transcendante, l'énergie créatrice qui poursuit son œuvre et la soutient dans l'existence, le monde étant conçu comme une création continue.

3. Aucun texte de la mythologie celtique n'évoque directement la création du monde. Mais il est assez souvent question d'un personnage primordial, dieu, ou héros, ou héroïne, qui défriche la ou les premières plaines, fait jaillir lacs et rivières, en même temps qu'il est le père d'une nombreuse descendance. L'Irlande a subi ainsi cinq invasions mythiques, et à chaque fois surgissent de nouvelles plaines, de nouveaux lacs, de nouvelles rivières qui portent le nom de leur créateur et abolissent le chaos naturel, rendant ainsi possibles l'implantation humaine, l'élevage, la chasse et ultérieurement la culture. Le symbolisme de cet aspect, très partiel, de la création, rejoint ainsi celui de l'eau* et de la plaine*. On peut rattacher aussi aux idées directrices de la création du monde le thème de la Bataille de Mag Tured entre les dieux (Tuatha Dé Danann, représentant la société divine et humaine, ordonnée, hiérarchisée, et les Fomoiré* (qui sont une image du chaos et du monde antérieur à la Genèse) (LEBI, passim). L.G.

CRÉMATION

1. Symbole de toute sublimation : la crémation détruit ce qui est l'inférieur, pour mieux frayer la voie au supérieur. Dans les mythologies, les traditions, et jusque dans l'alchimie, le passage dans la fournaise conditionne l'élévation à un niveau supérieur d'existences.

Un rite de crémation sacrificielle (s'il ne s'agit pas d'un mythe évhémérisé) est résumé brièvement par les **Scholies Bernoises** ; *Taranis Dis Pater s'apaise chez eux de la façon suivante : on brûle un certain nombre d'hommes dans une cage de bois...* Il est confirmé par César dans le **de Bello Gallico** : *D'autres ont de grands mannequins dont les parois sont en osier et qu'ils remplissent d'hommes vivants. Ils y mettent le feu et les hommes meurent environnés de flammes.* Mais on ne connaît rien de semblable dans les sources insulaires, hormis le mythe de la maison de fer que l'on porte au rouge et dans laquelle les Ulates sont enfermés par trahison, dans le récit de *l'ivresse des Ulates* ; un mythe semblable existe dans le Mabinogi gallois de Branwen, fille de Llyr. (OGAC, 7, 34 et 56, CELT, 2, passim).

2. L'interprétation analytique du mythe confirme le sens symbolique général de la crémation : on brûle en soi — ou hors de soi — ce qui s'oppose à l'élévation. Si c'est en soi que sont brûlés les obstacles, c'est un perfectionnement intérieur qui en résulte ; si c'est hors de soi que sont détruites les oppositions, c'est à l'extérieur que le pouvoir est consolidé. De même pour les sacrifices : un sacrifice extérieur ne confère qu'une pureté rituelle ; un sacrifice intérieur (brûler ses propres démons), une pureté personnelle.

CRÉPUSCULE

Symbole étroitement lié à l'idée de l'Occident, la direction où le soleil décline, s'éteint et meurt. 11 exprime **la fin d'un cycle** et, en conséquence, la préparation d'un renouveau. Les grands exploits mythologiques, qui préluderont à une révolution cosmique, sociale ou morale, s'accomplissent au cours d'un voyage vers l'Ouest : Persée cherchant à tuer la Gorgone, Héraclès le monstre du Jardin des Hespérides, Apollon s'envolant chez les Hyperboréens, etc.

Le crépuscule est une image spatio-temporelle : **l'instant** suspendu. L'espace et le temps vont chavirer à la fois dans l'autre monde et l'autre nuit. Mais cette mort de *l'un* est annonciatrice de *l'autre* : un nouvel espace et un nouveau temps succéderont aux anciens. La marche vers l'Ouest est la marche vers l'avenir, mais à travers des transformations ténébreuses. Au-delà de la nuit, on espère de nouvelles aurores.

Le crépuscule revêt aussi pour lui-même, et il symbolise, la beauté nostalgique d'un déclin. Il est l'image et l'heure de la **mélancolie**.

CRETE

Symbole de ce qui est prédominant dans un être ; au-dessus de la tête, au-dessus du casque, la crête pourrait figurer rame, l'amour, la personnalité. Elle manifesterait l'effort d'une être pour se hisser au sommet de sa condition.

CREUX

Symbolique opposée à celle de la montagne* et se rattachant à celle de la caverne*, dont elle souligne le caractère de profondeur, de vide ou de virtuel. Il signifie le passif ou le négatif, l'autre face de l'être et de la vie : réceptacle virtuel, mais vide, de l'existence. Ainsi en fait-on la résidence de la mort, du passé, de l'inconscient, ou du possible. D'une façon plus générale, c'est l'aspect nocturne, négatif, de chaque symbole (voit arbre* creux) et, pourrait-on dire, de chaque idée et de chaque être.

CRI

1. Dans les lois irlandaises, le cri a valeur de **protestation** légale. Mais il faut pour cela qu'il soit poussé dans des conditions de **lieu** et de temps généralement déterminées avec une grande précision. Du point de vue religieux ou traditionnel, le cri a quelque chose de **maléfique et de paralysant**. Tous les Ulates qui, par exemple, entendirent le cri de la déesse Mâcha, furent atteints de faiblesse (pas plus de force qu'une femme en couches) au moins une fois dans leur vie, pendant cinq jours et quatre nuits, ou cinq nuits et quatre **jours**. C'était en punition d'une contrainte exercée sur Mâcha par le roi Conchobar, pour qu'elle courût en même temps que ses chevaux. Mâcha, qui était enceinte, gagna la course, mais, à son arrivée, elle accoucha de deux jumeaux* et mourut. C'est avant de mourir qu'elle poussa son cri : un cri de malédiction et de vengeance. La tradition du cri maléfique existe encore dans le domaine arthurien : Kulhwch menace de pousser un cri de protestation, si on ne le laisse pas pénétrer à la cour d'Arthur. Elle a largement subsisté dans le folklore breton avec le **hoper noz crieur de nuit** (ou encore **chwitel- lour noz siffleur de nuit**, **bugul-noz enfant, pâtre de nuit** dans le pays de Vannes), qui lance son cri et attire les voyageurs dans des traquenards. On peut comparer cette donnée mythique au cri de Ru- ben, fils aîné de Jacob, qui faisait **mourir** de frayeur quiconque l'entendait, ou au cri de l'âne, à trois pieds, dans le Bundeshesh (REVC, 7, 225, 230). L.G.

2. Le cri maléfique et paralysant est de toutes les traditions. On connaît les fameux cris de guerre des Indiens d'Amérique. **Halala**, criaient Grecs et Troyens eu s'élançant au combat. La déesse de la guerre reçoit ce nom de Halala dans Pindare. *Les Romains poussaient leur clamor, au moment de l'assaut. Tacite mentionne le barditus ou barritus, cri de guerre des Germains, qu'ils proféraient en plaçant leur bouclier* devant leur bouche, comme un résonateur. Plus tard, les Romains adoptèrent les cris des Barbares dans leur armée ; ils les poussaient progressivement, commençant par un murmure à peine sensible et allant jusqu'à un immense mugissement* (LAVD, 308 b).

3. Dans le Coran, le Cri est personnifié et identifié au cataclysme. C'est le **châtiment** qui fond soudain sur les implis et les injustes :

*la cataclysme fondît sur eux,
et, le matin suivant,
ils gisaient dans leurs demeures.*

(Sourate 7,78).

Et le Prophète cite l'exemple de Lot (*Genèse 19*, 1-29), lors de la destruction de Sodome et de Gomorrhe. Non seulement les deux villes disparurent pour leur corruption, mais la femme de Loth fut pétrifiée en colonne de sel pour sa désobéissance. De même, dans la *Sourate 11*, 67-68 :

*Le Cri saisit ceux qui avaient été injustes,
et le matin suivant
ils gisaient dans leurs demeures
comme s'ils n'y avaient jamais habité.*

Ou encore :

*Ces hommes s'aveuglaient dans leur ivresse.
Le Cri les saisit à l'aube...
Ils creusaient des montagnes en toute sécurité
pour en faire des demeures.
Le Cri les saisit au matin ;*

leurs actions ne leur ont pas été profitables.

(15,72-73, 80-84).

Plus loin, le cri est comparé à l'ouragan, envoyé par Dieu :

*Nous avons puni chacun d'entre eux,
à cause de son péché.*

*Il en est, parmi eux,
à qui nous avons envoyé un ouragan.*

*Il en est, parmi eux,
que le Cri a saisis (29, 40).*

*Nous avons envoyé contre eux un seul Cri
et ils devinrent semblables
à l'herbe desséchée d'un enclos (54, 31).*

4. Le cri de guerre symbolise la colère punitive des dieux, comme le cri de douleur la protestation humaine, et le cri de joie **l'exubérance de la vie**. Selon la pensée magique, proférer c'est, en quelque sorte, produire ; clamer la colère vengeresse du Tout-Puissant, c'est mobiliser les forces de celui-ci contre l'adversaire ; imiter les bruits de tonnerre de l'ouragan et des cataclysmes, c'est provoquer la tempête et la diriger sur l'ennemi. Le cri de l'homme est un moyen de capter les énergies du cri du ciel. Certaines disciplines japonaises confèrent aux initiés du suprême degré le pouvoir de tuer par un cri.

Des cris de fête retentissaient en Grèce lors de la procession qui reconduisait solennellement les *hiera* (mystères sacrés) d'Athènes à Eleusis par la Voie sacrée. Un dieu personnifiait le cri, *Iakchos*. *Sous la direction de leur Kosmète, les éphèbes formaient l'escorte et, en tête du cortège, sortie du temple de Déméter, la statue d'Iakchos s'avancait sur un char, accompagnée de son prêtre, l'Iiakchagogos. Des cris enthousiastes, Iakchos, ô Iakchos, étaient poussés en l'honneur du jeune dieu. Personnification d'un cri..., il était devenu l'avatar éleusinien de Dionysos... Aristophane le nomme l'inventeur du chant de fête, le compagnon et guide auprès de Déméter... Et Strabon l'appelle encore le daïmon de Déméter, archégète des mystères.* (SECG, 150). Associé à Déméter et à Dionysos, le cri est ici l'expression de la fécondité, de l'amour, de la vie ; il symbolise toute la joie d'exister. La première entrée de l'air dans les poumons du nouveau-né se manifeste par un cri. Un cri tue, un autre confirme la vie.

CRIBLE

1. Symbole de la séparation du bien et du mal, des bons et des mauvais, de l'esprit critique, du choix impitoyable, du jugement impartial et sans amour. Il symbolise le principe de la mécanique appliqué à **l'appréciation** des actes moraux et des créations spirituelles. C'est à Satan que le Christ attribue cette façon de juger comme avec un crible : *Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamé pour vous cribler comme le froment ; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas* (Luc, 22, 31-32). Le crible est l'épreuve de la solidité, de la qualité de bon grain, du grain dépouillé de toute poussière.

2. Il est aussi l'épreuve, soit de la persécution, soit du châtement. Il devient alors **l'instrument de la justice divine**. Isaïe décrit ainsi la colère de Dieu : *Yahvé vient cribler les nations au crible destructeur, mettre le mors de ses brides à la mâchoire des peuples* (30, 28). *Passer au crible* est une menace que Yahvé brandit contre les pécheurs : *Je vais donner des ordres, dit Yahvé, et secouer la maison d'Israël parmi toutes les nations, comme on secoue dans un crible, sans que la plus petite pierre tombe à terre* (Amos, 9, 9). Ici, le crible est censé ne retenir que les fautes, et jusqu'aux moindres fautes : toute défaillance, si minime soit-elle, sera prise en considération.

Il y a en effet deux façons d'envisager l'opération du crible : soit le crible qui retient la pierraille (les pécheurs) pour laisser passer le sable fin (les justes) ; soit le crible qui retient le grain (les justes), tandis que la poussière de paille est éliminée (il faut alors traduire : sans qu'aucun grain tombe à terre). C'est en ce sens péjoratif que le prophète parle de la criblure, ce qui est tombé du crible et qui est indigne et dépourvu de toute valeur. *La criblure du froment, ce*

qui est passé à travers le crible, c'est le rebut, la matière des fraudeurs et des exploités. Ce que le crible a rejeté est voué à la mort et au châtement. (*Amos*, 8, 6).

3. Dans les représentations égyptiennes, le scribe a souvent pour attributs de l'encre et un roseau pour écrire, et un van pour apprécier. Le scribe comptait et notait *les boisseaux de blé vanné*. Le crible symbolise ici, sur les genoux du scribe, le discernement des valeurs réelles : on ne fera pas enregistrer de l'ivraie pour du grain, de mauvaises actions pour de bonnes, des mensonges pour paroles divines. On pourrait dire que le crible symbolise le sens des valeurs.

4. Le crible a été considéré comme un des instruments de divination, de discrimination : lorsque le nom d'un coupable est prononcé, le crible, suspendu par des tenailles et tenu par le doigt du milieu de deux assistants, se met à tourner. C'est la coccinomanie ou art de *faire tourner le sas*, vieux mot désignant le crible.

On retrouve ici le caractère **divinatoire** attaché aux objets en rotation, car le mouvement giratoire présente toujours un caractère mystérieux et souvent diabolique (GRIA, 329).

CRISTAL

1. Le cristal est un symbole de limpidité et de *pureté*, ainsi que d'idée claire et d'esprit lucide. La lumière pénétrant le cristal est une image traditionnelle de la naissance du Christ ; ainsi Angéus Silesius : *Marie est un cristal, son Fils, la lumière céleste ; ainsi la traverse-t-il toute sans pourtant la briser*. Il est l'objet d'un même émerveillement chez les mystiques, les conteurs fantastiques et les surréalistes.

2. Le cristal est aussi un embryon : il naît de la terre, du roc ; selon la minéralogie indienne, il se distingue du diamant par son degré de maturité embryologique : le cristal n'est qu'un diamant insuffisamment *mûr* (ELIM, ELIF).

3. Sa transparence est un des plus beaux exemples d'union des contraires : le cristal, bien qu'il soit matériel, permet de voir à travers lui, comme s'il n'était pas matériel. *Il représente le plan intermédiaire entre le visible et l'invisible. Il est le symbole de la divination, de la sagesse et des pouvoirs mystérieux accordés à l'homme. Ce sont des palais de cristal que les héros de l'Orient ou de l'Occident rencontrent au sortir des sombres forêts dans leur quête d'un talisman royal. Une même croyance unit le quartz tjuringa des initiés australiens au Saint Graal de la chevalerie occidentale taillé dans l'émeraude mystique* (SERH, 102-103).

4. Il n'est pas téméraire de rapprocher de ce point de vue celui du *chamanisme océano-australien*, voire nord-américain, qui fait du cristal de roche des *pierres de lumière*, détachées du Trône céleste, et des instruments de la **clairvoyance** du chaman. A Bornéo, le chaman Dayak utilise, pour découvrir l'âme du malade, différents objets magiques, dont les plus importants sont des cristaux de quartz : bâta ilau (ou pierre de lumière).

A Dobu (Mélanésie), le guérisseur *perçoit dans le cristal la personne qui a provoqué la maladie, qu'elle soit vivante ou trépassée* (ELIC, 327). En Australie, les cristaux de roche, qui jouent un rôle important dans l'initiation de l'homme-médecine, sont d'origine céleste... Ils sont fréquemment considérés comme des fragments détachés du trône de l'Être suprême céleste. Même croyance chez les Negritos de Malacca. Chez les Semang et les Dayaks, les chamans ont des *pierres-lumière*, qui reflètent tout ce qui arrive à l'âme du malade et, partant, où elle se trouve égarée. Chez les Negritos, le guérisseur voit aussi la maladie *dans les cristaux*. Ces cristaux sont censés habités par des esprits qui lui montrent la maladie (Cenoï) (ELIC, 305 ; SCHK, 154).

5. En étroite relation avec le serpent-arc-en-ciel, ils octroient la faculté de s'élever au ciel. Même symbolisme chez les Indiens d'Amérique. Le cristal est ainsi considéré comme une substance sacrée d'origine ouranienne, comportant des pouvoirs de clairvoyance, de sagesse, de divination et la capacité de voler. *Les hommes-médecine d'Australie et d'ailleurs rattachent d'une manière obscure leurs pouvoirs à la présence, à l'intérieur même de leur corps, de ces cristaux* (ELIC 135-136).

6. Les pierres transparentes ou translucides telles que le cristal de roche, ou quartz, l'obsidienne, la diorite du sud, sont employées traditionnellement chez les Indiens de la Prairie

comme talismans et producteurs de vision : ils facilitent la transe, laquelle permet la perception de l'invisible. Che/ les Navaho c'est le cristal de roche qui, le premier, élève le soleil, illuminateur du monde (ALKC, 65). Chez les Maya, des prêtres lisaient l'avenir dans des fragments de cristal de roche immergés dans une coupe d'hydromel, pour *qu'il éveille à la conscience* (KRIR, 105).
A.G.

7. Le cristal de roche était tenu en haute estime par les premiers chrétiens qui le considéraient comme un symbole de l'Immaculée Conception. En Ecosse, plusieurs clans conservaient des boules de cristal qu'ils considéraient comme des *pierres de victoire* ; l'eau dans lesquelles on les lavait était utilisée comme médicament tant pour les hommes que pour le bétail. Le cristal de roche, particulièrement en Australie et en Guinée, est considéré comme la pierre de pluie par excellence (BUDA, 311-312). Il était déjà utilisé dans la médecine antique, selon Pline, en particulier pour soigner les maladies des reins.

Selon les traditions arabes il *préserve des terreurs de la nuit* (MARA, 272).

Le Prei-lithon, poème d'Orphée (?) sur les pierres, dit que *le cristal est l'auteur de la flamme, comme la sagesse donne naissance à l'amour divin*,

8. *En Australie comme en Occident, le cristal symbolise la substance fluidique ou rayonnante, de l'Autre Monde, des autres plans inconnus de l'homme. Il représente les pouvoirs donnés à l'Homme par l'Invisible. Le corps de l'initié est dit bourré de cristal de roche, c'est-à-dire rempli de substance spirituelle... En Amérique du Sud, la même pierre, appelée pierre du ciel, est le symbole de la substance magique qui, pénétrant les yeux et le corps du prêtre, le rend capable de voir et de vivre par-delà sa prison de chair* (SERH, 102).

9. Les messagères de l'Autre Monde celtique, selon la majorité des textes irlandais, viennent sous forme d'oiseaux ; mais quand elles viennent par mer, elles utilisent des bateaux de verre ou de cristal. Ces matériaux symbolisent apparemment une perfection technique inaccessible à l'industrie humaine (ZEIP, 17, 193-205). Ou bien la transparence du navire de cristal symbolise l'immatérialité même du voyageur et le caractère tout spirituel de sa mission. Les Elfes*, comme Cendrillon, avaient des sandales de cristal ou de verre.

10. Une interprétation psychanalytique du **Palais de cristal** s'appuie notamment sur le conte de Perrault, **Gracieuse et Percinet**. Perdue dans une sombre forêt, tombée à terre d'épuisement, invoquant Percinet : *Est-il possible que vous m'ayez, abandonnée ? Gracieuse vit tout d'un coup la plus belle et la plus surprenante chose du monde : c'était une illumination si magnifique qu'il n'y avait pas un arbre dans la forêt où il n'y eût plusieurs lustres remplis de bougies ; et dans le fond d'une allée elle aperçut un palais tour de cristal qui brillait autant que le soleil... Reçue dans ce palais de féerie, elle fut menée dans une grande salle, dont les murs étaient de cristal de roche... Toute son histoire y était gravée, et chacun de ses actes s'inscrivait sur ces murs de cristal. Tel est le symbolisme des Palais de cristal et, plus généralement, de tout palais surgissant de terre à la volonté des fées. Le conte en fait l'habitable des images gravées dans noire **Inconscient** et qui racontent, à travers nom, l'histoire du monde. Pour les initiés, les images ancestrales s'impriment dans la substance lumineuse du corps astral — ultime enveloppe de l'âme — d'où leur nom de **clichés astraux**. Ceux-ci renaissent d'existence en existence et perpétuent à travers les siècles des fantasmes appartenant aux époques et aux milieux les plus divers* (LOEF, 84-85). Corps astral, inconscient collectif, quel que soit le substrat de l'image, le palais de cristal semble bien appartenir aux archétypes du rêve et de la rêverie.

CROCODILE

1. L'Occident retient du crocodile sa voracité, mais en fait surtout un symbole de duplicité et d'hypocrisie. En mythologie chinoise, le crocodile est l'inventeur du tambour* et du chant ; il joue donc un certain rôle dans le rythme et l'harmonie du monde ; on y connaît aussi un crocodile produisant un éclat de lumière. Les légendes cambodgiennes mettent aussi le crocodile en rapport avec l'éclat d'une gemme et d'un diamant. Dans tous ces cas, nous rejoignons le symbolisme de l'éclair, ^traditionnellement associé à celui de la pluie*.

Car le crocodile est naturellement en rapport avec l'eau, soit qu'il la produise, soit qu'il règne sur elle. Il est, dans l'Inde, la *monture* du **mantra Vam**, qui est la semence **verbale** de l'Eau.

L'iconographie ne le distingue pas toujours du makara*. Monture, de Varuna, qui est le *Seigneur des Eaux*. Dans les légendes et les conceptions populaires du Cambodge, le roi de la terre et des eaux n'est pas le nâga angkorien, mais son homophone et homologue exact le **nâk**, qui est un crocodile. **L'asura Bali**, le **Kron Pâli** cambodgien, *maître de la terre*, est un crocodile.

La *bannière du crocodile*, utilisée au Cambodge dans les rites funéraires, est aussi mise en rapport avec la légende de **Kron Pâli**. Elle rappelle en tout cas que Pâli règne sur le monde inférieur, ce qu'il faut rapprocher de l'attribution du crocodile au **Seth** égyptien (le Typhon *grec*), *symbole des ténèbres et de la mort*. Le crocodile est d'ailleurs lié au royaume des morts dans de nombreux pays d'Asie (DANA, GRAD, GUES, PORA, SOUN).

2. Chez les Pueblo-Mixtèques et les Aztèques (ancien Mexique), la terre est née d'un crocodile qui vivait dans la mer originelle. Dans le Codex Borgia, le crocodile est représenté comme symbole de la terre (KRIR, 62). Le *Crocodile de la maison du ruissellement* est aussi un des noms donnés dans un manuscrit du **Chilam Balam** au Dragon Céleste qui vomira le déluge à la fin du monde.

Dans la version maya de la genèse, le grand crocodile originel porte la terre sur son dos dans une conque*.

Divinité chthonienne, il apparaît souvent comme substitut du grand Jaguar*, maître des mondes souterrains. A ce titre il est fréquemment associé aux nénuphars*.

Symbole d'abondance, à dominante lunaire, il est souvent représenté dans la glyptique maya avec le signe *u* (signe de la lune) sur la tête, d'où jaillissent des nénuphars ou des pousses de maïs. Ailleurs, des plantes sortent directement de son nez, fait de coquillages*.

Substitut du jaguar, il veille, dans la mythologie maya aux extrémités des quatre chemins, comme fait le jaguar chez les Aztèques. Dans ce cas, il est souvent bicéphale, et peut être remplacé par des serpents ou des lézards (THOH). L'association, dans la glyptique maya, du crocodile et d'une mâchoire ouverte souligne encore sa parenté avec le jaguar, mâchoire de la terre dévorant le soleil.

Dans de nombreux mythes indiens d'Amérique du Sud, le crocodile apparaît également comme un substitut du jaguar, expression des forces chthoniennes. Il a généralement pour antagoniste la tortue. (LEVC). La complémentarité jaguar-crocodile recouvre celle des éléments feu et eau dont ils sont les avatars, ou les maîtres,

Chez les Mélanésiens, le crocodile-ancêtre, fondateur de la quatrième classe sociale, la dernière en date, a également le serpent pour substitut (MALM). A.G.

3. Dans la mythologie égyptienne, le crocodile Sobek, qui assiste avidement à la psychostasie*, est le *Dévorateur*. Il engloutira les âmes qui n'auront pu se justifier et qui ne seront plus qu'ordure* dans son ventre. Mais pour la traversée des gués avec les troupeaux, on recourait à de nombreux procédés magiques pour éviter le crocodile ; il était même chanté, par dérision sans doute, comme le *Charme des Eaux*. Des temples lui furent élevés, cependant, dans la région des lacs ; une ville lui fut dédiée : Crocodilopolis. *Levé des eaux primordiales*, il fut invoqué comme le *taureau des taureaux*, *grand être mâle*, dieu de fécondité, à la fois aquatique, chthonien et solaire. On le voyait en effet sortant des ondes, comme le soleil au matin, et dévorant les poissons, considérés comme les ennemis du soleil. On apprivoisait des crocodiles sacrés, que l'on ornait de bijoux (POSD, 71). En d'autres régions d'Egypte, ils étaient au contraire considérés comme des monstres. Les hiéroglyphes traduisent cette diversité de sentiments et de croyances, en même temps qu'ils en donnent une explication tout au moins partielle : les yeux du crocodile indiquent le lever du jour ; sa gueule, un meurtre ; sa queue, les ténèbres et la mort.

4. Pour Plutarque, (*Isis et Osiris*, 75), le crocodile sera un symbole de la divinité. Mais les raisons qu'il en donne sont parmi les plus faibles de l'herméneutique sacrée : *Il n'a point de langue ; or la raison divine n'a point besoin de paroles pour se manifester. C'est le seul animal qui, vivant au milieu des eaux, ait les yeux couverts d'une membrane légère et transparente : il voit sans être vu, privilège du premier des dieux. Les crocodiles produisent soixante œufs qu'ils*

mettent autant de jours à faire éclore. C'est aussi soixante années qu'ils vivent le plus longtemps. Or le nombre soixante est le premier que les astronomes emploient dans leurs calculs.

Dans la Bible, le crocodile, sous le nom du Léviathan* est décrit comme un des monstres du chaos primitif (*Job, 40, 25 ; 41, 26*).

C'est d'ailleurs cette image qui a prévalu dans les rêves, tout au moins des Occidentaux : le crocodile s'apparente au dragon quant à sa signification, mais il renferme une vie encore plus ancienne, plus insensible, capable de détruire impitoyablement celle de l'homme il est un symbole négatif, car il exprime une attitude sombre et agressive de l'inconscient collectif (AEPR, 275).*

5. Sa position d'intermédiaire entre les éléments terre et eau fait du crocodile le symbole des contradictions fondamentales. Il s'agit dans la vase, d'où sort une végétation luxuriante : à ce titre, il est symbole de fécondité. Mais il dévore et détruit, sortant soudain des eaux et des roseaux : à ce titre, il est le démon de la méchanceté, le symbole d'une nature vicieuse. Fécondité, cruauté, il est l'image de la mort et joue un rôle de psychopompe : les défunts étaient parfois représentés en Egypte sous forme de crocodiles. Il ressemble aux grands hydro-sauriens préhistoriques et aux dragons des légendes : à ce titre, il est le maître des mystères de la vie et de la mort, le grand initiateur, le symbole des connaissances occultes, la lumière alternativement éclip­sée et foudroyante.

CROISSANT

1. L'une des formes les plus caractéristiques des mouvements de la lune : symbole à la fois du changement et du retour des formes ; se rattache à la symbolique du principe féminin, passif, aquatique.

2. Artémis* — Diane — identifiée avec la lune dans l'Antiquité, *déesse nocturne, honneur des astres, protection des bois*, était souvent représentée un croissant de lune dans les cheveux ou à la main. Une déesse romaine, Lucine, identifiée avec Diane par Cicéron, présidait aux accouchements : elle portait aussi un croissant de lune dans les cheveux. Déesse de la chasteté, elle était également celle des naissances. Ainsi le croissant de lune symbolise-t-il la **chasteté et la naissance**, avec le double aspect, diurne et nocturne, de celle-ci. On notera que la Vierge du christianisme est souvent comparée, dans les litanies, à la lune.

3. Associé à une étoile, dans divers pays musulmans, le croissant de lune serait l'image du paradis. Les tombeaux des saints, jusqu'au fond du Maghreb, empruntent des formes riches de valeur symbolique, parmi lesquelles le croissant tient sa place : *leur base carrée symbolise la terre et le corps ; la coupole — parfois un cône très allongé comme au Mزاب — représente l'âme végétative ; le croissant et l'étoile figurent, au sommet, la triple flamme de l'esprit (SERH, 73)*. Pour René Guenon, le croissant lunaire participe également du symbolisme de la coupe*.

4. Il est aussi pour l'Islam symbole de résurrection. Le croissant n'est pas une figure achevée, four en l'étant presque. Il diffère de la sphère close. Les théologiens musulmans disent que le croissant est à la fois ouvert et fermé, à la fois expansion et concentration. Le trait, juste au moment de se clore sur lui-même, s'arrête et laisse voir une ouverture. De même, l'homme n'est pas emprisonné dans la perfection du plan divin... Le signe du croissant apparaît surtout comme un emblème de la résurrection. Il semble se refermer, s'étrangler, mais voilà qu'une échappée, ouvre sur l'espace libre, sans limites. Ainsi, la mort paraît se refermer sur l'homme, *mais celui-ci renaît à une dimension autre, infinie. On place donc le signe du croissant sur les tombes. Dans le symbolisme de l'alphabet arabe, la lettre n, qui a précisément la forme d'un croissant, arc de cercle surmonté d'un point, est aussi la lettre de la résurrection. Les prières destinées au service des morts ont des versets qui riment principalement en n. En arabe, cette lettre se prononce noun, qui signifie également un poisson (BAMC, 135)*. Or, dans une parabole coranique, le poisson est un symbole de vie éternelle.

5. Le croissant, emblème des Ottomans, est devenu, à partir des Croisades, celui de la plupart des pays musulmans ; encore aujourd'hui plusieurs d'entre eux portent ce signe sur leur drapeau national (Pakistan, République arabe unie, Tunisie, Turquie...) Cet emploi, d'abord

occasionnel, a peu à peu pris valeur de symbole, parallèlement à celui de la Croix chrétienne. *Ainsi, l'organisation qui correspond à la Croix-Rouge en Islam est le plus souvent le Croissant-Rouge (RODL).*

CROIX

1. La croix est un des symboles qui sont attestés dès la plus haute Antiquité : en Egypte, en Chine, à Cnossos, en Crète, où l'on a trouvé une croix de marbre datant du XV^e siècle avant J.C. La croix est le troisième des quatre symboles fondamentaux (selon Chas) avec le centre*, le cercle*, le carré*. Elle établit une relation entre les trois autres : par l'intersection de ses deux droites qui coïncide avec le centre, elle ouvre celui-ci sur l'extérieur ; elle s'inscrit dans le cercle qu'elle divise en quatre segments ; elle engendre le carré et le triangle, quand ses extrémités sont reliées par quatre droites. La symbolique la plus complexe dérive de ces simples observations : elles ont donné naissance au langage le plus riche et le plus universel. Comme le carré, la croix symbolise la terre ; mais elle en exprime des aspects intermédiaires, dynamiques et subtils. La symbolique du quatre* se rattache en grande partie à celle de la croix, mais surtout en ce qu'elle désigne un certain jeu de relations à l'intérieur du quatre et du carré. La croix est le plus *totalisant* des symboles (CHAS, 365).

2. La croix, dirigée vers les quatre points cardinaux, est d'abord la **base de tous les symboles d'orientation**, aux différents niveaux d'existence de l'homme. *L'orientation totale de l'homme exige... un triple accord : l'orientation du sujet animal par rapport à lui-même ; l'orientation spatiale par rapport aux points cardinaux terrestres ; l'orientation temporelle enfin par rapport aux points cardinaux célestes. L'orientation spatiale s'articule sur l'axe Est-Ouest, marqué par les levers et couchers du soleil. L'orientation temporelle s'articule sur l'axe de rotation du monde, à la fois Sud-Nord et Bas-Haut. La croisée de ces deux axes majeurs réalise la croix d'orientation totale. La concordance en l'homme des deux orientations animale et spatiale le met en résonance avec le monde terrestre immanent ; celle des trois orientations animale, spatiale et temporelle, avec le monde supra-temporel transcendant, par et à travers l'environnement terrestre.* (CHAS, 27). On ne saurait mieux condenser les significations multiples et ordonnées de la croix ; une telle synthèse se vérifie dans toutes les aires culturelles et elle s'y épanouit en de nombreuses variations et ramifications.

En Chine, le chiffre de la croix est le 5. *La symbolique chinoise... nous a réappris à ne jamais considérer les quatre côtés du carré ou les quatre bras de la croix hors de leur relation nécessaire au centre de la croix ou au point d'intersection de ses bras... Le centre du carré coïncide avec le centre du cercle. Ce point commun est le grand carrefour de l'imaginaire* (CHAS, 31).

3. La croix a en conséquence **une fonction de synthèse et de mesure.**

En elle se joignent le ciel et la terre... En elle s'entremêlent le temps et l'espace. Elle est le cordon ombilical jamais tranché du cosmos relié au centre originel. De tous les symboles, elle est le plus universel, le plus totalisant. Elle est le symbole de l'intermédiaire, du médiateur, de celui qui est par nature rassemblement permanent de l'univers, et communication terre-ciel, de haut en bas, et de bas en haut (CHAS, 31-32). Elle est la grande voie de communication. C'est la croix qui découpe, ordonne et mesure les espaces sacrés, comme les temples* ; elle dessine les places des villes ; elle traverse les camps et les cimetières ; l'intersection de ses branches marque les carrefours* ; à ce point central s'élève un autel, une pierre, un mât. Centripète, sa puissance est aussi centrifuge. Elle *explicite le mystère du centre. Elle est diffusion, émanation, mais aussi rassemblement, récapitulation* (CHAS, 365).

4. La croix possède aussi la valeur d'un symbole **ascensionnel**. Dans une devinette germanique médiévale, il est question d'un arbre dont les racines sont en enfer et le sommet au trône de Dieu, et qui englobe le Monde entre ses rameaux, et cet arbre est précisément la croix. Dans les légendes orientales, la croix est le **pont** ou **l'échelle** sur laquelle les âmes des hommes montent vers Dieu. Dans certaines variantes, le bois de la croix a sept échelons, de même que les arbres cosmiques représentent les sept cieux (ELIT, 254- 255).

5. a) La tradition chrétienne a prodigieusement enrichi le symbolisme de la croix, en condensant dans cette image l'histoire du salut et la passion du Sauveur. La croix symbolise le Crucifié, le Christ, le Sauveur, le Verbe, la seconde personne de la Trinité. Elle est plus qu'une figure de Jésus-Christ, elle s'identifie à son histoire humaine, voire à sa personne. On célèbre des fêtes de la Croix, l'Invention, l'Exaltation de la Croix ; on lui chante des hymnes : **O Crus, spes unica** ; elle a son histoire, elle aussi, son bois venant d'un arbre planté par Seth sur la tombe d'Adam et répandant ses parcelles après la mort du Christ à travers tout l'univers où il multiplie les miracles ; et la croix reparaitra entre les bras du Christ lors du Jugement dernier. Il n'est guère de symbole plus vivant.

Aussi l'iconographie chrétienne s'en est-elle emparée, pour exprimer le supplice du Messie, aussi bien que sa présence : où est la croix, là est le crucifié. On distingue quatre espèces principales de croix : la croix sans sommet (le tau T) ; la croix avec sommet et avec une seule traverse ; la croix avec sommet et deux traverses ; la croix avec sommet et trois traverses.

Les divers sens que la symbolique leur attribue n'ont rien d'absolu. Ils ne s'excluent pas les uns les autres ; l'un n'est pas vrai et l'autre faux ; ils expriment chacun une perception vécue et interprétée en symbole.

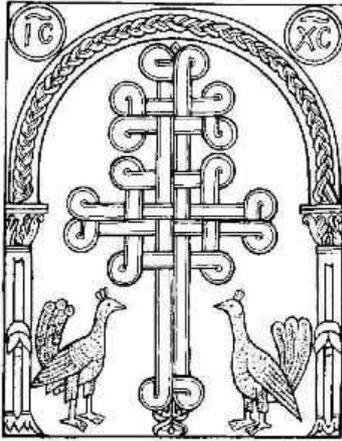
b) La croix en Tau symboliserait le serpent fixé à un pieu, la mort vaincue par le sacrifice. Elle revêtait déjà un sens mystérieux dans l'Ancien Testament. C'est parce que le bois du sacrifice qu'il portait sur ses épaules avait cette forme qu'Isaac fut épargné, un ange retenant le bras d'Abraham qui allait immoler son fils.

c) La croix à **une traverse** est la croix de l'Évangile. Ses quatre branches symbolisent les quatre éléments qui ont été viciés dans la nature humaine, l'ensemble de l'humanité attirée au Christ des quatre parties du monde, les vertus de l'âme humaine ; le pied de la croix enfoncée en terre signifie la foi assise sur de profondes fondations, la branche supérieure de la croix indique l'espérance montant vers le ciel ; la largeur de la croix, c'est la charité qui s'étend jusqu'aux ennemis ; la longueur de la croix, c'est la persévérance jusqu'à la fin. La croix grecque a quatre branches égales, elle peut s'inscrire dans un carré ; la croix latine divise inégalement la branche verticale, selon les dimensions de l'homme debout et les bras étendus, et ne peut s'inscrire que dans un rectangle. L'une est idéalisée, l'autre réaliste. *D'un gibet, les Grecs ont fait un ornement* (DIDH, 360). Les Églises grecques et latines ont été généralement dessinées pour former au sol la figure d'une croix, grecque en Orient, latine en Occident ; mais des exceptions existent.

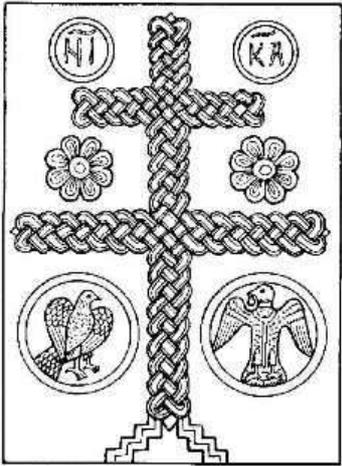
d) La croix à **deux** traverses représenterait à la traverse supérieure l'inscription dérisoire de Pilate : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* ; la traverse inférieure serait celle où s'étendaient les bras du Christ. C'est la croix dite de Lorraine, mais qui provient en réalité de Grèce, où elle se rencontre le plus souvent.

e) La croix à **trois traverses** devient un symbole de la hiérarchie ecclésiastique, correspondant à la tiare papale, au chapeau cardinalice et à la mitre épiscopale. À partir du XVe siècle, seul le Pape a droit à la croix à trois traverses ; la croix double revenait au cardinal et à l'archevêque ; la croix simple à un évêque.

f) On distingue également la croix de passion et la croix de résurrection ; la première rappelle les souffrances et la mort du Christ, la seconde sa victoire sur la mort. C'est pourquoi elle est généralement ornée d'une bannière ou d'une flamme et ressemble à un étendard, ou labarum, que le Christ brandirait en s'élançant du tombeau et dont *la hampe se termine en croix au lieu de s'aiguiser en pique... Ce n'est plus un arbre, comme dans la croix de la passion, mais un bâton* (DIDH, 369-370), nous **dirions** même un sceptre. C'est un *gibet transfiguré*.

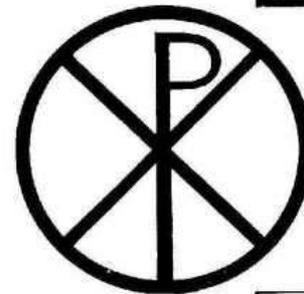
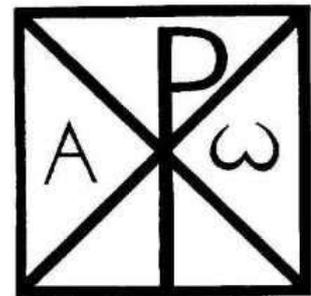


CROIX. — Croix grecque à double traverse. Sculpture. XI^e siècle (Athènes).



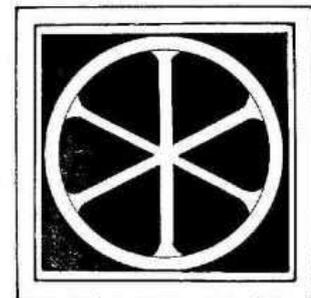
CROIX. — Croix grecque à double traverse. Sculpture. XI^e siècle (Athènes).

CROIX. — Croix à forme grecque. Sculpture d'anciens sarcophages. Premiers siècles après J.C.



CROIX. — Croix à forme grecque. Sculpture d'anciens sarcophages. Premiers siècles après J.C.

CROIX. — Croix grecque en étoile à six branches égales. Sculpture IV^e siècle (Salonique).



g) Dans les dessins de croix grecques à double traverse, ici reproduits, on voit les initiales grecques, du nom de Jésus-Christ et le mot NIKE, qui signifie victoire. Au pied d'une de ces croix se dressent un faucon aux ailes abaissées et un aigle aux ailes éployées ; au pied de l'autre croix, deux paons à la queue ocellée ; l'une de ces croix est nattée* de rubans tressés, signifiant l'union des deux natures, humaine et divine, dans le Verbe incarné ; l'autre croix est faite de rubans entrelacés, de même signification.

h) Dans son *Histoire de Dieu*, si riche à bien des égards. M. Didron donne un parfait exemple de la corruption ou de l'édulcoration du symbole en allégorie, qui le conduit à notre avis à un véritable contresens dans une de ses interprétations. Il signale un grand nombre de croix grecques, au pied desquelles s'affrontent des animaux qui, écrit-il, *regardent avec terreur ou avec amour le signe de la rédemption sous lequel ils paraissent s'humilier. Le lion*, l'aigle*, le paon*, le faucon* sont les animaux qui se voient le plus souvent. L'aigle et le paon qui sont l'emblème de l'orgueil ; le faucon et le lion, qui rappellent la violence cruelle et la cruauté grossière, pourraient bien signifier que ces passions mauvaises sont forcées de passer sous le joug de la croix. La colombe et la brebis, qu'on voit fréquemment sur les fresques des catacombes et des anciens sarcophages, pourraient annoncer que les vertus sortent de la croix comme les vices sont abattus par elle.* Ici, l'allégorie n'a retenu qu'un aspect du symbole, le plus extérieur, le plus éloigné de la réalité profonde. Nous pensons au contraire que toutes ces figures ne font qu'exprimer un des aspects de la figure *innombrable* du Christ. Aucune image n'épuise la richesse du Verbe Incarné, pas plus qu'aucun nom ne traduit l'infini de la divinité. Qu'on se reporte aux notices qui leur sont réservées : le lion affirme la royauté du Christ triomphant de la mort par sa mort sur la croix ; le paon aux ailes ocellées signifie la révélation par le Verbe de la Sagesse divine, la manifestation de la Parole et de la Lumière ; l'aigle révèle la sublimité du Sauveur, vivant dans les hauteurs célestes ; le faucon, la perspicacité de sa vision prophétique.

Ces animaux ne sont pas écrasés au pied de la croix, comme il arrive en d'autres cas ; ils se tiennent forts et droits, dans toute leur gloire. Pourquoi y aurait-il ici opposition, alors qu'il y a assimilation au Christ, quand ce sont des colombes et des brebis qui sont représentées ? C'est le même processus d'identification qui joue pour tous ces animaux au pied de la croix. Quand ils ne sont pas écrasés, ils mettent en relief, symboliquement, un des aspects de la personnalité même du Rédempteur.

i) Dans les autres croix caractéristiques ici reproduites, on remarquera les deux premières lettres de Christos, en grec, X P, le Rhô traversant le X comme un axe vertical ; on notera également l'A et l' Q, l'alpha* et l'oméga, signifiant que le Christ est le commencement et la fin de l'évolution créatrice, le point alpha et le point oméga. D'autres monogrammes présentent dans un croisillon à six brandies les initiales de Jésus-Christos, le iota servant d'axe à la place du Rhô. Certains de ces monogrammes s'inscrivent dans un carré, se référant ainsi à la vie terrestre et humaine du Christ ; d'autres, dans un cercle, comme dans une roue mystique, évoquant sa vie céleste et divine.

j) La puissance du symbolisme aux premiers siècles chrétiens éclate encore dans la croix mystique, gravé sur pierre, que nous reproduisons : *le cachet est gravé d'une croix en tau (T) ; le chi (X) traverse la hampe du tau qui s'arrondit en rhô (t*) par le haut. Le nom du Christ et la forme de sa croix sont résumés dans ces lignes. Le Christ, fils de Dieu, est le commencement et la fin de tout ; l'A et l'Q, commencement et fin des signes intellectuels et, par extension, de l'intelligence même et de l'âme humaine, escortent la croix, à droite et à gauche. La croix a écrasé et dompté Satan, le serpent antique ; le serpent s'enroule donc et s'enchaîne au pied de la croix. Cet ennemi du genre humain cherche à faire périr l'âme, qui est représentée sous la forme d'une colombe ; mais la colombe, toute menacée qu'elle est, regarde la croix d'où lui vient sa force, et qui la sauve du venin de Satan. Le mot SALUS, écrit sur le sol qui porte la croix et les colombes, est le chant de triomphe, qu'entonné le chrétien fidèle en l'honneur de Jésus et de la croix (DIDH, 380-381).*



CROIX. - Croix mystique. Pierre gravée. Premiers siècles après J.C.

k) Poursuivant son évolution dans le monde des symboles, la Croix devient le Paradis des Elus. Une édition de la Divine Comédie, de 1491, nous la montre au milieu d'un ciel constellé et rempli de bienheureux en adoration. La croix est alors le symbole de la gloire éternelle, de la gloire acquise par le sacrifice, et culminant dans un bonheur extatique. Seul Dante pouvait évoquer cette vision :



CROIX. - Croix habitée. Gravure florentine de 1491.

*...Sur cette croix le Christ resplendissait tant que se ne sais trouver d'image pour le représenter ;
 mais qui prend sa croix, et suit le Christ m'excusera encore de ne point l'exprimer,
 quand il verra dans cette clarté le Christ briller comme l'éclair.
 D'un bras à l'autre et du sommet au pied couraient des lumières, qui scintillaient plus
 fort en se rejoignant et en se croisant ;
 ainsi voit-on, ici-bas, en lignes droites ou sinueuses, rapides ou lentes, changeant
 d'aspect, les particules des corps longues ou courtes,
 se mouvoir dans un rayon de lumière, qui parfois borde l'ombre que les hommes
 ménagent, pour se défendre, avec art et ingéniosité.
 Et comme le luth et la harpe, leurs cordes vibrant en harmonie font entendre un doux
 murmure, à ceux-là mêmes qui ignorent les notes,
 ainsi, des lumières qui m'apparurent là, se répandait sur la croix une mélodie qui me
 ravissait sans que j'en comprenne toutes les paroles.
 Je m'aperçus cependant qu'elles étaient un chant de hautes louanges, car il venait à
 moi : Tu ressuscites et Tu triomphes, comme à qui écoute sans bien entendre.
 J'en étais tellement transporté d'amour que jusque-là il n'y eut rien qui me liât de liens
 aussi doux.*

l) Dans les traditions juives et chrétiennes, le signe crucifère appartient aux rites primitifs de l'initiation. La croix chrétienne est annoncée par des figures dans l'Ancien Testament, tels que les montants et linteaux des maisons des Juifs, marqués par le sang de l'agneau sous un signe cruciforme : agneau rôti sur deux broches présentées en forme de croix.

La croix récapitule la création, elle possède un sens cosmique. C'est pourquoi Irénée peut écrire en parlant du Christ et de sa crucifixion : // est venu sous une forme visible vers ce qui lui appartient et il est devenu chair et il a été accroché à la croix de façon à y résumer en soi l'Univers (*Adversus haereses*, 5,18, 3).

La croix devient ainsi le **pôle du monde**, comme l'affirme Cyrille de Jérusalem : *Dieu a ouvert ses mains sur la croix pour embrasser les limites de l'Oecuméné et c'est pourquoi le Mont Golgotha est le pôle du monde* (*Catechesis*, 13, 28). Grégoire de Nysse parlera de la croix en tant qu'empreinte cosmique (*Oratio de résurrections*). Lactance écrit : *Dieu, dans sa souffrance, ouvrit les bras et embrassa le cercle de la terre* (*Divinae Institutiones*, 4, 26, 36). Les auteurs du Moyen Age empruntèrent aux Pères le thème de la croix cosmique, mis aussi en valeur par Augustin dans *De Genesi ad litteram* 8, 4-5.

m) La présence de la croix se retrouve dans la **nature**, l'homme les bras étendus symbolise la croix ; il en est de même avec le vol des oiseaux, le navire et son mât les instruments aratoires pour labourer la terre. Ainsi Justin dans son *Apologie* (1, 55) énumère tout ce qui porte l'image de la croix. La liste des **cruces dissimulatae** comporte la charrue, l'ancre, le trident, le mât du navire avec antenne, la croix gammée, etc.

La croix assume les thèmes fondamentaux de la Bible. Elle est arbre de vie (*Genèse*, 2, 9), Sagesse (*Proverbes*, 3, 18), bois (celui de l'arche, des baguettes de Moïse qui firent jaillir l'eau, l'arbre planté au bord des eaux courantes, bois auquel est suspendu le serpent d'airain). L'arbre de vie symbolise réciproquement le bois de la croix, d'où l'expression employée par les latins : **sacramentum ligni vitae**. Barnabé retrouve dans l'Ancien Testament toutes les préfigurations de la croix.

n) Il convient toujours de distinguer la croix du Christ souffrant, la croix gibet, de la croix glorieuse qui doit être envisagée dans un sens eschatologique. La croix glorieuse, croix de la parousie qui doit apparaître avant le retour du Christ, est le signe du Fils de l'Homme, signe du Christ ressuscité (voir le texte de Dante, déjà cité).

La croix est encore, dans la théologie de la rédemption, le symbole de la rançon due en justice et de l'hameçon qui a ferré le démon. *Toute une tradition exige la nécessité d'un rachat au démon, basé sur une certaine justice. Celle-ci intervient dans les phases de l'économie rédemptrice. Il fallait le sacrifice de la croix, et par conséquent la mort du Christ, pour que l'homme devienne libéré des suites du péché. D'où l'usage fréquent du terme de rançon. La croix apparaît une sorte d'hameçon qui enchaîne le démon et l'empêche de poursuivre son œuvre* (DAVS, 225-226 ; J. Rivière, *Le dogme de la rédemption*, Paris, 1948, pp. 231 s.).

(Pour cette partie de la notice 5,1, m, n : M.-M.D.).

Saint Bonaventure assimile aussi la Croix du Christ à l'arbre* de vie : *La croix est un arbre de beauté ; sacré par le sang du Christ, il est plein de tous les fruits* (GOUL, 293).

Le vrai bois de la croix du Christ ressuscite les morts, selon une vieille croyance. Il devrait ce privilège au fait que cette croix est du bois de l'arbre de vie qui était planté dans le paradis.

6. Il est nécessaire, dans une explication de la croix celtique, de renvoyer au symbolisme général de la croix. Mais la croix celtique est inscrite dans un cercle dont ses extrémités débordent et elle conjugue de ce fait le symbolisme de la croix et celui du cercle. On pourrait y ajouter également celui du centre du fait de l'existence d'une boule au centre géométrique de la croix et au milieu des branches de nombreux exemplaires archaïques. Au cours des premières périodes de l'art irlandais, les croix sont complètement inscrites dans le cercle et dépourvues de toute décoration ; dans un deuxième état de style, les branches débordent légèrement du cercle ; en dernier lieu, les croix sont plus grandes, couvertes et ajourées (voir des reproductions photographiques de croix insulaires chez François Henry, *L'Art Irlandais*, 1, éd. Zodiaque, 1963). Il est possible de reconnaître dans la croix irlandaise des symboles celtiques recoupant le symbolisme chrétien, La correspondance quaternaire illustre la répartition des **quatre éléments** : air, terre, feu, eau et de leurs qualités traditionnelles : chaud, sec, humide et froid. Elle coïncide avec la division de l'Irlande en quatre provinces avec, au centre, une cinquième constituée par prélèvement d'une parcelle de chacune des quatre autres. Ce sont aussi **les Quatre Maîtres** de la tradition annalistique (qui correspondent aux quatre évangélistes) et le surnom de saint Patrick, Coithrige (*serviteur*) *des quatre*. Les deux axes de la croix font penser encore à **l'écoulement du temps**, aux points cardinaux de l'espace et le cercle aux cycles de la manifestation. Mais le centre, dans lequel il n'y a plus ni temps ni changement d'aucune sorte, est un lieu de passage ou de communication symbolique entre ce monde-ci et l'Autre Monde. C'est un omphalos, **un point de rupture** du temps et de l'espace. La correspondance étroite des anciennes conceptions celtiques et de données ésotériques chrétiennes laisse à penser que la croix cerclée a représenté, pour les Irlandais de l'époque carolingienne, une synthèse intime et parfaite du christianisme et de la tradition celtique (GUES, 185 ; GUEC, passim).
L.G.

7. En Asie, si le symbolisme de la croix n'a pas la même richesse mystique que dans le monde chrétien, il n'en est pas moins très important. Il ne saurait être question d'étudier en quelques lignes un symbolisme aussi vaste que celui de la croix, auquel Guenon a consacré un volume entier. Il repose essentiellement sur le fait que la croix est constituée par le croisement **d'axes directionnels** qu'on peut considérer de diverses manières, soit en eux-mêmes, soit en ce qu'ils concourent au centre, soit en ce qu'ils rayonnent à partir de ce centre. L'axe vertical peut être considéré comme reliant entre eux une hiérarchie de degrés ou d'états de l'être ; l'axe horizontal comme l'épanouissement de l'être à un degré déterminé. L'axe vertical peut encore figurer *l'activité du Ciel* ou de **Purusha** ; l'axe horizontal, la *surface des Eaux* sur laquelle elle s'exerce, et qui correspond à **Prakriti**, la substance universelle passive. Les deux axes sont encore ceux des équinoxes et des solstices, ou la rencontre de ceux-ci avec l'axe des pôles. Nous obtenons alors une croix à trois dimensions qui détermine les six directions de l'espace.

La croix directionnelle, qui divise le cercle en quatre, est l'intermédiaire entre le cercle et le carré, entre le Ciel et la Terre, le symbole donc du monde intermédiaire, celui aussi de l'Homme universel dans la Triade chinoise. C'est, selon saint Martin, l'emblème du centre, du feu, de l'Intellect, du Principe. Convergence des directions et des oppositions, lieu de leur équilibre, le centre de la croix correspond effectivement au *vide du moyeu*, à l'activité centrale *non-agissante*, à l'Invariable Milieu (**tchong-yong**). La croix est aussi — nous venons d'apercevoir que le cercle divisé par elle était une roue — l'emblème du **rayonnement du centre**, solaire ou divin. Parce qu'elle signifie la totalité de l'étendue, la croix représente en Chine le nombre 10, qui contient la totalité des nombres simples (Wieger).

La croix verticale et *centrale* est encore l'Axe du monde, ce que précise le globe surmonté d'une croix polaire, symbole impérial que les alchimistes identifiaient au creuset régénérateur.

Il faut encore rappeler le plan cruciforme des temples hindous et des églises, dans lesquelles la tête correspond à l'abside, les bras au transept, le corps et les jambes à la nef, le cœur à l'autel ou au lingam.

On trouve, chez Abu Ya'qûb Sejestanî, une interprétation ésotérique très particulière du symbolisme de la Croix, dont les quatre branches sont identifiées aux quatre mots de la **Shahâda**, la *profession de foi* musulmane (DURA, CORT, GUCC, SAIR, WIEC). P.G.

8. En Egypte, la **Croix ansée** (Ankh*j, souvent confondue avec le nœud d'Isis, est le symbole de *millions d'années de vie future*. C'est un signe formé d'une boucle ronde, de laquelle pend une sorte de Tau, ressemblant à un nœud de ruban. Elle est un des attributs d'Isis, mais on la voit à la main de la plupart des divinités, comme l'emblème de la **vie divine et de l'éternité**. Entre les mains des mortels, elle exprime le vœu d'une éternité bienheureuse, dans la compagnie d'Isis et d'Osiris. *Son cercle est l'image parfaite de ce qui n'a ni commencement ni fin... la croix (ou plutôt le nœud*) figure l'état de transe dans lequel se débattait l'initié, plus exactement elle représente l'état de mort, la crucifixion de l'élite et, dans certains temples, l'initié était par les prêtres couché sur un lit en forme de croix* (CHAM, 22). Elle est appliquée sur le front des Pharaons et des initiés, comme pour leur conférer la vision de l'éternité au-delà des obstacles qui restent à vaincre. Elle est présentée par les dieux aux défunts, observe Maspero, comme *un symbole de vie éternelle, dont les effluves sont vivifiants*. Pour Paul Pierret, c'est également un symbole de protection des mystères sacrés. Il existait de nombreuses amulettes (Ta ou boucle de ceinture) *en pierre dure, en pâte de verre ou en bois de sycomore* doré, mais le plus souvent en jaspe ou en quartz rouge opaque, que l'on suspendait au cou de la momie... Le texte spécial du chapitre 46 du Livre des Morts, gravé sur ce phylactère plaçait le défunt sous la protection d'Isis* (PIED, 531).

9. Dans l'art africain, les motifs crucifères, avec des lignes ou avec des feuilles de manioc, sont nombreux et riches de signification. La croix a d'abord un sens cosmique : indiquant les quatre points cardinaux, elle signifie **la totalité du cosmos**. Qu'un cercle se noue à chaque extrémité, elle symbolise le soleil et sa course. Terminée par des arcs de cercle, elle représente, chez les Bamoun, le roi. Carrefour*, elle exprime aussi les chemins de la vie et de la mort, une image de la destinée de l'homme (MVEA, 106). Chez les Peuls, le fouet à lait a la forme d'une

croix. S'ils renversent du lait par mégarde, ils trempent les doigts dans les gouttes ou la flaque et dessinent sur elles une croix (HAMK, 25).

L'association Croix-Spirale résume l'organisation du monde selon la pensée des Bantou du Kasai (Congo, Lulua et Baluba). L'axe vertical de cette croix unit la terre (demeure des hommes et, dans son expression chthonienne, des âmes mortes) et le Ciel Supérieur, demeure du Dieu Suprême. Il est lui-même au centre d'une croix sur les branches de laquelle demeurent les Quatre Génies supérieurs, ses assesseurs. L'axe horizontal relie le monde des bons génies (à l'Est) à celui des mauvais génies (Ouest). Le Centre de cette croix primordiale est le carrefour de la Voie Lactée, où les âmes des morts, après avoir franchi un pont, sont jugées, puis dirigées vers la gauche ou vers la droite (l'Ouest ou l'Est), selon leurs mérites. De l'un à l'autre de ces quatre plans primordiaux, Génies, Esprits et Ames évoluent en spirale. Cette construction archétypale préside à l'ordonnance architecturale des cases et des lieux de réunion aussi bien qu'à la disposition hiérarchique des membres d'une famille ou d'une société les uns par rapport aux autres. Ainsi, dans l'enclos familial, la case de l'homme est au centre d'une croix sur les bras de laquelle sont disposées dans l'ordre hiérarchique Nord, Sud, Est, Ouest, les cases de ses quatre épouses. Ainsi dans les clairières où se réunissent les membres des Sociétés Secrètes, les Quatre Grands Initiés s'installent autour du Centre, emplacement du chef suprême, invisible, à l'intersection des branches d'une croix et d'une spirale* également issue de ce centre (FOUA, FOUC). Chez les mêmes populations la croix tatouée, gravée, forgée, etc., symbolise à la fois les points cardinaux et les quatre routes de l'univers, menant chez les Génies (Ciel ou Nord), chez les hommes (bas), chez les bonnes âmes (Est), chez les mauvaises âmes (Ouest).

10. *La croix, écrivait Guenon, est surtout symbole de la totalisation spatiale... Le symbole de la croix est une union des contraires... qu'il faut rapprocher du Koua (union du Yang et du Yin), comme de la Tetraktis pythagoricienne. Ce symbolisme est particulièrement sensible dans la tradition mythique des anciens Mexicains. La croix est symbole de la totalité du monde, de la* **la** *ligature centrale des années : Lorsque les anciens scribes cherchaient à représenter le monde, ils groupaient en forme de croix grecque ou de croix de Malte les quatre espaces autour du centre (SOUM). Bien mieux, la mythologie mexicaine nous donne toute la palette symbolique qui vient se grouper sous le signe de la croix : c'est Xiuhtecutli, le dieu feu, qui siège au foyer de l'univers. Lieu de la synthèse, ce centre présente un visage ambigu : un aspect néfaste et un aspect favorable. Enfin, dans le Codex Borgia, le centre est figuré par un arbre multicolore, dont l'ambiguïté verticale ne fait aucun doute : il est surmonté d'un Quetzal, oiseau de l'Est, et jaillit du corps d'une déesse terrestre, symbole de l'Ouest. De plus, cet arbre cosmique est flanqué, d'un côté par le grand dieu Quetzalcóatl, le dieu qui s'est sacrifié sur un bûcher pour donner vie au soleil, de l'autre côté par Macuilxochitl, dieu de l'aurore, du printemps, mais aussi des jeux, de la musique, de la danse, de l'amour (DURS, 354-355).*

Pour l'Indien d'Amérique comme pour l'Européen, la croix romaine est le symbole de l'arbre de vie, représenté parfois sous sa simple forme géométrique, parfois avec des extrémités ramifiées ou foliacées, comme dans les célèbres croix de Palenque (ALEC, 55).

Dans le codex Ferjervary-Mayer chacune des régions cardinales de la terre est représentée par un arbre en forme de croix surmonté d'un oiseau (ALEC, 56).

Dans certains Codex, l'arbre de vie est représenté par une croix de Lorraine, portant sur ses branches horizontales sept fleurs représentant sans ambiguïté la divinité agraire. Dans d'autres cas, le septénaire divin est représenté par six fleurs et l'Oiseau-Solaire au milieu du ciel.

Au terme de son étude sur la signification des directions cardinales chez les anciens Mexicains, J. Soustelle peut dire que *la croix eut le symbole du monde dans sa totalité.* A.G.

CRONOS (voir Ouranos, Saturne)

1. Le plus jeune des Titans, fils d'Ouranos ; il met fin à la première génération des dieux, en tranchant les testicules de son père. Pour ne pas être détrôné à son tour par sa progéniture, suivant les prédictions de ses parents, il dévore ses propres enfants dès leur naissance. Rhéa, à la fois sa sœur et son épouse, s'enfuit en Crète pour accoucher de Zeus. A la place de Zeus,

Rh ea donne à Cronos une pierre à manger. Adulte, Zeus administre à son père une drogue qui lui fait restituer tous les enfants engloutis et, avec leur aide, il enchaîne Cronos, le mutile et ouvre l'ère de la troisième génération des dieux.

Cronos est souvent confondu avec le Temps (Chronos), dont il est devenu la personnification chez les interprètes anciens de la mythologie. Comme il arrive souvent, ces interprétations, bien qu'elles soient fondées sur un calembour, expriment cependant une part de vérité. Cronos, même s'il n'est pas identifié à Chronos, joue le même rôle que le temps : il dévore, autant qu'il engendre ; il détruit ses propres créations ; il tarit les sources de la vie, en mutilant Ouranos, et se fait source lui-même en fécondant Rh ea. *Il symbolise la faim dévorante de la vie, le désir insatiable.* Bien plus, avec lui commence le sentiment de la durée, et plus spécifiquement, *le sentiment d'une durée qui s'écoule entre l'excitation et sa satisfaction* (DIES, 115).

2. Robert Graves (GRAM, 38-40) estime que ce n'est pas un simple calembour qui a fait identifier dès l'Antiquité Cronos avec Chronos (le temps), armé de sa faux impitoyable. Cronos, observe le savant anglais, *est figuré en compagnie d'un corbeau* comme Apollon, Asclépios, Saturne et le dieu britannique primitif Bran ; et Cronos signifie probablement corneille, comme le latin cornix et le grec coron . Le corbeau*  tait un oiseau oraculaire qui était censé habiter l' me d'un roi sacré, après que celui-ci avait été sacrifié.* Cette hypothèse rapprocherait la castration de Cronos d'un rite sacrificiel et le dieu mutilé, devenu oiseau, symboliserait en conséquence la **sublimation des instincts**.

Le même auteur rapproche aussi le mythe, rapporté par H siod , des luttes qui opposèrent les envahisseurs helléniques venus du Nord et les habitants pr hell niques de la Gr ce. En ce temps-là, la castration était une pratique courante. Celle d'Ouranos, comme celle de Cronos, dans un tel contexte historique et sociologique *ne doit pas être nécessairement comprise dans un sens métaphorique, surtout si l'on tient compte du fait que certains des vainqueurs étaient originaires de l'Afrique orientale où jusqu'à aujourd'hui les guerriers Galla portent une petite faucille dans les batailles pour  masculer leurs ennemis. Il existe des affinités très étroites entre les rites religieux de l'Afrique orientale et ceux de la Gr ce primitive* (GRAM, 38, 1).

3. *Dans la tradition religieuse orphique, Cronos apparaît délivré de ses chaînes, réconcilié avec Zeus, et habitant aux Iles des Bienheureux. C'est cette réconciliation avec Zeus de Cronos, considéré comme un roi bon, le premier qui ait régné sur le ciel et sur la terre, qui a conduit aux, légendes de l'Age d'or* (GRID, 105 a). Mais ce n'est qu'après sa mutilation et ses épreuves que Cronos, comme plus tard Saturne chez les Romains, aurait joué ce rôle de bon roi d'un pays et d'un temps légendaires ; lorsque les hommes devinrent méchants, avec les générations de bronze et de fer, Cronos les abandonna pour remonter et se retirer au ciel. Toutefois, la version d'H siod  est assez différente : c'est avant ses malheurs que Cronos présidait à une sorte d'âge d'or, dont *les Travaux et les Jours* nous peignent un tableau idyllique : *...quand il régnait encore au ciel. Les hommes vivaient comme des dieux, le cœur libre de souci, à l'écart et à l'abri des peines et des misères : la vieillesse misérable sur eux ne pesait pas ; mais bras et jarret toujours jeunes, ils s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux. Mourants, ils semblaient succomber au sommeil. Tous les biens étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte, et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu de biens sans nombre...* (SECG, 45).

4. Mais, quel que soit le moment où Cronos aurait présidé à un âge d'or, avant ou après sa mutilation, la valeur du symbole resterait la même : Cronos est le **souverain incapable de s'adapter**   l'évolution de la vie et de la société. Sans doute veut-il le bonheur de ses sujets et la paix d'un âge d'or : mais c'est lui seul qui gouverne, il rejette toute idée de succession, il ne conçoit pas d'autre société que la sienne. Pour se transformer, le monde doit se révolter et Cronos, ou est émasculé par son fils, ou s'en retourne au ciel. Autrement dit, ou il est expulsé, ou il refuse de servir un autre ordre que celui qu'il a conçu et voulu. C'est l'image même du conservatisme aveugle et obstiné. A son tour, il est vaincu et, si son règne reste attaché au souvenir d'un âge d'or, c'est parce que celui-ci découpe, dans le temps qui s'écoule, une période idéale, qui concentre la réalisation de tous les rêves et qui doit forcément demeurer immobile : c'est la contradiction du temps, un arrêt dans l'évolution inéluctable, un arrêt de mort. Cronos est le chef accompli de cette perfection stagnante. Certes, le paradis se suffit, on devrait

s'en contenter, on n'a pas envie d'en sortir ; mais des êtres nouveaux arrivent, avec toutes leurs possibilités d'innovation et de conflit, avec leurs tentations de s'épanouir eux-mêmes en liberté et en puissance : ce que Cronos ne saurait admettre, ce qui le condamne à une nécessaire défaite. Il perd le pouvoir, c'est-à-dire qu'il est émasculé.

5. Dans le *de defectu oraculorum*, 18, Plutarque évoque les îles mystérieuses de l'Hyperborée : *Là Cronos, endormi et gardé par Briarée, est emprisonné dans une île et le sommeil est le lien inventé pour le tenir ; il a, autour de lui, nombre de démons qui sont ses valets et ses serviteurs. Chronos enchaîné ou endormi symbolise l'inexistence ou la suspension du temps* et on doit rattacher l'information grecque aux conceptions celtiques sur l'éternité et l'Autre- Monde (LERD, 145-147. Mélanges Grenier, 2, 1052-1062).

CROSSE

Symbole de la foi, dont l'évêque est l'interprète. Sa forme de crochet, demi-cercle ou cercle ouvert, signifie la puissance céleste ouverte sur la terre, la communication des biens divins, le pouvoir de créer et de recréer les êtres. La crosse de l'évêque ou de l'abbé est l'emblème de leur juridiction pastorale. : Elle est donc aussi un symbole d'autorité, d'une autorité d'origine céleste. Elle est à rapprocher du bâton* du berger.

CRUENTATION

La cruentation est l'afflux du sang à l'orifice d'une plaie, après ou avant la mort.

Les *Scholies Bernoises* de LUCAIN, textes tardifs du IX^e siècle, qui reposent sur des sources aujourd'hui perdues, mentionnent la cruentation comme **moyen de sacrifice** en l'honneur d'Esus-Mars : *Esus-Mars s'apaise ainsi : on suspend un homme à un arbre jusqu'à ce que les membres soient relâchés par la perte de sang.* Mais c'est l'unique témoignage qu'on ait sur ce **mode** de sacrifice et la seule correspondance partielle est germanique. L'**Inglingsaga** précise qu'Odhinn est le dieu des pendus* et le **Havamal** relate qu'il est resté neuf jours et neuf **nuits** pendu à un arbre, consacré à lui-même. Mais il n'y a pas eu de cruentation et on n'en connaît non plus aucun exemple insulaire (OGAC, 7, 34-35 ; 10, 3 sq.).

La cruentation fut aussi utilisée comme une ordalie, servant à désigner le meurtrier. Cet écoulement ou ce jaillissement du sang est comme **l'épreuve de vérité**, attestant que le sacrifice est accepté, ou que l'aveu du crime est arraché.

CUBE

Carré du carré, il a, dans l'ordre des volumes, la même signification que le carré* dans l'ordre des surfaces. Il symbolise le **monde** matériel et l'ensemble des quatre éléments. Pour sa solide assiette, il a été pris pour le symbole de la **stabilité** ; aussi se trouve-t-il souvent à la base des trônes.

Dans un sens mystique, le cube a été considéré *comme le symbole de la sagesse, de la vérité et de la perfection morale* (PORC, 55). Il est le modèle de la Jérusalem future, promise par l'Apocalypse, qui est égale dans ses trois dimensions. C'est l'image de *l'éternité*, en raison de son caractère non pas spirituel, mais solide.

Couplé avec la sphère*, il symbolise la totalité terrestre et céleste, finie et infinie, créée et incréée, l'ici-bas et l'en haut.

CUIRASSE

(Bouclier*, casque

CUISSE

1. La traduction *l'amitié de ma hanche*, généralement adoptée par les celtisants français ou allemands pour rendre l'expression irlandaise **cardes mo sliasta** est un euphémisme littéraire. Elle désigne ce que la reine Medb (*Ivresse*) offre aux hommes qu'elle veut tenter ou dont elle est simplement amoureuse. En fait l'irlandais signifie *cuisse, partie supérieure de la jambe*. L'expression est une désignation atténuée du *sexual intercourse* (ROYD, S, 271). Il **ne semble** pas qu'il y ait d'autre symbolisme que celui **de la possession érotique et temporaire**, Medb

(qui symbolise la Souveraineté celtique) n'étant jamais *sans un homme dans l'ombre d'un autre*. Le symbolisme de la fonction royale est tout différent (WINI, 5, 15, CELT, 15). L.G.

2. Par sa fonction dans le corps, support mobile, la cuisse signifie également la force. La Kabbale insiste sur cette fermeté, analogue à celle de la colonne*.

CUIVRE

1. Le cuivre rouge joue un rôle de premier plan dans la symbolique cosmogonique des Dogon du Mali. Il représente fondamentalement l'élément eau, principe vital de toutes choses ; mais aussi la lumière irradiant de l'hélicoïde de cuivre enroulé autour du soleil ; la **parole**, elle aussi fécondante ; le **sperme**, qui s'enroule autour de la matrice féminine.

Etant le symbole de l'eau, le cuivre rouge est aussi celui de la végétation.

On retrouve ici, comme chez les Aztèques, l'équivalence des couleurs rouge* et vert*, toutes deux expressions de la force vitale.

Les rayons solaires cuivrés sont les chemins de l'eau. C'est pourquoi on ne les voit ainsi que par temps de brume chaude, ou par temps orageux, lorsqu'ils traversent les nuages ; on les appelle *eau de cuivre*. Mais ils ne se transforment réellement en cuivre qu'au fond de la terre, *trop profondément pour que les hommes puissent le voir*. Une montagne du territoire des Dogon, particulièrement riche en minerai de cuivre est appelée *le mont - eau de cuivre*. C'est là que les âmes des morts sont supposées se rendre pour faire leur provision de cuivre, c'est-à-dire d'eau, avant d'entreprendre leur grand voyage vers le pays des morts (au sud). Le cuivre étant eau, les hommes qui portent des bijoux de ce métal évitent de marcher au bord des fleuves où ils risqueraient de se noyer (GRIH, GRIS, GRIE).

2. Croyances analogues chez les Bambara, voisins des Dogon, et, comme eux, croyant à un démiurge, qui est à la fois le maître de l'eau et du verbe. Faro, cette divinité suprême qui est responsable de toute l'organisation du monde dans sa forme actuelle, est également le maître des métaux, au nombre de sept, parmi lesquels se distinguent le cuivre rouge, qui est mâle, et le cuivre jaune, qui est femelle. Le cuivre vient du cinquième ciel, le ciel rouge, pays du sang, du feu, de la guerre et de la justice divine. Il descend sur la terre avec la foudre et s'enfonce dans le sol avec les haches de pierre* (pierres de foudre). Il représente également le verbe, dans l'essence divine ; c'est le *son du Faro*, le dieu s'enroule autour des boucles de cuivre rouge spiralées que les Bambara portent aux oreilles pour pénétrer le tympan et, dans la terre, il correspond aux *deuxièmes eaux*, les eaux rouges, reflet du cinquième ciel, dans lesquelles Faro noie les coupables, Faro, de même que le dieu d'eau des Dogon, est représenté avec un torse humain et une queue de poisson, avec cette différence que cette queue n'est point verte, mais de cuivre rouge. Il porte deux colliers par lesquels il perçoit à tout moment les conversations des hommes : le collier de cuivre lui transmet les paroles courantes, et le collier d'or les paroles *secrètes et puissantes* ; ainsi l'or est-il en quelque sorte une concentration du cuivre rouge (DIEB).

3. Dans les croyances russes, le cuivre est toujours associé à la couleur verte. La *Maîtresse de la Montagne de Cuivre* (Oural) a des yeux verts et porte une robe de malachite ; elle apparaît parfois sous la forme d'un lézard vert ; on dit de la malachite qu'elle contient et montre *toutes les beautés de la terre*. Le cuivre, comme l'or, est associé au serpent mythique : on peut rencontrer la Maîtresse de la Montagne de Cuivre la nuit de la fête des serpents (25 septembre), mais sa rencontre est néfaste. Celui qui la voit est condamné à mourir de nostalgie. A.G.

CULBUTÉ

A la différence de l'acrobate*, qui symbolise l'affranchissement des lois communes, celle de la pesanteur aussi bien que celles de la société, l'homme *culbuté* est un symbole à signification religieuse. Pieds en l'air ou cul par-dessus tête, *ayant perdu la station droite, il a perdu tout ce qu'elle symbolise d'effort vers le haut, vers le ciel, vers le spirituel. Il ne gravit plus l'axe du monde vers le pôle céleste et vers Dieu, il s'enfonce au contraire vers le sous-monde animal et les ténébreuses régions inférieures, il est orienté vers le bas*. Dans le combat moral contre le péché et contre soi, la **défaite coupable** est marquée par la culbute du vaincu. Les désastres

intimes sont également figurés par des animaux déformés : oies, lions, singes ; le pêcheur est pire qu'une bute ; ou encore par des formes architecturales brisées, telles les arcades disloquées, les colonnes renversées : le pêcheur n'est plus que ruine (CHAS, 362).

CUVE (baptismale)

Son symbolisme est à rapprocher de celui du chaudron*, dans les légendes celtiques : le bain* de la purification et de la revigoration, la renaissance en un être nouveau ou l'accession à une dignité nouvelle. La cuve est une des nombreuses images correspondant aux rites de passage, à l'initiation qui introduit dans un monde supérieur. Elle est généralement posée sur un pilier central, qui sert de socle, et qui symbolise l'axe du monde autour duquel tournent les existences changeantes ; ou bien elle repose sur quatre colonnes, qui rappellent les quatre points cardinaux et la totalité de l'univers, ou les quatre Évangélistes et la totalité de la révélation. La cuve est un symbole de régénération.

CYBÈLE

1. Déesse de la terre, fille du ciel, épouse de Saturne, mère de Jupiter, de Junon, de Neptune, de Pluton, Cybèle symbolise **l'énergie enfermée dans la terre**. Elle a engendré les dieux des quatre éléments. Elle est la source primordiale, chthonienne, de toute fécondité.

Son char est traîné par des lions : ce qui signifie qu'elle maîtrise, ordonne et dirige la puissance vitale. Elle est parfois couronnée d'une étoile à sept branches, ou d'un croissant de lune, signes de son pouvoir sur les cycles de l'évolution biologique terrestre. C'est sous la forme d'une pierre* qu'elle fut d'abord adorée. Les Romains firent venir de Pessinonte à Rome, vers 205 avant J.C. la pierre noire qui était son symbole : *Elle contient les germes qui lui permettent de faire croître pour le genre humain et les moissons blondes et les arbres chargés de fruits, et de fournir également aux espèces sauvages errant sur les montagnes des cours d'eau, des frondaisons et de gras pâturages. Aussi lui a-t-on donné à la fois les noms de grande Mère des Dieux, Mère des espèces sauvages, et Créatrice de l'humanité.* (Lucrèce, *de la Nature*, II, v. 595-600, traduit par A. Ernout, Les Belles Lettres, Paris, 1946.)

2. Son culte introduit de Phrygie à Rome au III^e siècle avant J.C., comme celui de la Mère des dieux, atteint son apogée sous l'Empire. Cybèle est la Déesse Mère, la Magna Mater, la *Grande Mère asiatique* dont le culte se confond, dans les temps les plus anciens et dans toutes les régions, avec celui de la **fécondité**. Elle est tantôt assise sous l'arbre de vie, tantôt entourée de lions, tantôt ornée de fleurs. Chez les Grecs, ce sont Gaïa, Rhéa qui tinrent son rôle et qui longtemps luttèrent, dans la dévotion des Hellènes, contre l'introduction du culte extatique et déréglé de cette déesse asiatique. Ses deux symboles, le lion* et le tambourin*, sont d'origine asiatique. Un hymne homérique décrit ainsi la *Mère des dieux* : *... Muse harmonieuse, fille du grand Zeus, Mère de tous les Dieux et de tous les hommes. Elle aime le son des crotales et dès- tambourins, ainsi que le frémissement des flûtes ; elle aime aussi le cri des loups et des lions au poil fauve, les montagnes sonores et lès- vallons boisés.*

3. A l'époque de la décadence romaine, Cybèle sera associée au culte d'Attis, le dieu mort et ressuscité périodiquement, dans un culte dominé par les étranges amours de la déesse, par des rites de castration et par les sacrifices sanglants du taurobole. Dans une forme quasi délirante, elle symbolisera les rythmes de la mort et de la fécondité, de la **fécondité par la mort**. Toute une théologie, la doctrine *metroaque* s'élaborera autour de la déesse. *Mélange de barbarie, de sensualité et de mysticisme* (LAVD, 639-642), son culte a cependant inspiré à l'empereur Julien, au IV^e siècle de notre ère, l'une des plus belles prières, dans laquelle le symbolisme transfigure et sublime la légende.

*O Mère des Dieux et des hommes,
O Parèdre du grand Zeus,
Toi qui partages son trône,
O source des Dieux intelligents...
Déesse créatrice de vie,
Sagesse, Providence, Créatrice de nos âmes,
O amante du grand Dionysos.*

*Toi qui as recueilli Attis exposé
Et qui l'as rappelé vers Toi,
Après qu'il se fut enfoncé dans l'ancre de la terre,
O Toi qui es le principe de tous les biens...
Accorde à tous les hommes le bonheur,
Dont l'élément capital est la connaissance des Dieux.
(Empereur Julien, *Sur la Mère des Dieux*, XX BEAG, 480)*

François Mauriac a consacré à ce mythe un admirable poème **Le sang d'Afys** :

*Rien, rien n'arrachera ta racine profonde
A mon immense corps engourdi de plaisir.*

CYCLOPE

1. Le démon est souvent représenté, dans la tradition chrétienne, avec un seul œil au milieu du visage : ce qui symbolise la domination des forces obscures, instinctuelles et passionnelles. Livrées à elles-mêmes, non assumées par l'esprit, elles ne peuvent que jouer un rôle destructeur, dans l'univers et dans l'homme. Le Cyclope de la tradition grecque est une force primitive ou régressive, de nature volcanique, qui ne pourra être vaincu que par le dieu solaire, Apollon. Le Cyclope réunit en lui deux traditions, celle du forgeron, serviteur de Zeus et d'Héphaïstos, qui manie la foudre pour les dieux ; et celle du monstre sauvage, d'une force prodigieuse, tapi dans les cavernes, dont il ne sort que pour la chasse. C'est à ces êtres fabuleux que la légende attribue les monuments dits *cyclopéens*, à Mycènes notamment, pour l'énormité des pierres qu'ils superposent et qui pèsent jusqu'à 800 tonnes. Un de ces Cyclopes a laissé dans la poésie un souvenir de violence maîtrisée et de douceur mélancolique — malgré ses repas d'anthropophage et les rochers qu'il lançait brutalement sur les hommes — d'une douceur bafouée par la belle Galatée, indifférente à *ce grand cœur d'airain*, qui brûlait d'amour pour sa grâce légère. Albert Samain a tiré de cette légende un poème musical, *Polyphème*, porté sans grand succès sur la scène de l'Opéra.

2. La mythologie celtique ne possède pas de *cyclope* proprement dit, mais des séries entières de personnages sombres, n'ayant qu'un seul œil, un seul bras, une seule jambe, et affligés par surcroît de difformité et de gigantisme. Ils symbolisent **la partie noire ou titanique de la création** et la légende irlandaise les assimile de ce fait aux **puissances mauvaises ou infernales**. Cependant, ils restent en relations constantes d'apparement avec les dieux *célestes* ou *clairs*. Quelques-uns peuvent servir de prototypes : l'irlandais Balor avait un œil qui pouvait à lui seul paralyser toute une armée ; le dieu **Lug** le tue **d'une** pierre de fronde. L'équivalent gallois, Yspaddaden Penkawr, a la même capacité physique, et il est le père d'une fille, qui est demandée en mariage par Kulhwch, lequel correspond fonctionnellement au dieu Lug. En somme, le Cyclope évoque la puissance des dieux ou la violence des éléments, une force brutale déchaînée, qui échappe à l'empire de l'esprit.

CYDIPPEZ

Dans l'art romantique, Cydippe, l'unijambiste*, apparaît assez, souvent. Il est interprété par J.E. Cirlot comme *l'antithèse de la sirène à double queue*. Si celle-ci est, du fait du nombre deux, un symbole de féminité, celui-ci, du fait du chiffre un, est un symbole de masculinité et revêt peut-être une signification phallique (CIRD, 72).

CYGNE

De la Grèce ancienne à la Sibérie, en passant par l'Asie mineure, aussi bien que par les peuples slaves et germaniques, un vaste ensemble de mythes, de traditions et de poèmes célèbre le cygne, oiseau immaculé, dont la blancheur, la puissance et la grâce font une vivante épiphanie de la lumière*.

Il y a toutefois deux blancheurs, deux lumières ; celle du jour, solaire et mâle ; celle de la nuit, lunaire et femelle. Selon que le cygne incarne l'une ou l'autre, son symbole s'infléchit dans un

sens différent. S'il ne se clive pas et s'il veut assumer la synthèse des deux, comme c'est parfois le cas, il devient androgynal et le plus chargé de mystère sacré. Enfin, de même qu'il y a un soleil* et un cheval noirs*, il existe un cygne noir, non pas désacralisé, mais chargé d'un symbolisme occulte et inversé.

1. Les Bouriates content qu'un chasseur surprit un jour trois femmes *splendides* qui se baignaient dans un lac* solitaire. Elles n'étaient autres que des cygnes, qui s'étaient dépouillées de leur manteau de plumes pour entrer dans l'eau. L'homme ravit un de ces costumes et le cacha, ce qui fit qu'après leur bain, deux seulement des femmes-cygnes purent reprendre possession de leurs ailes et s'envoler. Le chasseur prit la troisième pour épouse. Elle lui donna onze fils et six filles, puis reprit son costume et s'envola après lui avoir tenu ce discours : *Vous êtes des cires terrestres et vous resterez sur la terre, mais moi, je ne suis pas d'ici, je viens du ciel et je dois y retourner. Chaque année, au printemps, lorsque vous nous verrez passer, volant vers le Nord, et chaque automne, quand nous redescendrons vers le Sud, vous célébrerez notre passage par des cérémonies spéciales* (HARA, 319).

Un conte analogue se retrouve chez la plupart des peuples altaïques, avec des variantes, où l'oie* sauvage se substitue souvent au cygne. Dans tous ces récits l'oiseau de lumière, à la beauté éblouissante et immaculée, est la vierge céleste, qui sera fécondée par l'eau* ou la terre* — le lac ou le chasseur — pour donner naissance au genre humain. Mais comme le souligne justement J.P. Roux (ROUP, 351), cette lumière céleste cesse ici d'être *masculine et fécondatrice*, pour devenir *féminine et fécondée*. On rejoint par ces mythes la représentation égyptienne de la hiérogamie Terre-Ciel : Nout, déesse du Ciel, est fécondée par Geb, dieu de la terre. Il s'agit alors en ce cas de la lumière lunaire, laiteuse et douce, d'une vierge mythique. Cette acception du symbole du cygne semble avoir prédominé chez tous les peuples slaves, ainsi que chez les Scandinaves, les Iraniens et les Turcs d'Asie mineure. L'image — ou pour mieux dire la croyance — est parfois poussée jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. Ainsi, dans le bassin de l'énisseï, on crut longtemps que le cygne *a des règles, tout comme la femme* (ROUF 353). Mais le cygne, au hasard des peuples, subit de nombreux avatars : outre l'oie sauvage, déjà mentionnée, signalons la mouette* chez les Tchouktches, la colombe* et le pigeon* en Russie (IBID. p. 353).

2. Le cygne incarne le plus souvent la lumière mâle, solaire et fécondatrice. En Sibérie même, cette croyance, bien qu'elle ne soit pas généralisée, a laissé quelques traces. Ainsi, Uno Harva note que, chez les Bouriates, les femmes font une révérence et adressent une prière au premier cygne qu'elles aperçoivent au printemps (HARA, 321). Mais c'est dans la lumière pure de la Grèce que la beauté du cygne mâle, inséparable compagnon d'Apollon, a été le plus clairement célébrée ; dans les mythes, cet oiseau ouranien est également le lien qui fait correspondre, par ses migrations saisonnière, les peuples méditerranées et les mystérieux *Hyperboréens**. On sait qu'Apollon*, dieu de la musique, de la poésie et de la divination, est né à Délos, un jour sept*. Des cygnes sacrés firent, ce jour-là, sept fois le tour de l'île, puis Zeus remit à la jeune divinité, en même temps que sa lyre, un char* attelé de ces blancs oiseaux. Ceux-ci l'emmenèrent *d'abord dans leur pays, sur les bords de l'océan, au-delà de la patrie des vents du Nord, chez les Hyperboréens qui vivent sous un ciel toujours pur* (GRID, 41). Ce qui fait dire à Victor Magnien, dans son ouvrage sur les mystères d'Eleusis, que le cygne *symbolise la force du poète et de la poésie* (mage, 135). Il sera l'emblème du poète inspiré, du pontife sacré, du druide habillé de blanc, du barde nordique, etc. Le mythe de Léda semble, à première vue, reprendre la même interprétation, mâle et diurne, du symbole du cygne. A l'examiner de plus près on remarque, cependant, que, si Zeus se change en cygne pour approcher Léda, c'est, nous précise le mythe grec, après que celle-ci *s'est métamorphosée en oie pour lui échapper* (GRID, 257). Or, nous avons vu que l'oie est un avatar du cygne dans son acception lunaire et femelle. Les amours de Zens-Cygne et de Léda-Oie représentent donc la bipolarisation du symbole, ce qui conduit à penser que les Grecs, rapprochant volontairement ses deux acceptions diurne et nocturne, ont fait de cet oiseau un symbole hermaphrodite où Léda et son divin amant ne font qu'un.

3. Cette même idée sous-tend l'analyse que fait Gaston Bachelard d'une scène du second Faust (BACE, 50 sq.). Dans les eaux fraîches, ces eaux voluptueuses dont Novalis dit qu'elles

se montrent avec une céleste toute-puissance comme l'élément de l'amour et de l'union, apparaissent les vierges au bain ; des cygnes les suivent, qui ne sont tout d'abord que l'expression de leur nudité permise (Bachelard), puis enfin Le cygne, et il nous faut ici citer Goethe :

*Comme fièrement et avec complaisance la tête et le bec se meuvent...
Un d'entre eux, surtout, semble se rengorger avec audace,
et fait voile rapidement à travers tous les autres ;
ses plumes se gonflent comme une vague sur la vague,
il s'avance en ondulant vers l'asile sacré...*

(vers 7300-7306).

L'interprétation de cette tête et de ce bec, celle de ces plumes gonflées, celle enfin de l'asile sacré se passent de commentaire : voici le cygne mâle en face du cygne femelle, représenté par les jeunes filles ; et Bachelard de conclure : *l'image du cygne est hermaphrodite. Le cygne est féminin dans la contemplation des eaux lumineuses, il est masculin dans l'action. Pour l'inconscient, l'action est un acte. Pour l'inconscient, il n'y a qu'un acte...* (BACE, 152). L'image du cygne, dès lors, se synthétise, pour Bachelard, comme celle du Désir, appelant à se confondre les deux polarités du monde manifestées par ses luminaires. Le chant du cygne, dès lors, peut s'interpréter comme les éloquents serments de l'amant... avant ce terme si fatal à l'exaltation qu'il est vraiment une *mort amoureuse* (IBID). Le cygne *meurt en chantant et chante en mourant*, il devient de fait le symbole du désir premier qui est le désir sexuel.

Poursuivant l'analyse du chant du cygne, il est troublant de retrouver, par le biais de la psychanalyse, la chaîne symbolique lumière-parole-semen, si présente dans la pensée cosmogonique des Dogon : Jung, note G. Durand (DURS, 161), *rapprochant le radical sven du sanscrit svan, qui signifie bruire, va même jusqu'à conclure que le chant du cygne (schwan), oiseau solaire, n'est que la manifestation mythique de l'isomorphisme étymologique de la lumière et de la parole.*

4. Je ne citerai qu'un seul exemple de l'inversion symbolique à laquelle se prête l'image du **cygne noir**. Dans le conte d'Andersen *le camarade de voyage* qui puise aux sources du folklore Scandinave, une vierge ensorcelée et sanguinaire, apparaît sous la forme d'un cygne noir. Plongé par trois fois dans un bassin d'eau purifiante, ce cygne devient blanc, et la princesse, exorcisée, sourit enfin à son jeune époux (ANDC, 87). A.G.

5. En Extrême-Orient, le cygne est par sa blancheur un symbole de pureté et de beauté, en même temps que **d'élégance, de noblesse et de courage**. C'est pourquoi, selon Lie-tseu, les Mongols firent boire du sang de cygne à l'empereur Mou des Tcheou. Il est encore symbole de la musique et du chant.

L'oie, au contraire, et non sans raison, est synonyme de **sottise**, en dépit de la reconnaissance que les Romains purent éprouver envers celles de Junon, qui donnèrent l'alerte au Capitole. L'oie sauvage, dont on **sait** l'extrême méfiance, est un symbole de **prudence**, dont le **Yi-King** fait usage pour indiquer les étapes d'une progression circonspecte. Cette progression est susceptible, bien entendu, d'une interprétation spirituelle.

Ces différents animaux **sont** mal distingués par l'iconographie hindoue, dans laquelle le cygne de **Brahma (hamsa)**, qui lui sert de monture, possède la morphologie de l'oie sauvage. La parenté étymologique de **hamsa et d'anser** est *flagrante*, dit M.T. de Mallmann. Le **hamsa** monture de **Varuna** c'est l'oiseau aquatique ; monture de **Brahma**, c'est le symbole de l'élévation du monde informel vers le ciel de la connaissance. Dans un sens voisin, des textes sanscrits du Cambodge identifient **Çiva au Kalahamsa qui fréquente le lac du cœur des yogi, au hamsa qui siège dans le bindu, hamsa** signifiant en même temps **l'anser et l'Atma** ou le Soi, *l'Esprit uni-versel*. Attribué à **Vishnu**, il devient un symbole de **Narâyaiia**, l'un des noms du Dieu créateur, et l'âme du monde personnifiée.

Le symbolisme du cygne ouvre d'autres perspectives encore en ce qu'il pond ou qu'il couve **l'œuf du monde**. Telle est *Voie du Nil* dans l'Égypte ancienne. Tel encore **le hamsa** couvant le **Brahmanda sur les** Eaux primordiales dans la tradition de l'Inde. Tel enfin l'œuf de Leda engendré par le cygne **Zeus**, et dont sont issus les Dioscures, coiffés chacun d'une **moitié** de

cet œuf dont ils figurent la différenciation. Il n'est pas inutile d'ajouter que, selon des croyances fort, répandues encore à une époque récente, les enfants, nés de la terre et de l'eau, étaient apportés par des cygnes (KHAB, DANA, ELIM, GUET, MALA, SOUN). P.G.

5. Le cygne est l'oiseau le plus fréquemment nommé dans les textes celtiques. Créature essentiellement céleste, il est la forme prise par la plupart des êtres de l'Autre Monde qui, pour une raison ou pour une autre, pénètrent dans le monde terrestre. Les cygnes de la mythologie celtique voyagent le plus souvent par deux, reliés par une chaîne d'or ou d'argent. Sur beaucoup d'œuvres d'art celtiques, deux cygnes figurent chacun sur un côté de la barque solaire, qu'ils guident et accompagnent dans son voyage sur l'océan céleste. Venant du nord ou y retournant, ils symbolisent les **états supérieurs ou angéliques** de l'être en cours de délivrance et retournant vers le Principe suprême. Sur le continent, et même dans les îles, le cygne est souvent confondu avec la grue, d'une part, et l'oie, d'autre part ; ce qui explique l'interdit alimentaire dont cette dernière faisait l'objet, d'après César, chez les Bretons (OGAC, 18, 143-147 ; CHAB, 537-552). L.G.

7. Le cygne fait également partie de la symbolique de l'alchimie. // *a toujours été regardé, par les Alchimistes, comme un emblème du mercure. Il en a la couleur et la mobilité, ainsi que la volatilité proclamée par ses ailes, il exprime un centre mystique et l'union des opposés (eau-feu), en quoi l'on retrouve sa valeur archétypale d'androgynie.* Au monastère franciscain de Cimiez, la devise latine dégage l'ésotérisme de l'image *Divina sibi canit et orbi*. Il chante divinement pour soi et pour le **inonde**. Ce sifflement est nommé le chant du cygne (le signe chantant), parce que le mercure, voué à la mort et à la décomposition, va transmettre son âme au corps interne issu du métal imparfait, inerte et dissous. (Basile Valentin, *Les 12 clefs de la Philosophie*, trad. Eugène Canseliet, Ed. de Minuit, Paris 1956, p. 152).

CYPRÈS

Arbre* sacré chez de nombreux peuples ; grâce à sa longévité et à sa verdure persistante, il est nommé l'arbre de vie (cyprès-thuya).

Chez les Grecs et les Romains, il est en rapport avec les divinités de l'enfer ; il est l'arbre des régions souterraines ; il est lié au culte de Pluton, dieu des enfers ; aussi orne-t-il les cimetières.

Le cyprès est en Europe un symbole de deuil. Peut-être s'agit-il toutefois d'une mauvaise interprétation, bien qu'elle soit d'origine très ancienne, du symbolisme universel et primitif des conifères qui, par leur résine incorruptible et leur feuillage persistant, évoquent l'immortalité et la résurrection. *Les frimas de l'hiver, dit Tchouang-Tseu* (ch. 28), *ne font ressortir qu'avec plus d'éclat la force de résistance du cyprès, qu'ils n'arrivent pas à dépouiller de ses feuilles.*

Dans la Chine ancienne, la consommation des graines du cyprès procurait la longévité, car elles étaient riches de substance **yang**. La résine du cyprès permettait, si l'on s'en frottait les talons, de marcher sur les eaux. Elle rendait donc le corps *léger*. La flamme obtenue par la combustion des graines permettait la détection du jade et de l'or, également substances **yang** et symboles d'immortalité.

Origène fait du cyprès un symbole des vertus spirituelles, car *le cyprès est d'une très bonne odeur, celle de la sainteté.*

Au Japon, l'un des bois les plus usités dans les rites du **Shinto** est une variété de cyprès, le **hinoki** : outre son usage dans la fabrication de divers instruments, comme le shaku (*sceptre*) des prêtres, on notera surtout que le feu rituel est allumé par frottement de deux morceaux de **hinoki**. Ce bois est également celui qui sert à la construction des temples, dont celui d'Isé. On retrouve manifestement ici les notions d'incorruptibilité et de pureté.

Symbole d'immortalité encore, le cyprès (associé au pin) est figuré dans les loges des sociétés secrètes chinoises, à l'entrée de la *Cité des Saules* ou du *Cercle du Ciel et de la Terre*. Les Yin, dit Confucius, le plantaient auprès des autels de la Terre (DUSC, HERS, ORIC, SCHL). P.G.

D

DAIS

Symbole de protection, soit accordée, soit reçue, par celui qui se trouve sous le dais : si c'est un roi, il l'accorde à ses sujets, il la reçoit du ciel. Il est centre de rayonnement, centre du monde : d'où l'usage du dais pour manifester cette dignité et ce pouvoir. Le dais rectangulaire se rapporte à la terre et aux biens terrestres ; le dais circulaire aux biens célestes (parasol*).

DAME (Petite)

Expression polie, en Chine, qui signifiait une femme de second rang, le plus souvent une diseuse de bonne aventure, dont la déesse était appelée *la Dame Pourpre*, Elle n'était pas nécessairement de mœurs faciles.

DAMIER

Cet ensemble de figures géométriques, carrés, losanges, amandes, etc., de couleurs alternées blanc et noir — servant aux jeux de dames, de l'oie, d'échecs, etc., ou à la décoration — symbolise les forces contraires, qui s'opposent dans la lutte pour la vie et jusque dans la constitution même de la personne et de l'univers. C'est pourquoi il se prête si bien au jeu. Il encadre une situation conflictuelle. La formation en carrés est le signe de la bataille qui commence. Le conflit qu'il exprime peut être celui de la raison contre l'instinct, de l'ordre contre le hasard, d'une combinaison contre une autre, ou des diverses potentialités d'un destin. Il symbolise le lieu des oppositions et des combats.

DANIEL

Dans la fosse aux lions, léché par le lion qui devait le dévorer, Daniel symbolise, dans beaucoup d'œuvres d'art chrétiennes, *la figure du Christ qui a rendu inoffensive la mon* (CHAS, 334).

DANSE

L'usage symbolique et rituel de la danse est si divers et si répandu qu'il faudra nous limiter ici à quelques-unes des données les plus significatives.

1. Parce qu'elle est ordonnance rythmique, la danse des dieux et des héros mythiques concourt à l'organisation et à la résorption cyclique du monde. D'une façon très générale, les danses rituelles sont un moyen de rétablissement des rapports entre la terre et le ciel, qu'elles appellent la pluie, l'amour, la victoire ou la fertilité, voire *l'extinction* en l'Unité divine.

Le prototype de ta danse cosmique est le **tandava** de **Çiva-natarâja**. Inscrite dans un cercle de flammes, cette danse symbolise à la fois la création, l'apaisement ou la conservation, la destruction ou la réintégration ; elle est symbole, en même temps, de l'expérience du **yogi**. Parce qu'il est le maître du *mouvement* vital, créateur, intellectuel, de Bouddha **Amogassiddhi** porte, dans le Bouddhisme tantrique, le même nom de *Seigneur de la Danse*.

2. C'est la danse également qui permet l'aménagement du monde chinois : elle est liée à la rythmique des nombres ; elle pacifie les animaux sauvages, établit l'harmonie entre le Ciel et la Terre ; c'est la danse de Yu-le-Grand qui met fin au débordement des eaux, à la surabondance du **yin**. Le caractère **wou**, qui exprime la non-manifestation, la *destruction*, aurait eu, selon certains exégètes, le sens primitif de *danser*. Dans l'Antiquité méditerranéenne, on trouve la danse liée à la métallurgie et aussi à la sortie du labyrinthe crétois, deux domaines qui relèvent à la fois des symbolismes cosmologique et initiatique (le *pas* de Yu-le-Grand est d'ailleurs aussi une danse labyrinthique). Il existe dans l'Antiquité grecque, dans la danse des derviches, et aussi dans la *danse du soleil* des Indiens Sioux, un rapport entre le mouvement des danseurs et celui des astres et des sphères planétaires. Au Japon, c'est la danse d'**Uzume** devant la caverne — prototype de toutes les danses sacrées nippones — qui fait sortir **Amaterasu**, la déesse solaire.

3. Toutefois, la danse provoquant l'illumination est susceptible, ici encore, d'une application spirituelle. La voie *cyclique* des derviches les amène à l'Unité centrale et les élève vers Dieu. La danse-in-vocation (il existe au Japon une danse — **nembutsu**) est une élévation dans la voie de la délivrance et un appel à la descente de la Grâce. Il faut remarquer que les danses pour obtenir la pluie, si fréquentes en Extrême-Orient (**leng-trot** cambodgien, danses du dragon, du lion ou de la licorne), sont de la même manière des appels à la bénédiction céleste. Il va sans dire que les danses printanières destinées à l'obtention de la fertilité ont, dans une large mesure, la même signification.

On exécutait aussi, dans la Chine ancienne, des danses de deuil, qui ne pouvaient pas ne pas évoquer la réintégration de l'âme du défunt dans la Source divine (LAVD, 317—318, POSD, 80. DEVD 142). P.G.

4. Symbole de **la libération des limites matérielles**, la danse peut devenir **la manifestation de la vie spirituelle**. David dansant devant l'arche en est l'illustration. Elle est *l'expression souveraine de l'art africain. En elle, rythme, mélodie, parole synthétisent dans le corps humain l'espace et la durée dans leur capacité d'expression. C'est aussi la forme la plus dramatique de l'expression culturelle africaine, car elle est la seule où l'homme, en tant que refus du déterminisme de la nature, se veut non plus seulement liberté, mais libération de sa limite. C'est pourquoi la danse est la seule expression mystique de la religion africaine.*

*La danse est aussi l'une des expressions sacramentelles de la culture africaine, car elle donne au geste quotidien de retrouver, dans le mystère vital qui le transcende, son accomplissement et sa signification. Il ne faut pas oublier que si, en Afrique, on sème, on récolte, on tisse, on forge... tout cela se danse avant de passer à la routine quotidienne, tout cela est geste **religieux** avant de devenir travail et technique de production. La danse est donc aussi le moment par excellence où l'homme se réalise comme homme, la femme comme femme (MVEA, 81).*

5. L'orchestrique égyptienne était très développée et variée, ainsi qu'en témoignent textes littéraires et arts plastiques. On a pu analyser nombre de figures et de rythmes qui composent de savantes chorégraphies, d'inspiration aussi bien religieuse que profane. Des divinités participaient à ces danses, qui contribuaient à la célébration des fêtes rituelles. Selon Lucien, ces danses *traduisaient en mouvements expressifs les dogmes les plus mystérieux de la religion, les mythes d'Apis et d'Osiris, les transformations des dieux en animaux, et par-dessus tous leurs amours* (POSD, 80).

6. Chez les Grecs aussi, les évolutions rythmiques mimaient des scènes mythologiques ou des événements légendaires. Elles avaient pour but, non seulement d'en conserver le souvenir, mais de raviver les forces cosmiques ou mystiques qui s'étaient déployées dans le passé : ainsi la danse évoquant le vol des grues* en l'honneur d'Apollon*, pour célébrer le triomphe de Thésée* sur le Minotaure* ; ainsi les danses violentes, lascives, extatiques, en l'honneur de tels autres dieux.

Pour Platon, la danse était d'origine divine. Avant d'être mouvement, elle était signe. Si elle connaissait les cinq positions classiques fondamentales, elle n'obéissait pas uniquement aux exigences de la grâce et de l'ordre. Pour mieux exprimer son message, elle recherchait systématiquement désordres, oppositions, manifestations spontanées, surtout dans les cérémonies dionysiaques. Les gestes étaient un langage, partant du plus profond de l'inconscient et s'abandonnant aux pulsions divines : l'enthousiasme était la présence intérieure du dieu. La danse symbolisait et appelait l'action du dieu. La danse religieuse et cosmique est un **rite d'identification au créateur et à la création**. Elle dessine dans l'espace l'évolution du temps, comme pour s'associer à l'énergie qui préside aux perpétuelles transformations du monde et pour célébrer les forces que la cérémonie veut remercier ou capter, comme les danses guerrières, les danses des moissons, des mariages, des funérailles, etc.

DARUMA (Bodhidharma)

Au Japon, symbole de patience et de ténacité, popularisé par d'innombrables poupées

Dharma fut le premier patriarche de l'école du Zen. Il apporta la doctrine Zen de l'Inde en Chine au VI^e siècle. Selon la légende, il serait demeuré assis, jambes croisées, durant neuf ans à méditer face à un mur. C'est pourquoi il est devenu symbole de patience. Son image sur toutes les formes de poupées est très répandue au Japon. Une forme de ces poupées le montre assis, les jambes remplacées par un arrondi, de sorte que lorsque l'on incline la poupée, elle se redresse toujours, illustrant le dicton japonais, d'après lequel l'on peut tomber sept fois et se redresser la huitième.

Bien qu'on en ignore généralement l'origine, ce genre de poupée qui se redresse s'est répandu dans le monde entier. Il représente aussi bien une inaltérable patience qu'une infatigable obstination.

DATTIER

Le palmier-dattier est l'arbre* sacré des Assyro-Babyloniens. Dans la Bible, il est un symbole du juste, riche des bénédictions divines : *que le Juste, ainsi qu'un palmier, soit florissant.*

En Egypte, il sert de modèle aux colonnes*, qui évoquent l'arbre de vie et le support du monde.

DAUPHIN

Symbolique liée à celles des eaux et des transfigurations.

1. Les pirates qui s'enivrèrent, après avoir lié Dionysos au mât de leur navire, tombèrent à la mer et furent changés en dauphins. Le dauphin est devenu le symbole de la régénérescence. On en voyait l'image auprès du trépied d'Apollon, à Delphes. Il est aussi symbole de la divination, de la sagesse, de la prudence. Ces qualités, jointes à la vitesse de déplacement qui lui est prêtée, en ont fait le maître de la navigation : aussi est-il souvent représenté, comme Poséidon, avec un trident ou une ancre.

Les dauphins étaient honorés comme des dieux dans la Crète préhellénique. Apollon s'incarne sous la forme d'un dauphin, d'après l'hymne homérique, pour aborder les rivages de Crisa, qui lui ouvrent la route de Delphes.

2. L'homme était souvent représenté, dans l'art grec, chevauchant un dauphin. Cet animal sacré joue un rôle, sans doute, dans les rites funéraires, où il apparaît comme psychopompe. *Les Crétois croyaient que les morts se retiraient au bout du monde, dans les îles des Bienheureux, et que des dauphins les transportaient sur leur dos jusqu'à leur séjour d'outre-tombe* (Defradas). Plutarque nous décrit le voyage d'Arion transporté et escorté par des dauphins, qui le sauvent de la menace de marins s'apprêtant à le tuer. Arion se jeta à la mer : *mais, avant que son corps eût plongé tout entier, des dauphins se précipitèrent dessous et le soulevèrent, l'emplantant tout d'abord d'inquiétude, d'incertitude et d'agitation. Mais l'aisance... le grand nombre... l'air bienveillant... la vitesse des dauphins... firent qu'il éprouva, à ce qu'il dît, moins la crainte de mourir et le désir de vivre, que l'ambition de se voir sauvé, pour apparaître comme un favori des dieux et recevoir d'eux une gloire inaltérable.* (Banquet des Sept Sages, 17-18, traduction Defradas). Ce récit est riche de symboles, dont l'interprétation est transparente : Arion passe de ce monde agité et violent au monde d'un salut immortel, grâce à la médiation des dauphins. Rien d'étonnant que le Christ-Sauveur ait été plus tard représenté sous la forme d'un dauphin. D'une façon plus psychologique et éthique, le récit indique aussi le passage de l'excitation et des terreurs imaginatives à la sérénité de la lumière spirituelle et de la contemplation, par la médiation de la bonté (la plongée salvatrice, l'aisance, l'air bienveillant des dauphins, etc.). On aperçoit ici les trois étapes de l'évolution spirituelle : prédominance de l'émotivité et de l'imagination ; intervention de la bonté, ou de l'amour et du dévouement ; illumination dans la gloire de la paix intérieure.

La légende évoquée au début de cette notice confirme cette interprétation du dauphin comme un symbole de conversion. Dionysos, ayant emprunté un navire pour aller à Naxos, s'aperçut que les marins se dirigeaient vers l'Asie, pour le vendre sans doute comme esclave. Alors, *il transforma leurs avirons en serpents, remplit leur navire de lierre et fit retentir le son de flûtes invisibles. Il paralysa le navire dans des guirlandes de vigne, si bien que les pirates, devenus*

fous, se précipitèrent dans la mer, où ils devinrent des dauphins —• Ce qui explique que les dauphins soient les amis des hommes et s'efforcent de les sauver, dans les naufrages, car ce sont des pirates repentis (GRID, 127).

DA' WAH (appel, invocation)

Il s'agit d'une méthode d'incantation très secrète, mais considérée comme licite dans la tradition islamique, qui se fonde sur toute une théologie symbolique des lettres*. Les tableaux du **Jawâhiru'l-Khamsah**, traité du Sheikh Abû'l-Muwwayid de Goujerat, indiquent les **correspondances** qui constituent la clé de cette science. Des règles minutieuses concernent le régime alimentaire que doivent observer, les ablutions que doivent accomplir l'exorciste qui la met en pratique et l'ésotériste qui s'en inspire dans sa méditation. Ils doivent également respecter les lois d'une stricte moralité. Tout le système repose sur la relation considérée comme existant entre les lettres de l'alphabet arabe, les attributs divins, les chiffres, les quatre éléments, les sept planètes et les douze signes du zodiaque. Tout composant d'une série doit avoir ses correspondants dans les séries parallèles. Pendant l'incantation, selon les cas, des parfums divers sont brûlés. (Tableaux d'après HUGD, au mot Da'wah ; voir pages 278-279).
E.M.

*On ne saurait trouver plus complète illustration du fameux sonnet de Baudelaire :
La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.*

Le Da'wah est peut-être le réseau de correspondances symboliques le plus étendu : qui en posséderait la maîtrise disposerait sur tout l'univers d'un pouvoir quasi divin. Qui possède l'arcane des lettres* détient les clés de la création.

DÉCANS

1. Importante division du Zodiaque astrologique en 36 parties. Chaque décan comprend 10°, comme son nom l'indique ; on en compte donc trois par signe. La tradition gréco-latine attribue leur invention à l'ancienne Egypte. Les Egyptiens recouraient en effet aux décans pour déterminer les heures de la nuit : *C'étaient des constellations du ciel, dont ils avaient dressé des tables, et dont l'apparition au bord de l'horizon permettait de savoir à quel moment de la nuit on se trouvait...*

Pendant une durée d'environ dix jours, un même décan était visible à l'horizon. Les 36 décans, régnant ainsi chacun sur 10 jours de l'année égyptienne, furent considérés comme des génies protecteurs. Plus tard, ils jouèrent un rôle important dans les ^zodiaques, puis dans l'astrologie hellénistique (POSD, 80). Les très nombreux documents archéologiques remontent aussi loin que la 10^e dynastie (c'est-à-dire le milieu du troisième millénaire av. J.-C), mais défient souvent toute identification avec les étoiles et les signes, car il y a au moins quatre séries différentes de symboles. Quant à la Mésopotamie, l'existence de cette division du ciel en 36 secteurs est nettement attestée par les textes de l'époque cassite (vers le milieu du deuxième millénaire).

2. il est impossible de passer ici en revue les différentes images symboliques de l'ancienne Egypte, telles qu'elles figurent sur les sarcophages et les murs des temples et tombeaux. Mais, de cette époque jusqu'à nos jours, chacun de ces décans est représenté par un symbole, a une signification particulière et se trouve en affinité avec une planète. Voici la liste des décans, telle qu'on les utilise de nos jours en Inde, selon Cyrus D.F. Abayakoon :

LETTRES DE L'ALPHABET ARRANGÉES SELON L'ABJAD (LES QUATRE PREMIERS ATTRIBUTS DIVINS) AVEC LEUR CHIFFRE RESPECTIF	A 1	B 2	J 3	D 4	H 5	W 6	Z 7	H 8
ATTRIBUTS ou NOMS de DIEU	Allâh	Bâqî	Jâmi'	Dayyân	Hâdi	Wallî	Zakî	Haqq
CHIFFRE de l'ATTRIBUT	66	113	114	65	20	46	37	108
SIGNIFICATION de l'ATTRIBUT	Dieu	Eternel	Qui assemble	Qui compte	Guide	Ami	Purificateur	Vérité
CATÉGORIE de l'ATTRIBUT	Terrible	Aimable	Terrible et aimable	Terrible	Aimable	Aimable	Composé	Composé
QUALITÉ, VICE ou VERTU de la LETTRE	Amitié	Amour	Amour	Hostilité	Hostilité	Amour	Amour	Haine
ÉLÉMENTS	Feu	Air	Eau	Terre	Feu	Air	Eau	Terre
PARFUM de la LETTRE	Aloès noir	Sucre	Cannelle	Santal rouge	Santal blanc	Camphre	Miel	Safran
SIGNES du ZODIAQUE	Bélier	Gémeaux	Cancer	Taureau	Bélier	Gémeaux	Cancer	Capricorne
PLANÈTES	Saturne	Jupiter	Mars	Soleil	Vénus	Mercure	Lune	Saturne
GÉNIES (JINN)	Qayûsh	Danûsh	Nulûsh	Twayûsh	Hûsh	Puyûsh	Kapûsh	'Ayûsh
ANGES GARDIENS	Isrâ'îl	Jibrâ'îl (Gabriel)	Ka'kâ'îl	Dardâ'îl	Durbâ'îl	Raftmâ'îl (Raphaël)	Sharkâ'îl	Tankafîl

LETTRÉS DE L'ALPHABET ARRANGÉS SELON L'ABJAD (LES QUATRE PREMIERS ATTRIBUTS DIVINS) AVEC LEUR CHIFFRE RESPECTIF	T 9	Y 10	K 20	L 30	M 40	N 50	S 60	70
ATTRIBUTS ou NOMS de DIEU	Tâhir	Yâsin	Kâfil	Latîf	Malik	Nûr	Samî'	'Alî
CHIFFRE de l'ATTRIBUT	215	130	111	129	90	256	180	110
SIGNIFICATION de l'ATTRIBUT	Saint	Chef	Suffisant	Bénin	Roi	Lumière	Auditeur	Éauté
CATÉGORIE de l'ATTRIBUT	Terrible	Aimable	Aimable	Aimable	Terrible	Aimable	Composé	Terrible
QUALITÉ, VICE ou VERTU de la LETTRE	Désir	Attrait	Amour	Séparation	Amour	Haine	Désir	Richesse
ÉLÉMENTS	Feu	Air	Fau	Terre	Feu	Air	Eau	Terre
PARFUM de la LETTRE	Musc	Feuilles de roses	Feuilles de roses blanches	Pommes	Coing	Jacinthe	Différents Parfums	Poivre Blanc
SIGNES du ZODIAQUE	Bélier	Balance	Scorpion	Taureau	Lion	Balance	Sagittaire	Vierge
PLANÈTES	Jupiter	Mars	Soleil	Vénus	Mercure	Lune	Saturne	Jupiter
GÉNIES (JINN)	Badyûsh	Shahbûsh	Kadyûsh	'Acyûsh	Majbûsh	Damalyûsh	Fa'vûsh	Kaslpûsh
ANGES GARDIENS	Ishmâ'îl	Sarakikâ'îl	Khazurâ'îl	Tatâ'îl	Rûyâ'îl	Hûmâ'îl	Hamwâkîl	Lumâ'îl

F 80	S 90	Q 100	R 200	Sb 300	T 400	S 500	Kh 600	Z 700	Z 800	Z 900	Gh 1000
Fattâh	Samad	Qâdir	Rabb	Shaft'	Tawwâb	Thâbit	Khâliq	Dhâkir	Dârr	Zâhir	Ghafîr
489	134	305	202	460	408	903	731	921	1001	1106	1285
Qui ouvre	Etabli	Puissant	Seigneur	Qui accepte	Qui pardonne	Stable	Créateur	Qui se souvient	Punisseur	Evident	Grand pardonneur
Aimable	Terrible	Composé	Terrible	Aimable	Aimable	Terrible	Composé	Composé	Terrible	Terrible	Aimable
Hostilité	Intimité	Désir	Amitié	Hostilité	Insomnie	Haine	Amour	Haine	Haine	Hostilité	Convalescence
Feu	Air	Eau	Terre	Feu	Air	Eau	Terre	Feu	Air	Eau	Terre
Noix	Muscade	Orange	Eau de roses	Aloés blanc	Ambre	Aloés blanc	Violette	Basilic	Cytise	Jasmin	Girofle
Lion	Balance	Poissons	Vierge	Scorpion	Verseau	Poissons	Capricorne	Sagittaire	Verseau	Poissons	Poissons
Mars	Soleil	Vénus	Mercure	Lune	Saturne	Jupiter	Mars	Soleil	Vénus	Mercure	Lune
Latyûsh	Kalapûsh	Shamyûsh	Rahûsh	Tashyûsh	Latyûsh	Twahyûsh	Dâlâyûsh	Twakapush	Ghayûsh	Ghafûpûsh	'Arkupûsh
Sarhmâ'îl	Ahjmâ'îl	'Itrâ'îl	Amwâkil	Amrâ'îl	Azrâ'îl	Mikâ'îl (Michel)	Mahkâ'îl	Hartâ'îl	'Aîâ'îl	Nurâ'îl	Nukhâ'îl



DECANS. - Symboles de décans chinois (communiqué par A. Volguine).

BÉLIER :

Premier décan : un homme vaillant armé, brandissant une épée de la main droite, **signifie** l'audace, le courage, la force et le manque de modestie ; gouverné par Mars ;

Deuxième décan : un homme en robe, semblable à un prêtre, indique la noblesse, la grandeur, le pouvoir et une grande autorité ; le Soleil ;

Troisième décan : une jeune femme, assise sur un tabouret et jouant sur un luth, représente la subtilité dans tous les genres de travaux, la douceur, la grâce, la gaieté et la beauté ; Vénus ;

TAUREAU :

Premier décan : un livre et un jeune homme labourant la terre, indiquent le labourage, les semailles, les travaux de construction, le peuplement des maisons de sciences, la sagesse sur la terre et, surtout, la science de la géométrie ; Mercure ;

Deuxième décan : un homme de grande taille, muni d'une ceinture, tenant une clé dans sa main droite, signifie la puissance, la noblesse, la dignité et l'emprise sur les autres ; la Lune ;

Troisième décan : un vieillard appuyé sur une béquille laissant pendre un bras et ayant une **jambe** de bois, représente la misère, l'esclavage, la folie, les privations et la bassesse ; Saturne ;

GÉMEAUX :

Premier décan ; un jeune **homme** ayant une ceinture ; annonce des écrits, le fait de recevoir ou de donner de l'argent, la demande et la sagesse dans les choses non profitables ; Jupiter ;

Deuxième décan : un homme avec une hache en train de couper du bois ; signifie charges, pression, travail, le fait de se rendre possesseur de biens par le travail ou des actions malhonnêtes ; Mars ;

Troisième décan : un homme avec un faucon dans la main droite et un filet dans la gauche ; indique l'oubli, le dédain, la gaieté, la jovialité et le fait d'entendre des paroles inutiles ; Soleil ;

CANCER :

Premier décan : une belle jeune femme tenant une fleur à la main ; signifie la joie, la subtilité, l'**humanité**, la courtoisie et les choses qui incitent les hommes à l'amour ; Vénus ;

Deuxième décan : un homme et une **femme** assis à une table avec un grand tas d'argent devant eux ; exprime l'allégresse des femmes, les richesses et l'abondance ; **Mercur**e ;

Troisième décan : un chasseur soufflant dans un cor avec un chien à ses côtés et une lance sur son épaule ; illustre la chasse, la poursuite des fugitifs, l'obtention des **biens** par fait de guerre, les querelles et les disputes ; Lune ;

LION :

Premier décan : un homme à cheval sur un lion avec une plume sur son chapeau ; indique la cruauté, la méchanceté, la violence, le fait d'accomplir de grands travaux, l'audace et la convoitise ; Saturne ;

Deuxième décan : un homme tenant un faucon sur son poing ; exprime l'amour, la société, la non-séparation, le fait de ne pas perdre les siens, d'éviter les querelles ; Jupiter ;

Troisième décan : un homme tenant une épée brandie sur sa tête par une main et un bouclier dans l'autre ; signifie les querelles, les disputes, l'ignorance, la misère, la victoire sur les misérables et les esprits vils, par suite de leur ignorance de l'occasion de tirer l'épée, et les guerres ; Mars ;

VIERGE :

Premier décan.- un homme déposant de l'argent dans un coffre ; indique les semailles, le labourage, les cultures, le peuplement, l'accumulation de richesses et de denrées comestibles ; Soleil ;

Deuxième décan : deux hommes, l'un ayant une bourse à la main ; symbole du gain, de l'acquisition, de l'accumulation cupide, le fait d'être avare, de s'élever par la force ; **Vénus** ;

Troisième décan : un vieillard décrépité, appuyé sur **un** bâton, évoque la vieillesse, la débilité, l'indolence, la perte des membres par suite d'infirmités, le fait de déraciner les arbres et le dépeuplement d'endroits habités ; Mercure ;

BALANCE :

Premier décan : un étudiant ayant un livre ouvert devant lui ; illustre la justice, le droit, la vérité, le secours apporté aux faibles contre les forts et les méchants, ainsi que l'assistance aux pauvres et aux malheureux ; la Lune ;

Deuxième décan : un vieillard en robe, assis sur une chaise, très grave ; prédit la glotonnerie, la sodomie, le chant et la gaieté ; le fait de participer à de mauvais plaisirs ; Saturne ;

Troisième décan : un jeune homme ayant une coupe à la main ; évoque la tranquillité, l'abondance, et une bonne vie, paisible et sûre ; Jupiter ;

SCORPION :

Premier décan : deux hommes en train de se battre et s'empoignant par les cheveux ; symbole de la lutte, de la tristesse, de la fourberie, de la vilénie, de la perdition et de la malignité ; Mars ;

Deuxième décan : un homme assis sur un tabouret et deux chiens en train de se battre auprès de lui ; signifie les affronts, les défections, le fait d'attiser les disputes et celui de poursuivre les querelles envenimées ; le Soleil ;

Troisième décan : deux femmes s'empoignant par les cheveux, l'une ayant un bâton à la main, et frappant l'autre sur la tête ; la guerre ; **l'ivresse, la** violence, la fornication, la colère et l'orgueil ; Vénus ;

SAGITTAIRE :

Premier décan : un homme armé **d'une** hache ; signifie l'audace, la liberté et la guerre ; Mercure ;

Deuxième décan : un homme affligé assis sur un tabouret, évoque la peur, la lamentation, le chagrin et un esprit craintif ; Lune ;

Troisième décan : un homme avec une plume au chapeau, tenant **un** bâton à l'extrémité de ses doigts ; indique l'entêtement et le **fait de** n'en être pas persuadé ; les renoncements difficiles, la tendance au mal, la lutte et les choses horribles ; Saturne ;

CAPRICORNE :

Premier décan : un homme voyageant à pied ; signe de prévoyance, de travail, de joie, de gain et de perte, de faiblesse et de bassesse ; Jupiter ;

Deuxième décan : **un** homme cherchant à atteindre un oiseau dans l'air ; le fait de poursuivre des choses inaccessibles ; Mars ;

Troisième décan : un homme assis à une table et comptant son argent ; dépeint la convoitise ; le fait de gérer ses biens, de ne pas se **suffire** à soi-même et d'être soupçonneux ; Soleil ;

VERSEAU :

Premier décan : une femme assise filant sur un rocher ; évoque un esprit anxieux, l'âpreté au gain, le fait de ne jamais se reposer, le travail, les dommages, la pauvreté et la mesquinerie ; Venus ;

Deuxième décan : une personne avenante, bien habillée, assise sur un tabouret ; signifie la beauté, la compréhension, la modestie, les bonnes manières, les politesses et la liberté ; **Mercure** ;

Troisième décan : un homme au regard envieux, les mains sur les côtés ; indique la défection, les affronts ; la Lune ;

POISSONS :

Premier décan : un homme en voyage, portant un fardeau sur son dos ; évoque le fait d'avoir de nombreuses pensées, les voyages, les changements de place, la recherche des biens et de la nourriture ; Saturne ;

Deuxième décan : un vieillard montrant le ciel de son doigt ; illustre l'éloge de soi-même, un grand esprit, la recherche, l'intervention dans les affaires d'autrui **pour** des choses nobles et élevées ; Jupiter ;

Troisième décan : un jeune homme étreignant une belle femme ; dépeint la fornication, les embrassements, le plaisir avec les femmes, l'amour de la paix et de la tranquillité ; Mars.

Il est impossible de dater exactement cette série de symboles pratiquement inconnue en Europe, mais elle est certainement très ancienne. Dans l'horoscopie pratique, on prend principalement en considération les décans où se trouvent l'Ascendant, le Soleil et la Lune, en combinant ces significations avec celles des autres facteurs astrologiques. A.V.

DÉCAPITATION

Dans diverses religions primitives, la décapitation relevait d'un rituel et d'une croyance : la tête est le siège de l'esprit. Il faut la préserver ou la détruire, selon qu'elle appartient à un familier ou à un ennemi.

Les Celtes, aussi bien en Irlande que sur le continent, coupaient la tête de l'ennemi vaincu en combat singulier. Cette coutume a une base religieuse car, suivant le dieu médecin Dianecht, la résurrection ou la guérison sont possibles tant que les organes essentiels (cervelle, moelle épinière, membranes du cerveau) ne sont pas atteints. Les têtes coupées étaient conservées comme trophées guerriers et subissaient un traitement à cet effet, ou bien on n'en conservait qu'une partie. Un texte irlandais parle des langues, un autre mentionne une cervelle* mêlée à de l'argile et façonnée en balle à jouer. Tite-Live raconte que le crâne du Consul Postumius, vaincu par les Gaulois cisalpins, fut porté en grande pompe à leur temple principal où, garni de métal précieux, il servit de coupe cultuelle (OGAC, **10**, 130, 139 s, 286 ; **11**, 4). L.G.

DÉDALE

Comme Hermès*, mais avec un aspect de technicien plutôt que de commerçant, Dédale symbolise l'ingéniosité. Il construit aussi bien le labyrinthe*, où l'on se perd, que les ailes* artificielles d'Icare*, qui aident à l'échappée et à l'envol et provoquent finalement la perte. Constructeur du labyrinthe, symbole du subconscient, il représenterait assez bien en style moderne, le technocrate abusif, *l'intellect pervers, la pensée adjectivement aveuglée qui, perdant sa qualité lucide, devient imagination exaltée et s'emprisonne dans sa propre construction, le subconscient* (DIES, 47). Mais sa construction peut aussi bien être consciente et s'élever sur les ailes de l'ambition qui, faute de mesure, conduisent à la catastrophe. Le personnage légendaire de Dédale est le symbole du technocrate, de l'apprenti sorcier maquillé en ingénieur, qui ne connaît pas les limites de son pouvoir, bien qu'il soit représentatif de *l'intelligence pratique et de l'habileté d'exécution* (DEVD, 143) et le type même de l'artiste

universel, tour à tour architecte, sculpteur, inventeur de moyens mécaniques (GRID, 118). Avec les statues animées qu'on lui attribuait, il rappellerait Michel-Ange et ses automates. Mais il n'eut guère plus de chance que celui-ci avec les différents princes qu'il servit.

DEGRÉS

Il semble que toute l'Astrologie ait été d'abord exprimée par des images symboliques, se prêtant à plusieurs interprétations. Avant que l'influence particulière de chaque facteur eût été décrite, le dessin avait précédé la formulation *logique*, le symbole étant toujours plus *suggestif* et *universel*, donc plus juste. En ce qui concerne le Zodiaque, nous avons donné au mot **décans** les symboles et significations attachés encore actuellement par les astrologues hindous à chaque tiers d'un signe : chaque degré zodiacal, ayant aussi sa nature particulière, est également représenté par un symbole et gouverné par une planète.

L'ensemble des symboles des décans et des degrés forment la **Sphère Barbarique** dont parlent Nigidius Figulus, Firmicus Maternus et bien d'autres. La tradition prétend que dans l'Antiquité cette **Sphère Barbarique** a été matérialisée plusieurs fois par des édifices immenses comme le **cercle d'or d'Osymandias** dont parle Diodore (livre 2, ch. 7) ; appellation à rapprocher de celle des **clous d'or** qui est le nom de **La Volasfera** ; comme les 360 tours de Babylone, larges de 8,30 m et distantes de 44 m l'une de l'autre ; ou les 360 stèles, autels ou idoles entourant la Ka'ba préislamique de La Mecque. Les 360 degrés du Zodiaque sont considérés dans les pays islamiques comme 360 regards d'Allah, chacun différent des autres.

A côté de ces données traditionnelles, il existe une liste moderne des 360 symboles du Zodiaque, composée à l'aide de la médiumnité par Charubel (John Thomas) et publiée en 1898 (*The Degrees of the Zodiac Symbolized*, London). C'est cette liste qui a servi de base à l'ouvrage de Janduz (Jeanne Duzéa). *Les 360° du Zodiaque symbolisés* (Paris 1938) et au célèbre livre de Marc Edmund Jones *The Sabian Symbols in Astrology* (New York, 1953).
A.V.

DÉGUISEMENT

(Voir masque)

DÉLUGE

1. Ce n'est pas nier l'existence historique des déluges que de reconnaître la signification symbolique qu'ils ont prise dans les traditions et dans les mythes. Parmi les cataclysmes naturels, le déluge se distingue par son caractère non définitif. Il est *le signe de la germination et de la régénération*. *Un déluge ne détruit que parce que les formes sont usées et épuisées, mais il est toujours suivi d'une nouvelle humanité et d'une nouvelle histoire*. Il évoque *l'idée de résorption de l'humanité dans l'eau et l'institution d'une nouvelle époque, avec une nouvelle humanité*. On peut en rapprocher l'effondrement des continents sous les eaux, comme le mythe géographique, on peut-être la réalité de l'Atlantide. Le déluge est souvent lié à des fautes de l'humanité, morales ou rituelles, péchés et manquements aux lois et aux règles. Le déluge purifie et régénère comme le baptême, il est un immense baptême collectif, décidé, non pas par une conscience humaine, mais par une conscience supérieure et souveraine. Le déluge révèle *comment la vie peut être valorisée par une autre conscience que la conscience humaine... la vie humaine apparaît comme une chose fragile qu'il faut réabsorber périodiquement, parce que le destin de toutes les formes est de se dissoudre, afin de pouvoir reparaître*. Si les **formes** n'étaient pas régénérées par leur réabsorption périodique dans les eaux, elles s'effriteraient, elles épuiseraient leurs possibilités créatrices et s'éteindraient définitivement. Les méchancetés, les **péchés** finiraient par défigurer l'humanité ; *vidée des formes et des forces créatrices, l'humanité s'étiolerait, décrépète et stérile*. Au lieu de la régression lente en formes sous-humaines, le déluge amène la réabsorption instantanée dans les eaux, dans lesquelles les **péchés** sont purifiés et desquelles naîtra l'humanité nouvelle, régénérée (ELIT, 144, 183).

2. Dans le contexte mythologique irlandais, le déluge biblique a été adapté aux origines du monde et il symbolise la limite entre la *préhistoire* et *l'histoire*, puisque toutes les races antérieures ont été détruites. Le seul Fintan, homme primordial, y a échappé. Il est arrivé sur le

dos d'une vague et a dormi pendant plusieurs siècles sur le sable d'une grève, avant de retransmettre aux savants d'Irlande toute la science traditionnelle dont il avait le dépôt.

DÉMÉTER

1. Déesse de la fertilité, déesse maternelle de la terre, la Terre-Mère, dont le culte remonte à la plus haute antiquité et se revêt des plus grands mystères. Elle est au centre des mystères initiatiques d'Eleusis, qui célèbrent les éternels recommencements, le cycle des morts et des renaissances, dans le sens probable d'une spiritualisation progressive de la matière. Elle mit au monde Perséphone*, fille unique, qui fut enlevée par Hadès* et devint reine des Enfers. L'Antiquité a décrit en d'émouvants poèmes la course angoissée de Déméter jusque dans les Enfers, à la recherche de sa fille perdue. La mère et la fille sont représentées dans l'art comme unies d'une égale tendresse. Elles sont invoquées ensemble dans les cultes, pour assurer la survivance des âmes dans le monde des Morts.

2. Démêler confia à Triptolème, fils du roi d'Eleusis, un épi de blé. Triptolème parcourut le monde pour enseigner aux hommes l'agriculture. Mais la végétation est soumise elle aussi à la loi des morts et des renaissances : si le grain ne meurt ... Avant de germer et de lever, le grain passe six mois sous terre, comme Perséphone passe six mois d'hiver dans le monde souterrain, auprès d'Hadès, avant de revenir pour six autres mois de printemps et d'été auprès de sa mère dans la lumière de l'Olympe.

3. Par ses relations avec sa fille, déesse des Enfers et avec Triptolème, le propagateur de la culture du blé, Déméter se révèle la déesse des alternances de vie et de mort, qui rythment le cycle de la végétation et de toute existence. Elle participe ainsi du symbolisme de la terre et de la mère. Mais elle se distingue de la terre, élément cosmogonique (Gaia, Rhéa), en ce qu'elle symbolise la terre cultivée, celle qui produit le blé et toutes les riches moissons (GRID 120 ; DIES, 122).

Déméter symbolise en effet une phase capitale dans l'organisation de la terre : le passage de la nature à la culture, du sauvage au civilisé. Si des symboles sexuels interviennent, au cours de l'initiation aux grands mystères d'Eleusis, c'est moins pour évoquer, semble-t-il, la fécondité de l'union sexuelle que pour garantir au myste une régénération dans un au-delà de lumière* et de bonheur. *Heureux qui possède, parmi les hommes de la terre, la vision de ces mystères* (Hymne homérique à Déméter).

4. Selon l'interprétation analytique de Paul Diel (DIES, 197), Perséphone, la fille de Déméter, serait le *symbole suprême du refoulement*, et le sens caché des mystères d'Eleusis consisterait dans *la descente dans le subconscient en vue de libérer le désir refoulé (en vue de chercher la vérité à l'égard de soi-même), ce qui peut être l'accomplissement le plus sublime*. Et Déméter qui a donné aux hommes le pain, symbole de la nourriture spirituelle, leur donnera le sens véridique de la vie : *la sublimation-spiritualisation du désir terrestre ; c'est-à-dire la libération à l'égard de toute exaltation*, comme de tout refoulement. Déméter s'affirme ainsi comme le *symbole des désirs terrestres justifiés, trouvant satisfaction grâce à l'effort ingénieux de l'intellect-serviteur, lequel, tout en cultivant la terre, demeure accessible à l'appel de l'esprit*. Cependant, Déméter, la fécondatrice matérielle et spirituelle ne s'égale pas à l'esprit comme Héra, l'épouse de Zeus (DIES, 122). Elle n'est pas la lumière, mais la voie vers la lumière ou le flambeau qui en éclaire le chemin.

DÉMON

(Voir **Diab**)

1. Dans la pensée grecque, les démons sont des êtres divins ou semblables aux dieux par un certain pouvoir. Le *démon* de quelqu'un a été aussi identifié à la volonté divine et, en conséquence, au destin de l'homme. Puis, le mot vint à désigner des dieux inférieurs et enfin des **esprits mauvais**.

Suivant une autre ligne d'interprétation, les démons étaient les âmes des défunts, génies tutélaires ou redoutables, intermédiaires entre les dieux immortels et les hommes vivants, mais mortels. Un génie* était attaché à chaque homme et jouait le rôle de conseiller secret, agissant

par intuitions soudaines plus que par raisonnements. C'était comme son **inspiration intérieure**...

Le démon symbolise une illumination supérieure aux normes habituelles, permettant de voir plus loin et plus sûrement, d'une façon irréductible aux arguments. Il autorise même à violer les règles de la raison, au nom d'une lumière transcendante qui est non seulement de l'ordre de la connaissance, mais aussi de l'ordre du destin.

2. Pour beaucoup de populations primitives, à la différence du démon intérieur qui est comme le symbole d'un lien particulier de l'homme avec une conscience supérieure, jouant parfois le rôle d'un ange gardien, les démons sont des êtres distincts et innombrables, tourbillonnant partout pour le meilleur et pour le pire. Pour ces populations, telles, par exemple, celles d'Indonésie : *l'univers est peuplé d'êtres visibles et invisibles : plantes animées, esprits d'animaux redevenant humains ou d'humains devenus animaux, démons qui occupent les sept profondeurs du monde souterrain, dieux et nymphes qui occupent les sept deux superposés, tous pouvant se rejoindre à travers les sept étages du monde des hommes et jusque dans l'homme, microcosme dans le macrocosme, tous confondus aussi dans une unité mouvante et polymorphe* (SOUD, 403—404).

3. Pour la démonologie chrétienne, selon le Pseudo-Denys l'Aréopagite, les démons sont des **anges** qui **ont** trahi leur nature, mais qui ne sont mauvais ni par leur origine, ni par leur nature. *S'ils étaient naturellement mauvais, ils ne procéderaient pas du Bien, ils ne compteraient pas au rang des êtres, et d'ailleurs comment se seraient-ils séparés des bons anges si leur nature avait été mauvaise de toute éternité ?...La race des démons n'est donc pas mauvaise en tant qu'elle se conforme à sa nature mais bien en tant qu'elle ne s'y conforme pas* (PSEO, 118—119).

DENTS

1. Pour les Bambara il existe une correspondance entre les dents et l'œil, tous deux analogiquement associés aux concepts d'intelligence et d'univers.

Les Bambara distinguent parmi les dents trois groupes aux fonctions symboliques différentes ; les incisives, les canines et les molaires. *Les incisives sont figuratives de renommée et de célébrité, apparaissant au premier plan quand les lèvres s'entrouvrent pour le rire, elles sont également signe de joie, et sont censées conférer à la parole une allure de jeunesse et de jovialité.* Les canines sont signe de travail, mais aussi d'acharnement et de haine. Les molaires, *symbole de protection*, sont signe d'endurance et de persévérance ; *les personnes ayant de fortes molaires passent pour tenaces et obstinées dans leurs paroles* (ZABH, 22).

Perdre ses dents, c'est être dessaisi de force agressive, de jeunesse, de défense : c'est un symbole de frustration, de castration, de faillite. C'est la perte de l'énergie vitale, tandis que la mâchoire saine et bien garnie atteste la force virile et confiante en elle-même.

2. La tradition védique semble accorder un sens similaire aux dents et spécialement aux canines, dont il faut se concilier la force agressive. Elles sont :

*Deux tigres qui poussent vers le bas,
Cherchant à dévorer le père et la mère.
O Agni, rends-les favorables !
Soyez pacifiques et de bon augure !
Ce qui, de votre substance est redoutable
O dents,
Qu'il s'en aille autre part :
Ne lésez pas le père et la mère !*

3. La dent de sagesse sert, en Irlande, d'après quelques textes, à l'incantation nommée **teinm laegda** ou *illumination du chant*. Le poète ou le héros doué de vision met son pouce sous sa dent de sagesse, le mord, chante un quatrain, puis offre un sacrifice aux dieux.

4. La poésie galante persane, comme l'européenne, compare les dents à des perles ou à des étoiles fixes ; souvent aussi à la grêle : *Une rosée est tombée des narcisses (tes yeux) comme*

la pluie, elle a arrosé les rosés (la loue) ; transformée en cette grêle qui réjouit l'âme (tes dents), elle a criblé les jujubiers (tes lèvres) (HUAS, 61).

5. La dent est un instrument de la prise de possession, tendant à aller jusqu'à l'assimilation : la meule qui broie, pour fournir un aliment au désir. *Les dents symbolisent la force de mastication, l'agressivité due. aux appétitions des désirs matériels. Les dents du Dragon figurent l'agressivité de la perversion dominatrice : la mastication dévorante. De la semence des dents du Dragon naissent les hommes de fer : les hommes à l'âme endurcie qui, se croyant prédestinés au pouvoir, ne cessent de s'entre-combattre en vue de satisfaire leurs ambitions (DIES, 176). Les ambitieux aux dents longues.*

6. Mais ce moyen d'assimilation est le symbole d'une perfection, s'il tend à assimiler les nourritures célestes : Les dents signifient la perfection avec laquelle, elles divisent la nourriture qu'elles reçoivent ; car chaque essence intellectuelle, ayant reçu en don d'une essence plus divine l'intellection unitive, la divise et la multiplie, providentiellement pour élever spirituellement autant qu'elle le peut l'essence inférieure dont elle a la charge (PSEO, 239).

7. La dent serait enfin un symbole du temps. C'est ainsi qu'André Virel explique la pratique de percer les dents, de les relier en colliers, de les espacer dans la denture, *aux fins*, dit-il, *de transcender le temps* (VIRI, 193).

DÉSERT

1. Le désert comporte deux sens symboliques essentiels : c'est l'indifférenciation principielle, ou c'est l'étendue superficielle, stérile, sous laquelle doit être cherchée la Réalité.

On ne s'étonnera pas que l'Islam utilise ce symbolisme, mais plutôt, semble-t-il, sous le second aspect. Ainsi Abd al-Karim al-Jîlî : *En dehors de Sa demeure, la troupe erre dans le désert. Que de limites insurpassables se montrent à la caravane qui tend vers Elle !* On remarquera combien cette quête de l'Essence évoque la quête de la Terre Promise par les Hébreux à travers le désert du Sinaï.

Dans l'ésotérisme ismaélien, le *désert*, c'est l'être extérieur, le corps, le monde, le littéralisme, qu'on parcourt en aveugle sans apercevoir l'Être divin caché à l'intérieur de ces apparences. D'ailleurs, le désert, selon saint Matthieu (12, 43) est *peuplé de démons*. Tout au contraire, pour un Richard de Saint-Victor, le désert est le cœur, le lieu de la vie érémitique intériorisée. La contradiction n'est toutefois qu'apparente, car Jésus fut tenté au désert et les ermites — tel saint Antoine — y subirent l'assaut des *démons* ; les ermites du désert du cœur n'y échappent sans doute pas davantage. Leur désert est celui des désirs et des images diaboliques exorcisés.

Shankarâchârya utilise le symbolisme du désert (marû), plutôt dans le premier sens, pour signifier l'uniformité principielle et indifférenciée, en dehors de laquelle rien n'existe qu'en mode illusoire, à la façon du mirage. Chez Maître Eckhart, le *désert où règne Dieu seul* est l'indifférenciation retrouvée par l'expérience spirituelle, identique en cela à la *mer* du symbolisme bouddhique. Chez AngéluS Silesius, *la Dêité est le désert*, et même : *Je dois monter encore plus haut que Dieu, dans un désert*, c'est à-dire jusqu'à l'indistinction du principe (CORT, ECKT, JILH).

2. Au prix d'un paradoxe verbal, on peut affirmer que le symbole du désert est l'un des plus fertiles de la Bible.

Terre aride, désolée, sans habitants, le désert signifie pour l'homme **le monde éloigné de Dieu**, on l'a vu, le repaire des démons (*Matthieu 12, 43 ; Luc 8, 29*), le lieu du châtimeut d'Israël (*Deutéronome 29, 5*) et de la tentation de Jésus (*Marc 1, 12, s.*)-

Toutefois les écrivains bibliques ne peuvent considérer qu'il y ait des circonstances plus fortes que leur Dieu. C'est ainsi que, pour reprendre les précédents exemples, le séjour d'Israël au désert est regardé par les prophètes (*Osée 2, 16 ; 13, 5 s.*) comme le temps où le peuple devait s'en remettre entièrement à la seule grâce de Dieu (cf. Manne*). De même, Jésus, victorieux du tentateur, est servi, au désert, par les anges (*Marc 1, 13*).

C'est pourquoi les moines du christianisme ultérieur se retirèrent au désert comme ermites (désert se dit en grec : érèmos), pour y affronter leur nature et celle du monde avec la seule aide de Dieu.

La teneur symbolique du terme apparaît ici particulièrement bien, puisque très vite on ne crut plus nécessaire de se retirer matériellement au désert pour mener une vie érémitique.

Comme le séjour d'Israël au désert avait etc. l'éclatante manifestation de la puissance de Dieu, le Judaïsme se mit à attendre avec ferveur une époque dans laquelle des circonstances comparables préluderaient au salut final. Ainsi l'historien Flavius Josèphe (*Guerre Juive* 2, 259-261) rapporte-t-il qu'un prophète entraîna au désert des foules enthousiastes, évidemment pour y rencontrer plus vite l'intervention dernière de Dieu (*Actes* 21, 38). Lors de la prise de Jérusalem, alors que l'incendie du Temple manifeste l'écroulement des espoirs nationaux du Judaïsme, un mouvement de masse aboutit à cette seule requête adressée à l'envahisseur romain : les vaincus demandent la permission de se retirer au désert. C'est assurément là qu'ils seront le mieux placés pour attendre le salut final de leur Dieu. Voilà les spéculations qu'il faut discerner à l'arrière-plan de la mise en garde évangélique : *Si l'on vous dit : Il (= le Messie) est au désert, n'y allez pas (Matthieu, 24, 26)*. Enfin sans doute n'est-ce pas par hasard que Jean-Baptiste prêche au désert (*Matthieu, 3, 1* et parallèles) pour annoncer l'imminente venue du Messie attendu. Lieu propice aux révélations, le désert favorise les entreprises des faux prophètes, autant que des bons.

C'est aussi dans la perspective d'un nouvel exode, répétant les conditions mêmes du premier, qu'il faut comprendre *Apocalypse, 12, 10, 14* : la femme (= le peuple de Dieu), persécutée par le dragon, fuit au désert, où Dieu lui assure une nourriture miraculeuse. P.P.

L'ambivalence du symbole est éclatante, à partir de la seule image de la solitude : c'est la stérilité, sans Dieu ; c'est la fécondité, avec Dieu, mais due à Dieu seul. Le désert révèle la suprématie de la grâce : dans l'ordre spirituel rien n'existe sans elle ; tout existe par elle et par elle seule.

DEUX

1. Symbole d'opposition, de conflit, de réflexion, ce nombre indique l'équilibre réalisé ou des menaces latentes. Il est le chiffre de toutes les ambivalences et des dédoublements. Il est la première et la plus radicale des divisions (le créateur et la créature, le blanc et le noir, le masculin et le féminin, la matière et l'esprit, etc.) celle dont découlent toutes les autres. Il était attribué dans l'Antiquité à la Mère ; il désigne le principe féminin. Et parmi ses redoutables ambivalences, il peut être le germe d'une évolution créatrice aussi bien que d'une involution désastreuse.

Le nombre deux symbolise le dualisme, sur lequel repose toute dialectique, tout effort, tout combat, tout mouvement. Mais la division est le principe de la multiplication, aussi bien que de la synthèse. Et la multiplication est bipolaire, elle augmente ou diminue, selon le signe qui affecte le nombre.

Le deux exprime donc un antagonisme, qui de latent devient manifeste ; une rivalité, une réciprocité, qui peut être de haine autant que d'amour -, une opposition, qui peut être contraire et incompatible, aussi bien que complémentaire et féconde.

Une image double dans la symbolique, deux lions, deux aigles, etc., renforce, en la multipliant, la valeur symbolique de l'image ou, à l'inverse, en la dédoublant, montre les divisions internes qui l'affaiblissent.

2. Toute la symbolique africaine repose sur un dualisme fondamental, considéré comme la loi cosmique par excellence : il y a dans l'homme la mort et la vie, le bien et le mal ; du même Gueno (dieu) viennent le bien et le mal ; toute chose a son aspect positif (diurne) et son aspect négatif (nocturne) ; à noter aussi la rivalité de la gauche et de la droite, du haut et du bas, de l'inférieur et du supérieur en chaque être et dans ses relations avec tout être, des points cardinaux opposés deux par deux, du jour et de la nuit, des sexes ... (HAMK, 25).

Dans le système arithmosophique des Bambara (du Mali), le chiffre de la dualité initiale et de la gémellité est un symbole d'union, d'amour ou d'amitié (DIEB).

3. Dans le monde celtique, un certain nombre de figures mythiques vont par deux, groupant ainsi des caractères opposés ou complémentaires. Le travail d'exploration et d'interprétation de la mythologie celtique n'est pas assez avancé pour qu'on en puisse nommer un grand nombre avec certitude, mais le couple, la dualité essentielle est, en pays celtique, celle du druide et du guerrier, souvent réunie ou concentrée en une seule entité divine. L'un représente la *force*, l'autre la *sagesse* de la tradition. Toutes les séries ou constructions mythologiques respectent ce **principe dualiste** qui s'intègre facilement dans une série de symboles numériques couvrant le champ théologique (OGAC, 12, 209—234 et 349—382).

4. Sur le dualisme chinois, voir Yin et Yang*.

5. Selon l'arithmosophie d'Allendy, deux est le nombre de *la différenciation relative*, de la *réciprocité antagoniste ou attractive* (ALLN, 19). Comme tout progrès ne s'opère que par une certaine opposition, tout au moins par la négation de ce que l'on veut dépasser, deux est le moteur du développement différencié ou du progrès. Il est l'autre en tant qu'autre. De même, si la personnalité se pose en s'opposant, comme on l'a dit, deux est le principe moteur sur la voie de l'individualisation. Les symboles binaires, ou les couples (voir jumeaux*), sont innombrables dans toutes les traditions : ils sont à l'origine de toute pensée, de toute manifestation, de tout mouvement.

6. Dans la culture iranienne, on retrouve le chiffre *deux* attaché aux thèmes suivants :

- le jour et la nuit présentés comme **deux** aspects de l'éternel retour du temps et du mouvement céleste ;

- le monde d'ici-bas et le monde de l'au-delà, symbolisés par **deux demeures** ou **deux palais (do-sarâ)** ;

- la vie terrestre représentée par une demeure faite de poussière, où existent **deux portes**, l'une pour entrer et l'autre pour sortir, c'est-à-dire mourir ;

- la brièveté de la vie illustrée par un séjour de deux jours (**do rûza—maqâm**) dans ce monde ;

- les divergences et les différends entre les hommes de chaque époque ont été traduits par un climat où règnent deux **atmosphères (do-navâi)**.

7. Dans les descriptions populaires poétiques de la beauté d'une femme, certaines parties de son corps et de son visage sont associées deux par deux à des images que l'on retrouve dans tous les contes populaires. En voici un exemple :

Deux boucles d'oreilles de perles ornaient ses deux lobes, deux tresses comme deux bouquets de narcisses caressaient ta rosé de son visage où deux grains de beauté faisaient penser à deux Indous noirs s'asseyant au bord de la source de ses lèvres ; ses deux yeux ressemblaient à deux narcisses, ses deux lèvres à deux cornalines suaves, et ses deux sourcils étaient dessinés comme deux arcs ...; ses deux seins comme deux citrons doux d'Ommân se devinaient sous sa chemise de soie...; ses deux jambes avaient la grâce de deux colonnes d'ivoire, etc.

En témoignage de son respect ou de son amour, au cours de libations, le héros met les deux genoux sur le sol, en offrant des deux mains une coupe de vin à une princesse ou à sa bien-aimée.

Pour exorciser les esprits malfaisants ou pour briser l'enchantement d'un château, le héros récite deux **rakat** de prières musulmanes.

Pour bien rendre l'image d'un démon, dans sa description, l'accent est toujours mis sur ses **deux cornes**.

8. Les principales expressions persanes utilisant le chiffre deux sont très nombreuses et tendent toutes à montrer que les vertus du sujet sont doublées, décuplées, portées en quelque

sorte au carré ou à l'infini. Le deux multiplie la puissance à l'infini, dans la symbolique persane. Par exemple, le messager à deux chevaux signifie une extrême rapidité ; une tente à deux compartiments, l'extrême confort ; etc.

(Voir par exemple Nizami, **Haft-paykar**. éd. Vahid Dastgerdî (2^e ed), Téhéran 1334 H. s. p. 354, 101-147 ; Mohammad Kâzem, **'Alamârâ—ye Nâderî**, Moscou 1960, p. 586). M.M.

DIABLE

(Voir Démon)

1. *Le mythe du Diable est voisin des mythes du Dragon*, du serpent*, du gardien du seuil (monstre*) fit du symbolisme de fermeture, d'axe d'arrêt. Passer l'axe, d'arrêt, c'est être ou maudit ou sacré, victime du diable ou élu de Dieu. C'est la chute ou c'est l'ascension. A l'idée de Dieu est associée une idée d'ouverture du centre fermé, de grâce, de lumière, de révélation (VIRI, 791).*

Le Diable symbolise toutes les forces qui troublent, assombrissent, affaiblissent la conscience et le feront régresser vers l'indéterminé et l'ambivalent : centre **de nuit**, par opposition à Dieu, centre de lumière. L'un *brûle dans un monde souterrain, l'autre brille au ciel.*

2. Le diable est le symbole du **Méchant**. Qu'il s'habille en *Monsieur très bien* ou qu'il grimace sur les chapiteaux des cathédrales, qu'il ait une tête de bouc ou de chameau, les pieds fourchus, tics cornes, des poils sur tout le corps, peu importent les figures, // *n'est jamais à court d'apparences*, mais il est toujours le Tentateur et le Bourreau. Sa réduction à la forme d'une bête manifeste symboliquement la chute de l'esprit. Tout le rôle du diable est de déposséder l'homme de la grâce de Dieu pour le soumettre à sa propre domination. C'est l'ange déchu aux ailes rognées, qui veut briser les ailes de tout créateur. Il est la synthèse des forces **désintégrant** **de la personnalité**. Le rôle du Christ, au contraire, est d'arracher le genre humain à la puissance du diable *par le mystère de ta croix*. La croix du Christ libère les hommes, c'est-à-dire remet entre leurs mains, avec la grâce de Dieu, la libre disposition d'eux-mêmes, dont une tyrannie diabolique les avait privés.

3. Au Japon, les esprits diaboliques (Tengu) sont représentés sous la forme de lutins des montagnes, affublés de longs nez ou de becs de rapaces. Les orgueilleux et les vantards passent pour avoir ainsi de longs nez et l'on dit qu'ils sont des *tengu*.

4. Entre la Tempérance* et la Maison-Dieu*, le quinzième arcane majeur du Tarot invite à réfléchir sur le Diable. *il exprime la combinaison des forces et des quatre, éléments de la nature (eau, terre, air, feu) au milieu de laquelle se déroule l'existence de l'homme ; le désir d'assouvir ses passions à n'importe quel prix, le trouble, la surexcitation, l'emploi de moyens illicites, la faiblesse donnant place aux influences fâcheuses (O. Wirth). Correspondant en Astrologie à la III^e maison horoscopique. Cet arcane représente en quelque sorte l'envers de l'Impératrice. Au lieu de la domination des forces bien ordonnées, le diable représente une régression vers le désordre, la division et la dissolution, non seul ment sur le plan physique, mais aux niveaux moral et métaphysique* (A.V.).

Dressé à demi nu sur une boule couleur chair, dont la moitié s'enfonce dans un socle ou une enclume rouge à six couches superposées, le Diable, dont l'hermaphrodisme est abondamment souligné, a des ailes bleues, semblables à celles d'une chauve-souris* ; ses chausses bleues sont retenues à la taille par une ceinture rouge en croissant sous le nombril ; ses pieds et ses mains sont griffus comme des pattes de singe. La main droite est levée ; la gauche, dirigée vers le sol, tient une épée blanche et nue et nous pouvons remarquer que son geste est l'inverse de celui du Bateleur* en quête de la Vérité. Sur sa tête, une étrange coiffure jaune est faite de croissants lunaires affrontés et de bois de cerf à cinq cors. A son piédestal sont attachés, par un cordon qui passe à travers un anneau rivé au socle et vient se nouer sur leur cou, deux diabolotins symétriques, entièrement nus, l'un mâle, l'autre femelle (à moins qu'ils ne soient eux aussi androgynes), pourvus chacun d'une longue queue qui touche le sol, les pieds griffus, les mains cachées derrière le dos, la tête couverte d'une toque rouge d'où partent deux bois de cerfs noirs et deux flammèches ou deux cornes. Le sol est jaune rayé de noir dans sa partie

supérieure, mais, sous les pieds des deux diabolins, le sol est noir comme celui sur lequel passe la faux de la Mort* (arcane XIII).

Tout, ici, évoque le domaine de l'enfer, où l'homme et l'animal ne sont plus différenciés. Le Diable règne sur les forces occultes et sa parodie de Dieu, *le singe de Dieu*, est là pour avertir des dangers courus par celui qui veut utiliser ces forces pour son compte, en les détournant de leur fin.

Celui qui aspire au savoir caché, au Pouvoir occulte, doit rester en équilibre comme le Bateleur, ou tenir en échec les tendances opposées de l'Abîme, comme le héros sur son char, acquérir la Paix intérieure comme l'ermite, ou répandre, en altruiste vainqueur de ses propres désirs comme, le Pendu, les bienfaits de la science, sinon il tombe victime des courants fluidiques déréglés qu'il a, évoqués ou projetés, niais qu'il n'a pas su maîtriser. Devant l'occulte, il faut réussir à dominer, ou se résigner à servir. Vainqueur ou, vaincu, on ne traite pas en égal avec les Forces du Néant (RIJT, 250). Mais ces forces sont indispensables à l'équilibre même de la nature : seul Lucifer, porteur de lumière, pouvait devenir Prince des Ténèbres et, lorsque les lames du Tarot sont disposées sur deux rangs, le huitième arcane domine le quinzième, nombre impair et triangulaire, agent dynamique et créateur (ALLN, 362), pour rappeler que le Diable lui-même reste soumis à la loi universelle de la Justice.*

Sur le plan psychologique, le Diable montre l'esclavage qui attend celui qui reste aveuglément soumis à l'instinct, mais il souligne en même temps son importance fondamentale : sans instinct il n'y a pas d'épanouissement humain complet et, pour pouvoir dépasser la chute de la Maison-Dieu* (16e lame), il faut avoir été capable d'assumer ses forces redoutables d'une façon dynamique.

M.C.

DIAMANT

1. Le diamant est par excellence le symbole de la limpidité, de la perfection, de la dureté, de la luminosité, encore que son éclat ne soit pas uniformément considéré comme bénéfique. La minéralogie traditionnelle de l'Inde le fait naître de la terre sous forme d'un embryon dont le cristal constituerait un état de maturation intermédiaire. Le diamant est *mûr*, le cristal est *non-mûr*. Il est le sommet de la maturité. Il s'agit donc d'un parfait *achèvement* que l'alchimie indienne utilise elle-même symboliquement en associant le diamant à l'immortalité, c'est-à-dire en l'identifiant à la Pierre philosophale,

2. La dureté du diamant, son pouvoir de rayer, de couper, sont spécialement mis en relief dans le Bouddhisme tantrique où le **vajra** (foudre et diamant) est le symbole de l'inaltérable, de l'invincible puissance spirituelle. C'est, selon l'étymologie de l'équivalent tibétain **dordje**, la *reine des pierres*. Il symbolise la clarté, le rayonnement, le tranchant de l'Illumination, le vide et l'indéterminé. C'est encore la *nature propre*, qui est identique à la *nature de Bouddha* : *cela qui ne croît ni ne décroît, c'est le Diamant*, enseigne le patriarche **zen** Houei-Nêng. Un texte tantrique cité par Mircea Eliade pose expressément l'équation : **shunyâta** (vacuité) = **vajra**.

3. L'immutabilité est par excellence un caractère *axial* : c'est pourquoi le trône du Bouddha, situé au pied de l'Arbre de la **Bodhi**, est un *trône de diamant*. C'est aussi pourquoi l'Axe du monde est décrit par Platon comme étant de diamant. Foyer de rayonnement brillant, il participe aussi de la symbolique du centre*. Nous signalons au mot **Pierre***, le rapprochement qui a été fait entre la *Pierre angulaire* et le diamant, tous deux désignés en allemand par le mot **Eckstein**.

4. Dans l'iconographie tibétaine, le **dordje** (sceptre de diamant) s'oppose à la cloche* (**tilpu**) comme le monde *adamantin* (potentiel, non-manifeste) au monde phénoménal (ou du *sein maternel*), comme le principe actif au principe passif, comme la Sagesse à la méthode.

5. Dans le langage courant, le *diamant sous le marteau* est le symbole de la fermeté, de la *solidité* du caractère résistant aux persécutions (ELIY, GOUM, GUES, HOUD, SECA). P.G.

6. Dans les traditions occidentales, le diamant est le symbole de la souveraineté universelle, de l'incorruptibilité, de la réalité absolue. Selon Pline, il est le talisman universel, qui rend inopérants tous les poisons et toutes les maladies. Il chasse les mauvais esprits, écarte les

mauvais rêves. Plongé dans le vin ou l'eau, il préserve les buveurs de l'apoplexie, de la goutte, de la jaunisse (BUDA, 31-313).

Selon les traditions d'Europe occidentale, il chasse également les bêtes sauvages, les fantômes, les sorciers et toutes les terreurs de la nuit. La tradition russe dit qu'il empêche la luxure et favorise la chasteté (MARA, 272). On disait aussi en France qu'il écartait la colère, *et entretenait l'union entre les époux ; ce qui lui avait fait donner le nom de pierre de réconciliation* (PLAD, 214) *parce qu'il contient l'innocence, la sagesse et la foi* (PORS, 53), *Dans la langue iconologique, le diamant est le symbole, de la constance, de la force, de l'innocence et des autres vertus héroïques* (IBID. 54).

Les contes populaires ajoutaient que les diamants en engendraient d'autres : origine ancestrale de la sagesse qui s'engendre elle-même. La forme du diamant brut est à rapprocher de la croyance qui considère le cube comme un autre symbole de la vérité, de la sagesse et de la perfection morale.

A.G.

7. Dans la devise des Médicis, le diamant figure comme un symbole de l'amour divin. Mais l'interprétation se fonde sur un calembour : diamant, dio-amando. *Trois anneaux entrelacés portant chacun un diamant, constituèrent la devise de Côme de Médicis ...*

Le fils de Côme, Pierre, reprenant la devise de son père, en la modifiant selon la règle, mit un anneau avec un diamant dans les serres d'un faucon, avec la devise semper (TERS, 147). *Ce qui signifiait vouer à Dieu un amour éternel, d'une fidélité à toute épreuve. Laurent le Magnifique ajouta à l'anneau trois plumes, blonde, verte et rouge, voulant que l'on entendist qu'en ayant Dieu, il florissait en ces trois vertus, Fides, Spes, Charitas, appropriées à ces trois couleurs* : la Foy blanche, l'Espérance verte, la Charité ardente, c'est-à-dire rouge : avec un Semper au pied* (ibidem).

Le diamant des Médicis a été aussi interprété comme le symbole de la sagesse de la famille, de sa victoire sur elle-même et sur les autres. Botticelli, représentant Minerve (voir Athéna*) qui maîtrise un centaure*, pare la robe de la déesse de la bague au diamant.

8. Le diamant a symbolisé également, dans l'art de la Renaissance, l'égalité d'âme, le courage devant l'adversité, le pouvoir de libérer l'esprit de toute crainte, l'intégrité du caractère, la bonne foi (ibidem).

DIANE

(Voir Artémis)

DIEU

1. Parce que l'étude de Dieu (théologie) est liée à celle de l'être (ontologie), ces deux termes ont été souvent confondus et chacun d'eux pris pour le symbole de l'autre, en ce sens qu'ils se renvoient l'un à l'autre dans la connaissance imparfaite que nous pouvons en obtenir- Le nom de Dieu ne serait qu'un symbole pour recouvrir l'inconnu de l'être, tandis que l'être ne serait qu'un autre symbole pour renvoyer au Dieu inconnu.

Tout ce qui existe se rapporte à l'être subsistant (Dieu), est relatif à lui, mais lui-même (Dieu) n'est pas en vertu de ce qui existe déjà, il est en lui-même l'existence. C'est pourquoi il n'est pas en relation nécessaire avec les existants, il est à leur égard indépendant, détaché, donc absolu. L'indépendance divine se révèle donc comme le nœud véritable de cette différence ontologique. Toute affirmation valable au sujet de Dieu présuppose qu'on ait pénétré jusqu'à ce noyau essentiel. .. C'est là que nous touchons la tendance de chaque être à déborder les limites et les conditions particulières de son domaine propre ou encore le besoin de s'enraciner dans l'absolu d'une plénitude sans bornes ; celle que nous trouvons dans l'être subsistant (ENCF, 1, 332 ; voir les conceptions bibliques de Dieu, 340—360). Le polythéisme a hypostasié chacune des multiples manifestations de cet Absolu, qu'il a prises pour des êtres essentiels et distincts. Dieu est, et symbolise, l'Un, vers lequel tendent toutes les manifestations, la Vie, dans laquelle s'accomplit toute vie. L'athéisme lui-même, du moins sous une certaine forme, n'est que la négation de toute idée de Dieu, toute idée, imparfaite et limitée en elle-même, étant en conséquence une négation de la divinité : c'est du moins la voie négative d'une théologie et des

mystiques. On pourra répondre que, si aucune idée n'exprime effectivement Dieu, une certaine idée est comme un vecteur, une orientation de l'esprit vers Dieu.

2. Tous les êtres apparents et sensibles de la nature sont des participations de l'être ; de même, tous les mystères de la vie de la grâce sont, pour les croyants, des participations à la nature même de Dieu. Ces êtres contingents, par leur réalité elle-même, sont à leur tour à la fois symboles de l'être et de Dieu : *ce que vous voyez en énigme, vous le verrez en réalité*, est-il promis aux élus. Les êtres d'ici-bas, dont la perception est prise pour une évidence, ne sont à vrai dire que des énigmes, car nous ignorons l'un des termes de la relation qui les fait exister. Mais c'est vers ce terme caché que l'esprit, comme par un symbole, est reporté par sa connaissance des êtres. On ne s'étonnera pas que, dans leurs efforts pour décrypter l'énigme, dès ici-bas, les hommes soient parvenus à des représentations de Dieu infiniment variées, ni qu'ils aient transféré sur leur idée de Dieu la connaissance qu'ils avaient d'eux-mêmes et de leur rapport avec le monde (voir création*). Frappés par un sentiment de dépendance impuissante, ils ont projeté leurs désirs et leurs craintes en un Etre supérieur qui fût capable de les satisfaire et de les défendre.

3. Strabon (3, 4, 16) rapporte que les Celtibères, tous les mois, à la pleine lune, rendaient hommage à un dieu anonyme, en dansant devant la porte de leurs maisons. On peut penser à un dieu qu'on ne pouvait nommer par suite d'un interdit quelconque, mais il est préférable de voir là une conception métaphysique, analogue peut-être à celle des *dieux* et des *non-dieux* irlandais. Le dieu qu'on ne pouvait nommer est le *non-être*, et c'est la raison pour laquelle il était anonyme. Les Aztèques, aussi, révéraient un *dieu inconnu*.

Chez les Grecs, saint Paul mentionne la notion d'un *dieu inconnu*, interprétée comme le pressentiment de l'existence d'un Dieu unique, bon et transcendant (*Actes*, 17, 23 ss).

4. La plupart des textes irlandais mythologiques et la multiplicité des représentations figurées gallo-romaines ont généralement fait penser que les Celtes étaient polythéistes et qu'ils pratiquaient une religion naturaliste et primitive. Mais c'est là une impression tout extérieure. La structure du panthéon fait cependant penser à un monothéisme assez proche du christianisme : chacune des principales divinités possède plusieurs aspects désignés par des noms variables et elle constitue elle-même un **aspect** de la grande divinité polytechnicienne qui transcende toutes **les autres**. La divinité va de l'un à la pluralité et le déterminé commande l'indéterminé. Mais une telle conception n'a plus été comprise après l'occultation des doctrines enseignées par les Druides et c'est ce qui explique l'allure multiforme et vague du panthéon gallo-romain (OGAC, 12, 335).

5. Suivant le symbolisme anagénétique de Paul Diel, *les divinités symbolisent les qualités idéalisées de l'homme. L'épanouissement des qualités s'accompagne de joie ; leur destruction engendre l'angoisse, l'inhibition, l'impuissance, le tourment ... Le mythe, pour extérioriser ce combat intérieur, montre l'homme en lutte avec des monstres**, symboles des penchants pervers. *Les divinités sont imaginées aidant l'homme ou lut prêtant des armes. Mais, ce qui vient réellement au secours de l'homme, ce sont ses propres qualités (symbolisées par la divinité secourable et par les armes prêtées par les divinités). Sur le plan des conflits d'âme, la victoire est due à la force inhérente à l'homme* (DIES, 59).

DIFFORMITÉ

Les êtres maléfiques ou sombres que les textes appellent Fomoire sont systématiquement dépeints comme difformes : ils ne possèdent qu'un seul œil, une jambe, un bras, soit naturellement, soit par mutilation contre-initiatique. Et ces organes uniques sont souvent monstrueux ou inversés. On peut donc considérer comme appartenant aux catégories *sombres* et, en conséquence, doués de pouvoirs magiques, tous les êtres atteints d'une tare ou d'une difformité physique : mutilation ou cécité, complète ou partielle (OGAC, 18, 37-394). LG.

La difformité n'est pas partout signe maléfique : l'aveugle* apparaît souvent comme doué de voyance, le mutilé comme surdoué dans le membre qui lui reste. Le symbole du difforme apparaît plus généralement ambivalent.

Toute difformité est signe de mystère, soit maléfique, soit bénéfique. Comme toute anomalie, elle comporte un premier abord repoussant ; mais c'est un lieu ou un signe de prédilection pour cacher des choses très précieuses, qui exigent un effort pour être gagnées. Cela explique le respect mêlé de crainte que la société africaine témoigne au fou, à l'estropié, surtout aux aveugles censés voir l'autre face des choses (HAMK, 32). L'anomalie exige, pour être comprise, un dépassement des normes habituelles du jugement et, dès lors, elle peut introduire dans une connaissance plus profonde des mystères de l'être et de la vie.

DINDE

Symbole double, de puissance virile, et de fécondité maternelle, chez les Indiens d'Amérique du Nord. Lorsqu'il gonfle son cou, le dindon évoque l'érection phallique ; d'autre part ce serait, de tous les volatiles, le plus prolifique (FLEH).

DIONYSOS (Bacchus)

1. Divinité dont la signification est abusivement simplifiée quand on en fait le symbole de l'enthousiasme et des désirs amoureux. La complexité infinie du personnage de Dionysos, *le jeune garçon divin*, ou le dieu *deux fois né*, se traduit dans la multitude des noms qui lui furent donnés, dont les premiers, il est vrai, comme *le Délirant*, *le Bruissant*, *le Frémissant*, se rattachent aux *bruyantes clameurs de l'orgasme* (SECG, 285).

Il descend de Zeus et de Sémélé, déesse-mère d'origine phrygienne ou mortelle, fille de Cadmos et d'Harmonie. Désirant recevoir son amant divin dans tout son éclat, Sémélé en fut foudroyée. *Soustrait par Zeus au corps maternel consumé par la foudre, le dieu, encore à naître, achève sa maturation dans la cuisse de son père. On peut reconnaître là un mythe naturiste élémentaire : la Terre-Mère, fécondée par l'éclair du dieu du ciel, donne naissance à un jeune dieu, dont l'essence se confond avec la vie jaillie des entrailles du sol... L'affabulation de la double naissance permet d'une part de sauvegarder le coup de foudre qui symbolisait, à l'origine, les embrassements du ciel et de la terre, d'autre part de rehausser la situation exceptionnelle du nouveau dieu dans la descendance de Zeus (Ibidem).*

2. Il épousa Ariane, qui était, *originellement*, une déesse égéenne de la végétation, *notamment des arbres*. De très nombreux motifs dionysiaques représentent l'alliance du couple divin : la scène symbolise souvent l'union du dieu et de l'initié à ses mystères. *Cette décoration était partout répétée*, écrit Jean Beau jeu, *et répandue au point de perdre une bonne part de sa signification : ce n'est pas parce qu'on achetait ou que l'on commandait à un artiste ou à un atelier un sujet dionysiaque que l'on était nécessairement initié ou gagné à ce culte. Dans certains cas, en revanche, l'iconographie révèle une intention arrêtée et une dévotion réelle, ainsi le célèbre ensemble de fresques entourant la grande salle de la Villa des Mystères à Pompéi et représentant les scènes principales d'une initiation. On y voit Ariane enlacer Dionysos qui se livre à elle dans l'extase. Sémélé, sa mère, et Ariane, son épouse, sont des figures du salut par le don et l'amour de Dionysos (H. Jeanmaire, 345).*

3. Dieu de la végétation, de la vigne, du vin, des fruits, du renouveau saisonnier, *Seigneur de l'arbre* (Plutarque), il est celui qui *répand la joie à profusion* (Hésiode). *Génie de la sève et des jeunes pousses*, Dionysos est aussi le principe et le maître de la **fécondité animale et humaine**. Il est d'ailleurs dénommé Phallen ou Phallénos et la procession du Phallos occupe une place importante dans maintes de ses fêtes (ainsi que le *dévoilement* du phallus dans les fresques de l'initiation, par exemple, dans la Maison des Mystères, à Pompéi)... Les espèces prolifiques du bouc* et du taureau* interviennent fréquemment dans sa légende et dans son culte ; bouc et taureau étaient ses victimes de choix pour les sacrifices et, plus anciennement, dans la pratique de la mise en pièces qui s'achevait en communion sanglante (SECG, 290).

On pourrait dire, à considérer les conséquences sociales et même les formes de son culte, qu'il était le dieu de l'affranchissement, de la suppression des interdits et des tabous, le dieu des **défolements** et de l'**exubérance**. *Le propre de la purification dionysiaque*, dit P. Boyancé, *est de porter à son comble ce dont il faut délivrer l'âme.*

4. Pour avoir retiré des Enfers sa mère Sémélé, foudroyée par Zeus, et l'avoir introduite au séjour des Immortels, Dionysos était aussi considéré comme un **libérateur des Enfers**, dieu

chthonien, initiateur et conducteur des âmes. Aristophane a décrit sous le nom de Iakchos (voir cri*) un Dionysos infernal, qui dirige les danses des initiés, danses des morts au milieu des prairies souterraines des enfers. Mais son rôle dans les cérémonies d'Eleusis fait apparaître ce passage dans les profondeurs de la terre comme une phase de germination et un gage de fertilité. *Toute production terrestre a son ultime source dans les profondeurs infernales* (SECG, 294). Sa descente aux enfers, soit pour y chercher sa mère, soit pour des séjours périodiques, symboliserait l'alternance des saisons, de l'hiver et de l'été, de la mort et de la résurrection. On retrouve ici la trame structurelle des dieux morts et ressuscités, commune aux religions à mystères, qui fleuriront au début de notre ère dans tout le monde gréco-romain.

5. Au sens le plus profondément religieux, le culte dionysiaque, en dépit de ses perversions et même à travers elles, témoigne du violent effort de l'humanité pour rompre la barrière qui la sépare du divin, et pour affranchir son âme de ses limites terrestres. Les débordements sensuels et la libération de l'irrationnel ne sont que de très maladroites recherches de quelque chose de surhumain. Pour paradoxal que cela paraisse, Dionysos, à considérer l'ensemble de son mythe, symbolise l'effort de **spiritualisation de la créature** vivante à partir de la plante jusqu'à l'extase : Dieu de l'arbre*, du bouc*, de la ferveur et de l'union mystique. Il synthétise en son mythe toute l'histoire d'une évolution.

Avant lui, on l'a dit, il y avait deux mondes, le divin et l'humain, deux races, celles des dieux et celle des hommes. Dionysos tend à introduire les hommes dans le monde des dieux et à les transformer en une race divine. L'homme acceptait de s'aliéner dans l'espoir d'être transfiguré. *Tout fervent de Dionysos aspire à sortir de sa personne par l'extase et, dans les transports de l'enthousiasme à se mettre en union intime avec le dieu dont il est pour un temps le possédé... Le mouvement dionysiaque a été une source capitale du spiritualisme grec, par la notion d'âme qu'il a contribué à dégager et à répandre.... Grâce au dyonysisme l'idée s'est fait jour d'une âme apparentée au divin et plus réelle en un sens que le corps ...* (SECG, 291, 300). S'il conduisit sa mère (la terre) des Enfers à l'Olympe, il n'est pas interdit de penser que c'est à tous les enfants de la terre qu'il voulut ouvrir l'accès à l'immortalité. Tel est du moins l'un des sens, l'un des vecteurs, du symbole-Dionysos.

6. Mais, du point de vue de l'analyse — et pour retenir principalement les aspects primitifs du dieu — Dionysos symbolise la rupture des inhibitions, des répressions, des refoulements. Il est une des figures nietzschéennes de la vie, opposée au sage visage apollinien. *Il symbolise les forces obscures qui surgissent de l'inconscient ; il est le dieu qui préside aux déchaînements que provoque l'ivresse, toutes les formes de l'ivresse, celle qui s'empare des buveurs, celle qui saisit les foules entraînées par la musique et la danse, celle même de la folie, qu'il inspire à ceux qui ne l'ont pas honoré comme il convient. Il apporte aux hommes les présents de la nature et surtout ceux de la vigne. Il est le dieu aux formes multiples, le créateur d'illusions, l'auteur de miracles* (Defradas in BEAG).

Il symboliserait alors les **forces de dissolution** de la personnalité ; la régression vers les formes chaotiques et primordiales de la vie, que provoquent les *orgies* ; une submersion de la conscience dans le magma de l'inconscient. Son apparition dans les rêves indique une très violente tension psychique, l'approche du point de rupture. On perçoit l'ambivalence du symbole : la libération dionysiaque peut être spiritualisante ou matérialisante, facteur évolutif ou involutif de la personnalité.

DISQUE

1. Le disque est, dans l'iconographie hindoue, l'un des attributs de **Vishnu**. C'est une arme de jet particulièrement meurtrière : *Retiens ce disque que tu as levé, dit Çiva à Krishna dans le Harivamsa, ce disque Irrésistible, indestructible, qui fait la terreur des ennemis dans les batailles.*

2. Mais le disque *beau à voir* est aussi un **symbole** solaire — en quoi il se distingue mal de la roue*, **chakra** — et c'est pourquoi il est l'attribut des **Aditya, qui** sont les soleils. Il a d'ailleurs la couleur du soleil. **Dans l'image classique de Vishnu**, il représente la tendance *sattvique* (ascendante, cohésive, intellectuelle) et figure **le mental, la puissance de manifestation**. Le pouvoir de destruction de l'ignorance et de l'obscurité, par cette tendance *sattvique*, rejoint

explicitement le symbolisme du disque comme **arme meurtrière**, et aussi comme soleil (BHAB, DANA, MALA). Il détruit en illuminant.

3. Plusieurs inscriptions gauloises contiennent le nom du *disque*, **Kanten** ou **kantena**. Les documents celtiques ne permettent pas d'élucider le symbolisme avec certitude, mais il est en relation très probable avec celui du cercle*, de la roue*, de l'anneau* (OGAC, 10, 30 s.). Il pourrait signifier aussi le ciel.

4. Le disque sacré de la Chine symbolise la perfection céleste. Le disque de jade*, percé d'un trou (Pi), représente le ciel même.

5. Dans les peintures égyptiennes, on voit parfois huit disques bleus, en deux colonnes de quatre disques superposés, sur un fond bleu, qui symbolisent les profondeurs de l'espace et l'infinité du ciel.

6. Le disque ailé, très fréquent dans la symbolique, représente le soleil en mouvement et, par extensions successives, l'envol, la sublimation, la transfiguration.

DIX

1. 10 est le nombre de la **Tetraktys** pythagoricienne : la somme des quatre premiers nombres (1 + 2-1-3 + 4). Il a le sens de la totalité, de l'achèvement, celui du retour à l'unité, après le développement du cycle des neuf premiers nombres. La décade était, pour les Pythagoriciens, le plus sacré des nombres, le symbole de la **création universelle**, sur lequel ils prêtaient serment, sous le nom de **Tetraktys**. Ils l'évoquaient dans leurs serments sous cette forme : *La Tetraktys en qui se trouvent la source et la racine de l'éternelle Nature* (MONA, p. 26). Si tout dérive d'elle, tout remonte à elle : elle est donc aussi une image de la **totalité en mouvement**.

La **Tetraktys** forme un triangle de dix points disposés en pyramide de quatre étages :

Au sommet, un seul point symbolise l'Un*, ou le divin, principe de toute chose, l'être non encore manifesté ; au-dessous, l'origine de la manifestation est marquée par deux* points, symbolisant la première apparition, le dédoublement par couple ou dyade, le masculin et le féminin, Adam et Eve, le phallus et l'œuf, la lumière et les ténèbres, le ciel et la terre, le **yin** et le **yang**, etc., bref, le dualisme interne de chaque être ; les trois points correspondent aux trois niveaux du monde : infernal, terrestre, céleste ; aux trois niveaux de la vie humaine : corporel, intellectuel, spirituel ; la base de la pyramide, avec ses quatre points, symbolise la terre, la multiplicité de l'univers matériel, les quatre éléments*, les quatre points* cardinaux, les quatre saisons, etc. L'ensemble constitue la décade, ou la totalité de l'univers créé et incréé.

2. On observera que le 10 est la formule binaire correspondant au 2 dans les calculatrices électroniques : ce qui confirme son sens, à l'origine du multiple et de la manifestation, ainsi que son rôle totalisateur. C'est d'ailleurs en tant que multiple ou double qu'il est connu en Chine : 10 est avant tout le double de 5, soulignant le dualisme de l'être. Cinq* était déjà un nombre totalisant ; dix montre le dualisme interne de tous les éléments qui composent le cinq. Par exemple, dans le **Hong-houei**, les Ancêtres sont 5X2 auxquels correspondent 5X2 loges : le tout est représenté dans le **teou** par 5X2 drapeaux. Les 10 *tiges célestes*, qui servent à mesurer le temps, équivalent deux à deux aux 5 éléments* chinois. Tout en symbolisant un ensemble, dix connote donc son dualisme fondamental, principe du mouvement.

3. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que dix puisse exprimer aussi bien la mort que la vie, leur alternance, ou plutôt leur coexistence, étant liée à ce dualisme. C'est ainsi que le dixième jour, chez les Maya, est néfaste. Il appartient au dieu de la mort (THOH). Il ne faut pas oublier qu'il suit le neuvième* jour, qui est celui de la maladie.

En revanche, dix est le plus faste des nombres dans l'arithmétique des Bambaras : il est la somme des quatre premiers nombres, marquant les quatre étapes de la création ; il est aussi la somme de six et de quatre, tous deux nombres fastes et de signification fondamentale. Il est l'emblème de la fécondité, attribut du *dieu d'eau*, Faro ; il est un des noms de ce dieu (DIEB). Dans une logique des symboles, tout cela est parfaitement compréhensible, alors que ce serait incompatible dans une logique purement conceptuelle.

A.G.

4. Dix est aussi le nombre des commandements de Dieu : le Décalogue symbolise l'ensemble de la Loi ; sous ses multiples aspects, elle n'en est pas moins une ; sous ses multiples négations, elle n'en est pas moins positive. P.O.

DIX MILLE

1. Ce nombre* symbolise la plénitude, la fertilité, l'abondance. Saint Irénée, parlant du temps messianique, fait allusion à un enseignement du Christ, relatif à des vignes qui auront chacune dix mille branches et sur chaque branche dix mille rameaux, et sur chaque rameau dix mille sarments, et sur chaque sarment dix mille raisins et chaque raisin donnera vingt-cinq mesures de vin (*Adv. haer.* 5, 33, 3). Toute graine semée produira dix mille graines.

Cette fertilité se rapporte au règne du Christ avant la fin des temps, elle symbolise une **rénovation de la terre**. Durant ce temps, les justes seront pourvus d'un corps transfiguré, tout en vivant sur un plan terrestre. Ce nombre de dix mille résulte d'une transfiguration de la terre et des hommes considérée comme une nouvelle création (DANT, 345—346).

2. En Chine, l'expression *Dix mille êtres* ou mieux *Dix mille* signifie la totalité. C'est le symbole de ce qui est si grand qu'on ne peut le nommer. Ce nombre devait représenter la totalité des *êtres, essences, choses* sur terre.

"Lorsque les Chinois, d'un même élan, souhaitent *Dix mille ans* à un personnage au pouvoir, ils ne lui souhaitent pas de vivre ce laps de temps ; mais comme ce terme symbolise tout ce qui existe, ils reconnaissent en lui, inconsciemment peut-être, l'union du Ciel et de la Terre, l'harmonie parfaite venant du Yin et du Yang, puisqu'il a, suivant le premier devoir de tout homme puissant, cherché le développement complet de son génie, qui était d'agir pour le bien-être de ses sujets.

Lao-Tseu disait que : *Les 10000 êtres sont portés sur le dos du Yin et tenus embrassés par le Yang*. On voit donc que lorsque les Chinois crient vers leur Chef *Dix mille ans* à X... ils ne lui souhaitent rien de particulier, rien pour lui-même ; ils reconnaissent tout simplement qu'il a agi au mieux pour tout ce qui existe : ils souhaitent en somme le maintien de l'ordre qu'il incarne.

3. Les historiens grecs disent que la garde du roi de Perse se composait de 10000 soldats appelés les Immortels. Mille hommes portaient une lance à pommeau d'or, 9 000 une lance à pommeau d'argent. Ce nombre symbolisait la multitude quasi infinie des armées perses et le qualificatif d'immortel leur réputation d'invincibilité.

DIX-SEPT (et 72)

Ce nombre, ainsi que celui de 72* — qui est en relation avec lui, le premier étant la somme et le second le produit de 9 et de 8—présente une grande importance symbolique.

1. Dans la tradition islamique, 17 est le nombre des **rak'a** (gestes liturgiques) qui composent les cinq prières quotidiennes. C'est aussi le nombre des mots (17) qui composent l'appel à la prière. Dans le folklore musulman, le nombre symbolique 17 apparaît dans les légendes surtout, *notamment dans les 17 conseils murmurés à l'oreille du roi lors de son couronnement et dans les 17 composantes de l'étendard*. (M. Mokri, *Les secrets de Hamza*).

2. C'est surtout dans le shiisme — et, de par son influence, dans la littérature épico-religieuse des Turcs d'Anatolie — qu'une importance quasi magique est accordée au nombre 17... Les mystiques shiites possédaient, dès une époque ancienne, une vénération pour le nombre 17 ; cette vénération a pour origine les anciennes spéculations pythagoriciennes reposant sur les lettres de l'alphabet grec... 17 représentait le nombre de ceux qui seront ressuscités, chacun de ces personnages devant recevoir une des 17 lettres de l'alphabet, dont se compose le nom suprême de Dieu. Par ailleurs, selon le *Livre de la Balance* de Gâbir ibn Hayyân, alchimiste et sufi, *la forme (sura) de toute chose au monde est 17* ; le nombre 17 représente la *base* même de la théorie de la Balance et doit être considéré comme le *canon de l'équilibre* de chaque chose.

3. Pour les Grecs anciens, 17 représente le nombre des consonnes de l'alphabet ; il se divise, à son tour, en 9 (nombre des consonnes muettes) et en 8 (nombre des semi-voyelles ou

semi-consonnes). Ces nombres étaient également en rapport étroit avec la théorie musicale et l'harmonie des sphères.

4. 17 et 72 représentent, a-t-on noté au début, l'un la somme, l'autre le produit de 9 et de 8 ; de plus, en faisant la somme des chiffres composant ces deux nombres, on obtient 8 pour 17, 9 pour 72. Le rapport 9 : 8 revient continuellement dans les spéculations arithmologiques des Grecs anciens, que se soit sur le plan grammatical, musical (où le rapport 9:8 est représenté par les cordes médianes de la lyre), métrique ou cosmologique.

5. Le nombre 17 a une importance particulière dans la tradition des corporations de métiers qui reconnaissent 17 compagnons initiés par 'Alî, 17 patrons des fondateurs de corporations musulmanes initiés par Selmân-iFârsî, et 17 corporations majeures (MELN, 455 s.). E.M.

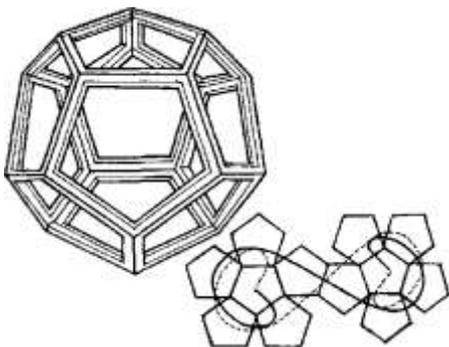
6. Ce nombre aurait été considéré comme néfaste dans l'Antiquité romaine, parce que les lettres qui le composent XVII sont celles, changées d'ordre, du mot VIXI, **j'ai vécu**.

DODÉCAÈDRE

1. Forme géométrique d'un solide convexe à douze faces pentagonales. Il existe aussi des dodécaèdres étoiles à douze sommets. On a trouvé en Etrurie et en Gaule une trentaine de ces objets, en bronze, la face ajourée d'ouvertures circulaires et les angles trièdres protégés de petites boules, objets qui remonteraient au début de l'ère chrétienne et auraient été enfouis vers la fin du III^e ou le début du IV^e siècle.

Le dodécaèdre prend tout son sens dans les perspectives de la symbolique pythagoricienne des nombres et de l'idéalisme. Le nombre, comme l'idée, exprime les réalités intelligibles, suprasensibles, qui sont les types ou les modèles éternels des choses d'ici-bas ; celles-ci ne sont qu'une participation plus ou moins adéquate de ces perfections immuables, que sont les nombres et les idées.

2. Le dodécaèdre dérive du pentagramme : douze pentagrammes se touchant par un côté en surface et reliés par une spirale, s'ils sont redressés et unis dans l'espace, composent le solide dodécaèdre. Ce passage de la deuxième à la troisième dimension, à partir du pentagramme est considéré par Matila C. Ghyka comme *l'archétype idéal de la croissance dynamique* (GHYN, 1, 46).



DODECAEDRE. - D'après un dessin de Léonarde de Vinci pour le "de divina proportione" de Fra Luca Pacioli.

3. Dans la série des cinq grands polyèdres réguliers, qui s'engendrent successivement des nombres, le Dodécaèdre exprime la synthèse la plus parfaite. Rappelons que, suivant la symbolique géométrique, le tétraèdre (pyramide triangulaire à quatre faces) représente le feu ; l'octaèdre, l'air ; l'icosaèdre (corps solide à vingt faces qui sont des triangles équilatéraux), l'eau ; le cube, la terre. Le dodécaèdre, lui, assume le rôle d'exprimer l'univers tout entier. C'est pourquoi il a été doté, dans la tradition *pythagorisante*, des propriétés les plus surprenantes, d'ordre mathématique, physique et mystique. *Le dodécaèdre n'est pas seulement l'image du Cosmos, il en est le nombre, la formule, l'Idée. La terre des Bienheureux affecte cette forme. C'est la réalité profonde du Cosmos, c'en est l'essence. On peut dire sans forcer les mots que c'est le Cosmos lui-même.* (Léonard Saint-Michel dans *Lettres d'humanité*. Paris, X, p. 101). Les objets anciens qui ont été trouvés servaient de support à cette valeur symbolique ; chacun d'eux était *microcosme de poche, semblable en tous points au Macrocosme qu'il exprime, selon les lois analogiques de la Magie traditionnelle, symbole semblable au sens géométrique du terme,*

identique d'essence, trans-substancié si l'on ose dire, Univers réel et vivant, sous les apparences d'un simple dodécaèdre (p. 101).

4. Rien de surprenant, dès lors, que ces objets mystérieux aient servi à des opérations magiques. La tentation de passer de la connaissance au pouvoir est constante. L'utilisation magique, opératoire ou divinatoire, est une perversion habituelle de la perception du symbole. La valeur antique et profonde du symbole, qui devait conduire l'âme à une vue mystique des choses, est détournée à des fins de domination. Il n'est pas exclu, non plus, que ce symbole du Cosmos ait été utilisé à des fins cultuelles et soit devenu une idole. Comme un certain nombre de dodécaèdres ont été retrouvés en Gaule, certains interprètes les ont rapprochés des **œufs* de serpents**, dont parle Pline l'Ancien et qui étaient *très renommés dans les Gaules*. Ces œufs seraient formés de reptiles enlacés et noués en boule. Ils seraient dotés de toutes sortes de vertus bénéfiques. Les Druides les utilisaient. Camille Jullian les assimile à des fossiles d'oursins. Léonard Saint-Michel les rapproche plutôt des dodécaèdres, dont les angles trièdres sont surmontés de petites boules, aujourd'hui sans relief, mais qui pouvaient évoquer à l'origine les têtes saillantes des serpents enlacés. Quoi qu'il en soit de l'identification des figures, le rapprochement des symboles de l'œuf magique et du dodécaèdre n'est pas fortuit : ils symbolisent l'un et l'autre **le développement de l'univers**.

5. Symbole géométrique de voleur insigne, le dodécaèdre construit sur le nombre d'or (et à partir du pentagramme, dont la puissance bénéfique est connue) est la forme la plus riche d'enseignements eurythmiques, cosmogoniques et métaphysiques (p. 111). Il évoque en effet le mystère des évolutions du physico-chimique au vital, du physiologique au spirituel, en quoi se résumait l'histoire et le sens de l'univers.

6. Il existe dans tout l'ancien domaine celtique un certain nombre de dodécaèdres en bronze ajourés et bouletés, d'une dimension et d'un poids variables (entre 35 et 1100 g), sur l'utilité et l'emploi desquels on a longtemps hésité, mais dont le rôle religieux ne fait aucun doute. Ils représentent vraisemblablement le **ciel, ou** l'univers et ont sans doute servi de dés dans des jeux de divination par le sort. Ils constituent en outre une coïncidence remarquable des conceptions celtique et pythagoricienne (OGAC, 7, 302—305).

DOIGTS

1. Pour les Dogons, **l'index** est le doigt de la vie, **le majeur** celui de la mort. Le majeur de la main gauche est la seule partie visible du corps du mort, par ailleurs entièrement dissimulé et ficelé dans une couverture rituelle. Les Dogons disent que *c'est à l'aide de ce doigt que le mort parle aux vivants* (gris). Mais l'index est aussi le doigt du maître de la parole (valeur numérique 7) et le majeur le doigt de la parole elle-même (valeur numérique 8) (GRIE).

2. Le pouce est symbole de pouvoir pour les Bambaras, chez qui les chefs portaient une bague de pouce ornée du signe de la foudre : quand ils donnaient un ordre en balançant la main, ils menaçaient ainsi de la foudre leur interlocuteur (DIEB). En opposition avec ce doigt, symbolisant le pouvoir social, l'auriculaire, toujours pour les Bambaras, qui le nomment le *fils des autres doigts*, possède le **nyama**, c'est-à-dire la force vitale des autres doigts ; on remploie pour la divination, et pour jeter des sorts (DIEB). Le petit orteil, comme l'auriculaire, symbolise la personne entière, il est parfois orné d'un anneau d'argent, symbole du verbe qui habite la totalité du corps humain, de la tête aux pieds. Un coup donné avec l'auriculaire est signe d'acquiescement total, engageant la personne entière.

3. Le creux séparant le gros orteil du doigt suivant a une signification sexuelle pour les Bambaras. Ils considèrent en effet que là se trouve un des centres nerveux du corps humain lequel commande les *cordes*, c'est-à-dire les nerfs du sexe et de l'anus. Il est donc *le reflet des fonctions de locomotion, de reproduction et d'évacuation du corps humain* (ZAHB). De nombreuses pratiques, précise M. Zahan, mettent cette relation en évidence. Ainsi, on dira de la femme chez qui cet espace est très ouvert qu'elle a de forts appétits sexuels et un penchant pour le libertinage. D'autre part la coutume veut que l'on attache à l'orteil de chacun des époux, pour leur nuit de noces, un fil de coton : cela aidera l'homme à réussir la défloration, et la femme à en supporter les douleurs.

Toujours pour les Bambaras (ZAHB), le pouce incarne la force non seulement physique, mais mentale. Ce doigt, étant *la prolongation de l'activité de l'âme*, représente aussi le travail.

4. Rappelons ici que les Dogons assignent au pouce la valeur numérique 3 et 6 (GRIE), valeur triplement mâle, puisque le 3 est le signe de la masculinité. L'index est le doigt du jugement, de la décision, de l'équilibre, du silence, autrement dit de la maîtrise de soi. Le majeur symbolise l'affirmation de la personnalité ; l'annulaire et l'auriculaire sont liés aux fonctions de sexualité, de désirs, d'appétits ; mais le symbole de l'annulaire est plus nettement sexuel et celui de l'auriculaire plus ésotérique : il est le doigt des désirs secrets, des pouvoirs occultes, de la divination.

5. Le père Dupeyrat a constaté que les femmes de Papouasie (Nouvelle-Guinée) se coupaient une phalange en signe de deuil à la mort de leur époux. Alfred Métraux (METM) relève la même coutume chez les Indiens du delta du Parana (Brésil).

6. Selon le système des correspondances planétaires du microcosme, l'astrologie traditionnelle fait du pouce le doigt de Vénus, de l'index celui de Jupiter, du médium celui de Saturne, de l'annulaire le doigt solaire et de l'auriculaire le doigt de Mercure (GRIA, etc.).
A.G.

DOLMEN

(voir bétyles, dôme, menhir, pierres)

DOMES

1. Le dôme représente universellement, de toute évidence, la **voûte céleste**. L'ensemble de l'édifice à coupole est ainsi l'image du monde. La coupole* est le plus souvent posée sur quatre piliers, ou sur une construction à base carrée ; ce qui nous ramène au symbolisme chinois selon lequel le ciel *couvre* et la terre *supporte*, mais aussi selon lequel le ciel est *rond* et la terre *carrée*.

2. Les constructions dolméniques, les tombeaux mycéniens, divers temples rupestres, de l'Inde à la Corée, ont cette signification générale du dôme cosmique. Chez les montagnards du Sud-Vietnam, le Ciel est une corbeille hémisphérique posée sur un disque plat. N'est-ce pas là une image de la tortue chinoise, dont la carapace est ronde au-dessus, plate au-dessous, et dont le symbolisme est identique ? Les Egyptiens représentaient le ciel sous la forme de la déesse **Nout** au corps courbé, prenant appui au sol sur la pointe des doigts et des orteils. La coupole byzantine, le **stupa** bouddhique, la **qubbali** musulmane ont la même valeur.

Le prophète Mohammed, élevé au Ciel, le décrit comme une coupole de nacre blanche reposant sur quatre piliers. La coupole est l'Esprit universel *enveloppant* le monde, les piliers sont les angles du *cube* cosmique, ses composantes animiques et corporelles. Le *Trône de la Lumière divine*, dit un texte arabe, *est comme un dôme au-dessus des Anges et du monde*. La forme du cosmos est parfois l'octogone (comme dans le cas bien connu de la mosquée du Roc à Jérusalem) : mais il s'agit là d'un développement du carré par dédoublement des directions de l'espace (huit*).

La coupole byzantine, ornée du Christ **Pantocrator**, n'a pas une signification différente, et l'identité se précise encore, si Ton sait qu'elle est parfois *supportée* par les images des quatre Évangélistes. Le **stupa** bouddhique comporte souvent un piédestal carré ; il affirme sa domination sur l'espace quaternaire par ses quatre portes cardinales.

3. Les arbalétriers réunis au couronnement du dôme, note Coomaraswamy — identiques aux arceaux de la yourte mongole — représentent la *concentration des pouvoirs psychiques à leur source*, que figure le trou central, la *porte du soleil*. On pourrait dire qu'inversement ils figurent le rayonnement solaire enveloppant le monde.

4. A cette *porte* du sommet aboutit *l'axe du monde*, figuré ou non. Il est toujours réel dans le cas du **stupa** et se prolonge au-dessus de lui. En Asie centrale, c'est la colonne de fumée qui monte du foyer central et s'élève vers le ciel ; en Sibérie, le tronc du bouleau qui dépasse la tente ; c'est aussi plus généralement le manche du parasol et du dais du char, dépassant lui

aussi le *dôme*. Le *trou** central, parfois assimilé à l'étoile* polaire, est essentiellement le soleil, *œil du monde*. Son franchissement est *l'ascension à la suite d'Agni*, la *sortie du cosmos* (caverne*), l'évasion hors du monde conditionné. Il est dit de Moggalâna, dans le *Dhammapâda*, que, *brisant la coupole, il se lance dans les airs*. Alors qu'il atteint l'Eveil, le Bouddha déclare que *le faîte du toit a volé en éclats*. L'œil du dôme c'est encore, dans ce cas, *l'ouverture* du sommet du crâne (lui-même analogue à une voûte), le **brahmarandhra**, par où s'échappe l'âme du Sage délivré de la condition temporelle, ou selon le *Traité de la Fleur d'Or*, le *corps subtil*, né de l'embryon d'immortalité (BURA-COOH-ELIM-GUES). P.O.

DOUZE

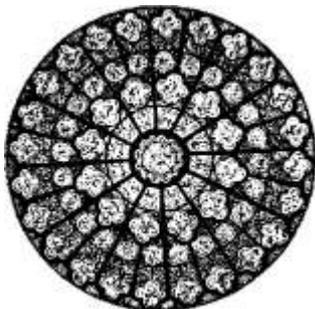
(Voir nombre, vingt et un)

1. Douze est le nombre des divisions spatio-temporelles. Il est le produit des quatre points cardinaux par les trois plans du monde. Il divise le ciel, considéré comme une coupole*, en douze secteurs, les douze signes du Zodiaque*, qui sont mentionnés dès la plus haute antiquité. Les douze mois de l'année sont déterminés en Chine par les stations de l'empereur aux douze portes du Ming-t'ang. Douze divise l'année en douze mois, chez les Assyriens, les Hébreux, etc. et les périodes principales du temps en groupes de douze années, chez les Chinois et les peuples d'Asie centrale. La combinaison des deux chiffres 12 X 5 donne naissance aux cycles de 60 ans, où se résolvent les cycles solaire et lunaire. Le douze symbolise l'univers dans son **déroulement cyclique spatio-temporel**.

2. Il symbolise aussi l'univers dans sa complexité interne. Le duo- dénaire qui caractérise l'année et le zodiaque représente aussi la multiplication des quatre éléments terre, eau, air, feu, par les trois principes alchimiques (soufre, sel, mercure) ; ou encore les trois états de chaque élément, à leurs phases successives d'évolution, de culmination et d'involution ; ou bien encore, selon Allendy (ALLN, 328) *les quatre éléments considérés chacun dans ses diverses manifestations cosmiques et selon un triple point de vue, lequel peut être, par exemple, les trois gunas des Indiens: Activité, Inertie, Harmonie*.

3. Ce nombre est d'une très grande richesse dans la symbolique chrétienne. *La combinaison du quatre du monde spatial et du trois du temps sacré mesurant la création-récréation donne le chiffre douze, qui est celui du monde achevé : c'est celui de la Jérusalem céleste (12 portes, 12 apôtres, 72 assises, etc.) ; c'est celui du cycle liturgique de l'année de douze mois et de son expression cosmique qu'est le Zodiaque. Dans un sens plus mystique, le trois est rapporté à la Trinité, le quatre à la création, mais le symbolisme du douze reste le même : un accomplissement du créé terrestre par assumption dans l'incréé divin.* (CHAS, 243).

L'importance de ce nombre est aisément compréhensible. Pour les écrivains bibliques c'est le **nombre de l'élection**, celui du peuple de Dieu, de l'Eglise : Israël (Jacob) avait douze fils, ancêtres éponymes des douze tribus du peuple hébreu (*Genèse*, 35, 23 ss). L'arbre de vie portait 12 fruits ; les prêtres, 12 bijoux. Lorsque Jésus choisit douze disciples, il proclame ouvertement sa prétention d'élire, au nom de Dieu, un peuple nouveau (*Matthieu 10*, 1 s et parallèles). La Jérusalem céleste de *l'Apocalypse* (21, 12) a douze portes marquées du nom des tribus d'Israël et son rempart a douze assises au nom des douze apôtres. La femme de *l'Apocalypse* (12, 2) porte une couronne de douze étoiles sur la tête. Quant aux fidèles de la fin des temps, ils sont 144 000, 12 000 de chacune des douze tribus d'Israël (*Apocalypse*, 7, 4-8 ; 14, 1).



DOUZE. - Rosace de l'occident. Art gothique XII^e siècle (N.D. de Paris).

De même, la Cité future *en or fin*, si elle repose sur 12 fondements (*Apocalypse 21, 14*) chacun au nom d'un apôtre, dessine un cube de 12.000 stades de côté, le rempart *en jaspe* ayant 144 coudées. Ce nombre symbolique de 12 000 multiplié par 1 000 (symbole de multitude) le chiffre même d'Israël (12), qui est celui de l'ancien et du nouveau peuple élu. Quant au nombre des fidèles, 144.000, le carré de 12 multiplié par mille, il symbolise **la multitude des fidèles du Christ**. Paul Claudel a magnifié ce chiffre : *Cent quarante-quatre, c'est douze fois douze : douze qui est trois multiplié par quatre, le carré multiplié par le triangle. C'est la racine de la sphère, c'est le chiffre de la perfection. Douze fois douze, c'est la perfection multipliée par elle-même, la perfection au cube, la plénitude qui exclut toute autre chose qu'elle-même, le paradis géométrique ...*

Le chiffre 12 représentera l'Eglise, l'Eglise triomphante, au terme des deux phases militante et souffrante.

4. Pour les Dogons et les Bambaras du Mali, les principes contraires 4 et 3 (femelle et mâle), qui sont à la base de toute chose, peuvent s'associer de deux façons, l'une statique, l'autre dynamique, desquelles dépendent les valeurs du nombre 7 et du nombre 12. Si 7, addition de 4 et 3, est le principe de l'homme et de l'univers, 12, qui provient de leur multiplication, est le symbole du devenir humain et du développement perpétuel de l'univers (DIEB).

5. La *vibration sonore* qui préside à la genèse, selon la pensée africaine, en formant l'œuf cosmique avant la séparation de la terre et du ciel et la naissance des Grands Démiurges organisateurs de la création, commence par visiter, — c'est-à-dire définir — les quatre points cardinaux : sur chacun, elle exécute trois girations en spirale ; c'est ainsi que le complexe espace-temps se définit à l'origine, par ce *mariage* du trois et du quatre, qui donne le douze, **nombre d'action**, et non principe statique comme est le sept. Ainsi, précise G. Dieter- len, se forme l'œuf cosmique, brassé par le tournoiement de la vibration sonore.

6. Le nombre douze ne possède pas dans le monde celtique dont les nombres-clés sont trois, neuf et vingt-sept, de signification s'éloignant du symbolisme général. La Table Ronde du roi Arthur comprend elle aussi douze chevaliers.

DRAGON

1. Le dragon nous apparaît essentiellement comme un gardien sévère ou comme un symbole du mal et des tendances démoniaques. Il est en effet le gardien des trésors cachés, et comme tel l'adversaire qui doit être vaincu pour y avoir accès. C'est en Occident le gardien de la Toison d'Or et du Jardin des Hespérides ; en Chine, dans un conte des T'ang, celui de la Perle ; la légende de Siegfried confirme que le *trésor* gardé par le dragon n'est autre que l'immortalité.

Le dragon comme symbole démoniaque s'identifie en réalité au serpent* : Origène confirme cette identité à propos du *Psaume 74* (voir Léviathan*). Les *têtes de dragons* brisées, les serpents détruits, c'est la victoire du Christ sur le mal. Outre l'imagerie bien connue de saint Michel ou de saint Georges, le Christ lui-même est parfois représenté foulant aux pieds les dragons. Le patriarche **zen** Houei-nêng fait également des dragons et des serpents les symboles de la haine et du mal. Le terrible Fudô (**Acala**) nippon, dominant le dragon, vainc par là même l'ignorance et l'obscurité.

2. Mais ces aspects négatifs ne sont pas les seuls ni les plus importants. Le symbolisme du dragon est ambivalent, ce qu'exprimé d'ailleurs l'imagerie extrême-orientale des deux dragons affrontés, qu'on retrouve dans l'art médiéval, et plus particulièrement dans l'hermétisme européen et musulman, où cet affrontement prend une forme analogue à celle du caducée. C'est la neutralisation des tendances adverses, du soufre et du mercure alchimiques (alors que la nature latente, non développée, est figurée par **l'ouroboros***, le dragon qui se mord la queue). En Extrême-Orient même, le dragon comporte des aspects divers en ce qu'il est animal aquatique, terrestre — voire souterrain — et céleste à la fois ; ce en quoi on a pu le rapprocher de Quetzalcóatl, le *serpent à plumes* des Aztèques. On a tenté, mais sans aucun succès, de distinguer entre le dragon **long** (aquatique) et le dragon **k'ouei** (terrestre) ; il existe au Japon une distinction populaire entre les quatre espèces céleste, pluviale, terrestre-aquatique et souterraine.

3. En réalité, il ne s'agit que d'aspects distincts d'un symbole unique, qui est celui du *principe actif et démiurgique* : *puissance divine, élan spirituel*, dit Grousset ; symbole céleste en tout cas, puissance de vie et de manifestation, il crache les eaux primordiales ou l'Œuf du monde, ce qui en fait une image du **Verbe créateur**. Il est la nuée qui se déploie au-dessus de nos têtes et va déverser ses flots fertilisants. C'est le principe **k'ien**, origine du Ciel et producteur de la pluie, dont les six traits sont six dragons attelés ; son sang, dit encore le **Yi-king**, est noir et jaune, couleurs primordiales du Ciel et de la Terre. Les six traits de l'hexagramme k'ien figurent traditionnellement les six étapes de la manifestation, depuis le *dragon caché*, potentiel, non-manifesté, non-agissant, jusqu'au *dragon planant*, qui fait retour au principe, en passant par le *dragon dans les champs, visible, bondissant et volant*.

4. Le *dragon* s'identifie, selon la doctrine hindoue, au Principe, à **Agni** ou à Prajapâti. Le *Tueur de Dragon* est le sacrificateur qui *apaise* la puissance divine et s'identifie à elle ; le *dragon* produit le **soma**, qui est breuvage d'immortalité ; il **est** le **soma** de l'oblation sacrificielle. La puissance du dragon, enseigne Tchouang-Tseu, est chose mystérieuse : elle est la résolution des contraires ; c'est pourquoi Confucius vit, selon lui, en Lao-Tseu la personnification même du dragon. Par ailleurs, si le dragon-**soma** procure l'immortalité, le dragon chinois y conduit également : les dragons volants sont montures d'Immortels ; ils les élèvent vers le Ciel ; Houang-ti, qui avait utilisé le dragon pour vaincre les tendances mauvaises, monta au Ciel sur le dos d'un dragon. Mais il était lui-même dragon, de même que Fou-hi, le souverain primordial qui reçut d'un cheval-dragon le **Ho-t'ou** ; c'est grâce au dragon que Yu-le-Grand put organiser le monde en drainant les eaux surabondantes : le dragon, envoyé du Ciel, lui *ouvrit la voie (k'ai tao)*.

5. Puissance céleste, créatrice, ordonnatrice, le dragon est tout naturellement le symbole de l'empereur. Il est remarquable que ce symbolisme s'applique non seulement en Chine, mais chez les Celtes, et qu'un texte hébreu parle du Dragon céleste comme d'un *roi sur son trône*. Il est en effet associé à la foudre (il crache du feu) et à la fertilité (il amène la pluie). Il symbolise ainsi les fonctions royales et les rythmes de la vie, qui garantissent l'ordre et la prospérité. C'est pourquoi il est devenu l'emblème de l'empereur. De même qu'on expose des portraits de celui-ci, *quand sévit la sécheresse, on fait une image du dragon Yin et il commence alors à pleuvoir* (GRAD, 1, 361). Le dragon est une manifestation de la toute-puissance impériale chinoise : la *face du dragon* signifie *la face de l'empereur* ; la *démarche du dragon* est l'ail ure majestueuse du chef ; la *perle du dragon*, qu'il est censé posséder dans la gorge, est l'éclat indiscutable de la parole du chef, la perfection de sa pensée et de ses ordres. *On ne discute pas la perle du dragon*, déclare encore aujourd'hui Mao-Tse-Tung.

6. Si le symbolisme aquatique demeure évidemment capital, si les dragons vivent dans l'eau, font naître des sources, si le *Roi-dragon* est un roi des **nâga** (mais il s'identifie, ici encore, au serpent) le dragon est surtout lié à la production de la pluie et du tonnerre, manifestation de l'activité céleste. Unissant la terre et l'eau, il est le symbole de la pluie céleste fécondant la terre. Les *danses du dragon*, l'exposition de dragons de couleur appropriée permettent d'obtenir la pluie, bénédiction du ciel. En conséquence le dragon est signe de bon augure, son apparition est la consécration des règnes heureux. Il arrive que, de sa gueule ouverte, sortent des feuillages : symbole de **germination**. Le tonnerre est inséparable de la pluie ; son lien avec le dragon se rattache à la notion de principe actif, démiurgique ; Houang-ti, qui était dragon, était aussi génie du tonnerre ; au Cambodge, le dragon aquatique possède une gemme dont l'éclat — et l'éclair — provoque la pluie.

7. La montée du tonnerre, qui est celle du **yang**, de la vie, de la végétation, du renouvellement cyclique, est figurée par l'apparition du dragon, qui correspond au printemps, à l'est, à la couleur verte : le dragon s'élève dans le ciel à l'équinoxe de printemps, et s'enfonce dans l'abîme à l'équinoxe d'automne ; ce que traduisent les positions des étoiles **kio** et **(a-kio)**. Epi de la Vierge et Arcturus, les *cornes du dragon*. L'utilisation du dragon dans l'ornementation des portes en Orient lui confère également un symbolisme cyclique, mais plutôt de nature solsticiale. Astronomiquement, la tête et la queue du Dragon sont les *nœuds de la lune*, les points où ont lieu les éclipses : d'où le symbolisme chinois du dragon dévorant la lune et celui, arabe, de la *queue du Dragon* comme **région ténébreuse**. Nous rejoignons ici un aspect *obscur*

du symbolisme du dragon, mais l'ambivalence est constante : le dragon est yang comme signe du tonnerre et du printemps, de l'activité céleste ; il est **yin** comme souverain des régions aquatiques ; **yang** en ce qu'il s'identifie au cheval, au lion — animaux solaires —, aux épées ; **yin** en ce qu'il est métamorphose d'un poisson ou s'identifie au serpent ; yang comme principe géomantique ; yin comme principe alchimique (mercure). (BELT, BURA, BHAB, CHAT, CHOO, COOH, COMD, CORT, DURV, ELIY, ELIF, EPEM, GRAD, GRAP, GRAR, GROC, GUEV GUET, GUES, HOUD, KALL, LECC, LIOT, MATM, OGRJ, ORIC, PORA, SECA, SOUL, SOLN, SOYS.)
P.G.

8. Le dragon rouge est l'emblème du Pays de Galles. Le Mabinogi de Lludd et Llewelys raconte la lutte du dragon rouge et du dragon blanc, ce dernier symbolisant les Saxons envahisseurs. Finalement les deux dragons, ivres d'hydromel, sont enterrés au centre de l'île de Bretagne, à Oxford, dans un coffre de pierre. L'île ne devait subir aucune invasion tant qu'ils n'auraient pas été découverts (CELT, 6, 451-452 ; CHAB, 391-401). Le dragon enfermé est le symbole des **forces cachées et contenues** : les deux faces d'un être voilé. Le dragon blanc porte les couleurs livides de la mort, le dragon rouge celles de la colère et de la violence. Les deux dragons enterrés ensemble signifient la fusion de leur destin. La colère est tombée, mais les dragons pourraient resurgir ensemble. Ils demeurent comme une menace, une puissance virtuelle, prompte à se lancer contre tout nouvel envahisseur.

9. On peut rattacher l'image de la baleine rejetant Jonas à la symbolique du dragon, monstre qui avale et recrache sa proie, après l'avoir transfigurée. *Cette image d'origine mythique solaire représente le héros englouti dans le dragon. Le monstre vaincu, le héros conquiert une éternelle jeunesse. Le voyage aux enfers accompli, il remonte du pays des morts et de la prison nocturne de la mer* (DAVS, 225). L'analyse de C.G. Jung a tiré parti de ce mythe, dont l'expérience clinique a retrouvé le thème dans les rêves, et son interprétation traditionnelle : *le mythe familial de Jonas et de la baleine, où le héros est avalé par un monstre marin qui l'entraîne sur la mer, la nuit, d'ouest en est, symbolise la marche supposée du soleil du crépuscule à l'aube. Le héros, explique J.L. Henderson, s'enfonce dans les ténèbres, qui représentent une sorte de mort... la lutte entre le héros et le dragon... laisse paraître... le thème archétypique du triomphe du Moi sur les tendances régressives. Chez la plupart des gens, le côté ténébreux, négatif, de la personnalité reste inconscient. Le héros, au contraire, doit se rendre compte que l'ombre existe et qu'il peut en tirer de la force. Il lui faut s'accorder avec ses puissances destructrices s'il veut devenir assez redoutable pour vaincre le dragon. En d'autres termes, le Moi ne peut triompher qu'autant qu'il a d'abord maîtrisé et assimilé l'ombre* (JUNS, 120). Le même auteur cite dans le même sens l'acceptation par Faust du défi de Méphistophélès, le défi de la vie, le défi de l'inconscient ; à travers lui, à travers ce qu'il a cru être la poursuite du mal, il débouche sur les horizons du salut.

Tous les dragons de notre vie sont peut-être des princesses qui attendent de nous voir beaux et courageux. Toutes les choses terrifiantes ne sont peut-être que des choses sans secours qui attendent que nous les secourions (R.M. Rilke, *Lettres à un jeune poète*). Le dragon est d'abord en nous.

DROITE (gauche)

1. La ligne droite peut être symbolisée par la flèche*, le rayon*, la colonne*, la pluie, Pépée* ; elle symbolise elle-même la communication de la cause à l'effet, de l'incrédulé au créé, comme action et passage d'influx de l'un à l'autre, plutôt que comme structure du monde.

2. Dans la Bible, *regarder à droite* (Ps. 142, 5), c'est regarder du côté du défenseur ; c'est là sa place ; comme ce sera la place des Elus au Jugement dernier, les Damnés allant à gauche ; la gauche, c'est la direction de l'enfer ; la droite, celle du paradis.

3. Certains commentaires rabbiniques précisent que le premier homme (Adam*) était non seulement androgyne*, mais était homme du côté droit et femme du côté gauche. Dieu l'a fendu en deux moitiés, quand il les créa *homme ou femme* (ELIT, 361).

4. Le Moyen Age chrétien n'a pas échappé à cette tradition, selon laquelle le côté gauche serait le côté femelle, par opposition au droit qui serait mâle. Etant femelle, la gauche est

également nocturne et satanique, selon d'antiques préjugés, par opposition à la droite, diurne et divine. Ainsi les messes noires comportent-elles le signe de croix fait de la main gauche, et le Diable marque les enfants qui lui sont consacrés à *l'œil gauche de la pointe de l'une de ses cornes* (GRIA).

Une gravure du *Compendium Maleficorum* du R.P. Guccius (Milan, 1626) montre Satan imprimant sur ses nouveaux adeptes sa griffe *au-dessous de la paupière gauche* et les rendant ainsi aveugles à la lumière divine et voyants à sa seule lumière.

5. Chez les Grecs, le côté droit est le côté *du bras qui brandit la lance* (Eschyle, *Agamemnon*, 115). Les présages favorables apparaissent sur la droite ; elle symbolise la force, l'adresse, le succès. Le mot latin *sinister* (gauche) a donné en français *sinistre*.

6. Les notions de *gauche* et de *droite* ont, chez les Celtes, la même valeur que dans le monde classique, à savoir, que la droite est favorable, de bon augure, et que la gauche est néfaste, de mauvais augure. Les écrivains anciens se contredisent quelquefois : pour Posidonius, les Gaulois adoraient leurs dieux en se tournant à droite ; d'après Pline, ils se tournaient vers la gauche. Mais la seule distinction valable entre gauche et droite est, outre les points cardinaux Est et Ouest, le sens de la marche du soleil : est *droit* ce qui va dans le même sens que le soleil ; est *gauche* ce qui va dans l'autre sens. Dans l'orientation celtique, l'observateur se place face au soleil levant, ce qui met la droite au Sud et la gauche au Nord. Le Nord est *le bas* où le soleil achève son déclin et commence son ascension diurne ; le Sud est *le haut* où le soleil achève son ascension et commence son déclin. *Mais le Nord n'est immuablement la gauche et le point où, après en erre parti, le mouvement s'arrête définitivement, que si l'observateur, faisant abstraction de la continuité du mouvement, n'a égard qu'à un seul circuit qui commence et s'achève dans les limites de l'espace. Si, tournant de gauche à droite, il évolue à la manière, du soleil dans la succession de ses circuits, le Nord étant la gauche est encore le point d'origine du mouvement, mais ce n'est plus ensuite, quand il y revient, qu'un point où il passe sans s'y arrêter, et le Sud n'est plus de même pour lui que transitoirement la droite* (J. Cuillandre, *la droite et la gauche dans l'épopée homérique*, p. 307). L'originalité des Irlandais a consisté à assimiler ou confondre dans leur orientation la gauche et le Nord, et par voie de conséquence la droite et le Sud, par suite d'un interdit de vocabulaire frappant le nom de la *gauche* (**clé**, gall. **cledd**, bret. **kleiz**) qui a été remplacé par des euphémismes dont le principal est **tuath nord**. C'est en fait le nom de la *tribu* qui a pris le sens de *nord* parce que les dieux irlandais du paganisme ou **Tuatha Dé Danann** (Tribus de la Déesse Dana) étaient, dans la tradition ancienne, d'origine nordique et que cette dernière a été prise en mauvaise part, après la christianisation de l'Irlande (OGAC XVIII, 311—322 ; voir **orientation***).

7. Chez les Amérindiens, par exemple dans le temple Inca de Coricancha, à Cuzco, l'effigie de la divinité suprême Huiracocha- Pachacamar était flanquée à sa droite du dieu Soleil, à sa gauche de la déesse Lune.

8. En Afrique, pour les Bambaras, quatre, nombre de la féminité, est synonyme de gauche ; trois, nombre de la masculinité, synonyme de droite. La main droite est symbole d'ordre, de droiture, de travail, de fidélité ; la main gauche symbole de désordre, d'incertitude, exprimant *les variations de la conscience humaine* (GRIE).

Selon une coutume funéraire Dogon, le mort est couché sur le côté droit si c'est un homme, sur le côté gauche si c'est une femme (GRIE).

9. En Extrême-Orient, c'est au contraire le côté gauche qui semble favorable. Dans le Yunnan, par exemple, Dto Mba Shi Lo, fondateur du chamanisme chez les Mo-So, *naît du côté gauche de sa mère, comme tous les héros et les saints* (ELIC, 391).

L'antithèse de la droite et de la gauche n'a, en Chine, rien d'une opposition absolue, puisque, là comme partout, les deux termes sont rugis par le *Yin et le Yang* et que ceux-ci ne s'opposent pas. Pas plus que les Chinois n'opposent la religion à la magie, le pur à l'impur et le sacré au profane, la droite, qui est le plus souvent consacrée aux activités terrestres et aux œuvres profanes, n'est pas non plus pour autant la rivale de la gauche.

La Gauche est le côté honorable, elle représente le Ciel, donc elle est *Yang* ; elle l'emporte à certains moments sur la droite qui est la Terre, et *Yin*. Puisque la droite est *Yin*, elle appartient aux femmes, à l'automne, aux récoltes, à la nourriture.

Dans *la Voie et la Vertu* de Lao-Tseu il est dit :

*La Gauche est la place d'honneur aux heures fastes
Et la droite aux heures néfastes.
A la guerre, le lieutenant se tient à gauche
Son commandant à droite.
Egalant de ce fait la guerre aux funérailles.*

La croyance qui veut qu'il soit de mauvais augure d'ajouter une construction à l'ouest d'une maison (droite et Yin) vient probablement de la crainte de voir s'ajouter dans la famille une nouvelle épouse, puisque dans les temps anciens c'était la direction réservée à l'habitation des femmes.

Se fondant sur le principe que la droite est *Yin*, donc femelle, la gauche mâle et *Yang*, les médecins se faisaient fort, durant la grossesse, de diagnostiquer le sexe de l'embryon suivant l'endroit où il était placé ; encore fallait-il tenir compte de l'année de la conception, qui pouvait être *Yin* ou *Yang* !

Ils employaient le même principe s'il s'agissait de vacciner une fille ou un garçon : pour la variole, l'insufflation se faisait dans la narine droite pour la fille et dans la gauche pour le garçon. Pour les produits aphrodisiaques, ils agissaient de même entre hommes et femmes.

Tout ce qui est gauche est noble. Aussi, pour saluer, les Chinois cachent-ils la main droite sous la main gauche, les femmes font le contraire. Cependant en période de deuil, celui-ci étant yin, les hommes font le contraire, ils cachent leur main gauche sous la droite.

Dans les temps archaïques c'est l'oreille gauche ou l'œil gauche que l'on coupait, ou que l'on crevait aux prisonniers.

D'une façon générale, en Chine, on donne par la main gauche et l'on reçoit par la main droite.

Dans les relations humaines, la droite et la gauche règlent le protocole et les préséances. Le chef reçoit debout, face au Sud afin de recevoir le principe Yang, les invités sont face au Nord qui est le bas et le *Yin*,

De même, dans les traditions japonaises, la gauche est le côté de la sagesse, de la foi, de l'instinct. Elle est en rapport avec le soleil (hi) qui est l'élément mâle. La gauche a préséance sur la droite. La déesse du soleil, Amaterasu, est née de l'œil gauche d'Izanagi, la lune est née de son œil droit. La droite est en rapport avec la lune, l'eau, l'élément femelle.

10. On a cherché des raisons à ces diverses interprétations de la droite et de la gauche. Dans les circumambulations rituelles, en Inde, par exemple, tourner de gauche à droite était propice, de droite à gauche, néfaste ; cette dernière giration ne s'accomplissait que dans les cérémonies funèbres. Les séances de magie noire donnent également la priorité à la gauche : on avance d'abord le pied gauche, on présente le flanc gauche au feu, etc. Goblet d'Alviella, cité par J. Boucher, explique *qu'un sens propice est attaché à la rotation par la droite, et un sens sinistre à la rotation par la gauche parce que, dans le premier cas le mouvement suit le cours apparent du soleil, et, dans le second cas, va à l'encontre de ce cours*. D'autre part, dans les cérémonies funèbres brahmaniques, une première circumambulation, dans le sens de la gauche, indiquerait la direction du domaine des morts, des ancêtres, tandis qu'une seconde circumambulation, dans le sens de la droite, indiquerait le retour en ce monde (ROUM, 113). Il convient de préciser que la rotation apparente du soleil n'apparaît comme dextrogyre que si, dans l'hémisphère boréal, on regarde le soleil à l'Est et au Sud ; dans l'hémisphère austral, la même rotation apparaît au contraire sinistrogyre. Les rapprochements *symboliques* que l'on voudrait tirer de ces observations se révéleraient donc assez fragiles et fantaisistes, ou devraient être inversés pour l'hémisphère sud. D'autre part, la voûte céleste des étoiles, du fait de la rotation de la terre, évolue de droite à gauche : le mouvement stellaire ou polaire serait donc, toujours selon les apparences, l'inverse du mouvement solaire.

11. Dans la tradition chrétienne d'Occident, la droite possède un sens actif, la gauche est passive. Aussi la droite va signifier l'avenir et la gauche le passé, sur lequel l'homme est privé d'emprise. Enfin la droite possède une valeur bénéfique et la gauche apparaît maléfique.

La droite et la gauche de Dieu possèdent leurs symboles en particulier dans le livre *Bahir* (SCHO, 156-157, 160-162).

Commentant le texte du *Cantique des Cantiques*, son bras gauche est sous ma tête et sa droite m'étreint, Guillaume de Saint-Thierry précise que la droite exprime la sagacité de la raison et s'exerce dans l'effort. La gauche, amie du repos, désigne la vie contemplative et la sagesse ; elle se réalise dans la paix et le silence. M.-M.D.

DRUIDE

Le nom du druide est étymologiquement celui de la science (**dru-(u) id-** les très savants) et il y a une première équivalence sémantique avec le nom du bois et de l'arbre (**-vid**). Mais l'arbre est aussi un symbole de force et les druides celtiques ont droit à **la sagesse et à la force**. C'est ce que résume l'étymologie analogique de Pline qui met le nom du druide en relation avec le nom grec du chêne, **drus**. Malgré les hésitations des anciens et de quelques modernes qui veulent voir en eux uniquement des philosophes, il faut les considérer comme les stricts correspondants des Brahmanes de l'Inde : ils sont prêtres et leurs doctrines sont d'essence métaphysique. Seuls en effet en Europe occidentale, ils constituent une classe sacerdotale organisée, hiérarchisée : prêtres sacrificateurs, devins ou satiristes, vates ou spécialistes des sciences physiques. Les druides peuvent être non seulement des prêtres mais aussi des conseillers écoutés (le druide a été supplanté par le chapelain ou le confesseur à l'époque chrétienne). Les devins ou poètes peuvent être juges et historiens (mais ils sont surtout satiristes) ; les vates sont médecins. Mais le cumul fonctionnel n'est pas interdit. L'Irlande a fourni beaucoup de noms ayant trait principalement à la divination ou à la satire. On ne connaît en Gaule que le nom de **gutuater** (*druide*) *invocateur*. Les druides gouvernent, transcendent toute la société humaine et dominent le pouvoir politique : en Irlande comme en Gaule le druide parle avant le roi. Ce sont les druides qui règlent l'élection royale et qui déterminent le choix du ou des candidats. Ils influencent aussi toute la classe guerrière, qu'ils ensèrent dans un réseau serré d'interdits et d'obligations, collectifs ou personnels, et qu'ils châtient au besoin au moyen d'un arsenal magique perfectionné. La classe sacerdotale étant **un reflet de la société divine**, les druides symbolisent tout le panthéon par leurs qualités et leurs fonctions. Libres de toute obligation, ils ont droit à la fois au sacerdoce et à la guerre, ce qui correspond à un aspect extrêmement archaïque de la tradition ; le druide éduen Diviciacus commande à un corps de cavalerie et le druide irlandais Cathbad manie l'épée. Mais le premier rôle des druides consiste à régler les rapports des humains et de l'Autre Monde des dieux, lors des grandes fêtes annuelles. C'est aussi la raison pour laquelle ils se cantonnent de préférence dans leurs fonctions sacerdotales : le druide Mog Ruith, sollicité par les gens du Munster, réclame des récompenses somptueuses, mais refuse tout accès à la royauté pour lui et ses descendants. On a beaucoup moins de traces de l'existence des druides chez les Celtes brittoniques (mais il faut rappeler que les druides de Gaule, selon César, et d'Irlande, selon tous les textes légendaires, allaient parachever leur instruction en Grande-Bretagne ; le seul témoignage concret est la destruction que relate Tacite du sanctuaire d'Anglesey au I^{er} siècle de notre ère par une armée romaine). La classe sacerdotale brittonique n'a pas survécu, la christianisation ayant été plus précoce qu'en Irlande. Tout l'héritage intellectuel des druides a été confié aux bardes qui, en Irlande, ne font pas partie de la classe sacerdotale. Toutes les organisations actuelles qui se réclament du *druidisme* sont des créations **ex nihilo**, sans aucune valeur traditionnelle (OGAC, 12, 49-58, 209-234, 349-382, 475-486 ; 18, 105-114 et 161-162). LG.

DURGA

Déesse honorée particulièrement au temple Kâlighat de Calcutta, soit comme *déesse terrifiante à laquelle on doit sacrifier des boucs**, soit, pour quelques initiés, comme *l'épiphanie (manifestation) de la vie cosmique en continue et violente palingénèse* (ELIT, 20). Elle revêt ainsi une double valeur symbolique, dont les significations apparemment opposées ne sont

d'ailleurs pas irréductibles : l'intensité de la force vitale, qui est à la fois régénératrice et destructrice ; mère sacrée, qui donne la vie et qui dévore.